HISTOIRE

DES SAINTS D'ALSACE.

STRASBOURG de l'imprimerie de F. G. Levrault.

HISTOIRE

DES

SAINTS D'ALSACE;

PAR

M. L'ABBÉ HUNCKLER,

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE STRASBOURG,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CHANOINE HONORAIRE DE LA MÉTROPOLE DE PARIS.



A STRASBOURG,

CHEZ F. G. LEVRAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES JUIFS, N.° 33;

MÊME MAISON, RUE DE LA HARPE, N.° 81, A PARIS.

1837.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

APPROBATION.

Nous avons lu avec attention et examiné l'ouvrage intitulé : *Histoire des Saints d'Alsace :* non-seulement nous n'y avons rien trouvé qui fût contraire à la saine doctrine de l'Église catholique; mais cet ouvrage nous a paru très-propre à nourrir la piété des fidèles et à les édifier. Nous en permettons donc l'*impression*, et le recommandons vivement par les présentes, en applaudissant l'auteur d'avoir consacré son loisir à un ouvrage aussi utile qu'intéressant.

Strasbourg, le 30 janvier 1830.

LIEBERMANN, Vic. gén.

PRÉFACE.

Un diocèse qui remonte jusqu'aux premiers siècles du christianisme, qui a été illustré par la sainteté d'un grand nombre de pieux personnages des deux sexes; un diocèse autrefois si célèbre par la haute naissance de ses évêques, le nombre et la splendeur de ses maisons religieuses, la régularité et la *science de son* clergé; un diocèse enfin qui a toujours été un des plus florissants de la chrétienté, présente sans doute des titres précieux à la vénération publique. Rechercher les traces de ces généreux athlètes, de ces saints pontifes et prêtres, de ces chastes vierges et de ces pieuses veuves, qui furent aux différentes époques où ils vécurent, la gloire et l'ornement de l'Église de Strasbourg et de l'Alsace; découvrir partout le souvenir de leurs vertus, les proposer comme des modèles à l'imitation de ceux qui habitent encore aujourd'hui les mêmes contrées qu'ils illustrèrent autrefois; c'est travailler au bien de la religion et au bonheur des chrétiens, et tel est le but que nous nous sommes proposé en entreprenant de donner aux fidèles une histoire des saints d'Alsace; car, nous ne saurions en disconvenir, la vertu semble avoir plus de charmes et plus d'attraits pour nous, lorsque nous la voyons pratiquée par ceux qui ont été nos compatriotes, et dont le souvenir plane en quelque sorte sur nos têtes pour nous appeler au combat.

Et quelle province a plus de titres que l'Alsace, pour soulever le voile des temps et interroger l'antiquité? A peine le flambeau de la vraie foi avait-il commencé de briller sur les

bords du Rhin, que l'on vit un peuple bon et laborieux recevoir avec joie *la bonne nouvelle* des vérités et des doctrines émanées du Ciel, et faire depuis cette époque ses plus chères délices de la religion et de ses saintes pratiques. Et si plus tard des orages politiques sont venus fondre sur l'héritage de Jésus-Christ, si surtout pendant les guerres sanglantes et les troubles funestes du moyen âge la face de l'Église fut souvent attristée, l'Alsacien, fidèle à son Dieu et à sa foi, chercha aussitôt à réparer les maux de la religion, et l'épouse du Fils de Dieu continua à répandre ses bienfaits sur notre province. C'est ainsi que la religion catholique a traversé en Alsace le cours des siècles, entourée de cette vénération et de cette majesté auguste qui ne conviennent qu'à elle, et enrichie d'innombrables conquêtes qui sont autant de trophées de gloire, et qui attestent sa puissance et son empire sur des cœurs qui lui étaient entièrement soumis. C'est ainsi que de nos jours encore, après les malheureuses tempêtes qui ont tout bouleversé en France, l'Alsace voit refleurir la religion et lui paye, comme autrefois, le tribut de ses hommages et de son amour.

Déjà plusieurs fois il avait été question de donner au public une relation de la vie des bienheureux personnages qui se sont sanctifiés en Alsace; mais les malheurs des temps ou d'autres circonstances ont empêché une entreprise qui aurait sans doute été exécutée par des mains plus habiles que les nôtres, et ce n'est que d'après le conseil de plusieurs ecclésiastiques distingués par leur piété et leurs vastes connaissances, que nous avons pris la liberté de faire part aux fidèles du fruit de nos recherches et de nos travaux. Nous avons donc consulté les divers auteurs qui ont pu nous guider dans ces intéressantes matières, nous avons porté dans l'investigation des faits une attention scrupuleuse, nous avons comparé les opinions, rapproché les événements, et après les avoir fait passer au creuset d'une saine critique, nous les offrons ici avec confiance au public. Nous n'avons rien négligé pour nous entourer de toutes les lumières nécessaires et nous procurer tous les renseignements possibles sur les saints dont il va être question dans cet ouvrage. La vérité seule a conduit

notre plume. Nous avons cru devoir suivre pour le classement des jours et des matières, le *Proprium sanctor. diœces. Argent.*, publié en 1822 par S. A. É. Monseigneur le cardinal prince de Croy, alors évêque de Strasbourg; mais comme ce *Proprium* ne renferme pas tous les pieux personnages dont on pourrait faire l'office dans notre diocèse, nous avons ajouté tous ceux qui ne s'y rencontrent pas. On trouvera donc dans notre ouvrage les vies de tous les saints personnages qui reçoivent aujourd'hui un culte public en Alsace, d'après le mandement de Monseigneur de Croy, daté du 28 décembre 1821, ainsi que de ceux qui ont vécu, exercé des fonctions et se sont rendus célèbres en Alsace, quoiqu'on n'en ait pas fait l'office jusqu'ici; tels que S. Pirmin, fondateur de la fameuse abbaye de Murbach et évêque régionnaire; Simbert, abbé de la même abbaye, et plus tard évêque d'Augsbourg; Dizier, évêque de Rennes, et martyr dans un village du Haut-Rhin qui porte son nom; S.[e] Hunne, cousine de S.[e] Odile, morte à Hunawihr près de Ribeauvillé, et canonisée par Léon X; Léobarde, fondateur de Maurmoutier; Fridolin, distingué par ses travaux apostoliques en Alsace, et qui fonda une église à Strasbourg; le b. Remi, évêque de Strasbourg, etc.

Les détails dans lesquels le cours des matières nous obligera d'entrer souvent, nous amèneront nécessairement à entretenir nos lecteurs des différentes maisons religieuses qui couvrirent jadis en si grand nombre le sol de notre belle province, et qui depuis en ont disparu et subi d'autres destinations. Nous avons donc pensé qu'il était de notre devoir de recueillir fidèlement l'histoire de ces maisons, de remonter à leur origine, d'exposer leurs développements, leurs vicissitudes, leurs franchises, leurs malheurs; de parler des hommes distingués qui les ont habitées, des ouvrages que ceux-ci ont laissés, et de donner quelquefois des extraits de leurs productions. Les évêques les plus distingués trouveront aussi leur place dans ce recueil. Il y sera de même question des principales églises qui subsistent encore, de leur fondation, de leurs priviléges, etc.

Le temps, qui use tout, détruira bientôt jusqu'aux derniers vestiges d'un grand nombre de monuments religieux élevés autrefois par la piété de nos pères : il est bon d'en

consigner le souvenir dans les archives de l'histoire, afin de transmettre de génération en génération ces faits parlants du zèle de nos ancêtres pour la religion; et tandis que les savants du monde font des efforts heureux pour dérober à l'oubli les magnifiques débris qui couvrent nos montagnes, la religion ne doit-elle pas s'empresser de même de préserver d'un oubli total le nom et l'histoire de tant de pieuses institutions qui sont tombées sous le marteau révolutionnaire?

Nous prions tous nos compatriotes, et surtout nos confrères ecclésiastiques, de nous adresser les observations qu'ils pourront faire en parcourant cet ouvrage, et nous accueillerons avec reconnaissance tout ce qui pourra contribuer à le rendre plus intéressant : nous nous empresserons de profiter de leurs lumières et de rectifier les fautes qui, malgré nos efforts et les intentions qui nous animent, ont pu échapper à nos soins.

AUX SAINTS

DONT IL VA ÊTRE PARLÉ DANS CET OUVRAGE.

Je vous salue, ô nobles habitants du ciel, généreux triomphateurs du monde et de ses vanités! Du haut de vos demeures bienheureuses, où vous goûtez depuis si longtemps des délices ineffables dans le sein de Dieu, jetez vos regards sur un faible mortel qui cherche partout les traces de vos vertus et de vos triomphes! Soyez-lui favorables et dirigez ses pas chancelants : qu'il puisse, guidé par vous, découvrir les précieux monuments des temps anciens, distinguer la vérité du mensonge, faire *jaillir la lumière* des ténèbres, et porter la conviction dans les cœurs des chrétiens!

Vous avez autrefois édifié l'Alsace par l'héroïsme de votre conduite en combattant en vrais disciples de l'Évangile pour la belle cause de Jésus-Christ; vous avez légué à cette province le souvenir de vos vertus. Protégez-la toujours, et obtenez par votre intercession à tous ceux de ses habitants qui liront ces pages, la grâce d'imiter les beaux exemples que vous leur avez laissés, et d'apprendre combien il est doux et glorieux de marcher sur vos pas pour avoir un jour part à votre gloire. Soutenez surtout par vos prières celui qui ose vous dédier cet ouvrage et qui implore avec une humble confiance votre puissante protection.

HISTOIRE
DES SAINTS D'ALSACE.

---

19 JANVIER.

S. DÈLE, ABBÉ. (*Deicolus* ou *Deicola.*)

(Voyez les Bollandistes, *tom.* 2, *januar.*, *pag.* 103; VINCENTIUS Bellovac., *lib.* 23, *cap.* 2 *et seq.*; PETRUS, *De natalibus, lib.* 2, *cap.* 98; TRITHEMIUS, *De viris illustr. ordinis S. Benedicti, lib.* 3; DUNOD, Histoire de l'église de Besançon, tom. 2; LAGUILLE, Histoire d'Alsace, édit. in-fol., tom. 1.er, liv. 6, p. 65.)

VERS L'AN 625.

Lorsque Constantin le Grand eut embrassé le christianisme, il fit cesser partout les sanglantes persécutions qui avaient déchiré si longtemps le sein de l'Église, et publia plusieurs édits en sa faveur. L'accueil gracieux qu'il fit aux évêques catholiques, dont un grand nombre portaient encore les cicatrices des honorables blessures qu'ils avaient reçues pour la foi de Jésus-Christ, les sommes d'argent qu'il accorda à plusieurs villes pour faire construire des églises sur les ruines des temples du paganisme, le repos enfin dont jouissait l'empire sous lui : tout cela ne contribua pas peu à faire fleurir la vraie religion. De nombreux prédicateurs de l'Évangile parcoururent les provinces pour étendre de plus en plus le règne de la vérité. Les Gaules et la

Germanie devinrent surtout le théâtre de leur zèle. Quoique le christianisme eût déjà jeté de profondes racines en Alsace longtemps avant l'avénement de Constantin au trône, puisque S. Irénée parlait déjà de la foi vive qui régnait de son temps dans les Germanies, dont la basse Alsace faisait partie; il est néanmoins constant qu'il n'y avait pas alors de siége épiscopal dans cette province. Toute l'antiquité a toujours reconnu S. Amand comme le premier évêque de Strasbourg; et sous ce vénérable prélat la religion chrétienne fit d'immenses progrès sur les bords du Rhin. Il paraît même que l'église de Strasbourg offrit dès sa naissance une communauté florissante de chrétiens, et S. Hilaire[1], adressant (du fond de l'exil où il gémissait alors à cause de son attachement à la vraie foi) son livre des synodes aux évêques de la première et de la seconde Germanie[2], de la première et de la seconde Belgique, etc., félicite ces prélats d'avoir préservé leurs diocèses des erreurs de l'arianisme et de s'être montrés si sincèrement attachés à la vraie doctrine de l'Église. Avec la vraie foi, l'on vit aussi se répandre de plus en plus l'amour des vertus que l'Évangile prescrit à ses disciples, et Laguille nous apprend, dans son Histoire d'Al-

---

1 *S. Hilarii lib. de Synodis, n.° 1, p. 1150.*

2 La première Germanie comprenait alors *metropolis civitas Moguntiacensium, civitas Argentoratensium, civitas Nemotum, civitas Vangionum;* c'est-à-dire, Mayence comme métropole, Strasbourg, Spire et Worms.

sace [1], que plusieurs chrétiens des deux sexes s'efforçaient, pendant le quatrième siècle, d'imiter la vie des pieux solitaires qui peuplaient à cette époque les déserts de la Thébaïde. Il paraît que ce désir de parvenir à une haute perfection fut provoqué en Alsace par les exhortations pathétiques du grand Athanase, exilé alors à Trèves pour son imperturbable fermeté à défendre la divinité du Verbe; car ce saint homme avait dépeint avec une telle force l'innocence des moeurs et la conduite angélique de S. Antoine et de ses innombrables enfants, qu'un grand nombre d'Alsaciens renoncèrent aux plaisirs du siècle et embrassèrent les rigueurs de la pénitence. S. Jérôme nous fournit une preuve de ce que nous avançons ici. Dévoré de la soif d'apprendre, ce jeune athlète, qui préludait alors aux succès qu'il devait remporter plus tard sur les ennemis de la religion catholique, venait de quitter les riantes contrées de l'Italie pour chercher partout la science. Autun, Besançon, Bordeaux et Trèves renfermaient alors dans leurs murs des écoles fort célèbres, où la jeunesse venait affluer de toutes parts. Jérôme alla vers l'an 371 s'établir à Trèves, avec son ami Bonose. Dans les courses qu'il fit pour connaître le pays, il eut occasion d'observer la piété et la vivacité de la foi des habitants des rives encore à demi sauvages du Rhin; l'aspect de leurs vertus fit

1 Tom. I.er, liv. 5, pag. 55.

une telle impression sur son noble cœur, qu'il était sur le point de fixer son séjour dans ces pays-là [1]. Mais ces beaux commencements ne furent pas de longue durée; car à l'entrée du cinquième siècle parurent les Vandales et d'autres peuples barbares, qui portèrent des coups mortels à la religion en Alsace, et ce qui échappa à leur fureur fut détruit plus tard par les Huns, sous la conduite du sanguinaire Attila. L'abomination de la désolation répandit pendant plus d'un siècle son voile funèbre sur notre province, et ce ne fut que sous Clovis I.er que la religion commença à respirer dans nos contrées : elle ne se remit que lentement des plaies profondes qui lui avaient été faites : le séjour de plusieurs monarques d'Austrasie, qui tenaient leurs cours en Alsace, la sainteté des prélats qui gouvernaient l'église de Strasbourg, mais surtout l'établissement de plusieurs abbayes, qui produisirent un grand nombre d'hommes zélés et vertueux, rétablirent petit à petit l'Église catholique sur des bases solides et lui procurèrent cet éclat que le cours des siècles n'a fait qu'augmenter.

Les religieux de l'ordre de S. Benoît, en s'établissant dans nos vallées paisibles, jetèrent les fondements d'un grand nombre de bourgs, de

---

1 *Scis, Domine Jesu..., cum, post romana studia, ad Rheni semi-barbaras ripas eodem cibo, pari frueremur hospitio, ut ego primus cœperim velle te colere. Hieron. epist. ad Rufinum.*

villes et de villages[1], et convertirent les peuples à la foi de Jésus-Christ.

S. Dèle ou Déicole, dont nous allons parler, ne vivait à la vérité pas en Alsace, mais sur les frontières de notre province; il appartient donc en quelque sorte à notre sujet, d'autant plus que l'abbaye de Lure, dont il avait été le fondateur, fut annexée plus tard à celle de Murbach, et son culte fut ainsi transplanté chez nous.

Dèle naquit en Irlande d'une famille distinguée et fut disciple de S. Colomban, avec lequel il quitta sa patrie vers l'an 585 pour le suivre en France. Colomban fut reçu avec distinction à la cour de Bourgogne, et obtint du roi la permission de bâtir un monastère. Il choisit à cet effet le château d'Anegrai, situé dans les Vosges, et qui était presque tombé en ruines, et y établit une communauté. La réputation de sainteté dont il jouissait, lui attira une foule de disciples; il se vit obligé de fonder une seconde maison, appelée *Luxovium,* Luxeuil[2]. Dèle, qui était attaché à son pieux maître, le suivit à Luxeuil, et fit d'admirables progrès dans la voie de la perfection. Quoiqu'il menât une vie fort

1 C'est ainsi que Massevaux, Thann, Saint-Amarin, Guebwiller, Munster, Andlau, Marmoutier, Ébersmunster, Haslach, Altorf, Neuviller, Wissembourg, etc., doivent leur origine à des églises ou à des maisons religieuses.

2 L'abbaye de Luxeuil a donné naissance à une petite ville renommée par ses bains et située dans une contrée agréable.

austère, on voyait cependant empreinte sur son visage une sainte joie, et cette joie avait son principe dans le calme et la sérénité de son âme. S. Colomban lui demanda un jour d'où provenait ce contentement et cette égalité d'âme qu'on remarquait toujours en lui. Dèle lui répondit avec une naïve candeur : « Je suis si « content et si gai, parce que rien ne peut ja« mais me ravir mon Dieu. » C'est là le caractère de la véritable piété.

Après avoir passé près de vingt ans dans les exercices les plus austères de la pénitence, il se vit enveloppé dans la disgrâce de S. Colomban, qui fut banni l'an 610 par les intrigues de la fameuse Brunehaut, et par ordre de son petit-fils Thierry, roi de Bourgogne. Dèle voulut suivre son maître dans son exil, comme firent S. Gall et plusieurs autres religieux; mais ses infirmités l'en empêchèrent. Il s'arrêta donc à quelque distance de Luxeuil, dans un endroit appelé depuis Lure, et qui appartenait alors à un seigneur de la cour de Thierry, nommé Weifhar. Il y avait près de cet endroit, sur une colline, une petite chapelle dédiée à S. Martin, et située dans un bois épais. Il crut que ce lieu retiré conviendrait parfaitement au genre de vie qu'il voulait embrasser, et il y construisit une petite cellule avec des troncs d'arbres; mais la calomnie vint le persécuter, et il eut beaucoup à souffrir de la part de Weifhar. Après la mort de ce seigneur, sa veuve, touchée de la patience du

saint, lui abandonna la propriété du lieu, et voulant réparer en quelque sorte l'injustice de son époux, elle lui fournit de quoi établir un monastère, qui devint célèbre par suite des temps, et dans lequel Dèle avait introduit la règle de son maître et ami Colomban. Lorsque Clotaire II eut réuni, en 613, le royaume de Bourgogne à ses États, dans une tournée qu'il fit, il alla chasser un jour dans la forêt voisine de Lure. Il eut occasion de voir le saint abbé, et apprenant qu'il était disciple de S. Colomban, il fit de grandes donations à son nouveau monastère, le combla de faveurs pour l'engager à ne point quitter ses États. Dèle continua de donner à sa communauté l'exemple de toutes les vertus, surtout d'une profonde humilité, d'une douceur et d'une bonté inaltérables : sa charité éclata en mille occasions diverses. Le Seigneur lui avait accordé le don des miracles et de la contemplation à un très-haut degré. Les mortifications qu'il avait pratiquées altérèrent insensiblement ses forces, et tout lui annonça sa dissolution prochaine. Il vit arriver la mort avec ce calme et cette tranquillité d'âme qu'il avait fait paraître toute sa vie, et pour mourir plus content, il fit élire en sa place S. Colombin, son filleul, l'un des Irlandais qui étaient passés en France avec lui. Pour se détacher tout à fait du monde et ne songer qu'à la grande affaire de l'éternité, il se retira dans une cellule écartée, près de laquelle on lui

avait construit un petit oratoire en l'honneur de la très-sainte Trinité. Voyant sa fin approcher, il assembla ses disciples, et après les avoir exhortés à la pratique des vertus et des austérités prescrites par la règle de S. Colomban, il reçut en leur présence le saint viatique et rendit à Dieu se belle âme, entre les bras de S. Colombin, le 18 janvier vers l'an 625. Son corps fut enterré dans le petit oratoire de la très-sainte Trinité. Son nom est inscrit dans plusieurs martyrologes. Il ne paraît pas qu'on ait jamais fait la levée de son corps : on prétend même que les efforts que fit, quelques siècles après, la comtesse Hildegarde pour trouver ce corps et en prendre quelques os, furent inutiles et suivis d'une punition divine. L'histoire de la vie et des miracles de S. Dèle a été écrite vers l'an 965, par un religieux de l'abbaye de Lure : dans cette vie, l'auteur parle de plusieurs saints évêques de Strasbourg, dont on faisait alors la fête dans notre diocèse.

---

28 JANVIER.

SS. PRIX et MARIN, martyrs. (*Projectus* ou *Præjectus* et *Marinus*.)

(Voyez DUCHESNE, tom. 1.er, *scriptur. franc.*, *pag.* 672; TRITHEMIUS, *De viris illust. ord. S. Benedicti*, *lib.* 3, *p.* 134; MABILLON, *Sæcul.* 2; LECOINTE, *Ad annum* 656, *n.°* 34; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, tom. 1.er, liv. 7, pag. 74; SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.*, *tom.* 2, *p.* 97, 41; *Basilea sacra*, *p.* 97.)

7.e SIÈCLE.

S. Prix, que l'Église a mis au nombre des martyrs qui ont souffert pour la justice plutôt que pour la défense de la foi, naquit en Auvergne de parents nobles et pieux, au commencement du septième siècle. Les dispositions qu'il fit paraître engagèrent ses parents à le confier de bonne heure aux religieux du monastère de S. Austremoine, établi à Issoire, sur l'Allier. Il fit de rapides progrès dans les sciences et fut mis plus tard sous la direction de S. Genès, alors archidiacre et, depuis, évêque de Clermont[1]. Les rares qualités qu'on remarqua dans le jeune Prix le rendirent cher à tout le monde : chacun admirait les austérités qu'il pratiquait, ainsi que sa pureté, sa modestie, sa piété et sa charité. Il avait fait ses délices de la lecture de la Vie des saints, et il

1 C'est ainsi que nous appellerons la ville épiscopale d'Auvergne, quoique Clermont ne devînt le siége de l'évêque que vers le huitième siècle, après la destruction de la ville d'Auvergne, capitale de la province du même nom.

composa lui-même la vie de plusieurs martyrs du pays, tels que des saints Cassius, Victorin, Antholin, etc. L'étude de l'Écriture sainte et de l'histoire ecclésiastique avait aussi un grand attrait pour lui. S. Genès, qui connaissait tout le mérite de son disciple, l'éleva au diaconat et le consulta quelquefois dans les affaires d'administration de son diocèse.

Après la mort de S. Genès, Félix, son successeur, confia à Prix la direction d'un monastère de filles, appelé Candedin ou Champdain, et qui devint plus tard un couvent de Carmes déchaussés. Dieu fit connaître dans cette maison la sainteté de son serviteur par un miracle qu'il accorda à ses prières pour sauver la vie à un ouvrier qu'on croyait écrasé par la chute d'un pan de muraille. L'éclat de cette action, joint à celui de ses vertus, portèrent l'évêque à l'ordonner prêtre, malgré lui. Ce prélat étant mort, le peuple voulut élire pour lui succéder le vertueux Prix; mais l'archidiacre Gayroal l'emporta par ses intrigues. Celui-ci ne put cependant jouir longtemps du fruit de son ambition; car il mourut quarante jours après son élection. Alors le comte d'Auvergne proposa aux fidèles de nommer Prix, et celui-ci fut élevé sur le siége épiscopal de Clermont.

Le saint pasteur gouverna son diocèse avec un zèle et une prudence admirables. Il établit près de la ville épiscopale un couvent de religieuses et un grand hôpital, qu'il dota magnifiquement, faisant ainsi le plus noble usage des biens que ses

parents lui avaient laissés. Ses prédications et l'exemple de ses largesses firent une vive impression sur l'esprit de ses diocésains, et plusieurs personnes d'une haute piété lui offrirent des secours pour l'aider dans ses charités. On compte parmi ces dernières une dame de qualité, nommée Claude, qui, n'ayant qu'une fille unique, avait donné quelques fonds pour l'entretien de l'hôpital de Clermont et des pauvres du diocèse. Après la mort de Claude, Hector, comte et patrice de Marseille, homme débauché et violent, enleva la fille, au grand scandale de la province. Craignant les reproches de Prix, il se retira à la cour de Childéric II, et pour donner le change à cette affaire et cacher son crime, il accusa le saint évêque de s'être injustement emparé des biens de la dame défunte, qui appartenaient de droit à sa fille, qu'il disait avoir épousée. Cette accusation obligea Prix d'aller à la cour pour se justifier : il n'eut pas de peine à confondre la calomnie d'Hector, et celui-ci, qui paraît avoir encore été accusé de conspirer contre la vie du roi, fut condamné à mort et exécuté presque aussitôt. Les parents d'Hector furent poussés au désespoir par ce châtiment terrible, et résolurent aussitôt d'en tirer une vengeance éclatante. Ayant appris que Prix revenait de la cour comblé d'honneurs et chargé d'assez fortes sommes d'argent pour les besoins de son diocèse, ils apostèrent quelques scélérats pour l'assassiner.

Prix s'était détourné de sa route pour aller vi-

siter dans les Vosges un saint abbé nommé Marin ou Amarin, et qui habitait un petit monastère construit dans un lieu appelé *Doroangus*[1], au milieu d'une des plus belles vallées de l'Alsace. Marin était retenu dans sa cellule par une fièvre pénible, lorsque Prix se présenta et le guérit en faisant sur lui le signe de la croix. Marin, se voyant rétabli, en remercia vivement le Seigneur, et s'offrit, par reconnaissance, pour accompagner son bienfaiteur jusque dans son diocèse : ils étaient déjà arrivés ensemble à Volvic, en Auvergne, lorsque les assassins apostés par les ennemis de Prix se présentèrent : comme ils ne connaissaient point celui qu'ils cherchaient, ils se jetèrent d'abord sur Marin et l'assommèrent. Prix, jaloux de se voir ainsi arracher la palme du martyre, rappela les lâches sicaires, et leur dit : « Vous vous « êtes trompés ; c'est moi que vous cherchez, « faites ce que vous jugez à propos. » A ces mots, le plus déterminé de la troupe, nommé Radbert, le perça de son épée. Le saint, se sentant frappé à mort, dit à Dieu : « Seigneur, ne leur imputez « pas ce péché, car ils ne savent ce qu'ils font. » Il reçut aussitôt un autre coup et tomba mort à terre. On massacra en même temps un acolyte nommé Élide, qui était seul resté avec lui. Ceci arriva le 25 janvier 674. Les reliques de S. Prix

---

1 Laguille prétend que le nom de *Doroangus* vient de la rivière de Thur ou Dur, et du mont Rangen, si fameux par ses vins exquis.

demeurèrent à Volvic jusqu'au temps du roi Pépin, et furent alors transportées à l'abbaye de Flavigny, en Bourgogne, au diocèse d'Autun, d'où on en transféra plus tard une partie dans une autre abbaye, près de Saint-Quentin en Vermandois. Quant aux reliques de S. Marin, elles furent apportées en grande partie au monastère de Doroangus, qui fut nommé depuis cette époque monastère de Saint-Amarin. Ce monastère, ainsi que toute la vallée, advinrent plus tard à l'abbaye de Murbach; mais les abbés de cette dernière abbaye sécularisèrent[1] les moines de Saint-Amarin, et le couvent devint ainsi une maison de chanoines, qui vivaient sous la protection des abbés de Murbach. Ce monastère si modeste donna naissance à une petite ville, qui se forma autour de lui et qui est l'endroit principal de la vallée. Le chapitre de Saint-Amarin fut transféré à Thann en 1441, par ordre des Pères du concile de Bâle, et établi dans l'église de Saint-Thiébaut.

On voyait encore autrefois dans la même vallée, à Goldbach, un couvent construit en 1135 par un prêtre nommé Berner, pour des ermites de l'ordre de S. Augustin. Ce monastère fut habité en 1330 par des religieuses du même ordre, et dirigé par les moines de Murbach; mais pen-

1 Cette sécularisation fut sans doute faite du consentement de l'autorité ecclésiastique, et si les abbés de Murbach l'opérèrent, cela tenait à un usage du siècle où la sécularisation eut lieu.

dant le quinzième siècle il fut réuni à l'abbaye de Marbach, près d'Éguisheim.

A l'entrée de la vallée de Saint-Amarin est située la ville de Thann, dont la fondation, d'après le récit de l'auteur de la Chronique de Thann [1], tient du merveilleux. Plusieurs auteurs veulent y voir le *Diatannium* de Ptolémée. Jérôme de Guebwiller [2] appelle Thann *Pinetum*, sans doute parce que cette ville porte dans ses armes un sapin : son origine remonte au douzième siècle.

S. Thiébaut, évêque de Gubio (*Egubium*), en Ombrie, s'était fait remarquer par ses immenses charités [3]. Sur le point de mourir et n'ayant pas de quoi payer son fidèle domestique, il dit à ce dernier de prendre, après sa mort, l'anneau d'or qu'il portait au pouce. Le domestique exécute l'ordre de son maître, mais le pouce du saint évêque suit l'anneau qu'il s'efforce d'enlever. Le domestique inquiet s'enfuit avec son trésor, et de crainte de perdre cet objet si précieux, il l'enferme dans le pommeau de sa canne, et prend le chemin des Pays-Bas, sa patrie. A la fin de juin de l'an 1161 il traverse l'Alsace, s'arrête au Vieux-Thann, et de là se prépare à passer les Vosges par la vallée de Saint-Amarin; mais obligé de se reposer sous un sapin à cause des fortes

---

1 *Chronik von Thann, Colmar*, 1766; et Schœpflin, *Alsat. illustr., tom.* 2, *pag.* 41.

2 *Panegyr. Carol., pag.* 21.

3 S. Thiébaut est le même que S. Ubald, dont on fait la fête le 16 mai.

chaleurs, il place son bâton contre un arbre et s'endort. Bientôt après, voulant continuer sa route, il reprend son bâton; mais tous ses efforts sont inutiles, le bâton ne peut être enlevé et oppose la résistance la plus opiniâtre. Le voyageur stupéfait réclame le secours de la multitude; mais c'est en vain : alors il prend le parti de passer la nuit sous le sapin et de différer son départ jusqu'au lendemain. Cependant les miracles continuent, car le comte Fréderic de Ferrette voit, du haut de son château d'Engelbourg, au pied duquel est située la ville de Thann, au milieu des ombres de la nuit, trois flammes s'élancer de la cime de l'arbre contre lequel est appuyé le bâton en question. Le lendemain, ce seigneur, accompagné d'une suite nombreuse, se rend à l'endroit indiqué pour vérifier la merveille qu'il avait vue pendant la nuit. Il apprend de la bouche même du domestique tout ce qui s'était passé au sujet du bâton, et fit vœu de construire une chapelle à l'endroit où s'était opéré le miracle de la veille. Cette chapelle est aussitôt visitée par de nombreux pèlerins, on construit des auberges dans le voisinage, et c'est là l'origine de Thann. Nous livrons sans réflexions ce récit au jugement de nos lecteurs[1]. Thann possède

1 Pour perpétuer le souvenir de ce fait, on place encore tous les ans, le jour de la fête de S. Thiébaut, trois troncs d'arbres devant l'église, et le curé, après les avoir bénis, y met le feu. Ces troncs représentent les trois flammes sorties du sapin que le comte de Ferrette aperçut.

une des plus belles églises d'architecture gothique. Sa tour, dont la flèche, élégamment ciselée, a quelque ressemblance avec celles de Strasbourg et de Fribourg, fut commencée en 1351 et achevée en 1516 par l'architecte Remi Walch. Le chœur et la nef paraissent avoir été construits à des époques différentes. En 1297 le comte Thiébaut de Ferrette appela de Bitschwiller les religieux mineurs conventuels de l'ordre de S. François et leur céda son parc et sa maison de chasse.[1]

---

1 Un des ordres religieux les plus répandus dans l'Église, c'est celui de S. François, dont nous allons établir ici l'histoire.

S. François, se voyant à la tête de plusieurs disciples et désirant leur donner une règle, se rendit à Rome en 1209, et fit part de son dessein au pape Innocent III, qui approuva verbalement son institut. Quelque temps après, le pieux fondateur assembla ses disciples, dont le nombre s'était augmenté jusqu'à cent vingt-sept, et leur adressa un discours fort pathétique sur le mépris du monde, la mortification des sens, etc.; il leur composa une règle, qui n'était qu'un recueil des maximes tracées par l'Évangile pour parvenir à la perfection en pratiquant les conseils. Il y ajouta quelques observations particulières. Cette règle est basée sur une pauvreté exclusive.

Les cardinaux auxquels cette règle fut soumise, pensaient d'abord que la pauvreté portée si loin était impossible, et ne furent pas d'avis de la faire approuver. Le pape, après avoir consulté Dieu, l'approuva cependant, et éleva S. François au diaconat. Cette première règle, qui était fort courte, fut suivie d'une seconde ou d'une troisième un peu plus longue. Le pape Honorius III l'approuva solennellement par une bulle du 20 novembre 1223. Les Franciscains regardent comme chef-lieu de leur ordre la chapelle de Portioncule, ainsi nommée parce qu'elle était sur une petite portion de terrain appartenant à l'abbaye bénédictine du mont Soubase, et dans laquelle leur ordre fut établi. Cet ordre reçut de grands priviléges de plu-

Ces frères y établirent une maison de leur ordre, qui subsista jusqu'à la suppression des monastères en France, et produisit plusieurs bons théologiens; c'est à un de ces pères qu'on doit la chronique citée ci-dessus. Les capucins s'établirent aussi à Thann en 1622 : on leur donna le terrain dit Baumgarten. En 1627 furent déposés dans leur église les chefs des SS.[es] vierges et martyres Amiliana, Maria et Candida, que Henri de Reinach-Foussemagne, le même qui en 1638

---

sieurs papes, notamment de Sixte IV et de Léon X. Il a donné à l'Église près de cinquante cardinaux et cinq papes. Cet ordre est divisé en trois branches : le premier comprend *les conventuels* (ainsi nommés parce qu'ils vivent dans de grands couvents, et ont la permission de recevoir des rentes), et *les observantins* (ainsi appelés parce qu'ils observent la plus stricte pauvreté). Les *observantins* de France ont été appelés *cordeliers*, parce qu'ils portaient une corde en place de ceinture. Parmi ceux-ci il y en a qu'on nomme de l'*étroite observance*, et on distingue parmi eux les franciscains *déchaussés d'Espagne*, qui suivent la réforme de S. Pierre d'Alcantara. Les *récollets* furent établis en Espagne en 1500 par Jean de Guadalupe, et ainsi nommés, parce qu'ils habitaient des couvents solitaires et faisaient plus particulièrement profession de pratiquer la retraite. Les *capucins* furent établis en Toscane en 1525 par Mathieu Basclie d'Urbin. Leur habit est de couleur brune, et ils portent la barbe longue. Les récollets portent de même l'habit brun, tandis que celui des cordeliers conventuels est noir.

Le second ordre de S. François est celui des pauvres Clarisses, dont il sera parlé plus bas. S.[e] Colette Boilet a établi une réforme austère dans cet ordre. La réforme des capucines, instituée en 1558 à Naples, et celle de l'Immaculée Conception, fondée en 1484 à Tolède, font partie de cet ordre.

Le troisième ordre de S. François fut institué en 1221 en Toscane, pour des personnes de l'un et de l'autre sexe, en-

s'était illustré par la belle défense du Vieux-Brisach, avait rapportés d'Allemagne, où il les avait trouvés dans l'église du mont Saint-Nicolas, près de Gœttingue, et soustraits à la fureur et à la profanation de la populace protestante.

L'église du Vieux-Thann, qui fut construite au commencement du quinzième siècle, renferme un très-beau monument : c'est un tombeau de Jésus-Christ qui est regardé par les architectes comme un chef-d'œuvre : il fut posé dans cette église en 1516 et paraît être dû aux soins des artistes qui ont achevé la tour de Thann. Il y avait aussi dans ce même village un couvent de religieuses, qui y fut établi, selon toute apparence, au douzième siècle et qui, en 1441, fut cédé à une sainte fille nommée Hildegarde. Après sa mort, on y établit des chanoinesses régulières de l'ordre de S. Augustin; mais en 1534 il passa aux religieuses dominicaines, qui en furent en possession depuis.

---

gagées dans le monde et le mariage, et qui l'assujettissaient à certaines pratiques compatibles avec leur état, mais qui ne les obligeaient pas sous peine de péché. Ce n'est qu'après la mort de S. François que les personnes de ce tiers ordre se sont réunies en communauté, et ont fait les vœux solennels de religion. S.[e] Élisabeth établit cet ordre en Hongrie l'an 1231. Cet ordre se divise en diverses branches : plusieurs de ses membres se consacrent au service des fous et des malades. On les appelle en Espagne *minimes infirmiers;* d'autres portent le nom de pénitents et de pénitentes; d'autres enfin s'occupent de l'instruction des fidèles et des fonctions du ministère, comme les frères mineurs.

Cernay renfermait de même dans ses murs un couvent de dominicaines, mais qui n'y subsista pas longtemps : les religieuses passèrent à Guebwiller vers la fin du treizième siècle. On voyait de même près de Cernay la prévôté de Birlingen, qui est démolie depuis longtemps ; il n'en reste plus qu'une chapelle.

A trois lieues de Thann, dans une charmante vallée, on voit la petite ville de Massevaux, qui doit son origine à un monastère de chanoinesses nobles, fondé sous Thierry IV, par Mason, fils d'Adelbert et petit-fils d'Etticon, duc d'Alsace, père de S.e Odile. La fondation de ce monastère est rappelée dans un diplôme de Louis le Débonnaire, daté de 823. Mason avait fait construire sur une roche isolée, dite Ringelstein, un château, où il venait souvent se distraire avec sa famille. Son fils unique eut le malheur de se noyer dans la Doller, et le père affligé chercha quelque consolation dans la religion. De concert avec son épouse, il établit dans la vallée solitaire un monastère qui devait rappeler aux siècles futurs sa profonde douleur, et devenir un asile pour des vierges nobles dont la fortune ne répondait pas à la naissance. Il fit don à cette abbaye de toute la vallée circonvoisine et la mit sous la protection des évêques de Bâle. Ceux-ci, en qualité de suzerains, eurent à la défendre souvent contre les prétentions des comtes de Ferrette, qui exerçaient les droits d'advocatie sur ce chapitre, surtout depuis le mariage du duc Albert d'Autriche

avec Jeanne de Ferrette[1]. Les contestations qui s'ensuivirent furent presque toujours préjudiciables à l'abbaye, et les chanoinesses perdirent de cette manière plusieurs priviléges, que s'arrogea la maison d'Autriche. L'esprit de piété se conserva toujours dans ce monastère par les soins des abbesses, dont plusieurs étaient distinguées par leurs connaissances. Les chanoinesses, toujours tirées des premières familles de la haute Alsace, ne faisaient point de vœux solennels, l'abbesse exceptée : elles suivaient à peu près les mêmes statuts que celles de Remiremont et d'Andlau.

---

1 Comme, d'après la défense des canons de l'Église, il n'était pas permis au clergé et aux personnes consacrées à Dieu par les vœux de religion, de se présenter aux tribunaux séculiers, ni de faire les serments que les laïques y prêtaient, les abbayes y suppléaient par le moyen des avoués qu'elles se donnaient. Ceux-ci défendaient leurs églises respectives par les armes, et au besoin se battaient en duel pour prouver le bon droit de leurs protégés.

Mais les avoués, devenus puissants par les biens que leur donnaient les maisons religieuses, firent à celles-ci souvent plus de mal que ne leur auraient fait des étrangers. Le plus ancien exemple d'avoué plaidant en Alsace pour une abbaye, est celui de 775 sous Charlemagne. Il s'agissait d'une discussion entre les monastères de Honau et de Corbie. La manière de vider le différend et de connaître le bon droit, était alors d'obliger les deux avoués des parties opposées de tenir les bras étendus le plus longtemps possible. L'avoué de Honau, qui était sans doute plus robuste que celui de Corbie, gagna la cause en faveur de son abbaye, parce qu'il tint ses bras plus longtemps étendus que son adversaire.

Non loin de l'ancien château de Rougemont on voit encore les restes d'un prieuré appelé Saint-Nicolas-des-bois, dans la vallée de Belval, et fondé en 1193 par Raymond, comte de Barr, et Frédéric, comte de Ferrette. Il fut d'abord soumis à l'abbaye de Molesme, du diocèse de Langres, en Champagne, berceau de l'ordre de Citeaux fondé par S. Robert. Léopold, archiduc d'Autriche, le donna, en 1630, avec tous ses biens, ainsi que la chapelle de la Magdeleine, aux jésuites d'Ensisheim; mais les bâtiments furent détruits pendant la guerre de trente ans. Cette chapelle servait autrefois d'église à un prieuré de bénédictines, appelé le Val des Anges.

31 JANVIER.

S. NICET, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON (*Nicetius*).

(Voyez les Bollandistes, *t.* 2, *feb.*, *p.* 168, et le Bréviaire de Besançon.)

7.[e] SIÈCLE.

En ce jour l'Église de Strasbourg fait commémoraison de S. Nicet, archevêque de Besançon; il est juste d'en entretenir un instant nos lecteurs.

Pendant le règne de Thierry II, roi de Bourgogne et d'Austrasie, le clergé et le peuple élevèrent sur le siége métropolitain de Besançon S. Nicet, homme distingué par sa sagesse et sa piété. Il défendit avec beaucoup de zèle la foi

catholique contre les erreurs des hérétiques du temps, et fut en grande relation avec S. Grégoire le Grand. Il était très-lié avec S. Colomban et consacra les églises que ce digne abbé avait fait construire dans les Vosges. A la demande de ce dernier, Nicet alla visiter les monastères d'Anegrai, de Luxeuil et de Fontaines, et adressa en différentes circonstances de touchantes exhortations aux nombreux religieux qui habitaient alors ces maisons. Lorsque S. Colomban fut obligé de quitter Luxeuil, Nicet lui offrit l'hospitalité la plus généreuse et le reçut dans sa ville épiscopale. Il fit tous ses efforts pour adoucir le sort de son ami, de sorte que Colomban nous apprend que son séjour à Besançon était pour lui plutôt un séjour de délices que de peine et d'exil. Nicet apprit par une inspiration particulière le jour de son trépas. Il convoqua son clergé, lui recommanda la fidélité à la vraie doctrine de l'Église, l'assiduité aux devoirs du saint ministère, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 20 janvier, après avoir gouverné le diocèse de Besançon depuis 590 jusqu'en 611. Ses restes précieux furent déposés près de l'église de Saint-Pierre, à Besançon, et le ciel attesta sa sainteté par plusieurs miracles.

1.er FÉVRIER.

S.e BRIGIDE, vierge et abbesse. (*Brigidà.*)

(Voyez les Bollandistes, *t.* 1, *feb.;* Kœnigshoven, *Chron.*, *pag.* 239, 278, 427; Laguille, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 8, pag. 90, 91; Gebwiller, *Pan. Carol.*, *pag.* 33; Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, liv. 4, pag. 398 et suiv.)

6.e siècle.

Cette sainte abbesse est honorée en Alsace depuis le huitième siècle : elle naquit à Fochard, en Irlande. Elle reçut, étant encore fort jeune, le voile des mains de S. Mel, disciple de S. Patrice, apôtre de l'Irlande. S'étant construit une petite cellule sous un gros chêne, elle s'y établit et pratiqua toutes les austérités que l'esprit de pénitence pouvait lui suggérer : mais bientôt elle se vit entourée de plusieurs jeunes vierges qui demandaient à suivre son exemple et ses conseils. Brigide les réunit en corps de communauté, car telle fut l'origine des maisons religieuses en Irlande. Nous n'avons presque point de détails sur la vie de cette sainte, et quoique cinq auteurs en parlent, il est plus question dans leurs histoires des miracles de Brigide que de ses vertus : elle florissait au commencement du sixième siècle, et son nom est inscrit dans presque tous les martyrologes. On en a toujours fait la fête en France, en Allemagne, en Angleterre et en Écosse.

Au commencement du huitième siècle plusieurs

missionnaires écossais et irlandais s'étaient établis en Alsace dans une île déserte formée par le Rhin à deux lieues au-dessous de Strasbourg, où est situé de nos jours le gros village de la Wantzenau. Ils bâtirent, sous la direction de Benoît, leur abbé, une église en l'honneur de l'archange S. Michel, et plusieurs petites cellules. Ils ne vivaient d'abord que du travail de leurs mains, annonçaient la parole de Dieu aux peuples des contrées voisines, et s'attiraient ainsi la bénédiction du ciel et les faveurs des hommes. Un des premiers qui leur accordèrent des bienfaits, fut Adelbert, duc d'Alsace, frère de S.e Odile, pareillement fondateur de l'abbaye de S. Étienne, à Strasbourg. Il existe encore un fragment d'un diplôme en faveur de Honau, daté de Strasbourg du mois de juin 722. Les fils de ce seigneur imitèrent la générosité de leur père et cédèrent au monastère de Saint-Michel tout ce que leur famille possédait dans l'île où Honau était situé. L'abbé Benoît ne pouvant plus, à raison de son grand âge, s'occuper de la direction de l'abbaye, choisit un successeur, nommé Tuban, qu'il fit confirmer par le roi Thierri IV. Pendant l'administration de Tuban, Honau vit ses biens s'augmenter tous les jours par la libéralité des ducs et seigneurs de la province, et Pépin, maire du palais pendant le règne de Childéric III, lui accorda aussi ses faveurs. A la prière de Tuban, Pépin confirma toutes les donations qui avaient été faites au monastère jusqu'à ce jour, et exempta Honau du

droit de péage dans tout le royaume de France. Cette abbaye fut même soustraite par lui à la juridiction des juges royaux, et il lui assura sa protection. A Tuban succédèrent Étienne et Beatus, tous deux hommes distingués par leur piété et leur zèle pour la discipline monastique; mais les guerres civiles qui ravagèrent la France vers la fin de la première race de nos rois, devinrent funestes à Honau; plusieurs de ses domaines furent aliénés : cependant Charlemagne, étant monté sur le trône, lui fit restituer tous ses biens.

Sous la direction de Beatus le nombre des religieux de Honau devint si considérable, que, le monastère ne pouvant plus les contenir, l'abbé en envoya un grand nombre dans d'autres contrées fonder de nouvelles abbayes : de ce nombre furent les collégiales de Lutenbach, dans la vallée de Guebwiller, Münster, en Suisse, et Aschaffenbourg-sur-le-Mein, en Franconie, dans le diocèse de Mayence. Beatus eut pour successeur Égidan. Ces cinq premiers abbés sont qualifiés de saints dans le calendrier de l'ancien chapitre de Saint-Pierre le vieux, qui prétendait même en posséder les corps, ainsi que plusieurs reliques et le chef de S.[e] Brigide, dont il est parlé dans cet article. On montre encore de nos jours la tête qu'on suppose être celle de S.[e] Brigide, et que l'on dit avoir été apportée en Alsace par les Irlandais fondateurs de Honau; mais Bollandus, dans son premier volume de février, nous apprend que l'on vénère aussi à Lisbonne, dans

l'ancienne église des jésuites [1], une tête que l'on prétend être celle de S.e Brigide.

Les anciens catalogues des abbés de Honau disent, que les six premiers religieux qui gouvernèrent l'abbaye étaient en même temps évêques. Il est vrai qu'on trouve dans quelques diplômes le nom d'évêques donné aux abbés de Honau; ce qui fit croire à quelques historiens que le diocèse de Strasbourg avait eu deux évêques pendant le huitième siècle, dont l'un gouvernait l'Alsace, et l'autre la partie du diocèse située au delà du Rhin : mais rien ne justifie cette opinion. Ces évêques de Honau étaient peut-être des évêques régionnaires sans siége fixe, ou des prélats qui avaient quitté leurs siéges pour vivre dans des

---

1 La société des jésuites doit son établissement à S. Ignace de Loyola, qui en jeta les fondements dans l'église de Montmartre à Paris, et l'institua à Rome en 1538. Aux trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance perpétuelle, ils ajoutent un quatrième, par lequel les membres s'engagent à aller partout où le souverain pontife les enverrait pour travailler au salut des âmes. Le pape Paul III approuva cette société par sa bulle datée du 27 septembre 1540. Tout le monde connaît les immenses services qu'elle a rendus à la religion et à l'humanité par son zèle à répandre la religion dans les pays les plus éloignés, et par ses soins à faire fleurir les sciences et les lettres. Personne n'ignore non plus les vexations qu'elle eut à essuyer par une faction impie et jalouse de son mérite et de ses titres de gloire. Supprimée d'abord par Clément XIV en 1765, cette société fut rétablie en 1814 par le pape Pie VII. Elle compte aussi des maisons en Amérique, en Espagne, en Portugal, en Irlande, en Suisse, en Italie et en Gallicie, pays de Pologne soumis à l'Autriche.

monastères, ou des abbés ordonnés sans titre pour faire les fonctions épiscopales dans leur abbaye.

Il n'est pas constant quelle fût dans l'origine la règle que suivirent les religieux de Honau. Plusieurs priviléges dont jouissaient les abbés prouvent que ce n'était pas celle de S. Benoît, et d'ailleurs cette abbaye n'est citée nulle part avec celles qui, à la même époque, avaient embrassé les constitutions de S. Benoît en Alsace. Honau fut sécularisée, selon toute apparence, vers la fin du onzième siècle. Devenus chanoines, les religieux vécurent d'abord en commun avec leur prévôt; mais ne se trouvant pas assez bien partagés dans les biens et revenus du chapitre, que le prévôt accumulait sur sa tête, ils s'en plaignirent à l'évêque de Strasbourg. Henri de Staleck, qui occupait alors le siége épiscopal, écouta leurs plaintes, fit faire une recherche exacte des revenus et en ordonna le partage d'une manière plus convenable. Les chanoines de Honau ne vivaient cependant pas sans inquiétude; depuis longtemps le Rhin, toujours inconstant dans son cours, menaçait d'engloutir toute l'île, et on se voyait à la veille d'une catastrophe. Alors l'évêque de Strasbourg, Conrad de Lichtemberg, transféra le chapitre de Honau à Rhinau, petite ville située à sept lieues au-dessus de Strasbourg: cette translation eut lieu le 7 septembre 1290. Mais les chanoines y furent encore incommodés, et craignant le même malheur qu'à Honau, ils demandèrent à s'établir à Strasbourg, et l'évêque, Guil-

laume de Dietsch, leur permit de faire l'office canonial dans l'église de Saint-Pierre le vieux : l'acte de cette seconde translation est daté du 22 mai 1398. Le chapitre de Saint-Pierre le vieux était alors composé de vingt chanoines; mais plus tard ce nombre fut réduit à dix-huit. Les prévôts de ce chapitre étaient presque toujours tirés de la haute noblesse de la province.

1.er FÉVRIER.

S. SIGEBERT III, ROI D'AUSTRASIE. (*Sigebertus.*)

(Voyez FRÉDÉGAIRE et son continuateur SIGEBERT DE GEMBLOURS; DOM CALMET, Histoire de Lorraine, t. 1.er; SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.*; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg.)

L'AN 656.

Le saint monarque dont nous donnons ici la vie, était fils de Dagobert I.er, roi de France, et d'une jeune Austrasienne nommée Ragnetrude. Dagobert avait depuis longtemps scandalisé son royaume, soit par son libertinage, soit par ses violences contre ceux qui avaient eu le courage de reprendre ses désordres. C'est ainsi qu'il envoya en exil S. Amand, évêque de Maëstricht, et d'après Grandidier évêque de Strasbourg, parce que ce prélat s'était permis de lui reprocher ses mœurs dissolues. La naissance de Sigebert, que Dagobert eut de Ragnetrude, fut un coup de grâce pour ce dernier, et voyant dans ce bienfait une marque visible de la protection du Ciel, il résolut de rentrer en lui-même et de changer

totalement de conduite. Il voulut en même temps donner à la France l'exemple de la réparation d'une grande injustice, en rappelant de l'exil S. Amand et en le priant de se rendre à la cour pour conférer le baptême à son fils. S. Amand se rendit aux voeux du roi et partit aussitôt pour Clichi, où était alors la cour. Dagobert se jeta à ses pieds, lui demanda pardon de l'injustice qu'il avait commise à son égard, et lui promit de faire élever son fils selon les maximes de l'évangile et de veiller à ce qu'il ne suivît pas un jour les voies auxquelles il s'était livré précédemment. La cérémonie du baptême se fit avec une grande pompe à Orléans, et Charibert, frère de Dagobert, roi d'une partie de l'Aquitaine, y était venu pour être le parrain de son neveu. Dagobert fut au comble de la joie d'avoir un successeur de son trône et confia l'éducation de Sigebert au vertueux Pépin de Landen, maire du palais, qui joignait alors aux plus rares qualités du cœur et de l'esprit un talent particulier pour rendre la vertu facile et aimable. Il s'appliqua avec zèle à former son royal élève, et Dagobert lui témoigna une entière confiance. A peine Sigebert eut-il atteint l'âge de trois ans que son père le nomma roi d'Austrasie[1] et lui donna pour ministres S. Cu-

1 L'Austrasie formait alors un royaume considérable, et comprenait la Provence, la Suisse, l'Albigeois, l'Auvergne, le Querci, les Cévennes, le Rouergue, la Champagne, la haute Picardie, la Lorraine, l'Alsace, le pays de Trèves, le Palatinat, la Thuringe, la Franconie, la Souabe et le pays qui formèrent depuis le cercle du Bas-Rhin. La capitale du royaume était Metz.

nibert, archevêque de Cologne, et le duc Adelgise; mais l'administration du royaume fut confiée à Pépin: ceci eut lieu en 633.

Il naquit un second fils à Dagobert en 634, nommé Clovis II, et le roi, craignant que la division n'éclatât un jour entre ces deux princes au sujet des États du royaume, confirma Sigebert dans son partage et donna à Clovis le royaume de Neustrie et une partie des États de celui de Bourgogne.

Après la mort de Dagobert, arrivée en 638, les deux frères vécurent dans une union parfaite, et Sigebert, aidé des lumières et des conseils de Pépin, qui continua ses services auprès de lui, montra, à mesure qu'il avança en âge, les plus heureuses dispositions et promit un grand roi à son royaume. Pépin avait su lui inspirer les sentiments d'une tendre piété. Sa prudence et sa valeur lui acquirent l'amour et le respect de ses sujets, et son nom devint redoutable à ses ennemis. Les peuples de la Thuringe prirent les armes contre lui, mais il les fit rentrer dans le devoir et eut le bonheur de conserver la paix à ses États. Les sages économies qu'il introduisit dans les finances lui fournirent les moyens de faire d'abondantes aumônes et de verser de grandes sommes dans le sein des pauvres. Il fonda douze monastères et dota richement plusieurs églises, entre autres la cathédrale de Metz. Il se montra aussi très-généreux envers la cathédrale de Strasbourg et plusieurs autres églises de notre province.

Pépin de Landen étant mort en 640, Sigebert donna la charge de maire du palais à son fils Grimoald, et continua à gouverner sagement ses États jusqu'à sa bienheureuse mort, arrivée trop tôt pour un royaume dont il faisait les délices, et une famille dont il était le modèle et le soutien. Sigebert mourut le 1.er février 656, à l'âge de vingt-cinq ans. Ses peuples le pleurèrent et l'invoquèrent aussitôt comme un saint. Il fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Martin, près de Metz. En 1063 on ouvrit son tombeau et le corps fut trouvé sans corruption, et placé à côté du maître-autel. En 1170 on le mit dans une châsse d'argent et il resta dans cet état jusqu'en 1553, qu'il fut transféré à Nancy, lors du siége de la ville de Metz par Charles-Quint. On invoque principalement S. Sigebert dans les calamités publiques : il est le patron de la ville de Nancy. Heureux le monarque qui, au lieu de se laisser éblouir par le faste des grandeurs de la terre, sait au contraire mépriser un diadème fragile pour ceindre un jour son front d'une couronne impérissable. Les siècles les plus reculés rediront son nom avec admiration et reconnaissance, les peuples béniront sa mémoire, et la religion le montrera aux générations comme un de ses enfants chéris, qui a foulé aux pieds les charmes d'un monde trompeur, et amassé des biens que rien ne pourra jamais lui enlever.

12 FÉVRIER.

S. LUDAN, CONFESSEUR. (*Ludanus.*)

(Voyez les Bollandistes, *tom.* 2, *feb.*, *pag.* 628; le *Proprium diœcesis Argent.*; WIMPHELING, *De episcopis Argent.*, *pag.* 25; KŒNIGSHOVEN, *Chronicon*, *pag.* 286, 392; LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 10, pag. 117.)

L'AN 1202.

Nous sommes tous appelés à la sainteté; ce doit être notre seul soin en ce monde. C'est là l'affaire principale qui doit nous occuper sans cesse, et à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées : la perdre de vue, c'est s'exposer à des regrets éternels et à la perte d'un bien dont rien ne peut compenser la valeur. Il est vrai que nous rencontrons dans ce monde mille obstacles qui semblent nous en éloigner à jamais. Obstacles de la part de nous-mêmes; car nous portons en nous des ennemis perfides, qui épient tous les moments pour nous surprendre et nous réduire en servitude : ce sont nos passions, nos habitudes déréglées, les penchants de notre nature corrompue, qui exercent si souvent un empire tyrannique sur nous. Obstacles de la part du monde; car nous vivons dans des temps difficiles, où le monde emploie toutes sortes d'artifices pour nous entraîner dans des voies dont le terme est la perdition. Mais que ne peut une foi vive, soutenue par la grâce du Seigneur? et quels obstacles sont assez puissants pour qu'elle n'en puisse triompher, à l'exemple de tant de héros du christia-

nisme? Celui dont nous allons ici retracer la vie, a eu sans doute de nombreux combats à livrer, avant d'arriver à la perfection chrétienne; mais il a su mourir aux inclinations de la nature, fouler aux pieds les appas séducteurs de la terre, et tout quitter pour conquérir le ciel.

Ludan naquit en Écosse et était fils du duc Hildebold. L'histoire ne cite rien de son jeune âge; il paraît cependant qu'il le passa dans la pratique des devoirs et des vertus du christianisme, puisque après la mort de son père il distribua aux pauvres et aux églises son riche patrimoine, et fonda un hospice pour les étrangers et les malheureux de toute espèce. Pour fortifier davantage l'esprit de religion qui dominait en lui, il résolut de faire le voyage de Rome et d'aller visiter les tombeaux des apôtres SS. Pierre et Paul. A son retour de Rome, il passa par la Suisse et vint en Alsace. Il s'arrêta dans les environs d'Erstein et s'endormit sous un arbre du sommeil des justes, le 1.er février 1202. Son corps fut transporté dans l'église paroissiale de Hipsheim, située près de la grande route de Strasbourg à Colmar, et son tombeau devint dès lors célèbre par l'affluence des fidèles qui venaient de toutes parts réclamer sa puissante intercession auprès de Dieu. Cette dévotion à S. Ludan s'est maintenue depuis cette époque, et les chrétiens ont reconnu le crédit dont jouit au ciel ce serviteur de Dieu, par une infinité de grâces et de guérisons dans diverses maladies.

On avait trouvé dans la valise que portait sur lui le pieux pèlerin, un écrit qui faisait connaître son nom, celui de son père, sa qualité de chrétien, et que c'était par esprit de religion qu'il avait entrepris son voyage. Les Suédois détruisirent son tombeau pendant qu'ils assiégeaient Benfeld, en 1632; mais il a été rétabli depuis, et on le voit encore de nos jours dans l'église qui porte le nom du saint. Son culte est très-ancien dans la basse Alsace.

L'impératrice Ermengarde, épouse de Lothaire II, fonda à Erstein, vers l'an 840, du consentement de l'empereur, et dota richement un monastère pour des chanoinesses qui étaient tirées de la noblesse alsacienne. Le pape Léon IV confirma cette fondation et, outre de grands priviléges qu'il accorda à cette maison, il l'enrichit encore de plusieurs précieuses reliques, entre lesquelles étaient le chef de S.e Cécile et quelques parties des corps des SS. martyrs Félix et Adaucte. Koenigshoven (*Chronic.*, p. 106) rapporte que le corps du pape S. Urbain II y fut aussi transféré. Wimpheling nous dit (*Catalog. episcopor. argentin.*, p. 24) qu'une des abbesses d'Erstein, ayant été élue d'une manière irrégulière, envoya à l'archevêque de Mayence le chef de S.e Cécile pour l'engager à confirmer son élection. Les religieuses n'étaient point soumises à la règle de S. Benoît, comme l'ont pensé quelques auteurs; car l'évêque de Strasbourg, Berthold, reconnut, en 1345, que depuis un temps immémorial elles

avaient été, comme les dames d'Andlau, chanoinesses séculières. L'impératrice S.e Adélaïde, mère de l'empereur Othon II, ajouta, en 974, aux domaines du monastère d'Erstein, le village d'Éberstein, dans le pays de Bade, et S.e Cunégonde[1] lui donna, en 1223, le village de Kuenheim. L'empereur Othon I.er, se trouvant en Alsace en 953, fit don du monastère et de toutes ses dépendances à la reine Berthe, mère de son épouse Adélaïde. Berthe conserva cette donation jusqu'à sa mort. Il ne faut pas confondre Berthe, mère de S.e Adélaïde, avec S.e Berthe, abbesse de Blangy en Artois, dont les reliques furent apportées à Erstein en 895, par l'abbesse Hersende, qui vint habiter ce monastère avec ses religieuses, parce que celui qu'elles occupaient avait été brûlé et détruit par les Normands. La translation de ces reliques fut signalée par plusieurs miracles; ces reliques furent rapportées à Blangy dans le onzième siècle (voyez Grandidier, manuscrits du tome 3.e).

La régularité et la piété, après avoir longtemps fleuri à Erstein, méritèrent sans doute aux chanoinesses l'affection et les libéralités des princes; mais celles-ci ayant dégénéré de leur ancienne ferveur, un affreux désordre se glissa parmi elles. Wimpheling en fait une peinture horrible, ce qui prouve que ce n'est pas sans raison que ce

1 Épouse de l'empereur Henri II, mis comme elle au nombre des saints.

monastère a été supprimé dans la suite, et que ses biens ont été réunis à l'Église de Strasbourg. Il n'y a que quelques années qu'on en a démoli l'église.

12 FÉVRIER.

S. BENOIT D'ANIANE, RÉFORMATEUR DES ABBAYES D'ALSACE, ABBÉ DE MAURMOUTIER.[1] (*Benedictus Anianensis.*)

(Voyez MABILLON, *Acta S. ord. Bened., tom.* 5, *pag.* 191, 217; HÉLIOT, Histoire des ordres religieux, tom. 5, p. 139; BULTEAU, Histoire de l'ordre de S. Benoît, liv. 5, chap. 2, pag. 342; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, liv. 4, p. 329, 335.)

L'AN 821.

S. Benoît, fils d'Aïgulfe, comte de Maguelone, naquit en Languedoc vers l'an 750. Sa naissance et les heureuses qualités qu'on découvrit en lui,

---

1 Benoît d'Aniane est célèbre dans l'Église pour avoir introduit la réforme dans un grand nombre de monastères, en y faisant revivre l'esprit de S. Benoît. L'ordre des bénédictins a été fondé au mont Cassin, par S. Benoît, pendant le sixième siècle. La règle que ce saint patriarche donna à ses disciples roule principalement sur le silence, la solitude, la prière, l'humilité et l'obéissance. Elle fut adoptée successivement par tous les moines d'Occident. On comptait, pendant le dernier siècle, plus de trente mille maisons où elle régnait, y compris les différentes congrégations, qui n'en sont que des modifications plus ou moins conformes à la règle primitive. Depuis l'an 900 l'ordre de S. Benoît s'est divisé en plusieurs réformes ou congrégations. La première fut celle de Cluni, qui reçut ce nom d'une abbaye située dans l'ancien diocèse de Mâcon, et fondée vers l'an 910 par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine. Elle a produit plusieurs saints et un grand nombre d'hommes savants.

La congrégation de Cava a pris son nom d'un grand monas-

lui frayèrent le chemin des dignités, et il occupa, sous Pepin et Charlemagne, la place d'échanson de la cour. Mais au faîte des honneurs il n'oublia jamais qu'il est d'autres biens que ceux de ce monde, après lesquels le chrétien doit soupirer, et plus il apprit à connaître la vanité et le néant des choses de la terre, et plus il les méprisa. Ne pouvant pas quitter selon son désir l'emploi qu'il occupait à la cour, il se détacha cependant si sensiblement du monde, qu'il menait la vie la plus mortifiée au milieu du tumulte de la terre, soupirant sans cesse après le moment de se consacrer entièrement à Dieu et de s'ensevelir dans la solitude. Il se présenta enfin une occasion et Benoît en profita pour son salut. Son frère se noya dans le Tessin, près de Pavie; S. Benoît,

---

tère situé dans la province de Salerne, fondé en 980 sous l'observance de Cluni. Cette congrégation comprenait vingt-neuf abbayes et quatre-vingt-onze prieurés.

La congrégation de S.^e Justine, instituée en 1409 par Louis Barbo, fut adoptée par un grand nombre de monastères d'Italie. Celle du mont Cassin, s'y étant unie en 1504, lui donna son nom.

La congrégation de Savigny, fondée en 1112 par S. Vital, disciple du bienh. Robert d'Arbrisselles, fut unie à l'ordre de Citeaux en 1153.

La congrégation de Tirou, fondée en 1109 par le bienh. Robert d'Arbrisselles, passa dans celle de S. Maur en 1629.

La congrégation de Bursfeld fut établie en 1461. Les abbayes du diocèse de Strasbourg lui furent soumises jusqu'en 1617, que Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg, forma une congrégation particulière, composée des abbayes de Maurmoutier, Ébersmunster, Altorff, Schutteren, Gengenbach, Schwartzach

qui voulait le sauver, fut sur le point de se noyer lui-même, et depuis ce moment il ne songea plus qu'à se donner à Dieu. Il fit part de son projet à un vertueux solitaire, qui le fortifia dans son dessein, et il partit aussitôt de chez lui pour se rendre à Aix-la-Chapelle; mais s'étant arrêté en chemin à l'abbaye de S. Seine, à cinq lieues de Dijon, il y prit l'habit religieux en 774. Il vécut dans cette maison pendant deux ans dans la pratique de la plus rigoureuse pénitence, réduisant son corps en esclavage, ne mangeant que du pain, qu'il arrosait souvent de ses larmes, s'interdisant l'usage du vin, n'accordant que quelques heures de repos à son corps, couchant sur la dure, et passant quelquefois toute la nuit en prières, nu-pieds sur le pavé de sa cellule, même au plus fort de l'hiver. Ainsi, non

---

et Ettenheimmunster, ainsi que des abbayes de religieuses de Saint-Jean-des-Choux et de Biblisheim.

La congrégation de Monte-Virgine fut instituée par S. Guillaume en 1119.

La réforme de la congrégation de S. Vannes et S. Hidulphe, établie en Lorraine en 1604 par Dom Didier de la Cour, donna lieu à celle de S. Maur, qu'embrassèrent les bénédictins français en 1621. Cette dernière congrégation a rendu les plus grands services à la religion et aux lettres. Elle a été approuvée par les papes Grégoire XV et Urbain VIII. Sa principale maison était l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Elle était particulièrement le séjour de la piété et des lettres. Nommer d'Achéry, Ruinart, Mabillon, Félibien, Bouillard, Tuillier, Martène, Maur, Montfaucon, Vaissette, Lecerf, Bouquet, Martin, etc., c'est nommer des savants du premier mérite, et dont les ouvrages immortels attestent la plus vaste érudition, etc.

content de suivre la règle de S. Benoît, il pratiquait encore les austérités que prescrivent celles de S. Pacôme et de S. Basile. Le Seigneur récompensa la vertu de son serviteur et versa sur lui d'abondantes grâces. Devenu cellerier de l'abbaye, il montra dans cet emploi toute l'étendue de ses vertus et les grandes capacités que Dieu lui avait données pour le gouvernement d'une communauté. Les religieux, qui en furent témoins, le choisirent, après la mort de leur abbé, pour les diriger; mais Benoît, qui songeait depuis longtemps à rétablir la règle de S. Benoît dans toute sa pureté, et qui connaissait l'aversion des religieux ses frères pour la réforme projetée, refusa la charge qu'on lui proposait; il quitta même ce monastère en 780 et retourna en Languedoc, où il se fit construire une espèce d'ermitage dans une terre de sa famille, à quelque distance d'une chapelle dédiée à S. Saturnin, et sur les bords d'un petit ruisseau nommé Aniane. Sa vie, dans cette solitude, fut plutôt celle d'un ange que d'un mortel; il ne faisait pour ainsi dire que prier et demander à Dieu de connaître sa sainte volonté pour y correspondre fidèlement. La réputation de sainteté qu'il s'était acquise, lui attira en peu de temps plusieurs disciples, qu'il ne voulut pas admettre d'abord; mais pressé par de continuelles sollicitations, il en reçut quelques-uns. Ces pieux solitaires ne vivaient que du produit de leurs travaux, ne mangeaient ordinairement que du pain, et, aux jours de grandes

fêtes, ils y ajoutaient un peu de vin et de lait, que la charité des fidèles leur offrait. Benoît leur donnait en tout l'exemple et était la règle vivante qu'ils observaient. Il n'était distingué d'eux que par sa vertu et la vénération qu'il leur inspirait. Cependant le nombre de ses disciples augmentait de jour en jour, et Benoît vit avec peine qu'il ne pouvait les loger tous; alors il bâtit dans le voisinage un monastère plus spacieux et plus commode. Il avait une si haute idée de la pauvreté que doivent pratiquer les moines, qu'il ne se servait à l'autel que de calices de bois, de verre ou d'étain, et quand on lui fit don de quelques ornements précieux, il les envoya à d'autres églises; mais plus tard il changea de conduite à cet égard, et fit bâtir une magnifique église, n'épargnant rien de ce qui pouvait contribuer à son embellissement.

Benoît se vit en peu de temps à la tête de trois cents disciples, qui marchaient tous d'un pas égal dans la voie de la vertu. Les soins qu'il donna à son monastère ne l'empêchaient pas d'exercer encore une espèce d'inspection sur les monastères de Provence, de Languedoc et de Gascogne. Il établit partout une réforme sévère; mais il y apporta plus tard quelques adoucissements, par condescendance pour la faiblesse humaine.

Le saint abbé ne borna pas ses soins à faire fleurir partout la discipline monastique; il montra le même zèle à maintenir dans toute son intégrité la pureté de la foi. Il assista en 794 au

concile de Francfort, où furent condamnées les erreurs de Félix d'Urgel, qui avait attaqué la filiation divine de Jésus-Christ; il composa même plusieurs traités pour défendre la doctrine de l'Église catholique. Benoît était alors regardé comme l'oracle de la France, et jouissait de la plus haute considération. Le relâchement s'était introduit insensiblement dans les monastères des Gaules, et les laïques avaient déjà commencé sous Charles-Martel à les piller et à s'en faire nommer abbés. Ceux d'Alsace avaient été préservés de ces déplorables abus par le zèle de S. Pirmin, évêque régionnaire, qui profita de son crédit auprès de Charles-Martel pour réformer quelques désordres qui s'y étaient glissés. La discipline se rétablit sous Charlemagne, mais ce pieux ouvrage fut entièrement consommé par les soins infatigables de S. Benoît d'Aniane, que Louis le Débonnaire mit à la tête de tous les monastères, et qui gouverna près d'une année (en 816) l'abbaye de Maurmoutier, la plus ancienne d'Alsace. Dix mois suffirent à cet illustre restaurateur de la discipline monastique, pour rétablir dans cette maison la règle de S. Benoît, par les moyens des religieux d'Aniane qu'il avait amenés avec lui. Benoît comptait terminer ses jours à Maurmoutier, mais Louis le Débonnaire, voulant le rapprocher de sa personne pour le consulter plus facilement, fonda pour lui le monastère d'Inde, à deux lieues d'Aix-la-Chapelle, séjour ordinaire de l'empereur.

Le saint homme présida, en 817, une assemblée d'abbés, tenue pour le rétablissement de la discipline monastique, et c'est à lui en grande partie que sont dus les canons que le concile d'Aix-la-Chapelle publia la même année pour la réformation des moines et des autres ecclésiastiques qui avaient des bénéfices.

Les travaux continuels auxquels s'était livré le vertueux abbé, les austérités, les jeûnes et les veilles, avaient altéré sa santé au point que ses dernières années n'étaient qu'une maladie continue. Après s'être préparé à la mort, il vit arriver avec une grande joie son dernier moment et rendit son âme à son créateur le 1.er février 821, à l'âge d'environ soixante-dix ans. Il fut enterré dans l'église du monastère d'Inde, appelée depuis du nom de S. Corneille, parce qu'elle est dédiée au saint pape de ce nom.

Nous devons à S. Benoît d'Aniane : 1.° un recueil de règles, qu'il rédigea étant encore simple religieux, et qui a été imprimé à Rome en 1661, sous le titre : *Codex regularum a S. Benedicto Anianæ, auctus a Lucâ Holsteinio,* etc.; 2.° un livre d'homélies à l'usage des moines; 3.° un Pénitentiel; 4.° une Concordance des règles monastiques. Ce grand homme avait fortement à cœur d'établir partout des bibliothèques dans les abbayes : son nom approche en France et en Allemagne de la même célébrité que celui du patriarche S. Benoît en Italie.

21 FÉVRIER.

S. GERMAIN, ABBÉ DE GRANFELS, et S. RANDAUT, martyrs. (*Germanus* et *Randoaldus.*)

(Voyez les Bollandistes, *tom.* 3, *feb.*, *pag.* 265; MABILLON, *In actis S. ord. S. Bened.*, *tom.* 2, *pag.* 490; LECOINTE, Ann. ecclés. franç., tom. 3, p. 542; LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 10, pag. 118; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, liv. 3, pag. 306.)

VERS L'AN 662.

Germain était fils d'un riche sénateur de Trèves, et fut élevé sous les yeux de S. Modoald, évêque de la même ville[1]. Formé à l'école de la sagesse chrétienne, il apprit de bonne heure à mépriser les biens fragiles de ce monde, et il avait à peine atteint l'âge de dix-sept ans qu'il distribua son patrimoine aux pauvres, renonça à toutes les espérances qui l'attendaient, et alla vivre sous la conduite de S. Arnoul : celui-ci venait de quitter le siége épiscopal de Metz et la charge de ministre d'État qu'il avait exercée à la cour du roi Dagobert, et s'était retiré dans une solitude de Lorraine, appelée depuis *Remiremont.* Germain avait passé sa jeunesse dans l'innocence; son cœur n'avait pas été amolli par les plaisirs de la terre, son âme était pure et recevait d'autant plus facilement les impressions de la grâce et des beaux exemples d'Arnoul. Après quelques mois de séjour avec ce vertueux maître, Germain,

---

1 S. Modoald est honoré à Trèves le 12 mai.

goûtant de plus en plus combien le joug du Seigneur est doux, écrivit à son frère Numérien et lui fit part du bonheur qu'il avait trouvé dans la solitude. Numérien accourut pour partager cette félicité avec son frère, et ils se retirèrent aussitôt ensemble dans le monastère que S. Romaric[1] venait de fonder par le conseil de S. Arnoul. On suivait d'abord dans cette maison la règle de S. Colomban. Les deux frères furent en peu de temps le sujet de l'admiration et de l'édification de cette communauté naissante; mais ils n'y restèrent pas longtemps, car le Seigneur les appela au monastère de Luxeuil, alors gouverné par S. Walbert. Germain s'y distingua, et le saint abbé, connaissant son mérite, l'envoya au monastère de Granfels ou Granval, qui venait d'être fondé dans une vallée du diocèse de Bâle, mais qui faisait alors partie du duché d'Alsace. Le duc Gondon avait demandé à Walbert un homme capable d'asseoir sur des bases solides la discipline dans ce nouveau monastère, et cet homme

1 S. Romaric était issu du sang royal de France, et avait exercé plusieurs charges publiques à la cour de Clotaire II. Ayant vendu ses biens et renoncé à ses dignités, il fonda un monastère d'hommes et de filles dans son château de Habend, situé dans les Vosges en Lorraine, alors du diocèse de Toul. Ce monastère, habité par des moines et des religieuses qui suivaient la règle de S. Colomban, fut détruit par les Huns dans le dixième siècle. Il fut rebâti plus tard, non plus à la même place, mais dans une plaine au delà de la Moselle. On a depuis substitué aux religieuses un chapitre noble de chanoinesses.

on croyait l'avoir trouvé dans Germain. Celui-ci partit donc à la tête de quelques religieux, et se chargea de la direction de Granfels. Il gouverna cette maison avec tant de sagesse et de piété, qu'on l'obligea encore de se charger de la conduite des deux monastères de Werd [1] et de Saint-Ursanne [2], probablement à cause de la distance de ces deux monastères de l'abbaye de Luxeuil, dont ils paraissent avoir dépendu auparavant. Germain gouvernait en paix les trois monastères dont il était abbé, et ce calme fut très-favorable à l'établissement de la discipline : il sut en profiter pour l'avancement de ses religieux dans la perfection de leur état, lorsqu'il s'éleva un orage qui servit à porter sa vertu au degré le plus éminent et lui fit mériter la couronne du martyre. Comme il prenait aussi soin du salut des peuples de la vallée et des environs, il fut extrêmement touché des violences qu'exerçait sur eux le duc Boniface, successeur de Gondon [3], et il se permit d'en faire des remontrances à ce seigneur. Celui-ci, qui était d'un caractère farouche, se mit à ravager la vallée à la tête d'une troupe de soldats. Germain, l'ayant appris, alla au-devant de lui avec le prieur de son monastère, nommé Ran-

1 Voyez, au 20 mars, la vie du bienh. Remi, évêque de Strasbourg.

2 Voyez, au 16 décembre, la vie de S. Ursanne.

3 Schœpflin et Grandidier prétendent que le duc Boniface était déjà mort vers l'an 662, et que le meurtre des SS. Germain et Randaut doit être imputé à Éthicon, père de S.^e Odile.

daut, et fit porter avec lui des reliques et le livre des Évangiles, espérant arrêter sa fureur par le respect qu'il aurait pour ces objets sacrés. Il lui adressa de nouveau dans l'église de S. Maurice de sages remontrances. Le duc feignit d'abord d'en être touché et promit de laisser en paix les habitants de la vallée. Le saint, qui n'était pas fort convaincu de sa sincérité, voulut demeurer en prières dans l'église du saint martyr, ne sachant pas qu'il allait lui-même obtenir sous peu le même bonheur de mourir pour Jésus-Christ, lorsqu'il apprit que les soldats continuaient leur pillage et leurs atrocités. Il se mit donc en route pour gagner son monastère avec Randaut; mais bientôt ils furent arrêtés en chemin par les gens du duc, qui les dépouillèrent d'abord de leurs robes, et Germain, voyant qu'on allait leur donner la mort, fit à Dieu le sacrifice de sa vie et exhorta son compagnon à l'imiter. Quelques instants après on les perça de coups de lance, pendant qu'ils priaient Dieu pour leurs bourreaux. Leur mort arriva le 21 février vers l'an 662. Les religieux de Granfels étaient à l'office lorsqu'on vint leur en apporter la nouvelle : ils passèrent toute la nuit à faire la recherche des deux corps, qu'ils portèrent d'abord dans l'église de Saint-Ursanne, puis en celle de Saint-Pierre de Granfels. La ceinture de S. Germain, qu'un frère avait ramassée sous les pieds des assassins, fut suspendue au-dessus de l'autel comme une précieuse relique, et on rapporte que Dieu, en considération de son ser-

viteur, la fit servir à rendre la santé à un malade. Il se fit encore d'autres miracles qui contribuèrent à l'établissement de son culte dans le diocèse de Bâle et dans la province ecclésiastique de Besançon. Le tombeau de S. Germain devint dans la suite un pèlerinage célèbre, et on en fit l'ouverture en 1477. Les os furent trouvés entiers, sans qu'il parût qu'on y eût touché depuis la sépulture du saint, c'est-à-dire depuis environ huit cents ans. Le monastère de Granfels resta sous la dépendance de l'abbaye de Luxeuil jusqu'à sa sécularisation, arrivée dans le douzième siècle. Il se forma à l'entour une petite ville, qui porte encore le nom de Moutier-Granval. Lorsqu'en 1530 toute la vallée, ainsi que Granval, embrassèrent la prétendue réforme de Calvin, les chanoines se retirèrent à Delémont et y établirent leur chapitre, qui s'y maintint jusqu'à la révolution française. Ce petit pays ayant alors été incorporé à la France, le chapitre fut supprimé.

---

25 FÉVRIER.

S. LÉOBARDE, ABBÉ, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE MAURMOUTIER. (*Leobardus.*)

(Voyez COCCIUS *in rege Dagoberto, pag.* 51; MABILLON, *in Annal. ordinis S. Bened., tom.* 1; LECOINTE, Ann. ecclésiast., tom. 1.er; CRUSIUS, *Annal. suev., tom.* 1; LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 6; SCHŒPFLIN, *Als. ill., t.* 2, *p.* 213; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, liv. 4.)

VERS L'AN 618.

Rien ne prouve mieux combien la religion était florissante en Alsace pendant les septième et huitième siècles, que l'établissement des nombreuses maisons religieuses qui furent fondées à cette époque dans cette province. Plusieurs pieux solitaires, accourus des pays étrangers, s'établirent au pied des Vosges, dans des vallées incultes, couvertes de bois épais ou d'eaux stagnantes, et hérissées de rochers. La réputation de sainteté dont jouissaient ces hommes vertueux, qui avaient quitté le monde pour s'attacher plus fortement à Dieu, leur attira en peu de temps un grand nombre de fervents disciples qui désiraient marcher sur leurs traces. Dès lors les rois, les évêques, les seigneurs et les citoyens aisés du pays consacrèrent de fortes sommes d'argent à la construction de plusieurs monastères pour servir de retraites à ces solitaires, et telle est l'origine de ces célèbres abbayes, dont l'impiété du dernier siècle a méconnu l'utilité et le but. Par les travaux de ces saints anachorètes, l'Alsace changea

en quelque sorte de face. Les princes leur avaient cédé de vastes terrains; mais ce n'étaient que des déserts. Les religieux défrichèrent les terres, desséchèrent les marais, transformèrent en jardins fertiles ces champs frappés jusqu'alors d'une éternelle stérilité, et par là ils favorisèrent les progrès de l'agriculture et de la population. C'est ainsi qu'ils jetèrent les fondements de cette prospérité qui s'est développée plus tard avec tant de succès, et qui fait de nos jours de l'Alsace un des plus beaux fleurons de la couronne de France. Mais ces bienfaits, déjà si grands en eux-mêmes, ne sont que le prélude de beaucoup d'autres que notre province doit aux institutions religieuses. En arrachant d'abord à la terre une fécondité si admirable, les moines pourvurent à leur existence; mais, animés d'un saint zèle pour le salut de leurs frères, ils prêchèrent aux peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie la connaissance du vrai Dieu, et leurs exhortations, jointes à la force des beaux exemples de vertu qu'ils donnèrent, firent de ce peuple, grossier et barbare, une nation polie et bienfaisante : les religieux ont donc commencé la civilisation chez nous. Ils ont renversé ce mur de séparation qui existait entre les peuples, en réunissant les hommes sous les lois d'un même Dieu, sous les bannières d'une même religion, et en cimentant cette union par une charité commune. Ils ont appris aux riches et aux grands à voir des frères dans tous les hom-

mes, à soulager la misère des malheureux; eux-mêmes en donnaient l'exemple et versaient de grandes aumônes dans le sein de l'indigence. Bientôt les peuples, frappés de tant de bienfaits et attirés par la sainteté de ces hommes apostoliques, cherchèrent à profiter davantage des lumières et des vertus de leurs pieux maîtres et s'établirent aux environs de ces sanctuaires de la religion. L'État recueillit peu après les fruits de ces heureux développements de l'industrie et de la civilisation; car les maisons religieuses devinrent presque autant de sources de richesses nationales, qui contribuaient par toutes sortes de moyens aux besoins et aux charges publics.

Mais il est un autre genre de gloire et de mérite qui rehausse infiniment les sociétés monastiques. Tout le monde sait combien la retraite du cloître est favorable au développement du talent et aux succès des études. La Providence s'est servie des institutions religieuses pour conserver la religion et les sciences à des époques où l'ignorance, la barbarie et le vice avaient presque inondé la face de la terre. Dans ces nobles asiles de la piété, les moines vouaient leur temps à la prière, à l'étude et au travail des mains. C'est à eux que nous devons le peu que nous savons de l'histoire des premiers siècles du christianisme. En composant leurs chroniques, ils nous ont conservé soit les traditions qui leur avaient été transmises, soit les faits qui se passèrent sous leurs yeux; bien plus, ils se sont ensevelis dans

la poussière des écoles pour sauver du naufrage les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, qui, sans eux, eussent infailliblement péri, soit par la main du temps, soit par l'invasion des barbares : le bénédictin qui n'avait plus de terres à défricher, copiait les manuscrits des anciens; service immense et inappréciable rendu à la postérité, avant l'invention de l'imprimerie. L'Europe savante doit donc aux moines une reconnaissance infinie pour nous avoir conservé de cette manière les plus beaux monuments du génie des peuples, puisque c'est dans ces écrits que nous avons formé notre goût et puisé jusqu'aux connaissances qu'on tourne si souvent contre eux. *Tel fut* en Alsace le commencement d'une institution sainte et vénérable, qui a donné à cette province tant d'illustres prélats, de vertueux prêtres et de respectables moines.

Mais il faut le dire ici : à mesure que les maisons religieuses s'éloignèrent de leur origine, il s'y est glissé des abus plus ou moins graves, qui provoquèrent souvent le zèle de l'autorité ecclésiastique et nécessitèrent des réformes. Ces réformes s'opérèrent avec succès; le bien continua à se faire, et le mal disparut. Ce serait cependant une prétention exagérée que d'exiger que les institutions religieuses dussent toujours se soutenir dans un état de haute perfection et ne jamais donner lieu à la critique. Ces institutions étaient sous l'influence de circonstances et de temps contre lesquels elles ne pouvaient pas lutter;

si elles ont donc partagé quelquefois les erreurs du moment, ces écarts doivent être attribués au mouvement général imprimé aux différents siècles, et qu'il n'était pas en leur pouvoir de comprimer; d'ailleurs les monastères étaient habités par des hommes, et tant qu'il y aura des hommes, il y aura des abus. Laissons donc aux sophistes du siècle, laissons à une basse ignorance, laissons aux gens qui ne veulent pas réfléchir et qui ne voient partout que des abus, le privilége d'accabler de déclamations, aussi frivoles qu'outrées, l'institution des sociétés monastiques; laissons à des hommes égarés par des préjugés le triste plaisir de verser le mépris et le ridicule sur les ordres religieux : ce sont des ingrats qui méconnaissent des bienfaits dont ils abusent en même temps. Pour nous, gémissons en secret de la destruction de ces institutions vénérables, payons-leur le tribut de notre reconnaissance et de notre admiration, et apprenons, par l'exemple des bienheureux personnages qui ont autrefois fondé et habité les maisons religieuses de l'Alsace, à mépriser les frivolités du monde pour nous occuper davantage de nos destinées éternelles.

L'abbaye de Maurmoutier était la plus ancienne de l'Alsace. Elle était située au pied des Vosges, à sept lieues de Strasbourg, dans un bourg du même nom, auquel elle donna naissance. Les historiens s'accordent à reconnaître pour son fondateur S. Léobarde, qui l'établit en

l'honneur des SS. apôtres Pierre et Paul et de S. Martin, évêque de Tours. Childebert II, roi d'Austrasie, accorda au fondateur, vers la fin du sixième siècle, le vallon dans lequel il s'était fixé. Ce vallon, ainsi que ses environs, étaient du domaine royal, connu alors sous le nom de *marche d'Aquilée.*

Le territoire de l'abbaye s'étendait, dans son origine, bien plus loin que dans les derniers temps et comprenait une grande quantité de villages et hameaux [1], mais dont on aliéna un grand nombre par la suite.

Le jésuite Coccius prétend que Maurmoutier fut fondé sous le règne de Childebert I.er, roi de Paris, et fils du grand Clovis, et que S. Léobarde avait été disciple de S. Benoît; qu'il était venu en Alsace le 7 avril 555, et avait jeté les fondements de son abbaye en 557, en lui donnant son nom. Il ajoute que, plusieurs religieux du mont Cassin étant venus en Alsace pour se joindre à Léobarde, Childebert I.er enrichit le monastère naissant de plusieurs domaines, et donna en 558, dans son palais de Marlenheim, une charte en faveur de cette modeste maison, qui devint si fameuse par suite des temps. Mais Coccius s'est

---

1 Le domaine de l'abbaye s'étendait depuis le pont de Schweinheim jusqu'à la route de Saverne et celle de Marlenheim; depuis le ruisseau dit Griesbach jusqu'à la Zinsel; depuis le village de Kugelberg, près Neuwiller, jusqu'à Otterstbal près Saverne; depuis Otterstbal, par la Sorr, jusqu'à une petite distance de Hegenheim, et de là aux murs de l'abbaye.

étrangement trompé; car Childebert I.er n'a jamais régné en Austrasie ni demeuré en Alsace, et pendant son règne l'histoire ne fait aucune mention du château royal de Marlenheim[1]. Laguille et Grandidier l'ont complétement réfuté. Coccius avait puisé ces renseignements dans les Annales de l'abbaye de Maurmoutier, qui sont fort suspectes pour les commencements. Léobarde n'a jamais été disciple de S. Benoît, mais de S. Colomban, comme le prouve très-bien Lecointe. Il avait été formé à la vie religieuse dans le monastère de Luxeuil, et introduisit les deux règles de S. Benoît et de S. Colomban dans son abbaye, qui n'a par conséquent pu être fondée que vers l'an 590, Colomban n'étant venu s'établir dans les Vosges que quelques années avant cette époque. Léobarde gouverna sa maison jusque vers l'an 618. Sa vie ne nous a été transmise par aucun historien; sans doute qu'on s'est contenté d'admirer ses vertus sans les écrire. Son nom se lit dans le martyrologe de Ménard, qui place sa mort au 25 février vers l'an 618.

Il fut remplacé dans l'administration de l'abbaye par Anastase, Godefroi et Léobarde II. Ces

---

1 Ce château est nommé pour la première fois par les historiens sous le règne de Childebert II, petit-neveu de Childebert I.er : Childebert II demeurait, en 589, à Strasbourg avec les deux reines, son épouse et sa mère Brunehaut, lorsqu'il apprit la conspiration tramée contre lui par Septimine, gouvernante de ses enfants, et c'est au palais de Marlenheim que furent découverts les assassins apostés par la reine Frédégonde.

hommes avaient gagné par leurs vertus l'affection de plusieurs monarques, qui comblèrent de nouvelles faveurs leur monastère. A Léobarde II succéda Maur, qui fut aussi mis au nombre des saints, et qui doit avoir été disciple de S. Pirmin. On compta sous lui jusqu'à trente et un religieux dans l'abbaye.

Il s'adressa à Thierry IV pour obtenir la confirmation de tous les biens qu'on avait déjà cédés à son monastère. Le monarque lui délivra un diplôme, et exempta de la juridiction des ducs et comtes d'Alsace tout le domaine appartenant à l'abbaye. Un incendie avait réduit en cendres, sous Léobarde II, l'église et tous les bâtiments du cloître. Maur trouva moyen de tout reconstruire : la sainteté de sa vie, jointe à son zèle pour le rétablissement du monastère, lui valurent le titre de second fondateur, et depuis cette époque l'abbaye fut appelée de son nom *Maursmünster,* Maurmoutier, et par corruption Marmoutier. La discipline se relâcha dans cette maison vers la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième. Louis le Débonnaire y envoya en 816 S. Benoît d'Aniane, qui en fut abbé pendant dix mois, et qui y rétablit l'ordre et l'esprit du saint patriarche du mont Cassin.

Les études florissaient à cette époque à Maurmoutier, et les religieux suivaient le mouvement donné à la renaissance des lettres par Charlemagne, lorsqu'un incendie vint de nouveau consumer, en 827, l'abbaye et toutes ses archives.

Celse, qui en était abbé, ne négligea rien pour rétablir le monastère, et il crut devoir s'adresser à Louis le Débonnaire pour en obtenir des secours. Celui-ci chargea de la restauration des édifices, Drogon, évêque de Metz et son frère naturel. Ce prélat s'en acquitta avec un zèle digne des plus grands éloges, et les bâtiments furent parfaitement rétablis. Il paraît que la façade occidentale de l'église, telle qu'on la voit encore de nos jours, est celle qui avait été construite par les ordres de Drogon. En 833, le 7 mai, Drogon transféra solennellement dans la nouvelle église les corps de deux de ses prédécesseurs, S. Céleste et S. Auteur, second et treizième évêques de Metz[1]. Cette église est construite dans un très-bon goût, et porte les traces d'une haute antiquité. La nef paraît avoir subi quelques changements au treizième siècle; le chœur, au contraire, a été reconstruit au dernier siècle, mais on a imité à un certain point l'architecture gothique.

Depuis Drogon, l'abbaye de Maurmoutier fut soumise, pour le temporel, à l'évêché de Metz. Elle eut beaucoup à souffrir par la perfidie de ses propres avoués, qui en aliénèrent les biens,

---

1 S. Céleste vivait au commencement du quatrième siècle, et S. Auteur gouvernait l'église de Metz, lorsque les Huns saccagèrent cette ville en 451. Les reliques de ces deux évêques restèrent exposées à la vénération des fidèles jusqu'en 1525, qu'elles furent tirées de leurs châsses et jetées sur le pavé par les rustauds d'Alsace, lors de l'insurrection de ceux-ci. Depuis on n'a plus pu les distinguer et savoir ce qui appartient à chacun en particulier.

bâtirent des châteaux sur son territoire, et hâtèrent de cette manière sa ruine. Par ces spoliations elle fut réduite à un état misérable au commencement du seizième siècle, et ravagée bientôt après par les rustauds révoltés.

Elle fut réunie à la congrégation bénédictine d'Allemagne, dite de Bursfeld, en 1517, et Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg, formant en 1617 une congrégation particulière pour son diocèse, composée de sept abbayes d'hommes et de deux de filles, l'y comprit. L'abbé Riegel fit rétablir les bâtiments du monastère, et plus tard l'abbaye recouvra la plupart de ses domaines, par l'entremise du parlement de Metz. Elle jouit aussi, jusqu'au moment de la suppression des monastères, des revenus du prieuré de Saint-Quirin, situé dans l'ancien comté de Dabo (Dagsbourg), fondé en 966, et provenant de l'aïeul du pape S. Léon IX. Maurmoutier a été, jusqu'aux jours de nos troubles, le séjour des connaissances et des bonnes études.

A un quart de lieue de l'abbaye on voit, sur une colline, une jolie église, reste d'un couvent de femmes appelé Sindelsberg, fondé vers 1120 par Richevin, abbé de Maurmoutier et, plus tard, de Neuwiller. Cette église fut consacrée, en 1137, sous l'invocation de la sainte Vierge et de S. Blaise. Les religieuses l'occupèrent pendant près de trois cents ans, mais elles en furent tirées en 1488 par l'évêque de Strasbourg, Albert de Bavière. L'abbaye de Maurmoutier, qui réunit

les biens de Sindelsberg à ses domaines, alors fort endommagés, s'engagea cependant à payer des pensions viagères aux religieuses. L'église de Sindelsberg fut ruinée dans l'insurrection des rustauds en 1525; mais l'abbé Gisbert la rétablit. Une autre église, d'une architecture également remarquable, située dans le village de Zehnackern, près Reutenbourg, doit également provenir d'un ancien couvent de religieuses qui dépendait de l'abbaye de Maurmoutier. C'est un pèlerinage fréquenté en l'honneur de la sainte Vierge. Nous ne devons pas omettre ici la fameuse grotte de S. Vit ou S. Guy, située sur une montagne, dans la vallée de la Zorn, vis-à-vis de Hoh-Barr : elle a plus de soixante pieds de profondeur; l'art et la nature paraissent avoir contribué à la rendre intéressante. Elle était habitée longtemps par des religieux. Une chapelle dédiée à S. Vit, située au haut du plateau dont ce rocher est surmonté, tombait en ruines, et les fidèles placèrent son image dans la grotte, qui fut dès lors élargie et disposée en chapelle. Le saint qu'on y vénère est un jeune héros du christianisme, qui souffrit le martyre sous Dioclétien au commencement du quatrième siècle. Les fidèles l'invoquent pour la guérison d'une maladie appelée de son nom *danse de S. Guy*. Cette maladie, que la crédulité du quinzième siècle attribuait au démon, était devenue très-commune en Alsace, et surtout à Strasbourg, au point que les magistrats envoyaient à la chapelle de S. Guy tous les malheureux qui

en étaient attaqués, et leur fournissaient des voitures et des vivres.

Cette grotte continue d'être fréquentée par de nombreux pèlerins, et surtout le 1.er de mai. On porte en offrande au saint des crapauds de fer, parce qu'on prétend que la forme de cet animal hideux ressemble à la partie du corps où siége le mal dont on implore la guérison. Il y avait aussi dans le village d'Obersteigen un monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui fut transféré à Saverne et érigé en collégiale. Cette translation eut lieu en 1308, et la sécularisation en 1482 : ce chapitre consistait en huit chanoines, un prévôt et un doyen. L'église collégiale, qui était autrefois l'église du château que les évêques de Strasbourg avaient dans cette ville, communiquait avec ce château par des chapelles à demi souterraines. Elle n'offre rien de remarquable, qu'une tour carrée fort élevée : le chœur paraît être plus ancien que la nef. L'église paroissiale de Sainte-Marguerite, située hors des murs, fut réunie à cette collégiale.

François Égon de Furstemberg, évêque de Strasbourg, fonda aussi à Saverne un monastère pour des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, pour l'instruction des jeunes filles.

L'ancien monastère, construit d'abord pour les religieux d'Obersteigen à Saverne, a été donné sous l'évêque Albert, en 1486, aux récollets, qui l'ont habité jusqu'à la révolution française. L'église, qui est dans un très-bon goût, et les bâti-

ments du cloître, sont affectés présentement au collége de la ville.

6 MARS.

S. FRIDOLIN, APÔTRE DE L'ALSACE, ABBÉ DE SECKINGEN, PRÈS DE BALE. (*Fridolinus.*)

(Voyez les Bollandistes, *tom.* 1, *mart.*, *pag.* 431 ; BAILLET, Vie des saints, tom. 1.er, pag. 62, au 6 mars; LONGUEVAL, Hist. de l'Église gall., tom. 2 ; Dom RIVET, Hist. littér. de la France, tom. 3, pag. 297 ; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, t. 1.er, liv. 5, pag. 58 ; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, liv. 2, pag. 165.)

VERS L'AN 580.

S. Fridolin était né en Irlande, d'une des premières familles du pays. Ses parents lui donnèrent une éducation chrétienne et le firent élever dans les sciences divines et humaines. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut employé au ministère de la prédication, pour laquelle il avait de grandes dispositions ; mais craignant que les succès qu'il obtenait et les éloges dont on le comblait ne lui suggérassent de l'amour-propre, il quitta sa patrie, renonça à tous ses biens, passa la mer et se rendit en France, où il annonça d'abord la parole de Dieu. Après avoir ainsi employé quelque temps à parcourir plusieurs provinces, il s'arrêta aux faubourgs de Poitiers et fut fait abbé du monastère de Saint-Hilaire sous le règne du grand Clovis. Il eut le bonheur de découvrir, sous les ruines de son église, le corps de S. Hilaire. L'histoire de sa vie dit que ce grand

prélat lui apparut en songe et lui ordonna de quitter la France occidentale pour aller prêcher en Allemagne, et d'emporter ses reliques avec lui.

Fridolin partit aussitôt. Il s'arrêta en divers endroits avant de se fixer, prêchant la foi catholique avec le zèle d'un apôtre. Pendant ses courses il bâtit plusieurs monastères et églises, entre autres, sur la Moselle en Lorraine, celui qui fut d'abord appelé *Hilariacum*, et depuis Saint-Avold ou Saint-Nabor, et une église dans les Vosges, que des auteurs pensent être celle de Neuwiller. Quant à l'église qu'il construisit à Strasbourg, sous le nom du même S. Hilaire, il est impossible d'en trouver quelque vestige. Grandidier croit qu'elle existait peut-être à l'endroit où l'on construisit dans la suite le couvent des dominicains, appelé depuis le Temple-Neuf, et qui fait encore de nos jours partie de la première enceinte de la ville. En sortant de Strasbourg, Fridolin parcourut l'Alsace, annonçant partout la parole de Dieu et cherchant à détruire les restes du paganisme. On voyait, avant nos derniers troubles, dans les environs de Colmar et à quelque distance de Wettolsheim, une église fort ancienne, dédiée à S. Fridolin. Après bien des recherches, nous n'avons rien trouvé dans l'histoire qui nous autorise à croire qu'elle dût son origine au saint dont elle portait le nom : elle était un pèlerinage très-fréquenté pour les maladies des enfants.

Après avoir ramené un grand nombre de fi-

dèles des erreurs de l'idolâtrie, Fridolin s'établit enfin dans une île du Rhin, à quelques lieues de Bâle, dans un endroit appelé Seckingen. Il y fonda une communauté de religieuses et une église en l'honneur de S. Hilaire. Ce monastère fut sécularisé plus tard et converti en chapitre de chanoinesses. Fridolin passa les dernières années de sa vie dans cette retraite, et attendit l'heure du Seigneur. Il mourut, selon les Bollandistes, Baillet et Longueval, en 538 ou 540; mais dom Rivet a réfuté ces auteurs et prouvé que S. Fridolin vivait encore sous le règne de Sigebert I.er, et qu'il ne quitta la France, pour aller annoncer la vraie foi dans les provinces rhénanes, que vers l'an 568. Dieu glorifia le tombeau de notre saint par un grand nombre de miracles : ce qui rendit son nom célèbre en France, en Allemagne, en Suisse, dans les Pays-Bas, et jusqu'en Angleterre, en Écosse et en Irlande. On l'honore comme patron avec S. Hilaire, non-seulement à Seckingen et dans la plupart des monastères qu'il fonda, mais encore de nos jours dans beaucoup d'églises de la Suisse. Il est le patron tutélaire du canton de Glaris, qui porte dans ses armes l'image du saint, auquel on donne un habit de bénédictin, quoiqu'il n'ait jamais été de cet ordre. Son corps a toujours été conservé avec soin à Seckingen, et la dernière ouverture de son tombeau se fit l'an 1637 : l'on trouva ses ossements enveloppés dans de riches étoffes.

Nous venons d'entretenir nos lecteurs d'une

des anciennes églises de Strasbourg. Nous pensons leur faire plaisir en leur donnant ici quelques détails sur les nombreuses maisons religieuses et églises qui ont existé autrefois dans cette ville. Nous commencerons par celles qui subsistaient encore au moment de la révolution.

La principale église de Strasbourg a toujours été la magnifique cathédrale, dont il sera question à l'article du 23 octobre.

La seconde église paroissiale de Strasbourg était, comme encore de nos jours, celle de Saint-Pierre le *jeune,* appelée de ce nom pendant le onzième siècle, pour la distinguer d'une autre du même nom, et qui est beaucoup plus ancienne. L'origine de Saint-Pierre le jeune est due à une petite chapelle, construite au neuvième siècle en l'honneur de S.e Colombe vierge, martyrisée à Sens sous l'empire d'Aurélien, et située en dehors de la ville. En 1031 l'évêque Guillaume l'agrandit et y établit huit prébendes; l'évêque Hézelon en ajouta encore six autres vers l'an 1047; le pape S. Léon IX la consacra en 1050, dans un voyage qu'il fit en Alsace, et y laissa sa tunique. L'église qu'on voit de nos jours n'est cependant plus celle qui fut consacrée par ce saint pontife, car la ville s'étant étendue du côté du nord, on trouva cette église trop petite, et on en construisit une plus grande en 1290, qui subsiste encore. Le chapitre de cette collégiale avait de très-beaux revenus. Le chœur a été séparé de la nef en 1682, lorsque Stras-

bourg passa sous la domination française. Depuis cette époque le chœur sert de paroisse aux catholiques, et la nef aux protestants. A cette église il faut joindre l'oratoire dit de *Toussaint,* et dont voici l'histoire. Sous l'épiscopat de Jean Ier, on vit s'établir à Strasbourg des religieux appelés les frères de la pénitence de Jésus-Christ, et plus ordinairement *Saccitex,* parce qu'ils portaient un sac pour habit. Cet ordre fut supprimé en 1274, au second concile de Lyon[1], et la plupart des religieux qui en faisaient partie embrassèrent la règle de S. François : ceux de Strasbourg, qui n'étaient qu'au nombre de sept, habitaient un petit monastère hors de la ville, et près de la paroisse de Saint-Pierre le jeune. Ils obtinrent du pape Boniface VIII, en 1297, la permission d'entrer dans l'ordre des prémontrés, et de faire profession dans l'abbaye de la Toussaint, située au delà du Rhin, dans la Forêt-Noire, et hors du diocèse de Strasbourg. Ils y furent reçus après avoir cédé à cette abbaye, du consentement de l'évêque de Strasbourg, leur chapelle, les bâtiments claustraux et tout ce qui leur appartenait. Le prévôt et le monastère de la Toussaint, devenus ainsi propriétaires de ce couvent, le vendirent, le 14 juillet 1327, à Henri de Müllenheim, noble citoyen de Strasbourg, qui y fonda cinq prébendes pour cinq prêtres

1 Ce concile ordonna la suppression de tous les religieux mendiants, à l'exception des dominicains, des franciscains, des carmes et des augustins.

qui y feraient l'office divin, à condition néanmoins que cette église ne serait jamais une collégiale, mais qu'elle serait soumise à la direction du doyen du chapitre de Saint-Pierre le jeune, et que les prébendiers recevraient l'investiture de leurs bénéfices du prévôt du même chapitre. Le fondateur se réserva, à lui et à sa postérité, le droit de nommer à ces prébendes. Mais la famille de Müllenheim obtint plus tard de l'évêque de Strasbourg la permission d'augmenter le nombre des prébendiers, qui fut porté jusqu'à douze. L'église, telle qu'on la voyait encore au moment de la révolution, fut achevée en 1328. Louis XIV la fit restituer aux catholiques en 1686, les prébendiers n'ayant pas tous abjuré leur ancienne religion.

La troisième église paroissiale de Strasbourg était celle de Saint-Pierre le vieux. Une tradition constante a toujours été, que l'église primitive, qui porte le nom de Saint-Pierre, fut construite dans l'emplacement de celle d'aujourd'hui par S. Materne, apôtre de l'Alsace, vers la fin du troisième siècle. L'église actuelle fut bâtie en 1381. On voit, par un millésime sculpté sur la porte occidentale, qu'elle fut considérablement agrandie en 1428. Le chœur, renouvelé au milieu du même siècle, est surmonté d'une petite flèche fort élégante. Près du maître-autel on remarque de belles sculptures en bois, représentant l'histoire de S. Materne, telle qu'elle est rapportée par une tradition populaire : elles ont été exé-

cutées par Vite Wagner en 1500. Les chanoines de Honau, transférés depuis à Rhinau, prirent possession de cette église en 1398. La nef est séparée du chœur depuis 1682, et sert au culte protestant.

La quatrième église paroissiale était celle de Saint-Marc, dite aujourd'hui de Saint-Jean. Voici son origine : plusieurs religieuses de l'ordre de S. Dominique étaient venues s'établir en 1261 près de l'Ill, dans les environs de Strasbourg, et à une petite distance du monastère des chanoines de Saint-Arbogaste. Leur nombre s'étant considérablement augmenté, elles abandonnèrent leurs modestes cellules et leur petite église, et vinrent habiter un monastère, appelé Saint-Marc, qu'on leur avait construit hors la porte de l'Hôpital, près celui de Sainte-Agnès et en face de celui des carmes. Elles y restèrent jusqu'en 1475, époque où la ville de Strasbourg, craignant d'être assiégée par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, fit raser cinq couvents, deux chapelles et six cent quatre-vingts maisons qui se trouvaient en dehors des fortifications. Les religieuses des monastères de Saint-Marc et de Sainte-Agnès se réfugièrent en ville, et pour les prémunir, on construisit un couvent dans le faubourg dit *im grünen Bruch*, c'est-à-dire au *Marais vert*, où elles restèrent jusqu'au moment de la réforme. En 1529 le sénat de la ville appliqua les revenus de cette maison à l'entretien des pauvres, sous le nom d'*œuvre de Saint-Marc*. L'église, qui est

de 1477, fut dès lors employée à des usages profanes, et Louis XIV la donna en 1686 aux prêtres d'obédience de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem : depuis cette époque elle porta le nom de Saint-Jean. On y admire le maître-autel en stuc, et le chœur, qui est bien disposé. Les bâtiments du cloître servent de nos jours à l'usage du mont de piété.

La cinquième église paroissiale était celle de Saint-Étienne, construite vers l'an 717 par Adelbert, duc d'Alsace et frère de S.e Odile, sous le règne de Chilpéric II, roi d'Austrasie. Ce prince, héritier de la piété et de la générosité de son noble père, fonda, sous l'invocation du martyr S. Étienne, au dehors de la ville de Strasbourg, et sur les ruines de l'ancien Argentorat, dans l'enceinte du vieux mur, entre les deux bras de l'Ill, un monastère pour des chanoinesses. Cet endroit n'était alors qu'une solitude, et faisait partie du domaine de l'évêque. Adelbert affecta à ce monastère des terres qui lui étaient échues en partage de la succession de son père, et des revenus suffisants pour l'entretien de trente chanoinesses et de quatre prêtres, parmi lesquels il y en avait un qui devait servir d'économe. Le roi Chilpéric exempta cette abbaye de la juridiction des juges ordinaires, et l'avoué, choisi par l'abbesse et agréé par le roi, exerçait seul l'autorité sur les terres et sur les biens de sa dépendance.

La première abbesse de ce monastère fut S.e

Attale[1], fille d'Adelbert et de Gerlinde, sa première épouse. Ce noble duc, étant mort en 722, fut enterré dans le chœur de l'église de Saint-Étienne, au côté droit.

Les noms des abbesses qui succédèrent à S.^e Attale ont été perdus, et nous ne connaissons que ceux depuis 845, époque où Basille, tante de l'impératrice Ermengarde, épouse de Lothaire Ier, gouvernait cette maison. Ce fut sous l'abbesse Luiscinde, en 1003, que l'empereur S. Henri céda à l'évêque Werner l'abbaye de Saint-Étienne, pour jouir de ses revenus et le mettre à même de rétablir sa cathédrale, qui avait été fortement endommagée et en partie brûlée par les soldats de Conrad, duc de Souabe et d'Alsace, lors de la prise de Strasbourg. Cet évêque accorda, en 1004, à l'abbesse de Saint-Étienne, le droit d'occuper la première place parmi toutes les autres supérieures des monastères de filles en Alsace[2], lors des assemblées religieuses. Cette conduite contraste beaucoup avec celle que doit avoir tenue, envers ce monastère, l'évêque Widerold, qui occupait le siége de Strasbourg en 995. Une vieille légende rapportée par Schilter, dans ses notes sur Kœnigshoven, page 515, ap-

1 Voyez sa vie au 3 décembre.

2 A cette époque les abbesses assistaient souvent aux synodes : celle de Saint-Étienne de Strasbourg était placée en face de l'évêque à l'autre extrémité de la salle, au milieu des autres abbesses de l'Alsace.

prend que cet évêque, jaloux de voir son église cathédrale déserte, tandis que les fidèles se portaient en foule à celle de Saint-Étienne, où les reliques de S.e Attale étaient honorées, voulut les enlever, ferma l'église et chassa les religieuses de leur monastère. Le Ciel ne tarda pas de venger l'insulte faite à la sainte : les chairs de Widerold tombèrent par lambeaux, et déjà à demi corrompues furent dévorées par les souris et les vers. Wimpheling et Guilliman traitent de conte ce fait, et l'histoire dément sur ce point la légende; car elle prodigue des louanges méritées à ce prélat, que la légende fait impitoyablement mourir.

L'abbaye de Saint-Étienne s'est soutenue pendant plusieurs siècles dans une régularité parfaite; mais les plus saints établissements dépérissent avec le temps, et le cloître n'est pas toujours une barrière assez puissante pour empêcher le relâchement de se glisser dans les maisons les plus ferventes. L'évêque Berthold II, l'un des prélats les plus zélés, ayant reconnu que les religieuses de Saint-Étienne, d'Erstein et d'Andlau, sous prétexte d'être chanoinesses, menaient une vie trop séculière, ne put fermer les yeux sur un désordre qui déshonorait son diocèse. Il leur permit de continuer à porter des manteaux fourrés d'hermine; mais il leur interdit les bals, les danses, les spectacles publics, les manières de s'habiller peu convenables à des personnes dévouées particulièrement au service de Dieu, et les fré-

quentes sorties : c'est en 1345 que Berthold leur fit ces défenses. L'évêque Albert de Bavière, qui gouvernait le diocèse de Strasbourg en 1486, entra dans de plus grands détails pour la réforme de cette maison, sans vouloir toucher à leur état de chanoinesses séculières; il leur prescrivit, de concert avec son grand-chapitre, des lois propres à rétablir l'édification et le bon ordre. Il publia un mandement remarquable, monument de son zèle pastoral, et dans lequel il s'éleva avec force contre la conduite scandaleuse de ces chanoinesses, en les menaçant non-seulement des censures ecclésiastiques, mais leur déclarant, avec une grande franchise, qu'il appellerait même à son secours le bras séculier. Il leur défendit de sortir du monastère ou de s'en absenter sans une permission expresse de l'abbesse, sous peine d'être dépouillées, au profit de l'abbaye, de tous les meubles qui leur appartenaient en particulier; ordonnant à l'abbesse de leur fixer le temps du retour, et de leur donner une compagne qui puisse être témoin de la conduite de celles qui, pour des motifs légitimes, seraient sorties. Il prescrivit qu'à la réserve de l'abbesse et des infirmes, nulle chanoinesse ne logeât dans une maison particulière; mais que toutes mangeassent en commun dans le réfectoire, et passassent la nuit dans le dortoir de la communauté. Il établit qu'aucune ne parlât à un homme dans un lieu secret, mais toujours en présence de deux ou trois religieuses nommées par l'abbesse; que

toutes eussent des habits uniformes, mais toujours noirs, et qu'elles ne portassent jamais ni or, ni argent, ni soieries, évitant de suivre les modes du siècle, et se tenant dans une édifiante modestie, comme cela convenait à des personnes consacrées à Dieu.

Il leur ordonna d'assister à tous les offices comme ils se célèbrent dans sa cathédrale, mais de n'y pas chanter avec les chanoines, se contentant de lire l'office lorsque ceux-ci chantent, et de ne chanter que lorsque ceux-ci se taisent.[1] Ces sages règlements n'arrêtèrent que pour un temps les désordres de cette abbaye, et l'hérésie de Luther ayant infecté Strasbourg, tous les soins de l'évêque, pour retenir cette maison dans le devoir, devinrent inutiles.

Adélaïde d'Andlau, qui en était abbesse en 1539, peu contente de l'état de gêne et de contrainte dans lequel on l'obligeait de vivre, se maria et résigna tous ses droits à Marguerite de Landsberg, qui, ayant embrassé le luthéranisme, introduisit petit à petit la nouvelle doctrine dans le monastère : les autres chanoinesses, charmées de pouvoir vivre dans l'indépendance et de secouer le joug de l'autorité de l'évêque, qui voulait les retenir dans les bornes du devoir,

---

1 Cette paroisse et le monastère de Saint-Étienne étaient alors desservis par six chanoines réguliers de S. Antoine, qui avaient un oratoire situé dans le voisinage du monastère, et qui avait été érigé en 1446.

suivirent la route qu'on venait de leur ouvrir et se firent protestantes. Elles conservèrent ainsi de riches bénéfices, sans se soucier de remplir les obligations qu'ils leur prescrivaient. En vain le cardinal Charles de Lorraine, devenu évêque de Strasbourg, chercha-t-il à ramener à l'Église catholique ces chanoinesses infidèles et égarées, la fureur de l'hérésie ayant anéanti toute l'autorité épiscopale dans Strasbourg, ce prélat fut contraint d'acquiescer, en 1604, à un traité par lequel il fut statué que chaque abbesse, en entrant dans sa prétendue dignité, payerait à l'évêque cent florins pour conserver le souvenir de la dépendance de ce monastère et du droit qu'avaient les évêques d'en confirmer les abbesses.

La dernière de toutes fut Ève-Salomé de Fürdenheim, après la mort de laquelle, en 1694, le roi Louis XIV, devenu maître de Strasbourg, permit qu'une autre lui succédât, à condition qu'elle ne prendrait plus le titre d'abbesse, mais seulement d'administratrice du monastère. Élisabeth-Henriette de Vizdum fut élue; mais ne faisant aucun cas des obligations qu'elle contractait par cette place, elle entretint un commerce criminel avec un jeune seigneur de la ville, et fut obligée quelque temps après de se marier pour cacher sa honte. Louis XIV profita de cette occasion pour faire cesser un pareil abus, et donna le monastère, avec tous ses biens et dépendances, aux religieuses de la visita-

tion [1], à charge d'entretenir chez elles dix demoiselles de la noblesse d'Alsace.

L'église de Saint-Étienne, telle qu'on la voit de nos jours, paraît remonter en partie jusqu'au douzième siècle : des connaisseurs prétendent cependant reconnaître encore des traces du style de construction de l'époque de sa fondation (huitième siècle). La chronique latine de Kœnigshoven parle de fouilles entreprises vers 1179 auprès de cette église, pour trouver des corps saints, et de dépenses considérables pour terminer des travaux commencés; ce qui fait supposer qu'à cette époque on a construit cette église ou renouvelé en grande partie l'ancienne, bâtie par Adelbert. Vendu pendant la révolution, cet édifice fut converti en salle de spectacle. On démolit alors la tour qui se trouvait à l'entrée occidentale, ainsi que les piliers qui séparaient

1 L'ordre de la visitation fut fondé par S. François de Sales en 1610. Le saint fondateur, qui n'en voulait exclure personne, choisit pour base de son institut la règle de S. Augustin, parce qu'elle prescrit peu d'austérités corporelles. Les religieuses doivent avoir un revenu; mais chacune en particulier est obligée à une pauvreté si absolue qu'elle ne possède rien en propre. A cet effet on change tous les ans de chambres, de lits, de croix, de chapelets et de livres dans toutes les maisons de cet ordre. Le premier évêque faisait consister la perfection de l'état de ces filles dans la pratique de la mortification intérieure et d'un entier détachement de toutes les choses de la terre. Ces religieuses récitent chaque jour le petit office de la S.[e] Vierge et y ajoutent des méditations, etc. Cet institut n'a point de supérieur général; il est soumis immédiatement aux évêques. Le pape Paul V l'approuva, et l'érigea en congrégation religieuse.

la nef centrale des latérales : le chœur et les ailes restèrent intacts. En 1821 on cessa d'y donner des représentations théâtrales, et depuis elle fut restaurée pour servir de chapelle aux élèves du petit séminaire, établi dans une partie des anciens bâtiments du cloître. Mais ces bâtiments, ainsi que l'église, appartenaient à un propriétaire auquel l'administration du séminaire en payait le loyer. Aujourd'hui le petit séminaire ayant été transféré ailleurs dans un local dont la propriété lui a été acquise, les bâtiments dépendants de la maison de Saint-Étienne n'ont plus de destination religieuse.

La sixième église paroissiale était celle de Saint-Louis, qui doit son origine à un hospice qu'une demoiselle noble, nommée Phyna[1], fit construire en 1312. Cet hospice fut donné aux carmes, lorsque ceux-ci furent obligés de se retirer en ville en 1475, lors de la démolition de leur monastère, situé hors de la porte de l'Hôpital. Abandonnée pendant près de cent cinquante ans, cette maison fut donnée avec son église, par Louis XIV, en 1687, à six chanoines réguliers de la congrégation dite de notre Sauveur, établie en Lorraine : elle devint la paroisse française de la ville. Un des chanoines y tenait une école gratuite où il enseignait le français à des enfants de la ville. L'église de Saint-Louis

1 Ce qui le faisait appeler *Phyna-Spital.*

fut consumée par un incendie au commencement de ce siècle, et rendue enfin au culte le 13 août 1827.

A la suite de ces églises nous allons donner quelques détails sur les maisons religieuses qui existaient à l'époque de la révolution. Les grands capucins [1]. Leur monastère fut construit en 1684, près de l'hôpital militaire, entre la ville et l'esplanade de la nouvelle citadelle, qu'on établissait alors. Depuis 1738 on les distinguait des petits capucins : ceux-ci obtinrent le couvent des religieuses dites de la congrégation de Notre-Dame, fondée par le bienh. Pierre Fourrier. Ces religieuses avaient quitté en 1729 leur ancienne maison pour aller s'établir au faubourg Blanc. Les capucins en furent mis en possession, à condition qu'ils desserviraient la chapelle de Sainte-Barbe, située près de ce monastère, et l'hôpital civil. La chapelle de Sainte-Barbe fut agrandie en 1748, mais elle fut démolie en 1767 : alors on construisit l'église actuelle, qui subsiste encore, mais qui, achetée depuis par les juifs, leur sert aujourd'hui de synagogue.

---

1 Cette dénomination signifie seulement que le couvent dont il est ici question, était plus vaste que celui appelé *les petits capucins*. Nous avons cru devoir faire cette observation pour prévenir nos lecteurs. Il ne faut, en effet, pas croire qu'il y eût entre les capucins une différence telle que celle qui existait autrefois entre les *grands* et les *petits carmes à Besançon*. On appelait *petits carmes* ceux qui avaient embrassé la réforme de S.^e Thérèse et de S. Jean-de-la-Croix, et *grands carmes*, ceux qui ne l'avaient point admise.

Les récollets s'établirent d'abord à la citadelle, dont Louis XIV leur avait confié l'administration spirituelle. La maison curiale de nos jours leur servait alors de communauté. Le couvent qu'ils avaient en ville ne date que de 1746; il a été construit à côté de l'ancienne église de S. André, embellie et agrandie à la même époque.

Les religieuses de Sainte-Marguerite furent transférées d'Eckbolsheim[1] à Strasbourg en 1277. Elles suivaient d'abord la règle de S. Augustin, et embrassèrent plus tard l'institut de S. Dominique. Leur couvent, construit vers l'an 1322, au faubourg Blanc, fut renfermé plus tard dans l'enceinte de la ville. Lors de la suppression du couvent de Sainte-Agnès en 1475, les religieuses de cette dernière maison furent réunies à celles de Sainte-Marguerite.

Le monastère de Sainte-Marguerite donna, pendant les fureurs du protestantisme, l'exemple d'un attachement imperturbable à la religion catholique et à la sainteté des vœux. La plupart des églises de la ville étaient ou fermées ou entre les mains des luthériens. Le sénat, qui s'était déclaré de bonne heure pour les opinions des novateurs, employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour faire apostasier et sortir des monastères les religieuses : il réussit auprès de quelques-unes; mais la plupart des autres se montrèrent au-dessus des violences et des mena-

1 Village à une lieue de Strasbourg.

ces. En 1578 elles reçurent du magistrat l'ordre de cesser leurs exercices de piété et d'abandonner leur règle. Elles continuèrent néanmoins avec la même ferveur à servir Dieu. En vain menaça-t-on de les expulser; elles déclarèrent qu'elles ne quitteraient leur retraite que quand on les y forcerait. Alors le magistrat délibéra réellement s'il ne fallait pas les contraindre à renoncer à la religion. Les avocats qui furent consultés exposèrent avec beaucoup d'énergie l'odieux d'une telle conduite, qui couvrirait d'opprobre le protestantisme, d'ailleurs déjà si coupable de tant d'excès. On écouta ces sages remontrances, et le magistrat, voulant cependant empêcher le concours des catholiques, qui allaient fréquemment au couvent de Sainte-Marguerite pour s'édifier à la vue de ces courageuses filles, fit placer des gardes à la porte de l'église et du monastère, et même à l'entrée des rues qui y conduisaient, pour observer ceux qui y entraient et les en empêcher par la crainte des impôts. C'est ainsi que le couvent de Sainte-Marguerite s'est maintenu malgré tous les efforts de ses ennemis.

Monastère de Sainte-Magdeleine. Henri de Hohenbourg fit construire en 1315, hors de la ville, plusieurs maisons pour des femmes de mauvaise vie, qui voulaient renoncer à leurs désordres et rentrer dans la voie de la vertu. Ces maisons et leurs revenus furent réunis plus tard à l'hospice principal, lorsqu'on jugea à propos

de le transférer hors de la ville à cause de la peste. En 1336 on érigea, devant la porte des Juifs, dans un canton dit *Waseneck,* un autre monastère pour des femmes repentantes; mais cette maison fut transférée en ville en 1475, et établie dans la rue *Utengasse* [1], ainsi nommée de l'évêque Uton ou Othon, qui y était né. On adopta dans cette maison la règle de S. Augustin, à la recommandation du fameux Geiler et de Paul Munthart, prévôt de Saint-Pierre le jeune. Les religieuses se distinguèrent toujours par une grande régularité, et profitèrent si bien des instructions de leur directeur Geiler, que l'esprit de persécution, qui agita la ville pendant les troubles et l'anarchie du protestantisme, ne put ébranler leur fermeté. Elles restèrent fidèles à leur religion et à leurs vœux, et trouvèrent moyen de se maintenir et de se perpétuer dans leur maison, à l'exemple des religieuses de Sainte-Marguerite. Calvin, ayant été chassé de Genève, fut reçu à Strasbourg en 1538, et le magistrat lui assigna, pour prêcher ses erreurs, la nef de l'église de la Magdeleine : les religieuses se maintinrent dans le chœur, où elles ne discontinuèrent jamais leurs offices, de sorte que les Français les trouvèrent en possession, lors de la soumission de la ville à Louis XIV. Comme

1 On l'appelle depuis la translation du monastère *rue de la Magdeleine.*

il n'y avait point auparavant d'autre église catholique en ville, c'est là que les prêtres célébraient les saints mystères. La pénurie de servants occasionna la permission, qui fut accordée à ces religieuses, de servir les messes privées; privilége qu'il leur était libre d'exercer encore au moment de notre révolution. Un autre privilége particulier à ce monastère, c'est qu'il n'y avait de clôture que pour les cellules des religieuses.

Les religieuses de la congrégation de Notre-Dame[1], fondée par le bienh. Pierre Fourrier, furent envoyées, par Louis XIV, de Longwy à Molsheim, en 1688, et en 1692 elles s'établirent à Strasbourg. On leur donna d'abord, en 1700, *l'hospice* Phyna avec la chapelle de Sainte-Barbe, et elles s'installèrent solennellement dans cette maison en 1708. Marie Leczinska, fille de Stanislas I.er, roi de Pologne, passa quelques jours en retraite dans cette maison, avec sa mère, avant son mariage avec Louis XV, qui eut lieu par procuration le 15 août 1725, à la cathédrale de Strasbourg. Les religieuses de Sainte-Barbe n'occupèrent ce monastère que vingt et un ans; car en 1729 elles furent transférées dans le faubourg Blanc, à l'ancien couvent des Augustins, construit en 1265 et converti, en 1530, en hospice

1 Le père Fourrier institua la congrégation dite de Notre-Dame, pendant qu'il était curé de Matincourt, près Mirecourt en Lorraine. Elle est destinée à l'instruction des jeunes filles, et fut approuvée par les bulles de Paul V, du 1.er février 1615 et du 6 octobre 1616.

pour les pauvres voyageurs, sous le nom de misérable auberge (*Elenden Herberg*).

Le monastère reçut alors le nom de Sainte-Barbe, en mémoire de l'ancien domicile de ces religieuses, qui augmentèrent et embellirent leur nouvelle habitation.

Strasbourg ayant passé sous la domination française, Louis XIV, qui avait tant à cœur de faire refleurir la religion catholique dans cette importante cité et dans les autres lieux où dominait l'hérésie, conçut, d'accord avec l'évêque Égon de Furstemberg, le projet d'établir un séminaire et d'en confier la direction aux jésuites.[1] Il s'engagea donc à fournir des fonds pour l'entretien de douze de ces religieux et de huit séminaristes. Plus tard il créa encore vingt places dans ce séminaire, pour des sujets alsaciens, et six autres affectées à des sujets français pour les parties du diocèse où l'on parlait cette langue. Le premier séminaire fut établi en 1683 : on choisit l'ancien emplacement du *Bruderhof*, ce qui signifie en allemand cour des frères de Marie, par où on entendait autrefois la maison des chanoines de la cathédrale. Le séminaire actuel, construit à la place de ce premier, fut établi en 1769 par les soins et les deniers du clergé

---

1 Le concile de Trente avait ordonné d'établir des séminaires dans tous les diocèses; mais ce décret n'avait pas encore pu être exécuté en Alsace, parce que la ville de Strasbourg avait embrassé la réforme.

du diocèse. Louis XIV lui accorda en 1691 une partie des biens qui avaient appartenu autrefois à l'abbaye de Seltz, fondée par S.e Adélaïde, et dont les comtes palatins s'étaient emparés. Il avait déjà donné à ce même établissement, en 1684, les revenus du monastère de Sainte-Walburge, situé dans la forêt, entre Haguenau et Wissembourg, et dont il sera parlé à l'article du 21 juillet. Peu content d'avoir pourvu si généreusement aux études ecclésiastiques, le grand monarque s'occupa aussi de l'établissement d'un collége pour les jeunes gens qui voulaient suivre les diverses carrières de la société: dès l'an 1551, l'évêque Érasme avait formé le dessein d'opposer à Strasbourg un collége de jésuites aux écoles des protestants; mais les malheurs des temps l'en empêchèrent. Louis XIV fit bâtir ce collége à côté du grand séminaire, et lui accorda une partie des biens de l'abbaye de Seltz. En 1702 il reçut le titre d'*université*, et produisit un grand nombre d'hommes érudits, qui rendirent plus tard bien des services à la religion et à l'Alsace.

Passons maintenant aux monastères et aux églises qui furent ou supprimés ou aliénés par les protestants.

Après la cathédrale, l'édifice le plus intéressant est le temple de Saint-Thomas. S. Florent, évêque de Strasbourg, établit vers 679, sur l'emplacement d'un ancien château, une église et un petit hospice, près de l'Ill et hors de l'enceinte de la ville, pour des Écossais qui étaient venus le

trouver en Alsace. Plus tard il changea cet hospice en monastère, et la plupart de ceux qui s'y étaient retirés embrassèrent la vie régulière. Les évêques successeurs de S. Florent se montrèrent aussi généreux envers les frères de Saint-Thomas, que leur fondateur, et comme leur église tombait presque en ruines, au commencement du neuvième siècle, l'évêque Adeloche la rebâtit, ce qui le fit regarder comme le second fondateur. Il paraît que c'est sous le même évêque que les moines de Saint-Thomas furent sécularisés et embrassèrent la règle canoniale suivie alors par les chanoines de la cathédrale, et qui avait été instituée par S. Chrodegand, évêque de Metz. Les chanoines vécurent longtemps en commun, et ce n'est qu'en 1374 qu'ils divisèrent le corps de leurs revenus en prébendes et commencèrent à habiter des maisons séparées.

Cette collégiale conserva très-longtemps son éclat, et compte parmi ses membres des hommes célèbres par leur naissance, leur piété et leurs vastes connaissances, ce qui la fit appeler le *docte chapitre*. Mais la science, quelque louable qu'elle soit, devient dangereuse quand les hommes se laissent dominer par les passions et entraîner par l'esprit d'indépendance et d'orgueil. Alors le respect dû aux règles et aux décisions de l'autorité fait place à l'esprit de parti, et on franchit facilement les bornes que l'Église avait posées. Telle fut la conduite des chanoines de Saint-Thomas : éblouis par le prestige d'une vaine

science, ils prirent goût à la hardiesse et à la nouveauté des opinions de Luther, et sous le spécieux prétexte d'une réforme, ils se joignirent à ceux qui déchiraient le sein de l'Église. Ils y furent en quelque sorte engagés par l'exemple de Wolfgang-Fabrice Capiton, prévôt intrus du chapitre. Cet homme, né à Haguenau, étudia d'abord la médecine à Bâle, et, sans idée fixe sur la religion, il entra dans l'état ecclésiastique, obtint la place de prévôt de Saint-Thomas, et fut un des plus ardents propagateurs de l'hérésie. Les autres chanoines, au nombre de quatorze, se rangèrent pour la plupart du côté de leur prévôt, trouvant la nouvelle religion plus commode, puisqu'elle leur offrait moins de devoirs à remplir. Le sénat de Strasbourg, ayant établi en 1536 un collége public dans cette ville, pour remplacer les écoles des monastères, destina les revenus de cette collégiale à l'entretien des professeurs. L'évêque Érasme réclama en vain contre cette aliénation : il ne fut pas écouté; le malheur des temps et l'esprit de paix qui l'animait le firent consentir, en 1549, à ratifier cette destination; mais ce pontife n'a sans doute pas eu l'intention de voir les fonds de ce riche chapitre affectés exclusivement à solder des professeurs protestants; cependant depuis cette époque ces derniers continuent à en jouir seuls, car la seule place restée aux catholiques était celle du sousmissaire nommé autrefois par l'évêque, et qui depuis la révolution fut supprimée par suite

d'une transaction passée entre la fabrique de la cathédrale et les quatorze chanoines de Saint-Thomas. L'église construite par Adeloche ayant été incendiée par la foudre en 1007, et ensuite reconstruite par l'évêque Guillaume, fut de nouveau réduite en cendres en 1144. La nef actuelle fut commencée en 1270 et voûtée en 1330. La tour occidentale date de l'an 1300, et celle au-dessus du chœur de 1348. On voit dans le chœur de cette église le mausolée du célèbre maréchal Maurice de Saxe, érigé en 1777.

Le Temple-Neuf ou ancienne église des dominicains[1]. Les premiers dominicains qui vinrent en Alsace s'établirent près de Strasbourg, en 1212, dans la plaine entre la porte Blanche et celle appelée depuis porte de l'Hôpital : leur petit monastère fut d'abord désigné sous le nom des SS. apôtres Philippe et Jacques. Témoin des services qu'ils rendaient à la religion, le magistrat leur fit construire, en 1254, une église et un

---

1 L'ordre des dominicains doit son existence à S. Dominique, qui le fonda à Toulouse en 1215 pour l'opposer à l'hérésie des Albigeois. Les religieux qui l'embrassèrent portaient le nom de Frères *Précheurs*, parce qu'ils se livraient particulièrement à la prédication. Cet ordre est basé sur la règle de S. Augustin, adoptée de même par S. Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré. L'ordre de S. Dominique fut approuvé par les papes Innocent III et Honoré III. Il a fourni beaucoup de saints, une multitude d'évêques, d'hommes distingués et plusieurs papes. L'institut de S. Dominique fut aussi embrassé par des religieuses et introduit presque partout à la place de la règle de S. Augustin.

monastère dans l'enceinte de la ville, et celui qu'ils avaient occupé jusqu'alors fut donné aux religieuses du même ordre, et prit le nom de Sainte-Élisabeth. Les religieux ayant quitté leur monastère lors de la réforme, l'église fut fermée; le chœur servit cependant durant quelque temps aux réfugiés français qui s'étaient établis à Strasbourg, et qui y faisaient leur culte; il servit aussi de salle de séance aux exercices publics du gymnase protestant. Lorsque, en 1682, l'évêque eut été remis en possession de la cathédrale en vertu de la capitulation accordée par Louis XIV, les protestants rouvrirent la nef de l'église des dominicains et en firent leur *église* principale, ce qui lui fit donner le nom de Temple-Neuf, parce que ce fut la dernière de toutes les églises où les protestants établirent leur culte. Le chœur, qui fut construit en 1308, est très-élevé et exécuté avec beaucoup de hardiesse : on y a placé la bibliothèque publique de la ville et le cabinet d'antiquités; on y voit, entre autres objets fort intéressants, un petit vase transparent dont le pape Benoît XIV a fait présent, à Rome, au célèbre historiographe Schœpflin : ce vase avait été tiré des catacombes, et avait servi aux premiers chrétiens pour recevoir le sang des martyrs pendant qu'on les suppliciait; ce qui justifie contre les protestants le culte rendu dès lors aux reliques des saints, dont ils font à l'Église catholique un si grand sujet de reproche. Les bâtiments du cloître sont

employés aux classes du gymnase protestant.[1]

Saint-Nicolas, près de l'Ill, en ville : cette église doit son origine à une petite chapelle construite en l'honneur de S.e Magdeleine, et considérablement augmentée, en 1182, par Gauthier Spender, du consentement des chanoines de Saint-Thomas, auxquels appartenait le terrain sur lequel elle fut bâtie. Elle a été soumise à la juridiction de ces derniers en 1314 : l'église actuelle date de 1381.

Saint-Guillaume. La noble famille des Müllenheim, qui avait déjà donné des preuves de sa piété et de sa générosité par la fondation de l'église et des prébendes de la Toussaint, fonda aussi, en 1300, l'église appelée depuis du nom de Saint-Guillaume[2], et cédée plus tard aux religieux de ce nom. Cette église, qui s'est con-

---

1 On vient de replacer dans cette église la pierre sépulcrale du célèbre Tauler, dominicain, mort au jardin des religieuses de S. Nicolas *in undis*, le 16 Juin 1361. Il était venu visiter sa sœur, qui édifiait cette communauté par ses vertus, comme il faisait l'admiration de son ordre et de son siècle par son érudition et ses ouvrages ascétiques.

2 L'ordre des Guillelmites fut institué en 1155 par S. Guillaume de Maleval. Ce fidèle serviteur de Dieu, à son retour d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, se retira, en 1153, dans un désert de la Toscane : quelque temps après on le força de prendre le gouvernement d'un monastère de l'île de Lupocavio dans le territoire de Pise; mais la tiédeur et le peu de régularité des moines l'affligèrent au point, qu'il les quitta pour aller sur le mont Pruno : cependant il n'y put rester longtemps, et dès lors il se retira dans une vallée déserte du territoire de Sienne, appelée d'abord l'*Étable de Rhodes*, et plus tard Mala-

servée dans son intégrité primitive, est la seule où l'on voye encore l'ambon du jubé placé entre le chœur et la nef; tandis que cet ornement des anciennes églises, d'où l'on annonçait autrefois au peuple la parole de Dieu, a disparu de toutes celles de Strasbourg. Elle sert au culte protestant depuis 1534. On remarque dans la nef une inscription qui y fut placée par un ami du célèbre Wimpheling, et du vivant même de ce savant auteur; la voici [1] :

En 1543 le préteur de la ville, Jacques Sturm, affecta les revenus et les bâtiments de ce monastère à la fondation d'un collége public.

Sainte-Aurélie. Cette église doit son origine au culte rendu, de temps immémorial, à une sainte fille qui, d'après Kœnigshoven, mourut près de Strasbourg, selon toute apparence au

---

Valle. Le saint entra dans cette solitude en 1155. Il logea d'abord dans une caverne, et pendant quatre mois il ne vécut que d'herbages. Ayant été découvert, il lui vint un disciple nommé Albert, avec lequel il passa treize mois jusqu'à sa bienheureuse mort, arrivée le 10 février 1157. Plusieurs personnes embrassèrent peu après le même genre de vie qu'avait mené S. Guillaume. On construisit une chapelle et un ermitage sur son tombeau. Telle fut l'origine de l'ordre des guillelmites. Le pape Grégoire IX mitigea l'austérité de leur règle. Il ne faut pas confondre ce saint avec S. Guillaume de *Monte-Vergine*, fondateur des ermites du même nom dans le royaume de Naples.

1 *D. O. M. Jacobo Wimphelingo theologo et oratori clariss. quod ingenio et litteratura ætatis nostræ gloriam auxerit, Thomas Wolphius junior decr. doctor In memoriam æterni decoris hoc vivens viventi statuit an. M. D. IIII. Die XI Decemb. Spreta invidia.*

quatrième siècle. Le même auteur rapporte dans sa chronique, qu'en l'année 500 on construisit en son honneur une première église hors de l'enceinte des murs. Son tombeau fut longtemps célèbre par la dévotion des fidèles et les miracles qui s'y opérèrent. Il a été détruit en 1524 par les protestants. L'église de nos jours n'a rien de remarquable.

La première paroisse de Strasbourg fut autrefois, d'après quelques auteurs, celle de Saint-Martin : l'église de ce nom, située à l'endroit où l'on voit de nos jours l'hôtel du commerce, fut construite, dit-on, en 513; elle avait deux tours fort élevées, et était desservie par quatorze bénéficiers. Le magistrat de Strasbourg y allait autrefois entendre la messe avant ses assemblées : cette église fut démolie en 1527.

Une autre église non moins ancienne, c'est celle de la Sainte-Croix, bâtie à l'extrémité orientale de la ville; elle touchait à l'abbaye de Saint-Étienne; il n'en reste plus aucun vestige; elle fut détruite en 1553, et les matériaux employés aux fortifications de la porte des Juifs. L'hôtel du directoire de la noblesse de la basse Alsace prit sa place, et la rue adjacente a seule conservé son nom.

L'église de Saint-André fut construite en 1252 par les familles de Rathsamhausen et Marx : les Rohan l'acquirent vers le milieu du dernier siècle, et la donnèrent aux récollets en 1748. Cette église subsiste encore.

La commanderie des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem : cette maison fut fondée en 1150, dans un emplacement dit l'*île Verte* (*zum grünen Wörd*), par Henri de Hunebourg, pour des chanoines réguliers de S. Augustin, qui y furent appelés du monastère de Saint-Arbogaste, et l'église fut dédiée à la très-sainte Trinité : mais la vie licencieuse de ces chanoines ayant obligé l'évêque de les faire sortir du monastère, un bourgeois de Strasbourg, nommé Ruhlmann Merschwin, consacra tout son bien à rendre à cette maison l'aisance que le déréglement de ses premiers habitants avait dissipée. En 1371 on y établit des prêtres d'obédience de l'ordre de S. Jean de Jérusalem. Ces religieux eurent beaucoup à souffrir pendant les fureurs du protestantisme. Leur église et une partie du monastère furent démolis en 1633 pour faire place aux nouvelles fortifications que la ville fit alors construire. Après bien des violences exercées par le magistrat contre cet ordre respectable, on ne put jamais faire sortir de Strasbourg ces chevaliers distingués par leur piété. Ils furent contraints de changer souvent de demeure, et leur fermeté et l'attachement qu'ils montraient à la religion de leurs pères, tout en couvrant de honte les partisans des nouvelles doctrines, relevèrent le courage des catholiques. Louis XIV les en récompensa en leur donnant, en 1686, le monastère de Saint-Marc. Clément VIII accorda au supérieur de cette maison le droit de porter la mitre et la

crosse. Il y avait aussi, pendant le quatorzième siècle, un petit hospice construit pour de pauvres pèlerins, à côté du monastère de Saint-Jean. De nos jours la maison de force a remplacé dans l'île Verte la demeure paisible des prêtres de l'ordre de Saint-Jean, et il ne reste plus de souvenir de cet établissement que le nom de la rue qui y conduisait, ainsi que nous venons de dire.

Le monastère des Augustins fut établi à quelque distance de ce dernier, en 1265, sous l'évêque Henri de Geroldseck. Cette maison, convertie en 1530 en hospice pour les pauvres voyageurs, fut donnée, en 1729, aux religieuses de la congrégation de Notre-Dame, et porta depuis le nom de couvent de Sainte-Barbe.

Le monastère des chevaliers de l'ordre teutonique, situé à l'extrémité du faubourg Blanc, près de Sainte-Aurélie, fut construit en 1286, par la noble famille de Blumenau, et démoli en 1633.

Le monastère des cordeliers, situé sur l'emplacement où l'on bâtit, au dernier siècle, l'hôtel de l'état-major de la place, date de 1230, sous l'épiscopat de Berthold. Il a été démoli en 1528, par ordre du sénat protestant.

Le monastère des carmes, appelés frères de Marie[1]. Les premiers religieux de cet ordre vin-

---

1 Quelques écrivains ont cherché à prouver que depuis Élie il y avait toujours eu des carmes sur le mont Carmel, et que cet ordre est par conséquent fort ancien. Mais le p. Papebroch

rent à Strasbourg en 1326, et s'établirent d'abord dans une petite rue dite *Bocksgæsslein,* du nom d'un gentilhomme appelé Bock; on leur construisit, en 1350, un couvent hors de la ville, près de l'hôpital, qui lui-même était à cette époque hors des murs. Lorsqu'en 1475, on démolit tous les monastères situés dans les mêmes environs, les carmes furent établis en ville à l'hospice de Phyna, qui devint plus tard l'église de Saint-Louis.

Le monastère de Saint-Arbogaste : ce saint pontife ne pouvant pas, à cause des affaires multipliées qui absorbaient tous ses moments, vaquer à la prière comme il le désirait, se retirait, vers le soir, dans une petite solitude située à quelque distance de la ville, près de l'Ill. Il y avait fait construire une petite cellule qui, respectée par

---

a solidement réfuté cette chimère, et prouvé qu'on ne connut point les carmes avant le douzième siècle : de là les longues discussions entre cet ordre et ce savant. Innocent XII mit fin à ces disputes par son bref du 29 novembre 1698, en défendant d'agiter cette question. C'est le bienh. Albert, patriarche latin de Jérusalem pendant le treizième siècle, qui donna une règle aux carmes.

Cette règle prescrit aux religieux de prier dans leurs cellules continuellement, de jeûner tous les jours, excepté le dimanche, depuis la fête de l'Exaltation de la croix, 14 septembre, jusqu'à Pâques, de s'abstenir de viande pendant toute l'année, de s'appliquer au travail des mains et de garder le silence depuis vêpres jusqu'à tierce du lendemain, de boire rarement du vin, etc. Cette règle subit plusieurs réformes par la suite du temps. En 1285 les carmes prirent le scapulaire. Comme cet ordre était érémitique dans son origine, chaque province des carmes déchaussés avait un ermitage habité ordinairement par quelques religieux, qui y menaient une vie très-austère.

le temps, fut changée en un monastère de chanoines réguliers de l'ordre de S. Augustin : cette fondation datait de 1069 et était due à un doyen de la cathédrale de Strasbourg, nommé Charles. Les troubles de la réforme forcèrent les chanoines de remettre, en 1530, leur maison entre les mains du magistrat, qui la fit démolir la même année. On a établi depuis, à la place de ce monastère, une auberge dite la Montagne verte.

C'est dans ce monastère que fut signée, en 1262, la paix entre l'évêque Gauthier de Geroldseck et la ville de Strasbourg.

Le monastère des chartreux : cette maison, située à peu de distance de l'ancien château dit Kœnigshoven, sur une petite éminence qu'on appelait *colline de Notre-Dame,* fut construite en 1339 par trois nobles citoyens de Strasbourg, du consentement de l'évêque. La régularité et la science des religieux lui avaient acquis l'estime générale et des biens considérables. Elle avait traversé sans orage près de deux siècles depuis sa fondation, lorsque éclatèrent en Alsace les disputes religieuses du seizième siècle. Ces chartreux s'étaient toujours montrés comme des vaillants défenseurs de l'orthodoxie; leur zèle et leurs discours soutinrent les catholiques de Strasbourg; mais par là même ils irritèrent contre eux le magistrat de cette ville. Depuis longtemps on méditait le projet de détruire ce monastère, qui, aux portes d'une ville apostate, lui reprochait toujours sa défection; mais il fallut trouver une

occasion plausible. Car, quoique Strasbourg eût fait de grands pas dans la voie de l'injustice et de l'intolérance, cette ville n'osa cependant pas renverser un monastère situé dans son territoire, mais assez loin pourtant pour ne pas trop l'inquiéter en cas de siége. D'ailleurs les dispositions du traité de paix de Passau, et la paix de religion conclue en 1555, y mettaient quelques obstacles. Il se présenta une occasion dont on tira parti. La chartreuse de Strasbourg dépendait de la grande chartreuse, située en France, près de Grenoble, et les rois de France s'étaient déclarés en tout temps les protecteurs de l'ordre de S. Bruno. Déjà en 1542, le magistrat de Strasbourg avait prié François I.er de trouver bon qu'il nommât des administrateurs pour surveiller et gérer les affaires de cette maison, comme si les religieux en dissipaient les revenus; ce n'était qu'un prétexte pour les vexer et les dégoûter de leur état.

Mais voyant que ce stratagème ne réussissait pas, le sénat proposa au vicomte de Turenne, ambassadeur de Henri IV à Strasbourg, chargé de négocier un emprunt pour la France, de donner sans délai au roi 12,000 florins et pareille somme avant le 11 juillet, et, en outre, de tenir sa Majesté quitte de 42,000 florins qu'on lui avait prêtés trois ans auparavant. Il ajouta que la ville s'obligeait à ne rien demander pour les dépenses que les troupes françaises avaient faites en passant dans l'étendue de son territoire durant les

dernières guerres; à condition que le roi cédât à la ville tous les droits qu'il pouvait avoir sur la chartreuse, et qu'il consentît à sa démolition. Quoique Turenne n'eût pas reçu du roi ordre de traiter sur ce point, les besoins pressants de l'État le portèrent à prendre sur soi la conclusion de ce traité aux conditions que le sénat avait proposées, et il céda au nom du roi tous les droits que sa majesté avait ou pouvait avoir sur tous les bâtiments, biens et revenus des chartreux. Il s'engagea, de plus, à faire ratifier ce traité par les supérieurs de l'ordre. Ce traité fut signé le 2 juillet 1591, et sur-le-champ les magistrats envoyèrent un grand nombre d'ouvriers pour travailler à la démolition du monastère, de peur qu'il ne survînt quelque obstacle à l'exécution du traité. Le prieur et les religieux furent conduits dans la maison qu'ils avaient en ville; les vins et les grains y furent transportés de même; mais la bibliothèque servit à enrichir celle du collége des protestants. Quelque temps après les chartreux quittèrent Strasbourg et cherchèrent un asile à Mayence, cependant l'évêque les rappela et les établit à Molsheim, où ils restèrent jusqu'au moment de la suppression des ordres religieux en France.

Le monastère de Sainte-Claire dit *auf dem Wœrd*[1], fut construit en 1299, pour des reli-

1 Schertz, dans son Glossaire, traduit *Wœrd* par *Viridiarium*, ce qui signifie une prairie voisine des eaux.

gieuses de l'ordre de S.^e Claire, qui étaient venues de Haguenau s'y établir. Ce monastère, situé derrière l'abbaye de Saint-Étienne, de l'autre côté de la rivière, dans l'emplacement où l'on voit de nos jours un chantier, fut supprimé en 1525, ainsi que le suivant.

Monastère de Sainte-Claire, situé à l'endroit où furent construits, au dernier siècle, l'arsenal et la fonderie. Il y avait été établi en 1270.

Monastère de Saint-Nicolas *in undis,* fondé en 1252 pour des religieuses de l'ordre de S. Dominique, dans l'emplacement où fut bâti depuis le quartier de la cavalerie, qui porte encore le nom de Saint-Nicolas. Les religieuses furent forcées, en 1592, par le sénat luthérien, à abandonner leur maison; elles se réfugièrent chez celles du même ordre dans le couvent de Sainte-Marguerite.

Le monastère de Saint-Jean *in undis,* dans la plaine dite de nos jours *Korbau,* hors de la porte des Bouchers et près du cimetière de Saint-Urbain, fut construit en 1152 pour des religieuses de l'ordre de S. François. Il fut démoli en 1475, et les religieuses se retirèrent dans les maisons de Saint-Nicolas *in undis* et de Saint-Marc.

Le monastère de Sainte-Catherine, construit en 1248, fut converti en maison de refuge pour les orphelins de la ville. Il s'est maintenu depuis 1534 dans cette destination.

Le monastère de Sainte-Agnès, à quelque distance de la porte des Bouchers, dans la plaine,

construit en 1248 pour des religieuses dominicaines, fut démoli en 1475.

Le monastère de Saint-Marc, voisin du précédent, fut construit en 1261 pour des religieuses dominicaines, démoli en 1475 et rebâti en ville, comme il a déjà été dit.

Le monastère des carmes, construit en 1350 hors la porte de l'Hôpital, démoli en 1475.

Le monastère de Sainte-Élisabeth, construit d'abord pour les dominicains, en 1224, et cédé aux religieuses du même ordre en 1254. Il n'en restait plus, au moment de la réforme, que l'église, le monastère, tombé en ruines, n'ayant pas été rebâti. Ce monastère avait donné son nom à une porte, qui fut supprimée.

La chapelle de Saint-Gall fut construite dans le village de Kœnigshoven, en 1282, par Goselin Kurnagel, chevalier de Strasbourg : ce seigneur y ajouta quelques cellules pour des religieuses; ces cellules furent agrandies plus tard par Spender, prévôt de Saint-Thomas. Le cimetière du même nom fut établi en 1522, près de cette chapelle.

Le monastère des filles repentantes, construit en 1336 au Waseneck, où se trouve de nos jours la promenade du Contades, fut transféré en ville en 1475, et reçut le nom de la Magdeleine.

L'église de Sainte-Hélène, située entre Strasbourg et Schiltigheim, où est de nos jours le cimetière du même nom, fut construite en 1288 par Gauthier de Landsberg: elle a été longtemps

la paroisse du village de Schiltigheim, et fut démolie en 1635. A côté de cette église et le long du chemin de Schiltigheim, on voyait encore une autre église, dite *Rothe Kirche,* et dont l'histoire ne parle presque pas : elle paraît avoir été construite au onzième siècle, et fut renversée en 1531.

Chapelles publiques desservies par des prêtres dont elles constituaient les bénéfices; nous n'en citerons que les principales :

Saint-Érard, près de l'hôpital du même nom, à une petite distance de la cathédrale, dans la rue dite encore de nos jours rue de l'Hôpital.

Saint-Ulrich, près du palais épiscopal, place de la cathédrale.

Saint-Valentin, rue des Juifs. Cette chapelle fut construite en 1349, sur l'emplacement de l'ancienne synagogue, en mémoire de la terrible exécution qui eut lieu à Strasbourg le jour de la Saint-Valentin, 14 février. Les juifs furent accusés d'être les auteurs d'une peste qui ravagea une grande partie de l'Europe, et on en brûla à Strasbourg deux mille dans leur cimetière où on les avait casernés.

Saint-Jean-Baptiste, rue des Juifs, devant la maison du doyen du chapitre.

Saint-Antoine, à côté de Saint-Étienne, dans la rue de l'Arc-en-ciel. Cette chapelle était desservie par quatre chanoines réguliers de l'ordre de S. Antoine, qui faisaient le service divin dans l'église de Saint-Étienne, dont ils étaient curés.

Saint-Luc, dans la petite rue derrière la mairie, dans le lieu où est de nos jours une brasserie qui porte encore le nom de Luxhof. Depuis le terrible tremblement de terre qui survint à Strasbourg en 1356, le magistrat de la ville se rendit tous les ans en procession le jour de la Saint-Luc à cette chapelle, en vertu d'un vœu qu'il avait fait[1] : cette cérémonie fut supprimée en 1524.

Sainte-Walburge, et par corruption Valbourg, au jardin des petits capucins: cette chapelle fut consacrée par S. Léon IX pendant son séjour à Strasbourg. L'hôpital de Phyne y fut transféré

---

1 Kœnigshoven dit à ce sujet :

« *Do das jor umbe kam, do hattent die bürgere einen Crüce-*
« *gang uf sant Lucastag.*

« *Das men solte unsers Herrn Fronlichnam tragen, und alle*
« *die in Rote Dorent soltent mit den Crücen gohn barfus und*
« *in growen mentelen und Kugelhüten und pfundige Kertzen an*
« *den Händen tragen, und so der Crücegang zerginge so soltent*
« *sie die Kertzen unser Frowen opfern und die growen Cleidere*
« *geben armen lüten, Und 30 viertel Kornes solte men bachen*
« *und das Brod ouch armen lüten geben, dis hattent sue uf alle*
« *jor zetunde uf den vorgenanten tag sant Lucas.*

Voici la traduction de ce passage :

« Lorsque l'année fut révolue, les bourgeois convinrent de
« faire une procession solennelle le jour de la Saint-Luc. Il
« fut arrêté qu'on porterait à cette procession le S. Sacrement,
« que tous les membres du conseil y assisteraient, nu-pieds,
« en manteaux grossiers, chapeaux de deuil et portant chacun
« un cierge d'une livre à la main : qu'à l'issue de la procession
« les cierges seraient offerts à la Ste Vierge, et les manteaux
« donnés aux pauvres; qu'on distribuerait de même trente sacs
« de blé, et que cela s'observerait tous les ans, le jour de la
« Saint-Luc. »

avec la chapelle de Sainte-Barbe, lorsque les carmes s'établirent en ville en 1475 : de là le nom de Sainte-Barbe, donné à la rue où elle était située.

Saint-Jacques, rue des hallebardes, construite en 1190 par la famille de Zorn.

Saint-Jacques, Vieux-marché-aux-vins.

Chapelle dite *zum elenden Kreutz* (à la croix de miséricorde). Après la mort de S. Arbogaste, qui avait demandé à être enterré sous la potence, avec les criminels, on transféra le lieu du supplice des malfaiteurs au delà d'un bras de la Bruche, hors la porte appelée depuis porte de Saverne; on érigea plus tard, dans l'enceinte même du mur de la ville, une croix, devant laquelle les criminels qu'on conduisait à la mort passaient quelques moments en prière. Il paraît que ce fut au commencement du douzième siècle que l'on construisit la chapelle qui a existé depuis à côté de cette croix.

Sous Albert, évêque de Strasbourg, et par le zèle du célèbre Geiler, il fut établi qu'on donnerait à l'avenir, dans cette chapelle, la sainte communion aux criminels condamnés au dernier supplice. Cela eut lieu jusqu'au moment de la réforme, où la chapelle fut démolie et la croix abattue.

Saint-Michel, sur la petite colline où fut enterré S. Arbogaste.

La chapelle du Saint-sépulcre, dans le jardin des augustins, au faubourg Blanc, construite en 1374.

Celle du sang divin de Jésus-Christ, près du monastère des carmes, hors la porte de l'Hôpital.

Celle du Saint-Sauveur, à une petite distance de la précédente.

Saint-Ulrich, près du monastère de Saint-Arbogaste, près le bord de l'Ill.

Saint-Marc, où s'établirent d'abord, en 1261, les religieuses dominicaines, aussi près de l'Ill.

Sainte-Sophie, à l'hospice des lépreux, etc.

Le premier hôpital de Strasbourg était autrefois celui de Saint-Érard, établi près de la cathédrale; une ancienne tradition en fait remonter la fondation jusqu'au temps de S. Arbogaste: comme cet hospice ne suffisait plus aux nombreux besoins des pauvres et des malades, l'évêque Cunon donna, au commencement du douzième siècle, un emplacement pour en bâtir un nouveau. En 1316 cet hospice fut transféré hors de la ville, pendant la peste qui dépeupla si fortement l'Alsace: en 1398 il fut rétabli en ville, à l'endroit où il se trouve encore aujourd'hui. Un incendie l'ayant détruit en 1710, on le rebâtit en 1720.

L'hospice de Phyne, dont il a déjà été fait mention.

L'hospice de Saint-Jean, à côté du monastère des chevaliers de ce nom, fondé en 1370.

L'hospice dit *elende Herberge*, construit en 1360 par un prébendier du grand-chœur de la cathédrale, pour les voyageurs pauvres et infirmes. Il fut d'abord établi dans la rue Sainte-

Élisabeth et transféré, quelques années plus tard, près de la chapelle de Saint-Jacques, au Vieux-marché-au-vin, enfin en 1530, à l'ancien couvent des augustins, au faubourg Blanc.

La maison des orphelins fut établie à l'ancien couvent de Sainte-Catherine, en 1534.

La maison des enfants trouvés fut construite au milieu du dernier siècle, près de la route qui conduit du pont Saint-Guillaume à la citadelle. Ce bâtiment, respecté par la révolution, est affecté, depuis 1825, aux cours des différentes facultés de l'académie de Strasbourg.

On comptait aussi dans cette ville un grand nombre d'établissements de béguines. On donnait alors ce nom à des filles qui se consacraient au service de Dieu sans faire des vœux solennels. En 1400 on voyait vingt maisons de béguines à Bâle, et leur nombre était encore bien plus considérable à Strasbourg.

Les portes de ces maisons étaient marquées par une croix noire. Jean I.er, évêque de Strasbourg, s'éleva fortement contre ces institutions, et le pape Jean XXII les supprima, à cause de plusieurs abus qu'on leur reprochait.

Il a cependant existé plusieurs de ces maisons jusqu'à la réforme. Leur fondation était due, selon quelques auteurs, à S.e Beggue, fille de Pépin de Landen, et, selon d'autres, à un saint prêtre de Liége, nommé Lambert Berg ou le Bègue, qui en établit la première communauté en 1173.

20 MARS.

LE BIENH. REMI, 28.e ÉVÊQUE DE STRASBOURG.
(*Remigius.*)

(Voyez Kœnigshoven *in Chronico apud Schilterum, cap.* 40, *pag.* 240 *et seq.*; Guillimann, *de episc. Argent., pag.* 113 *et seq.*; Wimpheling, *Cat. episc. Argent., pag.* 20; Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, liv. 3, pag. 302 et suiv.; Laguille, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, pag. 103.)

L'AN 783.

Le bienh. Remi fut élevé sur le siége de Strasbourg en 776, et succéda à son cousin germain Heddon. Il était fils du comte Hugues, petit-fils d'Éthicon, duc d'Alsace, et par conséquent neveu de S.e Odile, abbesse de Hohenbourg. Il fut élevé dès sa jeunesse dans l'abbaye de Munster, où il fit d'abord ses vœux et devint abbé de ce monastère après la mort d'Agoalde.

Devenu évêque de Strasbourg, il jouit, comme son prédécesseur, de la faveur de Charlemagne, cherchant plutôt à enrichir son église qu'à s'approprier lui-même ses dépouilles.

Connaissant les dangers auxquels est exposé le sexe au milieu d'un monde corrompu et séducteur, il songea à établir dans son diocèse un asile sûr, où la vertu des jeunes personnes fût à l'abri de tous les écueils. Il choisit à cet effet une île formée par le Rhin et l'Ill, nommée Eschau, où il fonda un monastère et une église, qu'il dédia en l'honneur de la sainte Vierge et du martyr S. Trophime. Il consacra à l'entretien des vierges

qui y entreraient, toutes les terres qui lui appartenaient dans l'île d'Eschau, et toutes celles qui formaient le patrimoine qu'il avait reçu de ses ancêtres. Deux de ses nièces, Adale et Rodrune, filles du comte Bodole, son frère, donnèrent à cet établissement tous leurs biens, s'y retirèrent et en furent successivement abbesses.

Après avoir pourvu ainsi à l'existence de ces pieuses filles, Remi fit le voyage de Rome. Le pape Adrien lui donna plusieurs marques de bonté et d'estime, et lui accorda, à son départ, les corps de S.^e Sophie et de ses trois filles, nommées Foi, Espérance et Charité, qui avaient obtenu la couronne du martyre sous l'empereur Adrien. Remi apporta ces reliques en Alsace, et les déposa solennellement, le 10 mai 777, dans l'église d'Eschau.

Dans le même temps, Remi reçut du dehors des témoignages flatteurs de l'estime et de la confiance qu'inspirait à cette époque l'Église de Strasbourg.

Un évêque régionnaire de la Suisse, nommé Rapert, voyait avec peine que le monastère de Werd (dont avait été autrefois abbé S. Germain, duquel nous avons parlé le 21 février), fondé dans une île de l'Aar, entre Arau et Olten, en l'honneur des apôtres S. Pierre et S. Paul, était sur le point de périr. Il le rétablit à ses frais, et pour consolider ce nouvel établissement, il crut devoir en faire donation à une Église célèbre et puissante, capable de soutenir

sa fondation et de la sauver d'un nouvel anéantissement. Il choisit donc l'Église de Strasbourg, et fit don du monastère de Werd à l'évêque Remi, qui occupait alors avec tant d'éclat le siége de cette ville. La donation se fit à la manière de ces temps, devant témoins et par le couteau; car c'était alors un des signes ordinaires de l'investiture, et dont on faisait même mention dans les actes. Remi, reconnaissant d'un tel bienfait, usa de générosité et accorda le monastère de Werd à Erluphe et à Cundberd, les deux frères de l'évêque : ceux-ci ne le conservèrent que peu de temps, car Remi leur ayant fait un présent, ils rendirent le monastère, et Remi le leur restitua par précaire, seulement pour leur vie durant et moyennant une redevance annuelle.

Le saint évêque fit en 778 son testament, par lequel il institua l'Église de Strasbourg sa légataire universelle. Il lui donna le monastère de Werd et l'abbaye d'Eschau, avec tous les biens qui dépendaient de ces deux maisons, s'en réservant l'usufruit pendant sa vie, ainsi qu'à Scholastique, sa nièce, et à Raderamne, son petit-neveu, qui en jouiraient jusqu'à leur mort, moyennant une redevance annuelle de vingt sous d'argent[1]. Le testament de Remi est un monument curieux de la jurisprudence suivie en Alsace au commencement de la seconde race de

1 Ce qui ferait de nos jours à peu près vingt-quatre écus.

nos rois. Il est conforme aux lois romaines, et commence par l'invocation de la sainte Trinité. C'est alors que les évêques de Strasbourg prirent pour la première fois le titre de vil pécheur, de serviteur des serviteurs de Dieu, dont S. Augustin semble s'être servi le premier. Il recommanda l'exécution de son testament à la sainte Vierge, qu'il nomma sa dame et son héritière, et finit par les plus terribles imprécations contre tous ceux qui y donneraient atteinte.

Ce testament est signé par les évêques de Tournai, d'Eichstedt, de Trèves, de Passau et de Bâle, et par quarante-deux témoins de l'un et de l'autre sexe.

Remi survécut encore cinq ans à son testament, édifiant son diocèse par l'éclat de ses vertus et de sa sainteté. Il était l'âme de son clergé, le généreux bienfaiteur du pauvre, le soutien de la veuve et de l'orphelin. Sa mort, arrivée le 20 mars 783, répandit le deuil dans son diocèse, et ce qui consola son troupeau d'une telle perte, ce fut la pensée d'avoir un protecteur de plus dans le ciel. Ses restes vénérables furent transportés à l'abbaye d'Eschau le 18 mai de la même année. On en a célébré jusqu'à la révolution la fête à l'abbaye de Munster, dans le val de Saint-Grégoire, mais nous ne voyons pas que l'Église de Strasbourg lui ait jamais décerné de culte public.

15 AVRIL.

S.e HUNNE, A HUNAWIHR. (*Huna* ou *Hunna.*)

(Voyez les Bollandistes, *tom.* 3, *jun.;* Richer *in Chronico senoniensi, lib.* 1, *cap.* 6; De Ruyr, Antiquités de la Vosge, part. 2, liv. 2, pag. 113 et 114; Grandidier, Hist. de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, liv. 4, pag. 371 et suiv.; *Chronicon novientense,* §. 10; Schœpflin, *Alsat. illustr., tom.* 1, *p.* 725; *tom.* 2, *pag.* 77 *et* 109, etc.

7.e SIÈCLE.

Pendant que le duc Adalric et sa pieuse épouse Berswinde édifiaient la basse Alsace par leurs libéralités envers les monastères et les églises, on vit dans la haute Alsace deux époux chrétiens faire de leurs biens le plus noble usage, et servir, par leurs vertus, de modèles à toute la contrée. A trois lieues de Colmar, dans une charmante situation, entre Zellenberg et Ribeauvillé, on voyait autrefois le château seigneurial[1] dans lequel vivaient le vertueux Huno et sa sainte épouse Hunne. Le sang de S.e Odile coulait dans les veines de cette noble femme, car elle était alliée au duc Adalric. Comme une autre Anne, elle demanda à Dieu de la postérité. Le Seigneur exauça ses vœux, et il lui naquit un fils. Hunne l'offrit à l'Éternel et le consacra au service des autels. Ce jeune rejeton d'une illustre famille avait été baptisé par S. Déodat, évêque de Ne-

---

1 Ce château a donné son nom à un beau village, appelé Hunawihr.

vers, qui habitait alors l'Alsace. Le saint prélat lui avait donné son nom et l'avait reçu plus tard au nombre de ses religieux, à Ébersmunster, où il mourut en odeur de sainteté. L'histoire n'en parle presque pas.

S.^e Hunne avait été la bienfaitrice de ce dernier monastère, et, de concert avec son époux, elle lui avait donné une partie de ses biens situés à Siegolsheim et à Mittelweier. S. Déodat, qui gouvernait alors les abbayes d'Ébersmunster et de Jointure, en Lorraine, visitait souvent le château de Hunne, et contribua, par son exemple et ses exhortations, à l'avancement spirituel de cette humble servante de Dieu. On admirait en elle une tendre compassion envers les pauvres et les malheureux. Son château était l'asile où se réfugiaient les nécessiteux de la contrée; car elle ne leur fit pas seulement des largesses en argent, elle soignait leurs infirmités, leur rendait les services les plus bas, et on a montré longtemps après sa mort, une fontaine où elle ne rougissait pas d'aller laver les habits des pauvres; ce qui lui fit donner le surnom de *S.^e Lavandière*.

Oh! que les grands du monde s'élèvent devant Dieu, en s'abaissant ainsi devant leurs semblables! Hunne appartenait à la première famille de l'Alsace, elle comptait parmi ses parents les monarques qui gouvernaient la France, et elle ne crut pas se déshonorer en secourant le malheur, en soulageant la misère de son prochain.

et en essuyant les larmes de ceux qui étaient dans la peine. On dit que ses appartements étaient souvent remplis d'une foule de pauvres, qui étaient venus de loin lui exposer leurs peines. Hunne les recevait toujours avec une bienveillance extrême qui touchait tout le monde; tâchant de les consoler, d'améliorer leur situation et y contribuant de tous ses moyens. La confiance que le peuple avait mise en elle allait à un tel point, qu'on l'établissait souvent arbitre des différends, et qu'on se soumettait à ses décisions sans murmure. L'histoire ne nous apprend pas à quelle année elle cessa de vivre; mais ce qu'elle n'a pas oublié de nous transmettre, c'est que Hunne mérita le nom de *sainte* princesse pendant sa vie, et que sa mort plongea dans le deuil et l'affliction tous ceux qui l'avaient connue. Elle fut enterrée dans l'église du château, et les fidèles l'invoquèrent aussitôt. Elle continua d'être en grande vénération jusqu'en 1520; alors le duc de Wurtemberg s'adressa au pape Léon X et demanda sa canonisation solennelle. Le souverain pontife acquiesça aux vœux du duc, et Hunne fut inscrite solennellement dans le catalogue des saints. Son corps fut exposé à la vénération publique le 15 avril de la même année. Les fidèles accoururent de toutes parts pour implorer la protection de cette ancienne bienfaitrice de l'Alsace, et son culte se répandit de cette manière de plus en plus. Cinq ans après, pendant la guerre dite des rustauds, son tombeau fut pro-

fané; la châsse qui renfermait les reliques resta pourtant intacte; mais en 1549 les habitants de Hunawihr, ayant embrassé le luthéranisme, se précipitèrent en furieux sur le tombeau de la sainte, brisèrent la châsse, en tirèrent les respectables restes, et les jetèrent au vent comme une vile poussière qui ne méritait pas d'être conservée. C'est ainsi que finit dans ce village le culte de cette héroïne de la vraie foi. Il serait à désirer qu'on insérât sa fête dans le Propre du diocèse de Strasbourg; elle y aurait certainement autant de droits que plusieurs autres bienheureux dont on y célèbre la mémoire, et qui y sont tout à fait étrangers.

A quelque distance de Hunawihr est située la ville de Ribeauvillé, qui renfermait autrefois plusieurs maisons religieuses[1]. La belle église paroissiale de cette ville a été construite en 1483; le choeur cependant date de 1284. Cette église est dédiée à S. Grégoire le Grand, et renferme un caveau qui servait autrefois de sépulture aux comtes de Ribeaupierre. Le seul monastère qui existait à Ribeauvillé au moment de la révolution, était celui des augustins, que Henri de Ribeaupierre avait fondé en 1197. Cette maison, rachetée par des particuliers, sert de nos jours de noviciat aux soeurs de la Providence, qui s'occupent avec succès de l'instruction des jeunes filles catholiques du diocèse. La chapelle du cé-

---

1 Voyez les Annales de Colmar.

lèbre pèlerinage de Dusenbach en dépendait autrefois.

On voyait de même, près de l'église paroissiale, un petit monastère fondé en 1352 par Clara, dame noble et veuve de Jean d'Illkirch. Cette maison a péri au commencement du seizième siècle, et les pieuses femmes qui l'habitaient s'établirent ailleurs.

A l'entrée de la belle vallée qui conduit à Sainte-Marie-aux-mines était le prieuré de Saint-Morand, soumis à l'abbaye de Cluni, ainsi que le monastère de Saint-Morand, près d'Altkirch, dont il dépendait. Il appartenait, au dernier siècle, aux jésuites de Fribourg en Brisgau. Un autre prieuré de bénédictins, détruit pendant le seizième siècle, était situé à une lieue de la ville, dans un lieu dit *Eberlinsmatt.* Il avait servi de retraite, pendant près d'un siècle, à plusieurs pieux solitaires, après qu'il eut été abandonné par les bénédictins.

Ellenweiler, village détruit pendant la guerre de trente ans, et dont les habitants s'établirent à Ribeauvillé, renfermait autrefois un couvent de religieuses, qui périt avec le village : il avait été établi au treizième siècle, et formait un prieuré de l'ordre de S. Augustin, dépendant de l'abbaye d'Hérival. Ces religieuses embrassèrent la règle de S. Dominique, et quittèrent ce monastère en 1539 pour se retirer à Sélestat.

Mais un lieu dont les souvenirs appartiennent plus particulièrement à l'histoire, c'est l'antique

pèlerinage de Dusenbach. Son origine remonte jusqu'à la fin du douzième siècle. Un gentilhomme alsacien s'était rendu coupable d'un grand crime. Déchiré de remords et poursuivi par les cris de sa conscience, il s'enfonça dans ce vallon sauvage et construisit un calvaire, près duquel il venait souvent pleurer ses fautes et méditer sur le néant des choses de ce monde. Égénolfe, comte de Ribeaupierre, avait pris la croix et vaillamment combattu à côté des Baudouin et des marquis de Montferrat. Après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, les croisés se précipitèrent sur les reliques que renfermaient les nombreuses basiliques de cette cité, et Égénolfe s'empara d'une petite statue de la sainte Vierge, qu'il apporta lui-même de Constantinople jusque dans ce vallon. Il éleva près du calvaire une petite chapelle dans laquelle il plaça la statue de la mère de Dieu, et voulut y être enterré.

En 1260 ses deux fils, Ulrich II et Henri Ier, bâtirent une seconde chapelle à côté de la première. Anselme le Téméraire, petit-fils d'Ulrich III, qui mourut au commencement du quatorzième siècle, fit élever la troisième chapelle, séparée des deux premières par une petite cour et par des bâtiments d'habitation, où logeaient les prêtres qui desservaient ce pèlerinage. Ce seigneur guerrier et turbulent poursuivant un jour un cerf à la chasse, arrive tout d'un coup et sans s'y attendre à l'extrémité d'un rocher coupé à pic. Le cerf franchit l'abîme, et le comte, ne pou-

vant retenir son cheval, le suit et s'élance, sans se blesser, sur le chemin qui est à plus de quarante pieds de profondeur : en reconnaissance de sa conservation, il érigea la chapelle en question. Ces diverses chapelles étaient dès lors fréquentées par les fidèles, qui venaient y invoquer la reine des cieux et y obtenaient des faveurs signalées. De là la célébrité dont a joui en tout temps ce pèlerinage, et qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Pour augmenter la dévotion des chrétiens, le comte Maximin II, à son retour de la terre sainte, en 1498, le fit orner de sculptures, représentant la montagne des Oliviers et la passion de Jésus-Christ. Ces différentes statues, d'une très-belle exécution, et la représentation du sépulcre du Sauveur sont conservées près de l'église paroissiale de Ribeauvillé. Pendant le quatorzième siècle, après la bataille de Poitiers, les Anglais, licenciés par leur roi Édouard dit le Noir, s'étant répandus par toute la France, fondirent aussi sur l'Alsace : ils détruisirent les chapelles solitaires de Dusenbach, que les comtes Ulrich IX et Brunon I.er relevèrent quelque temps après. Les Suédois, dans leur fureur contre la religion catholique, les renversèrent de même en 1632. Une pieuse femme cacha alors l'image de la sainte Vierge, et en 1656 elle la retira du creux du rocher où elle l'avait placée, après avoir employé d'abord tout son patrimoine au rétablissement des chapelles. En 1760 elles furent toutes reconstruites, surtout la troisième,

qui devint une fort belle église. La révolution a tout fait disparaître.

De nos jours, l'image de la vierge Marie de Dusenbach se trouve dans l'église paroissiale de Ribeauvillé, dans une chapelle construite pour l'y exposer à la vénération publique.

La sainte Vierge honorée à Dusenbach était autrefois la patronne des musiciens d'Alsace. Ceux-ci appartenaient tous de droit aux comtes de Ribeaupierre, et formaient une association dont ces seigneurs étaient les chefs. Ils s'assemblaient d'abord tous les ans à Ribeauvillé; mais plus tard on les divisa en trois branches. Ceux qui habitaient le pays depuis le Hauenstein jusqu'à Thann, se réunirent au Vieux-Thann; une autre partie se rendit à Epfig, et la troisième, soit à Mutzig, soit à Rosheim, et enfin à Bischwiller.

Le jour de la célébration de la fête de Ribeauvillé était fixé au 8 septembre. Les musiciens se rassemblaient à l'auberge du soleil, et sous la conduite de l'un d'eux, qu'ils appelaient leur roi, *Pfeifferkönig*, ils assistaient ainsi réunis dans l'église paroissiale à une messe solennelle. Après la messe ils se rendaient au château et exécutaient diverses symphonies. Un tribunal était établi, qui condamnait ceux qui manquaient sans raison légitime ou qui avaient commis quelque faute grave, à payer une livre de cire à la Vierge de Dusenbach.

19 AVRIL.

S. LÉON, PAPE. (*Leo.*)

(Voyez MABILLON, *in vita S. Leonis,* par WIBERT, archidiacre de Toul; et ANSELME, religieux du monastère de Saint-Remi à Rheims, dont l'ouvrage est intitulé : *Itinerarium Leonis IX, apud Mab., tom.* 8; KŒNIGSHOVEN, *Chron. alsat., pag.* 188; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, tom. 1.er, liv. 13, pag. 153 et suiv.; SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr., tom.* 1 *et* 2, et les divers auteurs qui ont écrit sur l'Alsace.)

L'AN 1054.

Le saint pontife dont nous offrons ici l'histoire, mérite une attention particulière dans la vie des saints personnages de l'Alsace. Aussi avons-nous fait tous nos efforts pour rassembler sur lui tous les monuments et tous les actes que nous avons pu découvrir.

Brunon, qui prit le nom de Léon IX lorsqu'il fut élevé sur la chaire de S. Pierre, descendait en droite ligne de cet Adalric, duc d'Alsace, dont la famille a non-seulement donné plusieurs saints à l'Église[1], mais dont la postérité s'est si glorieusement assise sur les trônes de France et d'Allemagne, et a produit les ducs de Lorraine et de Bade. Hugues IV, comte du Nordgau ou de la basse Alsace, père de notre saint, était, par sa tante paternelle Adélaïde, cousin germain de l'empereur Conrad le Salique. Il épousa Heilwige, fille unique et héritière de Louis, comte

---

1 S. Léger était parent de son épouse; S.e Odile était sa fille; le bienh. Remi, évêque de Strasbourg, son petit-fils; S.e Hunne sa cousine, etc.

de Dagsbourg ou Dabo[1]. Ces deux époux faisaient ordinairement leur séjour soit dans le château de Dabo, soit dans celui situé dans le bourg d'Égisheim, près de Colmar, et c'est selon toute apparence dans ce dernier que naquit Brunon, le 21 juin 1002[2]. L'histoire nous a transmis des preuves éclatantes de la piété et de la générosité du comte Hugues et de son épouse.

---

1 Dabo est le nom d'un château situé dans les Vosges sur la pointe d'un rocher très-élevé, aux frontières de la Lorraine.

2 Il est vrai que les historiens ne s'accordent pas sur le lieu où Léon IX vit le jour; mais comme ce saint naquit en été, et qu'il est prouvé par plusieurs témoignages historiques que la famille de Hugues habitait toujours pendant la belle saison son château d'Égisheim, il est à présumer que la comtesse Heilwige lui aura donné le jour dans ce dernier château, situé dans une contrée si riante et préférable à celui de Dabo, construit sur un roc isolé au milieu des forêts. C'est ce que Wibert, historien de Léon IX, confirme, quand il dit que ce pontife est né *in finibus dulcis Elizatii*, ce qui ne convient pas à Dabo. D'ailleurs la tradition du pays appuie notre assertion, et on a fait de tout temps la fête de S. Léon dans le diocèse de Bâle, dont la haute Alsace faisait autrefois partie; tandis que cela n'eut lieu dans le diocèse de Strasbourg que quelques années avant la révolution. Nous pourrions ajouter ici que la haute Alsace a toujours possédé un grand nombre de reliques de ce saint, ce qui était une faveur singulière et spéciale de la cour de Rome. Quant à la chapelle qu'on voit encore et qu'on restaure même de nos jours à quelque distance de l'ancien château de Dabo, la tradition dit seulement que S. Léon y reçut le baptême, ce qui put avoir lieu sans qu'il fût né dans ces environs; car tout le monde sait qu'on différait alors de baptiser les enfants, et que cela se faisait ordinairement dans des circonstances particulières, comme des réunions de famille, etc.

Ils fondèrent ensemble l'abbaye de Hesse, dans le diocèse de Metz, et celle de Woffenheim, située à une lieue de leur château d'Égisheim, et qui fut appelée plus tard Sainte-Croix. La première de ces maisons, construite dans les environs de Sarrebourg en l'honneur de S. Martin et de S. Laurent, fut habitée longtemps par des religieuses; mais elle devint depuis un prieuré dépendant de l'abbaye de Hauteseille, de l'ordre de Citeaux. L'abbaye d'Altorff, près de Molsheim, reconnaît de même pour fondateurs les parents de notre saint. Elle fut dédiée à S. Cyriaque : de là vient que Wibert l'appelle le monastère de Saint-Cyriaque[1]. Hugues voulut y être enterré. Heilwige fonda aussi, près de Reiningen, le chapitre d'Œlenberg pour des chanoines réguliers de l'ordre de S. Augustin. Cette maison fut immédiatement soumise au saint-siége. Hugues et Heilwige eurent huit enfants,

1 Cette abbaye était de l'ordre de S. Benoît, et a constamment repoussé la sécularisation qu'on lui offrit à plusieurs reprises. Elle eut beaucoup à souffrir par les Armagnacs en 1444; les rustauds révoltés la pillèrent en 1525. Malgré ces accidents, elle s'est maintenue jusqu'à la suppression des ordres religieux en France. L'église, qui est très-belle, a été renouvelée par moitié au douzième siècle; l'autre moitié appartient à une époque moderne. Les connaisseurs admirent les ornements des portails, qui sont d'un travail et d'un goût parfaits. Altorf a eu plusieurs abbés célèbres par leurs connaissances. On avait établi, pendant le douzième siècle, à quelque distance de cette abbaye, un monastère de religieuses; mais il fut supprimé en 1250 par ordre de l'évêque de Strasbourg, et ses biens réunis à l'abbaye d'Altorf.

dont trois fils et cinq filles. Deux de ces dernières devinrent abbesses, Odile à Woffenheim, et Gebba à Nuits ou Neuss, près du Rhin, dans l'archevêché de Cologne. L'archidiacre Wibert fait un récit touchant de la mort de la pieuse Heilwige. Comme elle était d'une corpulence très-forte, elle pria le Seigneur de lui ôter cet embonpoint : sa prière fut exaucée; une longue maladie la dessécha au point qu'il ne lui restait presque plus que la peau sur les os. Réduite à l'extrémité, elle reçut les derniers secours de l'Église avec une ferveur angélique et demanda à son époux, comme une grâce, de distribuer aux pauvres la somme d'argent qu'on avait destinée à lui faire faire de magnifiques funérailles. Le comte le lui promit, et Heilwige quitta cette terre, comblée des bénédictions des pauvres et suivie des mérites qu'elle avait amassés par ses abondantes aumônes, ses prières et les jeûnes qu'elle avait toujours pratiqués.

Brunon fit paraître dès sa jeunesse les plus heureuses inclinations pour la vertu. On a dit, et non sans raison, qu'il en suça l'amour avec le lait de sa mère, qui, contre l'usage ordinaire des femmes de son rang, le nourrit elle-même, comme si elle avait eu quelque pressentiment de sa future grandeur. Il avait à peine cinq ans qu'il fut confié aux soins de Berthold, évêque de Toul, qui développa parfaitement ses dispositions naissantes, et lui inspira la piété la plus tendre et la plus solide. Le jeune Brunon ré-

pondit à merveille à l'attente de son maître, et on admira en lui un goût décidé pour les choses sérieuses et les entreprises grandes et généreuses. Il eut à peine achevé ses études, que Berthold le nomma à un canonicat de sa cathédrale. Les brillants succès qu'il avait obtenus dans ses études, les vertus qu'on avait remarquées en lui, disposaient tous les cœurs en sa faveur, et firent concevoir de lui les plus hautes espérances. Le jeune chanoine croissait ainsi, comme un autre Samuel, à l'ombre du sanctuaire, et menait la vie la plus édifiante. Son temps était partagé entre la prière, la lecture des bons ouvrages et l'étude des sciences ecclésiastiques; ses heures de récréation étaient employées à visiter les hôpitaux, à instruire les pauvres et à consoler les malheureux, dont il était souvent entouré. Sa charité était si grande, qu'il leur envoyait très-souvent des mets de sa propre table, quand ceux qu'il leur avait destinés d'abord étaient épuisés. A l'âge voulu par les canons de l'Église, il fut ordonné diacre et continua à faire le bien jusqu'au moment où l'empereur Conrad, informé de ses rares qualités, l'appela à la cour et l'honora de sa confiance.

Brunon fut effrayé en apprenant la demande de l'empereur. Sa jeunesse, son inexpérience, la présence d'une cour, tout cela l'inquiétait, et il ne se décida qu'à regret à se rendre aux vœux du monarque son parent. Il obéit cependant, et la Providence lui ménagea sans doute cette

occasion de connaître le monde et de se rendre même habile dans les affaires, afin de mieux conduire plus tard le vaisseau de l'Église dans les circonstances difficiles. A la cour il fut regardé comme un saint; l'empereur l'estimait singulièrement et le consultait souvent. Si Brunon montrait une grande capacité pour les affaires, il n'étonna pas moins les courtisans par l'austérité de sa vie. Il sut allier les exercices de la piété chrétienne avec les distractions des affaires; sa ferveur s'accrut même au milieu du tumulte de la cour, tant il est vrai de dire que les saints retrouvent partout leur Dieu, et que le silence du cloître peut exister au milieu du monde pour ceux qui veulent y vivre dans le recueillement.

Les regrets que le jeune chanoine avait laissés à Toul lors de son départ, se réveillèrent tout à coup par la mort de l'évêque Hermann. Aussitôt le clergé et les fidèles élurent d'une voix unanime Brunon pour lui succéder sur le siége épiscopal de cette ville.

L'empereur applaudit à ce choix; mais il chercha à retenir Brunon auprès de lui et lui persuada inutilement de différer son sacre à l'année suivante; le saint se rendit au contraire le plus promptement possible dans son diocèse, afin de veiller à la garde du troupeau que Dieu venait de lui confier. Il fut sacré le 9 septembre 1026, par l'archevêque de Trèves, son métropolitain. Il n'avait alors que vingt-quatre ans.

Au moment même de son sacre, Brunon eut occasion de déployer la fermeté de son caractère et de montrer les sentiments qui l'animaient; car le métropolitain ayant exigé qu'il jurât d'observer une ordonnance par laquelle il devait promettre de ne rien faire dans son diocèse sans l'avis de l'archevêque, le jeune prélat refusa de prêter un pareil serment, comme contraire à la liberté de l'épiscopat.

A peine Brunon eut-il reçu la consécration épiscopale, qu'il mit la main à l'œuvre et commença à travailler à la réforme de son clergé. Profondément pénétré des devoirs imposés à un évêque, il s'efforça de suivre, comme règle de sa conduite, les avis que l'apôtre donna autrefois à ses chers disciples Timothée et Tite, et de se montrer en toutes choses le modèle de son troupeau.

Il chercha à faire revivre l'ancienne discipline parmi son clergé, et n'admit aux ordres sacrés que ceux qui alliaient à l'instruction et à la piété une vie sans reproche, afin de pouvoir travailler avec plus de succès dans la vigne du Seigneur. Après avoir ranimé le feu sacré de l'amour de Dieu dans le cœur des prêtres séculiers, il s'appliqua avec le même zèle à la réforme des abbayes de son diocèse. Il ne balança pas de déposer plusieurs abbés, entre autres celui de Moyenmoutier, qui avait moins à cœur le salut des âmes que de faire accroître sa domination. Il rétablit, à force de travaux et

d'instances, la discipline et la ferveur dans les monastères de Senones, de Saint-Dié, d'Étival, de Bonmoutier, de Moyenmoutier et de Saint-Mausin. Il s'était appliqué à la musique et à la poésie pendant sa jeunesse, et il tira plus tard le parti le plus heureux des succès qu'il avait obtenus, en composant des airs et des hymnes qu'il faisait chanter dans les églises, rendant ainsi l'office plus majestueux et plus digne de celui dont on y célèbre les grandeurs. On prétend que le chant qu'il introduisit fut adopté par un grand nombre d'églises, et généralement admiré pour son harmonie et sa beauté. Le saint prélat n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à augmenter la piété des fidèles; il était infatigable lorsqu'il s'agissait de procurer le salut des âmes et de faire le bien. Dans ses visites pastorales, il s'informait soigneusement de la situation de la religion et des mœurs, ainsi que des besoins de son troupeau. Il tâchait aussitôt de voler au secours des malheureux et de soulager leur misère; rencontrait-il des abus, il ne cessait de travailler à leur réforme et employait tout pour les faire cesser.

Le Ciel versa d'abondantes grâces sur son épiscopat, et Brunon eut la douce consolation de voir refleurir la piété, et avec elle les mœurs dans son diocèse. Ces grâces le soutenaient aussi contre les attaques de ses ennemis; car, quoique le pieux prélat menât toujours une vie irréprochable et ne fût jamais guidé dans toutes ses

entreprises que par les motifs les plus purs et le zèle le plus prudent, il ne laissa cependant pas d'être l'objet d'odieuses préventions et de calomnies aussi basses que perfides.

On chercha à le brouiller avec l'empereur et d'autres personnes puissantes de l'Empire. Mais Conrad connaissait trop bien le mérite de son vertueux parent pour écouter les suggestions des censeurs du prélat, et non-seulement il lui continua son amitié et ses bonnes grâces, mais il le chargea même de plusieurs négociations importantes. C'est par l'entremise du saint évêque, qu'après la mort d'Eudes, comte de Champagne, la tranquillité fut rendue à la Lorraine et aux provinces qui l'avoisinent; et Brunon fut assez heureux pour cimenter une paix solide entre l'empereur Conrad et Robert, roi de France, de manière que pendant le règne de ces deux princes et de leurs fils, dont l'un et l'autre se nommaient Henri, rien ne put troubler la paix entre eux.

Tous ces divers succès, ainsi que l'estime et la vénération dont Brunon était entouré, ne furent point capables de changer sa manière d'agir ou d'altérer son heureuse simplicité. Toujours petit à ses propres yeux, il ne se laissait point enorgueillir par l'éclat des belles actions qu'il faisait. Pour entretenir toujours l'esprit d'humilité, il lavait chaque jour les pieds à plusieurs pauvres, et les servait lui-même à table. Il pratiquait toujours de grandes austérités;

mais c'était en secret : sa patience et sa douceur étaient inaltérables. Il avait une tendre dévotion pour les apôtres S. Pierre et S. Paul, et faisait tant que possible tous les ans le voyage de Rome pour visiter leurs tombeaux. La mort du pape Damase, arrivée en 1048, laissa le saint-siége vacant. La situation de l'Église demandait alors un pontife qui réunît une fermeté de caractère à une prudence consommée, le zèle pour la maison de Dieu à la force du bon exemple, l'instruction la plus vaste au désir bien prononcé de faire exécuter les lois de l'Église; et toutes ces heureuses qualités, on les admirait dans Brunon. Il s'assembla presque aussitôt une diète à Worms, et on y déféra d'une voix unanime la dignité pontificale à Brunon. L'empereur Henri III assista à cette assemblée et appuya l'élection : Brunon ne voulut pas se rendre d'abord aux vœux qu'on lui exprimait si généralement, il employa tout pour faire revenir l'assemblée de son choix; mais tous ses efforts furent inutiles : il demanda donc trois jours pour délibérer. Il les passa dans la prière, dans les larmes, et jeûna rigoureusement, pour connaître la volonté du Ciel. Après ce délai il se présenta à l'assemblée, et espérant cette fois vaincre le choix des prélats, il fit devant eux une confession publique de toute sa vie avec une telle componction, que tous les assistants se mirent à pleurer. Ce moyen ne réussit pas, et il fut obligé de se rendre; mais il ne le fit qu'à condition

que son élection serait confirmée par le peuple de Rome. Il retourna alors à Toul, et se prépara de plus en plus à paraître dignement à la tête de tout le troupeau de Jésus-Christ.

Après les fêtes de Pâques il partit pour l'Italie, sans équipage et en habit de pèlerin. Il fit son entrée à pied dans la capitale du monde chrétien; il fut reçu par le peuple avec de grandes acclamations, et son élection fut aussitôt confirmée. Il fut intronisé le 12 février 1049, et prit le nom de Léon, choisissant pour modèle S. Léon le Grand et se proposant de marcher en tout sur ses traces.

C'est sur la chaire de S. Pierre que ce grand homme va briller maintenant de tout son éclat. Il commença son pontificat par l'extirpation de la simonie, ce fléau détestable qui ravageait alors la chrétienté. Il abolit ensuite les mariages incestueux, qui étaient très-fréquents parmi la noblesse. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne et en France, il signala tous ses pas par des bienfaits. Il fut reçu partout avec un enthousiasme et une joie difficiles à dépeindre. Il tint un concile à Rheims, leva de terre le corps de S. Remi, l'exposa à la vénération publique et consacra lui-même l'église de l'abbaye de ce nom. De Rheims il se rendit à Toul pour revoir son ancien troupeau, ou plutôt pour continuer à lui prodiguer ses soins; car il avait voulu, par un exemple nouveau, conserver le titre d'évêque de Toul. Il fit de magnifiques présents à sa ca-

thédrale, accorda plusieurs priviléges au chapitre de Saint-Dié, confirma de même ceux du monastère de Hesse, et de là se rendit à Metz, où il consacra l'église de Saint-Arnoul. La cathédrale de Trèves ressentit aussi l'effet de sa générosité. A Mayence il tint un synode, auquel assistèrent quarante évêques et l'empereur.

A son retour il passa trois mois en Alsace, sa patrie. En 1050, à Strasbourg, il fut reçu avec une grande magnificence par l'évêque et le sénat. Il accorda à la nouvelle cathédrale plusieurs indulgences applicables à ceux qui contribueraient à l'achèvement de ce bâtiment somptueux. Il consacra l'église de Saint-Pierre le jeune, qui venait d'être agrandie, et y laissa sa tunique de soie, que l'on conserva longtemps comme un monument précieux. La chapelle de Saint-Michel, où avait été enterré S. Arbogaste, et celle de S.[e] Walburge, furent de même consacrées par le saint pontife. De Strasbourg il se rendit à Altorf et passa plusieurs jours dans cette abbaye, fondée par son père dans le voisinage de cette ville.

Il y consacra l'autel et la chapelle dédiés à S. Étienne, et fit don à l'église d'un bras de S. Cyriaque, qui en devint dès lors le patron. Pouvait-il séjourner en Alsace sans aller vénérer le tombeau d'une de ses parentes, S.[e] Odile? Mais les bâtiments du monastère de Hohenbourg avaient été réduits en cendres en 1045. Léon les fit reconstruire, consacra l'église et

composa plusieurs hymnes en l'honneur de la sainte fondatrice, dans l'intercession de laquelle il avait une grande confiance. L'abbaye d'Andlau eut de même le bonheur de voir le vénérable pape dans ses murs. Il leva de terre le corps de S.[e] Richarde, le fit placer derrière le maître-autel de l'église, qui venait d'être rebâtie par la princesse Mathilde, sœur de l'empereur Conrad, par conséquent sa proche parente, et il consacra de même cette église.

Mais la haute Alsace reçut des marques particulières de sa générosité : il abandonna au monastère de Woffenheim plusieurs de ses domaines, et lui fit don d'une magnifique particule de la vraie croix[1], qu'il plaça dans l'église consacrée de ses propres mains. Au-dessus de la petite ville d'Égisheim, on voit encore les tours et les ruines d'un ancien château. Wimpheling nous apprend que Léon y consacra une petite

---

1 Cette particule de la vraie croix fut une des plus considérables qu'on eût vues jusqu'alors en Alsace; de là les nombreux pèlerinages que les fidèles firent à l'église qui la possédait.

Les habitants des villages de Woffenheim, de Blienschwiller et de Dingsheim quittèrent peu à peu leurs anciennes demeures, et s'établirent autour du monastère, qui prit dès lors le nom de Sainte-Croix, et donna naissance à une petite ville adjacente du même nom.

Ce monastère fut converti, en 1461, en chapitre de chanoines réguliers de S. Augustin, et en 1524 il fut supprimé; l'église devint la paroisse du lieu. On voyait encore, avant la révolution, près de Sainte-Croix, une petite chapelle près de laquelle demeurait un ermite, et qui était l'ancienne église de Dingsheim.

chapelle en l'honneur de S. Pancrace, jeune héros de la foi, qui souffrit le martyre à l'âge de quatorze ans, sous la persécution de Dioclétien, en 304. Il l'enrichit d'une relique de ce saint martyr. Cette chapelle fut transférée plus tard dans le village nommé Hüsseren, où fut construit, après la mort de S. Léon, un monastère de chanoinesses dédié à S. Léonard, que le pape Innocent IV confirma en 1245. Cette maison fut transférée d'abord près du château de Wer, dans une vallée de la Forêt-Noire, et de là, en 1274, au petit Bâle, où elle subsista jusqu'au temps de la réforme.

Entre Rouffach et Geberschwir, derrière la montagne, on voyait le monastère de Saint-Sigismond, que Dagobert II, roi d'Austrasie, avait fondé pendant son séjour au château d'Isembourg, près de Rouffach. Léon le visita : il eut la douleur de le trouver dans un état de délabrement total et prêt à tomber en ruines. Il le fit rétablir à ses frais, en consacra l'église et changea son nom en celui de Saint-Marc. Il consacra de même l'église de Bergholzzell, qu'on venait de construire : on a conservé le souvenir de cette consécration par une inscription qu'on voit contre un pilier de cette antique église.

Le chapitre de chanoines, que sa pieuse mère Heilwige avait fondé sur une éminence, près de Reiningen, attira aussi l'attention du pontife zélé. Il alla visiter cette maison, et, édifié de la conduite des chanoines, il consacra leur église,

leur fit don du chef de S. Romain (martyrisé quelques jours avant l'illustre S. Laurent, qui l'avait baptisé et instruit dans la foi), et augmenta considérablement leurs biens. Cette maison fut donnée, en 1626, aux jésuites de Fribourg, et vendue au moment de la révolution : rachetée plus tard par un ecclésiastique du diocèse, elle passa, en 1825, aux religieux de la Trappe. Ainsi le monastère d'Œlenberg a été rendu à sa destination primitive, et les vertueux moines qui ont remplacé les anciens chanoines, édifient de nos jours toute la contrée par leurs austérités et leur haute piété.

Le comte Rodolphe, frère de Werner I.er, évêque de Strasbourg, avait fondé, au commencement du onzième siècle, un monastère pour des religieuses bénédictines à Ottmarsheim[1], entre Bâle et Brisach. A la demande des religieuses, le saint pape s'y transporta et consacra leur église. A la prière de l'évêque de Bâle, il consacra encore l'église de Hippolskirchen, dédiée à S. Marin, et celle de Vorbourg, près de Delémont, dédiée à Saint-Imier (Propre des saints du diocèse de Bâle).

Non content d'avoir donné par toute l'Alsace des preuves si éclatantes de sa piété, Léon voulut encore marquer son séjour dans cette province par un insigne bienfait. Tout le monde connaît l'empire que la noblesse exerçait à cette

1 Voyez au 3 juin.

époque par toute l'Europe : chaque seigneur se croyait en droit de venger à main armée ses querelles particulières ; de là naissaient souvent des pillages et des massacres. Pour réprimer un abus si criant, on fit la trève appelée *trève de Dieu.* Il y était dit, entre autres choses, que les églises serviraient d'asile à toute sorte de personnes, excepté à celles qui auraient violé la trève, et que depuis le mercredi jusqu'au lundi matin on n'userait de violence à l'égard de qui que ce fût, même sous prétexte de venger une injure reçue. L'acceptation de cette trève souffrit de grandes difficultés dans plusieurs provinces. S. Odilon, abbé de Cluni, l'avait prêchée quelques années auparavant et fait recevoir dans quelques provinces du midi et de l'ouest de la France. La noblesse alsacienne, qui n'était pas moins turbulente que celle de la France, fut convoquée par S. Léon. L'éloquence mâle et persuasive, l'ascendant que lui donnait sa dignité, l'éclat de sa sainteté et de ses vertus, l'avantage enfin d'appartenir à la première famille du pays, tout cela fit une vive impression sur l'esprit des seigneurs alsaciens, et la trève de Dieu fut acceptée.

Léon visita encore pendant ce voyage l'abbaye de Reichenau, près du lac de Constance, et s'en retourna en Italie.

De retour à Rome, il y tint un concile, où les erreurs de Bérenger furent condamnées. Celui-ci était archidiacre d'Angers, et s'était fait une

très-grande réputation par ses talents et son habileté dans la dialectique; mais la jalousie et l'ambition l'égarèrent. Ayant été vaincu dans une dispute par Lanfranc, et voyant son école presque déserte, tandis que celle du Bec[1] devenait de plus en plus florissante, il chercha à se distinguer par des opinions singulières, et combattit la doctrine de l'Église catholique sur l'Eucharistie. Il avait puisé ses erreurs dans un ouvrage impie dont l'auteur était Jean-Scot Érigène. Dès qu'on eut appris la conduite de Bérenger, il partit un cri d'alarme qui retentit par toute la France et l'Italie. Léon, instruit de la nouvelle hérésie, fit examiner la doctrine qu'elle contenait et la condamna dans un synode tenu en 1050; mais comme Bérenger n'avait pas été entendu en personne, le saint pape convoqua un autre concile, à Verceil, pour le mois de septembre, auquel Bérenger fut invité: Bérenger n'y parut point, mais deux prêtres prirent la parole en son nom. Ils furent réduits au silence, et la doctrine de Bérenger, ainsi que le livre de Scot, furent de nouveau condamnés. Pendant que Léon veillait ainsi à la pureté de la foi, il étendit aussi sa sollicitude pastorale sur la pureté des mœurs; il fit cesser les scandales que donnaient à Rome les femmes de mauvaise vie, et réforma plusieurs abus qui s'étaient glis-

---

1 Célèbre abbaye de Normandie où enseignait Lanfranc, qui en était moine, et devint ensuite archevêque de Cantorbéry.

sés dans la discipline. L'an 1051 il fit un voyage à Toul et y accorda de grands priviléges à l'abbaye de Saint-Mansui. En 1052 il se rendit en Allemagne pour opérer la réconciliation de l'empereur Henri III et d'André, roi de Hongrie; car comme il était persuadé que le repos et les progrès de l'Église dépendaient beaucoup de la paix publique, il s'y employait avec autant de zèle que les circonstances le permettaient. C'est pendant ce voyage qu'il leva de terre le corps de S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne, et qu'il le fit placer dans une châsse magnifique pour l'exposer à la vénération des fidèles; il en fit autant à Hirschau à l'égard du corps de S. Aurèle. Le saint pontife ressentait toujours un sensible plaisir quand il pouvait proposer à l'imitation du peuple chrétien un de ces serviteurs de Dieu dont les vertus avaient été couronnées par le titre de saint. C'est lui qui canonisa en 1050 S. Gérard, un de ses prédécesseurs sur le siége de Toul. Cette canonisation est la troisième qui fut faite dans l'Église selon les formes usitées à Rome. Pendant ce voyage il fit avec l'empereur Henri un échange de la ville de Bamberg, de l'abbaye de Fulde et de quelques autres lieux que les papes possédaient en Allemagne, contre la ville de Bénévent et toutes ses dépendances. Il retourna ensuite en Italie et tint, en passant, un concile à Mantoue, où les cabales de quelques évêques vicieux, qu'il avait voulu ramener à leur devoir, excitèrent une sédition, dans laquelle plu-

sieurs de ses gens furent tués. Les coupables s'attendaient à recevoir la punition de leur crime; mais Léon leur fit grâce.

L'année suivante, Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, et Léon d'Acride, métropolitain de Bulgarie, écrivirent une lettre commune à Jean, évêque de Trani, dans la Pouille. Ils y faisaient un crime aux Latins d'avoir introduit plusieurs pratiques concernant la discipline, comme de célébrer la sainte messe avec du pain azyme, de jeûner les samedis de carême, de manger du sang, et de ne pas chanter l'*alléluia* pendant le carême. Certes, de pareils motifs n'étaient pas suffisants pour autoriser un schisme. Léon adressa au patriarche une réponse touchante, qui était en même temps une défense des pratiques attaquées dans sa lettre. Il envoya à Constantinople le cardinal Humbert, Pierre, archevêque d'Amalfi, et Frédéric, fils du duc de Lorraine, qui était alors diacre et chancelier de l'Église romaine, et qui fut depuis pape sous le nom d'Étienne IX. Ces trois députés joignirent leurs efforts à ceux que le saint pape faisait dans sa lettre, afin de ramener le patriarche à l'union: mais rien ne fut capable de le toucher; non-seulement il persévéra dans son schisme, il entraîna encore la plus grande partie des Églises orientales.

Outre le chagrin que lui causa cette séparation, Léon eut encore la douleur de voir l'Italie en proie aux ravages des Normands : ces guer-

riers farouches s'étaient emparés du royaume de Naples, après en avoir chassé les Sarrasins et les Grecs. Ils pillaient les églises de la Pouille et des pays voisins, et commettaient partout des désordres épouvantables. Le saint pontife avait imploré contre eux le secours de l'empereur Henri III. Ce prince lui envoya des troupes qui, jointes à celles du pape, marchèrent contre les Normands; mais, comme ces troupes n'étaient pas disciplinées, elles furent facilement vaincues et taillées en pièces. Léon, qui s'était avancé jusqu'à Bénévent, tomba lui-même entre les mains des vainqueurs et fut fait prisonnier. Les Normands, frappés de la majesté du saint pontife, oublièrent tout à coup leur fierté et ne parurent embarrassés que pour ne pas manquer au respect et aux égards qu'ils croyaient lui être dus. Leur prince, Humfroy, le traita avec une rare bonté, et ses soldats le regardaient plutôt comme leur maître que comme leur prisonnier. Léon, adorant les jugements secrets de Dieu dans le mauvais succès de cette expédition, se soumit à cette épreuve du Ciel. Il sanctifia le temps de sa prison par des jeûnes rigoureux, par la prière et la méditation de l'Écriture sainte : il portait toujours un rude cilice, n'avait pour lit que le plancher de sa chambre couvert d'un tapis, et une pierre pour oreiller. Il resta ainsi en captivité depuis la veille de la Nativité de S. Jean-Baptiste jusqu'au mois de mars de l'année 1054. Il récitait tous les jours le psautier,

même en langue grecque, célébrait le saint sacrifice autant que sa santé le lui permettait.

Au commencement de l'année 1054 il se sentit attaqué d'une maladie qui lui causa d'abord plus de faiblesse que de douleur, et qui lui ôta le goût de toute nourriture. Il ne prit presque plus aucun aliment et ne se soutint qu'avec de l'eau : mais son âme, supérieure à toutes les peines corporelles, conserva toujours le même calme et la même tranquillité; il eut encore assez de force pour célébrer l'anniversaire de son élévation le 12 février, jour auquel il dit la messe pour la dernière fois. La maladie empira de plus en plus, et persuadé par ses pressentiments qu'il n'en relèverait point, il demanda à être transporté à Rome. Les Normands, que l'on avait regardés comme ses ennemis, ne marquèrent pas moins d'empressement que les habitants du pays pour lui rendre tous les bons offices dont ils étaient capables, et pour exprimer la douleur qu'ils avaient de le perdre. Il les avait gagnés par sa douceur et sa patience; ils le regardaient comme un homme supérieur, et parurent plutôt ses captifs que ses maîtres; ils marchèrent autour de sa litière comme des vaincus attachés à un char de triomphe, et l'escortèrent jusqu'à Capoue. Le saint en partit après s'être reposé pendant douze jours, accompagné de l'abbé du mont Cassin, et arriva à Rome après un mois de marche. Le 17 avril, qui était le second dimanche après Pâques, sentant

approcher sa fin et se souvenant des devoirs du bon Pasteur, dont l'Église récitait l'office en ce jour, il fit assembler les évêques et son clergé dans sa chambre, et leur fit une touchante exhortation sur l'obligation qu'ils avaient de veiller sur eux-mêmes et sur le troupeau de Jésus-Christ. Il se fit porter le lendemain dans l'église du Vatican, où il pria longtemps; après quoi il s'entretint de la résurrection sur le bord de son tombeau. Le 19, au matin, il reçut l'extrême onction et se fit transporter devant l'autel de S. Pierre, où il pria pendant une heure, prosterné contre terre. S'étant fait remettre ensuite sur son lit, il entendit la messe, reçut le saint *viatique* des mains de l'évêque célébrant, et rendit l'âme peu de temps après, dans la cinquante-deuxième année de son âge, après avoir gouverné l'Église de Jésus-Christ pendant cinq ans deux mois et neuf jours. On l'enterra avec une grande solennité à Saint-Pierre, près de l'autel de S. Grégoire, devant la porte de l'église; on grava sur son tombeau le distique suivant :

Victrix Roma dolet nono viduata Leone
Ex multis talem non habitura patrem.

Le Seigneur attesta presque aussitôt la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles, et il fut mis peu de temps après sa mort au nombre des saints. La ville de Bénévent, qu'il avait acquise au saint-siége, éleva une belle église en son honneur, et l'évêque Waldéric, qui l'avait

connu et assisté pendant le temps de sa captivité, institua une fête annuelle, qui fut fixée au 19 d'avril et autorisée plus tard par l'Église universelle.

Les bénédictins mettent S. Léon IX au nombre des saints de leur ordre; mais nous devons plutôt le regarder comme un des restaurateurs de la discipline monastique, que comme religieux de S. Benoît. Les chanoines réguliers le regardent aussi comme un saint de leur corps; il l'avait été effectivement avant son épiscopat.

A peine eut-on appris en Alsace la mort du saint pontife, que les comtes d'Égisheim envoyèrent des députés à Rome pour obtenir de ses reliques. On conserva longtemps à l'abbaye de Woffenheim le bras droit de S. Léon. Cette relique fut transportée de l'église de Woffenheim à Colmar et déposée, en 1654, dans la chapelle de l'hôtel de Pairis, d'où elle a été transférée, en 1780, à Pairis même, et placée sur l'autel de S. Antoine [1]. Le crâne de S. Léon parvint, vers la fin du douzième siècle, à l'abbaye de Lucelle, si célèbre autrefois, et dont il est juste d'entretenir nos lecteurs.

L'abbaye de Lucelle (*Lucis-cella*), la plus ancienne et la plus célèbre maison de l'ordre de Citeaux de toute la haute Germanie [2], fut fon-

---

1 L'abbaye de Pairis fut fondée, en 1038, par Ulric comte d'Égisheim, et petit-neveu de S. Léon. Voyez son histoire au 20 juin.

2 L'ordre dit de Citeaux, du nom d'une forêt située à cinq

dée en 1124 sous les auspices de S. Bernard. Ce grand homme, qui, dans son siècle, fut l'oracle de l'Église, l'âme des conciles, le guide des papes, des rois et des évêques, le conciliateur des intérêts les plus compliqués et le mobile des plus grandes entreprises, avait répandu au loin l'éclat de ses vertus et de sa sainteté. Les comtes Hugues de Chamilly, Amédée de Neuchâtel et Richard de Montfaucon obtinrent de Berthold de Neuchâtel, évêque de Bâle, un fonds où ils résolurent de faire construire une abbaye pour des religieux de l'ordre de Citeaux. Ils sou-

---

lieues de Dijon, fut fondé par S. Robert de Molesme, le 21 mars 1098. Ce saint abbé n'avait d'abord en vue que de suivre avec ses disciples la règle de S. Benoît dans toute sa rigueur; mais cet ordre ayant pris, peu de temps après son institution, un tel accroissement, qu'il comptait en 1215 plus de dix-huit cents maisons; le pape Sixte IV lui a accordé, en 1475, plusieurs mitigations, entre autres il permit aux supérieurs de dispenser de l'abstinence de la viande si strictement prescrite par la règle. Il s'est établi plusieurs réformes dans cet ordre. La plus célèbre est celle qui eut pour auteur l'abbé Le Bouthillier de Rancé, et que suivent encore de nos jours les trappistes. Cet illustre serviteur de Dieu mourut en odeur de sainteté le 26 octobre 1700. L'ordre de Citeaux a produit beaucoup de saints, et des personnages illustres par leurs austérités et les pénitences qu'ils ont pratiquées. La règle des trappistes est en effet une des plus austères que l'on connaisse. Les religieux, en entrant dans l'ordre, font profession de la pauvreté la plus stricte. Ils marchent toujours les yeux baissés, ne regardent jamais les étrangers, gardent entre eux un silence perpétuel. Leur repas est toujours un modèle de la plus rigoureuse frugalité. Ils emploient la plus grande partie de leur temps au chœur et en prières. Ils travaillent chaque jour à la terre, et leur vie est une préparation continuelle à la mort.

mirent leur projet à S. Bernard, qui les encouragea beaucoup à l'exécuter, approuva le plan des bâtiments qu'on mit sous ses yeux, et vit commencer l'ouvrage en sa présence. On en fixe la fondation au 1.er avril 1124. Lucelle était située à l'extrémité du Sundgau, au pied du mont Jura, qui séparait autrefois le royaume de Bourgogne du landgraviat d'Alsace.

Lorsque les bâtiments furent achevés, S. Bernard y envoya pour premier abbé un respectable religieux nommé Étienne, qu'il avait formé lui-même et tiré de l'abbaye de Bellevaux [1]. L'éminente vertu d'Étienne lui attira en peu de temps jusqu'à soixante disciples. Son successeur, Chrétien, en compta jusqu'à deux cents, qui observaient la règle de S. Bernard dans toute sa rigueur. Une communauté si sainte et si nombreuse devint une pépinière florissante, d'où l'on tira un grand nombre de religieux qui portèrent la régularité dans divers monastères. Elle envoya des colonies de moines en Bavière, en Suisse, dans le Wurtemberg et le Brisgau, et toutes les maisons fondées par eux regardèrent l'abbaye de Lucelle comme leur mère. L'Alsace ne fut pas oubliée : Neubourg, dans la basse Alsace, et Pairis, dans la haute, se félicitèrent d'avoir pris de Lucelle l'esprit de S. Bernard.

Dans les deux diètes tenues à Strasbourg, en

---

1 L'abbaye de Bellevaux était située sur la rivière d'Ougnon, à deux lieues au nord de Besançon.

1125 par Henri V, et en 1138 par Conrad III, il fut question de l'abbaye de Lucelle, et on lui accorda d'insignes faveurs. Les princes de la maison d'Autriche en ont été les protecteurs jusqu'à la paix de Munster, et, depuis la réunion de l'Alsace à la France, nos rois l'ont prise sous leur protection spéciale. Les archevêques de Besançon et les évêques de Bâle non-seulement approuvèrent cet établissement, mais le comblèrent encore de faveurs. Le pape Callixte II, allié à la famille des fondateurs, n'eut pas le loisir de donner à Lucelle des marques de son affection; mais Eugène III, par ses bulles de 1147, la mit sous la protection spéciale du saint-siége (ce pontife avait été le disciple de S. Bernard, qui lui dédia son livre *De Consideratione*). Cette abbaye devint dans la suite toujours plus puissante par la générosité d'un grand nombre de seigneurs, parmi lesquels se signalèrent surtout les comtes de Ferrette et de Montbéliard, les seigneurs de Hasenbourg et de Mœrsberg, dont plusieurs voulurent être enterrés dans l'église de l'abbaye.

On y voyait encore les épitaphes de beaucoup de gentilshommes d'Alsace, des maisons d'Andlau, de Hattstadt, de Rathsamhausen, de Hagenbach, de Reinach, de Flachslanden, etc. L'Alsace a fourni à cette abbaye un très-grand nombre d'abbés : l'histoire ne doit pas passer sous silence la sagesse et le zèle de Thiébaut Hilweck, né à Thann, qui eut la douleur de voir

son abbaye brûlée dans la guerre des Suisses contre l'empereur, en 1499; l'ayant ensuite rétablie, le feu du ciel la consuma de nouveau: il la reconstruisit une seconde fois. Les rustauds d'Alsace la pillèrent et la dévastèrent de même en 1525, lors de leur insurrection, et le vertueux Hilweck la fit restaurer une troisième fois; mais sa piété et son zèle éclatèrent surtout pendant les troubles religieux suscités dans la Suisse et la haute Alsace par les prédications des novateurs du seizième siècle.

Intrépide défenseur de la vraie religion, il préserva, par ses discours et ses exemples, une multitude de fidèles de la séduction et des piéges que leur tendaient les sectaires. On le vit même au milieu de Bâle arracher des mains de quelques hérétiques furieux les statues et les images des saints, que ceux-ci allaient jeter au feu. C'est particulièrement à lui qu'est due la conservation de la religion catholique dans le Sundgau.

Plusieurs autres abbés[1] se sont de même illustrés par leurs vastes connaissances. Les souverains pontifes Innocent III, Grégoire IX et Innocent IV

---

1 Tels étaient Démétrius, auteur de plusieurs écrits théologiques, né à Bâle, et mort en 1319; Conrad Holzacker, aussi de Bâle, rédacteur des Actes du concile de Constance, mort en 1443; Nicolas Amberg, vice-chancelier de Frédéric III, mort en 1467, laissant des dissertations historiques, notamment sur les antiquités de Lucelle; Louis Seger, théologien profond, mort en 1495; Laurent Lorillard, aussi théologien distingué, né à Porrentrui et mort en 1648.

en ont honoré plusieurs de leurs lettres et leur ont confié des missions importantes. Cette abbaye s'est maintenue dans sa régularité jusqu'au moment de sa suppression.

On voyait autrefois, à trois lieues de cette abbaye, un monastère dit *Klein-Lützel* (petit Lucelle), et qui fut construit quelques années après elle, par un comte de Ferrette, pour des religieux de l'ordre de S. Augustin. En 1264 cette maison fut annexée au monastère de Saint-Léonard de Bâle, et, vers l'an 1505, à l'abbaye de Lucelle. Le monastère de Michelbach, entre Bâle et Ferrette, fondé au commencement du treizième siècle pour des religieuses bénédictines, fut soumis à l'abbaye de Lucelle en 1256, sous le nom de prévôté de Saint-Apollinaire, comme en 1327 celui de Lauterbach près de Mulhouse.

Berthold, évêque de Bâle, fonda, en 1252, de concert avec son frère Ulric, comte de Ferrette, un monastère dit *Michelfeld,* pour des religieuses de l'ordre de Citeaux, qui vinrent s'y établir depuis la vallée dite des Lis, en Suisse. Henri de Neubourg, son successeur, transféra, en 1267, cette maison à Blotzheim, parce que les vapeurs du Rhin, près duquel elle était située, incommodaient les religieuses ; mais celles-ci néanmoins n'y restèrent pas. Le pape Félix V y mit des religieux du même ordre en 1442 : un incendie consuma ce monastère en 1450, et dès lors il fut réuni à l'abbaye de Lucelle. Le couvent des capucins fut érigé à Blotzheim en 1737 pour

venir au secours de la garnison de Huningue.

Le comte Frédéric de Ferrette, qui accompagna à Rome, en 1050, le saint pape Léon IX, son parent, fonda, après son retour en Alsace, à Ferrette, un chapitre pour des chanoines réguliers de S. Augustin. Il fit venir plusieurs des religieux du monastère du mont Saint-Bernard[1] nommé autrefois mont Jupiter, situé dans les Alpes, et les récompensa ainsi de la généreuse hospitalité qu'ils avaient exercée envers lui pendant son voyage. Ce chapitre devint plus tard la paroisse de Ferrette. A peu de distance de ce bourg, un autre Frédéric, comte de Ferrette, fonda, vers l'an 1144, pour des bénédictins, le prieuré de Feldbach, qui fut soumis d'abord à l'abbaye de Cluni, et donné ensuite aux jésuites d'Ensisheim en 1661. Sébastien Münster, dans sa Cosmographie, liv. 3, p. 532, nous apprend qu'on y voyait de son temps les tombeaux de treize comtes et comtesses de Ferrette.

Le couvent de Luppach, construit en 1462 pour des récollets, n'a pas fourni matière à l'histoire.

On voyait à Friesen une commanderie de l'ordre de Malte, peu considérable.

Saint-Ulric, sur la Largue, fut fondé, selon toute apparence, en 1260 par Ulric I.er, comte

1 Le monastère ou l'hospice sur le mont Saint-Bernard est dû à la charité du bienh. Bernard de Menthou, qui le fonda pour secourir les voyageurs. Tout le monde connaît les services que ses religieux rendent à l'humanité.

de Ferrette, pour des chanoines réguliers de S. Augustin. L'archiduc Léopold d'Autriche en fit don aux jésuites de Fribourg en 1621.

Il y avait aussi autrefois un couvent de récollets du même nom, près de Barr, dans la basse Alsace, mais qui est tombé en ruines depuis plusieurs siècles.

Nous eroyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur présentant ici un tableau comprenant le nombre des religieux et religieuses qui habitaient les abbayes et monastères de l'Alsace en 1750. Ce nombre était à peu près le même qu'au moment de la suppression des ordres religieux lors de la révolution française, sauf les jésuites, qui avaient été supprimés en 1765.

Chanoinesses des abbayes de Massevaux, d'Ottmarsheim et d'Andlau.	40
Commandeur et prêtres de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, à Strasbourg.	14
Commandeur et chevaliers de l'hôpital du Saint-Esprit, à Stephansfelden.	6
Bénédictins des abbayes de Murbach (sécularisés en 1764 et transférés à Guebwiller), Munster au val Saint-Grégoire, près Colmar, Ébersmunster, Altorf, Maurmoutier, et les prieurés de Thierbach, près de Soultz (haute Alsace), Saint-Marc, près de Rouffach, et Feldkirch, près de Niedernai	120
A reporter. . .	180

Report. 180

Religieuses du même ordre à Saint-Jean-des-choux, près Saverne, et Biblisheim . . 31

Religieux de l'ordre de Citeaux, dits bernardins, des abbayes de Lucelle, de Pairis et de Neubourg 74

Religieuses du même ordre dans l'abbaye de Kœnigsbruck 18

Chanoines réguliers de S. Augustin de l'abbaye de Marbach, et ceux qui desservaient la paroisse de Saint-Louis, à Strasbourg 23

Chanoines de S. Antoine à Issenheim, aux Trois-Épis, près Turckheim, et à Saint-Étienne à Strasbourg 28

Religieuses de la Visitation du monastère de Saint-Étienne, à Strasbourg. . . . 38

Religieux de l'ordre de S. Augustin, à Colmar, Ribeauvillé, Wissembourg et Landau. 65

Religieuses du même ordre, dites Pénitentes, du monastère de Sainte-Madeleine, à Strasbourg. 50

Religieux de l'ordre de Prémontré des monastères de Hohenbourg, Sainte-Odile et Haguenau. 19

Chartreux à Molsheim 20

Jésuites à Ensisheim, Colmar, Sélestat, Strasbourg, Molsheim, Haguenau, et dans

A reporter. . . 546

Report. . . . 546

les prieurés de Saint-Morand près Altkirch, OElenberg près Reiningen, et Rouffach 174

Dominicains dans les couvents de Guebwiller, Colmar, Sélestat et Haguenau. . . 68

Religieuses du même ordre au Vieux-Thann, Schœnensteinbach, Guebwiller, Colmar, Sélestat et Strasbourg. 190

Cordeliers à Thann, Sainte-Marie-aux-mines et Haguenau. 32

Récollets à Luppach près Ferrette, Rouffach, Schauenberg, Kaisersberg, Sélestat, Ell près Benfeld, Bischenberg près Obernai, Hermolsheim près Mutzig, Strasbourg, Saverne et Neuwiller. 156

Capucins à Belfort, Blotzheim, Landser, Thann, Ensisheim, Soultz, Colmar, Neuf-Brisach, Weinbach, Sélestat, Obernai, Wasselonne, Molsheim, Strasbourg, Haguenau, Fort-Louis, Wissembourg et Landau. 270

Religieuses de la congrégation de Notre-Dame à Strasbourg et Saverne. 30

Religieuses de Sainte-Claire à Alspach près Kaisersberg. 26

Religieuses célestines à Haguenau. . . . 30

Religieuses du tiers-ordre de S. François à Ensisheim et Haguenau. 42

A reporter. . . . 1564

Report. . . . 1564

Ajoutez-y les chanoines des collégiales de Belfort, Thann, Lautenbach, Colmar, Saint-Léonard, Haslach, Saverne, Strasbourg, Saint-Pierre le jeune et Saint-Pierre le vieux, Neuwiller, Haguenau, Wissembourg et Landau. 136

Les commandeurs des ordres teutonique et de Malte, à Rouffach, Soultz, Rixheim, Andlau et Wissembourg. 5

Total. . . . 1705

24 AVRIL.

S. FIDÈLE DE SIGMARINGEN, PRÊTRE, CAPUCIN, MARTYR. (*Fidelis.*)

(Voyez le Procès de sa canonisation par BENOÎT XIV, Rome, 1749; sa Vie, par le P. DANIEL DE PARIS, capucin, Paris, 1745, in-12; une autre Vie, par JOSEPH WAITZENEGGER, 1820.)

L'AN 1622.

Marc Rey (c'était le nom de notre saint avant son entrée en religion) naquit en 1577 à Sigmaringen, petite ville d'Allemagne située en Souabe, sur le Danube. Ses parents vivaient dans une honnête aisance, et se faisaient remarquer par une piété sincère et une grande charité envers les pauvres. Ils étaient profondément pénétrés de l'obligation étroite de procurer à leurs enfants une éducation chrétienne, et de ne pas se contenter de leur parler de religion

et de vertu, mais de leur donner en toutes choses le bon exemple et de les porter ainsi à la pratique du bien. Marc perdit, à un âge fort tendre, son bon père, qui, quelques instants avant sa mort, appela ses enfants autour de son lit et leur donna, avec une simplicité patriarcale, sa dernière bénédiction. Sa mère découvrit bientôt les heureuses dispositions de son fils, et l'envoya faire ses études à l'université de Fribourg en Brisgau, où il se distingua par de brillants progrès dans les sciences. Ayant achevé son cours de philosophie, il étudia le Droit, parce qu'il pensait pouvoir se rendre par là plus utile à l'humanité. Les succès qu'il obtint lui frayèrent en peu de temps la route des emplois qu'on lui offrit de toutes parts; mais il les refusa. La piété l'avait guidé dans ses études, et il s'était toujours fait remarquer par une pureté de mœurs exemplaire. Sa modestie et sa douceur lui avaient attiré l'estime de tous ses condisciples; c'est ce qui engagea trois jeunes gentilshommes de la Souabe à le prier d'être leur gouverneur pendant un voyage qu'ils allaient entreprendre dans les différentes parties de l'Europe. Le jeune Marc se rendit à ce désir, mais sous condition de n'être gêné en rien dans ses habitudes religieuses : les jeunes seigneurs y consentirent. Marc se prépara donc au voyage par de ferventes prières, et se recommanda particulièrement à la sainte Vierge. Ils parcoururent ensemble la France, une partie de l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, s'arrêtèrent

dans la plupart des grandes villes de ces pays, et Marc eut l'habitude de fixer particulièrement leur attention sur les objets religieux qu'ils rencontraient. Sa conduite, pendant tout le voyage, était extrêmement édifiante : il s'approcha des sacrements les dimanches et jours de fête, visita les hôpitaux et fit l'aumône selon ses moyens.

Il s'était dès lors fait un devoir de réciter tous les jours l'office du bréviaire romain, d'entendre la messe, de faire quelque méditation sur les vérités importantes de la religion, et menait en tout une vie si sainte, que les jeunes seigneurs le regardaient et l'estimaient comme leur père. Il était d'une humeur toujours égale, et dans toutes les circonstances on le vit sans cesse bon, complaisant, et charitable jusqu'à l'excès. Ces voyages fournirent aussi à Marc l'occasion d'étendre ses connaissances et de les mettre au grand jour. Quand il se trouvait dans une ville au moment de quelque exercice littéraire, il s'y rendait et entrait quelquefois en lutte. Chacun admirait la profondeur de son génie et son habileté, et les savants professeurs qui étaient témoins de ses triomphes lui offrirent leur amitié.

De retour dans sa patrie, Marc se prépara à prendre les grades et devint docteur en Droit canon et en Droit civil. Les professeurs de l'université de Fribourg s'étaient retirés à Villingen, dans la Forêt-Noire, parce qu'il s'était déclaré une maladie épidémique à Fribourg. C'est ainsi que Marc soutint à Villingen ses thèses et reçut

les plus grands éloges de la part de Thomas Metzger, doyen de l'université, et l'un des hommes les plus érudits de son temps.

Il se rendit dès lors à Colmar, dans la haute Alsace, et y exerça une place de magistrature dans laquelle il acquit une grande réputation. La justice et la religion faisaient la règle invariable de toute sa conduite. Il s'intéressait vivement au sort des indigents et des malheureux, ce qui le fit surnommer l'avocat des pauvres. Il s'y lia d'amitié avec un respectable magistrat de cette ville, nommé Thomas Schmitt, et entretint avec lui une correspondance assez suivie. Ses lettres ont été conservées comme des reliques par la famille de ce magistrat, et lorsqu'en 1699 Louis XIV fit établir un couvent de capucins à Colmar, ces lettres furent remises à ces bons pères : elles ont été perdues au moment de la révolution. Quelques injustices que Marc croyait avoir remarquées et qu'il ne pouvait ni empêcher ni passer sous silence, lui inspirèrent du dégoût pour sa charge, il quitta Colmar et se retira à Ensisheim; cette ville était alors, depuis le quinzième siècle, le siége d'une chambre impériale, à laquelle ressortissaient le landgraviat d'Alsace, le Brisgau, la Forêt-Noire et les quatre villes forestières [1]. Mais il y rencontra de

[1] Après la réunion de l'Alsace à la France, cette chambre fut transférée à Fribourg, et Louis XIV établit une chambre royale à Brisach, qui fut transférée ensuite à Ensisheim, et reçut le titre de conseil souverain royal. Les troubles de la

nouvelles difficultés dans les fonctions d'avocat qu'il voulut exercer, et il prit le parti de quitter Ensisheim et l'Alsace, résolu d'embrasser l'état ecclésiastique. Après avoir examiné sérieusement sa vocation, il choisit l'ordre des capucins et se rendit à Altorf, où il fut reçu avec une joie extrême. Il fit son noviciat et sa théologie, et s'appliqua de plus en plus à acquérir les vertus sacerdotales. Son ardeur pour les humiliations et les austérités de la pénitence augmenta au point que ses supérieurs se crurent obligés de la modérer. Il chercha à combattre sa propre volonté, afin de parvenir de plus en plus à ce renoncement de nous-même, dont notre divin maître nous fait un devoir à tous. Cependant, à mesure qu'il faisait la guerre à ses penchants et à ses inclinations naturelles, la chair et le sang se révoltèrent contre lui; il eut de terribles tentations à vaincre, mais il les surmonta avec un courage vraiment héroïque et en suivant les avis de son directeur. Les mortifications prescrites par la règle ne suffisaient pas à sa ferveur; il en pratiquait encore de très-rigoureuses, et surtout pen-

---

guerre occasionnèrent une nouvelle translation à Brisach en 1674, et en 1680 le roi permit aux conseillers de porter des robes rouges. Louis XIV venait de fonder une nouvelle ville dans une île du Rhin. Cette ville, qui devait porter le nom de Saint-Louis, est connue sous celui d'Ile-de-Paille. Le roi crut devoir faciliter l'agrandissement de cette colonie naissante, y établit en 1681 son conseil souverain, et en 1694 il y ajouta une seconde chambre. Enfin, en 1698, ce conseil fut établi à Colmar, où il s'est maintenu depuis cette époque.

dant l'Avent, le Carême et les veilles des fêtes; ces jours-là il ne vivait que de pain, d'eau et de fruits secs. Au moment de prendre l'habit et de prononcer ses vœux, il donna ses biens et sa belle bibliothèque au séminaire diocésain, et renonça à toute espèce de propriété. En 1612 il fut ordonné prêtre et dit sa première messe à Fribourg en Brisgau avec une ferveur difficile à dépeindre. Tous les assistans fondirent en larmes en voyant sa piété, et chacun bénissait en secret le Seigneur d'avoir donné à son peuple un pasteur selon son cœur, qui promettait d'opérer tant de bien dans l'Église; et on ne se trompa pas.

Après quelques mois d'exercices, il fut nommé supérieur du monastère de Rheinfelden, à trois lieues de Bâle, et de là il partit pour Fribourg en Suisse et enfin pour Feldkirch[1]. Dans toutes les maisons qu'il dirigea, il a laissé des traces profondes de son zèle, de sa science et de son talent à convertir les pécheurs.

Le Seigneur lui avait accordé le don de la parole, et Fidèle (c'est le nom qu'on lui fit prendre lors de sa profession) eut le bonheur de ramener un grand nombre de calvinistes de leurs erreurs. Cependant il reçut de Rome la mission d'aller prêcher la foi chez les Grisons. Ce pays avait embrassé le calvinisme vers la fin du sei-

1 Ville située près du Rhin, aux confins du Tyrol et du pays des Grisons.

zième siècle, et Fidèle était le premier missionnaire qui y fut envoyé. On lui adjoignit huit religieux de son ordre, qui devaient travailler sous sa direction. Il trouva un peuple attaché aux nouvelles croyances avec tout le fanatisme de l'esprit de parti, et rien n'annonça d'abord que le saint homme dût goûter quelques consolations. Il ne se laissa cependant pas rebuter, ni par les fatigues des chemins difficiles, ni par les privations de toute espèce, ni par aucune menace de lui ôter la vie. Il convertit deux gentilshommes calvinistes, qui lui promirent du secours, qu'il refusa généreusement. Bientôt le Seigneur bénit ses travaux, et il ramena dans le sein de l'Église catholique beaucoup d'hérétiques qui avaient paru d'abord très-obstinés. En 1622 il pénétra dans le canton de Prettigau, où il convertit encore plusieurs calvinistes distingués. On attribua ces conversions moins à ses discours qu'à l'effet de ses ferventes prières.

Tant de conversions irritèrent les calvinistes au point qu'ils résolurent d'en arrêter le cours en cherchant à se défaire du saint missionnaire. Fidèle s'était rendu au couvent de Feldkirch pour y passer la semaine sainte : les calvinistes avisèrent alors aux moyens de le faire périr. Fidèle, ayant appris leurs trames perfides, bien loin de reculer et prêt à tout souffrir pour la religion de Jésus, s'estimait trop heureux d'être jugé digne de combattre pour une si belle cause. Il puisa dans la méditation de la mort et des

souffrances de son Sauveur, de nouvelles forces pour braver tous les tourments et la mort même, plutôt que de trahir son Dieu. Il prédit sa mort à plusieurs personnes et termina dès lors toutes ses lettres par ces mots : « Frère Fidèle, qui doit être bientôt la pâture des vers. » Il retourna à Sévis, dans le Prettigau, pour recommencer ses travaux et prêcher sur le texte de S. Paul : « Un Dieu, une foi, un baptême » (*Eph. IV,* 5), lorsqu'il entendit tout à coup s'élever un bruit devant l'église. La sentinelle qui était à la porte fut massacrée, et un calviniste tira un coup de fusil contre le saint, mais la balle ne l'atteignit point. Tous les assistants prirent la fuite; les soldats chargés de maintenir l'ordre se mirent en défense : on tomba sur eux et ils furent en partie ou pris ou tués. Fidèle descendit de chaire, alla se prosterner devant l'autel et demanda à Dieu la force de souffrir la mort pour lui. Il sortit ensuite de l'église et prit le chemin de Gruch. A peine eut-il fait quelques pas hors du village, qu'il se vit entouré par un groupe de soldats et de paysans calvinistes, ayant à leur tête un ministre. Ils traitèrent Fidèle de séducteur et voulurent le forcer à embrasser leur secte. « Que me proposez-vous? leur dit le saint homme; je suis venu parmi vous pour combattre vos erreurs, et non les embrasser. La doctrine de l'Église catholique est la foi de tous les siècles; je me garderai bien d'y renoncer. Au reste, sachez que je ne crains pas la mort. » A peine eut-il prononcé

ces paroles qu'il fut renversé par terre d'un coup d'estramaçon. Il se remit à genoux et dit d'une voix mourante : « Jésus, Marie, ayez pitié de moi; ô mon Dieu! pardonnez à mes ennemis; ils ne savent ce qu'ils font. » Il reçut en même temps un second coup, et les paysans le poignardèrent: on n'entendit pas une plainte, mais, comme un autre Étienne, il s'endormit paisiblement du sommeil des justes en priant pour ses bourreaux. Sa précieuse mort arriva le 24 avril 1622. Les fanatiques ne furent pas satisfaits en voyant le corps inanimé de leur victime, ils lui coupèrent la jambe gauche et le mutilèrent horriblement. Ils le laissèrent dans cet état et s'en retournèrent en triomphe chez eux. Les catholiques cherchèrent le corps et l'enterrèrent le lendemain. Lorsque Fidèle souffrit le martyre, il était âgé de quarante-cinq ans, dont il en avait passé dix dans l'ordre des capucins. Le 18 octobre de la même année on transféra son corps dans l'église des capucins de Feldkirch; quant à sa tête et sa jambe gauche, qui avaient été séparées du tronc, elles furent portées dans la cathédrale de Coire. Il s'est opéré un grand nombre de miracles par l'intercession du serviteur de Dieu; mais quelque temps après sa mort les Autrichiens, conformément à une prédiction du saint, défirent les calvinistes. Le ministre qui s'était mis à la tête des soldats fut si frappé de cette circonstance, qu'il se convertit et abjura publiquement l'hérésie. Fidèle a été béatifié par Benoît XIII en 1729, et canonisé

par Benoît XIV en 1746. Son nom est inséré dans le martyrologe romain.

Les capucins de Colmar ont, à plusieurs reprises, demandé des reliques de ce saint martyr, sans avoir jamais pu en obtenir.

27 AVRIL.

S. SIGISMOND, ROI DE BOURGOGNE ET MARTYR. (*Sigismundus.*)

(Voyez GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. franc.*, *lib.* 3; HENSCHENIUS, 1.er *die maï*; COCCIUS, *in rege Dagoberto*, *pag.* 148; BAILLET, Vie des saints, 1.er mai; BERLER, *Chronicon manuscr. rubeacense;* LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 7, pag. 76; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, liv. 4, p. 389.)

L'AN 524.

En ce jour l'Église de Strasbourg célèbre la fête de S. Sigismond, roi de Bourgogne, qu'elle honore comme martyr. Ce prince était fils de Gondebaud, roi des Bourguignons, et cousin germain de S.^e Clotilde, reine de France. Gondebaud, qui avait fait mourir quelques-uns de ses frères pour régner seul sur la Bourgogne[1],

---

1 Les Bourguignons, l'une des principales tribus des Vandales, établis d'abord dans le voisinage de l'Allemagne sur les bords de la Vistule, passèrent le Rhin en 407 et entrèrent dans les Gaules.

En 413 Gondicaire, leur premier roi, conquit le pays entre le haut Rhin, le Rhône et la Saône, et étendant sa domination de plus en plus, il forma un royaume qui comprenait le Dauphiné, la Savoie, le Valais, le Lyonnais, la Provence, la Bresse,

était arien, mais aimait cependant entendre les prédications de S. Avit, évêque de Vienne, en Dauphiné. Ce prélat, qui jouissait alors d'une très-haute considération, fit tous ses efforts pour détromper le monarque et le réconcilier avec l'Église catholique; mais le respect humain empêcha Gondebaud de professer publiquement une religion dont il reconnaissait néanmoins la vérité. Sigismond, son fils, fut plus heureux. Il profita si bien des instructions de son maître que, non content de recevoir la foi dans toute sa pureté, il se sentit encore porté à la pratique des austérités les plus rudes, et mena une vie très-édifiante.

Après la mort de Gondebaud, arrivée en 516, Sigismond fut élevé sur le trône de son père : l'un de ses premiers soins fut de purger ses États de l'hérésie qui les infectait, et des vices qui y régnaient. Il convoqua dans ce dessein, en 517, un concile national des huit provinces ecclésiastiques qui composaient son royaume, et assembla les prélats à Épaone, où présida S. Avit. On fit dans cette assemblée des règlements très-sages pour la discipline, comme on en avait fait quelques années auparavant dans le concile d'Orléans, convoqué par le grand Clovis. Sigismond avait déjà signalé son zèle en 516 par la

---

la Franche-Comté, la Bourgogne, etc. Genève était alors la capitale de ce royaume, qui subit différentes mutations, et enfin fut réuni à l'empire germanique.

fondation de la célèbre abbaye de Saint-Maurice, à Agaune en Valais : ce lieu était fréquenté par les fidèles qui allaient y implorer la protection de S. Maurice, martyrisé près de là avec la légion thébaine.

Peu de temps après Sigismond eut le malheur de perdre son épouse Amalberge, fille de Théodoric, roi d'Italie. Il se remaria. La nouvelle épouse conçut une haine violente contre le jeune prince Sigéric, que Sigismond avait eu de son premier mariage, et elle n'oublia rien pour le perdre dans l'esprit du roi. Ce jeune prince ayant eu un jour l'indiscrétion de lui reprocher qu'elle portait les habits de la reine défunte, sa mère, elle feignit d'avoir découvert une conspiration contre la vie du roi, et fit accroire à Sigismond que Sigéric, son fils, songeait à lui ôter la couronne avec la vie. Ce prince trop crédule, sans examiner une accusation peu fondée, fit étrangler Sigéric pendant qu'il dormait.

A peine Sigismond avait-il donné un ordre si barbare, qu'il s'en repentit; mais il n'y eut plus moyen de réparer sa faute. Étant entré dans la chambre de son fils, il eut la douleur de le trouver déjà mort, et se jetant sur son corps, il l'arrosa de ses larmes et parut inconsolable. Ne pouvant supporter la présence d'un lieu qui lui rappelait sa cruauté, il quitta son palais et se retira dans le monastère d'Agaune pour tâcher de fléchir la miséricorde de Dieu par les larmes de la pénitence, les jeûnes et la

prière. Il intéressa dans sa cause les religieux du lieu, qui se joignirent à lui pour lui obtenir de Dieu le pardon de son péché. Sa retraite ne fut pas inutile à cette maison : il y établit le chant perpétuel des psaumes et lui procura plusieurs autres avantages.

Il quitta Agaune avec la confiance que Dieu, par l'intercession des SS. martyrs Maurice et ses compagnons, lui avait pardonné son crime. Mais si sa miséricorde lui en remit la peine, sa justice exigea au moins de lui une satisfaction passagère, et pour l'exemple des chrétiens elle punit d'une disgrâce et d'une mort temporelle celui qu'elle voulait sauver éternellement. C'était exaucer pleinement la prière du prince pénitent, qui demandait comme une grâce d'être châtié en ce monde pour être épargné dans l'autre. Dieu permit que la guerre lui fût déclarée par les rois de France Clodomir d'Orléans, Childebert de Paris et Clotaire de Soissons. Les trois monarques marchèrent avec une puissante armée contre lui et son frère Godemar, le défirent et le firent prisonnier avec sa femme et ses enfants : Clodomir, qui était le chef de l'entreprise, les envoya tous à Orléans pour y être gardés étroitement. Godemar, qui s'était sauvé, profita de la retraite de l'armée française, rassembla de nouvelles troupes et reprit la plus grande partie de la Bourgogne : Clodomir fut tellement irrité de cette invasion, à laquelle il ne s'attendait point, qu'il fit massacrer ses pri-

sonniers et jeter leurs corps dans un puits du village de Saint-Père-Avy-la-Colombe, à quatre lieues d'Orléans, l'an 524.

On prétend que les corps de Sigismond, de sa femme et de ses enfants demeurèrent près de trois ans dans la fange de ce puits, jusqu'à ce que le bruit des miracles que Dieu y opérait engagea l'abbé du monastère d'Agaune à les demander et à les transporter dans son église, pour leur donner une sépulture honorable à côté des glorieux martyrs S. Maurice et ses compagnons.

Dagobert II, roi d'Austrasie, fonda, vers l'an 676, en l'honneur de S. Sigismond, entre Rouffach et Geberschwir, un monastère qu'il enrichit du crâne de ce saint, et où il établit des religieux de l'ordre de S. Benoît, en ordonnant que l'abbé qui serait élu, reçût sa confirmation de l'évêque de Strasbourg. On a perdu les titres primordiaux de cette abbaye.

Le premier abbé de ce monastère fut, d'après un très-ancien cartulaire que Coccius[1] prétend avoir lu, S. Imier, dont on faisait autrefois la fête dans l'abbaye le 12 octobre. Nous trouvons dans le Propre du diocèse de Bâle un S. Imier dont on fait la fête le 12 novembre, et qui, issu d'une famille noble dans les environs de Porrentruy, après avoir terminé ses études, quitta de bonne heure ses parents pour aller méditer les choses célestes dans la solitude. Il fit le voyage

1 *In rege Dagoberto.*

de la Terre sainte, et, de retour dans sa patrie, il s'établit dans une vallée sauvage, à quelques lieues du Doubs, et y mena la vie cénobitique. Il construisit plus tard une église en l'honneur de S. Martin, et mourut de la mort des justes, entouré de ses disciples. Tout ceci peut s'appliquer à S. Imier, premier abbé de Saint-Sigismond, qui peut avoir habité ce monastère avant son voyage en Terre sainte. Les époques s'accordent d'ailleurs assez bien.

Séverin, qui succéda à S. Imier dans l'administration de l'abbaye, est aussi compté au nombre des saints. Cette maison fut très-florissante pendant plusieurs siècles; mais elle perdit son lustre vers le milieu du onzième siècle et était presque réduite à rien, lorsque le pape Léon IX vint en Alsace en 1050. Il la rétablit sous le nom de prieuré, et en consacra l'église le 9 décembre, en l'honneur de l'évangéliste S. Marc, dont elle a depuis conservé le nom. Plus tard les prieurs ont pris le nom de prévôts. Quoique enclavée dans le diocèse de Bâle, la prévôté de Saint-Marc resta soumise à la juridiction de l'évêque de Strasbourg. Depuis le douzième siècle elle était sous la dépendance de l'abbaye impériale de Saint-George de Villingen, dans la Forêt-Noire, dont l'abbé nommait le prévôt; mais en 1749 elle passa à l'abbaye d'Ébersmunster, par lettres-patentes du roi. Depuis cette époque l'abbé d'Ébersmunster nommait le prévôt, qui prenait ses investitures de l'évêque

de Strasbourg. Le prévôt de Saint-Marc portait, de temps immémorial, le titre de camérier de l'évêché de Strasbourg. Le chef du saint roi Sigismond se trouve de nos jours dans l'église de Matzenheim.

Seman, curé de Guéberschwir, fonda, au milieu du douzième siècle, un couvent de religieuses entre Pfaffenheim et Guéberschwir; mais cette maison fut consumée par le feu du ciel en 1180, et les religieuses furent transférées à Saint-Marc, où elles restèrent jusqu'à la fin du quatorzième siècle. On voit encore de nos jours les ruines d'une chapelle dédiée à S. Léonard, et construite à la place du couvent incendié.

Un peu au-dessus de cette chapelle se trouve le pèlerinage dit Schauenberg avec une église dédiée à l'auguste mère de Dieu, et dont l'origine remonte au quinzième siècle. Cette église fut desservie autrefois par les récollets de Rouffach. La ville de Rouffach[1] était, depuis le sep-

---

1 Cette ville a produit plusieurs savants dont il paraît à propos de faire mention ici : Josse Hahn (*Gallus*), docteur en théologie, publia en 1483 un ouvrage intitulé *Mensa philosophica*; il mourut à Spire en 1516, où il était chanoine. Conrad Kirsner (*Pellicanus*) est l'auteur de la plus ancienne grammaire hébraïque que l'on connaisse : elle parut en 1503; il mourut professeur à l'université de Fribourg. Son neveu, Conrad Wolfhard (*Lycosthenes*), outre son *Elenchus*, publia avec son oncle une description de Rouffach, que Sébastien Münster a insérée dans sa Cosmographie.

Materne Berler rédigea en 1510 une Chronique de Rouffach, qu'il dédia à son père. Il mourut avec la réputation d'un saint prêtre vers le milieu du seizième siècle.

tième siècle, un fief de l'Église de Strasbourg; elle fut donnée avec toutes ses dépendances par le roi Dagobert II à S. Arbogaste, évêque de Strasbourg, en reconnaissance de ce que ce saint pontife, par ses prières, avait rendu à la vie Sigebert, fils de ce monarque, blessé mortellement à la chasse. Plusieurs évêques de Strasbourg firent leur résidence au château d'Isembourg, que les rois d'Austrasie avaient bâti. L'église paroissiale de Rouffach est un édifice dans le genre gothique, construit vers la fin du treizième siècle: on y remarque un tabernacle pointu qui s'élance jusqu'à la partie supérieure du bâtiment. Il est adossé contre le mur, à gauche, et paraît avoir servi à renfermer le saint sacrement. La pierre des fonts baptismaux, sculptée avec une grande délicatesse, mérite aussi d'être signalée. Cette église est dédiée à la sainte Vierge et à S. Arbogaste, évêque et patron du diocèse de Strasbourg. On voyait encore autrefois dans cette ville, au pied du château, un couvent construit à la fin du douzième siècle par des religieux bénédictins de Metz; mais à peine était-il achevé, qu'il fut détruit, en punition de ce que l'évêque de Strasbourg s'était déclaré pour le parti de l'anticésar Otton. Ce monastère fut rétabli plus tard dans la ville, où les religieux desservirent le château. La chapelle dédiée à S. Valentin et dans laquelle on prétendait, comme en plusieurs autres lieux, conserver le chef de ce saint martyr, était très-ancienne; les

épileptiques surtout la visitaient fréquemment. Elle fut donnée au collége des jésuites de Sélestat par Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg. Il résidait ordinairement à Rouffach quatre pères de cette société, qui furent chargés de l'enseignement des lettres.

Les récollets avaient aussi un couvent à Rouffach, et l'évêque Conrad de Busnang les y établit en 1444 à la place des cordeliers : leur église subsiste encore. On voyait encore à Rouffach deux préceptoreries, dont l'une, dépendant de Stéphansfelden, près de Brumath, était appelée hospice du Saint-Esprit. Elle était destinée à l'entretien des pauvres et des enfants trouvés : l'autre, appartenant à l'ordre teutonique, y fut établie après la destruction du village de Sundheim. Rouffach possédait, en 1381, plusieurs maisons de béguines, qui étaient sous la direction d'une dame noble de Redersheim. Les églises des villages de Pfaffenheim et de Guéberschwir sont toutes deux remarquables par leur architecture antique. Il est difficile d'assigner les époques de leur fondation, qui paraît cependant remonter jusqu'au commencement du onzième siècle.

On voyait autrefois, au-dessus d'Égisheim, entre les villages de Hüsseren et de Vœgtlingshofen, deux tours fort élevées, restes de l'ancienne abbaye de Marbach, fondée en 1094 par Mangold, prévôt du chapitre de Lautenbach. Ce monastère, construit sur un terrain concédé par Bourcard de Guéberschwir, était soumis à la

règle de S. Augustin. Les chanoines réguliers se sont toujours distingués par leur piété et leur attachement à la discipline. Les sciences de même n'ont jamais cessé chez eux d'être en honneur.[1]

---

1 Mangold, prévôt de Lautenbach, l'un des hommes les plus célèbres de son temps, n'est point assez connu; il naquit en Alsace, se rendit illustre par son savoir et ses écrits. Il professa publiquement les lettres divines et humaines, et d'Alsace il passa en France, où il ouvrit gratuitement des écoles en divers endroits. Il fut d'abord engagé dans le mariage, renonça ensuite au monde, et devint chanoine de Lautenbach. Élevé au sacerdoce, le pape Urbain II lui donna le pouvoir d'absoudre de l'excommunication tous ceux qui l'avaient encourue à cause du schisme. La mortalité survenue en Alsace en 1094 et 1095 faisant de grands progrès, presque toute la noblesse du pays allait trouver Mangold pour se faire absoudre. Il profita de cette occasion pour retirer du schisme un grand nombre de personnes, et les ramener à la soumission du saint-siége. En vain l'empereur Henri IV fit-il tous ses efforts pour le gagner, Mangold demeura ferme dans la défense de la cause qu'il avait embrassée, et même jusqu'à souffrir les fers et la prison plutôt que de renoncer à l'unité. Il fut le premier abbé de Marbach, et obtint de Rome deux bulles, l'une d'Urbain II en 1096, l'autre de Pascal II en 1103, ayant pour objet de confirmer l'établissement de son abbaye. C'est le dernier trait que l'on sache de la vie de Mangold. Il mourut à Marbach, où l'on montrait encore son tombeau au moment de la révolution française.

Ce savant a laissé plusieurs écrits : un commentaire sur le psautier, fort estimé; des notes marginales sur le texte du prophète Isaïe; des gloses sur l'évangile de S. Mathieu, un commentaire sur les épîtres de S. Paul, et deux apologies de Grégoire VII, qu'il nomme un saint. La première de ces apologies a été perdue, l'autre a été publiée par Muratori dans le quatrième tome de ses anecdotes; Padoue, 1713, in-4.° (Voyez Dom Ceillier, Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques, tom. 21, pag. 232, etc.)

Cette abbaye a beaucoup souffert pendant la guerre des rustauds en 1525; les Suédois la pillèrent de même en 1632; mais elle se remit de ces désastres et continua d'être dans un état très-florissant jusqu'au moment de sa suppression. C'est la seule de toutes les abbayes d'Alsace dont l'histoire nous ait transmis si peu de détails et de souvenirs. On voyait aussi dans les environs de ce monastère un couvent du tiers-ordre de S. François, dit *zu dem Wasserfall* (de la cataracte), mais qui fut détruit pendant la guerre des rustauds.

10 MAI.

En ce jour l'Église de Strasbourg fait commémoration des S.[es] Sophie et de ses trois filles, Foi, Espérance et Charité, dont les corps furent transportés de Rome, en 777, et déposés, le 10 mai de la même année, par le bienheureux Remi, évêque de Strasbourg, au monastère d'Eschau, qu'il avait fondé et dont il a déjà été question. Ces saintes souffrirent le martyre sous le règne d'Adrien, et on croit que Sophie donna à ses filles les noms sous lesquels elles sont connues, par dévotion et par amour pour les vertus théologales. Il est cependant des auteurs qui pensent que ces noms sont moins des noms propres que des noms appellatifs, et qu'on a voulu désigner par leurs vertus de saintes martyres dont les noms étaient inconnus. Le calendrier alsacien du neuvième siècle, le martyrologe d'Usuard,

l'ancien bréviaire de Strasbourg, imprimé en 1478, placent leur fête au 10 mai, comme au jour de leur translation à Eschau. Remi avait établi dans son monastère la règle canoniale comme elle s'observait alors à Hohenbourg et à Niedermunster. Entre autres dons que ce prélat lui fit, il lui accorda aussi le privilége de recueillir des paillettes d'or dans le Rhin, près de l'île de Zuzenau[1]. Eschau fut détruit par les Huns, qui ravagèrent l'Alsace en 926. L'évêque Widerold rétablit les bâtiments, et ses successeurs Guillaume et Hetzelon se montrèrent très-généreux envers cette abbaye, distinguée alors par sa régularité et la noblesse de ses chanoinesses. Mais le relâchement s'y glissa, et les désordres étant parvenus à leur comble, l'abbesse et le peu de chanoinesses qui y étaient restées, la cédèrent, en 1525, à l'évêque de Strasbourg, Guillaume de Honstein. Le pape Paul III confirma, en 1536, l'union de cette abbaye à la manse épiscopale. Guillaume y avait établi, en 1533, huit prébendiers; mais ceux-ci la quittèrent vers l'an 1608, et en 1615 elle fut donnée au grand chapitre de Strasbourg, qui en jouit jusqu'au moment de la révolution.

L'église d'Eschau est très-ancienne; le chœur est bâti en forme de coquille. On voit, derrière

1 Ce monastère reçut de la générosité du saint évêque la chapelle de Saint-Michel où S. Arbogaste avait été enterré, et que l'on voyait à Strasbourg dans une cour de la même ville; une autre à Rouffach, et des biens à Châtenois, Bindern, etc.

le grand autel, un tombeau de pierre en forme de châsse, élevé sur des piliers où furent déposés autrefois les ossements des S.[es] Sophie et ses trois filles.

3 JUIN.

S. MORAND, PRIEUR DU MONASTÈRE PRÈS D'ALTKIRCH. (*Morandus.*)

(Voyez les Bollandistes, *tom.* 1, *jun.;* les Annales de Colmar; LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.[er], liv. 16, p. 188; le Propre du diocèse de Bâle; SCHŒPFLIN, *Alsatia illustrata, tom.* 2, *pag.* 37.)

VERS LE MILIEU DU 12.[e] SIÈCLE.

Les comtes de Ferrette, qui possédaient de si vastes domaines dans le Sundgau, s'étaient en tout temps distingués par leur zèle pour la religion, et nous leur devons la fondation d'un grand nombre d'églises et de monastères, qui ont subsisté longtemps. Une ancienne tradition parle d'une église dont l'origine remontait jusqu'aux premiers temps du christianisme, dédiée au martyr S. Christophe, et à laquelle on donna le nom d'Altkirch à cause de son ancienneté. Le comte Frédéric se proposa, au commencement du douzième siècle, d'agrandir cette église et d'y ajouter des revenus. Il y mit d'abord des chanoines, mais voyant que leur conduite ne répondait pas à ses espérances, il sollicita saint Hugues, abbé de Cluni, de lui envoyer des religieux pour y établir un monastère sous la dé-

pendance de l'abbaye de Cluni. Hugues se rendit à la prière du comte et lui envoya plusieurs de ses religieux d'une vertu éprouvée, pour aller prendre possession de l'église d'Altkirch. Mais comme ces religieux ne connaissaient pas la langue du pays, ils ne purent être d'un grand secours aux peuples et ils demandèrent à retourner dans leur abbaye. Il y avait alors à Cluni un jeune religieux nommé Morand, d'une des premières familles des Gaules, originaires des environs de Worms. Celui-ci avait renoncé au monde et à tous les avantages qui l'y attendaient pour se consacrer à Dieu, et ayant fait ses vœux, il se distingua bientôt par sa régularité et sa piété. Hugues crut donc pouvoir lui confier l'administration du monastère d'Altkirch : il l'y envoya. Le comte Frédéric et les peuples d'alentour se ressentirent bientôt du zèle de Morand, de sorte que, l'abbé Hugues étant mort, et Ponce, qui lui succéda, étant venu lui-même en Alsace pour y visiter le nouveau monastère, il obtint du comte des lettres de confirmation, qui furent datées de l'an 1115, sous le pontificat de Pascal II. Morand gouverna son monastère avec une rare sagesse et une grande prudence. Ses exhortations, jointes aux beaux exemples qu'il donnait à toute la contrée, firent les plus vives impressions sur l'esprit du peuple. Il ramena aux devoirs de la religion un grand nombre de chrétiens qui s'en étaient éloignés depuis longtemps. Le Seigneur lui accorda le don des miracles, et sa réputation

s'étendit en peu de temps par tout le Sundgau. Morand parvint à un âge très-avancé et reçut le prix de ses travaux vers le milieu du douzième siècle, le 3 juin. Après sa mort son tombeau devint célèbre par les nombreux miracles qui s'y opérèrent, ce qui engagea l'évêque de Bâle à demander sa canonisation. Le monastère reçut, à peu près deux siècles après le décès du saint homme, le nom de prieuré de Saint-Morand, et la petite ville qui fut construite à l'entour ayant été incendiée, on la rebâtit sur la colline voisine[1]. On y construisit en l'honneur de la sainte Vierge une église indépendante du monastère, et qui fut consacrée en 1345 par Jean de Cernay, évêque de Bâle. Le prieuré de Saint-Morand fut toujours habité par des bénédictins jusqu'en 1621. Alors Léopold, archiduc d'Autriche, le donna aux jésuites de Fribourg. S. Morand est le patron du Sundgau.

La petite ville de Landser renfermait autrefois un couvent de capucins qui y fut construit en 1639.

Nous ne pouvons pas omettre ici la ville de Mulhouse, qui, avant d'embrasser la réformation, possédait plusieurs maisons religieuses. L'é-

---

1 La ville d'Altkirch a donné naissance à plusieurs hommes savants : Jean-Ulric Surgant, qui mourut à Bâle en 1503, après y avoir été chanoine et curé. On lui doit un *Manuale parochorum*, et d'autres ouvrages théologiques estimés. Le siècle suivant a produit deux jésuites, Jean et George Birgeisen, auteurs de traités ascétiques devenus fort rares de nos jours.

glise paroissiale était dédiée à S. Étienne, et paraît avoir été construite à des époques différentes. Le chœur est de la fin du quatorzième siècle, et la nef paraît être du quinzième. Le couvent des augustins fut construit vers l'an 1270. Au moment de la réforme les moines en sortirent, et il fut converti en hospice. En 1624 il servit de halle aux blés, et en 1644 d'arsenal.

Le monastère de Sainte-Claire, établi vers l'an 1270, fut réduit en cendres en 1465 : comme cette maison n'avait que de modiques revenus, il ne lui fut presque plus possible de se remettre de cet accident. Le magistrat de la ville l'acheta en 1523, et on la convertit, en 1538, en maison de refuge pour les pauvres. L'hôpital y fut réuni en 1624.

L'église des cordeliers date de l'an 1280, ou environ. Le chœur a servi depuis 1661 à l'exercice du culte des protestants français, et le couvent d'atelier à une société d'imprimeurs.

Les ordres teutonique et de Saint-Jean de Jérusalem avaient aussi, depuis le règne de Rodolphe de Habsbourg, des préceptorats à Mulhouse. Les Suédois s'en emparèrent en 1634 et en 1685. Louis XIV disposa des biens et des revenus qui avaient appartenu à l'ordre teutonique, en faveur des chevaliers de Saint-Lazare.

Les catholiques qui, de nos jours, sont assez nombreux dans cette ville, font leurs offices dans l'ancienne église des cordeliers. On voyait aussi à Rixheim un préceptorat de l'ordre teutonique.

Nother de Wittenheim avait fondé en 1135 à Schœnensteinbach un monastère de femmes où l'on établit d'abord la règle de Citeaux, mais en 1159 les religieuses adoptèrent celle de S. Augustin. En 1397 elles adoptèrent enfin l'institut de S. Dominique, qui y fut suivi jusqu'à la suppression du couvent par la révolution française.

Entre Huningue et Brisach est situé le village d'Othmarsheim. Il est naturel de croire, avec Beatus Rhenanus, que ce lieu a pris son nom de S. Othmar[1], qui fut abbé de Saint-Gall, en Suisse, et qui, par sa sainteté et la multitude de ses miracles, rendit son nom célèbre dans la Suisse, la Souabe et l'Alsace. On voit dans ce village une église bâtie en forme de rotonde, dont la construction a donné lieu à quantité de conjectures. Il est des auteurs qui prétendent qu'elle est le reste d'un temple romain dédié au dieu Mars, et qui aurait même donné son nom au village; d'autres pensent qu'elle a été construite du temps de Charlemagne, où cette manière de bâtir était assez en usage. Nous ne déciderons rien dans cette matière. Au commencement du onzième siècle le comte Rodolphe, frère de l'évêque Werner de Strasbourg, y fonda, de concert avec son épouse Adélaïde, pour des religieuses bénédictines, un monastère qui fut sécularisé plus tard et érigé en chapitre de chanoinesses. Cette maison souffrit beaucoup pendant la guerre que

---

1 Ce saint abbé mourut, selon Baronius, en 758.

le comte Rodolphe de Habsbourg eut à soutenir contre l'évêque de Bâle; elle fut de même saccagée par les Bâlois, en 1445, lors de la guerre de ceux-ci contre la maison d'Autriche. Les Bernois lui firent aussi beaucoup de mal en 1468, lorsqu'ils vinrent en Alsace protéger Mulhouse contre la noblesse du Sundgau.

La ville d'Ensisheim renfermait autrefois le plus ancien couvent de capucins d'Alsace, qui fut fondé en 1603. On y vit aussi un couvent de religieuses du tiers-ordre de S. François. Le collége des jésuites y fut construit en 1614 par Maximilien, archiduc d'Autriche, et doté des biens de plusieurs prieurés situés dans la haute Alsace. Ce collége a produit des hommes distingués dans les lettres, et rendu de grands services à la religion et aux sciences [1]. Lors de sa suppression, ses biens furent affectés au collége de Colmar. Les bâtiments, dès lors destinés à servir

---

1 Parmi eux on compte le célèbre Jacques Balde, jésuite, auquel on a donné le nom d'*Horace allemand;* il était né à Ensisheim en 1603. Ses poésies latines ont été récompensées par le souverain pontife et louées par Herder; ses œuvres complètes, qui parurent à Cologne en 1660, furent réimprimées en 1805 et traduites en allemand. Balde mourut à Neubourg sur le Danube au-dessous d'Ulm, en 1668. On nomme encore Henri Sapper, qui fut abbé de Lucelle et auteur d'une chronique, et François Spener, qui publia en 1726 un écrit intitulé: *Magnus Hugo Grotius in Vitriario parvus.* On voit dans l'église paroissiale d'Ensisheim une énorme pierre tombée du ciel en plein midi, l'an 1492, le 7 novembre. Elle pesait alors 280 livres. Les plus célèbres chimistes en ont fait l'analyse, et on a beaucoup écrit sur cet aérolithe.

de maison de refuge pour les pauvres, ont été de nos jours considérablement augmentés. Ils servent de maison de détention à plusieurs départements.

Après que Louis XIV eut cédé la ville de Brisach à la maison d'Autriche, d'après le traité de Ryswick, il fit construire sur les bords du Rhin une forteresse appelée depuis le Neuf-Brisach, et dont le célèbre Vauban traça le plan en 1699.

On y établit, au dernier siècle, un petit couvent de capucins, qui fut supprimé lors de la révolution, ainsi que la chapelle de la très-sainte Trinité.

5 JUIN.

S. BONIFACE, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, APÔTRE DE L'ALLEMAGNE ET MARTYR. (*Bonifacius.*)

(Voyez Mabillon, *Annal.*, *tom.* 3, *pag.* 447; Serrarius, *Rerum Moguntiæ, cum annot. et suppl.*, *Francofurti ad Mœn.*, 1722, *lib.* 3, *pag.* 251 *et seq.*; Schœpflin, *Als. ill.*, *tom.* 1, *p.* 346; Grandidier, Hist. de l'Église de Strasbourg, liv. 2, pag. 168 et suiv.; Baillet, Vie des saints, 5 juin.)

L'AN 755.

Le premier évêque que l'Église de Strasbourg reconnaît et vénère, est S. Amand, envoyé en Alsace par le saint-siége lui-même. Ses successeurs furent élus par acclamation du clergé et du peuple, d'après la discipline de ce temps-là. Les évêques voisins, comme ceux de Spire, de

Worms, etc., confirmèrent l'élection. La voix du peuple était alors regardée comme la voix de Dieu, et la multitude, qui n'agissait que par des motifs purs et désintéressés, jetait ordinairement les yeux sur le personnage du clergé le plus digne par ses vertus et ses connaissances. On élisait un ancien prêtre ou un ancien diacre instruit, sage et vieilli à l'ombre du sanctuaire, dans les fonctions du saint ministère, sous les yeux de ceux dont il possédait la confiance et la vénération. On a vu aussi plusieurs fois de saints moines, arrachés soit au cloître, soit à une solitude, occuper le siége épiscopal de Strasbourg. Lorsque, plus tard, notre Église fut enrichie par les dons des souverains, ceux-ci exercèrent quelque influence sur la nomination des évêques. Dagobert II, qui avait eu tant de part à l'élection de S. Arbogaste, offrit, après la mort de ce prélat, son siége à S. Wilfride, évêque d'York, pour reconnaître les services que ce saint homme lui avait rendus pendant son exil en Angleterre. Eddius Stephanus, chantre de l'église d'York, dans sa Vie de S. Wilfride, parle de l'Église de Strasbourg comme d'une Église puissante, et dès l'année 774, elle avait le droit de battre monnaie et celui de péage.

Sous le règne des rois carlovingiens, les élections des évêques revinrent au clergé et au peuple, mais les princes les confirmèrent : Charlemagne, en rétablissant la liberté de l'élection, dressa lui-même les règles qui devaient être

observées, et traça les qualités que devait avoir un évêque. Il statua que l'évêque serait toujours choisi parmi les membres du clergé qui composent l'Église, à moins qu'il n'y eût point de sujet qui réunît les qualités requises par les canons. Mais les règles du grand empereur ne furent pas toujours fidèlement observées ; souvent les élections furent l'occasion de troubles, de séditions, de procès et même de guerres, fruits malheureux de l'ambition. C'est alors que la cour de Rome interposa son autorité et se réserva le droit de nommer à l'évêché de Strasbourg. Il est vrai que les papes n'usèrent que fort tard de ce droit : on n'en trouve point d'exemple avant le treizième siècle. Clément V profita, en 1307, des troubles qui divisaient alors l'Église de Strasbourg en quatre sections pour nommer évêque Jean I.er Plusieurs de ses successeurs imitèrent son exemple, mais le chapitre réclama et continua de soutenir son droit d'élection, qui lui fut enfin assuré de nouveau par le concordat germanique, et confirmé par nos rois lors de la réunion de Strasbourg à la couronne de France.

L'évêque de Strasbourg étant élu, son élection était confirmée par le métropolitain, qui le consacrait aussitôt lui-même, ou nommait à cet effet un autre prélat. Il paraît que l'Église de Strasbourg a été soumise, dès son origine, à la métropole de Mayence; car lorsque la religion chrétienne s'établit dans les Gaules, les métropoles

civiles devinrent aussi en général métropoles ecclésiastiques. Or, comme Mayence était alors celle de la première Germanie, dont Strasbourg faisait partie, il est à croire que l'évêque de cette dernière ville fut suffragant de la première. Tel était alors l'usage établi, et que le sixième canon du concile de Nicée avait fixé. Mais la ville de Mayence ayant été saccagée en 407 par les Vandales, Strasbourg fut soustrait à sa domination spirituelle et soumis à celle de Trèves : cette nouvelle circonscription subsista jusqu'en 751. A cette époque le pape Zacharie érigea de nouveau Mayence en métropole et nomma à ce siége, d'accord avec le roi Pépin, S. Boniface, dont nous allons parler. La nouvelle métropole comprit les évêchés de Spire, Worms, Strasbourg, Cologne, Tongres, Utrecht, Augsbourg, Coire et Constance : Strasbourg lui resta soumis jusqu'au moment de la révolution française. Depuis le concordat de 1801, Besançon est devenu notre métropole. La haute Alsace, qui faisait autrefois partie de l'évêché de Bâle, a été en tout temps soumise à cette dernière.

S. Boniface, appelé d'abord Winfrid, naquit vers l'an 680 à Crediton, dans la province de Devonshire, en Angleterre. Dès sa plus tendre enfance on avait remarqué en lui un vif amour pour Dieu, dont il donna des preuves dans plusieurs circonstances. Des missionnaires qui parcouraient alors le pays pour instruire les peuples dans la religion chrétienne, s'arrêtèrent un jour

chez son père. Le pieux enfant, qui eut occasion d'observer leur conduite en fut si touché, qu'il conçut dès lors une haute estime pour l'état religieux, et il avoua lui-même par la suite que les impressions que ces prêtres avaient faites sur son âme ne s'effacèrent jamais.

A mesure que Winfrid avança en âge, on vit se développer en lui le désir d'embrasser l'état religieux, et son père, qui avait d'autres vues sur lui, fit de grands efforts pour l'en détourner: mais la Providence, qui avait destiné Winfrid à devenir un jour l'instrument de salut d'un grand nombre de fidèles, envoya une maladie au père; celui-ci reconnut dans cet événement la main de Dieu et ne s'opposa plus à l'exécution de la volonté de son fils. Winfrid se rendit alors au monastère d'Escancester-Exeter, et y passa treize ans sous la conduite du saint abbé Wolphard. Quoiqu'il ne fût lié par aucun vœu, il pratiqua cependant tout ce que l'esprit de pénitence peut suggérer, et surpassa en mortifications beaucoup de religieux.

Le désir de s'instruire davantage, afin de se rendre plus utile aux fidèles, le porta à quitter son premier monastère et à passer dans celui de Nutcell, au diocèse de Winchester, si célèbre alors par la régularité de sa discipline et son école, dirigée à cette époque par Winbert. Sous ce maître habile, Winfrid fit des progrès extraordinaires dans la rhétorique, la poésie, l'histoire et les divines Écritures. Il fut lui-même chargé

dans la suite d'enseigner ces mêmes sciences, et en s'acquittant de cette fonction, il excita l'admiration de tous les religieux. Ses connaissances et ses vertus le firent élever au sacerdoce, et dès ce moment il s'appliqua avec le zèle d'un apôtre au ministère de la parole et à la sanctification des âmes. Sa réputation s'étendit bientôt par tout le royaume, il fut consulté de toutes parts comme un oracle, au point que les évêques ne statuèrent dans les synodes, sur les points de discipline, qu'après avoir pris son avis.

Depuis longtemps le saint homme gémissait dans son cœur sur le malheur de tant de peuples que la lumière de l'Évangile n'avait pas encore éclairés : l'Allemagne, surtout les contrées du nord, la Frise et les provinces situées le long de la mer Baltique, avaient jusqu'alors peu entendu parler de Jésus-Christ; les ténèbres de l'idolâtrie couvraient encore ce vaste champ du père de famille. Winfrid demanda à Dieu comme une grâce d'aller annoncer la religion chrétienne à ces nations à demi barbares, et ne pouvant plus douter de la volonté du Ciel, il exposa son dessein à l'abbé du monastère pour en solliciter la permission de parcourir la Frise, afin d'y planter la foi de Jésus-Christ : il l'obtint et partit, comblé des bénédictions de toute la communauté. Mais des difficultés graves s'opposèrent à l'exécution de son noble projet. Charles-Martel, maire du palais de France, était alors en guerre avec Radbod, roi de la Frise.

Winfrid crut d'abord pouvoir surmonter cet obstacle et alla à Utrecht, capitale du pays, pour saluer Radbod et lui demander la permission de prêcher la foi catholique dans ses États; mais ce prince s'y refusa, et le saint missionnaire se vit obligé de reprendre le chemin de l'Angleterre et de rentrer dans son monastère. Quelque temps après son retour, l'abbé Winbert étant mort, Winfrid fut élu à sa place. Il fit d'abord de vains efforts pour détourner de lui cette charge, qui lui parut si redoutable; mais il fallut obéir : il ne la conserva cependant pas longtemps, mais s'adressa à l'évêque de Winchester, qui accepta sa démission. Winfrid passa deux ans en Angleterre et se prépara de plus en plus aux pénibles fonctions qu'il devait entreprendre plus tard. Il partit enfin pour Rome et alla se présenter au pape Grégoire II pour lui demander les pouvoirs nécessaires afin de prêcher avec fruit la foi catholique aux peuples du Nord. Le pontife lui demanda les lettres de son évêque, et, les ayant lues, il questionna pendant quelques instants le pieux prêtre. Les réponses sages et judicieuses de Winfrid lui gagnèrent l'estime de Grégoire, qui lui donna plein pouvoir de prêcher l'Évangile par toute l'Allemagne. Il lui fit aussi présent d'une grande quantité de reliques, lui remit des lettres de recommandation pour plusieurs princes chrétiens, et lui donna sa bénédiction.

Winfrid partit aussitôt pour l'Allemagne. En

passant par la Bavière et la Thuringe, il eut occasion d'exercer d'abord son ministère et baptisa un grand nombre d'infidèles. Il y avait à la vérité des chrétiens dans les provinces voisines de la France; mais le commerce continuel avec les idolâtres avait presque éteint en eux tous les sentiments de la foi. Ce qui attristait le plus le saint homme, c'était de voir le mal dans le sanctuaire même; car les évêques et les prêtres de ce pays n'étaient guère distingués du peuple, et leurs mœurs étaient aussi grossières que celles des fidèles. Winfrid, par ses discours, les engagea à renoncer à leurs vices et les porta à vivre conformément aux préceptes de la religion et à la discipline de l'Église.

Quoique tous ses pas fussent des bienfaits pour les peuples, qu'il ramenait de leurs erreurs et consolidait dans la foi, le vertueux missionnaire s'affligeait néanmoins vivement de ne pouvoir aller porter la foi dans la Frise, pour laquelle il se croyait particulièrement destiné. Dieu exauça enfin ses vœux : la mort du roi Radbod lui ouvrit le chemin de ce pays, et Charles-Martel, qui en était devenu maître, lui facilita les moyens de satisfaire son noble zèle. De concert avec S. Willibrord, évêque d'Utrecht, il s'appliqua à gagner un nombre infini d'âmes à Jésus-Christ. Après trois ans de travaux, il vit, non sans effroi, que Willibrord le destinait à être son successeur. Se croyant indigne de porter le fardeau de l'épiscopat, il quitta sa mission et se

retira dans la Saxe, qu'il parcourut, ainsi que la Hesse. Partout l'attendait une riche moisson; il eut la consolation de convertir un grand nombre de païens, de détruire les temples des idoles et de les remplacer par des églises chrétiennes.

Winfrid, heureux à la vue des bénédictions que le Ciel versait sur ses travaux apostoliques, crut qu'il était de son devoir d'en instruire le chef de l'Église, et de lui faire part en même temps des difficultés qu'il rencontrait dans l'exercice de ses fonctions. Le pape bénit le Père des miséricordes en apprenant les succès du saint missionnaire : il lui adressa une lettre très-flatteuse pour l'en féliciter, et lui manda de venir lui détailler ses travaux. Winfrid se rendit sur-le-champ à cette invitation, et arriva à Rome en 723. Grégoire II s'étant assuré de son orthodoxie, il le sacra évêque. Winfrid portait depuis quelque temps le nom de Boniface, que le pape lui confirma dans cette occasion. Après avoir fait le serment de maintenir la foi dans toute sa pureté, il laissa sur le tombeau de S. Pierre une copie de ce serment, écrite de sa propre main, et le pape lui remit un recueil de canons choisis des différents conciles, pour lui servir de règle de conduite; il le recommanda de nouveau aux princes des pays qu'il allait parcourir.

Boniface, plein d'un nouveau zèle, mit la main à l'œuvre et travailla avec une ardeur incroyable à propager le règne de la vérité. Il fonda plusieurs églises dans la Hesse et établit un mo-

nastère à Erfurt[1]; mais voyant que le nombre des chrétiens augmentait de jour en jour, il demanda à l'Angleterre de nouveaux ouvriers pour le seconder dans l'œuvre de Dieu.

Après la mort de Grégoire II, Grégoire III monta sur la chaire pontificale. Boniface envoya à Rome plusieurs de ces prêtres pour consulter le successeur de S. Pierre sur plusieurs obstacles imprévus qu'il avait rencontrés. Le pape reçut les députés avec beaucoup de distinction, leur donna le *pallium* pour Boniface, qu'il nomma primat et archevêque de toute l'Allemagne, avec pouvoir d'ériger des évêchés partout où il le jugerait nécessaire.

Dans un troisième voyage que notre saint fit à Rome, en 738, il fut nommé légat du saint siége en Allemagne, et comblé de marques extraordinaires de respect et de vénération. A son retour dans le pays de ses travaux, Boniface fut appelé par le duc Odilon de Bavière. Il prépara alors l'établissement de plusieurs siéges épiscopaux, tels que ceux de Freisingen, de Ratisbonne et, plus tard, d'Erfurt, de Buraberg (siége transféré à Paderborn), de Wurtzbourg et d'Eichstædt. Le souverain pontife Zacharie, qui succéda à Grégoire III, confirma tout ce que Boni-

1 Nous préférons Erfurt à Orford, nom que les auteurs français donnent à l'endroit où S. Boniface fonda un monastère; d'autant plus que nous lisons dans Büsching, tom. 6, pag. 541 : « S. Boniface y établit un évêque, mais qui n'eut point de « successeur. »

face avait fait en Allemagne. Charles-Martel étant mort en 741, son fils aîné, Carloman, lui succéda dans la charge de maire du palais du royaume d'Austrasie et de la partie des États d'Allemagne qui furent soumis à la France : il aida de tout son pouvoir les diverses entreprises de Boniface, et la foi catholique s'étendit de plus en plus. Vers ce temps-là parurent en Allemagne deux imposteurs, dont l'un, nommé Adalbert et de naissance française, prétendait connaître le secret des cœurs ; l'autre, né en Écosse, enseignait, entre autres erreurs, que Jésus-Christ, en descendant aux enfers, délivra les âmes de tous les damnés. Boniface convoqua un concile où tous deux furent condamnés. Carloman les fit mettre en prison. Ce prince, édifié du zèle de S. Boniface, s'était soumis à sa direction spirituelle et suivait religieusement ses avis. Ayant depuis renoncé au monde, il entra dans l'ordre de S. Benoît, et mourut en 755 à Vienne[1], pendant un voyage qu'il avait été obligé de faire pour quelques affaires qui concernaient son ordre.

Il ne paraît pas que S. Boniface prît une part directe au changement qui venait de s'opérer dans la monarchie française et qui précipita du trône Childéric III pour y placer Pépin le Bref. Tout occupé du bien de la religion, les

1 Vienne en Dauphiné, qu'il ne faut pas confondre avec Vienne, capitale de l'Autriche, ville qui était alors de la Pannonie, et où les Francs n'avaient pas encore établi leur domination.

intérêts de la politique lui furent étrangers. Il ne put cependant se refuser à couronner Pépin, qui l'avait désigné à cet effet comme le plus saint prélat de son royaume. Quoique évêque depuis longtemps, Boniface n'avait cependant pas encore de siége fixe. Le roi Pépin lui donna l'évêché de Mayence, que le pape Zacharie érigea en métropole, comme il a été dit au commencement de cet article. Comme Boniface avait affaire à un peuple grossier et barbare, il appela de nouveau d'Angleterre des moines et des prêtres recommandables par leurs vertus, ainsi que plusieurs vierges, et leur confia l'œuvre de dépouiller de la rouille de leur barbarie les farouches Germains, et de les civiliser. On cite parmi les premiers les SS. Wigbert, Bourkard de Wurtzbourg, Lulle, qui succéda à Boniface sur le siége archiépiscopal de Mayence, et Willibaud d'Eichstædt : parmi les femmes, S.e Liobe, parente de S. Boniface, S.e Walburge, dont il sera parlé le 12 octobre, S.e Thècle, S.e Cunihilde et plusieurs autres. Boniface les mit à la tête des monastères qu'il avait fait construire. La plus célèbre des maisons religieuses qui lui durent leur origine, fut l'abbaye de Fulde, qui a subsisté avec tant de gloire et produit un si grand nombre d'hommes distingués par leurs vertus et l'étendue de leurs connaissances. Sa fondation remonte à l'année 746.

On peut dire en quelque sorte de Boniface ce que l'apôtre disait de lui-même, *que sa sol-*

licitude pastorale embrassait toutes les Églises; car, outre les soins qu'il donnait à son diocèse et aux contrées que son zèle avait converties à la foi de Jésus-Christ, il veilla encore sur le pays qui l'avait vu naître. Ayant appris qu'Éthelbaud, roi de Mercie[1], se livrait à des déréglemens que le christianisme condamne, et que ses mauvais exemples scandalisaient les peuples, il lui écrivit une lettre dans laquelle respire un ton de fermeté et de courage vraiment apostolique, qui ne connaît point les ménagements d'un vil respect humain. Il écrivit en outre plusieurs lettres pressantes en Angleterre pour demander des livres et surtout les ouvrages de Bède, dont il recommandait le plus la lecture après celle des livres saints. Toutes ses lettres contiennent des leçons de la morale la plus aimable et la plus persuasive, et mettent dans tout leur jour les belles qualités du grand prélat. Tantôt c'est un docteur qui instruit, qui éclaire les consciences, qui dissipe les doutes; tantôt c'est un tendre père qui apprend à ses enfants à servir et à bénir un Dieu de bonté et d'amour; tantôt enfin c'est un pasteur zélé et charitable qui cherche à ramener les brebis de leurs funestes égarements, mais qui les presse avec douceur et les reprend avec bonté.

A ce zèle pour le salut des fidèles, Boniface

---

1 La Mercie était un des sept royaumes qui partageaient alors l'Angleterre.

joignait une extrême vigilance sur la conduite de son clergé. Pour augmenter de plus en plus l'esprit apostolique dans les ministres de l'Église, il tint de fréquents synodes : on a fait un recueil des canons qui y furent établis. Ils dénotent un homme sage et uniquement occupé de la gloire de Dieu.

Depuis longtemps le saint homme avait demandé au pape la permission de se démettre de son siége épiscopal pour suivre son attrait pour les missions. Zacharie y ayant enfin consenti, Boniface sacra lui-même son successeur, S. Lulle, en 754. Touché de l'état pénible auquel étaient réduits des religieux qui, donnant tout leur temps à l'instruction des enfants, ne pouvaient se procurer les vêtements dont ils avaient besoin, Benoît écrivit à Fulrade, abbé de Saint-Denis, pour le prier de proposer à Pépin le choix qu'il venait de faire de S. Lulle, et l'engagea à accorder quelques secours à ces religieux. La lettre eut son effet et Pépin accorda tout. Terminant alors ses affaires et ayant reçu de Rome la confirmation de la nomination de son successeur, il partit avec quelques missionnaires pour aller annoncer la foi aux peuples les plus reculés du Nord et de la Frise. Il eut le bonheur d'en convertir un grand nombre, qui reçurent le baptême. La veille de la Pentecôte de l'an 755, il se proposa de donner la confirmation aux néophytes : ne pouvant les renfermer tous dans une église, il résolut de leur adminis-

trer ce sacrement en pleine campagne. On avait dressé des tentes au lieu fixé, et Boniface s'y était rendu : il s'était mis en prières en attendant les nouveaux chrétiens, lorsqu'il vit arriver une multitude d'infidèles les armes à la main. Ils fondirent sur sa tente, et ses domestiques, étant accourus, se disposèrent à repousser les barbares; mais le saint les en empêcha, leur annonçant hautement qu'il était prêt à mourir pour Jésus-Christ, et les préparant eux-mêmes au martyre. Les infidèles se jetèrent alors sur le digne prélat et le massacrèrent avec cinquante-deux autres chrétiens, le 5 juin. Parmi ses compagnons, qui reçurent la couronne du martyre avec lui, on cite Éoban, évêque; Gauthier, Adelhère et Wintrung, prêtres; Strihalp, Hamond et Bota, diacres; Wakkar, Wiliker, Gonderhar et Hadulphe, religieux; les autres étaient laïcs. Les barbares pillèrent la tente du saint, dans l'espoir d'y trouver des trésors; mais ils n'y trouvèrent que des livres et des reliques, ce qui les rendit furieux. Le corps de S. Boniface fut transporté d'abord à Utrecht, de là à Mayence, et S. Lulle le déposa enfin dans l'église du monastère de Fulde, où il a été conservé comme un ornement précieux. Dieu manifesta sa sainteté par un grand nombre de miracles.

7 JUIN.

S. CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON. (*Claudius.*)

(Voyez DUNOD, Hist. de Besançon; MABILLON, *Acta bened.*; CHIFFLET, *Illustrationes Claudianæ;* le Bréviaire de Besançon.)

L'AN 693 OU 696.

S. Claude, une des plus grandes lumières de l'Église de Besançon, naquit, vers l'an 603, à Salins en Franche-Comté. Sa famille était une des principales du pays; et reçut depuis le titre de *comtes de Salins*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il entra au monastère de Condat, construit sur le mont Jou ou Jura, par deux frères, S. Romain et S. Lupicin, au commencement du sixième siècle. Claude fut en peu de temps le modèle des religieux, et parvint à une si haute sainteté qu'on le regardait avec une espèce d'admiration. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la Bourgogne, et on jeta de toutes parts les yeux sur lui pour l'élever sur le siége archiépiscopal de Besançon, qui venait d'être vacant par la mort de Gervais.

Claude prit la fuite pour se dérober à l'empressement et aux instances du public, parce qu'il se jugeait peu digne d'occuper un poste si éminent dans l'Église de Dieu; mais ayant été découvert, on l'obligea, malgré lui, de se laisser sacrer. Il se soumit, quoique avec peine, et gouverna son diocèse avec un zèle et une vigilance qui lui mérite-

rent l'estime et l'approbation générales; cependant son goût pour la retraite et la vie religieuse le porta depuis à se démettre de son évêché et à rentrer dans son abbaye. Ainsi, après un épiscopat de sept ans, Claude reprit l'habit de S. Benoît, et continua d'édifier les religieux de Condat par la sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique. Ayant été élu abbé du monastère, il porta au plus haut degré les austérités et les rigueurs de la pénitence. Le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, lui accorda le don des miracles : il en fit de si nombreux et de si éclatants, qu'il fut surnommé *Patrator miraculorum*, le thaumaturge du pays. On compara souvent son genre de vie à celui que menaient, quelques siècles avant lui, les solitaires de la Thébaïde. Quoiqu'il n'accordât presque rien à son corps, il parvint cependant à un âge très-avancé et mourut le 5 juin de l'an 693 ou 696. On enterra son corps dans l'église du monastère de Condat. Son tombeau devint bientôt célèbre par le nombre des miracles qui s'y opérèrent, et, au treizième siècle, on oublia le nom de Condat pour celui de Saint-Claude, qu'on donna dès lors au monastère que le saint homme avait habité. En 1243 on enferma son corps dans une châsse d'argent. Le pèlerinage qui se fit autrefois au tombeau de S. Claude, était un des plus célèbres de toute la France. Louis XI le visita deux fois pour implorer la protection du saint.

Le monastère de Saint-Claude donna naissance

à une ville qui en porte le nom; il fut converti par Benoît XIV en un chapitre noble, et l'abbaye en évêché, en 1743, dont le diocèse fut détaché pour sa plus grande partie du diocèse de Lyon. Le concordat de 1817 a rétabli ce siége, qui comprend dans sa juridiction le département du Jura.

Le corps de ce saint prélat subsista, jusqu'au moment de la révolution, sans aucune marque de corruption. La Providence l'avait sans doute conservé comme un gage de la protection spéciale qu'elle accordait à la ville : mais ce corps, que tant de siècles avaient respecté, fut brûlé, le 19 juin 1794, par les impies révolutionnaires.

8 JUIN.

S.[e] CLOTILDE, REINE DE FRANCE. (*Clotildis.*)

(Voyez GRÉGOIRE DE TOURS, Histoire de France, liv. 2; DUBOST, Histoire de l'établissement de la monarchie française, tom. 1.[er], liv. 1.[er]; LE RAGOIS, Instruction sur l'hist. de France et romaine, tom. 1.[er]; LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.[er], liv. 4, pag. 41 et suiv.; LABARRE, Hist. générale d'Allemagne, tom. 1.[er]; SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.*, *tom.* 1; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, tom. 1.[er], liv. 1.[er], p. 155 et suiv.)

L'AN 545.

En ce jour, l'Église de Strasbourg célèbre la fête de S.[e] Clotilde, reine de France, dont la mémoire doit lui être particulièrement chère, parce qu'elle fut l'épouse du grand Clovis, auquel une tradition constante attribue la fondation de notre première cathédrale; action à la-

quelle Clotilde ne fut certainement pas étrangère.

Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons, vit son berceau ensanglanté par le massacre de presque tous ses parents, que l'impitoyable Gondebaud immola à son ambition pour s'emparer de leurs États. Elle fut épargnée avec un frère et une sœur, parce que l'âge de ces trois innocentes créatures n'inspirait point d'ombrage à leur sanguinaire oncle. La jeune Clotilde, outre le malheur d'être privée de ses bons parents, eut encore celui d'être élevée dans une famille arienne; mais le Seigneur, par une grâce spéciale, la préserva du danger de perdre la vraie foi. La connaissance des vérités et des maximes du christianisme fit une vive impression sur elle, et eut sur ses mœurs et sur toute sa conduite la plus heureuse influence. Son âme s'ouvrit de bonne heure aux attraits des grâces célestes et s'embellit chaque jour de nouvelles vertus. Sa ferveur s'accrut sans cesse, et quoiqu'elle se trouvât constamment au milieu des hérétiques, sa foi ne reçut aucune atteinte.

Clotilde était, par ses rares qualités, le modèle de toute la cour, lorsque Clovis, roi de France, envoya une ambassade à Gondebaud pour la demander en mariage. Ce prince était encore idolâtre, ainsi qu'une grande partie de sa nation. Clotilde eût pu être flattée de cette proposition, mais l'idée de vivre à une cour où le vrai Dieu n'était pas connu, lui inspira de vives craintes.

Elle ne consentit à donner sa main au monarque français, qu'à condition qu'elle pourrait suivre en toute liberté sa religion, ce que Clovis n'osa lui refuser. Le mariage fut donc célébré avec une grande solennité à Soissons en 493.

En montant sur le trône, la jeune reine ne changea rien dans sa pieuse conduite. Une petite chapelle fut construite par ses ordres dans une aile du palais : là Clotilde allait souvent se prosterner aux pieds de son Sauveur pour lui demander ses bénédictions sur elle et sur son époux. Elle sut bientôt rendre sa religion respectable aux yeux d'une cour païenne, et devint, par ses manières affables, chère à tous ceux qui la connaissaient. Il lui fallut beaucoup de patience et d'adresse pour se plier au caractère guerrier et brusque de Clovis. La reine, pour triompher des obstacles qu'elle rencontrait si souvent, eut recours aux armes ordinaires du chrétien : la prière, à laquelle elle joignait des austérités, des jeûnes et de nombreuses aumônes, la soutenait dans ses combats presque journaliers, et si elle parvint à s'attacher le cœur de son époux, ce ne fut qu'après des efforts réitérés et par les attentions les plus délicates. Souvent, au milieu des épanchements de l'amitié qui régnait entre les deux époux, Clotilde saisissait une occasion favorable pour parler au roi de la beauté du christianisme. Clovis l'écoutait toujours avec plaisir, mais ne se prononça point pour une religion qui exige du cœur humain des sacrifices, parce qu'elle ne

pactise point avec les vices du cœur. Le moment de la grâce n'était pas encore arrivé, et le Seigneur ménageait, pour la conversion du prince, une occasion mémorable pour lui faire connaître la vanité et le néant des honteuses divinités auxquelles Clovis continuait à prodiguer son encens, malgré les instances de son épouse.

Cependant la reine donna naissance à un fils, auquel elle fit conférer le baptême, avec la permission du roi. A peine l'enfant eut-il été baptisé qu'il mourut. Clovis, s'imaginant que ses dieux étaient irrités contre lui, à cause de cet acte de complaisance qu'il avait eu pour le Dieu de Clotilde, entra dans une étrange fureur et vomit un torrent de blasphèmes contre Jésus-Christ. La pieuse reine, que ce terrible accident contristait singulièrement, sans l'abattre, se soumit avec résignation à la volonté du Seigneur et consola de son mieux son époux. Un an après elle mit au monde un second fils, qu'elle fit encore baptiser et qui tomba malade. Clovis entra de nouveau en fureur et la reine implora le secours de Dieu, qui l'exauça et accorda la santé à l'enfant. Le roi revint alors un peu de ses préventions, et Clotilde conçut de grandes espérances de le ramener bientôt de ses erreurs. Elle redoubla de prières et recommanda la conversion de son époux à plusieurs saintes âmes qu'elle avait su attirer dans son palais.

Je n'entreprendrai point de raconter ici l'événement qui fut cause de l'entrée de Clovis dans

l'Église catholique : ce fait est connu de tout le monde. Il serait impossible de dépeindre la joie que cette résolution causa à la pieuse reine. Son premier soin fut de se rendre à l'église pour témoigner au Seigneur sa vive reconnaissance pour un tel bienfait. Ensuite elle alla au-devant du monarque, jusqu'à Rheims, pour assister à son baptême, qui eut lieu le jour de Noël l'an 496. S. Remi avait été l'instrument dont le Seigneur s'était servi pour l'instruire, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs de son armée. Depuis cet heureux moment, Clotilde s'appliqua plus que jamais à réprimer dans Clovis cette fougueuse impétuosité, qui l'emportait si souvent au delà des bornes de la modération. Elle lui prêcha, par son exemple plus que par ses paroles, cette modération si digne du chrétien, et s'efforça d'étouffer en lui ce caractère bouillant qui le porta à des excès déplorables, en faisant massacrer presque tous les parents de sa famille pour s'emparer de leurs États. On conçoit facilement combien la pieuse reine eut à gémir en apprenant de telles cruautés, dues à l'éducation barbare que ce prince avait reçue autrefois et que le christianisme n'avait point entièrement corrigée.

Le Seigneur bénit l'union de Clotilde par la naissance de quatre fils, auxquels la vertueuse princesse prodigua tous les soins que la tendresse maternelle peut inspirer, afin de les prémunir contre les dangers qui entourent les trônes. Pendant qu'elle était ainsi occupée de l'œuvre si dif-

ficile d'élever ses enfants dans la crainte de Dieu, la mort enleva son époux, qui était à la force de l'âge, après un règne de trente ans. Cette mort arriva le 17 novembre 511; Clovis avait quarante-cinq ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'il avait fondée hors de Paris, sur l'éminence appelée plus tard montagne de S.^e Geneviève.

Clotilde, dont le cœur avait été si cruellement déchiré par la conduite barbare de son époux envers les princes ses parents, eut la douleur de voir ses propres enfants s'entredéchirer après la mort de leur père. La funeste soif des conquêtes vint allumer entre eux une guerre atroce, et malgré tous les efforts de la sainte mère pour les réunir, elle n'y réussit point. Deux des fils de Clodomir, roi d'Orléans, vaincu et tué par Gondemar, roi de Bourgogne, furent massacrés presque sous les yeux de Clotilde; le troisième échappa à la mort, se fit prêtre et mourut en odeur de sainteté. L'Église l'invoque sous le nom de S. Cloud.

Dégoûtée du monde, à la vue de tant de crimes, la pieuse reine se retira auprès du tombeau de S. Martin, à Tours, et consacra ses jours aux pratiques de la pénitence et aux bonnes œuvres. Là, sans faste et sans éclat, elle vécut comme une personne de condition obscure, méditant sans cesse la loi de Dieu et s'élevant à la plus haute perfection. Jamais elle ne témoigna le moindre regret d'avoir quitté les palais somptueux pour n'habiter qu'une simple maison dé-

pourvue d'ornements. Elle n'avait rien perdu en faisant à Dieu le sacrifice des vanités du monde, en échange desquelles elle avait conquis des dons si sublimes. Là, elle ne fut plus assiégée par les flatteurs qu'elle avait toujours repoussés; son repos ne fut plus troublé par les cris importuns des esclaves d'une grandeur passagère; sa retraite était l'asile de la paix et de cette sainte joie qu'on goûte après avoir échappé aux orages que les passions suscitent si souvent sur cette terre malheureuse.

Pour rendre sa retraite plus profitable, Clotilde ne laissa pas de donner à ses fils les conseils les plus sages, de leur inspirer un grand amour pour la justice, de les rendre attentifs aux besoins de leurs peuples; mais elle leur recommanda surtout une grande modération. Souvent ces princes s'attendrirent en la présence de leur sainte mère, et ne la quittèrent jamais sans lui promettre de travailler avec plus d'efficacité au bonheur de leurs sujets. Ainsi, quoique éloignée de l'administration, Clotilde rendit encore des services à la France et s'occupa du bien public.

Un jour qu'elle priait avec ferveur sur le tombeau de S. Martin, elle eut une révélation qui l'instruisit de sa fin prochaine. Cette nouvelle lui causa une joie inexprimable; elle annonça aussitôt aux personnes qui l'entouraient, que bientôt le Seigneur l'appellerait à lui. Cette joie, dans ce moment, contrastait d'une manière frappante avec la tristesse de ceux qui l'entouraient et qui

n'osaient songer à l'idée de perdre une princesse si accomplie. Fortement convaincue qu'elle ne s'abusait point, elle fit appeler ses fils pour leur donner ses dernières instructions. Ses paroles avaient quelque chose de grave dans cette circonstance solennelle. Elle les avertit, sans ménagement, de racheter leurs crimes par la pénitence, et d'effacer ainsi jusqu'aux dernières traces d'une conduite peu chrétienne; ensuite elle leur recommanda le soin des pauvres, qu'elle leur dépeignit comme la portion la plus intéressante du troupeau de Jésus-Christ, leur retraça avec chaleur les avantages de la paix, tant pour les nations que pour les princes, et finit par les conjurer de respecter la religion et d'en pratiquer tous les devoirs : elle les embrassa ensuite tendrement.

Ces adieux de la part d'une si bonne mère firent une profonde impression sur les jeunes princes. Clotilde ne s'occupa plus dès lors que de son dernier moment; elle ordonna qu'après sa mort on distribuât aux pauvres le peu d'effets qu'elle laisserait; sa ferveur se montra dans tout son jour lorsqu'on lui administra les derniers sacrements : on eût dit un ange qui venait de participer au bonheur de recevoir son Dieu. Elle fit, avec une grande humilité, une profession publique de sa foi et mourut dans de grands sentiments de piété, le 3 juin de l'année 545. Elle avait demandé comme une grâce d'être enterrée au pied du tombeau de S.[e] Geneviève, pour la-

quelle elle avait toujours professé la plus grande vénération et dont elle avait souvent recherché la société. Geneviève était morte en 512, quelques semaines après Clovis. Les reliques de Clotilde furent conservées dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, et son culte se répandit par la suite des temps dans toute la France.

16 JUIN.

Les SS. FERRÉOL et FERJEUX, martyrs et apôtres des Séquaniens.

(Voyez Henschenius, *tom.* 3, *jun.*, p. 6; Grandidier, Histoire d'Alsace; les divers auteurs qui ont écrit sur Besançon, etc.)

L'AN 211 OU 212.

Ces deux saints méritent une place distinguée dans notre ouvrage, parce qu'ils furent envoyés par S. Irénée dans le pays des Séquaniens, qui comprenait autrefois toute la haute Alsace. Il est donc à présumer que, pendant l'espace de trente années qu'ils passèrent à évangéliser les peuples de la Séquanie, la partie supérieure de l'Alsace devint aussi le théâtre de leur zèle. Ce n'était donc pas pour conserver le souvenir de cette mission que la haute Alsace a toujours été soumise à la métropole de Besançon, mais bien parce qu'elle appartenait à la Séquanie.

Ferréol et Ferjeux, nés en Grèce, étaient du nombre des ouvriers évangéliques que S. Polycarpe, évêque de Smyrne, envoya dans les Gaules, et que S. Irénée chargea, après leur arrivée

à Lyon, d'aller annoncer Jésus-Christ dans la Séquanie : cette mission eut lieu vers l'an 180. La tradition de l'Église de Besançon porte, que S. Ferréol reçut de S. Irénée la consécration épiscopale et qu'il fonda cette Église selon une opinion qui fut reçue jusqu'au milieu du onzième siècle; mais comme l'archevêque de Lyon prétendait alors exercer quelque juridiction sur l'archevêque de Besançon, à cause de la mission de S. Ferréol, qui datait de Lyon, Hugues I.[er], qui gouvernait alors l'Église de Besançon, pour détruire les prétentions du primat de Lyon, effaça S. Ferréol du catalogue des évêques de sa métropole, alléguant, pour raison, qu'il n'était pas prouvé que ce saint eût réellement reçu le caractère épiscopal, mais qu'il avait été, selon toute apparence, un simple prêtre envoyé pour convertir les peuples de la Séquanie. Depuis cette époque, S. Ferréol ne fut plus regardé que comme martyr et apôtre du pays; on lui refusa le titre d'évêque, et S. Antide, qui souffrit le martyre en 267, reçut le titre de fondateur du siége de Besançon. Il nous semble cependant que Hugues est allé trop loin, en rejetant ainsi, sans examen ultérieur, la tradition constante de son Église et le témoignage de toute l'antiquité. Tout le monde sait que, dans les premiers siècles, les hommes apostoliques qui furent envoyés dans les provinces éloignées pour planter la foi de Jésus-Christ, reçurent avec leur mission la plénitude du sacerdoce. Il existe d'ailleurs des monuments res-

pectables qui prouvent d'une manière péremptoire la vérité de notre assertion.

Après avoir annoncé pendant trente ans l'Évangile dans les pays voisins de la Saône, Ferréol et Ferjeux furent arrêtés par ordre de Claudius, gouverneur de la province, et mis en prison. On employa d'abord les promesses et les menaces pour les forcer à renoncer à leur religion; voyant que tout était inutile, le gouverneur les condamna au supplice. La légende dit qu'ils furent d'abord battus de verges, qu'ils eurent la langue coupée, qu'on leur enfonça des alènes dans les jointures des pieds et des mains, et de grands clous dans la tête. Les fidèles de Besançon enlevèrent secrètement leurs corps, et on les plaça dans une grotte, à quelque distance de la ville. Ils y restèrent jusqu'en 370, qu'ils furent découverts par un capitaine romain, sous l'épiscopat de S. Anien. Ce prélat fit élargir la grotte et on y construisit une petite chapelle, dans laquelle les corps des deux martyrs furent exposés à la vénération publique jusqu'en 1063.

Non-seulement les habitants de Besançon, mais encore les fidèles des communes et provinces voisines, implorèrent dans mille circonstances la protection puissante de leurs premiers apôtres. Les dons qu'ils firent à leurs tombeaux excitèrent la rapacité de quelques malfaiteurs, et on craignit, avec raison, que ceux-ci n'enlevassent les trésors que renfermait la chapelle. L'archevêque Hugues fit alors transférer les vénérables reliques avec

les trésors dans son église métropolitaine, et n'en laissa qu'une partie dans ladite chapelle.

L'Église de Besançon célèbre, le 21 du même mois, une fête qui se rattache au culte de nos saints martyrs, et dont il est juste de dire ici quelques mots. La ville de Besançon s'est distinguée de tout temps par son inébranlable attachement à la religion catholique. En vain les novateurs du seizième siècle tentèrent-ils d'y semer leurs erreurs, ils ne purent y parvenir. Pour s'en venger, les calvinistes imaginèrent, en 1575, de surprendre la ville pendant la nuit et de la punir de sa fidélité à l'antique foi. Ils descendirent en effet le Doubs dans des bateaux légers, et parvinrent, protégés par l'obscurité de la nuit, à escalader le faubourg de Battant. Les gardes furent taillées en pièces, et les hérétiques étaient sur le point d'entrer en ville; mais l'intrépide archevêque Claude de la Baume, conjointement avec le comte de Vergy, gouverneur de la Franche-Comté au nom du roi d'Espagne, se mirent à la tête de la bourgeoisie, fondirent sur les calvinistes, en tuèrent un grand nombre, en firent prisonniers beaucoup d'autres et délivrèrent ainsi la ville. Les habitants attribuèrent la victoire qu'ils venaient de remporter, à la protection des SS. Ferréol et Ferjeux, pendant l'octave desquels cette affaire avait eu lieu. L'archevêque institua une fête annuelle pour rendre de solennelles actions de grâces au Tout-puissant, qui avait si visiblement protégé la ville.

20 JUIN.

S. DÉODAT, ÉVÊQUE DE NEVERS, FONDATEUR DE L'ABBAYE D'ÉBERSMUNSTER, APÔTRE DES VOSGES. (*Deodatus.*)

(Voyez sa vie écrite pendant le 10.e siècle, approuvée par le pape S. Léon IX, et publiée par MABILLON, *in actis s. ord. S. Benedicti, sect.* 3, *part.* 2, *pag.* 429; *Chronicon novientense,* §. 1 *et seq.;* GUEBWILLER, *Leben Sct. Odilien, p.* 42 *et seq.; idem, in paneg. carol., pag.* 22; RICHER, *in Chron. senon., lib.* 1, *cap.* 6; DE RUYR, Antiquités de la Vosge, part. 2, pag. 113 et suiv.; les Bollandistes, *tom.* 3, *jun., p.* 873; LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 8, p. 87; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, liv. 4, p. 367 et suiv.)

L'AN 679.

Une tradition constante et respectable nous apprend qu'avant l'établissement du christianisme en Alsace, les Celtes et, après eux, les Romains avaient construit, dans cette province, plusieurs temples, qui ont subsisté jusqu'aux quatrième, cinquième et sixième siècles de l'ère chrétienne. Un de ces temples avait été fondé dans une île de la rivière d'Ill, appelée *Novientum,* déjà célèbre sous les Triboques. Ce temple était consacré à Mercure, connu chez les Celtes sous le nom de *Teutatès* (c'est-à-dire de père des peuples). La même tradition rapporte que S. Materne détruisit, vers le commencement du quatrième siècle, ce fameux temple, et éleva à sa place une église au vrai Dieu, sous l'invocation de S. Pierre. *No-*

vientum fut appelé plus tard Ébersheim[1], et déjà au commencement du septième siècle, des hommes pieux s'étaient établis dans cet endroit pour servir le Seigneur avec plus de ferveur qu'ils ne le jugeaient possible en restant dans le monde. Le nombre s'en était considérablement accru, lorsque S. Déodat, évêque de Nevers, vint s'adjoindre à eux.

Ce saint prélat, né dans la France occidentale, élevé sur le siége épiscopal de Nevers vers l'an 655, assista en 657 au concile de Sens, avec S. Ouen, S. Faron, S. Amand. Il quitta son évêché, après avoir rempli avec un zèle apostolique tous les devoirs d'un bon pasteur, et, entraîné par son amour pour la solitude, il se retira en Alsace, espérant fixer son séjour dans quelque lieu obscur de la forêt de Haguenau. Il y rencontra S. Arbogaste, qui s'y était établi depuis quelque temps, menant la vie érémitique. Les deux saints s'y lièrent d'une amitié étroite; mais Déodat, ayant essuyé de fortes contradictions de la part du peuple, quitta son ami et se retira dans l'île de Novientum. Il y fût reçu avec joie par les solitaires qui y vivaient, et soutenu dans l'établissement qu'il voulait y former par la protection de Childéric II, roi d'Austrasie. S. Déodat, voyant le

1 C'est-à-dire demeure du sanglier, ou parce qu'il y eut toujours une grande quantité de ces animaux dans cette contrée, ou parce que le fils de Dagobert II, roi d'Austrasie, y fut cruellement blessé ou même tué par un sanglier, qu'il poursuivait dans la forêt voisine.

nombre de ses disciples augmenter de jour en jour, bâtit une église en l'honneur des apôtres SS. Pierre et Paul, et y déposa une partie des reliques du martyr S. Maurice et de ses compagnons de la légion thébaine, immolés pour la foi par l'ordre de Maximien-Hercule, dans le pays qu'on nomma depuis le Valais, et où S. Sigismond fonda l'abbaye d'Agaune. Il fit lui-même la dédicace de cette église, vers l'an 667, en présence d'une foule immense de peuple. C'est là l'origine de l'abbaye d'Ébersmunster. Cet établissement se formait sous les yeux d'Adalric, duc d'Alsace, père de S.e Odile : ce noble seigneur donna à cette abbaye naissante plusieurs de ses domaines, situés dans la haute Alsace[1], ainsi que les dîmes d'un grand nombre de villages de la basse Alsace et du Brisgau. Il en fit faire un acte de donation, qu'il mit sur l'autel de S. Maurice.

S. Déodat fut heureux de se voir à la tête d'une communauté si fervente; il ne laissa cependant pas de se sentir contrarié par l'obligation de consacrer tout son temps à la direction du monastère et l'impossibilité de s'occuper davantage de son propre salut. Il quitta donc ses disciples, et son goût pour la solitude le conduisit quelques lieues plus loin; il alla s'établir à l'entrée d'une petite vallée, aux environs d'Ammerschwir, et y bâtit un petit ermitage; mais les habitants du

1 Entre autres la cour seigneuriale et l'église de Soultz avec toutes les dîmes du ban de cette ville, depuis le Balon, etc.; la cour seigneuriale d'Égisheim et ses dîmes, etc.

lieu le traitèrent inhumainement, et Déodat eut beaucoup à souffrir. Au milieu de ces contradictions, le Seigneur lui ménagea aussi des consolations. Déodat avait fait connaissance avec un riche seigneur du pays, nommé Hunon, qui faisait son séjour à Hunawihr, et dont l'épouse était un modèle de vertu et de piété. Celui-ci lui offrit une de ses terres; mais Déodat refusa tout, en disant qu'il n'avait pas quitté son évêché pour chercher ailleurs des domaines.

Le saint ayant donc quitté Ammerschwir, il traversa la vallée de Kaisersberg et s'arrêta quelque temps dans un endroit depuis appelé, de son nom, *Diedolshofen* ou *Diedolshausen* (Bon-Homme); de là, il descendit dans le val de Galilée, dit, par la suite, le val de Saint-Dié. Ce vallon était alors un désert; le saint y bâtit une cellule et une chapelle, sous l'invocation de S. Martin : mais ici la réputation de sa sainteté vint encore le trahir; car il se vit en peu de temps entouré d'une foule de disciples qui demandaient à vivre sous sa discipline. Il y construisit donc, vers l'an 669, un grand monastère, dans lequel il introduisit la règle de S. Colomban, à laquelle fut substituée plus tard celle de S. Benoît. Il reçut, presque en même temps, des marques de la munificence du roi Childéric II, qui lui donna toute la vallée où il s'était retiré. Ce nouveau monastère, appelé d'abord Jointures, à cause de la jonction du ruisseau de Rothbach et de la Meurthe, prit depuis le nom de son saint fondateur.

Déodat quitta son monastère vers la fin de sa vie, et se retira dans son ancienne cellule, près de la chapelle de Saint-Martin, gouvernant de là l'abbaye d'Ébersmunster et celle de Jointures. Il y mourut entre les bras de son ami S. Hydulphe, le 19 juin 679. Il s'est formé depuis sa mort, autour de son monastère, une ville qui porte le nom de S. Dié. L'abbaye fut sécularisée en 954, et devint un célèbre chapitre, érigé en évêché par le pape Pie VI, en 1777. Cet évêché a été rétabli par le concordat de 1817, et comprend dans sa juridiction le département des Vosges.

Nous venons de parler de S. Hydulphe, qui reçut le dernier soupir de S. Déodat. Il nous semble que ce digne prélat, qui, comme son ami, échangea le siége épiscopal contre la cellule du désert, doit aussi trouver une place dans cet ouvrage, d'autant plus qu'il figure dans l'histoire comme ayant tenu sur les fonts de baptême S.[e] Odile, patronne de l'Alsace.

Hydulphe naquit à Ratisbonne en Bavière, d'une des plus illustres familles du pays. Ayant renoncé dès sa jeunesse aux espérances qui l'attendaient dans le monde, il embrassa l'état ecclésiastique et fut imité par son frère S. Erhard, qui devint évêque régionnaire de la Bavière. Pendant un voyage que firent ces deux frères dans la Franche-Comté, ils eurent occasion de voir, au monastère de *Palma* (Beaume-les-nonnes[1]),

---

1 Ce monastère fut ainsi nommé pour le distinguer d'un

la jeune Odile, fille d'Adalric, duc d'Alsace, laquelle était aveugle. Erhard la baptisa, et Hydulphe lui servit de parrain.

Ayant été fait archevêque de Trèves, Hydulphe s'acquitta avec zèle et vigilance de tous les devoirs de sa charge. Il introduisit, vers l'an 655, la règle de S. Benoît dans la célèbre abbaye de Saint-Maximin, lui donna des revenus considérables et y établit une grande régularité : mais peu content d'être le bienfaiteur de cette maison, il portait encore une sainte envie aux religieux qui l'habitaient, et chercha les moyens de partager leur bonheur et de servir Dieu dans la retraite, loin du tumulte des affaires. Étant parvenu à se faire nommer un successeur dans son siége, il alla se renfermer dans le monastère de Saint-Maximin; mais ici ses désirs ne furent pas encore comblés, et, soupirant après une solitude plus profonde, il en sortit secrètement, vers l'an 671, et alla s'établir dans les montagnes des Vosges, sur les frontières de la Lorraine : il y fit construire l'abbaye de Moyenmoutier, ainsi nommée parce qu'elle avait l'abbaye de Senones à l'orient, celle de Saint-Dié au midi, celle d'Étival à l'occident, et celle de Bonmoutier au nord. Il ne gouverna son monastère que pendant quatre ans, et en confia la direction à l'abbé Leutbald; mais, celui-ci étant mort, Hydulphe reprit le gouverne-

autre appelé *Baume-les-Messieurs*, situé dans la même province, entre Lons-le-Saulnier et Poligny.

ment de la maison et le conserva jusqu'à sa sainte mort, arrivée le 11 juillet 707. Ses reliques ont été conservées dans son abbaye.

La famille d'Adalric ne fut pas étrangère à l'établissement de S. Hydulphe dans les Vosges, et lui abandonna plusieurs de ses domaines situés en Alsace. D'autres familles nobles ayant cédé de même des biens considérables à l'abbaye de Moyenmoutier, Réginbert, successeur de S. Hydulphe, fit construire deux églises et deux maisons en Alsace : l'une, appelée Feldkirch près de Nidernai, sous l'invocation de S. Maximin, évêque de Trèves; et l'autre, dans le village de Hindisheim, en l'honneur de l'apôtre S. Pierre.

Nous revenons à l'abbaye d'Ébersmunster, fondée par S. Déodat. Cette abbaye, une des plus célèbres de l'Alsace, jouissait, dans son origine même, de revenus considérables, dont un grand nombre furent aliénés par suite des temps : l'acte de donation même a péri, ce qui porta un religieux à le renouveler. Après la mort de S. Déodat, on lui donna pour successeur Erhard, que Laguille et Mabillon prétendent avoir été le frère de S. Hydulphe, dont il vient d'être parlé, et celui-là même qui baptisa S.e Odile : mais il est clairement prouvé que ce dernier était évêque, tandis que la chronique d'Ébersmunster dit expressément que le successeur de S. Déodat fut un simple religieux; circonstance, d'ailleurs, qui n'aurait certainement pas été omise. Thierry III, roi de France et d'Austrasie, vint à Ébers-

munster, et, édifié de la régularité des religieux, il détacha de son domaine royal les villages de Hiltzen, Bindern et Ehnweyer, et en fit don à l'abbaye.

S.^e Odile éprouva toujours un vif intérêt pour le monastère d'Ébersmunster : elle établit une espèce de fraternité entre ses filles et les religieux de l'abbaye, dont l'abbé fut nommé directeur spirituel de ses chanoinesses. Elle voulut qu'aux grandes fêtes, plusieurs religieux d'Ébersmunster se rendissent à Hohenbourg pour prendre part à l'office divin, et qu'à la fête de la Nativité de la sainte Vierge, l'abbé y vînt lui-même officier. Elle céda à cet effet à l'abbaye plusieurs domaines, et s'engagea à fournir les ornements de l'autel de Saint-Maurice et ceux qui devaient servir à l'abbé aux fêtes solennelles.

L'abbé Erhard eut pour successeur Colombe, qui vécut jusqu'au règne de Pepin et fit consacrer par S. Firmin, en l'honneur de S. Pierre, une église qui avait été bâtie par un prêtre nommé Yrin. Les abbés ses successeurs furent la plupart des hommes distingués par leur piété et leurs connaissances, et honorés de la confiance des souverains.

Cette abbaye eut beaucoup à souffrir pendant la guerre que se firent l'empereur Lothaire et ses deux frères, vers le milieu du neuvième siècle : après la mort de Charles le Gros, arrivée en 888, Arnoul s'empara des rênes de l'Empire, fit nommer évêque de Strasbourg Baldram, Bavarois,

comme lui, et, pour s'attacher ce prélat, il lui accorda l'abbaye d'Ébersmunster pour y établir la réforme, avec la permission d'en disposer à son gré. Baldram essuya de vives contradictions de la part de l'abbé Hartmann, qui ne voulut reconnaître ni le pouvoir royal, ni l'autorité épiscopale. L'évêque déposa l'abbé rebelle et nomma à sa place un religieux, nommé Helmeric. Il soumit alors l'abbaye à son Église, ce qui déplut singulièrement aux moines. Vers l'an 1163, un religieux rédigea la première partie de la chronique d'Ébersmunster, qu'un autre acheva, vers l'an 1235.

Le rédacteur de cette chronique était un religieux crédule, atrabilaire et vindicatif, qui a recueilli tous les contes de son temps et les a fait passer pour des vérités. Il se distingua surtout par sa haine implacable contre les évêques de Strasbourg et surtout contre Baldram, qui avait eu le crédit d'engager l'empereur Arnoul à déclarer à la diète de Forchheim, en 889, que la cession de l'abbaye, qui n'avait d'abord été faite qu'à lui personnellement, devînt perpétuelle pour l'Église de Strasbourg. Les évêques de cette ville exercèrent donc le droit d'advocatie sur Ébersmunster jusqu'au commencement du quinzième siècle, que l'empereur Sigismond l'accorda aux baillis d'Alsace. En 1558, l'empereur Ferdinand exerça lui-même cette charge. La cession de l'Alsace à la France rendit Ébersmunster à son état primitif, et cette abbaye subsista ainsi, dans toute

sa splendeur, jusqu'au moment de la révolution française. L'église de l'abbaye est un bel édifice construit dans le milieu du dernier siècle, et une notice manuscrite de 1755 attribue à l'abbé Röttelin, mort en 1715, la construction de ses trois clochers, et l'achèvement de la nef à l'abbé Fronhofer.

En face d'Ébersmunster, sur le penchant de la montagne, est la petite ville de Dambach, qui a donné naissance à un savant dominicain, connu sous le nom de *Joannes de Tambaco :* il est l'auteur d'un ouvrage estimable, intitulé *De Consolatione Theologiæ.*[1]

Avant de terminer cet article, nous allons parcourir avec nos lecteurs les contrées habitées autrefois par S. Déodat : elles fourniront une intéressante matière et quelques faits historiques.

La petite ville de Kienzheim, située près d'Ammerschwir, où s'était arrêté S. Déodat, renferme, outre son église paroissiale, dans laquelle on voit la sépulture des Schwendi[2], une chapelle deve-

---

1 Jean de Dambach naquit en 1288, et prit l'habit de S. Dominique dans le couvent de Strasbourg en 1308. Il vint à Paris avec Tauler, et y commença quelques ouvrages. Le pape Clément VI lui donna le degré de docteur, et l'empereur Charles IV le nomma premier recteur de l'université qu'il fonda à Prague. Il fut fait maître du sacré palais en 1366, et mourut à Fribourg en Brisgau le 3 janvier 1372. On a de lui encore divers ouvrages, savoir : les Délices du paradis; un Traité sur le péché et la grâce; un autre sur l'Amour des vertus; un autre sur la Béatitude.

2 Lazare de Schwendi, issu d'une ancienne famille de Souabe, se distingua sous l'empereur Charles-Quint et son fils Philippe

nue célèbre par les fréquents pèlerinages qui s'y font : elle est sous l'invocation de S. Félix et de S.^e Régule[1]. Léon IX la concéda aux bénédictines de Zurich, et celles-ci la vendirent, à la fin du treizième siècle, à l'abbaye de Lucelle. On voit, près du maître-autel de cette chapelle, un titre imprimé, portant les noms de plusieurs illustres seigneurs qui ont signé l'original : il atteste qu'en 1466 le feu ayant consumé l'église de Sigolsheim, on vit couler des larmes des images de la sainte

---

II, dans les guerres d'Allemagne, d'Espagne et des Pays-Bas. Lorsque éclata en 1546 la guerre de Smalkalde, l'empereur l'envoya en qualité d'ambassadeur aux villes de Strasbourg, d'Augsbourg et d'Ulm, pour les engager à demeurer en paix. Schwendi assista à plusieurs batailles, et rendit de grands services à son pays dans diverses négociations importantes. Il acheta en 1563, de la famille de Lupfen, le comté de Hohen-Landsperg, situé dans la haute Alsace, à l'entrée de la vallée de Munster. En 1573 il reçut l'advocatie de Kaisersberg, charge qu'il exerça jusqu'à la fin de ses jours. Il fut aussi gouverneur de la forteresse de Brisach, conseiller aulique, et termina sa carrière le 28 mai 1583 à Kirchhofen dans le Brisgau. Son corps fut rapporté à Kienzheim et déposé dans l'église paroissiale.

1 Ces deux saints étaient, avant la réformation de Zwingli, les patrons de l'église principale de Zurich. S. Félix servait dans la légion thébaine sous le commandement de S. Maurice. Au moment du massacre de cette troupe intrépide, il s'échappa avec sa sœur S.^e Régule, et ils s'arrêtèrent tous deux au château de Turegum ou Tigurum. Poursuivis par les satellites de l'empereur Maximien-Hercule, ils y furent rencontrés et mis à mort. Leur légende, dans le Propre de l'ancien diocèse de Constance, leur attribue le même prodige qu'on rapporte aussi de S. Denis, premier évêque de Paris. Ils prirent, dit-on, leur tête dans les mains après leur supplice, et la portèrent à une certaine distance, où ils furent inhumés et depuis vénérés par les fidèles.

Vierge et de S. Jean l'évangéliste, qui furent ensuite transportées à Kientzheim, où elles restèrent depuis cette époque. Frédéric III s'y rendit, en 1473, avec une suite nombreuse, et y laissa en offrande son chapeau hongrois, garni d'or et d'argent, qu'on conserva fort longtemps. Les religieuses Clarisses d'Alspach habitèrent Kientzheim avant de s'établir dans la vallée derrière Kaisersberg. Kientzheim est la patrie de Michel Buchinger, qui, d'abord abbé de Maulbronn, rétablit l'abbaye de Pairis, dont les Suédois avaient aliéné les biens. Il composa un abrégé de l'Histoire diplomatique de Lucelle, dont il fut de même abbé, et une dissertation sur la chapelle de Kientzheim. Il fut aussi le premier conseiller ecclésiastique au conseil souverain d'Alsace.

La petite ville d'Ammerschwir renfermait autrefois un couvent de religieuses qui y vinrent de Katzenthal, en 1288, et furent transférées à Colmar en 1311. Son église paroissiale, dans le genre gothique, est du quatorzième siècle.

Entre Kientzheim et Kaisersberg était autrefois un petit couvent de capucins, nommé Weinbach, qui fut fondé en 1613 par le comte Louis de Furstemberg; il était le second de la province.

L'église paroissiale de Kaisersberg date, selon toute apparence, du treizième siècle, et paraît avoir été construite à l'époque où Frédéric II fit entourer la ville de murailles. Le maître-autel est orné de sculptures et de tableaux, qui présentent au revers d'autres sujets et qui se rap-

portent à l'invention de la sainte croix. Ces objets ont été achetés à Bâle, lorsque cette ville embrassa la réforme. Il y avait aussi à Kaisersberg un couvent de récollets, qui, en 1483, y fut transféré de la vallée de Saint-Jean, près d'Alspach, où il était d'abord situé. Le P. Antoine, jésuite, y composa, au dernier siècle, sa Théologie morale. Le préceptorat de l'ordre teutonique fut annexé à celui de Rouffach. Les deux chapelles dédiées à S. Éberhard et à S. Wolfgang, situées près de de la ville, datent du dix-septième siècle. La ville de Kaisersberg s'est distinguée, dans ces derniers temps, par son attachement à la religion catholique, et n'a jamais voulu recevoir les novateurs. On dit même que Simon Hilluer, qui en était curé au moment de la réforme, s'étant avisé de prêcher dans le sens des luthériens, fut saisi par ordre des magistrats et jugé sur-le-champ. Il paya de sa tête la tentative qu'il avait faite. Telle est la tradition locale.

Nous ne pouvons pas omettre de faire une courte mention d'un homme qui a porté le nom de Kaisersberg, quoiqu'il ne fût pas né dans cette ville.[1]

---

1 Kaisersberg a donné naissance au fameux Mathias Zell, nommé en 1517 à la cure de S. Laurent de la cathédrale de Strasbourg. Il fut le premier qui prêchât la doctrine de Luther dans cette église. Le grand-chapitre lui ayant fait fermer la chaire, il en fit construire une portative, qui fut placée vis-à-vis de l'autre. Protégé alors par le magistrat de la ville, il changea petit à petit le culte et les cérémonies de l'église

Jean Gayler, né à Schaffhouse en Suisse, en 1445, privé de ses parents à l'âge de trois ans, fut élevé à Kaisersberg par son bisaïeul, qui y demeurait. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint une place de professeur à l'université de Fribourg. On venait alors de fonder à la cathédrale de Strasbourg une chaire de prédicateur qui devait être occupée par un prêtre séculier, et l'évêque, Albert de Bavière, y avait attaché une prébende du grand-chœur. Gayler y fut nommé et occupa cette place depuis 1478 jusqu'en 1510, époque de sa mort. On remarquait en lui une facilité prodigieuse de s'énoncer, une vaste érudition et une connaissance profonde des saintes écritures. Il avait nourri son esprit de la lecture des pères de l'Église, et reprenait, avec une liberté vraiment apostolique, les vices de tous les états. C'est à son zèle, autant qu'à son éloquence, qu'est due l'abolition d'une fête scandaleuse, qui faisait depuis longtemps gémir les âmes pieuses. On sait que dans les premiers temps de l'Église, les fidèles veillaient dans les temples, près des tombeaux des martyrs, à l'approche de leur fête. L'anniversaire de la dédicace de la cathédrale de

---

catholique, et bénit en 1523 le mariage d'Antoine Firn, curé de S. Thomas. Lui-même se maria quelque temps après, et continua à déchirer le sein de l'Église jusqu'à sa mort, arrivée en 1548.

On conserve à la bibliothèque publique de Strasbourg une lettre que Luther lui avait écrite en 1523, sans doute pour le féliciter sur ses réformes et son mariage.

Strasbourg, célébré tous les ans, le 29 août, attirait chaque fois une foule de peuple qui y passait la nuit, non pas dans les exercices convenables à la piété chrétienne; mais dans des espèces de festins, pendant lesquels on se portait souvent à des excès très-criminels et toujours indignes du lieu saint. On y vendait du vin, on y chantait des chansons libres, tout enfin révoltait dans une pareille assemblée. Les magistrats sentaient assez le danger et le scandale de ces fêtes : mais il n'est pas facile de défendre à un peuple des usages autorisés par une ancienne coutume, dans lesquels il trouve du plaisir et qu'il voit consacrés par l'exemple de ses pères. Les remontrances de l'évêque furent inutiles, et les magistrats eux-mêmes, craignant qu'une défense sévère ne fît naître une sédition dans la république, attendaient une occasion favorable pour réprimer cette licence. Gayler s'éleva avec tant de force et d'éloquence contre ces réunions abominables, que le peuple y renonça, et les magistrats purent alors facilement les proscrire. Un autre changement qu'il opéra dans les usages de la ville, fut de faire donner la sainte Eucharistie aux criminels qu'on conduisait au supplice; jusqu'alors on s'était contenté de la leur montrer de loin, sans les y faire participer.

Gayler était un des ecclésiastiques les plus distingués, les plus pieux et les plus vertueux de son temps. Sa mort répandit le deuil dans toute la ville : il fut enterré dans la cathédrale, au pied

de la chaire que le sénat avait fait construire pour lui; et tout le magistrat assista en corps au service solennel qu'il fit célébrer pour le repos de son âme. Beatus Rhenanus et Wimpheling, ses amis, ont écrit sa vie; Rieger a inséré leurs notices dans ses *Flores friburgenses*. Il nous reste de Gayler un grand nombre d'ouvrages qui sont empreints du goût du temps où ils furent composés, mais dans lesquels il règne un fond excellent d'instruction, joint à une profonde piété. Nous renvoyons nos lecteurs à la note *A*, où ils trouveront les titres de ces ouvrages.

A une demi-lieue de Kaisersberg on voit encore les ruines de l'ancienne abbaye d'Alspach, fondée par les comtes d'Égisheim, vers la fin du dixième siècle, pour des religieux de l'ordre de S. Benoît. Les bénédictins étaient soumis à l'abbaye de Hirschau dans le Wurtemberg. Léon IX accorda à l'abbaye plusieurs de ses domaines, pendant son séjour en Alsace. En 1282 le monastère fut vendu aux clarisses de Kientzheim. Quarante jeunes personnes des premières familles d'Alsace se réunirent alors pour prendre le voile et faire l'acquisition de cette maison, qui s'est toujours distinguée, depuis, par son attachement à la vraie foi et à la règle de l'ordre. L'histoire fait une mention particulière de la comtesse Sophie, fille du comte de Ribeaupierre, qui, en 1360, renonça aux plaisirs du monde et donna à Alspach les plus beaux exemples de toutes les vertus. Ce monastère fut incendié en 1525, lors de l'in-

surrection des rustauds d'Alsace; mais bientôt après on le reconstruisit sur un nouveau plan. Alspach a servi plus d'une fois d'asile à des religieuses que le malheur des guerres ou d'autres accidents avaient obligées de fuir de leurs maisons. Dans les derniers temps ce monastère était le seul en Alsace où l'on suivît la règle de S.e Claire.[1]

Au fond de la vallée d'Orbey, à deux lieues d'Alspach, était située l'abbaye de Pairis, fondée, vers 1138, par le dernier comte d'Égisheim. Elle était de l'ordre de Citeaux, et son premier abbé fut Tégenhard, qui avait été envoyé en Alsace depuis Bellevaux (située en Franche-Comté) pour établir la règle de l'ordre à Lucelle. Le pape Innocent II, par sa bulle de 1139, confirma la fondation de Pairis, prit sous sa protection l'abbé Tégenhard et ses religieux, et leur accorda tous les priviléges dont jouissait alors l'ordre de Citeaux. Plusieurs seigneurs de la province et l'évê-

---

1 L'ordre des clarisses fut fondé par S.e Claire le 18 mars 1212 dans l'église de la Portioncule, située à un mille de la ville d'Assise, et habitée par S. François et ses disciples. S.e Claire y établit la plus stricte pauvreté. Comme plusieurs corps religieux demandèrent au pape Innocent IV la permission de posséder des biens, S.e Claire présenta une requête pour prier ce pontife de maintenir son ordre dans la pauvreté évangélique. Urbain IV permit cependant à plusieurs maisons de cet ordre de posséder des revenus; ces maisons furent alors distinguées par le nom d'*Urbanistes*, tandis que les autres se nommèrent *Pauvres Clarisses*. Les capucines, les annonciades, les religieuses de la Conception, celles de l'*Ave Maria*, les cordelières et les récollettes étaient autant de branches de l'ordre de S.e Claire, mais qui avaient des constitutions particulières.

que Henri de Strasbourg, comblèrent de biens cette abbaye naissante. Tégenhard mourut en 1183, en réputation d'une grande sainteté. Les abbés ses successeurs furent tous des hommes distingués. Martin, qui fut le quatrième, est très-connu dans l'histoire des croisades. Le pape Innocent III le chargea de prêcher, en 1200, la guerre sainte, tant en Alsace que dans le Brisgau, la Souabe et la haute Allemagne. Le nouveau missionnaire ranima dans ces provinces, par les mouvements d'une éloquence simple et persuasive, les flammes que S. Bernard y avait allumées autrefois. Martin partit avec les croisés allemands, joignit les Français à Venise, au mois d'octobre 1202, et se trouva à diverses expéditions, dont la principale fut la prise de Constantinople, qui date du 12 avril 1204. L'abbé de Pairis profita du pillage d'un des principaux temples pour en retirer plusieurs reliques, dont il déposa une grande partie dans son abbaye. De ce nombre était la tête de S.e Thècle, martyre d'Icône en Lycaonie, qu'on conserva depuis sur un autel dédié à cette sainte.[1]

---

1 Une partie de ces reliques fut pillée par les Armagnacs en 1444, les rustauds d'Alsace en 1525, et par les Suédois en 1632. L'abbé Buchinger en transféra une partie à Lucelle. L'abbé Martin avait aussi rapporté de Constantinople une fiole de couleur rouge, sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Ampulla SS. sanguine Christi plena*, et un morceau de pierre sur laquelle on lisait : *De sepulchro beatæ Virginis*, et qu'on montrait encore avant la révolution. Ces reliques lui avaient été

Boniface, marquis de Montferrat, qui fut créé roi de Thessalonique, offrit à Martin le siége épiscopal de ses nouveaux États; mais cet abbé le refusa et préféra retourner dans son monastère, où il arriva au mois de juin 1205. Günther, un de ses religieux et écolâtre de Pairis, auquel il fit la relation de son voyage, nous a laissé une description détaillée de cette fameuse expédition, qui transféra l'empire grec aux Latins.[1]

Le quatorzième siècle donna à l'abbaye de Pairis deux abbés issus de très-anciennes maisons nobles d'Alsace. Le premier fut Philippe de Rathsamhausen, élu en 1301, confesseur et aumônier de l'empereur Albert : son mérite l'éleva, en 1306 sur le siége épiscopal d'Eichstædt. Le second fut Jean de Hatstadt, prélat savant, que Charles IV nomma son aumônier, son secrétaire et son conseiller.[2]

---

données par un vieux prêtre grec; mais on sait ce que l'on doit penser de l'authenticité de ces objets provenant d'un peuple peu délicat sur la vérité, et dont Juvenal a déjà dit : *Et quidquid Græcia mendax audet in historia.*

1 Casinius a publié l'ouvrage de Günther, dans ses *Lectiones antiquæ, tom. 4, edit. Basnagii*, 1725.

2 Les biens de l'abbaye furent considérablement augmentés par la suite des temps. Le pape Grégoire XII y incorpora en 1406 les dîmes et appartenances des cures de Turckheim et de Katzenwangen. Ce dernier village, dont le ban est confondu de nos jours avec celui de Bennwihr, n'existe plus depuis le seizième siècle, qu'une mortalité enleva tous ses habitants. Il n'en restait plus qu'un pont sur la Fecht, qui porte encore le nom de *Ketzmersbruck*, et une chapelle sous l'invocation de S. Séverin (vulgairement *S. Grimmen*). A quelque distance de là,



Les Anglais réduisirent Pairis à un dénuement complet, en 1356, et les Armagnacs le traitèrent de même en 1444. Les religieux n'eurent d'autre ressource que de céder leur maison à l'abbaye de Maulbronn, située dans le diocèse de Spire et le Wurtemberg. Cette cession eut lieu en 1451, du consentement de l'abbé de Lucelle; elle fut confirmée en 1453 par le chapitre général de Citeaux, et par le pape Pie II en 1461. Pairis devint alors un prieuré conventuel. Le monastère fut réduit en cendres sur la fin du quinzième siècle; on le reconstruisit plus tard.

Gustave Horn, général des Suédois, accorda, en 1622, cette maison en fief à la famille de Marsilly; mais Buchinger, dont il a déjà été question, trouva moyen, par l'entremise de Louis XIII, de faire restituer ce monastère aux religieux de l'ordre de Citeaux, et Pairis reprit de cette manière ses droits et son titre d'abbaye.

Buchinger fut remplacé, en 1655, par Olivier de Foulongue d'Anctoville, noble Normand, qui restaura l'abbaye et en augmenta les revenus. Claude de Bauquemare, docteur de Sorbonne et prieur de la Ferté, lui succéda et acheta en 1700, de l'abbé de Murbach, la charge de conseiller-chevalier-d'honneur d'église du conseil souverain d'Alsace, qui fut, depuis, attachée à la dignité abbatiale. En 1726 il eut pour successeur Jac-

---

et près de la route de Colmar, on voyait aussi la chapelle dite du Rosaire, près de laquelle demeurait autrefois un ermite.

ques Thibolet, natif de Nuits en Bourgogne : celui-ci fit bâtir, sur le plan des édifices d'Italie, l'abbaye telle qu'on la voyait lors de sa destruction. Un incendie consuma en 1753 les bâtiments et les meubles de l'ancienne maison abbatiale. L'abbé Tribout répara ces dommages, et son successeur Xavier Bourste, natif de Colmar, fit consacrer l'église bâtie par Tribout. Sous ce prélat zélé on vit refleurir la discipline. Le dernier prélat, Delort, s'était fait aimer dans l'abbaye par l'aménité de son caractère et ses vertus.[1]

A deux lieues de Pairis, vers l'est, on voit sur une haute montagne l'ancien prieuré des Trois-Épis. Une inscription suspendue dans l'église lui donne l'origine suivante.

Un pieux habitant d'Orbey qui s'était rendu au marché du village voisin de Niedermorschwir, pour acheter des grains, s'agenouilla quelques instants devant une image de la sainte Vierge, placée dans le creux d'un arbre, lorsqu'il entendit une voix qui lui dit d'aller avertir les autorités du pays de faire construire une église dans l'endroit d'où était partie la voix. Le bon homme oublia cet ordre, et le Ciel ne tarda pas à punir cet oubli. Après avoir acheté ses grains, il s'efforça en vain de les placer sur son cheval; mais il ne

---

1 En 1437 naquit dans une cense voisine et dépendante de Pairis, Pierre Blaru, qui devint chanoine du chapitre de S. Dié. On lui doit un poëme en vers latins et en six chants. Il y dépeint le siége de Nancy, pendant lequel périt en 1477 Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

put les enlever; il appela du secours, mais tout fut inutile. Alors il se souvient de son peu d'exactitude à remplir la mission qu'il avait reçue; il fait au public le récit du prodige, et dès qu'on eût promis de faire construire l'église, rien ne s'oppose à ce qu'il emporte ses grains. Telle est la tradition locale; mais Ichtersheim, dans sa Topographie, en rapporte une autre origine.

Un jeune impie avait retiré de sa bouche la sainte hostie, après avoir reçu la communion. Arrivé dans cette solitude et saisi d'une terreur religieuse, il la jeta loin de lui, mais elle resta suspendue sur trois épis doucement balancés par les vents. Ce prodige, ayant été connu des habitants des villages voisins, attira aussitôt une foule de curieux. On y construisit une église et un petit monastère qui, en 1660, fut donné aux chanoines de Saint-Antoine d'Isenheim. On ne peut pas préciser l'époque de la fondation de ce prieuré; elle paraît cependant remonter jusqu'au quinzième siècle. C'est un pèlerinage très-fréquenté.

En descendant sur le revers oriental de la montagne, on voit à ses pieds la belle vallée de Munster, qui doit son nom et sa culture à une antique abbaye de bénédictins.

Quelques disciples du pape S. Grégoire le Grand pénétrèrent dans ce vallon, vers l'an 633, et y construisirent des cellules avec des branches d'arbres et couvertes de chaume. Ils y vécurent dans la pauvreté et le travail, dispersés dans les forêts, sous la direction d'Oswald, qui mourut

en 642. Réunis, en 660, par l'abbé Colduin, ils habitèrent un petit monastère sur le confluent des deux rivières de la vallée, ce qui lui fit donner le nom de *monasterium ad Confluentes.* Childéric II, roi d'Austrasie, dota l'abbaye et lui céda plusieurs de ses domaines royaux. Il se rendit lui-même dans ce désert et fut très-édifié de la vie sainte des religieux.[1]

La réputation de la nouvelle abbaye était telle, qu'on s'empressa bientôt d'en tirer les évêques de Strasbourg, du diocèse desquels elle dépendait à cette époque. On en compte six qui en sortirent: Ansoalde, Juste II, Maximin II, Heddon, Remi et Rachion. Dans le fragment d'une histoire manuscrite de l'abbaye, cité par dom Calmet, on lit qu'on conservait alors à Munster[2] la couronne royale de Dagobert, que ce prince en mourant donna à l'abbaye, avec son sceptre et son épée, ainsi que le privilége de la faire porter

---

1 Cette abbaye possédait autrefois le plus ancien diplôme, non-seulement de l'Alsace, mais de toute l'Allemagne. Il est daté du 4 mars de la 13.e année du règne de Childéric : c'est l'an 673, époque de sa mort.

Le diplôme est adressé à Chadicus ou Etticon, duc d'Alsace; et au comte Robert. Childéric y donne à l'abbaye tous les biens que le fisc royal possédait dans les villages de Muntzenheim et d'Onenheim.

2 Le nom complet de cette abbaye est Munster-au-val-Saint-Grégoire; ce qui la distingue de Munster au canton de Soleure, où est une collégiale; de Munster, dans le canton du Valais; de Munster au pays des Grisons, où est une abbaye de bénédictines; et surtout de Munster en Westphalie, où fut conclue la fameuse paix de 1648, qui fit cesser la guerre de trente ans.

l'abbé, lorsqu'il officierait solennellement. On ignore si c'est Dagobert II ou Dagobert III qui fit cette largesse à l'abbaye. Les sciences ont fleuri en tout temps dans cette abbaye; car, quelque temps après sa fondation, un des religieux, nommé Bobolénus, rédigea la vie de S. Germain, abbé de Moûtier-Grandval, mis à mort avec son compagnon Rondaut ou Randeald, et dont il a déjà été question. Au dernier siècle, Léopold Durand, auteur de plusieurs ouvrages mathématiques, y brilla par son savoir : il mourut en 1749. L'illustre dom Calmet a été sous-prieur de l'abbaye : il en a composé une Histoire. Dom Milliau, savant bibliothécaire, mérite aussi d'être cité avec éloge. Il existe une chronique de Munster, qui est estimée des savants.

Dom Sinsart, né à Sedan en 1696, bénédictin de la congrégation de S. Vannes, devint abbé de Munster en 1745. Nous avons de lui 1.° les Véritables sentiments de S. Augustin sur la grâce; 2.° *la Vérité de la religion catholique, démontrée contre les protestants, mise à la portée de tout le monde;* 3.° *Défense du dogme catholique sur l'éternité des peines de l'enfer,* dédiée au cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg. Il a aussi travaillé à un nouveau Rituel à l'usage du diocèse de Bâle.

Cette abbaye fut réduite en cendres en 1182; mais les archives furent sauvées. L'abbé Frédéric céda, en 1235, à l'empereur Frédéric II, tous les droits que son monastère avait exercés jusqu'alors

sur les deux tiers de la vallée, en vertu de donations que plusieurs monarques lui avaient faites. Le même fonda, en 1237, l'église collégiale de Colmar.[1]

Le roi Richard, se trouvant à Sélestat en 1262, fut supplié, par le coadjuteur de l'évêque de Bâle, de soumettre l'abbaye de Munster à la juridiction temporelle de ce dernier évêque, se fondant sur une prétendue possession qui lui avait été enlevée. Le monarque, croyant cette possession vraie ou fausse, fit dresser une charte qui devait assurer à jamais la vallée de Saint-Grégoire, avec toutes ses dépendances, aux évêques de Bâle.

Lors des troubles de la réforme, cette abbaye

---

1 Les conditions de cette fondation sont assez curieuses et méritent d'être rapportées. L'abbé se réserve le droit de donner l'investiture au prévôt élu par les chanoines de Colmar, et de nommer de plein droit un doyen devant être en même temps curé de la ville. Il veut que le doyen ait un vicaire séculier obligé de servir au chœur avec le chanoine semainier, mais qui ne pourra chanter la grand'messe au maître-autel; cette prérogative étant réservée à l'abbé fondateur, à ses religieux et aux chanoines. Il veut que l'abbé se rende une fois l'an avec une suite de douze chevaux à Colmar, où il sera reçu et traité matin et soir par les chanoines, et que ceux-ci viennent de même une fois l'an à Munster et y assistent à une procession avec les paroissiens de Colmar; que le custos de l'abbaye donne à dîner aux seuls chanoines, que le doyen-curé de Colmar donne à l'abbé à Noël un porc de la valeur de cinq sous, et à la S. Grégoire cinq autres sous pour acheter du poisson. Il s'éleva dans la suite des difficultés sur le sens des différents points de cette fondation entre les successeurs de Frédéric et les chanoines de S. Martin de Colmar. Elles furent terminées par une transaction en 1559.

fut témoin d'un scandale sur lequel gémirent longtemps les religieux. Burcard Nagel, qui en était abbé en 1536, donna sa démission, se retira à Mulhouse, embrassa le calvinisme et se maria. Cet exemple produisit les plus funestes effets dans toute la vallée. A mesure que les catholiques apostasièrent, les protestants devinrent plus insolents et exigèrent une église, ce qui occasionna des désordres et des excès qui furent commis de part et d'autre.

L'archiduc Ferdinand, préfet des dix villes impériales d'Alsace, défendit, en 1563, l'exercice de la religion protestante à Munster; mais le magistrat, qui s'était déjà déclaré pour les nouvelles opinions, se saisit, le 22 février de la même année, de l'église paroissiale de la ville, et fit venir de Strasbourg, en 1564, un ministre protestant. En 1569, Henri d'Istett, nommé nouvellement abbé de Munster, y fit son entrée à la tête d'une trentaine de cavaliers et de nobles, et s'empara par force de l'église paroissiale, le 20 novembre. Il resta en possession de cette église jusqu'au 8 décembre, que le magistrat la fit rouvrir et y rétablit le culte protestant. Le 11 décembre, l'abbé s'adressa au magistrat avec prière de permettre qu'il fît dire la messe dans l'église; mais le sénat le refusa, ainsi que la demande qu'il fit de laisser au moins encore une seule fois prêcher l'ecclésiastique qu'il avait amené. Il se présenta néanmoins, le troisième dimanche de l'Avent, à la porte de l'église et voulut y faire entrer un prêtre,

pour dire la messe. La garde, qui y était postée, l'empêcha et le repoussa avec tant de violence, qu'elle l'aurait tué, s'il ne se fût retiré. Ces différends ne furent terminés qu'en 1575, par le baron de Schwendi.

En 1632 les Suédois commirent toutes sortes d'excès dans l'abbaye. L'administration de ses biens fut donnée aux magistrats de Colmar et de Munster. C'est alors que tout ce qui était resté de catholique dans la vallée disparut, pour n'y rentrer que lorsque l'Alsace devint française. En 1686 l'église paroissiale fut rendue commune aux protestants et aux catholiques : elle a été rebâtie depuis en 1738. Le monastère fut de même reconstruit en 1686, et alors on l'agrandit, en l'étendant au delà des murs de la ville, qui avaient été abattus par ordre de Louis XIV.

En quittant la vallée de Munster on voit encore, au pied du Plixbourg ou Pflitschbourg, les restes d'une ancienne église et d'un petit prieuré, dédiés à S. Gilles, abbé, et qui dépendaient du prieuré de Saint-Pierre de Colmar.

La ville de Turkheim, autrefois libre et impériale[1], renfermait, outre son église paroissiale,

---

1 On donnait autrefois ce nom à plusieurs villes d'Alsace qui étaient indépendantes d'aucun souverain de l'empire germanique, et gouvernées en forme de républiques, comme aujourd'hui Francfort-sur-le-Main, Hambourg, etc. Ces villes étaient en Alsace Haguenau, Colmar, Sélestat, Wissembourg, Landau, Obernai, Rosheim, Munster au val S.-Grégoire, Kaisersberg et Turkheim, sans compter Strasbourg, la plus distinguée de toutes.

construite vers la fin du quatorzième siècle, une autre église, dite du saint Sacrement. On voyait aussi, à une petite distance de ses murs, la chapelle de Saint-Florian[1]. Turkheim est la patrie de Conrad Wigram, qui était suffragant des évêchés de Bâle et de Strasbourg, au commencement du seizième siècle. Cet homme, l'un des plus savants de son temps, s'opposa de toutes ses forces à la propagation des erreurs de Luther. Il mourut en 1532 et fut enterré dans la chapelle de Sainte-Barbe de l'église paroissiale de sa ville natale.

La ville de Colmar, qui, du temps de Charlemagne, était encore un domaine royal, possédait alors un palais où les empereurs d'Allemagne venaient souvent se fixer. Elle ne reçut le droit de cité qu'en 1220, sous Frédéric Barberousse. Childéric II, roi d'Austrasie, avait donné, vers l'an 670, à l'abbaye de Munster plusieurs terres, des forêts considérables et la dîme dans Colmar. Pour recueillir ces dîmes, l'abbaye fit construire à Colmar une maison qui a conservé, jusqu'à la révolution, le nom de *Münsterer-Hoff* (cour de Munster), et comme il y demeurait toujours quelques religieux, on leur bâtit une chapelle dédiée à S. Martin et qui donna naissance à la collégiale du même nom. Cette chapelle dut cependant être, dès son origine, assez importante,

1 S. Florian est un martyr qui a souffert pour la foi de Jésus-Christ dans la haute Autriche. Il est en grande vénération dans toute la haute Allemagne, où on l'invoque particulièrement pour être préservé des incendies.

puisqu'en 984 il est question d'un doyen de Saint-Martin, appelé Philippe, qui conclut, avec le prieuré de Saint-Pierre, une transaction au sujet de diverses récoltes et de droits de patronage.

En 833 le pape Grégoire IV vint à Colmar, dans le dessein de réconcilier l'empereur Louis le Débonnaire avec ses trois fils, Lothaire, Pepin et Louis, qui s'étaient révoltés contre lui; mais ce pontife eut la douleur de voir ces princes lever contre l'auteur de leurs jours des mains sacriléges, dans la fameuse plaine que l'histoire a flétrie du nom de *Champ du mensonge,* pour montrer toute l'horreur qu'inspirait leur coupable conduite. Les historiens ne s'accordent pas sur la situation de cette plaine : les uns la placent entre Colmar et Siegolsheim, se fondant sur le témoignage de Nithard, auteur contemporain, petit-fils de l'empereur Charlemagne et neveu de Louis le Débonnaire, qui dit que les armées respectives se rencontrèrent *juxta montem Sigwaldi,* ce qui ne peut en effet convenir qu'à la plaine de Siegolsheim : cette assertion est encore appuyée par la remarque de l'annaliste de Saint-Bertin, qui précise davantage le lieu de la célèbre rencontre de l'empereur et de ses fils dénaturés, et qui le place *juxta Columb*[1], *in loco qui dicitur Rothfeld;* d'autres auteurs prétendent que le champ du mensonge était situé près de Rouffach; d'autres, enfin,

1 C'est le nom que portait alors Colmar.

le placent près de Cernay, dans la plaine dite, de nos jours, *Ochsenfeld*.

Devenue ville, Colmar sentit le besoin d'élever une église plus vaste que celle qu'elle possédait alors, et on jeta les fondements de la paroisse actuelle. Le clergé, la bourgeoisie et plusieurs familles fournirent de grandes sommes pour contribuer aux frais de construction; les évêques de Bâle, de Constance, dé Verdun, et dix évêques d'Italie, publièrent des indulgences et invitèrent leurs diocésains à venir au secours de cet édifice, qui ne fut cependant achevé que vers le milieu du quatorzième siècle. Le chœur, construit sur l'emplacement de l'ancienne école de Saint-Martin, est dû aux soins de l'architecte Guillaume de Marbourg, mort en 1363 et enterré dans l'église de Saint-Pierre le jeune à Strasbourg.

Frédéric, abbé de Munster, érigea en 1237 cette église en collégiale, du consentement de Henri de Thun, évêque de Bâle. Ce chapitre consistait, dans son origine, en un prévôt, un doyen qui était en même temps curé de la ville, un chanoine et un chantre. Plus tard on y ajouta plusieurs chanoines et, en 1404, on en comptait jusqu'à quinze; mais ce nombre fut réduit postérieurement à six.

Il paraît que le premier plan fut de construire une seconde tour à la gauche du portail; mais la peste qui, en 1313, faisait de terribles ravages en Alsace et enleva à Colmar et dans les environs 13,600 personnes, fit suspendre les travaux

et disparaître le projet. La tour actuelle a, depuis le sol jusqu'à la galerie du haut, 144 pieds de hauteur. Cette tour, qui était autrefois plus élevée, fut fortement endommagée par un incendie le 23 mai 1572. L'intérieur de cette église n'offre rien de remarquable : la boiserie du chœur, qui n'est pas sans mérite, provient des anciennes abbayes de Marbach et de Pairis. Les beaux vitraux peints qu'on y voit ont été pris, il y a quelques années, dans l'ancienne église des dominicains.

Colmar renfermait autrefois plusieurs maisons religieuses :

Le prieuré de Saint-Pierre, qu'on prétend avoir été fondé par Bertrade, mère de Charlemagne, fut considérablement augmenté et soumis par l'impératrice S.e Adélaïde à l'abbaye de Payerne, dans le pays de Vaud. Il était ordinairement habité par douze bénédictins. L'église fut reconstruite en 1536 : les protestants s'en emparèrent en 1658; mais ils furent obligés de la céder en 1679. Les jésuites s'établirent dans les bâtiments de ce prieuré en 1698, par ordre de Louis XIV, et en 1718 fut construit le beau collége qu'on voit encore de nos jours. L'église actuelle, qui est bâtie dans un très-bon goût, est de l'année 1750. C'est dans les bâtiments de ce collége que se trouve la bibliothèque publique, qui renferme près de 60,000 volumes.

Le préceptorat des chevaliers de Malte date son origine du temps des croisades et n'a point

fourni matière à l'histoire. Les empereurs y logeaient pendant leur séjour à Colmar.[1]

---

1 Les chevaliers de *S. Jean de Jérusalem*, dits plus tard *chevaliers de Malte*, furent institués par des marchands napolitains qui, faisant le commerce dans les mers du Levant, obtinrent du calife des Sarrasins, Montoser-Billah, la liberté de bâtir une maison à Jérusalem pour s'y loger, ainsi que les chrétiens de leur pays qui venaient visiter les lieux saints. Ils payèrent d'abord un tribut annuel au calife, et fondèrent, quelque temps après, un hôpital pour les pèlerins, auquel fut jointe une église dédiée à S. Jean-Baptiste, ce qui leur fit donner le nom d'hospitaliers de S. Jean de Jérusalem. Après la prise de Jérusalem, en 1099, Godefroi de Bouillon leur accorda de beaux priviléges. Ils firent les vœux de chasteté, de pauvreté et de religion, et y ajoutèrent, en 1104, encore celui de défendre des insultes des Sarrasins les chrétiens qui feraient le voyage de la terre sainte. Alors leur ordre devint militaire, et ils adoptèrent pour décoration une croix à huit pointes. Roger des Moulins, qui périt en 1187 dans un combat près de Nazareth, est le premier qui porta le nom de grand-maître de l'ordre. Lorsqu'en 1187 le calife Saladin reprit Jérusalem, les chevaliers de S. Jean se retirèrent à Acre, port de mer de la Palestine. Ils en furent chassés par les Sarrasins en 1291. De là ils s'établirent dans le royaume de Chypre, et se rendirent maîtres, en 1310, de l'île de Rhodes, où ils restèrent jusqu'en 1480, qu'ils furent attaqués par Mahomet II, empereur turc, qui commandait une armée de plus de deux cent mille hommes. Les chevaliers firent des prodiges de valeur, et obligèrent les Sarrasins à lever le siége de l'île. Soliman II vint les attaquer avec une puissante armée en 1522; mais trahis par le chancelier de l'ordre, ils se virent obligés de quitter l'île de Rhodes. Charles-Quint leur donna celle de Malte en 1530. Ils y furent de nouveau attaqués, en 1565, par une armée de quatre-vingtmille Turcs, dont les effets furent glorieusement repoussés. Depuis cette époque cet ordre jouit d'une assez grande tranquillité jusqu'en 1798, que Bonaparte s'empara de l'île de Malte lors de son expédition d'Égypte. Les Anglais se sont emparés

Les dominicains s'établirent dans cette ville en 1260. Leur église, qui sert de nos jours de halle aux blés, était autrefois fort belle. Nous devons aux dominicains les Annales de Colmar, publiées par Urstitius, qui commencent en 1211, et une chronique qui commence au règne de l'empereur Rodolphe de Habsbourg : les deux ouvrages se terminent en 1303.

L'église de la très-sainte Trinité, connue sous le nom d'église de l'hôpital, fut construite au treizième siècle par des cordeliers : ceux-ci rédigèrent une Chronique, qui commence en 1227

---

plus tard de Malte et en sont encore en possession. Ainsi cet ordre, qui avait rendu autrefois tant de services à la chrétienté, fut obligé de se dissoudre. Depuis ce temps il ne s'est plus réuni.

L'ordre était divisé en plusieurs classes. Les chevaliers nobles devaient prouver quatre degrés de noblesse du côté paternel et maternel. Les chevaliers servants ou frères d'armes, et les chapelains appelés *diacos*, prouvaient quatre générations de bourgeoisie. Ces derniers desservaient les cures et les églises de l'ordre. Enfin, les donnés, qui portaient une croix à trois branches, au lieu que celle des chevaliers en avait quatre. Les constitutions qu'ils observaient étaient tirées de la règle des chanoines réguliers de S. Augustin. L'ordre était composé de huit langues : celles de Provence, d'Auvergne, de France, d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne, de Castille et de Bavière, substituée à celle d'Angleterre, éteinte par Henri VIII. Chaque langue se divisait en grands-prieurés, et chaque prieuré en commanderies.

L'ordre des *Templiers* fut institué en 1118 par sept gentilshommes, pour défendre les pèlerins des insultes des Turcs et garder les passages libres à ceux qui allaient en Terre-Sainte. On leur donna ce nom, parce que la première maison qu'ils occupèrent à Jérusalem, était située près de l'ancien temple de

et finit à l'année 1454. Les bâtiments de leur monastère furent reconstruits en 1491. Lors de la peste qui dépeupla Colmar, en 1541, et qui enleva 3500 personnes, tous les religieux de cette maison périrent, à l'exception du gardien. L'administration de l'hospice civil acheta tout l'enclos qui leur avait appartenu, pour la somme de 72,000 florins. La nef de l'église fut occupée en 1575 par les protestants, qui la rendirent plus tard et la reprirent sous le général suédois Gustave Horn. Le chœur fut affecté, en 1715, au culte catholique et servit de chapelle à l'hospice:

Salomon. Ils furent en possession de biens considérables, ce qui excita la jalousie des monarques du temps. Leur ordre fut aboli par un décret du pape Clément V, et du concile général tenu à Vienne en Dauphiné en 1312, à la demande de Philippe le Bel, roi de France. Jacques de Molai, leur grand-maître, qui était Français, fut brûlé à Paris en 1313, protestant jusqu'au dernier soupir qu'il était innocent, lui et ses chevaliers, des crimes qu'on leur imputait.

Les chevaliers de l'ordre *Teutonique* furent institués par plusieurs seigneurs nobles allemands au siége d'Acre en Palestine, et approuvés en 1192 par Calixte II. Ils avaient à peu près la même fin que les chevaliers de Malte et du Temple. Ils soumirent et convertirent au christianisme les idolâtres qui habitaient la Prusse, et bâtirent les villes de Dantzig, de Kœnigsberg, de Marienbourg, de Thorn et d'Elbingen. Leur grand-maître, Albert de Brandenbourg, embrassa le luthéranisme; dès-lors cet ordre fut réduit à peu de chose. Leur grand-maître résidait à Marienthal en Franconie.

Il y a encore en Espagne les ordres religieux et militaires d'Alcantara et de Calatrava, dont les chevaliers suivent la règle de Citeaux. Ils peuvent se marier une fois. Ces deux ordres furent institués lors de la prise des deux villes du même nom sur les Maures.

il vient d'être réparé, il y a quelques années, et rendu à sa destination primitive.

Les ermites de l'ordre de S. Augustin se fixèrent à Colmar en 1316 : il en périt aussi un grand nombre lors de la peste de. 1541. Leur monastère fut toujours le séjour des sciences et des bonnes études. On y vit le célèbre Jean Hoffmeister, qui se fit remarquer par son éloquence et son érudition. Charles-Quint le fit venir à Ratisbonne et l'opposa à Martin Bucer. Il rédigea une réfutation de la confession d'Augsbourg et donna des preuves si évidentes de la fausseté des doctrines de Luther, que le magistrat protestant de Colmar s'empara avec violence de son manuscrit et le livra aux flammes.

Les capucins vinrent à Colmar en 1699, par ordre de Louis XIV.

Le couvent des religieuses de Saint-Dominique, appelé *Unterlinden,* fut construit en 1232, hors de l'enceinte de la ville et près du canal : on y observait dans l'origine la règle de S. Augustin, à laquelle on substitua l'institut de S. Dominique. Cette maison était le plus riche des monastères de Colmar. L'histoire nous parle d'une supérieure fort savante qui y vivait pendant le quatorzième siècle. Elle composa une biographie fort intéressante des premières religieuses de sa maison, et mourut en 1330, à l'âge de 70 ans.[1]

---

1 Depuis que Colmar fut mis au rang des villes, les lettres et les sciences n'ont jamais été négligées. Ainsi le treizième siècle nous offre des dominicains; le quatorzième des cordeliers, et

Le couvent de Sainte-Catherine fut transféré d'Ammerschwir à Colmar sous Henri VII, en 1311. Ce monastère sert de nos jours d'hôpital militaire.

La léproserie, avec sa chapelle dédiée à S. Laurent et située hors la porte de Brisach, fut démolie lors du siége de la ville par les Suédois en 1632.

La chapelle de Saint-Gui (*Sanct Wyden*), à la

---

pendant le quinzième, Pierre d'Andlau, chanoine de Saint-Martin et prévôt de Lutenbach qui se distingua par son érudition. En 1460 il fut nommé vice-chancelier de l'université de Bâle, en 1465, doyen de la faculté de droit, et enfin en 1471, recteur de cette université. Il composa une chronique d'Alsace, qui, sauf quelques fragments, n'est point parvenue jusqu'à nous. On lui doit l'ouvrage : *De imperii Rom. Regis et Augusti creatione, inauguratione, administratione et officio, juribus, ritibus et cæremoniis electorum*; etc. Cet ouvrage a été imprimé à Strasbourg en 1603. George Wigram, cousin de Conrad Wigram, suffragant de Strasbourg et de Bâle, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Narren-Sieb* (crible des fous). Le même traduisit en vers allemands les Métamorphoses d'Ovide. Sébastien Murrho, prêtre très-savant, qui possédait parfaitement les langues hébraïque, grecque et latine, réunit beaucoup de matériaux pour composer une histoire d'Allemagne; mais la mort l'enleva trop tôt. On a de lui un ouvrage qu'il intitula : *De laudibus Germanorum*, dédié à Wimpheling, son ami. Caspar Murrho, et Pierre Murrho, neveu de ce dernier, étaient également très-versés dans les langues anciennes. Michel Buchinger, fameux antagoniste des nouvelles doctrines du seizième siècle, composa une histoire ecclésiastique depuis S. Pierre jusqu'au pontificat de Paul IV. Il fut un des premiers qui nia l'existence de la papesse Jeanne. Thomas Kessler, élève des religieux Augustins, composa un poëme héroïque sur la naissance de Jésus-Christ (voyez la note B). Jérôme Boner, magistrat, est l'auteur de plusieurs ouvrages. François Haupt, chanoine de Saint-Martin au dix-septième siècle, est l'auteur d'un *Manuale chori* et de plusieurs ouvrages de liturgie, etc.

place où est, de nos jours, le moulin du même nom, fut démolie lorsqu'on augmenta les fortifications de la ville, au commencement du seizième siècle.

La ville de Colmar fut, à plusieurs reprises, agitée par les déclamations des luthériens, qui cherchaient à y établir leurs erreurs; mais l'autorité des empereurs s'y opposa : enfin, après plusieurs tentatives, un gentilhomme, Guillaume Link, que les habitants de Sélestat venaient de chasser de leur ville, arriva à Colmar et y répandit les nouvelles doctrines. Il sut si bien ménager les esprits, que le magistrat le nomma bourguemestre en 1575. Link, revêtu de cette charge, entraîna une partie des habitants, fit prêcher la prétendue réforme dans plusieurs églises, s'empara des écoles et remplit toutes les places de ceux qui l'avaient embrassée. Les catholiques portèrent leurs plaintes à l'empereur, et les protestants tinrent ferme. Alors l'empereur Rodolphe envoya, en 1579, à la sollicitation de l'évêque de Bâle, des commissaires à Colmar, pour abolir les nouvelles sectes; mais ce fut sans résultat. En 1627 l'empereur Ferdinand II pressa plus vivement cette ville sur le même objet. L'archiduc Léopold reçut ordre de veiller à l'exécution des mandements impériaux, et envoya à Colmar une seconde commission, qui signifia à cette ville, le 20 octobre de la même année, l'ordre de défendre l'exercice du culte protestant et de rentrer dans le sein de l'Église catholique.

On changea les maîtres d'écoles, on restitua les églises aux catholiques et on élut de nouveaux magistrats. Pour consolider cette œuvre, on fit venir des jésuites à Colmar, et ceux-ci ramenèrent un grand nombre d'habitants à l'ancienne religion.

Tel était l'état de cette ville lorsque Gustave Horn s'en empara en 1632 : alors les catholiques furent destitués à leur tour, les protestants se rendirent maîtres du gouvernement et les jésuites se virent renvoyés. Après la défaite des Suédois, Louis XIII prit la ville sous sa protection en 1635, et l'état de la religion resta sur le même pied, jusqu'au moment où elle fut réunie à la France, en 1673. Depuis cette époque la religion catholique est restée dominante.

La ville de Colmar a été, pendant les premières années de nos troubles révolutionnaires, le siége d'un évêque constitutionnel. Martin Arbogast, né à Walbach en 1731, sous-principal du collége de Colmar, fut sacré à Paris le 10 avril 1791. Nommé membre de la convention nationale, il y déclara l'infortuné Louis XVI coupable, vota sa détention, et mourut ensuite à Colmar le 11 juin 1794. Il fut remplacé par Marc-Antoine Berdolet, né à Delle le 15 novembre 1740, curé de Pfaffans près Belfort : celui-ci fut le premier évêque nommé après la terreur, non d'après la forme de la constitution civile du clergé de France, mais d'après les règles de la deuxième encyclique (ces deux encycliques avaient été rédigées, en 1795,

par le fameux Grégoire, évêque de Blois), sacré à Colmar le 15 août 1796, assista au concile, donna la démission de son siége en 1801, et fut fait évêque d'Aix-la-Chapelle après le concordat: il mourut le 13 août 1809.

20 JUIN.

S. ADELBERT, ABBÉ DE WISSEMBOURG, PREMIER ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG. (*Adelbertus*).

(Voyez MABILLON, *Ann. ord. S. Benedicti, tom.* 3, *p.* 128; *Ann. Treviren., tom.* 1; TRITHEM., *Chron. Hirsang., tom.* 1; Hist. littér. de la France, tom. 4; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, tom. 1.er, liv. 6, pag. 71; HOFFMANN, *De Ottofrido, monacho Wissemb.;* GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, liv. 5.)

L'AN 981.

S. Adelbert, un des hommes les plus célèbres du règne d'Othon I.er, entra, fort jeune encore, à l'abbaye de Saint-Maximin, que Henri l'Oiseleur avait rétablie à Trèves et qui était alors l'école où se formaient les évêques. La nature l'avait doué de toutes les qualités qui font les grands hommes. Une conception facile, un génie pénétrant, une mémoire prodigieuse, une piété ardente, un vif amour de Dieu et un grand zèle pour la propagation de la religion de Jésus-Christ, en un mot, les dons les plus précieux de l'esprit et du cœur, voilà ce que l'on admirait dans le jeune homme. L'âge développa de plus en plus

ces heureuses qualités, et les supérieurs, qui s'étaient aperçus depuis longtemps du mérite et des dispositions d'Adelbert, avaient pris un soin particulier pour le former. Pour éviter cette enflure de cœur que produit souvent la science, Adelbert commençait et finissait ses études par la prière; il les interrompait même de temps en temps par la méditation et par des élévations de son âme vers Dieu. Purifiant ainsi son entendement, il détacha en même temps son cœur des choses de la terre et se prépara à répondre aux vues que la Providence avait sur lui.

Vers l'an 960, les *Rugi* ou *Rani*[1], qui habitaient une partie de la Poméranie, entre l'Oder et la Wipper, et l'île de Rugen dans la mer Baltique, demandèrent des prédicateurs de l'Évangile. Sous le règne de Louis le Débonnaire, quelques moines de la nouvelle Corbie[2] avaient entrepris de prêcher Jésus-Christ à cette nation païenne; ils opérèrent plusieurs conversions dans

1 Des auteurs confondent les *Rugi* et les *Rani*. Nous trouvons ces peuples nommés *Rugii* par Tacite. Jornandès, dans son Histoire des Gètes, dit bien qu'Odoacre était un *Rugus*, mais Tacite est un meilleur auteur. Nous ne voyons nulle part des *Rani* que dans Pline l'Ancien, qui place ces peuples, non aux environs de la Baltique, mais du mont Caucase.

2 Cette fameuse abbaye, fondée pendant le neuvième siècle, était située dans le diocèse de Paderborn sur le Weser en Westphalie. L'abbé, qui dépendait immédiatement du saint-siége, était prince de l'empire et jouissait de très-beaux revenus. Ce monastère a produit un grand nombre d'hommes distingués qui ont porté le flambeau de la foi et des sciences dans plusieurs contrées barbares.

différentes provinces des Slaves et construisirent, dans l'île de Rugen, un oratoire en l'honneur de notre Seigneur et de S. Vit, qu'ils honoraient comme leur patron; mais ces heureux commencements ne se soutinrent pas : les Rugiens retournèrent à leurs idoles. Par une bizarrerie singulière, ils ajoutèrent S. Vit à leurs faux dieux et lui bâtirent un temple. Ces peuples avaient toujours montré une très-grande aversion pour les chrétiens et surtout pour les prêtres de la religion chrétienne. Ils n'agissaient donc que par hypocrisie, quand ils demandèrent plus tard à être instruits des vérités de l'Évangile. L'empereur Othon I.er, persuadé qu'ils avaient un vrai désir de se convertir, reçut avec joie leurs envoyés et leur désigna pour évêque Liburce, moine de Saint-Alban à Mayence. Liburce étant mort peu de temps après cette nomination, Adelbert fut choisi pour le remplacer, et sacré évêque des Rugiens. Othon lui fournit tout ce qui était nécessaire pour l'accomplissement de cette sainte œuvre, et Adelbert partit avec un certain nombre de missionnaires; mais il trouva des cœurs bien peu disposés à recevoir ses enseignements. Plusieurs des prêtres qui l'avaient accompagné furent massacrés, et les autres eurent bien de la peine à échapper avec l'évêque. Désespérant de réussir, ils retournèrent dans leurs monastères.

Cependant Othon, désirant récompenser le zèle et les vertus d'Adelbert, le nomma abbé de Wissembourg. Le saint homme soutint, par sa sagesse

et son exemple, la régularité dans cette abbaye, qui fut dès lors une des plus célèbres de l'empire : il était le père de ses religieux et l'ange de paix de l'abbaye. Se félicitant d'avoir eu l'occasion de rentrer dans un monastère, il s'attendait à n'avoir plus à s'occuper le reste de ses jours qu'à travailler à se sanctifier avec ses religieux dans le silence et la retraite, lorsque la divine Providence vint l'arracher à son repos pour lui faire parcourir un champ plus vaste. Elle le tira de sa solitude pour l'élever, vers l'an 970, sur le siége de Magdebourg. L'empereur Othon, se trouvant à Rome, sollicita le pape Jean XII d'ériger en métropole le siége de Magdebourg et de lui donner pour suffragants les évêques de Mersebourg, de Meissen, de Zeitz [1], de Havelberg et de Brandebourg. Le pape y consentit, et Adelbert partit de Wissembourg pour aller prendre possession de son Église. Il y fut reçu avec toutes les démonstrations de respect possibles. L'impératrice S.[e] Adélaïde, qui avait appris à connaître le mérite du saint homme, le choisit pour le directeur de sa conscience et le suivit à Magdebourg, afin de profiter jusqu'à la fin de ses jours des conseils du digne prélat. Mais Adelbert quitta ce monde avant la mort de cette pieuse princesse.

Animé d'un zèle apostolique, Adelbert procura la connaissance de Jésus-Christ à un grand nombre de Slaves, qui étaient encore plongés

1 Cet évêché fut transféré peu après à Naumbourg, où il a subsisté jusqu'à la réformation de Luther.

dans les ténèbres de l'erreur. Il fit construire plusieurs églises, leur donna des pasteurs capables d'instruire un peuple nouvellement converti. Il établit un ordre admirable dans le chapitre de sa cathédrale, fondé par l'empereur Othon I.er, et n'y admit que des hommes recommandables par leurs connaissances et leur piété. Le Seigneur le favorisa du don de prophétie, et il mena toujours, pendant son épiscopat, la vie d'un apôtre. Il était occupé à faire la visite du diocèse de Mersebourg, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Après avoir célébré la messe à Mersebourg, il sentit ses forces l'abandonner. Il eut recours aux sacrements de l'Église, qu'il reçut avec une grande piété, et mourut le 20 juin 981. Son culte a subsisté à Magdebourg jusqu'au moment de la réforme, époque à laquelle furent détruits dans cette ville tous les monuments relatifs aux saints.

L'abbaye de Wissembourg, dont il vient d'être question, doit son origine à Dagobert I.er, roi de France, ou, selon d'autres historiens, à Dagobert II, roi d'une partie de l'Austrasie, comprenant l'Alsace, qui lui donna des biens considérables. Elle fut élevée plus tard à la dignité d'abbaye princière, avec celles de Murbach, de Fulde et de Kempten, et son abbé, prince du saint empire, avait voix et séance à la diète germanique. Une ancienne charte, découverte par Bruschius, dans les archives de Spire, en désigne comme premier abbé Principius, depuis évêque

de Spire sous le règne de Dagobert II, ce qui prouve que cette abbaye existait avant ce prince.[1]

L'abbaye de Wissembourg a été, dès son origine, le séjour des sciences et des connaissances en tout genre, et l'histoire nomme particulièrement, au neuvième siècle, un religieux dont le mérite n'est pas assez connu, même du monde savant. Nous voulons parler du célèbre moine Otfrid, qui, né sur les bords du Rhin et doué par la nature des plus heureuses dispositions, se retira, fort jeune encore, à Wissembourg, pour se livrer à l'étude sous les fameux maîtres qui brillaient alors dans cette maison. De Wissembourg il se rendit à Fulde pour profiter des leçons de Raban Maur, qui était alors à la tête de l'école de cette abbaye. De retour à Wissembourg, il fut promu au sacerdoce et chargé de la direction des écoles de ce monastère. Cet emploi lui laissa encore le temps de composer plusieurs ouvrages, qui ont fait passer son nom à la postérité. Il s'acquit la réputation d'un des plus savants hommes de son temps et les titres de philosophe, de rhéteur, de poëte et de théologien.

Un des principaux objets de l'étude d'Otfrid, fut de perfectionner et d'enrichir la langue de son pays, qui était le théotisque ou le tudesque. Ce moine studieux fit des efforts presque surna-

---

1 On attribue de même à Dagobert I.er la fondation de Klingenmunster, située à trois lieues de Wissembourg, mais hors de l'Alsace, dans la contrée qu'on appelait avant la révolution le Palatinat du Rhin.

turels pour faire accréditer sa langue, ce qui lui coûta un travail infini. Il se plaint, dans une lettre à Luitbert de Mayence, de la dureté de l'idiome dans lequel il écrivait et de la difficulté qu'il éprouvait à surmonter les entraves de la langue tudesque, peu propre à la poésie. Il y reproche aux écrivains de son siècle d'affecter d'écrire l'histoire en latin plutôt qu'en leur langue maternelle.

On ne peut contester à Otfrid l'honneur d'avoir été le premier écrivain connu parmi les anciens Germains, qui ait mis en vers rimés quelque partie de l'Écriture sainte. Le soin qu'il prit de cultiver le tudesque, inspira à ses compatriotes une noble émulation de l'imiter. Il mit en vers les traits les plus frappants de la vie de Jésus-Christ. Cette poésie était différente de celle des Grecs et des Romains, en ce qu'elle était rimée et qu'elle ne se mesurait point par des pieds composés de syllabes longues et brèves, mais simplement par le nombre des syllabes. On en peut lire un morceau à la note C.

Charlemagne avait un goût particulier pour le tudesque, et Éginhard nous rapporte que ce prince donna des noms tudesques aux douze mois de l'année, et que, pour faciliter l'étude de la même langue, il commença à en rédiger une grammaire.[1]

---

1 La langue allemande ne fut employée dans les actes publics qu'au treizième siècle, et cela se fit en Alsace. Les premières lettres écrites en cette langue sont de Berthe, épouse de Henri de Wœrth, landgrave de la basse Alsace. Elles sont datées de 1257.

L'ouvrage le plus considérable, comme le plus connu et le plus estimé d'Otfrid, est sa traduction de l'Évangile, en vers rimés et en cinq livres. L'auteur y paraphrase, en suivant la Vulgate, les plus beaux endroits de l'Évangile, auxquels il joint souvent de courtes réflexions morales et quelquefois historiques, tirées la plupart des ouvrages de S. Grégoire le Grand et de S. Augustin. Il a si bien choisi ces endroits, qu'ils forment une histoire suivie depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à son ascension : la piété respire partout dans ce poëme. On en pouvait chanter des morceaux détachés, ce qui les fit répandre plus aisément dans le public et contribuer à faire tomber les chansons profanes et obscènes.

L'épître dédicatoire est d'une singulière invention : c'est une espèce de double acrostiche, dont les vers, divisés en quatrains, commencent et finissent par les mêmes lettres, et ces premières et dernières lettres forment, de côté et d'autre, cette inscription latine : *Luthovico orientalium regnorum regi sit salus æterna.* C'est ainsi que les poëtes du neuvième siècle se plaisaient à multiplier les difficultés mécaniques de l'art pour avoir le plaisir de les vaincre.

Otfrid n'est pas le seul savant qu'ait produit l'abbaye de Wissembourg. Thrithème nous cite un certain Héderich, qui dirigea de même les écoles de ce monastère et qui composa un commentaire sur le cantique des cantiques de Salomon. Cet ouvrage, ainsi que les Homélies du même

auteur, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le temps nous a de même privés des productions de plusieurs savants qui ont fait honneur à l'abbaye de Wissembourg. L'abbé Rupert, qu'Othon III éleva sur le siége épiscopal de Spire, fut aussi un homme très-savant.[1]

L'abbaye de Wissembourg a donné naissance à la ville du même nom. La discipline et la piété fleurirent dans ce monastère, mais plusieurs désordres s'y glissèrent vers la fin du treizième siècle. La négligence des abbés était si grande que, pendant le quatorzième siècle, plusieurs de ses plus beaux domaines furent aliénés. Enfin les choses en étaient venues au point qu'en 1470 Frédéric, comte palatin du Rhin, crut devoir, en sa qualité de bailli d'Alsace, prendre des mesures vigoureuses pour y rétablir la discipline et l'esprit de S. Benoît. Il fit venir dans ce dessein deux saints abbés de Mayence et de Bamberg et les conduisit, du consentement des autorités de la ville, à l'abbaye; mais ses espérances furent trompées. Au moment où l'on était assemblé à l'église pour entendre un célèbre prédicateur, le peuple, qui prenait le parti des religieux, se souleva contre le comte et les deux abbés, sous

---

1 Les auteurs de la *Gallia christiana* nous ont conservé les noms de plusieurs évêques de Spire, tirés de l'abbaye de Wissembourg : Principius, en 650; Tragebodon, 673; David, 742; Freydon, 810; Amauvi, 891; Bernard, 893; Eberhard, 912; Godefroi, 949; Rupert, 996; Arnold I, 1054; Arnold II, 1124. *Gall. christ.*, tom. 5, pag. 716.

prétexte qu'on cherchait à molester des moines auxquels on n'avait rien à reprocher. Le tumulte s'accrut au point que les deux abbés furent obligés de se sauver et de s'enfermer dans la sacristie. Les moines profitèrent du désordre et s'enfuirent en ville; mais le magistrat les ramena le lendemain au monastère. Le comte, dont l'autorité avait été si gravement méconnue par les habitants de Wissembourg, se présenta à la tête d'un corps d'armée pour punir les coupables. Ce ne fut cependant qu'au bout d'une année qu'il parvint à rétablir l'ordre dans l'abbaye, en renvoyant dans d'autres maisons les moines qui s'étaient le plus opposés à la réforme projetée. Ce retour à l'ordre ne fut pas de longue durée: Clément VII convertit alors l'abbaye, en 1524, en un chapitre de chanoines. Après la mort de Rudiger, qui en avait été le dernier abbé, l'évêque de Spire obtint, en 1545, du pape Paul III et de l'empereur Charles-Quint, la permission de réunir irrévocablement le titre de prévôt de Wissembourg à celui de son évêché. Ce chapitre consista, depuis cette époque, en un prévôt (qui effectivement a toujours été l'évêque de Spire), un doyen, un custos et douze chanoines.[1]

Il y avait aussi autrefois à Wissembourg une autre collégiale, qui avait été fondée, pendant le

---

1 On voyait autrefois dans l'église abbatiale de Wissembourg le tombeau de S. Henri, jeune enfant massacré par les juifs. Chatelain en parle dans son Martyrologe sous le 29 juin.

onzième siècle, par l'abbé Luithard, en l'honneur de S. Étienne. Elle a été détruite en 1325, pendant la guerre des rustauds.

Cette ville possédait de même deux préceptorats, dont l'un appartenait à l'ordre teutonique, et l'autre aux chevaliers de Malte.

Les augustins s'établirent à Wissembourg en 1279. Leur maison fut vendue à la ville en 1526, et on la convertit en hospice civil : la ville ayant été cédée à la France, Louis XIV rétablit en 1684 les augustins dans leur ancien monastère.

Les religieux de l'ordre de Saint-François furent appelés dans la même ville en 1372 ; leur couvent, ayant été aliéné lorsque la ville embrassa la réforme, fut donné en 1686, par ordre du roi, aux capucins, dont l'un, depuis ce temps, a toujours desservi la cure.

Les dominicains construisirent leur monastère en 1288 : en 1553 il fut converti en hospice; le couvent des filles du même ordre fut de même supprimé.[1]

---

1 La ville de Landau, une des dix villes libres d'Alsace, a eu, jusqu'à la révolution française, une collégiale dédiée à la sainte Vierge et dépendante du monastère d'Obersteigen, parce que les premiers chanoines envoyés à Landau furent tirés de cette maison. Les augustins s'établirent à Landau en 1200, et les capucins en 1740.

15 JUILLET.

S. HENRI II, EMPEREUR. (*Henricus.*)

(Voyez sa vie publiée par Surius et d'Andilly; Kœnigshoven, p. 111; Laguille, Hist. d'Alsace, tom. 1.er, liv. 13, pag. 149 et suiv.; Grandidier, Essai historique et topographique sur l'église cathédrale de Strasbourg.)

L'AN 1024.

Henri II, surnommé le Pieux et le Boiteux, naquit en 972 de Henri, duc de Bavière, et de Giselle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il descendait de ce Witikind que l'histoire a surnommé le Grand, et qui, après avoir soutenu une longue guerre contre Pépin et Charlemagne, se soumit à ce dernier, embrassa le christianisme et fut créé premier duc de Saxe. Les parents de Henri confièrent son éducation à S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne, célèbre par son savoir et son zèle pour la religion. Ce pieux prélat eut la consolation de voir son élève faire de rapides progrès dans les sciences et la vertu. Henri, de son côté, était tendrement attaché à son maître et profita autant de ses exemples que de ses leçons.

En 995 il perdit son père et lui succéda dans le duché de Bavière. Connaissant les devoirs d'un souverain, il gouverna son peuple d'après les préceptes de notre sainte religion et les lois de la justice. C'est à cette époque qu'il faut placer son mariage avec Cunégonde, fille de Sigefroi, comte de la Moselle. Les deux époux observèrent

la continence pendant toute la durée de leur union, et se donnèrent mutuellement les plus beaux exemples des vertus chrétiennes. Ne cherchant en tout que la gloire de Dieu et le bonheur de leurs sujets, le duc et son épouse semblèrent rivaliser entre eux de zèle et d'amour pour les peuples. Jamais gouvernement ne fut plus paternel et plus heureux : les sujets bénissaient le Ciel de leur avoir donné un chef si vertueux et si juste, et le duc, de son côté, remerciait la Providence des grâces qu'elle répandait sur ses États et de l'union qui régnait entre ses sujets.

Sur ces entrefaites mourut, en 1002, l'empereur Othon III, son cousin issu de germain. Comme ce prince n'avait jamais été marié, sa couronne excita les prétentions de plusieurs seigneurs de la Germanie. Henri se mit sur les rangs et, accompagné d'un grand nombre d'hommes choisis, il sortit de la Bavière pour passer le Rhin, près de Worms, de là se rendre à Mayence et se faire sacrer empereur; mais Hermann, duc d'Alsace et de Souabe, qui espérait lui-même se placer sur le trône impérial, ayant connu le dessein de Henri, s'avança avec des troupes pour lui disputer le passage du Rhin : alors Henri, feignant de craindre une action sur les bords de ce fleuve, leva son camp comme s'il eût voulu retourner en Bavière. Cette contre-marche donna le change à Hermann, qui se retira, tandis que Henri tourna sans bruit du côté de Laurisheim et s'avança jusqu'à Mayence, où il fut élu,

proclamé et couronné roi de Germanie. Ce fut l'archevêque Willégis qui le sacra, le 8 juillet 1002, en présence d'un grand nombre d'évêques et de seigneurs de l'Empire. La réputation de piété, de justice, de douceur et de modération, dont il jouissait, avait engagé les chefs du corps germanique à le placer à leur tête. Par un mouvement de générosité, Henri céda à son beau-frère, surnommé Henri l'*Ancien,* son duché de Bavière.

Dès lors, occupé constamment à procurer le bonheur de ses sujets, Henri s'appliqua avec zèle à connaître la situation de son empire et les besoins de ses peuples. Par la sagesse de son gouvernement, il justifia la haute idée qu'on avait conçue de lui, et par l'heureux assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires, il prouva qu'un bon roi est un vrai don du Ciel. Il priait souvent, méditait sans cesse la loi de Dieu, pratiquait dans toutes les circonstances l'humilité, afin de se prémunir contre l'orgueil et ne point se laisser éblouir par le faste des grandeurs de la terre.

Cependant son compétiteur Hermann, furieux d'avoir perdu ses droits à la couronne, fit répandre le bruit qu'il allait chercher Henri et lui livrer un combat singulier partout où il le rencontrerait. Ce monarque s'était alors avancé en Souabe dans l'intention de séjourner quelque temps dans l'abbaye de Reichenau, située dans une île du lac de Constance. Ayant appris que

Hermann devait venir le combattre, il se retira dans une grande plaine pour l'y attendre : mais celui-ci ne parut pas; alors les courtisans pressèrent Henri d'investir Constance, comme Hermann avait fait à Strasbourg, que ses troupes avaient pris et livré au pillage en mettant même le feu à la cathédrale : mais le saint empereur repoussa ce conseil et, ne doutant pas que Constance ne dût se soumettre plus tard, il répondit que Dieu ne lui avait pas mis la couronne sur la tête pour faire du mal, mais pour punir, au contraire, ceux qui en faisaient, et qu'en ruinant Constance, comme Strasbourg l'avait été, ce serait doubler ses pertes.

Hermann, voyant Henri s'affermir de plus en plus sur son trône, se désista de son projet et laissa à ce monarque le loisir de faire le bonheur de son vaste empire. Le pieux empereur procura la convocation de plusieurs synodes, dans lesquels furent réglés divers points de discipline. Il assista lui-même à celui de Thionville, tenu en 1003, et à celui de Francfort, en 1007. Dans ce dernier il proposa aux prélats assemblés le projet qu'il avait formé, d'ériger un évêché à Bamberg, et pour donner plus d'importance à ce nouveau siége, il lui soumit les abbayes de Schutteren et de Gengenbach, situées à la droite du Rhin et qui étaient alors du diocèse de Strasbourg.

Convaincu que la paix est le premier besoin des peuples, Henri fit tous ses efforts pour la

maintenir dans ses États, sans laisser cependant de repousser par les armes les agressions de ses ennemis. Quelques-uns de ses sujets ayant osé se révolter contre lui au commencement de son règne, le monarque, qui voulait leur inspirer une crainte salutaire sans les porter au désespoir, les réduisit d'abord par les armes et les vainquit par la clémence.

Ses États d'Italie venaient de se séparer de lui et d'élire pour les gouverner Hartwich, seigneur lombard. Henri le défit en bataille rangée, et Hartwich obtint sa grâce; mais ce perfide leva une seconde fois l'étendard de la révolte : l'empereur marcha de nouveau contre lui, le vainquit, et, pour lui ôter à jamais l'envie de recommencer la guerre, il le dépouilla de tous ses biens et le relégua dans un monastère. Cet acte de générosité éleva Henri jusqu'au ciel.

Il se rendit en vainqueur à Pavie, l'an 1013, et y passa les fêtes de Noël. De là il vint à Rome, accompagné de S.e Cunégonde, son épouse, d'un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs d'Allemagne et d'Italie. Tous les cœurs étaient pour lui dans cette capitale du monde chrétien, et le pape Benoît VIII le reçut sur les degrés de la basilique de Saint-Pierre : après l'avoir félicité sur ses victoires et plus encore sur ses vertus et les beaux exemples qu'il donnait, le pontife l'introduisit dans l'église et le couronna empereur avec son épouse. Henri, par reconnaissance, confirma et renouvela les donations faites au saint-

siége par ses prédécesseurs et par Pépin le Bref, et, de retour à Pavie, il s'y arrêta jusqu'aux fêtes de Pâques. Comme la Lombardie ne présentait plus de signe de rébellion, l'empereur retourna dans ses États par les Alpes et visita l'abbaye de Cluni. Il donna à cette maison le globe et la couronne d'or enrichis de pierreries, dont le pape lui avait fait présent. Il visita de même plusieurs autres monastères qui se trouvaient sur la route, et laissa partout des marques de sa libéralité. Il passa par Liége et Trèves et arriva enfin à Strasbourg. Il convoqua, le 23 juin 1014, une assemblée générale des grands de son vaste empire, et publia plusieurs lois pour maintenir la police dans ses États. Plusieurs de ses lois, dans lesquelles respire une profonde sagesse, sont encore en vigueur en Allemagne.

Le célèbre Werner, évêque de Strasbourg, était alors occupé à réunir les matériaux nécessaires pour bâtir son église cathédrale. Cette église, qui datait encore du sixième siècle[1], avait été détruite en 1002 par les troupes de Hermann, compétiteur de Henri, comme il a déjà été dit, et par le feu du ciel en 1007. Le chœur que, d'après une tradition constante, Charlemagne avait fait bâtir, était construit en pierre, résista à la violence des flammes et les chanoines purent y continuer les offices. Henri qui, en 1012, y avait assisté, avait été frappé de la modestie et

1 Voyez son histoire au 23 Octobre.

de la piété avec lesquelles ces derniers célébraient les saints mystères, du bel ordre qui s'y observait et de la majesté qui régnait dans le sanctuaire, demanda à l'évêque à être reçu parmi les chanoines. Werner, qui savait combien était nécessaire à l'empire un homme comme Henri, lui fit de vives remontrances pour le faire revenir de son projet; mais le monarque revint à plusieurs reprises au dessein qu'il nourrissait et pressa vivement l'évêque de le recevoir : alors Werner, feignant d'entrer dans ses vues, lui dit de se présenter le lendemain au grand-chœur devant le maître-autel : Henri obéit; l'évêque parut et lui demanda : « Votre majesté est-« elle disposée à m'obéir en toutes choses? » Henri le promit. « Eh bien! reprit Werner, je vous or-« donne, en vertu de cette obéissance que vous « venez de me promettre, de continuer à gou-« verner l'empire, comme vous avez fait jusqu'ici; « car le Seigneur vous a destiné à être monarque « et non pas chanoine. »

A ces paroles Henri fut comme frappé de la foudre : il fallut obéir; et voyant que l'évêque n'était nullement disposé à céder à ses désirs et voulant cependant avoir quelque part aux prières des chanoines, il fonda une prébende, dotée d'un riche revenu, pour un ecclésiastique qui ferait en son nom le service divin : cette fondation a subsisté jusqu'au moment de la révolution. Lorsqu'au commencement du treizième siècle, les chanoines nobles se séparèrent d'avec ceux

qui ne l'étaient pas, et établirent ainsi les premiers la distinction entre le *grand-chapitre* et le *grand-chœur*, le canonicat fondé par S. Henri devint une des prébendes du grand-chœur, sous le titre de prébende du *roi du chœur*. Les empereurs d'Allemagne y nommèrent jusqu'au treizième siècle; mais depuis cette époque le grand-prévôt en eut la collation. Celui qui la possédait avait la première place au grand-chœur, aux processions et dans les cérémonies publiques; mais dans les assemblées capitulaires il n'avait rang que selon son ancienneté. Il présidait autrefois à la place du doyen, quand celui-ci n'assistait pas aux assemblées, et avait le droit de faire l'office à certains jours de fête. Depuis la canonisation de S. Henri, lorsque cette fête tombait au dimanche, elle était solennisée avec une grande pompe par le roi du chœur : ceci ne s'observait plus depuis la réunion de Strasbourg à la France.

Henri ne borna pas à se seul acte ses libéralités envers la cathédrale de Strasbourg; il lui assigna en outre de grandes sommes pour mettre l'évêque à même d'en continuer la construction; il augmenta les revenus de tous les chanoines, ce qui le fit nommer, par quelques historiens, le restaurateur de l'évêché de Strasbourg.

Les largesses qu'il fit aux églises provoquèrent des murmures de la part de ses parents, et Brunon, son frère, évêque d'Augsbourg, désapprouva hautement l'usage qu'il faisait de ses revenus. Le duc de Bavière et quelques autres seigneurs prirent les

armes contre l'empereur; mais Henri les défit en bataille rangée et pardonna, avec une admirable générosité, aux princes révoltés en leur rendant même leurs domaines, dont il s'était emparé momentanément. Attentif à tout ce qui intéressait le bonheur de ses sujets, il réprimait avec force les désordres et volait au secours de ses peuples lorsqu'ils étaient menacés par quelque ennemi.

Les idolâtres qui habitaient la Pologne avaient fait une irruption sur le territoire de l'empire et détruit plusieurs églises du diocèse de Mersebourg. Henri marcha contre eux; mais il leur fit la guerre en prince chrétien. Il demanda au Dieu des armées son assistance et promit, la veille du jour où il allait en venir aux mains avec eux, de doter richement l'évêché de Mersebourg et de faire reconstruire les églises incendiées, s'il remportait la victoire. Il reçut de même la sainte communion la veille du combat avec toute son armée, et passa la nuit en prières. Il mit alors sa personne et tous les siens sous la protection des SS. Laurent, George et Adrien, fondit sur les barbares et les tailla en pièces. Fidèle à ses promesses, il fit de grandes largesses au diocèse de Mersebourg, rétablit les siéges de Hildesheim, de Magdebourg, de Meissen et de Bâle. La cathédrale de cette dernière ville lui doit son achèvement.

Henri était trop attaché au saint-siége pour être indifférent aux maux qui menaçaient l'Église. Les Grecs et les Sarrasins venaient de faire

une irruption en Italie et dévastaient ces belles contrées. Le souverain pontife demanda des secours au monarque d'Allemagne; aussitôt celui-ci y marcha avec une puissante armée et battit les Sarrasins en diverses rencontres. Pour préserver ce pays de nouveaux malheurs, il mit des troupes dans différentes villes et détruisit de cette manière toute influence de la part des infidèles sur les pays arrachés par sa bravoure aux fléaux de la guerre. Il alla ensuite visiter le mont Cassin et se rendit de là à Rome, où il fut reçu de la manière la plus honorable. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il lui survint à la cuisse une contraction de nerfs, qui le rendit boiteux pour le reste de ses jours. A son retour d'Italie il se rendit dans le duché de Luxembourg, où il eut une entrevue avec Robert, roi de France. Henri montra dans cette circonstance quel empire la religion exerçait sur lui. Comme il prévoyait les contestations qui pouvaient naître sur le droit de prééminence, et quoiqu'on fût convenu que les deux princes se parleraient sur les bords de la Meuse, il sacrifia l'étiquette et alla le premier trouver Robert pour l'embrasser et témoigner son désir de cimenter l'amitié qui l'unissait à lui. Cette démarche est d'autant plus louable dans Henri, qu'il avait vaincu les Français et pouvait élever sur la prééminence des prétentions fondées; mais il aimait la paix et voulait par tous les moyens possibles la consolider dans ses États. En passant par Verdun, il visita

la célèbre abbaye de Saint-Vanne et demanda à être reçu au nombre des religieux : l'abbé de cette maison lui conseilla de renoncer à ce projet.

On pourrait croire qu'une vie si agitée et passée dans le tumulte des affaires et dans les camps même, dut absorber tous les moments du monarque et lui laisser peu de temps pour les exercices religieux, mais on se tromperait ; car Henri savait si bien disposer ses moments, qu'il trouva moyen de satisfaire à la fois à ses devoirs de chrétien et à ceux de père de la patrie. La religion était la base de toutes ses entreprises, le mobile de toutes ses actions et le ressort de sa politique. Il trouva dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu la force nécessaire pour porter avec tant de gloire et de courage le fardeau d'un vaste empire. La religion lui inspira cette bravoure qu'il fit paraître dans les combats, au point que son nom était devenu la terreur des ennemis, comme ses vertus et sa sainteté faisaient alors l'admiration de l'Europe. Henri fut, sans contredit, le premier monarque de son temps et un des plus grands princes qui aient occupé le trône de l'empire d'Allemagne. Il était l'ennemi du luxe et des dépenses inutiles, et détestait les flatteurs. Lorsque quelque malheur venait affliger ses sujets, il montrait combien il en était touché par l'empressement qu'il mettait à y porter remède. Il n'était jamais plus heureux que quand on lui annonçait que la paix et la tranquillité régnaient partout et que ses peuples étaient exacts à leurs

devoirs de religion. Ce grand homme mourut au château de Grône près de Halberstadt, le 14 juillet 1024, dans la cinquante-deuxième année de son âge et la vingt-deuxième de son règne. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Bamberg. Les regrets qu'il emporta par sa mort furent bientôt changés en une vénération religieuse. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, lui firent décerner les honneurs de la canonisation par le pape Eugène III, en 1152.

S. Henri est le patron du diocèse de Bâle. Sa fête y fut établie en 1348, par l'ordre de l'évêque, du chapitre et du magistrat.

16 JUILLET.

S. FULRADE, ABBÉ DE SAINT-DENYS PRÈS PARIS, ET FONDATEUR DE PLUSIEURS ABBAYES EN ALSACE. (*Fulradus.*)

(Voyez Félibien, Hist. de l'abbaye royale de Saint-Denys, liv. 2, pag. 42; *Gallia christiana*, tom. 7, p. 343; Doublet, Antiquités de l'abbaye de Saint-Denys, liv. 1, pag. 179; Dom Bouquet, *Index onomasticus* du 5.e vol., pag. 803; Lecointe, Ann. ecclésiast., tom. 5, pag. 780; Laguille, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 9, pag. 101; Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, liv. 4, p. 427, etc.)

784.

S. Fulrade, quatorzième abbé de Saint-Denys[1] en France, naquit en Alsace, où ses parents pos-

1 La célèbre abbaye de Saint-Denys, située à une lieue de Paris, fut fondée par le roi Dagobert, en 680, pour des béné-

sédaient de grands biens. Dom Calmet (Notice de la Lorraine, t. I.er, p. 568) prétend même qu'il vit le jour à Saint-Hippolyte, petite ville située à 4 lieues de Colmar. La plupart des anciens historiens, abusés par quelques faux diplômes, dans lesquels Fulrade est nommé *Nepos* de Charlemagne, disent que cet abbé était neveu ou petit-fils de cet empereur; quelques-uns le confondant avec un autre Fulrade, abbé de Saint-Quentin en Vermandois, dont le père était fils naturel de Charles-Martel, le font ainsi oncle de Charlemagne: mais le testament de Fulrade fait mieux connaître son origine.

Riculphe, son père, et Ermengarde, sa mère, jouissaient en Alsace d'une haute considération. Fulrade se distingua dès sa jeunesse par sa piété, et avec l'âge se développèrent en lui les heureuses dispositions que la nature lui avait données. On le regarde, avec raison, comme un des plus grands hommes de son temps; aussi son mérite et ses talents lui frayèrent-ils le chemin

---

dictins, à la place du petit monastère qui subsistait alors. Pépin et Charlemagne lui accordèrent de vastes domaines et de grands priviléges, et l'abbé Suger, qui fut régent du royaume pendant l'absence de Louis VII, occupé dans le Levant aux guerres de la seconde croisade, la fit rebâtir avec une grande magnificence. On y garde les reliques de S. Denys, premier évêque de Paris et martyr. Cette abbaye est depuis plusieurs siècles la sépulture des rois de France. On a établi de nos jours dans la magnifique basilique de Saint-Denys un chapitre royal, composé d'évêques auxquels l'âge et les infirmités ne permettent plus de conserver leurs siéges, et de plusieurs prêtres qui sont tenus à y faire l'office.

des premiers emplois du royaume. Devenu abbé de Saint-Denys, il fut chargé, en 751, par Pépin, d'aller à Rome avec S. Bourcard I.er, évêque de Wurtzbourg, consulter le pape Zacharie sur la disposition qu'on devait faire du trône. Fulrade jouit, sous le règne de Pépin, de l'estime de toute la France et de la confiance de ce monarque. Il fut nommé conseiller du roi, chapelain de son palais, archiprêtre des royaumes d'Austrasie, de Bourgogne et de Neustrie, et archichapelain, ou, comme nous disons aujourd'hui, *grand-aumônier de France.* Il exerça encore cette charge sous Carloman et Charlemagne. Le pape eut de même une grande estime pour lui.

Astolphe, roi des Lombards, faisait continuellement la guerre au souverain pontife Étienne, et menaçait d'envahir la ville de Rome; le pape demanda du secours à Pépin. Celui-ci força le roi des Lombards à un accommodement et envoya l'abbé Fulrade en Italie pour s'entendre avec lui sur la restitution de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole; mais le monarque lombard ne remplit pas les conditions de ce traité, c'est pourquoi Pépin l'obligea de nouveau à accepter des conditions plus dures encore : vingt villes furent évacuées par Astolphe, et Fulrade, chargé une seconde fois d'aplanir les difficultés de la convention, apporta à Rome les clefs de ces cités et les déposa sur le tombeau de S. Pierre, pour en faire, au nom de son roi, donation à l'Église, quoique toujours sous la suzeraineté des

rois de France. Par ce moyen, l'Église de Rome parvint à la possession paisible des villes de Ravenne, Rimini, Pésaro, Césène, etc.

On conserve encore une bulle du pape Étienne III, donnée le 16 février 752, dans laquelle ce pontife permet à Fulrade de bâtir des monastères dans les terres qui lui appartiennent en propre ou qui lui seraient données. Fulrade fonda six monastères ou prieurés et plusieurs églises : deux de ces monastères existaient en Alsace. Mais au milieu de ses travaux le saint homme ne laissa point de se rendre toujours utile à son pays; car après la mort du roi Astolphe, Didier, roi des Lombards, chercha à reconquérir les villes qui avaient été cédées au saint-siége et prit les armes. Fulrade reparut en Italie : son éloquence et ses manières conciliatrices, jointes à la force des preuves qu'il alléguait, firent renoncer Didier à ses entreprises, et celui-ci, par les dispositions de Fulrade, fut couronné roi du pays qu'il allait dévaster. Le pape et toute l'Italie lui témoignèrent la plus vive reconnaissance pour l'heureux succès de cette négociation.

Fulrade assista à l'assemblée d'Attigny-sur-Aisne et reçut de la noblesse française toutes les marques de l'estime la plus profonde. Il fit son testament en 777, à Héristal, et donna tous ses biens, monastères, églises, etc., à l'abbaye de Saint-Denys. Sa précieuse mort arriva le 16 juillet 784 : il est le seul des abbés de Saint-Denys auquel on donna le titre de saint. Le célèbre Alcuin

composa son épitaphe. On l'enterra d'abord dans l'église de Saint-Denys; mais son corps fut transporté plus tard au monastère de Lièpvre, où il fut honoré le 17 février, jour de sa translation.

Le premier monastère que l'Alsace dut à la générosité de Fulrade, était celui qu'il fit construire dans un endroit nommé Audaldevillers, et qu'il dédia au martyr S. Hippolyte. Il y déposa le corps de ce saint martyr, qu'il avait obtenu, vers l'an 764, du pape Paul, avec plusieurs autres reliques, dont il enrichit les monastères de sa fondation. Les pèlerinages que les fidèles entreprirent pour aller vénérer les reliques de S. Hippolyte, firent bientôt oublier le nom d'Audaldevillers, et la petite ville qui se forma autour du monastère, prit et conserva jusqu'à nos jours le nom de ce saint martyr. Mais les reliques de S. Hippolyte ne restèrent pas longtemps dans cet endroit; car une charte de Charles le Chauve, de l'année 862, nous apprend que dès lors elles avaient été transférées dans l'abbaye de Saint-Denys avec celles de S. Cougat ou Cucufas, martyrisé à Barcelone le 25 juillet 304 sous l'empire de Dioclétien.

Le second monastère dû à Fulrade, fut celui qui prit le nom du fondateur même; mais plus tard le nom de Fulradviller fut changé en celui de Lièpvre ou *Leberau,* de la rivière de *Leberaha,* sur laquelle il était situé. Ce monastère donna son nom à un village qui s'est formé autour. Fulrade céda à ce monastère plusieurs biens qui

lui appartenaient et la plupart de ceux qui lui avaient été donnés par Widon et Chrodbarde, deux seigneurs alsaciens. Il y déposa des reliques du pape S. Alexandre et de S. Cougat. Les reliques de S. Cougat furent apportées en France par Charlemagne, et ne restèrent au monastère de Lièpvre que jusqu'en 835, que Hilduin, abbé de Saint-Denys, les fit transporter, le 25 août, dans son abbaye, où elles furent honorées depuis.

L'ancienne église de Lièpvre subsistait encore au milieu du dernier siècle : elle fut démolie en 1751. On voyait peinte sur les vitres l'image de S. Fulrade, avec ces mots : « *Domea cuncta Deo hic,* » et, de l'autre côté, le portrait de Charlemagne, avec cette inscription : « *fiant hæc jubeo.* » Richer, dans sa Chronique de Senones, parle aussi d'un pavé de marbre en mosaïque fort curieux, que l'on attribuait à Charlemagne et que l'on voyait aussi à Lièpvre.

Ces deux maisons, dans leur origine du diocèse de Strasbourg, devinrent des prieurés de l'ordre de S. Benoît, et dépendirent de l'abbaye de Saint-Denys jusqu'au quatorzième siècle. La petite ville de Saint-Hippolyte fut incendiée avec son monastère, en 1286, par Anselme, comte de Ribeaupierre, alors en guerre avec l'empereur Rodolphe de Habsbourg; elle eut le même sort en 1326, et fut prise et rasée par Léopold, duc d'Autriche, parce que Louis d'Œttingen, landgrave de la basse Alsace et seigneur de Saint-Hippolyte, s'était révolté contre lui et déclaré pour Louis de Bavière,

son rival. Ce n'est que vers l'an 1400 que les ducs de Lorraine s'emparèrent de Saint-Hippolyte et de Lièpvre, en vertu de l'advocatie qu'ils exerçaient sur les deux monastères et qu'ils avaient obtenue au douzième siècle.

Les abbés de Saint-Denys se pourvurent en 1404, auprès du roi Charles VI, pour se faire restituer les prieurés; mais ils ne furent point écoutés, et ce sont ces ducs qui les unirent à la collégiale de Saint-George de Nancy, en vertu d'une bulle du pape Alexandre VI, du 16 avril 1502. Lorsque cette collégiale fut elle-même réunie, en 1742, à la primatiale de cette ville, les deux prieurés advinrent aussi à la même Église.

A quelque distance de Saint-Hippolyte est située la petite ville de Bergheim, près de laquelle on voyait autrefois une maison de templiers et la chapelle de Saint-Pierre, paroisse du village de Bergheim-Weiller. Lors de la suppression de l'ordre des templiers, en 1312, leur maison fut annexée au préceptorat des chevaliers de Malte de Sélestat[1]. Près de Guémar est le célèbre pèlerinage en l'honneur de S. Maximin, évêque de Trèves. L'église fut construite en 1262 par

---

1 On voyait, il y a quelques années, dans la chapelle de cette antique demeure des templiers, plusieurs peintures à fresque, mais qui ne paraissent pas remonter jusqu'à eux. On y a découvert un tombeau qui renfermait le corps d'un chevalier du Temple, assez bien conservé, mais sans aucune indication de l'époque à laquelle il fut déposé dans ce monument.

Ulrich, comte de Ribeaupierre. Ses successeurs se montrèrent toujours fort généreux envers cette église et s'y rendaient tous les ans avec toute leur cour, pour y recevoir la sainte communion.

21 JUILLET.

S. ARBOGASTE, DIX-NEUVIÈME ÉVÊQUE DE STRASBOURG ET PATRON DU DIOCÈSE. (*Arbogastus.*)

(Voyez sa vie, écrite par l'évêque UTHON; KŒNIGSHOVEN, *Chron. alsat., p.* 234 *et seq.;* WIMPHELING, *de episc. Argent., pag.* 10; GUILLIMANN, *de episc. Argent., pag.* 87; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, tom. 1.er, liv. 7, pag. 75; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, liv. 2, pag. 199 et suiv.)

L'AN 678.

Les auteurs ne s'accordent point sur la patrie de S. Arbogaste; car les uns le font naître en Écosse ou en Irlande, et les autres en Aquitaine. Les Bréviaires de Strasbourg et la Vie composée par Uthon, un de ses successeurs, lui donnent pour patrie l'ancienne Aquitaine, connue plus tard sous le nom de Guyenne. Ses parents, qui tenaient un rang distingué dans cette province, lui procurèrent une belle éducation, et Arbogaste répondit à leurs soins par sa piété et les progrès qu'il fit dans la vertu. Connaissant les dangers auxquels le chrétien est exposé au milieu des écueils d'un monde corrompu, il prit l'héroïque résolution de le quitter. Ses parents firent tous leurs efforts pour le retenir au milieu d'eux; mais Arbogaste avait appris à se vaincre et à résister aux impor-

tunités de la chair et du sang. Il se déroba aux empressements de parents tendrement chéris et se rendit, vers l'an 660, dans les montagnes des Vosges, pour y chercher une retraite. La Providence le conduisit dans la forêt qu'on nomma depuis la *forêt sainte*, à cause des saints anachorètes qui l'habitèrent en différents temps et des monastères qui y furent bâtis successivement. Arbogaste se fixa à trois lieues de Haguenau, près de la rivière de Saur, appelée vulgairement Sur, et mena une vie très-austère.

Heureux d'avoir trouvé cette solitude, le saint homme s'avança rapidement dans la voie de la perfection, n'ayant d'autre désir que de vivre ignoré des hommes : mais ses vertus ne purent rester inconnues et les peuples vinrent, malgré lui, l'entourer de leurs hommages. Il semble que les honneurs se plaisent à suivre l'humble vertu qui les fuit ; car la forêt qu'habita Arbogaste cessa bientôt d'être une solitude. Le pieux anachorète y devint le père d'une multitude de fervents cénobites, qui se joignirent à lui et le mirent à même de construire une église en l'honneur de la sainte Vierge et de S. Martin de Tours. Les offrandes de ceux qui vinrent de toutes parts s'édifier à la vue de ses vertus, et surtout les libéralités de Dagobert II, lui procurèrent les moyens de faire bâtir un monastère, qui fut appelé Surbourg.

Dagobert II venait de monter sur le trône d'Austrasie. Témoin de sa belle vie, il voulut

s'attacher le pieux solitaire, et le fit venir dans son palais d'Isenbourg près de Rouffach. Arbogaste obéit aux vœux du monarque; mais il regagna presque aussitôt sa retraite, préférant les austérités de la pénitence aux douceurs et au faste de la terre. Dagobert trouva cependant moyen de l'en tirer : Lothaire, évêque de Strasbourg, venait de mourir, et le roi nomma Arbogaste pour lui succéder. Ce choix fut unanimement approuvé, Arbogaste seul s'y opposa. L'autorité du monarque, les vœux du clergé et du peuple triomphèrent enfin de sa résistance, et il se fit sacrer au milieu des acclamations générales.

Arbogaste resta sur le siége épiscopal ce qu'il avait été dans la solitude. Il conserva la même humilité dans l'élévation, le même esprit de paix dans le tumulte du monde, le même amour de la retraite dans l'embarras des affaires, et le même désintéressement dans l'administration des biens de l'Église. Sa douceur était celle d'un tendre père; car il suivait la sage maxime si souvent répétée par les saints, qu'il valait mieux gouverner en père que commander en maître. Il ne prescrivait rien aux autres qu'il ne le pratiquât le premier; s'il était obligé de reprendre quelqu'un, il le faisait avec une telle bonté, qu'on en était touché. S'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, il ne l'est pas moins de gagner le cœur des hommes ou de les conduire sans la douceur. Il n'y avait personne qui ne désirât avoir pour supérieur un homme qui, par bonté

et par humilité, se plaçait au-dessous de tous les autres. On obéissait avec plaisir, on prévenait même ses désirs, tant on était heureux de faire ce qui pouvait lui être agréable.

Son zèle pour le bien spirituel de son troupeau était sans bornes, et il pouvait dire, comme autrefois S. Augustin : « Je ne désire point d'être « sauvé sans vous. Pourquoi le désirerais-je? que « dirais-je? pourquoi suis-je évêque? pourquoi « suis-je dans le monde? C'est pour vivre seule« ment en Jésus-Christ, mais avec vous : c'est là « ma passion, mon honneur, ma gloire, ma joie; « ce sont là mes richesses.[1] »

L'idolâtrie dominait encore dans quelques parties du diocèse de Strasbourg, surtout dans les montagnes, et le vertueux pontife prit des mesures salutaires pour la conversion de ces peuples. Il avait tant de zèle pour le salut des âmes, qu'il eût voulu les gagner à Jésus-Christ par le sacrifice de sa vie même. Il était infatigable dans l'exercice des fonctions apostoliques; la grandeur des difficultés ne faisait qu'augmenter son courage et semblait y ajouter une nouvelle vigueur. Malgré la continuité de ses travaux, il menait une vie fort austère; il saisissait avec joie toutes les occasions qu'il trouvait de souffrir dans l'exercice de son ministère; il gardait la plus stricte pauvreté pour se garantir du poison secret que la possession des richesses insinue dans le cœur,

---

1 *August. Serm.* 17, c. 2, tom. 5.

prétendant qu'un évêque ne pouvait être parfaitement mort au monde sans l'esprit de désintéressement, et il se prémunissait dans toutes les occasions contre tout ce qui aurait été capable d'affaiblir en lui cette vertu. Il savait que l'intérêt est un vice qui dégrade les ministres des autels et qui empêche les fruits de leurs travaux. Un homme si parfaitement mort au monde et à lui-même, remporta facilement la victoire sur ses passions. Il jouissait toujours d'une égalité d'âme que rien ne pouvait troubler; car il était tellement maître de lui-même, qu'il ne lui échappait jamais ni plainte ni mouvement d'impatience. Ces heureuses dispositions lui acquirent une admirable pureté de cœur, d'où résulta dans un sublime degré l'esprit de prière, qui le conduisit à une éminente piété et qui produisit de si heureux succès pour la conversion des pécheurs. Rien n'était plus tendre que sa dévotion envers la sainte Vierge; il implorait toujours son secours et lui consacrait son troupeau. Il paraît que c'est à la grande dévotion que nos premiers pasteurs eurent constamment pour l'auguste reine des cieux, qu'est dû l'ancien usage de regarder Marie comme la patronne de ce diocèse.

Arbogaste couvrit du voile de l'humilité ses travaux et ses entreprises : jamais il ne vantait ses succès; il cachait de même ses aumônes et les grâces particulières qu'il recevait du Seigneur. Il ne cessait de demander à Dieu la conversion des infidèles, et regardait comme le plus grand bon-

heur qui pût lui arriver, la propagation de l'Évangile dans son diocèse.

Tant de vertus lui méritèrent des faveurs singulières de la part de Dieu. Sigebert, fils unique de Dagobert II, chassait un jour dans la forêt d'Ébersheim : un sanglier d'une grosseur énorme, qu'on poursuivait avec chaleur, vint en furie à la rencontre du jeune prince, éloigné en ce moment des autres chasseurs. Son cheval, effrayé, prit le mors aux dents et s'enfuit avec une telle rapidité, que Sigebert fut renversé à terre et foulé aux pieds de l'animal fougueux. Quelques historiens disent qu'il fut dangereusement blessé de cette chute; d'autres avancent même qu'il en mourut. Qui pourrait concevoir la douleur de Dagobert et de toute la famille royale, en apprenant le funeste accident qui venait d'arriver à ce fils chéri, sur qui reposaient alors les espérances du royaume? Le monarque en fut inconsolable, et la reine pensa en mourir de chagrin. Dans cette consternation on ne trouvait de ressources que dans l'évêque de Strasbourg. Arbogaste fut mandé à la cour : le respectable prélat s'empressa de se rendre à la voix de son roi; mais arrivé au palais d'Isenbourg, il versa d'abord le baume de la consolation dans le cœur du pieux Dagobert, puis demanda à s'enfermer seul dans la chapelle. Il n'est pas nécessaire de dire ici que le saint prélat offrit à Dieu de ferventes prières pour le fils du roi et passa toute la nuit en oraisons. Il présenta au Seigneur le chagrin d'une

famille désolée, et le conjura de rappeler à la vie l'illustre rejeton de tant de glorieux monarques: le Seigneur exauça les humbles supplications de son serviteur; Sigebert recouvra la santé, et Arbogaste eut la consolation de le présenter sain et sauf à ses parents rendus au bonheur.

L'ivresse de la cour fut immense en revoyant ce jeune prince, arraché aux bras de la mort et rendu aux vœux ardents de sa famille et de tout un royaume. Comblé de bénédictions et élevé jusqu'aux cieux, le saint évêque voulut se dérober, par une prompte fuite, aux empressements et aux témoignages de reconnaissance et de vénération qui lui arrivaient de toutes parts; mais Dagobert le retint auprès de sa personne et lui offrit non-seulement des honneurs et des richesses, il lui aurait abandonné la moitié de son royaume, si le saint l'eût désirée. Arbogaste refusa tout pour lui-même; car que pouvaient être des honneurs et des richesses à un homme qui n'estimait que la pauvreté? Sachant cependant de quel secours les biens de ce monde peuvent être à l'Église, il accepta les offres du roi, à condition de transmettre à sa cathédrale les dons qui étaient offerts à sa personne. Dagobert y consentit et abandonna à Arbogaste Rouffach, le palais d'Isenbourg avec tout son domaine, auquel on donna depuis cette époque le nom de *Haut-Mundat* (*munus datum*), pour le distinguer du mundat de Wissembourg, accordé à l'abbaye de cette ville par le même prince. Dagobert remit l'acte

authentique de cette donation entre les mains d'Arbogaste, en présence des seigneurs de sa cour, et le prélat, de retour à Strasbourg, l'ayant déposé solennellement sur le grand autel de sa cathédrale, en présence de son clergé, en fit don à Notre-Dame.

Cette générosité, ainsi que le miracle qu'Arbogaste venait d'opérer, lui gagnèrent tous les cœurs, et les peuples, qui étaient déjà pénétrés de la plus profonde vénération pour leur premier pasteur, élevèrent son nom jusqu'au ciel, le comparant aux grands prélats que le Seigneur avait suscités dans son Église pendant les quatrième et cinquième siècles, pour triompher de l'opiniâtreté de l'idolâtrie et des ruses de l'hérésie.

Cette donation du palais d'Isenbourg et de son territoire fut le premier germe de la souveraineté temporelle des évêques de Strasbourg; mais ce domaine ne fut pas aussi étendu dans son origine qu'il l'a été plus tard; car plusieurs prélats y ont ajouté de nouvelles terres.[1]

---

1 Il comprenait d'abord Rouffach, le château d'Isenbourg et le village de Sundheim, détruit depuis longtemps, Soultz et Alschwiller, celui-ci détruit de même; Wunheim, Rimbachzell, Hartmannsweiler, Gundolsheim, Gueberschwihr, Pfaffenheim, Osenbir, Orschwihr, Soulzmath, Osenbach et Winsfelden, Herlisheim et Westhalten. Après la mort des derniers comtes d'Égisheim, Sainte-Croix, Égisheim, Wettolsheim et Obermorschwihr advinrent encore au mundat. A la fin du quatorzième siècle, Jungholz, Bollwiller, Hatstadt, Benwihr et Zellenberg y furent aussi réunis. Néanmoins le Haut-Mundat dépendait du diocèse de Bâle pour le spirituel.

Arbogaste continua à nourrir le troupeau qui lui était confié, en l'instruisant dans les voies du salut et en l'édifiant par de saints exemples. Il attendit ainsi l'arrivée du moment heureux où le Seigneur devait verser dans son sein une mesure de récompense pressée, entassée, comblée et surabondante[1]. Son zèle et ses vertus parurent s'accroître encore à mesure qu'il approchait de ce terme. Souvent, après avoir passé le jour dans les travaux d'un ministère pénible et laborieux, il sortait de la ville, vers la nuit, pour s'entretenir avec son Dieu dans une petite cellule qu'il avait fait construire dans un bocage voisin sur les bords de la rivière d'Ill, qui lui rappelait son désert. C'est dans cette solitude qu'il venait méditer sur la grandeur et la sainteté de ses devoirs. Il pouvait dire, comme autrefois David : « Tous les jours « votre loi, ô Seigneur! est l'objet de ma méditation ; » car, de même que ce saint roi, il faisait de ces entretiens avec son Dieu un sujet de délassement et ses plus chères délices. C'est là qu'il négociait les intérêts de son peuple et que, comme un autre Moïse, il élevait au ciel des mains suppliantes. Rien ne put jamais l'arrêter ni lui faire perdre de vue une si sainte occupation. Son historien rapporte, qu'étant arrivé un soir sur les bords de la rivière où il avait coutume de trouver ordinairement une petite barque pour passer sur l'autre rive, et cette ressource ne s'é-

---

1 *Mensuram bonam et confertam et coagitatam et supereffluentem dabunt in sinum vestrum.* S. Luc., c. 6, v. 38.

tant pour lors point présentée, sa confiance en Dieu fut si grande, qu'ayant fait le signe de la croix sur les flots, il passa la rivière à sec et alla ainsi se mettre en prière au lieu accoutumé. Ce petit oratoire devint plus tard l'objet de la vénération des fidèles : il fut changé en un monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin, qu'un doyen de la cathédrale de Strasbourg, nommé Charles[1], y fit construire en 1069. Respectés par les siècles, cet oratoire et le monastère adjacent ne purent trouver grâce devant la fureur destructive du sénat protestant de la ville, et on le fit démolir au mois de décembre 1530. On construisit à sa place une auberge qui existe encore.

Tout embrasé du feu sacré de l'amour de Dieu, Arbogaste était vivement touché à la vue des désordres lorsqu'il s'en glissait dans son troupeau;

---

1 S. Augustin, après être revenu de ses erreurs, se retira près de Carthage dans une maison avec quelques amis et y passa près de trois ans dans un entier détachement du monde, dans la pratique de l'oraison, du jeûne et des autres exercices de la pénitence, méditant nuit et jour la loi du Seigneur. Il donna tout son patrimoine à l'église de Tagaste, ne demandant à l'évêque que ce qui était nécessaire pour lui et son fils. Tout était commun parmi eux, et aucun n'avait rien en propre. C'est là l'origine des ermites dits de Saint-Augustin. Lorsque ce grand homme eut été ordonné prêtre, il se retira à Hippone avec plusieurs de ses disciples, et établit dans cette ville une nouvelle communauté, ainsi qu'un monastère de femmes, auxquelles il adressa, quelque temps après, un corps de règles monastiques, adoptées depuis par les chanoines réguliers et les ermites de son nom. Devenu évêque, Augustin rassembla dans sa maison épiscopale les prêtres et les clercs de son église, les engagea à renoncer à toute espèce de propriété, et à suivre la règle qu'il

malgré tous ses soins et sa sollicitude, il eut à gémir sur quelques-uns et sur certains abus, contre lesquels il s'éleva; mais il ne perdit point la patience, espérant triompher, avec le temps, des obstacles qu'il rencontrait. Cette patience le soutint dans les moments d'épreuves et de peines, elle lui prêta le courage de lutter contre l'ennemi et lui fournit les moyens nécessaires de maintenir le bien qu'il avait commencé.

Un des principaux soins d'Arbogaste fut aussi de former un bon clergé. Dans ces temps malheureux, où l'Église de Jésus-Christ n'avait point les ressources qu'elle trouva depuis, les évêques pourvoyaient à ce besoin, soit en instruisant eux-mêmes leurs prêtres dans de fréquents entretiens sur la religion, soit en les faisant assister à toutes les fonctions du saint ministère. Il ne suffisait pas

---

établissait. Plusieurs évêques imitèrent son exemple, et ce fut là l'origine des chanoines réguliers. Tous les clercs mangeaient avec lui : leur table était frugale, et pendant le repas on lisait ou l'on s'entretenait de quelque matière importante, afin d'éviter les discours inutiles. Les chanoines réguliers de Saint-Augustin se sont multipliés dans l'Église surtout pendant le 11.e siècle, et leur règle fut aussi suivie dans des monastères de femmes qui prirent le nom de chanoinesses de Saint-Augustin.

Les ermites du même nom, divisés d'abord en plusieurs congrégations, furent réunis en un seul ordre par le pape Alexandre IV en 1254. Cet ordre a subi plusieurs réformes. On distingue surtout celle des Augustins déchaussés, qui pratiquent de grandes austérités. Outre les chanoinesses de Saint-Augustin, il y a encore des religieuses du même nom qui suivent à peu près les mêmes règles que les ermites et se livrent à de rigoureuses mortifications, telles que celles du couvent de la Magdeleine de Strasbourg.

de mener une vie exempte de tout reproche, il fallait encore cette science évangélique, sans laquelle le ministre de l'évangile déshonore sa personne et ses fonctions; mais cette science, on ne pouvait l'acquérir qu'avec bien des difficultés, et les évêques étaient obligés à bien des sacrifices pour avoir des prêtres. Mais le zèle éclairé d'Arbogaste triompha encore des résistances qu'il éprouvait, et il eut le bonheur de se procurer de bons ouvriers, qui travaillèrent avec succès dans la vigne du Seigneur et gagnèrent un grand nombre d'âmes au ciel. La religion de Jésus-Christ s'étendit ainsi de plus en plus sous l'épiscopat du grand homme, dont le nom fut en vénération, non-seulement dans l'Alsace, mais encore dans les Gaules et les provinces voisines du Rhin. Il est à regretter que son épiscopat n'ait pas eu de plus longue durée, car il n'occupa le siége de Strasbourg que pendant cinq ou six ans. Sa précieuse mort arriva, selon l'opinion la plus probable, en 678; car Eddius, dans sa Vie de S. Wilfrid, évêque d'York, nous apprend que ce prélat, en passant à Strasbourg pour se rendre à Rome, où il arriva au printemps de 679, fit une visite au roi Dagobert, et que ce prince, en reconnaissance de l'hospitalité que le prélat anglais avait exercée envers lui pendant son exil, lui offrit l'évêché de Strasbourg, que Wilfrid refusa. Comme tous les historiens placent la mort de S. Arbogaste au 21 juillet, il faut admettre que cette mort eut lieu en 678, parce

que Dagobert n'aurait pas pu offrir, au commencement de l'année 679, un évêché qui n'eût pas été vacant. Quant à l'opinion de ceux qui prétendent que S. Arbogaste mourut en 668, elle est erronée; en effet, il est certain qu'à cette époque Dagobert II, qui nomma ce prélat à l'évêché de Strasbourg, était encore en Angleterre et ne monta sur le trône d'Austrasie qu'en 673, année de la mort de Childéric II, qui donna, cette même année, un diplôme à l'abbaye de Munster.

S. Arbogaste, qui n'avait estimé dans l'épiscopat que la sainteté du ministère dont il était revêtu, donna à sa mort une marque éclatante de l'humilité qui avait été le fondement de ses vertus. Il demanda d'être enterré hors de la ville, sur une petite colline où l'on exécutait les criminels[1]. Ce lieu, qui était auparavant un séjour de malédiction, devint le théâtre de la puissance du saint évêque. Dès le huitième siècle on y bâtit une chapelle en l'honneur de S. Michel; l'évêque Remi en fait déjà mention en l'accordant au monastère d'Eschau : le pape S. Léon IX consacra lui-même cette chapelle qui était située près de l'église des augustins, où fut construit plus tard le couvent des religieuses de la congrégation de

1 Cet acte d'humilité déplut singulièrement à un ministre protestant d'Augsbourg. Il en fait le sujet d'une mauvaise plaisanterie, en disant que le prétendu S. Arbogaste aurait fait paraître plus d'humilité, s'il s'était fait pendre lui-même à la potence sous laquelle il fut enterré. Voyez Gœbel, *Marter-Chronick*, pag. 660.

Notre-Dame, appelé vulgairement le couvent de S.^e Barbe.

A peine S. Arbogaste eut-il quitté ce monde, que son tombeau devint célèbre par le nombre et la grandeur des prodiges, qui furent comme le sceau de sa sainteté; c'est ce qui détermina S. Florent, son successeur, à relever ses reliques et à les exposer sur les autels. L'ancien martyrologe du neuvième siècle parle de lui comme d'un saint dont on célébrait la fête depuis longtemps. Les diocèses de Bâle, de Constance, de Worms et de Mayence lui rendent également un culte public, et il est, de temps immémorial, le patron du diocèse de Strasbourg. Erchembaud en parle comme du modèle des évêques.

Laus Arbogasti jam crevit in arte regendi.

Plusieurs historiens prétendent que S. Arbogaste est l'auteur d'un recueil d'homélies ou d'un commentaire des épîtres de S. Paul; cependant dans toute l'antiquité personne n'a jamais cité ses prétendus ouvrages. Il faut, ou qu'ils aient été perdus, ou qu'ils soient ensevelis dans la poussière de quelque bibliothèque, si l'on veut admettre qu'ils aient jamais existé.

Wimpheling (*in Catal. episc. Arg.*) et Berler nous apprennent que S. Florent détacha la tête de S. Arbogaste de son corps et en fit présent à l'église de Saint-Thomas, qu'il venait de fonder près de Strasbourg; quant au corps du saint évêque, ce ne fut que vers le dixième siècle

qu'on le transporta de la chapelle de Saint-Michel à l'abbaye de Surbourg. Il paraît qu'au milieu du onzième ce corps fut partagé et qu'une partie parvint en la possession des chanoines réguliers du monastère situé sur le bord de l'Ill, dont il a été question plus haut. Les reliques qui furent vénérées à Surbourg étaient renfermées dans une châsse dorée sur laquelle on grava ce distique :

Inclyte servorum Pater, Arbogaste tuorum,
Munera Giroldi respice, serve Dei.

Lorsqu'en 1631 les Suédois eurent inondé l'Alsace, les chanoines de Surbourg, ne se croyant pas en sûreté, transportèrent leurs archives et leurs reliques chez les augustins de Haguenau. Gustave Horn, après avoir réduit toute l'Alsace, obligea la ville de Haguenau de se rendre, et les augustins sortirent de cette ville pour se réfugier à Huningue, emportant avec eux leurs archives et les reliques; mais ils furent surpris, et les Suédois pillèrent leurs effets et détruisirent les reliques. Le même sort arriva à celles conservées chez les chanoines près de l'Ill; car, leur monastère ayant été détruit, les reliques furent profanées et disparurent sans qu'on ait pu en retrouver la moindre parcelle.

L'abbaye de Surbourg, que l'on vient de nommer, devint, vers l'an 676, l'objet des générosités de Dagobert II, qui lui donna de grands biens. Elle jouissait dans son origine d'une espèce de

souveraineté régalienne, comme toutes les abbayes de fondation royale. La règle de S. Benoît y était encore en vigueur en 830, sous l'abbé Hildimunde : mais plus tard le relâchement s'y introduisit. Nous ignorons l'époque de sa sécularisation, parce que ses titres ont été perdus. Le premier doyen de Surbourg dont il est fait mention dans l'histoire, est un certain Ulrich, en 1227. Cette collégiale était composée, en 1364, de douze chanoines et d'un prévôt : ces prévôts étaient toujours tirés des premières familles d'Allemagne et d'Alsace, et parmi lesquels Frédéric de Lichtemberg, Érasme de Limbourg et Jean de Manderscheidt furent élevés sur le siége épiscopal de Strasbourg.

Surbourg, village ouvert, situé au milieu des forêts, se vit souvent exposé à la fureur des brigands et aux ravages des armées ennemies, qui désolèrent si souvent l'Alsace. Les pertes qui en résultèrent firent prendre, en 1354, une délibération capitulaire tendant à transférer cette collégiale à Saverne; mais ce projet ne fut point exécuté. Les différentes guerres, soit des rustauds, soit occasionnées par les troubles religieux, réduisirent ce chapitre, en 1600, à n'avoir plus que quatre chanoines[1]. En 1621 et 1623 les chanoines firent de nouvelles instances pour être

---

1 L'église collégiale de Surbourg existe encore et porte les caractères d'une haute antiquité. Un oratoire, placé à côté de la grande route et renouvelé en 1608, a été construit à l'endroit même où était situé l'ermitage de S. Arbogaste.

transférés à Haguenau, lorsque la guerre des Suédois vint à fondre sur l'Alsace. Surbourg alors fut totalement ruiné, et l'office divin interrompu pendant quarante ans. Louis XIV, après la conquête de l'Alsace, fournit aux chanoines les moyens de se rassembler et de recouvrer leurs biens. Enfin, en 1732, le cardinal Armand-Gaston de Rohan, évêque de Strasbourg, employa son crédit auprès des magistrats de Haguenau pour les faire consentir à la translation du chapitre de Surbourg dans l'église paroissiale de Saint-George de leur ville; les lettres de confirmation royale sont datées du mois de mai 1738. Le chapitre a consisté, jusqu'à la révolution, en douze canonicats.

La ville de Haguenau, cette antique résidence du bailli de l'Alsace, comptait autrefois dans ses murs un grand nombre d'établissements religieux.

L'église paroissiale de Saint-George paraît avoir été commencée lorsque Haguenau reçut le droit de cité, pendant le douzième siècle. Il paraît qu'auparavant la paroisse de Haguenau était soumise à celle de Schweighausen, village qui renfermait un château dans lequel Zwentibold [1] a signé, en 896, une charte de donation en faveur de l'abbaye de Saint-Denys. Cette église ne devint

1 Zwentibold était fils d'Arnoul, roi de Germanie, qui l'avait établi roi de Lorraine. L'Alsace était alors comprise dans ce royaume.

indépendante que sous le règne de Charles le Gros et du consentement de l'abbé du monastère de Seltz, auquel appartenait Schweighausen, en vertu d'une donation de S.[e] Adélaïde, sa fondatrice. L'empereur Rodolphe établit, en 1287, un prévôt et plusieurs chanoines dans l'église de Saint-George. Desservie depuis 1354 par des prêtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, elle ne fut administrée par un curé qu'en 1536. On voit dans cette église un tabernacle sculpté en 1523 et consistant en plusieurs filets de pierre, très-déliés et décorés d'un grand nombre de sculptures fort délicates. La chaire, qui est aussi en pierre, est un monument distingué.

Une seconde église fut construite en 1164, pour le service d'un hôpital, en dehors de la ville. L'empereur Frédéric Barberousse, qui la fit bâtir et dédier en l'honneur de S. Nicolas, la donna en 1189 aux chanoines de l'ordre de Prémontré[1] : elle devint paroissiale en 1207. Les religieux ayant quitté leur maison en 1535, le magistrat y nomma un curé. Sous Louis XIII les prémontrés y rentrèrent. Les augustins se sont établis à Ha-

---

1 L'ordre des chanoines de Prémontré, qui n'est qu'une réforme des chanoines réguliers de Saint-Augustin, doit son établissement à S. Norbert, et fut fondé le jour de Noël de l'an 1121 dans une vallée déserte nommée *Prémontré*, située dans la forêt de Coucy et l'ancien diocèse de Laon. Le projet du saint était de ramener les chanoines réguliers à la stricte observance de la règle de S. Augustin. Les religieux portaient un habit blanc, qui marquait qu'ils étaient destinés à faire les fonctions d'anges sur la terre. Leur règle fut suivie par un grand nombre de mo-

guenau en 1280, et Rodolphe de Habsbourg confirma leur établissement en 1283; les dominicains y vinrent en 1290.

Les religieux mineurs conventuels de l'ordre de Saint-François furent reçus dans cette ville en 1288 : leur couvent fut fondé par les jeunes seigneurs de Fleckenstein et par un certain Bechtel, patricien de Haguenau, qui tous deux embrassèrent cet ordre.

Les jésuites furent admis à Haguenau en 1604. On leur confia d'abord l'administration de la paroisse de Saint-George; en 1614 le magistrat leur donna le couvent des religieux de l'ordre de S. Guillaume; mais, en 1728, on leur construisit un magnifique collége sur l'emplacement qu'occupait autrefois le château impérial.

Les capucins furent placés depuis 1627 dans cet ancien couvent de Saint-Guillaume, que les jésuites leur cédèrent, et qui, construit en 1320, avait été une dépendance de Marienthal.

Les religieuses du tiers-ordre de Saint-François dites sœurs grises, s'établirent d'abord près de l'église paroissiale de Saint-George; mais, en

---

nastères d'hommes et de femmes. Elle était fort austère lors de son établissement. Ceux qui l'avaient embrassée ne portaient point de linge, ne mangeaient point de viande et jeûnaient rigoureusement pendant plusieurs mois de l'année. S. Dominique a emprunté de cette règle plusieurs des observances qu'il prescrivit à ses religieux. Cet ordre déchut insensiblement de sa première ferveur, et donna lieu à plusieurs réformes approuvées par les papes Grégoire IX et Eugène IV. La réforme d'Espagne, approuvée par Grégoire XIII, est la plus rigoureuse.

1616, le magistrat leur donna une maison près du monastère de Prémontré et leur assigna des revenus annuels. En 1472 on fonda à Haguenau, sous la règle de S. Augustin, un monastère pour des femmes repentantes, à l'instar de celui de Strasbourg, dont il dépendait; mais il fut abandonné pendant les troubles de la réforme, faute de moyens de subsistance. L'archiduc Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg, appela, du consentement de la supérieure du monastère de Strasbourg, des religieuses de l'annonciation de la Bourgogne, et les établit à Haguenau en 1621. La guerre des Suédois troubla de nouveau ces religieuses, qui se virent contraintes d'abandonner leur maison : vers la fin du même siècle, les religieuses de l'annonciation y retournèrent et promirent au monastère de la Magdeleine de Strasbourg une redevance annuelle. Cette maison était la seule de son ordre en Alsace : on l'appelait l'ordre des *annonciades célestes.*[1]

Wolfgang Capiton et Antoine Firn, tous deux de Haguenau, ayant embrassé la réformation de Luther, essayèrent en 1525 de faire adopter leur nouvelle doctrine dans cette ville; mais ils n'y réussirent pas selon leurs vœux.

Il parut d'autres ministres en 1540, qui prê-

---

1 Il ne faut pas confondre cet ordre avec celui des annonciades fondé par S.^e Jeanne de Valois. Celui dont il est question ici, doit son origine à une illustre veuve de Gênes, nommée Marie-Victoire Fornaro, et fut fondé en 1604. Cette fondatrice vient d'être béatifiée par Léon XII, le 21 septembre 1828.

chèrent la prétendue réforme d'abord dans des maisons privées; lorsque enfin, en 1565, Jacques-André Schmidlin, chancelier de l'université de Tubingue, y vint et prêcha dans l'église des frères mineurs. Celui-ci réussit dans son entreprise, et la nouvelle religion compta petit à petit un bon nombre d'adhérents à Haguenau. Les catholiques qui étaient restés fidèles à leur croyance, s'adressèrent, vers l'an 1580, aux jésuites de Molsheim, et ces pères firent renoncer les habitants aux erreurs des novateurs et les ramenèrent à la foi de leurs pères. L'autorité que la maison d'Autriche exerçait dans cette ville, ne contribua pas peu à maintenir l'antique religion, et tout le monde connaît le zèle de cette auguste maison pour la vraie foi.[1]

La forêt des environs de Haguenau, surnommée la *forêt sainte*, renfermait autrefois un grand nombre d'établissements religieux. Le pèlerinage de Marienthal, situé à une petite lieue au sud-est de cette ville, remonte au treizième siècle : un jeune seigneur alsacien, nommé Albert de Wangen, fuyant le monde et ses faux plaisirs, se

1 Haguenau a produit plusieurs savants et hommes distingués. Conrad, chanoine de Haslach et de Surbourg, était chapelain de Charles IV en 1360. Henri de Haguenau, docteur en théologie, composa des préceptes de morale et de politique adressés aux princes, aux évêques et aux prélats de son temps. Jérôme de Guebwiller fut, pendant quelque temps, à la tête de l'école de cette ville. Vers la fin du treizième siècle, Godefroi de Haguenau composa un poëme latin de près de quatre mille vers léonins sur les fêtes de la S.^{e} Vierge.

construisit, vers l'an 1220, une petite cellule près du ruisseau de Rothbach, et avait coutume d'aller offrir ses prières à Dieu devant une image de la sainte Vierge, placée dans le creux d'un arbre. Étant entré plus tard dans l'état ecclésiastique, il fonda un monastère pour des guillelmites et lui donna tous ses biens. Depuis cette époque l'église du monastère devint un célèbre pèlerinage, auquel on donna le nom de Marienthal (vallée de Marie), et dont l'objet était l'image de la sainte Vierge, pour attester les nombreux bienfaits que les fidèles obtiennent chaque jour par la puissante intercession de la reine des cieux. Le roi Stanislas[1] vint, avec son auguste fille Marie Leczinska, devenue reine de France, visiter ce pèlerinage en 1725, et, ainsi que la jeune princesse, y laissa des marques de sa munificence. Cette maison fut dévastée pendant plusieurs guerres. Les jésuites s'établirent à Marienthal en 1617, et c'est en 1748 que fut construite l'église qu'on voit de nos jours. Les bâtiments de l'ancien monastère ont été considérablement augmentés et servent aujourd'hui de maison de

---

1 Stanislas, roi de Pologne, abdiqua la couronne et vint habiter Wissembourg. C'est de cette paisible retraite que sa fille unique fut tirée pour devenir l'épouse de Louis XV, roi de France. Par le traité de Vienne en 1736, ce monarque fit parvenir le duché de Lorraine et de Bar à Stanislas, qui s'y illustra par sa piété et son goût pour les lettres, et s'y rendit l'amour et les délices de ses nouveaux sujets. Il mourut dans son château de Lunéville, par suite d'un accident causé par le feu de sa cheminée.

retraite aux prêtres âgés et infirmes du diocèse.

L'abbaye de Kœnigsbruck fut fondée sur la Zorn, vers le milieu du douzième siècle, par Frédéric le Borgne, duc d'Alsace, pour des religieuses de l'ordre de Citeaux. Elle fut considérablement enrichie par ses successeurs, les empereurs d'Autriche, de la maison de Souabe, et par plusieurs autres princes et seigneurs. Fort maltraitée d'abord par les rustauds d'Alsace, cette abbaye fut brûlée par les Suédois, mais rétablie plus tard. On compte parmi ses abbesses plusieurs religieuses d'un très-grand mérite.[1]

La petite ville de Fort-Louis, que Louis XIV fit construire en 1689 dans une île du Rhin, renfermait un petit couvent de capucins, fondé pour le service de la garnison.

Seltz paraît avoir remplacé l'ancien *Saletio,* ville romaine connue par les itinéraires. Othon le Grand la donna en 968, avec un territoire considérable, à l'impératrice S.^e Adélaïde, son épouse. Celle-ci fonda en 987, auprès de cette ville, pour des religieux bénédictins, une riche abbaye, à laquelle Othon III, son petit-fils, accorda le droit de battre monnaie et d'établir un péage sur le Rhin. L'abbaye fut incendiée en 1258 par les Strasbourgeois, pour la punir d'avoir

---

1 L'abbaye de Kœnigsbruck a fourni des religieuses pour fonder celle de Heilsbruck, située près de Landau et construite en 1232 par un certain chanoine nommé Salomon, et sécularisée en 1564 par l'électeur Palatin. L'abbaye de Lichtenthal près de Bade, établie en 1242, était aussi une fille de Kœnigsbruck.

donné asile à quelques-uns de leurs ennemis. Transformée en collégiale en 1481, elle embrassa la réforme de Calvin et se mit sous la protection de Frédéric III, électeur palatin, qui la changea en académie destinée à l'éducation de la jeunesse. Louis XIV donna en 1691 ses biens aux jésuites de Strasbourg, qui en jouirent jusqu'à leur suppression : ces biens furent assignés alors au collége de la même ville. On dit que le Rhin a englouti les bâtiments primitifs de ce monastère, et on varie de même sur l'emplacement où, pendant le quatorzième siècle, ils furent transférés. Un des abbés de Seltz avait fait construire près de cette abbaye, pendant le quatorzième siècle, un monastère de religieuses de l'ordre de S. Benoît dit Mirmelsberg; mais le Rhin l'a détruit. Renaud, comte de Deux-Ponts-Bitche, fit construire en 1518, sur la pente de la montagne qui domine le village de Gœrsdorf, une église dédiée à Notre-Dame dite du Chêne : démolie en 1580, cette église fut rebâtie, et on y joignit un couvent de religieux de l'ordre de S. François : c'est encore de nos jours un pèlerinage très-fréquenté, appelé en allemand *Liebfrauenberg*.

Sur la même montagne, du côté de l'orient, on voyait autrefois un prieuré de religieuses de l'ordre de S. Augustin. Il existait depuis l'an 1237 ou environ, et devait son origine à Henri de Fleckenstein. Il se nommait Marienbrunn ou Mœrenbrunn : ses biens furent réunis à l'abbaye de Neubourg en 1697.

La commanderie de l'ordre teutonique, fondée en 1368 à une demi-lieue de Zinswiller, par Éberhard d'Ettendorf, et appelée Dahn, fut supprimée pendant le dix-septième siècle par le comte de Hanau.

Au bas de la pente de la montagne sur laquelle est situé le château de Lichtemberg, une ferme, appelée *Selhof*, a remplacé un ancien prieuré fondé en 1175 par l'abbaye de Neubourg.

L'abbaye de Neubourg elle-même, située à une lieue de Pfaffenhoffen, entre la Moder et la forêt de Haguenau, a eu pour fondateur en 1128 Renaud, comte de Lutzelbourg et fils du comte Pierre, qui établit le monastère de Saint-Jean-des-choux près de Saverne, sur un terrain qui lui avait été cédé par Frédéric le Borgne, duc d'Alsace et de Souabe. Elle appartenait à l'ordre de Citeaux, et les premiers religieux y furent envoyés de Lucelle : vingt ans après sa fondation elle fut si florissante, qu'elle put envoyer, à la demande de l'évêque de Spire, des colonies de religieux dans les monastères de Maulbronn et de Herrenalb, au pays de Wurtemberg. L'empereur Frédéric II lui fit des donations considérables. L'église primitive, consacrée en 1158 par l'évêque de Strasbourg, Bourcard, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie et de la sainte croix, fut renouvelée en 1741 ; mais ayant été démolie pendant la révolution, il n'en reste plus de nos jours qu'une petite chapelle fort élégante, construite en flèche gothique, et qui paraît être l'ouvrage du quinzième siècle.

L'abbaye de Sainte-Walburge fut fondée en 1074 pour des religieux de l'ordre de S. Benoît, par le comte Thierry I.er Une ancienne inscription latine rapporte que « l'an 1074, du temps du « pape Grégoire VII, Thierry, très-noble comte « de Montbéliard, commença la fondation de ce « monastère de l'ordre de S. Benoît. Frédéric, « duc de Souabe et d'Alsace, du consentement de « son épouse Judith et de son cohéritier le comte « Pierre, donna en 1116 à Berthold, premier « abbé de ce monastère, tous les biens qui lui « appartenaient, soit dans la forêt sainte, soit en « dehors, et voulut y être enterré.[1] »

S. Bernard prêchait alors la croisade en Alsace. Les miracles qu'il opéra, soit à Bâle, soit à Strasbourg et dans les provinces rhénanes, joints à l'énergie de son éloquence, ébranlèrent ces contrées et engagèrent un grand nombre de seigneurs à prendre la croix. De ce nombre fut le jeune Frédéric, fils de Frédéric dit le Borgne, duc d'Alsace et bienfaiteur du monastère de Walbourg. Ce seigneur tomba malade de chagrin en apprenant la résolution de son fils, son espoir,

---

1 On voyait vers le milieu du quinzième siècle, sur les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, une abbaye de bénédictins fondée par un prêtre nommé Baltran et appelée Alauesberg. Les deux évêques de Strasbourg et de Metz se la disputèrent : alors Baltran se retira avec ses religieux dans l'abbaye de Lure. Entre Bergzabern et Germersheim on voyait un beau monastère fondé en 1103 pour des chanoines réguliers de Saint-Augustin ; il fut sécularisé en 1560.

le soutien et l'honneur de sa maison. S. Bernard, ayant appris son triste état, se crut obligé d'aller le visiter dans son château de Haguenau, lui donna sa bénédiction et lui promit une grande part à ses prières; mais malgré les consolantes exhortations du saint, Frédéric succomba à sa douleur et mourut peu de jours après, en 1147. Il fut enterré, selon sa demande, au monastère de Sainte-Walburge. L'église de cette abbaye fut renouvelée en 1453 par Burkard de Mullenheim; le chœur est très-vaste et orné de beaux vitraux. Cette abbaye éprouva les ravages des rustauds en 1525 et on l'incorpora en 1546 au chapitre de Wissembourg : Charles-Quint et Paul III confirmèrent cette réunion en 1684. Louis XIV donna Sainte-Walburge et tous ses biens au séminaire de Strasbourg.

A une demi-lieue plus au nord, le même comte Thierry I.er, ou son fils Thierry II, fonda le monastère de Biblisheim, pour des religieuses de l'ordre de S. Benoît; cet établissement remonte au commencement du douzième siècle. Sa première abbesse, nommée Gonthilde, fille du fondateur, dont on voyait autrefois le tombeau au milieu de l'église, est citée par Chatelain, dans son Martyrologe, au 21 février 1131 « à Biblisheim, diocèse de Strasbourg, la vénérable Gonthilde, « vierge, abbesse de ce lieu. » D'autres historiens lui donnent même le nom de sainte. Malgré toutes les recherches que nous avons faites à cet égard, nous n'avons rien trouvé dans l'antiquité qui

nous atteste qu'on lui ait jamais rendu un culte public, non plus qu'à ce curé de Barr, dont le même auteur parle sous le 27 octobre : « A la « Barre, au diocèse de Strasbourg, le martyre « d'un curé de ce lieu, massacré par un des ha- « bitants, qu'il avait repris de ce qu'il fréquentait « les cabarets les jours de jeûne. » Il est à regretter que Chatelain n'ait pas donné l'époque du massacre de ce respectable curé, ni cité l'auteur où il avait puisé ce fait.

L'abbaye de Biblisheim perdit la plupart de ses biens au seizième siècle ; elle se soutint cependant dans toute la régularité jusqu'au moment de sa suppression par la révolution française.

24 JUILLET.

LE BIENH. BERNARD, MARGRAVE DE BADE.

(*Bernardus.*)

(Voyez Trithème, *Chronicon Hirsang., p.* 459 ; et Irenicus' *Exegesis Germaniæ, lib.* 3, *cap.* 101. Sa vie, écrite en italien par J. B. Plancardi, a été traduite en allemand par le P. Hornig, savant jésuite, et imprimée à Strasbourg en 1686. Dom Calmet, Histoire de Lorraine, tom. 2, pag. 705.)

L'AN 1458.

Le bienheureux Bernard était issu de l'ancienne et illustre famille d'Attich, duc d'Alsace, qui a donné plusieurs saints à l'Église et une foule de grands princes à l'Europe[1]. Son père, Jacques,

[1] La famille d'Attich est la souche des maisons d'Autriche et de Lorraine, ainsi que de celle de Bade.

margrave de Bade, était un des princes les plus accomplis de son temps. La sagesse avec laquelle il gouverna ses États, la vie régulière qu'il mena, l'heureuse paix qu'il sut maintenir parmi ses peuples dans des temps de troubles et de guerre, sa générosité envers les églises, mais surtout son affabilité, sa douceur et ses immenses charités, l'ont fait surnommer le *Salomon de l'Allemagne*. Il fonda une collégiale dans la petite ville de Bade, et demanda à y être enterré : sa mort arriva en 1453. Il avait eu plusieurs enfants de son épouse Catherine, fille de Charles I.er, duc de Lorraine; trois de ses fils entrèrent dans l'état ecclésiastique : Jean devint archevêque de Trèves, en 1456, et mourut en 1503 : George, d'abord coadjuteur de l'évêché de Metz en 1457, occupa ce siége trois ans après; Marc, chanoine des cathédrales de Strasbourg et de Metz, mourut en 1478. Bernard et Charles succédèrent à leur père dans le gouvernement de ses États.

Bernard avait reçu de la nature les plus belles qualités du corps et de l'esprit. Ses parents lui firent donner une éducation conforme à sa naissance et à son rang. Il profita si bien des beaux exemples et des sages leçons de sa famille, qu'on le vit dès l'âge le plus tendre présenter l'image la plus touchante de l'innocence et de la piété; c'était un ange terrestre, un chérubin, qui s'enflammait de plus en plus d'amour pour son Dieu. Avec les années, son âme s'élevait et se perfectionnait : il devint un modèle d'humilité, de

simplicité et d'une exactitude merveilleuse à tous ses devoirs. Au milieu d'une cour nombreuse, il se livrait à des pratiques religieuses qu'on n'aurait cherchées que dans le cloître. Au milieu de la plus grande dissipation il possédait son âme et la fixait sur l'objet céleste de son amour. Toutes les séductions de la terre l'environnèrent, et il ne songeait qu'au ciel. Son père le fiança à Magdeleine, fille de Charles VII, roi de France; mais le prix que Bernard attachait à la chasteté et son goût pour la retraite lui apprenaient à fouler aux pieds toutes les espérances du monde; il étouffa dans son âme les cris déchirants de la chair et du sang, surmonta la nature et offrit à Dieu le sacrifice héroïque de sa liberté : il ne voulut appartenir qu'au Seigneur; aucune créature n'était digne de posséder son cœur, et en se détachant ainsi des objets sensibles de la terre, il ne contemplait et ne soupirait que pour les biens invisibles et impérissables.

Mais tout à coup une sainte ardeur vint enflammer son âme et réveiller son noble courage. Une des plus puissantes cités du monde venait de tomber en 1453 sous le fer des musulmans; le croissant est arboré sur les murs de Constantinople, l'étendard de Mahomet flotte sur les débris de l'antique Byzance; des flots de sang avaient coulé autour des remparts de cette ville; les chrétiens, après des prodiges de valeur, avaient succombé sous le glaive de leurs nombreux vainqueurs, et l'Alcoran remplaçait l'Évangile dans

les magnifiques basiliques de Constantinople. Au récit de ces malheurs, le cœur de Bernard est déchiré de la plus vive douleur, et il songe aux moyens d'arrêter l'insolence des ennemis du nom chrétien. Il forme le projet de porter la guerre dans l'ancien empire de Constantin et d'arracher la seconde ville du monde à la fureur et au fanatisme des infidèles; mais le lecteur devinera facilement les intentions qui animaient notre héros : la soif des conquêtes et une vaine ambition ne dictèrent point ce projet si hardi; non : de pareils motifs n'étaient pas dignes de fixer un instant l'attention de Bernard; comme un autre Louis IX, il brûlait du noble désir de faire triompher la foi de Jésus-Christ; il voulait paraître dans les contrées de l'Orient, pour sécher les larmes des chrétiens, pour délivrer Constantinople, et, si le ciel bénissait ses armes, rendre aux adorateurs de son Dieu la cité sainte et le tombeau de Jésus-Christ. Pour donner suite au plan qu'il avait conçu, il céda à son frère Charles, en 1455, la partie du margraviat qui lui était échue, et parcourut les différentes cours des princes de l'Europe pour les engager à entreprendre la croisade qu'il projetait contre les Turcs. L'empereur Frédéric IV, qui avait donné en mariage Catherine d'Autriche, sa sœur, à Charles de Bade, frère de Bernard, nomma ce dernier chef de l'entreprise. Bernard se rendit de même à la cour de Charles VII, roi de France, et à celle de Louis, duc de Savoie. Partout où il

passa il édifia le monde par l'exemple de toutes les vertus : c'est ainsi que les saints se montrent les mêmes en toute occasion, et savent partout garder la fidélité qu'ils ont jurée à leur Dieu. Bernard, persuadé que le succès des guerres dépendait du Seigneur et que c'était lui qui donne la victoire, se préparait depuis longtemps à faire la guerre en soldat chrétien. Afin donc d'attirer les bénédictions du Ciel sur son entreprise, il redoubla ses prières et ses mortifications; mais le Seigneur se contenta du noble désir de son serviteur, et ne permit pas qu'il exécutât ses vues.

Pendant que l'Europe souriait au plan de Bernard, et que de toutes parts les nations s'ébranlaient pour marcher à une conquête glorieuse pour le christianisme, le Ciel appela dans le séjour de sa gloire le héros sur lequel reposait alors l'espérance des peuples.

Bernard était en chemin au commencement de juillet 1458, pour aller à Rome conférer avec le pape Calixte III, lorsqu'il tomba malade à Montiscalier, ville située sur le Pô près de Turin. Il demanda à être transporté dans le couvent des franciscains, où il sentit sa dernière heure s'approcher. Ce n'était pas un homme comme Bernard qui craignait la mort, puisqu'il allait la braver dans les combats. Il fit à un des pères du monastère une confession générale de toute sa vie et reçut avec une joie angélique les secours de la religion. Chacun montra son étonnement à la vue de tant d'héroïsme, de vertus et

d'une piété si ardente. Bernard recommanda à Dieu ses parents, ses amis, pria pour la cause des chrétiens, et fit avec un vrai courage le sacrifice de sa vie. Le Seigneur l'appela à lui le 25 juillet de l'an 1458; il fut inhumé dans la collégiale de Sainte-Marie de Montiscalier, près du grand-autel.

Lorsque sa mort fut connue en Europe, l'affliction devint générale; chacun se demandait ce qu'allaient devenir les chrétiens de l'Orient, puisque leur libérateur n'était plus; mais si les peuples perdirent en Bernard un protecteur sur la terre, ils obtinrent par sa mort un puissant ami de plus auprès du trône de l'Éternel; car le serviteur de Dieu fut glorifié par des miracles presque aussitôt après son décès. George, frère de Bernard, avait fait placer l'image du saint homme dans l'église collégiale de Vic : les fidèles y accouraient de toutes parts pour prier devant cette image, et Dieu daigna y opérer plusieurs prodiges, ce qui engagea George, alors évêque de Metz, d'en écrire aux magistrats de Montiscalier, pour demander avec eux la béatification de son frère. Le pape Sixte IV nomma des commissaires pour informer sur les miracles de Bernard, et sa béatification fut célébrée en 1481, du vivant même de la mère de Bernard et de plusieurs de ses frères.

Pour perpétuer le souvenir des vertus de ce héros de la foi, Christophe, margrave de Bade, son neveu, fit frapper au commencement du

seizième siècle différentes médailles, sur lesquelles Bernard est représenté en casque et en cuirasse, la tête ceinte d'une auréole, tenant d'une main l'étendard de la maison de Bade, et de l'autre, l'écu de ses armes, avec cette inscription : « *Beatus Bernardus Marchio.* » On conserva longtemps son cilice et plusieurs de ses lettres dans le trésor de la maison de Bade.

Le dernier margrave catholique, Auguste-George Simpert, qui mourut le 21 octobre 1771, sans laisser d'enfants, fit confirmer la béatification de Bernard par une bulle de Clément XIV : ce pontife nomma le bienheureux Bernard patron du margraviat de Bade. Le cardinal Louis-Constantin de Rohan, évêque de Strasbourg, donna le 20 juin 1770 un mandement pour étendre la fête de ce bienheureux dans tout son diocèse, et la fixa au 24 juillet.

---

3 AOUT.

LE BIENH. BENNON, CHANOINE DE STRASBOURG, ÉVÊQUE DE METZ, SOLITAIRE EN SUISSE. (*Benno.*)

(Voyez Meurisse, Histoire des évêques de Metz, liv. 3, pag. 297; Guillimann, *de episc. Argent.*, *pag.* 132; Brower, *Annal. Trevir.*, *lib.* 9, *ad annum* 929; *Chronic. Einsiedl.* de Tschudi; Dom François et Tabouillot, Hist. générale de Metz, tom. 2, pag. 11; Laguille, Hist. d'Alsace, tom. 1.er, liv. 12, pag. 135; Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 2, liv. 6, pag. 279 et suiv.)

L'AN 940.

Tandis que l'Église de Strasbourg gémissait sur un forfait exécrable [1], qui venait d'être com-

---

1 L'évêque Otbert succéda, en 906, à Baldram sur le siége de Strasbourg. Pendant l'épiscopat du dernier, il s'était déjà élevé, entre lui et la ville, des contestations auxquelles mit fin une convention, qui fut appuyée en 904 par l'autorité de l'empereur Louis l'Enfant, présent en personne, ce qui contint le peuple et arrêta les troubles. Après la mort de ce prince, arrivée en 912, les Strasbourgeois profitèrent des troubles qui avaient éclaté entre la France et l'Allemagne, et empiétèrent sur les droits de l'évêque. Otbert soutint les prérogatives de son siége et les droits que plusieurs monarques y avaient attachés; mais le peuple se révolta. Alors le prélat, ne se croyant plus en sûreté dans la ville, en sortit et la frappa d'interdit. Aussitôt de lâches assassins le poursuivirent jusque dans son château de Rotembourg et s'y introduisirent par trahison. Ils se précipitèrent comme des furieux sur leur évêque, qui de son côté ne leur opposa que le calme d'une conscience tranquille. Il leur présenta sa tête et s'offrit ainsi comme une victime volontaire à leurs coups. Ils l'assassinèrent pendant qu'il priait pour eux. Le peuple, en apprenant cet horrible attentat, fut touché de repentir. On se rendit en foule au château de Rotembourg pour en rapporter le corps de l'évê-

mis sur la personne de son premier pasteur, le chapitre comptait parmi ses membres des personnes d'une haute naissance et d'une éminente piété. Tel fut Bennon, originaire de Souabe et, à ce que l'on prétend, parent de Raoul, roi de Bourgogne. Il avait été nommé chanoine de la cathédrale; mais, dégoûté du monde, il renonça à son bénéfice, quitta Strasbourg pour aller chercher, vers l'an 906, un asile dans quelque solitude et y servir Dieu. Il arriva en Suisse, à quelques lieues de Zurich, dans un affreux désert, où S. Meinrad avait jeté, quarante-trois ans auparavant, les fondements d'un monastère qui fut abandonné depuis sa mort.

Cette solitude était alors couverte par une forêt et ne produisait pas même de quoi subvenir à l'entretien du pieux ermite; mais de quoi n'est pas capable un homme qui veut vivre pour Dieu, et quels obstacles pourraient arrêter une âme détachée du monde et soupirant après les biens de l'éternité? Bennon arrachait à la terre quelques herbes, dont il faisait sa nourriture, et lorsque plus tard des disciples étaient venus s'adjoindre

---

que, et l'enterrer avec toute la magnificence possible dans la cathédrale. Les vertus et la sage conduite d'Otbert lui ont valu le nom de *vénérable*; mais on ne lui a cependant jamais rendu de culte public. De plus, on le regarda comme un martyr de son zèle et de la justice qu'il défendait. Les Strasbourgeois, pour effacer jusqu'au dernier souvenir de leur crime, démolirent le château de Rotembourg, et on n'en connaît plus l'emplacement de nos jours.

à lui pour partager ses austérités, ils défrichèrent ensemble ces déserts et pourvurent ainsi à leur existence. Mort au monde et à lui-même, et intimement pénétré de la bassesse de son néant et de la grandeur de la bonté divine, il s'élançait vers Dieu par une ferveur continuelle; il regardait comme un instant cinq à six heures de prières, qu'il faisait chaque matin, et, en sortant de cet exercice, on remarquait sur son visage quelque chose d'extraordinaire. Sa foi était si vive, qu'on eût dit qu'il pénétrait la réalité des mystères qu'elle nous enseigne; il aurait mieux aimé se voir dépouillé de toute chose dans ce monde et souffrir même la mort la plus cruelle, que de perdre le précieux trésor de la foi. Cette foi est sans doute le premier don que Dieu puisse nous faire; elle est une lumière surnaturelle, qu'il daigne nous communiquer pour nous éclairer et nous conduire à notre dernière fin : semblable à cette colonne de feu, dont nous parlent les divines écritures, et qui conduisait les Israélites dans le désert, la foi dissipe les ténèbres qui nous dérobent la vue de la route que nous devons prendre pour parvenir à la félicité éternelle; elle est la racine de la vie spirituelle, la base de toute véritable vertu et le principe de toute action méritoire devant Dieu. « O foi, « disait autrefois S. Ambroise, tu es plus riche « que tous les trésors, plus estimable que tous « les biens, plus efficace et plus souveraine que « tous les remèdes. » Mais il en est de ce don de

Dieu comme de tous les autres : plusieurs se persuadent le posséder, qui n'en ont peut-être que les apparences. Pour que notre foi soit véritable et puisse nous tranquilliser pour l'éternité, voici à quelles conditions on la reconnaîtra :

1.° Il faut qu'elle soit ferme et courageuse : elle doit par conséquent exclure tous les doutes; elle doit régner si souverainement dans nos âmes, que nous devons être prêts à souffrir tous les tourments plutôt que de l'abandonner. Mais cette foi est bien rare de nos jours. C'est elle qui inspirait aux martyrs la force de triompher des bourreaux et des tortures, tandis que de nos jours on succombe à la moindre tentation; une parole, une plaisanterie, un regard, suffisent pour faire taire en nous la voix de la religion, et nous nous flattons cependant d'avoir la foi.

2.° Il faut qu'elle soit entière : elle doit embrasser tout ce que l'Église de Jésus-Christ nous enseigne : refuser de croire un seul article, ce serait renverser tout son édifice en nous. L'autorité qui nous transmet ces articles est divine; elle repose sur les promesses de Dieu même, qui l'a rendue l'organe infaillible de sa volonté; cependant rien de plus commun que cette prétention déplacée de beaucoup de chrétiens, qui se permettent de dogmatiser et de rejeter quelquefois des points de doctrine, comme s'il était en leur pouvoir de retrancher du symbole des vérités qui surpassent leur intelligence ou qui leur paraissent trop sévères.

3.° Il faut qu'elle soit active, animée par la charité et féconde en bonnes œuvres. Une foi morte et stérile ne serait point agréable à Dieu; c'est la foi des démons, qui croient et tremblent, c'est un corps sans âme. Notre foi doit donc porter des fruits de vie, pour mériter un jour la vie éternelle. Telle était la foi de Bennon dans son humble solitude. Ses disciples imitèrent les beaux exemples qu'il leur donnait, et marchaient à grands pas dans la voie de la perfection. Le seigneur de la contrée leur abandonna un terrain inculte; ils en tirèrent le parti le plus avantageux, rebâtirent la chapelle détruite et construisirent quelques cellules : c'est là l'origine de la célèbre abbaye de Notre-Dame-des-Ermites.

Bennon consacra une partie de sa fortune à procurer à sa communauté les choses les plus nécessaires, et il fut aidé dans ses louables desseins par Adalbéron, évêque de Bâle, son parent, qui lui donna sa terre de Sierentz, dans la haute Alsace, que l'abbaye d'Einsiedlen conserva jusqu'à la fin du quatorzième siècle, qu'elle la rendit à Burkard Münch de Landscron. Ainsi se forma autour du saint homme une nombreuse communauté, qui ne suivit pour règle que la vie exemplaire de Bennon, jusqu'à ce que plus tard on y introduisît la règle de S. Benoît. L'abbaye de Seckingen donna l'île d'*Uffnau*, dans le lac de Zurich, en fief à Einsiedlen.

Bennon avait quitté le monde dans le dessein

de n'y jamais rentrer; il avait trouvé dans son désert un ample dédommagement de tous les sacrifices qu'il avait faits, lorsque l'empereur Henri l'Oiseleur vint l'en arracher pour l'élever sur le siége épiscopal de Metz. Ce prince, qui avait entendu parler de la sainteté de Bennon et des grandes qualités que chacun admirait en lui, s'était emparé de la Lorraine. Sans avoir égard au droit d'élection, dont jouissait le clergé et le peuple de Metz, il nomma Bennon pour gouverner l'Église de cette ville. Le serviteur de Dieu ne se rendit qu'avec peine à la proposition de l'empereur; l'idée de procurer la gloire de Dieu dans cette charge éminente, pouvait seule l'y faire consentir, et il quitta son monastère en 925. Ses disciples furent inconsolables de cette perte; mais Bennon calma leur douleur en leur faisant entendre qu'il les reverrait un jour.

Le clergé et le peuple de Metz avaient vu avec un singulier mécontentement l'infraction commise par leur empereur contre les règles établies par les canons de l'Église pour l'élection des pasteurs, et quelques historiens prétendent y trouver l'origine des mésintelligences qui éclatèrent presque aussitôt. Quant à Bennon, il s'appliqua avec le zèle d'un apôtre à guérir les plaies de son Église; mais un peuple ingrat et indocile n'est pas facile à conduire; les préventions qu'il nourrissait contre lui ne purent être vaincues par l'aspect des vertus du saint pontife. Bennon n'opposa aux rigueurs qu'on lui témoignait, que

la douceur et la sainteté de sa vie; nuit et jour il poussait vers le Seigneur des soupirs et des vœux enflammés et lui demandait la patience, pour triompher des cœurs rebelles de ses diocésains. Malgré l'aversion que lui marquait son troupeau, le vertueux prélat s'éleva avec force contre les vices qui dominaient dans son Église; cela n'empêcha pas quelques scélérats, que son zèle avait révoltés, de se saisir de lui en 927 et de lui crever les yeux, le mutilant ensuite d'une manière honteuse.

Bennon supporta cet acte de cruauté avec le courage d'un martyr; quoiqu'il connût ses ennemis, il ne voulut jamais, pour en tirer une vengeance, les dénoncer à la justice de l'empereur; il demanda au contraire leur grâce et s'intéressa pour eux. Le concile de Duisbourg lança une sentence d'excommunication contre les auteurs de cet attentat, et les fit punir selon les lois qui étaient en usage à cette époque. Le bienheureux prélat, ne se regardant plus comme propre à gouverner son diocèse, et quoique la partie saine de son troupeau tâchât de réparer le crime de quelques malfaiteurs, renonça à son évêché et reprit le chemin de sa solitude. Ses anciens disciples le reçurent avec une espèce de vénération et virent en lui un martyr de son zèle; ils s'empressèrent de lui prodiguer toutes les consolations possibles, afin de lui faire oublier sa disgrâce. Bennon regarda cette épreuve du Ciel comme une faveur que lui faisait le Seigneur,

puisque, en lui ôtant la vue corporelle, on lui procurait les moyens de s'avancer encore davantage dans le chemin de la vertu. Sa vie fut plus que jamais consacrée aux actes de piété et aux œuvres de mortification : pendant plus de dix ans il ne cessa de donner à ses religieux l'exemple d'une entière soumission à la volonté de Dieu. Il pouvait dire dans le même esprit qu'autrefois le grand apôtre : « Qui me séparera jamais de « l'amour de Jésus-Christ ? Couronnes, richesses, « plaisirs, j'ai foulé aux pieds vos charmes; et « vous, tribulations, tentations de toute espèce, « afflictions de corps et d'esprit, vous ne sauriez « ébranler ma constance; et toi, mort, qui parais « si redoutable, je méprise tes coups, ils ne m'ef- « frayent pas, parce que j'espère en un plus fort « que toi, en celui qui a détruit ton empire et « qui t'a enlevé ta proie. » Jamais Bennon ne se plaignit du triste état auquel il était réduit. Ses occupations continuelles étaient la prière et la méditation; les religieux s'assemblaient souvent autour de lui pour le consulter sur leur avancement dans la perfection. Le pieux prélat fut affligé, vers la fin de ses jours, de diverses infirmités, qui ajoutèrent encore à ses souffrances; mais au milieu des douleurs les plus aiguës, on l'entendit souvent prononcer ces paroles remarquables : « Seigneur, augmentez mes souffrances, « mais accordez-moi la patience. » Enfin, après avoir été pendant de longues années le modèle de toutes les vertus, le Seigneur l'appela à une

vie plus heureuse, le 3 août 940. Bennon s'était préparé à la mort comme les saints s'y disposent : les derniers jours de son existence n'étaient plus qu'un entretien continuel avec Dieu. Il rendit l'âme au milieu de ses disciples, dans les bras de son ami Éberhard, et fut enterré près de l'oratoire de la sainte Vierge. Quelques auteurs lui donnent le titre de saint : Longueval, dans son Histoire de l'Église gallicane, le nomme bienheureux, et les Bollandistes n'en font qu'un vénérable.

Comme nous venons de parler ici d'un chanoine de l'ancienne cathédrale de Strasbourg, l'une des plus illustres de toutes les églises de la chrétienté, nous pensons que nos lecteurs verront avec plaisir quelques détails sur les premiers chanoines et leur manière de vivre.

Il n'est pas fait mention dans l'histoire de véritables chanoines dans l'église cathédrale de Strasbourg avant le huitième siècle. A l'époque dont nous parlons, le clergé était encore peu nombreux, et l'évêque chargé de la conduite de son troupeau avait à peine sous lui quelques prêtres pour l'aider dans les fonctions pénibles de son ministère; ces prêtres vivaient encore séparément et n'étaient pas réunis dans la même maison. Ils recevaient de l'évêque, dont ils formaient le conseil, des revenus et certains fonds sur les dons que les fidèles faisaient à l'église, proportionnés aux fonctions qu'ils remplissaient. Ce n'est que vers l'an 765 que S. Chrodegand, évêque de Metz, assembla les clercs de son église

et leur prescrivit une règle qu'il avait rédigée d'après les maximes de l'Écriture sainte, des canons des conciles et de plusieurs passages de la règle de S. Benoît, alliant ainsi ensemble ce que la vie monastique offrait de compatible avec les fonctions de prêtres destinés au service de l'église. L'évêque Heddon, voulant imiter l'exemple du saint évêque de Metz, introduisit parmi son clergé la règle de S. Chrodegand; mais on y substitua plus tard la grande règle d'Amalarius, diacre de l'église de Metz, qui fut présentée en 816 au concile d'Aix-la-Chapelle et à laquelle celle de Chrodegand avait servi de base.

Ainsi pendant le huitième siècle la cathédrale de Strasbourg devint une espèce de monastère, où les chanoines vivaient en commun dans un enclos attenant à l'église. Cet enclos formait un cloître fermé, où nulle femme, ni même aucun séculier, ne pouvait entrer sans la permission de l'évêque ou du prévôt. Les chanoines couchaient dans des dortoirs communs, mais dans des lits séparés et des cellules particulières; le palais épiscopal, qui n'en était pas éloigné, était destiné à loger les étrangers; si quelquefois des étrangers étaient admis au réfectoire avec les chanoines, on les faisait sortir de suite après le repas, afin de ne pas interrompre le silence.

Les chanoines se levaient à deux heures du matin, pour chanter matines [1]. Les laudes étaient

---

1 Les chanoines récitaient ordinairement leurs prières en

séparées des matines par un intervalle employé à la lecture, à la méditation, ou à apprendre par cœur les psaumes qu'on chantait au chœur. A la première heure du jour, ils se rendaient à la cathédrale pour l'office de prime, au sortir duquel ils s'assemblaient à la salle capitulaire et y entendaient la lecture des homélies des saints pères; les dimanches, mercredis et vendredis, l'évêque, ou celui qui présidait en son nom, y notifiait ses ordres et faisait des réprimandes à ceux qui les avaient violés. Les chanoines avaient la liberté de sortir de la clôture le jour; mais à l'entrée de la nuit il fallait se rendre à l'église pour chanter complies; après ce dernier office il n'était plus permis de boire et de manger, et le silence était de rigueur jusqu'à prime du lendemain.

Les repas étaient sobres, et chaque chanoine

---

commun, et comme les livres étaient fort rares à cette époque, parce qu'il fallait les copier à la main, on les plaçait sur un pupitre, où plusieurs lisaient à la fois; ces livres étaient même attachés avec des chaînes pour les préserver de la dégradation : ce qui fit dire à un ministre protestant de Strasbourg, dans un libelle intitulé : *Histoire de la réforme*, que la Bible était enchaînée, de peur qu'on ne la lût. Une Bible copiée se vendait alors jusqu'à 300 à 400 florins. La belle bibliothèque du roi à Paris commença, sous S. Louis, par quelques manuscrits des pères de l'Église. Le roi Jean ne possédait que huit à dix volumes, et Charles V se crut fort riche en ayant poussé le nombre jusqu'à neuf cent dix. La rareté des livres fut cause que dans plusieurs chapitres les prébendés et les chantres étaient obligés d'apprendre par cœur tout l'office de l'église, comme cela eut lieu à la métropole de Lyon.

à son tour, à l'exception des grands dignitaires, présidait à la cuisine. Les jours de jeûne, la portion servie à chacun était le triple de l'ordinaire[1]; en carême on jeûnait jusqu'à vêpres, excepté le dimanche : l'abstinence du samedi ne fut introduite que pendant le onzième siècle. Les chanoines de la cathédrale de Strasbourg se maintinrent dans cette manière de vivre plus longtemps que ceux des autres cathédrales. Jusque vers le seizième siècle ils conservèrent le nom de frères de Sainte-Marie, et leur demeure celui de cloître de Sainte-Marie, sans faire cependant de vœux solennels de pauvreté, comme les chanoines réguliers. Leur manse était dès lors séparée de la manse épiscopale, et leurs biens administrés par les soins du prévôt; celui-ci était le premier supérieur des chanoines après l'évêque, et on lui devait obéissance, honneur et respect; il occupait la première place au chœur et présidait aux assemblées capitulaires : le pape conférait en tout temps cette dignité. Après le prévôt venait le grand-doyen, qui était élu par le chapitre et confirmé par l'évêque : il devait être prêtre et exerçait la juridiction ordinaire sur tous les membres du chapitre; c'est lui qui convoquait les assemblées capitulaires et propo-

1 Cet usage de servir une triple portion les jours de jeûne était assez commun aux 8.e, 9.e et 10.e siècles. C'était sans doute pour dédommager du long jeûne qu'on avait observé, parce que ces jours-là les prières étaient plus longues et on ne mangeait que vers le soir, ce qui fatiguait singulièrement.

sait les questions sur lesquelles il y avait à délibérer. Les autres dignités étaient celles de grand-custos, de grand-écolâtre et de grand-camérier : quoique ces trois derniers dignitaires n'eussent aucune fonction particulière, ils ne laissaient pas de jouir de certains revenus attachés à leurs titres.

Il est difficile de déterminer à quelle époque la haute noblesse entra dans le chapitre de la cathédrale de Strasbourg : on pourrait être porté à croire que son existence date de celle du chapitre lui-même, qui ne fut surnommé le *noble* par excellence, que pour montrer l'ancienneté de son origine : car Charlemagne, dans un diplôme de l'année 774, donné à la demande de l'évêque Heddon et des chanoines de Strasbourg, pour empêcher que la simonie continuât de régner parmi eux, exigea, entre autres, que, pour être admis dans son corps, les aspirants joignissent la naissance à la science et fussent de mœurs irréprochables[1]. C'est ce qui autorisa les chanoines à observer, au commencement du treizième siècle, au pape Grégoire IX, que c'était une coutume qui remontait à un temps immémorial, de n'admettre parmi eux personne qui ne fût d'une naissance illustre de père et de mère. Pour maintenir ce privilége, ils formèrent alors dans la cathédrale deux corps différents et particuliers,

---

[1] *Statuimus et regali nostra auctoritate confirmavimus, quatenus ingredientes, si digni judicentur scientia, moribus et genere, ne appareant vacui in conspectu Domini, etc.*

qu'on distingua par la dénomination de *grand-chapitre* et de *grand-chœur*. Pour être admis dans le premier, il fallait être prince, duc ou comte, et suivant les nouveaux statuts, arrêtés en 1713 sous Louis XIV, le père, le grand-père, le bisaïeul et le trisaïeul des chanoines français devaient être décorés du titre de princes ou de ducs; les Allemands devaient produire seize quartiers de noblesse paternels et maternels, et descendre de père et de mère dont les quatre générations ascendantes eussent voix et séance à la diète de l'Empire. Le nombre des chanoines du grand-chapitre était de vingt-quatre, parmi lesquels, selon l'ordonnance de Louis XIV, un tiers devait être Français; douze étaient capitulaires et douze domiciliaires : les capitulaires avaient seuls voix et entrée au chapitre; ils élisaient le prince-évêque, devaient avoir reçu les ordres sacrés, et, pour avoir droit à leur compétence, résider pendant trois mois de l'année dans la ville ou le diocèse de Strasbourg. Les domiciliaires succédaient aux places vacantes des capitulaires, selon leur rang d'ancienneté, et jouissaient du quart de leur compétence : ils tenaient deux assemblées par an, l'une au mois de mars, l'autre au mois de septembre; trois capitulaires suffisaient pour faire chapitre. Le grand-chapitre avait ses domaines et ses biens particuliers et indépendants de ceux de l'évêque.

Le grand-chœur, qui est aussi ancien que l'établissement des clercs qui se rassemblaient

autour des premiers évêques, formait un corps collégial distinct, ayant tous les droits qui compètent à un chapitre : il avait ses armoiries, son sceau, ses archives, ses protocoles, sa masse, enfin ses biens et ses domaines particuliers, séparés de ceux de l'évêque et du grand-chapitre. Son chef se nommait *senior,* auquel on adjoignit trois membres, dont le second faisait les fonctions de secrétaire. Les membres du grand-chœur étaient curés primitifs de la cathédrale, la première cure du diocèse[1]; ils faisaient dans tous les temps et aux fêtes les plus solennelles tout le service canonial, tant au chœur qu'au grand-autel, et avaient seuls le droit d'y officier, à l'exclusion de tous les autres ecclésiastiques qui n'étaient point du chapitre, quelles que fussent leurs dignités. Les prébendes du grand-chœur, dont le nombre montait autrefois à soixante-douze pendant le dernier siècle, étaient réduites au nombre de vingt. Le roi du chœur, fondé par S. Henri, occupait la première place du grand-chœur; les autres dignitaires étaient le custos et le maître des cérémo-

---

1 Le curé-archiprêtre, nommé par le grand-chœur, tenait parmi les curés du diocèse la première place dans les synodes et assemblées ecclésiastiques, et avait le privilége d'être le premier assistant de l'évêque le jeudi saint, lors de la bénédiction des saintes huiles. Le pape Adrien accorda à Charlemagne une partie des reliques de S. Laurent, dont ce prince fit présent à la cathédrale de Strasbourg. Ces reliques donnèrent origine à la chapelle de S. Laurent, qui devint plus tard la première paroisse de la ville et du diocèse. Le curé faisait autrefois les fonctions de grand pénitencier.

nies : le premier présidait à la sacristie; le second faisait, depuis le milieu du seizième siècle, les fonctions de grand chantre et avait la direction du bas-chœur, composé de quatre prêtres chapelains, des chantres et des enfants de chœur.

Les archidiacres étaient fort anciens dans l'Église de Strasbourg, car S. Fidèle passe pour avoir été archidiacre de S. Florent; ce ne fut cependant qu'en 774 que l'évêque Heddon établit leur juridiction véritable : le diocèse de Strasbourg était alors plus étendu qu'il ne le fut depuis, car il comprenait encore une grande partie de la haute Alsace, qui fut depuis soumise à l'évêché de Bâle. Ne pouvant pas gouverner par lui-même un si vaste diocèse, Heddon, du consentement de Charlemagne, partagea son diocèse en sept archidiaconés, qu'il confia à autant d'archidiacres, qui devinrent les sept premiers dignitaires de sa cathédrale, savoir : le prévôt, le doyen, le chantre, le custos, l'écolâtre, le camérier et le portier, et auxquels les doyens ruraux étaient soumis; ces archidiacres, du consentement de l'évêque, exerçaient certains pouvoirs, comme d'interdire les églises en scellant les portes du sceau de l'évêque, de faire des visites, de permettre l'érection des autels, de surveiller la conduite du clergé, de suspendre les ecclésiastiques de leurs fonctions. L'évêque ne pouvait les priver de leur juridiction sans les avoir convaincus de quelque crime. Les archidiacres furent réduits à cinq, pendant le seizième siècle, par l'ex-

tinction des dignités de grand chantre et de grand portier, qui furent alors réunies à la manse capitulaire. Les archidiacres formaient un tribunal particulier, séparé de celui de l'évêque. Pendant les guerres de religion, ce tribunal fut réuni plusieurs fois à la cour de l'évêque, et on le rétablit en 1681, lors de la réunion de Strasbourg à la France; mais l'évêque Guillaume-Égon de Furstemberg le supprima en 1686, du consentement de son chapitre, et reprit tous les droits que ses prédécesseurs avaient accordés aux archidiacres et qui avaient été confirmés par une bulle du pape Adrien I.er en 774, donnée à la prière de l'évêque Heddon, pendant le voyage qu'il fit à Rome avec Charlemagne.

La première cathédrale était entourée de jardins, de cours et de bâtiments claustraux. Du côté de l'occident, où l'on voit de nos jours la rue Mercière, il y avait une grande cour entourée comme dans les anciens monastères de galeries qui servaient de refuge aux pauvres, lesquels se pressaient autour des portes de l'église au moment des offices. A l'entrée de cette cour se trouvait une fontaine, où les fidèles se lavaient les mains et la figure avant d'assister à la prière. Dans le fond de cette cour on avait construit une espèce de portique, où se tenaient les pénitents et qui communiquait avec les trois portes de l'église. Tout cela disparut lors de la construction de la cathédrale actuelle.

14 AOUT.

LE BIENH. ÉBERHARD, PRÉVOT DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG ET ABBÉ D'EINSIEDLEN.

(Voyez HARTMANNUS *in Annal. Eremi Deiparce*, *pag.* 41; TSCHUDI, Chron. d'Einsiedlen; WIMPHELING, *de episc. Argent.*, *pag.* 28; TRITHEM., *Ann. Hirsang.*, *tom.* 1; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, liv. 6, pag. 310.)

L'AN 957 OU 958.

La famille du bienheureux Éberhard était l'une des plus illustres de la Souabe, tant par son ancienneté que par ses richesses. Ce prince doit avoir été, selon l'opinion de plusieurs historiens, cousin de Hermann, duc de Souabe et d'Alsace. Une origine aussi illustre lui fraya le chemin des dignités ecclésiastiques, et il fut nommé prévôt de la cathédrale de Strasbourg; mais ébloui par le faste des grandeurs de ce monde, il devint indifférent pour les devoirs de sa charge et se laissa dominer par l'ambition et la vaine gloire. Le Seigneur le pressa souvent de revenir à lui, soit par l'exemple et les sollicitations de son confrère et ami Bennon, dont nous avons parlé dans l'article précédent, soit par des inspirations salutaires, qui venaient de temps en temps le troubler dans sa vie trop mondaine : mais il resta inaccessible aux attraits de la grâce et continua toujours le même genre de vie.

Le vertueux Bennon venait alors de donner l'exemple de la plus profonde abnégation, en se

retirant dans une solitude. Cette retraite subite, son renoncement au monde et surtout ses austérités, avaient fait une vive impression sur l'esprit des chanoines de la cathédrale de Strasbourg. Poussé par un motif de curiosité, Éberhard résolut un jour d'aller visiter son ami, et parut avec tout l'appareil du faste et de la vanité dans l'affreux désert que celui-ci habitait en Suisse. Bennon le reçut en solitaire. Éberhard, à l'aspect de cet homme, que les austérités de la pénitence n'avaient point abattu, se sentit ému et troublé : cet esclave du monde et de ses folies, qui n'avait goûté jusqu'alors que des plaisirs faux et trompeurs, ne peut revenir de son étonnement : il avait cru trouver dans Bennon un homme dont l'austère vertu avait absorbé tout ce qui rappelait leur ancienne amitié, et il retrouva en lui le même ami, dont la tendresse et l'amabilité n'avaient fait qu'augmenter depuis leur séparation : il s'était attendu à des reproches de la part de Bennon, pour avoir continué une vie si peu en harmonie avec les devoirs de son état; mais Bennon est un ami indulgent, qui pardonne à la fragilité de la nature humaine les égarements du moment, et qui n'a que des entrailles de miséricorde pour une victime du respect humain et des préjugés de sa naissance. Enfin, Éberhard ne s'était figuré la vie érémitique que comme une existence triste et pénible, privée de toute jouissance, et il retrouve dans Bennon un homme qui jouit d'un genre de bonheur inconnu à lui-

même, et qui savoure des délices ineffables au sein des privations de la terre. Toutes ces considérations militent fortement dans son âme; la grâce achève son ouvrage, et Éberhard, comme frappé d'un trait de lumière, reconnaît ses égarements, les abjure, et se dévoue pour toujours à la pratique des vertus chrétiennes et à toute la rigueur de la pénitence. Quelle fut alors la joie de Bennon! Il serra affectueusement son ami dans ses bras, l'exhorta à rompre tous les liens qui l'attachaient à la terre et à venir partager avec lui son bonheur et ses mortifications. Éberhard le promet et renónce de suite à sa dignité; il signale aussitôt la sincérité de sa résolution par des actes de bienfaisance et emploie les grands biens dont il était en possession à améliorer le sort des fervents disciples de Bennon. L'humble chapelle fit place dès lors à une belle église, construite en l'honneur de la sainte Vierge, et les modestes cellules des cénobites furent changées en une riche abbaye, qui devint depuis si célèbre par la régularité qui y a toujours régné, le nombre et la sainteté de ses religieux et les immenses donations que lui accordèrent plusieurs monarques. Mais la charité d'Éberhard éclata davantage dans une grande famine, qui ravagea en 942 la Bourgogne, l'Alsace et la haute Allemagne : il fit ramasser une grande provision de grains, qu'il distribua aux peuples désolés. Il paraît qu'on le nomma abbé du monastère qui lui devait son existence, et Hermann Contract

nous apprend qu'il gouverna cette maison depuis l'an 934 jusqu'en 957 ou 958, époque de sa mort. Il fut enterré près de la chapelle de la sainte Vierge, à côté de Bennon son ami et son confrère. Sa mémoire a toujours été en grande vénération à Einsiedlen, et son nom se trouve dans plusieurs martyrologes. Quelques historiens lui donnent le titre de saint.

L'abbaye d'Einsiedlen reçut plus tard le titre d'abbaye princière, et devint un des plus célèbres pèlerinages de l'Europe; elle a toujours été le séjour des sciences et a produit un grand nombre d'hommes savants, qui ont enrichi la littérature sacrée de plusieurs ouvrages fort estimés. L'Église de Strasbourg sera toujours fort honorée d'avoir élevé dans son sein deux hommes du mérite de Bennon et d'Éberhard, auxquels la Suisse doit la fondation de l'une de ses plus fameuses abbayes, qu'ils ont illustrée par leur sainteté et dotée de leurs richesses. Mais outre la gloire d'avoir possédé le chapitre le plus noble de la chrétienté, cette Église revendique encore celle d'avoir vu briller un grand nombre d'hommes érudits et distingués, dont nous allons établir ici rapidement les titres.

Nous ne nous arrêterons pas à l'opinion de ceux qui prétendent que S. Juste, deuxième évêque de Strasbourg, a composé un commentaire sur le cantique des cantiques de Salomon. Isidore de Séville (*De script. eccl.*, c. 21) prouve que cet ouvrage a pour auteur S. Juste, évêque d'Urgel en Espagne. Ce commentaire a été imprimé à

Haguenau en 1529 par Meinrad Molker. Nous en dirons autant de l'opinion de Schadée[1] et de Schilter, qui attribuent à l'évêque Biulphe plusieurs commentaires sur l'Écriture sainte. Quant aux homélies attribuées à S. Arbogaste, nous avons déjà dit ce qu'il faut en penser.

Après le rétablissement du siége épiscopal de Strasbourg, détruit par les Huns, la religion ne se remit que lentement des plaies que ces barbares lui avaient faites. Les prélats qui occupèrent ce siége depuis cette malheureuse catastrophe, firent tous leurs efforts pour former un clergé instruit. C'est *Heddon* qui établit le premier dans son chapitre une école qui devint célèbre sous ses successeurs. En rassemblant ses chanoines dans un monastère commun, il leur inspira le goût de l'étude et tâcha de réveiller l'esprit humain de la langueur funeste dans laquelle il croupissait. L'ignorance était générale parmi les laïcs; elle avait cessé de paraître honteuse même dans le clergé. L'indifférence pour l'étude était si commune parmi la plupart des ecclésiastiques, que ceux qui avaient du talent pour écrire se rebutaient d'en faire usage, en voyant le peu de cas qu'on aurait fait de leurs travaux. Aussi n'avons-nous aucun monument littéraire d'Alsace qu'on puisse attribuer au huitième siècle ou au commencement du neuvième, à l'exception de quelques chartes remplies souvent de lieux communs, d'un fragment de la vie de S.[e] Odile, et d'un ancien calendrier qui paraît avoir appartenu à l'abbaye d'Ébersmunster. Dans ce calendrier on trouve les noms des fêtes qu'on chômait alors. Les voici : Noël et les six jours suivans; la Circoncision et les trois octaves suivantes; l'Épiphanie, la Purification, l'Annonciation, Pâques, Pentecôte et toute leur semaine; S. Philippe et S. Jacques, S. Jean-Baptiste, S. Pierre et S. Paul, S. Jac-

1 Grandidier le nomme en français *Schad.*

ques-le-Majeur, S. Laurent, S. Barthélemi, S. Paulin, la Nativité de la S.ᵉ Vierge, l'Exaltation de la Sainte-Croix, S. Mathieu, S. Maurice, S. Michel, S. Simon et S. Jude, la Toussaint, S. André, S.ᵉ Odile, S. Ignace, S. Thomas et la veille de Noël.

L'évêque Heddon, après un épiscopat de quarante-deux ans, emporta dans la tombe la consolation de voir son clergé se livrer à l'étude, et d'avoir jeté les fondements d'une savante école.

Son successeur, le bienheureux *Remi,* entretint dans son chapitre les heureuses dispositions qu'il y avait rencontrées, et *Rachion,* qui le remplaça sur le siége épiscopal, joignit à la vertu une vaste érudition qu'il avait puisée dans l'abbaye de Munster, dont il avait été abbé pendant dix ans. Ce prélat rendit à son Église un service bien signalé. Les fausses décrétales des papes avaient commencé alors à se répandre, et on prétend qu'elles furent apportées en Allemagne par Riculphe, archevêque de Mayence, qui en donna des copies du temps de Charlemagne. Rachion, loin d'imiter l'exemple de son métropolitain, ne voulut point adopter ces pièces fabriquées sous les noms respectables des souverains pontifes des trois premiers siècles. Il fit faire un recueil des canons tirés des anciens conciles de Grèce, d'Afrique, des Gaules et d'Espagne, et y inséra plusieurs épîtres ou décrétales des papes, mais aucune qu'il reconnût être fausse. Ce code de canons fut achevé et publié en 788, et vendu pendant le seizième siècle avec les autres livres de la bibliothèque de la cathédrale, par ordre des chanoines protestants. Conservé longtemps à Berne, le cardinal de Rohan, dans un voyage qu'il fit en Suisse en 1774, l'obtint du magistrat de cet État, et en fit don à la bibliothèque du séminaire de Strasbourg. Ce code existe encore et est un des monuments les plus curieux de l'antiquité. Rachion transféra à Haslach

le corps de S. Florent, et choisit sa sépulture sous le tombeau de ce saint. Il a été mis lui-même au nombre des saints par Bucelin. Cependant on n'en a jamais fait la fête à Munster, à Strasbourg ou à Haslach.

Rachion vit mourir le bienfaiteur de son église, le héros de son siècle, Charlemagne, couronné empereur d'Occident le 25 décembre de l'année 800, et enlevé par la mort à son vaste empire le 28 janvier 814. Ce prince, le plus puissant des rois de France, et un des plus grands monarques que présentent les fastes de l'histoire, avait réuni dans sa personne la grandeur, la sagesse et le courage avec une piété sincère. Aussi bon père que bon roi, aussi sage législateur que grand capitaine, ce monarque a protégé de tous ses efforts les sciences et les lettres dans un siècle où elles étaient un phénomène. Charlemagne éclaira la France et l'Europe. Ce grand homme eut néanmoins à se reprocher de grandes faiblesses : l'amour des femmes obscurcit l'éclat de sa gloire et ternit ses autres vertus; car outre quatre reines qui partagèrent son lit, on voit encore cinq concubines disposer de son cœur. Il est honoré comme saint dans plusieurs églises particulières, tandis que d'autres célèbrent tous les ans un service pour le repos de son âme. Dom Calmet, dans son Histoire de la Lorraine, tom. 1.er, liv. 2, nous apprend que de son temps on faisait sa fête à l'abbaye de S. Arnould de Metz, et qu'à la cathédrale de la même ville on chantait une messe solennelle pour le repos de son âme.

Charlemagne a été canonisé, à la demande de l'empereur Frédéric Barberousse, par l'antipape Pascal III, en 1165. Comme les papes légitimes n'ont point réclamé contre cette canonisation, on a pris leur silence pour une approbation tacite, et en conséquence on a inséré son nom avec la qualité de confesseur dans plusieurs martyrologes et bréviaires de France, d'Allemagne et d'Italie. Louis XI

ordonna, en 1475, d'en solenniser la fête dans son royaume. Il paraît que les évêques et les chanoines de Strasbourg n'ont pas été bien convaincus de sa sainteté; car on n'en a jamais fait la fête dans ce diocèse. On lit seulement dans l'ancien nécrologe du chapitre, que le 13 janvier les chanoines recevaient service plein à table et 6 livres monnaie de Metz, donnés pour le jour de la mort de Charlemagne.

L'école fondée par Heddon reprit son lustre sous les épiscopats d'*Adeloche* et de *Bernald*, deux prélats distingués par leurs lumières. Celle de Saint-Thomas dut son existence ou au moins son augmentation à ce même Adeloche, qui reconstruisit le monastère de Saint-Thomas, fondé par S. Florent, lequel alors menaçait ruine. Mais ce qui ne contribua pas peu à faire fleurir l'école de la cathédrale, ce fût la présence du savant moine Ermoldus Nigellus, qui, après avoir encouru la disgrâce de l'empereur Louis le Débonnaire, avait été envoyé en exil à Strasbourg. Il trouva moyen de charmer l'ennui de sa captivité, en composant un poëme dédié à ce prince, et dont le sujet principal est tiré des actions par lesquelles ce monarque s'illustra, depuis 781 jusqu'en 826. Vers la fin de ce poëme, Ermoldus fait une description intéressante de la cathédrale de Strasbourg, et en parle comme d'un temple magnifique, honoré souvent par la présence des anges et des saints, d'après le récit des visions qu'y eut un saint prêtre nommé Theutram, et dont les chanoines avaient conservé le souvenir dans leurs cantiques. Ce Theutram avait vécu du temps de l'évêque Heddon, et sa mémoire était en grande vénération. Nous renvoyons nos lecteurs à la note D, où ils trouveront la description qu'Ermoldus fait de notre ancienne cathédrale.

L'évêque *Baldram*, aussi recommandable par sa naissance que par les qualités de son esprit, la sagacité de son jugement, la facilité de sa mémoire, occupa avec éclat le

siége de Strasbourg. Dans un âge encore tendre, il s'essaya dans la carrière des vers, et y obtint des succès. Il est à regretter qu'aucun de ses poëmes ne nous soit parvenu; on peut cependant juger de son génie, en parcourant la belle élégie qu'il composa sur la mort d'un frère de son ami Salomon, évêque de Constance, et que nos lecteurs pourront lire à la note E. L'impératrice S.e Richarde, dans une lettre au pape Jean VIII, nomme Baldram un évêque digne de la plus grande vénération. Ce prélat eut le sort qu'éprouvèrent souvent les plus grands hommes : la haine, l'envie et la jalousie empoisonnèrent les dernières années de son existence. L'histoire ne nous dit pas, à la vérité, quelle fut la cause de ses chagrins; mais il est facile de la deviner, et on croit la trouver dans l'esprit remuant et entreprenant des Strasbourgeois, qui, jaloux des priviléges que divers empereurs avaient accordés aux évêques, élevaient des prétentions qui devinrent funestes à la religion et à l'État, divisèrent les citoyens et causèrent bien des maux. Salomon, cet ami de Baldram, parle de ces funestes divisions dans les termes suivans :

Rari sunt nostrum, quorum mens tendat in unum,
Discordant omnes, Prœsul, comes atque phalanges,
Pugnant inter se concives contribulesque
Urbica turba strebit, macchinantur et oppida bellum.

Baldram légua à sa cathédrale tous ses manuscrits et de fortes sommes d'argent pour l'entretien de l'école.

Uthon III, neveu de Hermann, duc d'Alsace et de Souabe, avait reçu une brillante éducation et possédait tout ce qui peut recommander quelqu'un aux yeux du monde. Ses vastes connaissances, ses vertus, sa piété et son zèle pour la religion, l'avaient fait distinguer par l'empereur Otton le Grand. Il accompagna à Rome ce prince et son épouse S.e Adélaïde, assista à leur couronnement,

et signa le premier l'acte par lequel Otton confirma le saint-siége dans les possessions que les rois ses prédécesseurs lui avaient accordées. De retour dans son diocèse, il s'appliqua avec zèle à faire fleurir la discipline dans les monastères et à en bannir l'ignorance, cette mère hideuse de tant de vices. Comme il vivait en paix avec sa ville épiscopale et son diocèse, il eut le loisir d'établir plusieurs écoles et de réformer par là les mœurs de son clergé et des fidèles; mais comme les maîtres vivants ne suffisent pas pour faire des savants, il tâcha de leur procurer aussi des livres, qui sont comme les gardiens et les dépositaires de la science. Il forma dans sa cathédrale une bibliothèque, et fit copier à grands frais les ouvrages des anciens. Il encouragea l'émulation par des récompenses accordées aux savants, et se déclara le protecteur de tous les talents. Il se déchargea vers la fin de ses jours des fonctions pastorales, qu'il ne pouvait plus remplir, sur le jeune Altrich, qu'il ordonna prêtre en 963, et qui mérita par ses vertus et ses connaissances de succéder à ce grand homme. Uthon avait donné lui-même à son école l'exemple du travail, et composé plusieurs ouvrages dont nous avons à regretter la perte. Il ne nous reste de lui qu'une Vie de S. Arbogaste, que nous donnons dans la note F. Altrich, connu depuis sous le nom d'Erchembaud, lui succéda sur le siége épiscopal, et fit à sa mémoire l'inscription suivante :

Utonem magnum,
Magnorum filium,
Septimo Calendarum Septembris hominem exutum,
Beatæ memoriæ Episcopum,
Decimo quinto præsulatus sui anno nondum completo,
Tredecim minus diebus,
Abhinc tertio nonas Septembris terræ redditum,
Mœstus Argentinensis Clerus
Deposuit

Carum sibi pignus
Spiritum Domino commendans,
Serviente Erchenbaldo
Ferme duorum annorum presbytero,
Decimo quinto Calendarum Octobris baculato
Octavo Calendas ejusdem consecrato Episcopo.

Erchembaud, l'ornement de son siècle et la gloire de l'église de Strasbourg, s'appliqua de bonne heure à la culture des lettres. Son mérite perça bientôt et parvint aux oreilles de son évêque, qui se l'attacha d'abord par les liens d'une douce amitié, pour en faire plus tard son successeur. Ce digne prélat marcha sur les traces d'Uthon, encouragea de tous ses moyens les savants, et en appela même des pays étrangers. Le bruit de sa réputation s'étendit jusqu'à Rome, et le pape Jean XIII lui adressa une lettre dans laquelle il lui témoigna une haute estime et une grande bienveillance. Il composa en vers, outre un grand nombre d'épitaphes sur ses prédécesseurs, un catalogue des évêques de Strasbourg, que nous transmettons à nos lecteurs à la note G. Wimpheling nous apprend qu'il a sacré dix-sept tant archevêques qu'évêques, béni cent vingt-deux églises, chapelles et autels, et qu'on regardait comme un honneur d'avoir reçu de ses mains l'onction qui initie au saint ministère. Ses poésies attestent la vivacité de sa piété, et lui firent décerner de son vivant même le titre de saint. Il fit copier plusieurs ouvrages, qu'il légua à la bibliothèque de son église, entre autres *S. Ambrosium super Salomonem, Hieronymum de concordantiis quatuor Evangelistarum, Vitam S. Martini*, etc.

Erchembaud n'enrichit pas seulement son Église du bienfait de ses lumières, pendant qu'il l'édifiait par ses vertus; il donna aussi des lois à sa ville épiscopale et fit plusieurs règlements de police, qui prouvent ses vues sages et son zèle pour le bien public. Il entretenait un

commerce de lettres avec les savants de son temps : de ce nombre était un certain Victor, devenu célèbre par sa science et ses malheurs. Erchembaud fut enlevé trop tôt à son troupeau : il mourut le 10 octobre de l'an 991, à l'âge de cinquante-quatre ans. Plusieurs hagiographes ont inscrit son nom dans leurs Martyrologes; mais on ne lui a jamais rendu de culte public.

Le bienheureux *Victor,* dont il vient d'être parlé, descendait des anciens comtes de la Rhétie, était entré dans l'abbaye de Saint-Gall et y avait fait ses vœux. Il sut se distinguer dans cette maison par son désir de s'instruire, et s'acquit une grande réputation; mais son caractère turbulent et surtout sa vanité lui devinrent funestes. Ses supérieurs essayèrent à plusieurs reprises de dompter la fougue de son caractère et de le ramener à des sentiments d'humilité. Après avoir occasionné plusieurs troubles, pendant que l'abbé Thiéton administrait l'abbaye, il porta ses prétentions plus loin sous son successeur Cralon, et demanda à être nommé abbé du monastère de Pfeffers; mais sa recherche ayant été écartée, Victor s'emporta au point de se sauver furtivement de son monastère, pour aller rassembler ses parents et ses amis et les engager à faire la guerre à Cralon. Celui-ci ayant eu connaissance de l'évasion de Victor, envoya des soldats à sa poursuite. Victor se défendit et blessa presque mortellement un d'entre eux; alors les autres, voulant venger leur compagnon, crevèrent les yeux à Victor et le reconduisirent dans cet état à son abbaye. Ce malheur ne fut pas perdu pour Victor; car sachant qu'il se l'était attiré par sa conduite hautaine et ses prétentions déplacées, il chercha à réparer ses fautes par une vie sage, et devint le modèle de toute la communauté. Le bienheureux Notker, qui illustrait alors l'abbaye de Saint-Gall, lui rendit l'usage de la vue, et Victor fut si sensible à cette faveur, que le Ciel venait de

lui accorder, qu'il renchérit encore sur les austérités qu'il s'était imposées et obtint lui-même le don des miracles. Après la mort de Cralon, Victor se rendit aux invitations empressées de son ami Erchembaud, et vint à Strasbourg se mettre à la tête de l'école épiscopale. La haute réputation dont il jouissait alors, lui attira un grand nombre de disciples : tout le monde admirait l'étendue de sa science, et il s'acquit la plus haute estime pour ses vertus. Erchembaud, de son côté, fit tout ce qui était en son pouvoir pour lui rendre le séjour de Strasbourg agréable; mais désirant retrouver en quelque sorte la retraite qu'il avait quittée pour le bruit d'une ville, Victor se retira vers la fin de ses jours dans une solitude près de Hochfelden, où il mourut en odeur de sainteté, l'an 986. On lui donne généralement le titre de bienheureux. (*Vide Bucelin, Rhetia sacra et prof.*, pag. 199 et 206.)

L'évêque *Werner* a immortalisé son nom en jetant les fondements de notre magnifique cathédrale. Il continua à former la bibliothèque de son chapitre, et l'enrichit d'un grand nombre de livres, dont Wimpheling rapporte le catalogue; il signala encore son zèle pour l'Église dans plusieurs conciles. On lui reproche cependant beaucoup d'ambition et des mœurs trop guerrières pour un évêque. Il fit bâtir le fameux château de Habsbourg en Suisse, qui a donné son nom à la célèbre maison d'où sont sortis tant de monarques; il fonda encore dans le même pays l'abbaye de Muri. Ayant été envoyé en ambassade à Constantinople par l'empereur Conrad, il mourut dans cette ville en 1028. L'empereur grec, qui informa Conrad de cette mort, lui écrivit une lettre en caractères d'or, et lui rendit ainsi compte de ce que Werner avait traité avec lui dans son ambassade. Plusieurs historiens prétendent que Werner fut envoyé à Constantinople pour y mourir en exil, et que l'empereur grec avait même reçu des ordres

secrets pour se défaire de lui par le poison; mais leur témoignage ne doit pas l'emporter sur celui de Wippon, auteur contemporain, témoin des événements qu'il a décrits, et qui ne parle point de cet exil de Werner.

Après l'épiscopat de Werner, les études continuèrent à fleurir dans la célèbre école de Strasbourg; mais le goût des choses sérieuses se perdit néanmoins petit à petit; les évêques déposèrent trop souvent la houlette pastorale pour ceindre l'épée et endosser la cuirasse : les priviléges que les monarques avaient accordés à l'Église de Strasbourg, les immenses richesses dont jouissaient nos prélats et la considération du siége épiscopal d'une ville alors l'une des plus puissantes de l'Empire, avaient fait de nos évêques des princes temporels, qui furent obligés de prendre part à tous les grands événements du temps. Dès lors les occupations paisibles et les recherches littéraires ne furent plus du goût de ces hommes, accoutumés au bruit de la guerre; les lettres ne furent cependant pas tout à fait négligées, et du palais épiscopal les muses se réfugièrent dans les monastères.

Pendant que l'évêque *Henri de Stahleck* établissait son autorité dans la plupart des villes d'Alsace, Strasbourg reçut dans ses murs plusieurs ordres religieux, qui rendirent d'importants services à la religion : les dominicains, les franciscains et les carmes, admis successivement, cultivèrent les sciences avec succès. *Pierre* dit *de Strasbourg*, de l'ordre de ces derniers, écrivit, pendant le treizième siècle, l'histoire de la guerre entre cette ville et son évêque Gauthier. *Henri de Géroldseck,* qui succéda au turbulent Gauthier, se distingua par son humeur pacifique et résolut de réparer les plaies que son prédécesseur avait faites à la religion et à l'État par les funestes guerres auxquelles il avait pris part. A peine eut-il été élu, que, de concert avec son chapitre, il fit un traité avec la ville relativement

aux droits qu'il devait y exercer. Il convoqua, le mardi après la Saint-Martin 1263, un synode, auquel se trouvèrent les abbesses des monastères de Saint-Étienne de Strasbourg, d'Erstein, d'Andlau, d'Eschau, de Hohenbourg, de Niedermunster et de Kœnigsbruck; les supérieures de Sindelsberg et de Saint-Jean près de Saverne; les abbés de Schwartzach, Gengenbach, Schutteren, Ettenheim-Munster, Ébersmunster, Hugshoven (en français Honcourt), Altorf, Maurmoutier, Neuwiller et Walbourg ou Sainte-Walburge; les prévôts et doyens des chapitres de Surbourg, Haslach, Saint-Léonard, Honau, Saint-Arbogaste près Strasbourg, Ittenweiler, Truttenhausen; le prévôt de l'hôpital de Haguenau et le prieur des frères d'Obersteigen. Ce prélat permit au magistrat de Strasbourg de nommer un chapelain pour desservir l'autel privilégié qui avait été érigé à la cathédrale pour ce corps, et qui, par concession des papes, fut déclaré exempt de tout interdit. Henri de Géroldseck reçut les augustins dans sa ville épiscopale : un de ces pères composa un commentaire sur les quatre livres des sentences du célèbre Pierre Lombard, évêque de Paris. *Albert le Grand* venait de quitter son évêché de Ratisbonne et était venu visiter les dominicains de Strasbourg, chez lesquels il enseigna même pendant quelques mois; l'évêque profita de son séjour chez ces pères pour le prier de donner les ordres sacrés à ses ecclésiastiques. L'ordination paraît avoir été fort nombreuse, puisqu'il est question de cent prêtres qui furent sacrés en un jour, pour les besoins des maisons religieuses du diocèse. Henri de Géroldseck se signala encore par les riches présents qu'il fit à sa cathédrale en ornements et en vases précieux.

Sous *Conrad de Lichtemberg* fut posée, en 1277, la première pierre de la tour de notre cathédrale. Les dominicains avaient alors une école très-florissante, fréquentée

par de nombreux disciples, et dans laquelle brillèrent *Bourcard*, *Hugues* et *Udalric*, qui enseignèrent la théologie avec une grande réputation.

L'évêque *Berthold de Bucheck* avait été dans sa jeunesse commandeur de l'ordre teutonique, et s'était distingué à la tête des armées. Nommé d'abord évêque de Spire, il obtint ensuite l'évêché de Strasbourg et en prit possession le jour de Saint-Thomas de l'an 1328. Son épiscopat fut souvent agité par des guerres qu'il entreprit pour soutenir les droits de son évêché, sans cesser néanmoins de réformer la discipline et de mettre l'ordre dans son diocèse. Il tint en 1335 un synode à Strasbourg, et y proposa un corps de droit contenant cent six articles, dont il prescrivit l'exécution. Les constitutions du pape Boniface VIII, les canons du concile de Wurtzbourg et surtout les ordonnances de plusieurs de ses prédécesseurs, furent les sources auxquelles il puisa ce qu'il jugea nécessaire pour corriger les abus. Quelques hérétiques enseignaient de son temps qu'un prêtre en péché mortel ne consacrait pas validement et que l'absolution qu'il donnait en cet état était de même nulle et sans effet, etc.: Berthold condamna cette doctrine dans une ordonnance, défendit les mariages clandestins, et interdit aux ecclésiastiques les habits de couleur, les cheveux trop longs, et tout ce qui ne convient pas à la modestie de leur état; il s'éleva avec force contre les prêtres de mœurs déréglées; de là il porta ses regards sur les maisons religieuses et s'occupa en détail des désordres qui y régnaient, pour y remédier. Un des articles de cette ordonnance souleva contre lui une partie de son clergé et lui causa de mortels chagrins : il avait ordonné que les ecclésiastiques dont les bénéfices étaient de nature destinés à des prêtres, prissent incessamment les ordres sacrés. Presque tout le grand-chapitre et beaucoup d'autres bénéciers s'adressèrent au pape Benoît XII, pour obtenir la

révocation de cette ordonnance : de là les longues et tristes querelles qui nuisirent tant à la religion et que nous passons sous silence. L'évêque Berthold eut un historien dans la personne d'*Albert de Strasbourg*, qui nous a laissé en latin l'histoire de plusieurs empereurs et la vie de ce prélat, auquel il était attaché.

A cette époque on admirait à Strasbourg les sermons du dominicain *Tauler*, l'un des plus célèbres ascétiques de son temps, qui édifia pendant de longues années les chrétiens par les doux accents d'une éloquence persuasive et par une onction pathétique : mais ses discours sont empreints d'un mysticisme platonique qui les rend parfois obscurs et inintelligibles : il mourut en 1361. Deux autres dominicains, *Jean de Strasbourg* et *Jean de Dambach*, rendirent de grands services aux lettres, ainsi que *Frédéric Closner*, prêtre distingué par sa science. L'évêque Berthold, qui essuya tant de traverses pendant sa vie, fut généralement regretté à sa mort, arrivée le 24 novembre 1353 : il fut enterré le lendemain, dans la chapelle de Sainte-Catherine, qu'il avait fait bâtir près de la cathédrale. On lit dans un ancien manuscrit, conservé dans les archives de la ville, que le sénat ordonna en 1547 à l'architecte Daniel Specklin de faire des réparations dans cette chapelle, et qu'ayant ouvert le tombeau de Berthold, on y trouva, au grand étonnement de tout le monde, le corps de cet évêque tout entier et sans aucune marque d'altération.

A Berthold succéda *Jean de Lichtemberg*, prélat recommandable par sa probité et sa prudence. Il était l'ennemi du faste ; sa table était frugale, ses habits et ses équipages de la plus grande simplicité. Il exerça toujours par lui-même le ministère épiscopal, et jusqu'à sa mort on admira constamment en lui la régularité de sa conduite. Il avait su gagner la confiance et l'estime de l'empereur

Charles IV, au point que ce prince l'honora d'une visite qu'il lui fit à Molsheim, pendant une maladie qui l'y retenait : c'est dans ce voyage que Charles visita Haslach, pour acquérir des reliques de S. Florent; Hohenbourg, pour s'en procurer de S.^e Odile; Andlau, où il en demanda de même de S.^e Richarde et de S. Lazare, dont les corps y reposaient, et Erstein, où celui du pape S. Urbain était conservé.

En 1386 *Jacques Twinger de Kœnigshoven* se fit connaître comme historien. Il avait pris son nom d'un ancien palais des rois de la première race, situé dans un village voisin de Strasbourg, lequel n'existe plus. Il écrivit sa Chronique latine d'Alsace, qu'il publia néanmoins plus tard en allemand : cette chronique est la plus ancienne qui ait été rédigée dans cette langue. Kœnigshoven était prébendier du grand-chœur de la cathédrale de Strasbourg, chanoine de Saint-Thomas et bénéficier de la chapelle de Saint-Gal. Son ouvrage ne peut être consulté avec sûreté que pour les époques qui se rapprochent du temps où il a vécu.

L'imprimerie, ayant été inventée à Strasbourg vers le milieu du quinzième siècle, favorisa singulièrement les progrès des lumières; partout on sentit le besoin de s'instruire. *André de Strasbourg*, *Sixte Rusinger*, *Rambold Schecht*, chanoine de Saint-Pierre le Jeune, *Paul Munthard*, prévôt de la même église, *J. Simler*, jurisconsulte, *Pierre Schott*, les deux *Wolff*, *Geiler*, *Wimpheling*, *Beatus Rhenanus*, *Conrad Wickgram*, *Nicolas de Wurmser*, doyen de Saint-Thomas, *Sébastien Brandt*, poëte moraliste, dont l'ouvrage intitulé la Nef des fous (*Narrenschiff*) servit de texte aux sermons du carême de 1498, prêchés par Geiler; *Thomas Murner*, cordelier, qui fut couronné comme poëte, en 1506, par l'empereur Maximilien Ier, brillèrent à Strasbourg vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. A ces noms respectables, nous pourrions en ajouter un

grand nombre d'autres, que Wimphéling nous a conservés dans sa lettre à Érasme, écrite au nom de la société des savants de Strasbourg, en 1514 : on voit qu'à cette époque des hommes distingués par leur érudition se livraient dans cette ville, avec un zèle et un succès non contestés, à la culture des lettres, encouragés par les libéralités des évêques *Albert de Bavière*, ce fléau du vice, cet ennemi de l'ignorance, et *Guillaume de Honstein*, ce prélat si sage, auquel la malignité des novateurs n'a rien pu reprocher. Élevé par les soins de son oncle Berthold de Henneberg, archevêque de Cologne, l'un des prélats les plus recommandables de son temps, Guillaume résolut de remplir les devoirs de l'épiscopat avec plus de soin que quelques-uns de ses prédécesseurs. Il y avait près de cent cinquante ans qu'aucun évêque n'avait officié dans sa cathédrale; Guillaume y célébra la grand'messe le jour de la Fête-Dieu, et porta le saint sacrement à la procession. Il avait fait de brillantes études et s'était distingué dans les universités de Fribourg et de Pavie; il employa une partie de ses revenus à faire fleurir les études, augmenta la bibliothèque de son chapitre, et ne dédaigna pas d'assister quelquefois aux réunions des savants. *Jacques Sturm*, *Thomas Rapp*, *Thomas Schurer*, *Jean Rudolfing*, *Sébastien Thieler*, *Jean Guido*, et plusieurs autres qu'il serait trop long de citer ici, étaient en 1515 la gloire et l'ornement de Strasbourg, par leurs connaissances et leur zèle à propager les sciences. C'est donc à tort que des hommes de parti ont osé prétendre que la renaissance des lettres, dans cette cité, était due à la réforme : rien de plus ridicule et de plus injuste que cette assertion; tout le monde sait, et, au besoin, l'histoire est là pour l'attester, que le goût des sciences et de la littérature a été principalement répandu en Europe, vers la fin du quinzième siècle, par les savants grecs, qui furent obligés de fuir leur patrie, cette terre classique

des belles-lettres, après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. La maison des Médicis les accueillit en Italie, les souverains pontifes se déclarèrent leurs protecteurs, et Léon X eut la gloire d'attacher son nom à ce beau siècle. François I.er et plusieurs autres monarques de l'Europe favorisèrent l'établissement des écoles publiques, firent des pensions aux savants et créèrent des bibliothèques. Les monastères, qui jusqu'alors avaient été presque les seuls dépositaires de la science, ouvrirent leurs bibliothèques à tous ceux qui voulaient étudier l'antiquité, et toutes ces causes, enfin réunies, produisirent cet élan vers l'instruction. Une ville comme Strasbourg, si riche de gloire, et qui comptait tant d'établissements religieux, ne put rester étrangère à ce mouvement général, son nombreux clergé se déclara hautement pour les sciences : c'est à lui qu'est dû l'établissement de la première société littéraire, dirigée par Wimpheling et Beatus Rhenanus. La réforme a donc trouvé les esprits tout disposés à Strasbourg, comme par toute l'Europe; car elle n'a pu former des hommes avant qu'elle n'existât elle-même; et ce développement, que les sciences et les arts ont pris dans cette ville depuis le renversement du culte catholique, aurait été produit sans le secours de la réforme; car le germe en était déposé dans les esprits, et c'était au temps à le perfectionner. On pourrait dire, au contraire, que la réforme a arrêté les progrès des lumières, en relâchant les liens de la société, en divisant les peuples, en faisant naître des guerres malheureuses, qui ont, pendant si longtemps, pesé sur diverses contrées de l'Europe. Qu'on cesse donc d'attribuer à Luther et à l'influence de sa doctrine le bienfait de l'instruction à Strasbourg. Il serait aussi absurde de former cette prétention, que de soutenir que la réforme a seule favorisé le génie; comme si la religion catholique mettait des entraves au développement du talent. Et si nous ne craignions pas de

sortir du plan de cet ouvrage, nous ferions ici la comparaison des savants qui ont fleuri depuis les temps de la réforme avec ceux qui l'ont précédée; et que trouverions-nous? C'est bien dommage, pour le calcul des protestants, que, dans les différents pays catholiques, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Autriche, le Portugal, la Belgique, la Pologne, et même l'Angleterre, le nombre des savants soit bien plus grand que dans les autres royaumes qui suivent la réforme, proportion gardée de leur population respective; et d'ailleurs, si, pendant près de cent cinquante ans, il n'y a pas eu de savants catholiques à Strasbourg, c'est que ces derniers avaient été chassés de la ville, dépouillés de leurs biens, vexés d'une manière horrible, au nom de la tolérance et de la liberté religieuse; mais à peine la religion catholique fut-elle rentrée, sous Louis XIV, dans ses droits, dans cette antique cité, que l'on vit de nouveau son clergé se distinguer dans la carrière des lettres. L'université de Molsheim, ayant été transférée à Strasbourg au commencement du dernier siècle, fournit plusieurs prêtres dont l'érudition égalait le zèle. Nous devrions parler ici du savant *Obrecht*, premier préteur royal de Strasbourg, auteur du *Prodromus rerum Alsaticarum* et de lettres très-curieuses, qui abandonna les erreurs de Luther pour retourner à la foi de ses pères, et que Bossuet appelle l'*homme de tous les siècles;* et qui ne connaît l'érudition des jésuites qui dirigeaient le collége de Strasbourg? Qui n'a pas lu l'Histoire d'Alsace du père *Laguille*, recteur de ce collége, qui consacra neuf ans à cet ouvrage, d'autant plus pénible pour lui, qu'il ignorait la langue du pays dans lequel il écrivait? Et les pères d'*Aubenton*, *Robinet*, de *Laubrussel*, *Fèvre*, *Dez*, *Petit-Didier*, *Scheffmacher*, professeurs à Strasbourg, dont plusieurs devinrent confesseurs des rois d'Espagne? Schœpflin, plus impartial que quelques modernes, a reconnu lui-

même que la renaissance des lettres était antérieure à la réforme, quand il dit : « *Conversionem sacrorum restauratio litterarum apud Argentinenses præcessit.* » (*Vide Schœpfl.*, *Als. illust.*, t. II, art. *Argentina*, §. *Litteræ.*) Après cette digression, que nous avons jugée nécessaire pour repousser des prétentions injustes, revenons à nos grands hommes de l'Église de Strasbourg.

Pendant que Guillaume de Honstein signalait son zèle pour le rétablissement de la discipline dans son diocèse, la doctrine de Luther fut prêchée à Strasbourg. Ce prélat publia un mandement énergique contre les novateurs, et le provincial des augustins, nommé Conrad Trayer, prit la plume contre la doctrine de Luther et fit imprimer un livre dans lequel il accusait les sectaires de renouveler les erreurs de Jean Huss. Les magistrats et tous ceux qui s'étaient déjà déclarés en faveur des nouvelles doctrines, furent tellement irrités de cette liberté, que le provincial fut mis en prison avec deux prêtres de l'église paroissiale de Saint-André, et quatre-vingt-dix, tant prêtres séculiers que religieux, qui avaient de même signalé leur zèle pour la défense de l'antique foi. Ces persécutions n'empêchèrent pas l'évêque de tenter tous les moyens pour prévenir de plus grands maux; il écrivit des lettres aux magistrats, les fit ressouvenir du serment qu'ils lui avaient prêté; mais c'en était fait : le mal allait toujours croissant, et Guillaume eut la douleur de voir la religion catholique proscrite dans sa ville épiscopale. Il ne survécut que de quelques années à cette mesure tyrannique, et mourut le 3 juillet 1541.

Son successeur, *Érasme de Limbourg*, se distingua par sa modération et sa douceur. Il convoqua, en 1560, un synode à Saverne, pour faire revivre dans son diocèse l'antique discipline et la doctrine de l'Église catholique Il avait signé en 1549 le fameux traité, par lequel la

religion catholique fut rétablie dans Strasbourg pour dix ans. Il eut sujet de se repentir plus tard de cette complaisance, que lui avait sans doute inspirée le désir du bien; car les protestants, sans avoir égard aux ordres de l'empereur, firent fermer les églises des catholiques et s'emparèrent petit à petit des biens des monastères. On avait espéré que l'éloquence du fameux jésuite Canisius triompherait des obstacles que les protestants opposaient sans cesse à la vraie religion; ses efforts, joints à ceux de Jean Delphius, suffragant de l'évêché, ne produisirent que peu d'effets.

L'évêque Érasme assista avec éclat à l'ouverture du concile de Trente, et termina ses jours le 25 décembre 1568.

Le nouvel évêque, *Jean de Manderscheid*, fut élu le 26 janvier 1569 : il marcha sur les traces de son prédécesseur, et s'efforça de réparer les maux de la religion; mais son zèle rencontra partout des obstacles. C'est lui qui établit le collége des jésuites à Molsheim, espérant opposer cette école à celle des protestants. Il assembla, en 1580, les états de toute l'Alsace, pour remédier aux abus nombreux qui s'étaient glissés dans la collation des bénéfices et charges de sa cathédrale, dont les protestants possédaient un bon nombre; mais il n'obtint rien, et le mal continua. Il mourut subitement à Saverne, le 2 mai 1592, laissant à ses successeurs un diocèse désolé par les novateurs, et, en même temps, d'illustres exemples d'une fermeté et d'une sagesse vraiment épiscopales et dignes du grand siége qu'il avait occupé.

L'épiscopat du *cardinal de Lorraine* n'offre presque que des guerres et des batailles, jusqu'au moment où le fameux traité de Haguenau vint mettre un terme aux fureurs des discordes religieuses et aux prétentions de Jean-George, fils de Joachim, margrave de Brandebourg, qui avait été élu évêque de Strasbourg par les chanoines pro-

testants. Le cardinal de Lorraine perdit une partie des revenus de son évêché, mais il eut la gloire de conserver la religion catholique dans une partie de son chapitre et dans son diocèse.

L'archiduc *Léopold d'Autriche*, son successeur, joignait à une haute naissance un grand fonds de religion, beaucoup de piété et de fermeté. Il fonda les colléges de Sélestat, d'Ensisheim et de Haguenau, et augmenta les biens de celui de Molsheim, qui obtint le titre d'université en 1618. Le pape Paul V, dans une bulle qu'il lui adressa, ne lui donne que le titre d'administrateur de l'évêché, parce que Léopold n'était pas dans les ordres sacrés. Ayant résigné son évêché à son neveu *Léopold-Guillaume d'Autriche*, Léopold épousa la fille du grand-duc de Toscane, et gouverna le Tyrol, le Brisgau, l'Alsace et quelques autres seigneuries que l'empereur lui avait cédés.

Léopold-Guillaume réunissait à l'évêché de Strasbourg ceux de Passau, de Halberstadt, d'Olmutz et de Breslau; il était grand-maître de l'ordre teutonique, abbé de Murbach et de Lure. Le grand nombre de ses dignités et les guerres qui agitèrent pendant toute sa vie la religion, l'Empire et la maison d'Autriche, ne lui permirent pas de venir consoler par lui-même son diocèse de Strasbourg; mais il lui fit sentir les effets de sa puissante protection. Digne héritier du zèle que son père l'empereur Ferdinand II avait toujours fait paraître pour la défense de l'Église catholique, il en soutint sans cesse les intérêts avec courage, et, après sa mort, on a trouvé dans ses papiers qu'il avait regardé comme le plus grand bonheur qui pourrait lui arriver, l'occasion de souffrir pour la cause de la vraie foi. Sa conduite répondait à ces sentiments. Témoin des affreux ravages que le luthéranisme avait faits dans l'Empire, et craignant que le jansénisme ne fît dans les Pays-Bas d'aussi funestes progrès, il prit des mesures sévères pour

arrêter ce nouveau fléau : dès qu'il eut appris que la doctrine de Jansénius avait été condamnée, il ne donna, dans toute l'étendue de son administration, aucune place aux ecclésiastiques suspects de ces erreurs, qu'après leur avoir fait promettre de renoncer à cette secte et de rendre au chef de l'Église l'obéissance qui lui est due. Cette sage conduite lui mérita un bref de la part du pape Innocent X, qui l'y félicite sur son zèle.

François-Égon de Furstemberg fut choisi pour lui succéder le 19 janvier 1663. Les dignités, les talents, la naissance, l'érudition, et beaucoup de crédit auprès des Français, se trouvèrent réunis dans sa personne. Louis XIV l'estimait singulièrement, et c'est par le secours de ce monarque qu'Égon rétablit son évêché et eut la consolation de rentrer dans sa ville épiscopale et sa cathédrale, d'où les évêques étaient proscrits depuis nombre d'années. Il n'eut pas le bonheur de jouir longtemps du bienfait de son rétablissement : il mourut le 1.er avril 1682. Son frère, *Guillaume-Égon,* lui succéda. Ce prélat, secondé par les intentions du roi et le zèle de l'abbé de Ratabon, son grand-vicaire, nommé plus tard à l'évêché d'Ypres, puis à celui de Viviers, fit fleurir partout la religion. Il eut la consolation de voir revenir à la foi catholique un grand nombre de protestants, et on compta, pendant l'année 1685, près de cinq mille conversions; des villages entiers abjurèrent leurs erreurs. C'est lui qui fonda le premier séminaire à Strasbourg et en confia la direction aux jésuites. Le pape, pour récompenser les vertus et le zèle de ce prélat, lui envoya, en 1686, le chapeau de cardinal, malgré tous les efforts qu'avait faits l'empereur d'Autriche pour empêcher la promotion de cet évêque. Louis XIV lui permit, en 1701, de nommer un coadjuteur, et Guillaume désigna le prince *Armand-Gaston de Rohan-Soubise,* qui lui succéda en 1704.

Depuis près d'un siècle, Strasbourg a vu son siége épiscopal rempli par l'illustre et ancienne maison de Rohan. Issue des premiers rois de Bretagne, cette noble famille s'est toujours maintenue dans le plus grand éclat. Armand-Gaston fut nommé cardinal en 1712, et grand-aumônier de France en 1713. Ses successeurs ont tous rendu des services signalés à la religion, et se sont acquis des droits incontestables à l'amour et à la reconnaissance de leurs diocésains. Ils ont protégé les savants, augmenté les bibliothèques dans les maisons religieuses et consacré une partie de leurs immenses revenus à faire le bien partout où l'occasion se présenta. Plusieurs d'entre eux ont été honorés de la pourpre romaine et ont joui de la confiance de nos monarques. C'est par leurs soins que le diocèse de Strasbourg a brillé, dans le dernier siècle, du même éclat qu'il jeta du temps des Othon, des Erchambaud, des Werner, etc. La paix dont la religion a joui, servit au développement du talent, et nous ne pouvons passer sous silence plusieurs respectables prêtres, dont les noms sont chers à ce diocèse: nous placerons à leur tête le savant et aimable Toussaint Duvernin, évêque d'Arath *in partibus*, qui encouragea de tous ses efforts les études; le modeste Antoine Jeanjean, qui a dirigé pendant longues années le séminaire de Strasbourg et nous a laissé des sermons très-estimés; le vertueux Jean-Gaspard Sattler, qui a composé une Théologie morale, fruit d'une longue expérience acquise dans les pénibles fonctions d'un ministère laborieux; le docte François-Philippe Louis, qui joignit à l'érudition la plus vaste une connaissance profonde du cœur humain, et qui est l'auteur d'une Vie de S. Florent, ouvrage qui n'est pas sans mérite; l'estimable Philippe-André Grandidier, qu'une mort prématurée a enlevé à ses travaux, et qui a voulu élever un monument éternel à l'Église de Strasbourg, par son Histoire, que nous citons si souvent et dont

il n'a paru que deux volumes : nous lui devons encore un Essai historique et topographique sur notre cathédrale, et un volume sur l'Histoire d'Alsace, le seul que la mort lui ait permis de publier. Nous pourrions consigner ici les noms des Hüffel, prévôt du chapitre de Saint-Pierre-le-vieux; des Hirn, supérieur en second du séminaire épiscopal; des Colmar, évêque de Mayence; d'un autre Hirn, évêque de Tournay, etc., auxquels nous en ajouterions encore d'autres, si cette note n'était déjà trop longue.

Depuis le rétablissement de la religion en France, le diocèse de Strasbourg s'est relevé peu à peu de ses ruines. Son siége a encore été occupé, depuis quelques années, par des prélats du plus grand mérite; mais les convenances ne nous permettant pas de parler des vivants, nous nous abstenons d'en publier ici les vertus et les talents, laissant à d'autres le soin de transmettre leurs noms et leurs actions à la postérité. La même réserve nous est imposée au sujet de ceux d'entre nos confrères que leurs lumières et leurs travaux recommandent si fortement, et qui ont bien voulu nous guider dans cet ouvrage.

Au moment où nous venions de mettre la dernière main à cette Histoire des saints, la mort a enlevé à notre diocèse M. Lienhard, ancien religieux bénédictin de l'abbaye de Marmoutier, et qui fut, depuis le rétablissement des études ecclésiastiques en France, supérieur du grand et du petit séminaire, vicaire général, chanoine de la cathédrale de Strasbourg et docteur en théologie. On lui doit, outre une Théologie dogmatique, encore plusieurs autres ouvrages : nous nous bornons à ces simples indications sur un homme si cher au clergé d'Alsace, parce que nous espérons qu'on donnera un jour au public l'histoire de sa vie, qui a été remplie de tant de bonnes œuvres.

24 AOUT.

LE BIENH. SAUDRADE, ABBÉ DE WISSEMBOURG.

(Voyez MABILLON, *Acta sanct. ordinis S. Benedicti;* BRUSCHIUS, *de monast. German.;* LAGUILLE, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, liv. 13, pag. 147.)

L'AN 985.

Le bienheureux Saudrade était contemporain de l'empereur Othon le Grand, qui l'employa au rétablissement de la discipline dans les monastères de l'Empire. Ses vastes connaissances, sa profonde piété et l'éclat de ses vertus l'avaient puissamment recommandé aux yeux de toute la cour, et il alla, par ordre d'Othon, travailler à la réforme de la célèbre abbaye de Saint-Gall en Suisse: mais il trouva de fortes contradictions de la part des religieux. Ils répandirent contre lui les plus atroces calomnies et parvinrent à indisposer contre le saint homme, non-seulement la pieuse impératrice Adélaïde, mais encore l'empereur lui-même. Peu contents d'avoir flétri sa réputation, ils allèrent jusqu'à le maltraiter de la manière la plus horrible.

Géron, archevêque de Cologne, ayant appris toutes les persécutions dont Saudrade était victime, l'appela pour lui confier l'exécution d'un projet qu'il méditait depuis longtemps. Il s'agissait de l'établissement d'un monastère dont il est dit que le Seigneur lui avait parlé dans une vision. Il parcourut avec Saudrade toute la contrée

indiquée par la vision, et ils parvinrent ensemble jusqu'à un endroit appelé *Ligelingen*, sur le Wéser. Ils crurent avoir trouvé l'endroit convenable, et enfermèrent par un fossé l'emplacement qu'ils destinaient au monastère et à l'église; mais ils rencontrèrent bien des obstacles, qui les empêchèrent d'exécuter l'ouvrage commencé. Ceci eut lieu vers la fin du règne d'Othon le Grand. Ils revinrent donc sur leurs pas, repassèrent le Rhin et rencontrèrent sur les frontières du diocèse de Cologne, dans le pays nommé depuis duché de Juliers, une montagne couverte d'un bois épais, sur laquelle ils virent encore les débris d'une ancienne église, bâtie du temps de Charlemagne par un certain Baldérich, officier de ce prince. Les Huns avaient détruit cette église, ainsi que les bâtiments qui l'entouraient. Cette montagne, qui dominait une charmante vallée, arrosée par un ruisseau, plut singulièrement à Saudrade; il fut donc arrêté qu'on construirait dans cet endroit même le monastère, auquel on donna le nom de Gladebach, à cause du ruisseau qui coule près de là.

Les bâtiments étant achevés, Saudrade ordonna un jeûne de trois jours et des prières, afin de découvrir l'endroit qui renfermait les reliques des saints qui avaient été déposées autrefois dans l'église et qu'on savait avoir été renfermées dans une pierre, lors de l'invasion des barbares. Le Seigneur exauça les prières de ses serviteurs, et on découvrit la pierre qui contenait ces objets

sacrés. C'était un riche trésor pour cette communauté naissante, et on ne fut pas peu surpris de trouver des reliques des saints martyrs Étienne, Guy, George, Gengoul, Corneille, Cyprien, Chrysanthe, et de S.^e Barbe. L'archevêque consacra l'église en l'honneur de Jésus-Christ, de sa sainte mère et des saints martyrs susdits. Saudrade fut chargé de la direction du monastère.

Après la mort de l'archevêque Géron, arrivée en 974, le saint abbé eut beaucoup à souffrir de la part de son successeur, Warin. Des hommes jaloux de son mérite le dénoncèrent au nouveau prélat comme étant trop dévoué à l'évêque de Liége et oubliant les liens qui l'attachaient à l'archevêché de Cologne. Warin prêta l'oreille aux suggestions des ennemis de Saudrade, et le déposa de sa charge.

Saudrade supporta cette épreuve avec une patience héroïque. Il quitta le monastère et alla trouver l'impératrice Adélaïde, dont il était le confesseur. Cette princesse habitait alors Seltz, dans la basse Alsace, et pour mieux profiter des sages conseils de cet homme, elle le nomma abbé de Wissembourg : comme cette abbaye n'était située qu'à quelques lieues de Seltz, Adélaïde eut le loisir de jouir souvent des pieux entretiens de Saudrade, pour lequel elle professait alors la plus haute estime.

Le saint abbé ne trouva point dans son nouveau monastère les mêmes contradictions qu'il avait essuyées à Gladebach; cette communauté

se ressentait encore des beaux exemples que venait de lui donner S. Adelbert, transféré depuis peu à l'archevêché de Magdebourg : mais son éloignement eut les plus tristes suites à Gladebach; car, le nouvel abbé de cette maison manquant des capacités nécessaires pour conduire un établissement aussi important, les moines quittèrent le monastère, et ses propriétés et ses droits furent aliénés. Frappé de ces désordres, l'archevêque Warin reconnut son erreur et se décida à rappeler Saudrade, qui édifiait alors Wissembourg par toutes les vertus sacerdotales et chrétiennes. La peinture qu'on lui fit de la décadence de la discipline à Gladebach, le pénétra de la plus profonde vénération pour Saudrade, et il employa tous les moyens pour y rappeler le saint homme: celui-ci, de son côté, se rendit, non sans regret, aux sollicitations de l'archevêque, et retourna dans la maison qu'il avait contribué à relever de ses ruines quelque temps auparavant et dont il allait de nouveau devenir le restaurateur. Il fallait tout son zèle et tout son courage pour entreprendre une œuvre si difficile. Mais de quoi ne sont pas capables les saints, quand il s'agit des intérêts de Dieu et de son Église? et quels obstacles ne surmontent-ils pas pour extirper le mal et faire régner la vertu? Saudrade joignit à la force de ses exemples les prières et les mortifications de toute espèce, et son zèle ne fut pas stérile. Il parvint à rassembler les religieux et à rétablir petit à petit la discipline.

Mais le Seigneur lui ménagea des récompenses dans une meilleure vie et l'appela à lui, l'an 985 : il mourut en odeur de sainteté dans son abbaye, le 24 août, pleuré el regretté de ses religieux, qui reconnurent, trop tard, leurs injustices à son égard, et changèrent leurs préventions contre lui en une profonde vénération pour sa mémoire.

1.er SEPTEMBRE.

S. ADELPHE, ÉVÊQUE DE METZ.

(Voyez COCCIUS, *in rege Dagoberto*, *pag.* 71 *et* 72; *Gallia christiana*, *tom.* 5; DOM CALMET, Hist. de la Lorraine, tom. 2; Histoire générale de Metz, tom. 1.er; les Bollandistes, *t.* 6, *aug.*; WIMPHELING, *Vita S. Adelphi*; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, pag. 415 et 416.)

5.e SIÈCLE.

En ce jour l'Église de Strasbourg célèbre la fête de S. Adelphe, évêque de Metz, remise au 1.er septembre à cause de la Dédicace de la cathédrale, qui eut lieu le 29 août 1275, et dont on célébra solennellement l'anniversaire jusqu'à la publication de l'Indult du pape Pie VII, publié par le cardinal Caprara, le 9 avril 1802, relativement à la réduction des fêtes, lequel fixe pour toute la France l'anniversaire de la Dédicace au dimanche qui suit l'octave de la Toussaint.

S. Adelphe fut le successeur de S. Ruf sur le siége de Metz, au commencement du cinquième siècle. Le Martyrologe romain, celui d'Usnard,

l'ancien calendrier alsacien et les catalogues des évêques de Metz, placent sa mort au 29 août, qui est aussi le jour de la translation de ses reliques. Adelphe fut enterré dans l'ancienne église de Saint-Pierre de Metz, où reposaient déjà les ossements de plusieurs de ses prédécesseurs, et son corps y resta jusqu'en 826, que l'évêque Drogon le fit transporter par Lantfroy, son suffragant, dans l'église du monastère de Neuwiller, fondé, vers l'an 723, par S. Sigebaud, un de ses prédécesseurs. L'histoire nous a conservé peu de détails de la vie de ce saint prélat, et ce que nous lisons dans Wimpheling mérite peu de foi, cet ouvrage étant rempli d'anachronismes et de fables.

L'abbaye de Neuwiller ne dut pas seulement son origine à la générosité d'un évêque de Metz; mais elle devint, par suite des temps, l'objet de la constante sollicitude et des libéralités des prélats de cette église. Ces prélats conservèrent toujours une grande influence sur cette maison, parce qu'elle était une propriété temporelle de leur Église. On ne connaît pas les noms des premiers abbés de Neuwiller; ce n'est que depuis 1054 qu'on en possède un catalogue régulier, ses archives ayant été, à plusieurs reprises, la proie des flammes. Hertzog parle d'un incendie qui réduisit Neuwiller en cendres vers l'an 750, et il est probable que Drogon en fit reconstruire l'église, dédiée à S. Pierre et S. Paul; deux anciennes chapelles, adossées au choeur et placées l'une au-dessus de l'autre, pourraient bien remonter

jusqu'à lui, ou peut-être au siècle précédent. Cette abbaye était devenue très-florissante par les nombreuses donations qui lui furent faites : la ville de Bouxwiller et un grand nombre de villages de l'ancienne seigneurie de Lichtenberg, ainsi que de vastes forêts, lui appartenaient. La règle de S. Benoît y a fleuri pendant plusieurs siècles, et on compte parmi ses abbés plusieurs savants distingués. Grandidier croit que le fameux Ratramne, auteur d'un traité sur l'eucharistie et fort estimé des protestants, parce qu'il se rapproche un peu de leur doctrine, a été le même que ce Ratramne qui gouvernait l'abbaye de Neuwiller en 830; mais il est certain que Ratramne, dont les écrits ont fait tant de bruit à l'époque où ils parurent, a été moine de Corbie, et l'histoire ne parle nulle part de sa translation à l'abbaye de Neuwiller. Les guerres qui ont désolé l'Alsace pendant les quatorzième et quinzième siècles, introduisirent le relâchement dans les monastères. Celui de Neuwiller avait perdu une partie de ses biens par la rapacité des seigneurs de Lichtenberg, ses avoués, et Henri de Lorraine, évêque de Metz, voulant le sauver d'une destruction totale, songea à le réunir à son évêché; mais Albert de Bavière, évêque de Strasbourg, s'y opposa de toutes ses forces, et obtint, en 1496, du pape Alexandre IV sa sécularisation. Ainsi cette célèbre abbaye fut érigée en collégiale, et consista depuis en un prévôt crossé-mitré et électif, dix-huit chanoines et

six vicaires perpétuels. Le nombre des chanoines fut réduit, en 1709, à quatorze, par le cardinal de Rohan.

S. Adelphe fut d'abord honoré dans l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul; ses reliques y étaient renfermées dans une belle châsse : mais, au douzième siècle, un des abbés fit construire en dehors de l'enceinte de l'abbaye une seconde église, érigée en collégiale et dédiée à S. Adelphe, dont les reliques y furent placées au milieu du grand-autel, dans une châsse fixe, où étaient renfermées encore celles de S.e Sabine, martyrisée à Rome sous Adrien, et plusieurs linges qui avaient servi à les envelopper. Robert de Bavière, évêque de Strasbourg, vint à Neuwiller en 1468 et y fit l'ouverture de la châsse, les reconnut pour véritables et permit de les exposer à la vénération des fidèles. Cette collégiale fut incorporée à l'abbaye lors de la sécularisation de cette dernière; elle servait autrefois de paroisse à la ville, et la nef en fut donnée aux protestants, en 1563, pour y faire leur culte. Il y avait aussi à Neuwiller un couvent de récollets, qui y fut fondé en 1736.

En s'enfonçant dans la vallée de la Zinsel, on arrive au village de Craufthal, où existait autrefois un couvent de religieuses de l'ordre de Cîteaux, qui dépendait des évêques de Metz. Il fut fondé, au commencement du douzième siècle, par Folmar, comte de Metz, qui soumit cette maison à l'abbaye de Saint-George, dans la Forêt-

Noire. Ce monastère fut supprimé en 1553 par le pape Jules III, et ses biens, réservés d'abord au saint-siége, furent cédés par Clément VIII à l'électeur palatin, en échange d'autres biens, que ce prince avait donnés à l'université de Heidelberg, dont le pontife cherchait à favoriser l'établissement.

On voit dans l'enceinte du ci-devant monastère de Wingen les ruines d'un autre, plus ancien encore.

Au nord de Saverne, dans le village de Saint-Jean-des-choux, appelé anciennement Mayen-Hamswiller, s'est maintenue jusqu'à la révolution l'antique abbaye de Saint-Jean, fondée en 1126 par le comte Pierre de Lutzelbourg, pour des religieuses bénédictines. Soumise d'abord à l'abbaye de Saint-George de la Forêt-Noire, cette maison fut placée plus tard sous la surveillance de l'abbaye de Marmoutier.

A quelque distance de Brumath, on voit l'ancien hospice de Stéphansfelden, fondé vers l'an 1220 par les comtes de Werd, pour des enfants abandonnés : il dépendait de la maison du Saint-Esprit, établie peu de temps auparavant à Rome, pour la même destination, par le pape Innocent III. Cet hospice fut souvent dévasté pendant les guerres, et surtout par les Anglais, en 1383. Les édifices en furent renouvelés en 1768; les tours paraissent seules offrir quelques restes des bâtiments primitifs. Aujourd'hui cette maison est un hospice d'aliénés.

2 SEPTEMBRE.

S. JUSTE OU JUSTINIEN, DEUXIÈME ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

(Voyez WIMPHELING, *de episc. Argent.*, *pag.* 9; BRUSCHIUS, *de episc. Germ.*, *p.* 57; BUCELIN, *Germ. sac.*, *pars* 2, *p.* 296; les Bollandistes, *tom.* 1, *sept.*, *pag.* 377; le Rituel de Strasbourg, p. 5; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, pag. 143.)

4.e SIÈCLE.

Le prélat dont il est ici question, succéda à S. Amand sur le siége épiscopal de Strasbourg. Nous avons à regretter la perte des actes de sa vie, dont l'histoire n'est point parvenue jusqu'à nous. Nous apprenons par les différents auteurs qui en parlent, qu'il fut un homme très-savant et très-versé dans les divines Écritures. On lui attribue un Commentaire sur le Cantique des cantiques, dont l'exemplaire écrit de la main de l'auteur se trouvait, dit Wimpheling, de son temps, au monastère des chanoines réguliers de Truttenhausen; mais nous avons déjà dit ce qu'il faut penser de cet ouvrage. Tous les auteurs s'accordent à faire l'éloge des vertus de cet évêque, et lui donnent le titre de saint.

Nous allons donner ici les noms de plusieurs évêques, reconnus pour saints par toute l'antiquité, et auxquels on n'a cependant jamais rendu de culte public. Cette omission n'empêchera pas l'histoire de les signaler aux fidèles, comme des motifs pour s'exciter à la vertu et comme des protecteurs de l'Église de Strasbourg.

S. Maximin I.er, troisième évêque.

Nous ignorons sa vie; son nom seul nous est parvenu avec sa qualité de saint.

S. Valentin, quatrième évêque.

Ce prélat marcha sur les traces de ses prédécesseurs, et fut mis au rang des saints.

S. Solaire, cinquième évêque.

Les actions de cet évêque nous sont de même inconnues : ses vertus lui firent décerner le nom de saint.

L'Église de Strasbourg était à peine établie, qu'elle se vit arrêtée dans ses progrès pendant près d'un siècle, et presque réduite à sa perte : car la religion, qui perd toujours beaucoup dans les commotions politiques, reçut, au commencement du cinquième siècle, des plaies bien profondes par l'irruption des Barbares dans les provinces des Germanies et des Gaules.

Stilicon, Vandale d'origine, peut être regardé comme l'auteur de la séparation des Gaules de l'empire romain. Il était parvenu aux premières charges de l'État sous l'empereur Théodose, qui l'aimait singulièrement et lui donna en mariage sa propre nièce. Pendant la minorité d'Honorius, ce seigneur ambitieux gouvernait l'Occident; mais peu content d'être placé si près du trône, il essaya d'y monter lui-même, ou d'y faire asseoir au moins son fils Eucher. Prévoyant que

ses desseins échoueraient tant que l'empire romain serait en paix, il sollicita, en secret, les Barbares de faire une irruption sur les terres de l'empire, afin que, au moyen de cette guerre, il pût travailler pour son fils. Cet appel ne fut point perdu pour des peuples qu'attirait l'espoir d'un riche butin : les Vandales, les Suèves et les Alains se levèrent en masse pour fondre sur les États d'Honorius; ils inondèrent les Germanies, et passèrent le Rhin le dernier jour de l'année 406 : toutes les forteresses de la première Germanie tombèrent entre leurs mains, faute de pouvoir se défendre, parce que Stilicon avait eu soin d'en retirer les garnisons. Les Barbares exercèrent d'horribles cruautés à Mayence, et ne se contentèrent pas de saccager et de piller la ville, ils égorgèrent impitoyablement plusieurs milliers d'hommes, sans épargner ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises. La ville de Trèves fut assiégée pendant longtemps, mais elle eut enfin le même sort que Mayence; Argentorat (Strasbourg) ne fut pas épargné, ses habitants furent contraints de s'expatrier en Allemagne; l'ancien Argentuaria des Celtes et des Séquaniens, dans lequel les Romains avaient toujours entretenu une assez forte garnison, fut aussi détruit.[1]

---

1 Cette ville, dont parlent Ptolémée dans sa Géographie, liv. 2, ch. 9, et Antonin dans son Itinéraire, était située entre Stabula et Helvetus, *Ell*, dans les environs de Colmar, et à l'endroit où l'on voit de nos jours le village de Horbourg. Après la célèbre bataille que l'empereur Gratien livra en 378

La religion catholique devint surtout l'objet des cruautés des féroces Barbares; partout on ne voyait que des églises brûlées, des évêques et des prêtres massacrés ou chargés de chaînes et enlevés à leurs ouailles, des vierges déshonorées, etc.

Cette première irruption ne fut cependant point la fin des maux qui pesèrent sur l'Alsace; car à peine cette province se fut-elle un peu rétablie des coups affreux qui lui avaient été portés, que parut le sanguinaire Attila, à la tête des Huns, peuples sortis des *Palus Méotides,* et qui ne le cédaient point en barbarie aux Vandales. Après avoir ravagé la Thrace et l'Illyrie, Attila, un des conquérants les plus hardis et les plus redoutables dont parle l'histoire, traversa l'Allemagne, fit faire un grand nombre de bateaux dans la Forêt-Noire, et entra dans les Gaules en 451. Ce prince, que les nations désolées ont appelé le fléau de Dieu, pilla et saccagea de même tout ce qu'il trouva sur son passage, et réduisit les plus belles provinces en solitudes; Strasbourg, qui était à peine sorti de ses ruines, fut de nouveau ravagé, et partout on ne vit que le deuil et l'image de la mort.

Attila, qui ne comptait d'abord que soixante-

---

près de cette ville aux Lentiens, on frappa une médaille avec cette inscription : *Securitas reipublicæ.* Les Vandales, en détruisant *Argentuaria*, laissèrent néanmoins subsister un ancien fort qui fut renversé plus tard sous Attila.

dix mille hommes dans son armée, se vit bientôt entouré d'une foule d'aventuriers de tous les pays qu'il parcourut : les uns s'étaient attachés à lui dans l'espoir de faire du butin; les autres le suivaient parce qu'il avait détruit leurs habitations : c'est à la tête de cette multitude effrénée qu'il fondit sur la Champagne. Aétius, général des troupes romaines qui étaient restées dans les Gaules, la Bourgogne et les autres provinces où n'avait pas encore pénétré Attila, rassembla toutes ces troupes dans les plaines de Châlons et opposa la plus vive résistance au roi des Huns. Les deux armées se battirent avec une fureur extraordinaire : si on pouvait ajouter foi aux récits de l'historien Jornandès, celle d'Attila aurait compté dans ses rangs cinq cent mille combattants; mais d'autres historiens, plus dignes de foi, nous apprennent que la bataille fut très-sanglante et qu'il y périt soixante-dix mille hommes; la nuit put seule mettre un terme au carnage, et Attila, voyant ses troupes considérablement diminuées par cette défaite, prit le parti de se retirer par l'Alsace et de repasser le Rhin. Sa retraite fut de nouveau funeste à cette province, et la religion en souffrit cruellement.

Dans ces temps de troubles et de cruautés, un grand nombre d'évêques furent massacrés ou emmenés en captivité : l'histoire ne parle d'aucun prélat qui ait occupé le siége de Strasbourg depuis S. Solaire (qui aura probablement péri sous les Vandales) jusqu'à Biulphe, qui siégea

au commencement du sixième siècle; cette ville ayant été détruite et ses habitants traînés en esclavage, il est facile alors de concevoir que cette lacune dura pendant tout le cinquième siècle; et d'ailleurs, notre diocèse n'est pas le seul dont l'histoire ne fasse mention d'aucun évêque, depuis l'invasion des Barbares jusqu'au règne de Clovis : un très-grand nombre d'Églises ont éprouvé, comme nous, une interruption semblable : Cambrai, Amiens, Spire, Worms, Windisch (transféré depuis à Constance, ainsi que Augst à Bâle), Cahors, Agen, Angoulême, Périgueux, Nîmes, etc., ne comptent point de prélats pendant plus d'un siècle.

La même tradition qui représente Clovis comme fondateur de la première cathédrale de Strasbourg, attribue aussi au règne de ce monarque le retour des évêques dans les murs de cette ville. Le premier que l'histoire nomme, est Biulphe : ses actions nous sont inconnues, ainsi que celles de ses successeurs Magnus, Garoïn, Landbert, Rodobalde, Magnebert, Labiole, Gundoalde, Gandon, Uthon I.er et Alde.

Après Alde, S. Amand II fut élevé sur le siége de Strasbourg, d'après Grandidier, par les rois Clotaire II et Dagobert I.er son fils. Ni le Catalogue d'Erchembaud, ni la Chronique de Kœnigshoven, ni Schilter, dans ses Annotations sur cet auteur, ni Wimpheling, ni les Bollandistes, ni enfin l'ancien Rituel de Strasbourg, imprimé en 1742, ne font mention d'un Amand II. Gran-

didier est le premier qui ait inséré son nom dans le Catalogue de nos évêques. Il paraît que son imagination a fait seule les frais des preuves de son opinion peu fondée. Nous excuserons néanmoins son intention, qui paraît reposer sur ce que nous allons exposer ici.

Comme plusieurs érudits ont contesté l'existence de l'évêché de Strasbourg pendant les quatrième, cinquième et sixième siècles, en soutenant que sa fondation ne remonte qu'au septième, sous Dagobert I.er, et que cependant tous les auteurs s'accordent à dire que le premier évêque de Strasbourg était S. Amand, Grandidier, pour ne pas choquer cette assertion et conserver en même temps la tradition qui place la fondation de notre diocèse au quatrième siècle, a jugé à propos de comprendre ce prétendu S. Amand II dans le nombre des évêques de Strasbourg et de le transférer, après un épiscopat de dix-huit ans, à l'évêché de Mastricht. Nous demandons ici à nos lecteurs comment il est possible que toute l'antiquité ait pu ignorer un épiscopat de dix-huit ans et tous les services qu'un prélat du mérite de S. Amand de Mastricht aurait rendus à l'Église de Strasbourg? Et comment se peut-il qu'Uthon III, en écrivant la Vie de S. Arbogaste, qui, selon Grandidier, remplaça Rothaire, successeur de cet Amand, n'ait rien pu recueillir sur ce grand homme, si connu néanmoins par le courage avec lequel il reprit les désordres de Dagobert I.er, et l'exil qu'il souffrit? Nous le répé-

tons, Grandidier est le seul auteur qui fasse mention d'un S. Amand II, comme évêque de Strasbourg, puis de Mastricht. C'est sur son autorité qu'on a cru devoir insérer son nom dans le Catalogue de nos évêques, imprimé en tête du nouveau Rituel de 1823. Par respect pour la décision des supérieurs qui ont prononcé, nous insérons ici la vie de ce prélat.

Amand II naquit à Herbauges près de Nantes, le 7 mai vers l'an 595. Ses parents étaient d'une famille noble et ancienne, et soutenaient l'éclat de leur naissance par celui de leurs richesses. Amand était destiné à briller un jour dans le monde, soit par ses qualités personnelles, soit par les honneurs et les dignités auxquels il pouvait prétendre; mais il renonça à tous ces avantages et alla s'enfermer dans le monastère de l'île d'Yeu près la Rochelle, et y fit ses vœux. Son père n'approuva pas le parti qu'avait pris son fils; mais celui-ci, toujours insensible à toutes les sollicitations et aux réclamations de sa famille, se retira à Tours, près du tombeau de S. Martin. L'éclat des vertus de S. Austregisile, évêque de Bourges, l'attira dans cette ville, et il y passa près de quinze ans dans une petite cellule voisine de la cathédrale, sous la direction de ce prélat. Après avoir donné dans cette ville l'exemple des plus rares vertus et de la vie la plus austère, il alla visiter les tombeaux des saints apôtres à Rome. De retour en France, il fut sacré évêque en 628. Les anciens auteurs s'accordent à dire qu'il ne

voulut s'attacher à aucun siége particulier, afin de se ménager ainsi la facilité de suivre son penchant, qui le portait à prêcher la foi aux infidèles, en sorte que nous ignorons comment Grandidier a pu le faire évêque de Strasbourg pendant dix-huit ans, malgré ce silence de l'histoire.

Amand porta la lumière de la vraie foi dans la Flandre, chez les Slaves, dans la Carinthie et les provinces voisines du Danube. Il ne se contenta pas de faire entrer les peuples barbares dans le sein de l'Église, mais son zèle le porta encore à reprendre, avec une sainte liberté, les désordres du roi Dagobert. Ayant été envoyé en exil, il passa chez les Gascons et les Navarrois, et les instruisit des mystères de notre sainte religion. Son exil ne dura pas longtemps; car Dagobert le rappela, et, se jetant à ses pieds, il lui demanda pardon et le pria de baptiser le fils que le Seigneur venait de lui accorder : ce fils était S. Sigebert, qui mourut roi d'Austrasie. Comblé des faveurs et des bénédictions de toute la cour, Amand continua ses missions et retourna en Flandre. Malgré les nombreux obstacles qu'il rencontra dans cette province, malgré les mauvais traitements qu'il eut à essuyer, il ne perdit point courage, espérant toujours que le moment des miséricordes arriverait pour ce peuple, et il ne se trompa point : car, ayant eu le bonheur de ressusciter un mort, ce miracle fit une telle impression sur les cœurs des Barbares, qu'ils se présentèrent en foule pour recevoir le baptême.

S. Amand eut la consolation de fonder deux monastères à Gand et un troisième à quelques lieues de Tournay, sur la petite rivière d'Elnon : ce monastère prit, depuis, le nom de son saint fondateur.

Amand fut élevé en 649 sur le siége de Mastricht; mais il trouva moyen de s'en démettre pour continuer ses travaux apostoliques. Ce n'est que vers la fin de sa vie, et épuisé de fatigues et de travaux, qu'il se retira à l'abbaye d'Elnon, dont il fut abbé pendant à peu près de quatre ans, et mourut en 675; il fut enterré dans l'église de ce monastère. Son culte est très-ancien dans la Flandre et les pays qu'il a évangélisés. Son nom est inscrit dans le Martyrologe romain sous le 6 février.

9 SEPTEMBRE.

S.e CUNÉGONDE, IMPÉRATRICE.

(Voyez sa Vie, écrite vers l'an 1152 par un chanoine de Bamberg; la Dissertation préliminaire de HENSCHENIUS, pag. 267; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, tom. 1.er, liv. 13; le Bréviaire de Bâle.)

L'AN 1040.

S.e Cunégonde, l'une des plus grandes princesses dont le nom et les vertus soient consignés dans les fastes de l'histoire, eut pour père Sigefroi, comte de Luxembourg, et pour mère la pieuse Hadewige, dont elle suça en quelque sorte avec le lait les sentiments d'une ardente

piété et l'amour de la vertu. Parée de tous les dons de la nature, élevée au sein de l'opulence, la jeune princesse montra dès son enfance de l'éloignement pour le monde et les plaisirs, et à mesure qu'elle apprit à connaître le faux éclat des grandeurs de la terre, elle soupira après des biens plus élevés et trouva dans la religion des consolations et des jouissances plus réelles. Soumise en toutes choses à ses parents, elle céda à leur volonté et épousa S. Henri, alors duc de Bavière et, depuis, empereur après la mort d'Othon III.

Cunégonde et son époux firent vœu de continence, et cet engagement, en devenant pour eux une source de grâces, ne fit que resserrer de plus en plus les nœuds de leur union. Les deux époux se portaient mutuellement à la pratique de la vertu, par les beaux exemples qu'ils se donnaient, et s'encourageaient à supporter le poids des peines et des misères de cette vie. La prière était devenue un besoin pour Cunégonde : elle y puisait la force d'être fidèle à ses pieuses résolutions, de résister aux appas séducteurs des grandeurs humaines, et resta sur le trône ce qu'elle avait été dans la maison paternelle. Ayant été couronnée à Paderborn, elle fit de grandes largesses aux églises de cette ville et n'oublia point les pauvres dans la distribution de ses bienfaits. Elle accompagna son époux à Rome, en 1014, et y reçut avec lui la couronne impériale des mains du pape Benoît VIII : dès lors Cunégonde

eut part à tout ce que S. Henri entreprit pour le bien de la religion; elle soutint ce prince par ses conseils et l'effet de ses prières, et l'aida dans l'accomplissement des devoirs pénibles et difficiles qu'il eut à remplir. Henri et Cunégonde vivaient dans l'union la plus parfaite, et tout annonçait que leur bonheur durerait jusqu'à la fin de leurs jours. Mais que les jugements de Dieu sont profonds! Ce couple fortuné fut tout à coup en proie à la fureur de quelques vils calomniateurs, qui osèrent répandre des doutes sur la vertu de Cunégonde. Cette pieuse femme, qui tremblait à la seule idée du péché, fut accusée d'entretenir un commerce illicite avec un seigneur de la cour. L'empereur fut trompé, au point de concevoir des soupçons sur la fidélité de son épouse; celle-ci fut vivement alarmée en apprenant ces bruits, et ce ne fut pas la honte qui devait rejaillir sur elle, mais l'idée du scandale qui en résulterait, qui lui arracha des larmes.

Comme une autre Susanne, Cunégonde mit toute sa confiance dans le Seigneur, protecteur de l'innocence, et s'offrit de soutenir toute épreuve qu'on voudrait, pour assurer qu'elle n'était point coupable du crime dont on l'accusait; puis avec intrépidité elle marche nu-pieds sur des socs de charrue rougis au feu, et n'en reçoit pas le moindre dommage. Son époux, frappé de ce qu'il voyait, s'accuse de son excès de crédulité, se jette à ses pieds et demande pardon à Cunégonde de l'avoir soupçonnée si légèrement. Depuis ce temps

ces deux époux vécurent dans l'union la plus intime, cherchant toutes les occasions de procurer la gloire de Dieu et de faire fleurir partout la religion.

Cunégonde fit des largesses à plusieurs monastères d'Alsace et fut, plus que jamais, la mère des pauvres et la protectrice des malheureux. L'épreuve à laquelle elle avait été soumise, rehaussa encore l'éclat de sa vertu, et elle fut regardée par tout l'Empire avec une profonde vénération. Étant allée faire une retraite dans la Hesse, elle y tomba dangereusement malade: dès qu'elle fut rétablie, elle accomplit le vœu qu'elle avait fait auparavant, de fonder un monastère à Capungen, aujourd'hui Kauffungen près de Cassel, dans le diocèse de Paderborn. Tandis qu'elle était occupée de ce pieux projet, la mort lui enleva son époux : cette perte lui fut très-sensible; toutefois elle se soumit à la volonté de Dieu et lui offrit d'ardentes prières pour le repos de son âme.

Quoique la sainte impératrice eût toujours professé le plus profond mépris pour le monde, elle voulut cependant s'en détacher encore davantage, et, libre désormais de tout lien, elle promit à Dieu de n'avoir plus que lui pour partage. Toutes les dispositions étant prises, elle assembla, le jour anniversaire de la mort de l'empereur, un grand nombre d'évêques, pour faire la dédicace de l'église du monastère de Kauffungen; elle assista à la cérémonie en habit

d'impératrice, et après la lecture de l'évangile de la messe, elle offrit sur l'autel une particule de la vraie croix; elle quitta ensuite ses habits splendides, se fit couper les cheveux, et l'évêque de Paderborn lui donna le voile et l'anneau, comme gage de la fidélité qu'elle devait à son divin époux.

Après avoir fait de cette manière le sacrifice le plus généreux de tout ce qu'elle possédait dans le monde, Cunégonde ne s'occupa plus que du salut de son âme : elle oublia entièrement son ancienne dignité, et ne permit jamais qu'on la lui rappelât; elle se regardait comme la dernière des religieuses et se disait toujours une indigne servante de Dieu. Sa plus grande satisfaction, après la prière, était de visiter et de soigner les malades. Elle pratiqua, pendant quinze ans, toutes les mortifications que sa piété lui suggérait : ces austérités altérèrent insensiblement sa santé, et l'on voyait arriver le moment qui devait la réunir à jamais à son divin époux dans le ciel. Sa communauté en conçut les plus vives alarmes et chercha à tempérer l'ardeur de sa foi et ses mortifications; mais le sacrifice de sa vie était fait, elle soupirait depuis longtemps après sa dernière heure, et, couchée sur un rude cilice, elle attendit le moment de sa délivrance. Déjà on récitait autour d'elle les prières des agonisants, et Cunégonde ne semblait plus être de ce monde, lorsqu'elle s'aperçut tout à coup qu'on préparait, pour l'en-

sevelir, un drap mortuaire brodé en or; elle ordonna par signe qu'on le fît disparaître, et on ne put la tranquilliser qu'en lui promettant de l'enterrer avec son habit de religieuse. Elle mourut en odeur de sainteté, le 3 mars 1040; son corps fut porté à Bamberg et enterré dans la cathédrale, à côté de celui de son époux. Plusieurs miracles s'étant opérés à son tombeau, le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. On a fait, de temps immémorial, sa fête le 9 septembre dans le diocèse de Bâle. Son nom est inséré dans le Martyrologe romain, au 3 mars.

Heureuses les épouses chrétiennes qui, à l'exemple de cette sainte impératrice, savent, au milieu des occupations du monde, posséder leurs âmes et marcher dans la voie étroite du salut. Heureuses surtout celles qui conservent, comme Cunégonde, la paix dans leurs familles et, avec elle, tous les dons du Seigneur.

---

13 SEPTEMBRE.

S. MATERNE, APÔTRE DE L'ALSACE. (*Maternus.*)

(Voyez Kœnigshoven, *Chron.*, *c.* 5, §. 15, *p.* 431; Wimpheling, *in catal. episc. Argent.*, *pag.* 3; Beatus Rhenanus, *rer. Germ.*, *lib.* 2, §. 85, *edit. Basil.*, *ann.* 1531; Laguille, Histoire d'Alsace, liv. 4, pag. 47; Grandidier, Histoire de l'église de Strasbourg, dissertation seconde; le Propre du diocèse de Strasbourg.)

VERS LE MILIEU DU 4.ᵉ SIÈCLE.

La vie de ce saint évêque, auquel notre province est en partie redevable du bienfait de la religion, a été horriblement défigurée par les fables des légendaires. Notre devoir est de chercher à connaître la vérité et de l'établir dans tout son jour, en ne nous appuyant que sur le témoignage d'écrivains dignes de foi, et en rejetant des faits contredits par l'histoire, lesquels, conséquemment, n'ont pour base que les rêves de l'imagination d'auteurs crédules.

Il est généralement reconnu que le christianisme a été prêché dans les Gaules et les Germanies dès les premiers temps. *S. Irénée, adversùs hæreses,* etc., et *Tertullien, adversùs Judæos,* nous en donnent des preuves certaines; mais ces auteurs ne nous disent pas quels sont les hommes apostoliques qui ont annoncé les premiers la foi de Jésus-Christ dans ces contrées. Une tradition constante, les historiens d'Alsace, les Églises de Cologne, de Trèves et de Liége, les anciens Martyrologes d'Usuard et de Béde, etc., enfin, d'au-

tres monuments, concourent à publier que l'Alsace a été instruite dans la religion chrétienne par S. Materne et ses deux compagnons, Euchaire et Valère.

A en croire quelques auteurs du dixième[1] siècle, S. Pierre, étant venu à Rome au commencement du règne de Claude, songea à envoyer des hommes apostoliques dans les Gaules et les Germanies : il choisit à cet effet Euchaire, Valère et Materne. Euchaire fut ordonné évêque par le prince des apôtres, Valère diacre et Materne sous-diacre[2]. Marianus Scotus place hardiment la mission de ces hommes à la cinquante-quatrième année de Jésus-Christ, comme s'il y avait été présent.

S. Materne méritait le respect et la vénération de tous les fidèles; car, selon ces mêmes auteurs, il était cousin de Jésus-Christ, ou le fils de la veuve de Naïm, ressuscité par le Sauveur : ils en font encore un prince lombard et un fils du comte de Padoue. Après avoir reçu la bénédiction de S. Pierre, Materne et ses compagnons quittèrent Rome, traversèrent les Alpes, arri-

1 Il faut faire observer à nos lecteurs qu'avant le dixième siècle aucun auteur n'a publié la vie de S. Materne. Ce siècle d'obscurité et de ténèbres, que le cardinal Baronius appelle un siècle de fer par sa barbarie, et un siècle de plomb par sa mollesse, mérite peu de foi dans ce que ses écrivains nous ont dit des siècles qui les ont précédés.

2 La plaisante méprise! Ces auteurs ignoraient sans doute qu'il n'y avait pas encore de sous-diacres dans l'Église à cette époque, et que cette dénomination était alors encore inconnue.

vèrent en Alsace et s'arrêtèrent à *Helvetus* (Ell), autrefois ville romaine, à quelque distance de l'endroit où fut construit plus tard Benfeld. S. Materne y fut surpris par la fièvre et enlevé à ses prédications par une mort subite. Euchaire et Valère furent inconsolables de cette perte, et après avoir rendu les derniers devoirs à leur compagnon, ils retournèrent à Rome pour faire part à S. Pierre de la mort de Materne. L'apôtre les consola, leur donna son bâton pastoral, avec ordre d'en toucher le corps du défunt quand ils seraient de retour en Alsace : Euchaire et Valère obéirent; pleins de confiance dans les paroles de l'apôtre, ils arrivèrent, quarante jours après la mort de Materne, à Ell, tirèrent du sépulcre le corps du saint, et ayant appliqué sur lui le bâton de S. Pierre, ils eurent la consolation de le voir revenir à la vie.[1]

Après cette résurrection miraculeuse, Materne continua ses prédications en Alsace. Il convertit les peuples et fit démolir, dans l'endroit où il était mort, un vieux temple consacré à Mercure, et Helvetus fut appelé *Elegia* ou *Éley*, en mé-

1 Sans parler ici du court espace de temps que les deux missionnaires ont mis pour aller à Rome et en revenir pendant quarante jours, nous ne devons pas omettre de consigner que le miracle du bâton de S. Pierre est reproduit pour d'autres occasions dans plusieurs auteurs. On prétend que S. Austriclinien fut ressuscité de même par S. Martial, évêque de Limoges. S. Materne, collègue de S. Clément de Metz, fut rappelé à la vie par le même moyen; S. George, évêque du Vélai, par S. Front de Périgueux, etc.

moire des pleurs versés sur la tombe du saint. Le temple de *Novientum* fut également détruit, et Materne fonda près de là un monastère, dans lequel il établit un grand nombre de prêtres et de diacres, qu'il ordonna lui-même.

Arrivé à Strasbourg, il y attaqua l'idolâtrie; mais il fut chassé de la ville : alors il se rendit dans les environs de Molsheim, fit construire l'église de Dompieter en l'honneur de S. Pierre, qui vivait encore, et, peu de temps après, il revint à Strasbourg et bâtit l'église de Saint-Pierre le vieux : il quitta ensuite l'Alsace pour aller rejoindre ses compagnons Euchaire et Valère, et annoncer avec eux l'Évangile dans les contrées du Rhin; étant arrivés à Trèves, les trois missionnaires se séparèrent : Materne passa à Cologne, où il établit un évêché, et de là il prêcha successivement dans le pays de Tongres, à Mastricht, à Namur, à Liége; parcourant les Ardennes, il arriva au château du comte de Salm, et ressuscita son fils. Il bâtit à Tongres un temple en l'honneur de la sainte Vierge Marie, encore vivante, et fonda plus de soixante monastères.

Mais le merveilleux n'est pas encore épuisé. Materne devint évêque de Trèves après la mort des SS. Euchaire et Valère, et gouverna cette Église avec celles de Cologne et de Tongres; c'est pourquoi on le représente quelquefois tenant à la main une église à trois clochers, pour signifier les trois évêchés. Gilles d'Orval nous apprend

que, pendant une même nuit de Pâques, il dit la messe dans ses trois cathédrales.

S. Materne fut évêque de Trèves pendant quarante ans, et mourut l'an 149, à l'âge de cent trente-six ans. Après sa mort les miracles continuèrent encore. Ses trois Églises se disputèrent l'honneur de posséder ses reliques. Dieu envoya un ange sous la figure d'un vieillard, qui adjugea ce dépôt précieux à l'Église de Trèves.

Nous demandons à nos lecteurs, si toute cette histoire ne porte pas l'empreinte d'un conte inventé à dessein de faire du merveilleux, et si plusieurs faits qui y sont relatés ne répugnent pas au bon sens et ne sont pas en contradiction ouverte avec l'histoire? En effet, que penser d'une vie qui ne fut qu'un miracle continuel? que disons-nous, d'une vie? puisque, après une seconde mort, S. Materne revint de nouveau à la vie, du temps de Charlemagne, et vécut encore pendant neuf ans? Chacun peut y voir une de ces pieuses fables qui étaient à la mode dans les siècles d'ignorance, et qui déshonorent une religion divine, qui n'est que vérité, qui ne peut enseigner que la vérité, et qui est établie pour éclairer les hommes et les rendre meilleurs. Et, certes, les fables ne corrigent personne. Nous savons le respect sincère qu'on doit avoir pour les véritables miracles, qui sont l'œuvre de Dieu, opérée pour manifester sa toute-puissance : mais cette maxime doit avoir ses bornes. Les miracles doivent être dignes de Dieu et de la religion, qui elle même

est le plus grand des miracles. Ils doivent avoir un but utile, nous être transmis par des auteurs dignes de foi, qui n'ont pu être induits en erreur en les relatant. La religion n'a pas besoin de se parer d'un éclat emprunté; sa divinité est trop bien établie pour qu'il soit nécessaire de lui prêter le secours des fictions. Plantes étrangères et parasites, les fausses légendes s'attachent à l'écorce de l'arbre, en dérobent la séve, et ne font nullement partie de sa substance. Comme elles, les faux miracles ont toujours été, entre les mains de l'impiété, une arme dont elle s'est servie pour combattre la vérité. Il faut ôter aux ennemis de la religion le prétexte de déclamer contre elle, et faire disparaître de nos légendes ces faits dont les écrivains n'ont jamais garanti l'authenticité, en les appuyant sur des preuves solides. Et pour revenir à S. Materne, nous observerons que ce n'est qu'en 980 que fut publiée la première Vie de ce prélat, par Hériger, abbé de Lobes. Il est vrai que cet auteur ne rapporte pas toutes les circonstances détaillées ici; mais d'autres écrivains, venus après lui, ont surchargé de nouvelles fables le tableau qu'il avait tracé d'abord; ils ont embelli et augmenté de nouveaux faits et de nouveaux miracles, une vie déjà incertaine. Et où ces historiens ont-ils donc puisé tout ce qu'ils ont écrit? Ici on pourraît être tenté de croire que nos légendaires ont copié quelques anciens manuscrits conservés dans certaines bibliothèques; mais, s'il en eût été

ainsi, pourquoi ne pas citer les auteurs de ces ouvrages et les maisons où ils les ont trouvés? Tout le monde sait, au reste, que les diverses invasions des Barbares, en 406, 451 et 882, ont été très-funestes aux monastères, et que les bibliothèques très-modiques de ces temps-là devinrent la proie des flammes. Comment donc démêler le vrai du faux dans l'histoire de S. Materne? Voici ce qui nous paraît certain.

Il est hors de doute que les SS. Euchaire, Valère et Materne ont prêché la foi catholique en Alsace, et qu'ils y furent envoyés par le saint-siége[1]. Mais cette mission ne paraît remonter que vers la fin du troisième siècle, lorsque Constance Chlore, qui régnait alors dans les Gaules, couvrait de son égide le christianisme. En plaçant ainsi la prédication de S. Materne, ou à la fin du troisième siècle, ou au commencement du quatrième, il est facile de l'accorder avec l'établissement des évêchés de Cologne, de Tongres et de Trèves : on peut dès lors admettre que notre S. Materne, devenu évêque de Cologne, est le même que ce Materne, commis par l'empereur Constance avec Rhétice, évêque d'Autun, et Marin, évêque d'Arles, pour juger avec le pape Melchiade la cause des Donatistes. Rien ne nous empêche de voir en lui le fondateur de plusieurs

1 Innocent I.er, dans sa décrétale de l'année 416, affirme positivement que personne n'a annoncé la religion de Jésus-Christ dans les Gaules, que ceux qui y furent envoyés par le saint-siége.

églises des provinces rhénanes. On peut de même souscrire facilement à la tradition qui attribue à S. Materne l'établissement des églises de Helvétus, de Saint-Pierre le vieux à Strasbourg, et de Dompieter à Avolsheim. En plaçant ainsi ces divers établissements au quatrième siècle, la chose devient facile, ce qu'on ne peut supposer, si on reporte son existence au premier siècle. Et comment, en effet, aurait-il pu ériger des temples à la mère de Dieu et à S. Pierre, encore vivants? comment aurait-il pu établir une communauté nombreuse de prêtres à Novientum, du temps de l'empereur Néron? et ces soixante-douze monastères érigés au premier siècle! Les auteurs de ces contes ont sans doute oublié de nous dire à quels ordres religieux ces monastères appartenaient. Et cet épiscopat de près de quatre-vingt-dix ans, qui n'a été troublé par aucune persécution! et cette vie de cent trente-six ans, etc.!

S. Materne mourut le 14 septembre, mais l'année de sa mort est incertaine. Il paraît cependant qu'il faut la placer avant l'année 346, puisque, à cette époque, Euphratas était évêque de Cologne, et soutint l'arianisme dans ces contrées, comme il est rapporté dans la Vie de S. Amand. Le nom de S. Materne se trouve dans la plupart des Martyrologes : Baronius, en insérant cet évêque dans le Martyrologe romain, en a fait un disciple de S. Pierre; mais nous savons ce qu'il faut penser de plusieurs faits contenus dans cet

ouvrage, d'après ce que nous apprend à ce sujet le célèbre Benoît XIV, quand il dit, dans son ouvrage *De beatificat. et canonis. servorum Dei, lib. 4, parte 2, cap. 17* : « *Postremò asserimus,* « *apostolicam sedem non judicare inconcessæ et* « *certissimæ veritatis esse, quæcunque in Mar-* « *tyrologio romano inserta sunt.* »

16 SEPTEMBRE.

LES SAINTES ROSWINDE, VIERGE; EUGÉNIE, ABBESSE DE HOHENBOURG; GUNDELINDE ET EIMHILDE, ABBESSES DE NIEDERMUNSTER.

(Voyez GUEBWILLER, *Leben Sct. Odilien, p.* 60; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, liv. 4, p. 341, 359 et suiv.)

8.e SIÈCLE.

S.e Roswinde était la dernière des filles du duc Adalric, et sœur de S.e Odile. L'exemple de l'abnégation et du mépris du monde, que donnait alors la fondatrice de Hohenbourg, avait engagé Roswinde à renoncer aux biens de la terre, et elle résolut d'imiter sa pieuse sœur, en se consacrant à Dieu dans le même monastère. La piété et la vertu l'unissaient à Odile plus que les liens du sang, et les deux sœurs rivalisaient entre elles de zèle et d'amour de Dieu. L'histoire ne nous a pas conservé de détails particuliers sur cette vertueuse fille; nous savons seulement qu'à sa mort on lui donna le nom de sainte. Son nom se trouve inscrit dans les anciennes

litanies qu'on chantait autrefois dans le diocèse de Strasbourg. On en faisait aussi la fête à Hohenbourg et à Niedermunster : son corps fut enterré à Hohenbourg, dans la chapelle de Saint-Pierre, à côté de l'autel, où on le trouva en 1663.

Après la mort de S.^e Odile, qui gouverna les deux monastères qu'elle avait fondés, les chanoinesses élurent, pour lui succéder dans l'administration, ses deux nièces Eugénie et Gundelinde, filles d'Adalbert, duc d'Alsace. Eugénie fut nommée abbesse de Hohenbourg, et Gundelinde de Niedermunster. Eugénie marcha avec courage sur les traces de sa tante, maintint la régularité et la discipline, et donna, comme Odile, l'exemple de toutes les vertus à sa sainte communauté. L'esprit de la pieuse fondatrice régnait dans ces deux maisons, et c'était sans doute un spectacle bien édifiant pour la basse Alsace, que de voir de jeunes vierges, issues des premières familles du pays, renoncer aux douceurs d'une vie commode et agréable, pour aller se consacrer aux pratiques de la pénitence.

Eugénie gouverna son monastère pendant quinze ans, et fut aussi comptée au nombre des saintes. On déposa son corps dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, près du tombeau de S.^e Odile : ses reliques furent conservées dans cet endroit jusqu'à la guerre des Suédois. Ces fanatiques ouvrirent alors son tombeau, dispersèrent ses ossements, et, depuis ce temps, on n'a

pu en conserver que quelques parties dans les églises d'Obernai et de Willgottheim.

Gundelinde, sœur d'Eugénie, conserva aussi, parmi ses religieuses de Niedermunster, l'esprit de sa bienheureuse tante, et fut, pendant toute sa vie, le modèle de sa communauté. Comme son monastère était situé près de l'hospice de Saint-Nicolas, elle eut grand soin de remplir l'intention de la fondatrice, et se montra, dans toutes les occasions, la mère des pauvres et des malheureux. Après sa mort, elle fut placée au rang des saints, ainsi qu'Eimhilde, qui lui succéda. Le nom de Gundelinde est inséré dans les anciennes litanies du diocèse, et on voit, par un diplôme que l'empereur S. Henri accorda en 1017 à l'abbaye de Niedermunster, que l'église de ce monastère était dédiée à cette époque en l'honneur de la sainte Vierge et de S.[e] Gundelinde. Les reliques de ces deux vénérables abbesses étaient placées sur le grand-autel de l'église de Niedermunster, d'où elles parvinrent dans celle du village de Saint-Nabor. Ce village reçut, au temps de S.[e] Odile, qui en parle dans son testament, le nom qu'il porte. Plus tard, S. Chrodegand, évêque de Metz, y déposa une partie des reliques de ce saint martyr, qu'il venait d'apporter de Rome[1]. Le même prélat apporta aussi le corps de S. Gorgon, en l'honneur duquel on construisit

---

1 Jean Schuttenheimer était curé de Saint-Nabor à la fin du seizième siècle. Nous lui devons des remarques très-judicieuses sur la Vie de S.[e] Odile, publiée en 1521 par Jérôme Gebwiller.

d'abord une chapelle, sur le penchant de la montagne de Sainte-Odile. Cette chapelle fut convertie en prieuré, pendant le douzième siècle, pour des chanoines de l'ordre des Prémontrés, qui vinrent d'Étival s'y établir, et qui desservirent le monastère de Hohenbourg.

18 SEPTEMBRE.

S.e RICHARDE, IMPÉRATRICE ET FONDATRICE DE L'ABBAYE D'ANDLAU. (*Richardis.*)

(Voyez sa Vie, publiée à Nancy en 1678 par AUBERTIN, prieur d'Étival, et dédiée à François de Lorraine, évêque de Verdun et grand-doyen du grand-chapitre de Strasbourg; GUILLIMANN, *de episc. Argent.*; RADER, *Bavaria sancta, tom.* 3; les Bollandistes, *tom.* 5, *sept.*, *pag.* 793; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, tom. 2, pag. 225 et suiv.)

L'AN 893 OU 894.

S.e Richarde était fille d'Erchangier, comte du Nordgau ou de la basse Alsace, comme elle nous l'apprend elle-même dans le diplôme de la fondation de l'abbaye d'Andlau. C'est donc une erreur que de prétendre qu'elle descendait d'un comte écossais. L'opinion de ceux qui avancent que Richarde était issue du sang d'Attich, est bien plus probable; d'autant plus que le père et la mère de la sainte avaient été enterrés à Hohenbourg et que leurs ossements furent transportés par leur pieuse fille à l'abbaye d'Andlau. L'histoire ne parle point des premières années de Richarde; mais il paraît que ses parents lui

donnèrent une belle éducation, ce qui, joint aux qualités dont la nature l'avait douée, la fit rechercher en mariage par Charles le Gros, fils de Louis le Germanique. Ce prince contracta cette alliance avec elle en 862, du vivant même de son père, Louis le Germanique, et reçut dans son épouse un trésor dont il ne savait pas apprécier tout le mérite. En 876 mourut Louis le Germanique, et son royaume fut partagé entre ses trois fils : Charles eut en partage l'Alsace, le Brisgau, la Souabe et plusieurs villes de la Lorraine. Il se fit d'abord chérir dans ces pays par la sagesse de son administration, et les peuples furent heureux tant qu'il suivit les conseils de sa sainte épouse; Richarde, de son côté, ne contribua pas peu à la prospérité publique, par sa ferveur, les beaux exemples qu'elle donnait, sa munificence envers les églises, et surtout par les immenses charités qu'elle versait dans le sein des pauvres. Charles, qui l'estimait singulièrement, lui accorda les revenus de plusieurs monastères : l'histoire parle d'une abbaye de religieuses située à Pavie, de celles de Seckingen et de Zurich en Suisse, et du monastère d'Étival en Lorraine.

Richarde ne se servait de l'influence qu'elle exerçait sur le cœur de son époux, que pour procurer le bonheur des peuples et faire prospérer la religion. Le plus beau monument de son zèle, dans notre province, c'est, sans contredit, la fondation de l'abbaye d'Éléon ou d'Andlau, dans une charmante contrée, entre

Colmar et Strasbourg, à trois lieues de Sélestat, au pied des Vosges. Cette abbaye, fondée vers l'an 880, pour des chanoinesses, fut richement dotée par la sainte impératrice, qui en dressa elle-même les statuts et les soumit au pape Jean VIII [1]. Ce pontife adressa, vers l'an 881, un bref à Richarde, dans lequel il fait l'éloge de ses vertus, et la prie d'engager son époux à envoyer des secours en Italie pour combattre les Sarrasins, qui ravageaient alors ce pays.[2]

Richarde se rendit un jour à l'abbaye d'Ébersmunster. La piété des religieux l'édifia au point qu'elle leur fit don de plusieurs de ses domaines situés dans les environs, avec la dîme du village de Sigolsheim, dont on prétend qu'elle fit bâtir l'église qu'on voit encore de nos jours.

Lors de la mort de Carloman, ses deux frères partagèrent ses États, et Charles le Gros eut l'Italie, dont il prit de suite possession. Il se rendit alors à Rome avec son épouse, et reçut,

---

1 On peut lire ces statuts à la note H.

2 On raconte que Richarde, cherchant un lieu pour fonder le monastère, alla prier sur le tombeau de S.^e Odile, et fut engagée par elle à choisir dans la vallée d'Andlau, qui lui appartenait, l'endroit où elle verrait un ours gratter la terre. Le trou que ces animaux doivent avoir fait, est marqué jusqu'à ce jour dans la chapelle souterraine par une ouverture circulaire, à laquelle s'est rattachée depuis la croyance d'une guérison miraculeuse des maux de jambes. Pour conserver le souvenir de cette origine de l'abbaye, on y nourrissait autrefois un ours; mais un enfant ayant été dévoré par cet animal, on le remplaça par un ours assez mal sculpté en pierre, et que l'on voit encore derrière la porte de l'église.

le jour de Noël l'an 880, la couronne impériale des mains du souverain pontife. La mort enleva de même, en 882, le roi Louis, et Charles le Gros se vit ainsi en possession de tous les États qu'avait possédés son père. Tout cédait à ses désirs en Allemagne; mais Hugues dit le Bâtard, fils de Lothaire II[1] et de Waldrade sa concubine, réclama l'Alsace et la Lorraine, qu'il prétendait lui avoir été données par son père. Il se présenta en effet à la tête d'une armée et s'empara de plusieurs châteaux forts situés en Lorraine. Quoique Charles le battît en plusieurs rencontres, ce monarque le laissa néanmoins en possession de la Lorraine, et lui accorda même la jouissance des revenus de plusieurs abbayes, espérant le satisfaire; mais Hugues, qui était d'un caractère turbulent, et poussé d'ailleurs par l'ambition, s'associa aux Normands, qui venaient de ravager une partie de la France et de l'Allemagne, et qui avaient presque détruit les villes d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, de Trèves, et pillé une infinité de monastères. Charles se réveilla enfin de sa léthargie et prit des mesures pour s'opposer à ses ennemis : mais il changea tout à coup, et au lieu de les attaquer, il fit avec eux une paix honteuse. Leur roi Godefroi embrassa le christianisme et reçut en mariage Giselle, sœur de

---

1 Ce Lothaire II était fils de Lothaire I.er, qui avait levé l'étendard de la révolte contre son père Louis le Débonnaire.

Hugues, et issue, comme lui, du commerce illégitime de Lothaire et de Waldrade.

A cette occasion Charles céda à Hugues les revenus de l'évêché de Metz : mais ce perfide comte ne fut pas encore satisfait; il s'avisa de prendre des mesures pour recouvrer le royaume de son père et noua des intrigues avec les grands de l'Empire, qui étaient mécontents de Charles. Celui-ci assembla, en 884, à Colmar, les principaux seigneurs de son empire, et conféra avec eux sur les mesures à prendre afin de résister aux incursions des Normands et aux intrigues de Hugues. Il fut conclu que plusieurs évêques, abbés et seigneurs prendraient les armes; mais au lieu de recourir ainsi à des voies de légitime défense, Charles fit assassiner en secret son ennemi le roi des Normands; Hugues fut de même attiré à une conférence à Gondreville: il s'y rendit, fut arrêté et on lui creva les yeux, après quoi on l'envoya au monastère de Saint-Gal, où il resta quelque temps; puis il fut ramené dans son pays et relégué dans un autre monastère, où il mourut bientôt après.

Richarde ne put voir ces atrocités sans en faire de vifs reproches à son époux. La religion, l'humanité, l'intérêt de l'État, tout, enfin, réclamait contre une conduite aussi indigne, non-seulement d'un grand monarque, mais même du dernier de ses sujets. La pieuse impératrice crut qu'il était de son devoir de rappeler son époux à des sentiments plus humains et plus conformes à une

saine politique; malheureusement elle n'y réussit pas tout à fait.

Charles ne régnait plus que par la terreur; de vils flatteurs ne manquaient pourtant pas de lui parler en termes pompeux de la prospérité de son empire et du bonheur de ses peuples, tandis que ceux-ci s'éloignaient de lui toujours davantage; lorsque des députés vinrent lui offrir la couronne du royaume de France, qui était échue à Charles le Simple, mais que les Français en privèrent, parce que le monarque allemand leur parut plus digne de la porter et plus capable de résister aux Normands, Charles reçut ces députés avec une satisfaction qu'il serait difficile à décrire, et parut être au comble de ses vœux, en réunissant ainsi sur sa tête la vaste monarchie de son illustre bisaïeul; mais Charlemagne était homme de génie et doué du courage nécessaire pour porter le poids d'une monarchie si étendue, tandis que Charles le Gros n'avait plus, depuis quelque temps, que le nom d'empereur, et songeait peu à gouverner en effet. Les Normands, qui connaissaient l'homme qu'ils avaient à combattre, s'avancèrent avec une flotte nombreuse, remontèrent la Seine et assiégèrent Paris. Charles envoya une puissante armée contre eux, mais au moment où l'on croyait que le monarque allait faire des prodiges de valeur, il conclut une paix honteuse avec eux, leur permit de rester en France, et, couvert du mépris public, il retourna dans ses domaines d'Alsace, où il ne fit plus que

languir, abandonnant le gouvernement de ses États à Luitward, évêque de Verceil en Italie. Richarde chercha à tirer son époux de cette sombre mélancolie dans laquelle il était plongé. Depuis vingt-cinq ans qu'ils étaient unis par les liens du mariage, ils avaient vécu dans la continence, et leur union n'avait jamais été troublée, lorsque la sainte princesse fut accusée d'entretenir un commerce adultère avec l'évêque de Verceil, archichancelier et premier ministre de Charles. Voici ce qui donna lieu à cette infâme calomnie : l'auteur anonyme d'une Vie de S.e Richarde, imprimée en 1660, nous apprend que cette princesse fit un voyage dans la Palestine et reçut, en passant par Constantinople, de l'empereur Léon VI, surnommé le Sage, le corps de S. Lazare[1], évêque de l'île de Chypre, ainsi qu'une croix magnifique enrichie de diamants et de plusieurs parcelles de la vraie croix, que lui donna l'évêque de l'île. A son retour en Alsace, Richarde fit don de cette croix à l'évêque de Verceil, qui la suspendit à son cou. Aubertin ajoute (dans la Vie de S.e Richarde, pag. 33), qu'un des courtisans vit un jour la pieuse impératrice baiser respectueusement cette croix, que Luitward portait à son cou, et qu'aussitôt on répandit le bruit que Richarde avait embrassé

1 On voyait en effet à l'abbaye d'Andlau le corps d'un S. Lazare, et les chanoinesses faisaient commémoraison de sa translation.

le prélat lui-même[1]. Ce fait, joint aux fréquents entretiens de l'impératrice avec Luitward, relatifs aux affaires du gouvernement, confirmait les soupçons que l'on se plaisait à répandre sur la vertu des deux personnages, et la perte de l'un dut nécessairement entraîner celle de l'autre.

Le nom de Luitward a été flétri d'une manière odieuse par quelques historiens. Ils ne voient en lui qu'un traître qui, gagné par l'argent des Normands, avait engagé son maître à faire deux fois une paix indigne de lui avec ces barbares. Il était, selon les mêmes auteurs, de basse extraction, n'était parvenu à la dignité qu'il possédait, que par des cabales, avait abusé horriblement de la confiance du monarque, et méritait, disait-on, qu'on l'appelât du nom que les saintes Écritures donnent à Aman. De plus, il doit avoir été un tyran, qui força les seigneurs italiens et allemands à épouser des personnes de sa famille, et qui doit même avoir tiré une jeune princesse de la famille impériale du monastère où elle était renfermée, pour en faire l'épouse de son neveu. Il était en outre un hérétique, qui niait l'incarnation du Verbe éternel, et plusieurs autres points de la doctrine chrétienne.

On aperçoit facilement que ce tableau est trop chargé, et qu'à force de déclamer contre Luitward, ses ennemis ont plutôt prouvé qu'il était

---

1 On conserva longtemps cette croix à l'abbaye d'Andlau, et elle n'en fut distraite qu'en 1540.

un grand homme, mais dont on avait juré la perte, parce qu'il était trop puissant et qu'il gouvernait presque seul un vaste empire.

Charles n'était plus qu'une ombre; ses facultés intellectuelles se dérangeaient avec sa santé, et les mécontents profitèrent de sa faiblesse pour l'aigrir contre le premier ministre et son épouse. Hors d'état d'approfondir ces bruits, il accueillit les rapports des méchants en renvoyant de la cour l'évêque de Verceil; quant à Richarde, elle fut obligée de comparaître devant une assemblée générale des évêques et des grands du royaume, où le monarque lui déclara, qu'ayant vécu dans une continence parfaite avec elle, il ne pouvait, d'après les accusations formées contre elle, se dispenser de la répudier. L'impératrice convint du premier article, mais elle protesta hautement de sa fidélité à son époux et prit Dieu à témoin de son innocence : cette belle âme ne put souffrir l'injuste accusation qui flétrissait sa réputation; elle osa offrir elle-même de prouver son innocence et sa virginité par toutes les épreuves qu'on voudrait lui faire subir, ou par le duel, en présentant un champion qui combattrait pour elle en champ clos, ou par l'épreuve de l'eau ou du feu.

Tout cela se passa en Alsace, au palais de Kirchheim, à trois lieues de Strasbourg. L'histoire ne nous dit pas si Richarde subit effectivement les épreuves dont il vient d'être question : le récit des annalistes auxquels nous empruntons tous

ces détails, fait même juger que Charles le Gros n'exigea pas l'exécution de la preuve. Ces auteurs disent qu'il répudia son épouse, ce qu'il n'aurait pu faire facilement, si Richarde avait prouvé son innocence par l'épreuve qu'elle s'était offerte de subir. Sigebert de Gemblours, qui écrivait au commencement du douzième siècle, et qui parle aussi du divorce de Charles le Gros et de la chasteté de Richarde, ne dit pas un mot de l'épreuve à laquelle elle doit avoir été soumise. Les écrivains modernes ont été plus hardis : Delrio (*in disquisitionibus magicis, lib.* 4, *cap.* 4), assure que cette impératrice prouva sa virginité, en touchant et portant un fer chaud; Kœnigshoven, dans sa Chronique (*apud Schilterum*, chap. II, §. 151; et chap. V, §. 59), rapporte que Richarde marcha pieds nus sur des charbons allumés, ayant sur le corps une chemise enduite de cire, à laquelle on mit le feu de quatre côtés à la fois. Il ajoute que les flammes ne firent aucun mal à la sainte, et que toute l'assemblée reconnut son innocence. Ce miracle, relaté dans la Chronique de cet auteur, se trouve dans les leçons et les antiennes des bréviaires de Strasbourg, imprimés en 1489 et 1511. Les chanoinesses d'Andlau avaient conservé la même tradition, et on voyait encore, avant la révolution, plusieurs tableaux dans cette abbaye, qui représentaient S.^e Richarde faisant l'épreuve du feu.

Il est peu de princesses aussi malheureuses que

Richarde, si toutefois on peut l'être avec autant de vertu. Répudiée par son époux, quoique innocente, elle se retira dans l'abbaye d'Andlau : là, s'élevant au-dessus de sa mauvaise fortune, elle passa le reste de sa vie dans les exercices de la piété ; elle combla de ses bienfaits les chanoinesses qui y vivaient, et les édifia par ses exemples : elle trouva dans cette retraite ce qu'elle n'avait pu trouver dans le monde, le repos, la paix, le bonheur et le prix de l'innocence persécutée. Jamais elle ne regretta le trône dont elle avait été précipitée si injustement, ni ces honneurs du monde après lesquels courent tant d'insensés. Devenue indifférente pour tout ce qui n'était pas Dieu, elle tourna vers la piété cette sensibilité que lui avait donnée la nature, et soigna de ses mains l'indigence. Elle consacra à la lecture et à la poésie les moments que lui laissaient la prière et le soin des malheureux, et ne cessa de remercier la Providence de l'avoir conduite au port du salut, où elle pouvait goûter des douceurs qu'elle n'avait jamais goûtées dans le monde.[1]

Plusieurs auteurs prétendent que Richarde fut la première abbesse de ce monastère ; mais ceci

---

1 De Ruyr, chanoine et chantre de l'église de Saint-Dié, nous a conservé quelques vers qu'il attribue à la sainte.

Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capesso meis.
Despectis mundi regnis, cœlestia curans,
Perrexi ad tutum divite mente scopum.

paraît contredit par les statuts qu'elle donna : car elle ne s'arroge nulle part le titre d'abbesse ou de supérieure. Il paraît même, d'après plusieurs chartes de donations de Louis l'Enfant, roi de Germanie, fils de l'empereur Arnoul, et celles de Charles le Simple, roi de France, que la première abbesse d'Andlau a été Rutrude, nièce de S.e Richarde. Il n'est pas plus prouvé que la pieuse princesse ait fait des vœux; car elle est toujours nommée fondatrice de la maison et ne porte nulle part le titre de chanoinesse ou de religieuse; d'ailleurs on ne faisait point de vœux à Andlau, puisque les chanoinesses avaient la liberté de quitter l'abbaye et de se marier.

Richarde survécut à son malheureux époux; car il est certain qu'elle vivait encore dans les premières années du règne de l'empereur Arnoul et de l'épiscopat de Baldram, évêque de Strasbourg[1]. L'année de sa mort est incertaine, et l'opinion la plus probable est qu'elle termina sa sainte carrière le 18 septembre 893 ou 894. Elle mourut à Andlau et fut enterrée dans une chapelle contiguë au cloître de l'église abbatiale. L'évêque de Strasbourg fit la cérémonie de ses

1 Charles le Gros, privé du trône par les grands de l'Empire, abandonné de tout le monde, et ayant à peine un domestique pour le servir, mourut le 12 ou le 13 janvier 888, étranglé, selon quelques historiens, par ceux qui l'approchaient. Ce malheureux prince éprouva pendant sa vie les plus grandes faveurs et les plus grandes disgrâces de la fortune.

obsèques. Dieu attesta la sainteté de sa servante par un grand nombre de miracles qui s'opérèrent à son tombeau, et l'Église lui rendit un témoignage éclatant en la mettant au nombre des saints. Le pape S. Léon IX, au retour d'un concile tenu à Mayence au mois d'octobre 1049, se rendit à l'abbaye d'Andlau, où il consacra la nouvelle église que l'abbesse Mathilde, sœur de l'empereur Conrad le Salique, venait de faire construire. L'annaliste saxon (*apud Eccardum, in corpore historico medii ævi*, tom. I.er, pag. 48) assure que ce pape leva de terre le corps de l'impératrice Richarde, pour l'exposer à la vénération des fidèles. C'était alors la manière de canoniser les saints. Il fit ensuite transporter les reliques derrière le maître-autel, et les enferma dans une belle châsse ornée de décorations gothiques et de bas-reliefs, qui ont été mutilés pendant la révolution. On voit encore dans une chapelle latérale l'antique cercueil dans lequel S.e Richarde fut inhumée. S. Léon composa aussi en son honneur des hymnes et des antiennes, ce qui s'accorde avec ce que nous avons dit dans la Vie de ce saint pape, que l'on a toujours cité comme ayant été très-habile dans la poésie et la musique.

Depuis ce temps, le nom de S.e Richarde a été inscrit dans les martyrologes, et son office a été inséré dans les anciens bréviaires de Strasbourg. Cette impératrice est honorée dans ce diocèse comme vierge, parce qu'elle conserva sa virginité

pendant le temps qu'elle fut mariée à Charles le Gros[1]. L'évêque Robert de Bavière donna en 1469 un mandement qui ordonna à toutes les églises et aux habitants d'Andlau, de fêter le jour de Sainte-Richarde.

L'abbaye d'Étival, longtemps soumise à celle d'Andlau, obtint le chef de la sainte : il fut enfermé dans une châsse ornée d'or et de pierreries. Le monastère d'Andlau fut gouverné par des abbesses également sages et instruites, qui eurent le titre de princesses, depuis le milieu du quatorzième siècle. On ne choisit dès lors pour cette dignité que des dames des premières familles de l'Alsace et des provinces voisines. L'esprit de la sainte fondatrice s'est conservé parmi ses pieuses filles, et Andlau n'a jamais eu à gémir sur les désordres qu'on a vu régner dans les monastères de Hohenbourg et d'Erstein, puisque la première de ces maisons finit par déserter la foi catholique, et que l'autre fut supprimée à cause des scandales qui y régnaient. Cet illustre chapitre, si longtemps l'asile de la vertu et de la noblesse, fut toujours l'ornement et le modèle de notre province, par la piété des chanoinesses, et il a subsisté, jusqu'au moment de sa suppression lors de la révolution, dans l'éclat de son

---

1 Voici l'oraison qu'on disait anciennement le jour de sa fête : *Deus, qui sine professione virginitatis beatam Richardem virginem conservasti, da ut transgressoribus nobis obtineat apud te veniam quæ a te sub nomine conjugali promeruit coronam virginitatis. Per dominum.*

origine et dans la régularité de son institution primitive.

L'église qu'on voit de nos jours à Andlau n'est plus qu'une partie de celle que consacra S. Léon IX; car elle fut, en grande partie, renouvelée vers l'an 1701. Ce qui reste de l'ancienne église construite par l'abbesse Mathilde, est fort remarquable par les sculptures bizarres qu'on y voit.

A une petite distance d'Andlau on voit Ittenwiller, ancien monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fondé en 1237 par Conrad, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, pour le repos de l'âme de son père Truther et de sa mère Berthe : l'église fut dédiée à S.[e] Christine. Cette petite collégiale a subi plusieurs mutations : elle fut unie, en 1454, au chapitre de Saint-Arbogaste, construit près de l'Ill, hors des murs de Strasbourg; l'évêque Robert, qui avait fait cette réunion, la rompit quelque temps après, du consentement de son chapitre, et attacha Ittenwiller au monastère de Truttenhausen; il l'en sépara dans la suite pour en faire un prieuré, qu'il exempta de toutes sortes de charges et de contributions : ce prieuré a subsisté jusqu'aux troubles de la réforme.

Dans les mêmes environs une chapelle et une ferme ont conservé le nom de Baumgarten, restes d'une ancienne abbaye de l'ordre de Citeaux, fondée, selon l'opinion la plus probable, en 1125, par Cunon, évêque de Strasbourg, et par la no-

blesse de cette ville. Cette abbaye fut confirmée par une bulle du pape Célestin, en 1195. En 1487 l'abbé de Baumgarten fut chargé par un chapitre général de son ordre, de corriger et de faire imprimer le Missel de Citeaux. L'abbaye de Baumgarten fut détruite par les rustauds d'Alsace en 1525, et plus tard on démolit les bâtiments pour servir à fortifier Benfeld contre les Suédois; ses revenus furent réunis à la mense épiscopale de Strasbourg. On invoque dans la chapelle, qui existe encore, les quatorze saints connus sous le nom d'*auxiliateurs*.

Nous ne devons pas passer sous silence l'ancienne abbaye de Hugshofen (Honcourt), située dans le val et auprès de Villé. Il n'est pas facile de marquer la date précise de sa fondation. Les Annales de Colmar disent que Werner, comte d'Ortenberg, en fut le fondateur; Albert de Strasbourg, au contraire, prétend qu'elle a été bâtie par deux seigneurs d'Hurmingen, qui la destinèrent aux religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Cet auteur ajoute, que ces seigneurs obtinrent du pape Sixte IV l'exemption pour ce monastère de toute contribution, à l'exception d'une petite redevance envers la cour de Rome; et qu'ensuite le comte Albert donna à Rodolphe de Habsbourg cette abbaye pour la dot de sa sœur. Mais il y a erreur ici : car le pape Sixte IV, qui aurait accordé des grâces à Hugshofen, n'a occupé le saint-siége qu'environ deux cents ans après le mariage de Rodolphe; il faudra donc remonter

jusqu'à Sixte III, c'est-à-dire, jusqu'au milieu du cinquième siècle : or certainement vers l'an 450 il ne s'agissait ni de l'ordre de Saint-Benoît, ni de la maison d'Hurmingen en Alsace.

Cette abbaye s'est distinguée fort longtemps par sa régularité, et au rapport de la Chronique d'Ébersmunster, l'évêque de Strasbourg Henri II, voyant que cette dernière abbaye était réduite à une extrême indigence et que la discipline y était éteinte, y envoya Werner, abbé de Hugshofen, pour y remettre l'ordre et l'abondance. Cette abbaye fut dévastée pendant la guerre des rustauds en Alsace, et ses biens vendus à l'abbaye d'Andlau, par Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg. Il en est resté, jusqu'en 1782, une église bâtie en forme de rotonde, et dont la coupole reposait sur dix colonnes fort élégantes. Elle passait pour un temple païen; mais, selon les Annales de Colmar, elle a été construite en 1186 et réparée plus tard. L'abbesse d'Andlau a fait démolir ce monument curieux et remplacer par une chapelle très-ordinaire.

---

18 SEPTEMBRE.

S. DIZIER, ÉVÊQUE DE RENNES, ET S. RAINFROI, MARTYRS. (*Desiderius* et *Renofridus.*)

(Voyez les actes de ces saints, qui paraissent avoir été confectionnés à la fin du 8.e siècle, *apud Bolland.*, *tom.* 5, *sept.*, *pag.* 789, avec les annotations du père Stilting; MARTENNE, Anecdotes, tom. 3, pag. 1569; Histoire de l'Église gallicane.)

VERS LA FIN DU 7.e SIÈCLE.

S. Dizier ou Didier (*Desiderius*) était d'origine française, et reçut de ses parents une éducation chrétienne. Comme il annonçait d'heureuses dispositions, on lui fit faire ses études, et il s'acquit en peu de temps l'estime et l'amitié de ses maîtres. Il embrassa l'état ecclésiastique et devint évêque de Rennes en Bretagne. Il sanctifia son épiscopat par une vie fort pieuse, pratiqua des jeûnes et d'autres austérités, ainsi que toutes les œuvres de miséricorde que le christianisme recommande aux fidèles. Il pardonna généreusement à plusieurs malfaiteurs qui avaient cherché à lui nuire, et trouva même l'occasion de leur faire du bien. Il était le père des pauvres, et son palais était devenu l'asile des malheureux. Après avoir ainsi édifié pendant plusieurs années son troupeau, il entreprit de faire le voyage de Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, afin de fortifier sa foi à la vue de la ville éternelle qui renferme tant d'objets vénérables et faits pour toucher des cœurs chrétiens. Un

saint diacre, nommé Rainfroi, l'accompagna avec plusieurs autres fidèles de son diocèse; mais ces derniers tombèrent malades à leur retour de Rome, et moururent en chemin.

Dizier revint par la Suisse pour regagner sa patrie. Il arriva dans le pays de Bade, où il apprit qu'un évêque des environs avait enseigné des erreurs à son peuple. L'histoire ne nous dit pas quel fut ce prélat, ni quel siége il occupait. S. Dizier ramena donc le peuple à la vraie foi, et repartit pour se rendre dans son diocèse. Il s'arrêta un jour près d'une petite église bâtie sur une montagne, à une lieue de Delle et à quatre de Belfort : il y célébra les saints mystères et adressa une exhortation au peuple, puis continua sa route. Mais quelques scélérats le poursuivirent et espérant trouver beaucoup d'argent sur lui, ils l'assassinèrent avec le diacre qui l'accompagnait. Cette mort arriva le 18 septembre vers la fin du septième siècle. Leurs corps furent enterrés d'abord à côté de la petite église de Saint-Martin; mais on construisit presque aussitôt une église assez considérable à l'endroit même où fut commis le crime et où repose depuis le corps de S. Dizier, dans un tombeau érigé à l'entrée du chœur. Il est déjà question de cette église dans la charte de donation que le comte Éberhard d'Égisheim fit, en 728, à l'abbaye de Murbach, qu'il venait de fonder; cette charte dit : « *Datira, cum basilicâ, ubi sanctus Desiderius in corpore quiescit, vel quod ad ipsam Ec-*

clesiam aspicere videtur.» Cette charte nous apprend que Delle et l'église dédiée à S. Dizier furent cédées par le comte Éberhard à l'abbaye de Murbach, et qu'à l'époque de cette donation, l'église de Saint-Dizier était déjà importante, puisque l'auteur la qualifia de *basilica.* Nous n'osons cependant affirmer que l'église de nos jours soit la même que celle dont il est fait mention au huitième siècle; mais si elle ne remonte pas jusqu'à cette époque, elle ne lui est pas de beaucoup postérieure, car elle porte les caractères d'une très-haute antiquité. Elle est divisée en trois nefs, et enfoncée en terre; le clocher n'est pas plus élevé que l'église même, ce qui est assez le genre de bâtir du dixième siècle. Cette église a toujours été fréquentée par les fidèles, qui s'y rendent de la Suisse même pour implorer la puissante protection du saint martyr. Elle fut desservie longtemps par les moines de Murbach, pour lesquels on avait construit un petit prieuré qui y était attenant, mais qui fut démoli lorsque l'église devint paroisse. On y conduit encore ceux qui sont atteints d'aliénation mentale. On faisait autrefois la fête de S. Dizier et de S. Rainfroi à Murbach, comme il est marqué dans le Martyrologe de cette abbaye, conservé par Martenne dans le tome III de ses Anecdotes.

On voit à quelque distance de la route de Delle à Belfort, au village de Froide-Fontaine, l'ancien prieuré de bénédictins qu'Ermentrude,

fille de Guillaume, comte de Bourgogne, soumit en 1105 à l'abbaye de Cluny. Cette maison parvint pendant le dix-septième siècle aux jésuites d'Ensisheim et de ceux-ci au collége de Colmar, ainsi que l'abbaye du Val-Dieu, dans le village du même nom, entre Belfort et Dannemarie, fondée en 1245 par Thiébaud, comte de Ferrette.

Châtenois, sur la route de Montbéliard, possédait autrefois un prieuré de l'ordre de Saint-Augustin, qui fut réuni en 1453 à l'église collégiale de Saint-Maimbœuf de cette dernière ville.

A une lieue de Belfort, entre Danjoutin et Bavilliers, on voyait le préceptorat de Froideval, qui dépendait de la commanderie de Saint-Antoine d'Isenheim.

Giromagny renfermait de même une maison du tiers-ordre de Saint-François, qui relevait de celle dite de *Picpus,* située au faubourg Saint-Antoine à Paris, et qui fut construite en 1643.

La ville de Belfort, ancien fief des comtes de Montbéliard, fit partie de la dot que la comtesse Jeanne apporta en mariage à Ulrich, comte de Ferrette, au commencement du quatorzième siècle. Jeanne établit dans cette ville une église collégiale, située dans son origine au pied du château, sur une petite éminence. Cette église, fondée en 1342, était dédiée au martyr S. Christophe. Comme la ville s'étendit par suite des temps, surtout depuis qu'elle fut cédée à la France, on songea à construire une église plus vaste et située dans un endroit plus commode. Ce projet fut

retardé par divers motifs; on mit enfin la main à l'œuvre en 1728, et on commença la construction de la belle église qu'on voit de nos jours: c'est un bâtiment remarquable par sa noble architecture et sa jolie coordonnance; une seule des deux tours qui le décorent, celle du nord, a été achevée. L'ancienne église, appelée Brasse, bâtie sur le cimetière, à un quart de lieue de la ville, est du quatorzième siècle; agrandie à différentes époques, elle servait autrefois de paroisse, lorsque les villages du Valdoye, du Salbert et de Cravanche dépendaient encore de la paroisse de Belfort. Le couvent des capucins, qui sert aujourd'hui d'hôpital militaire, a été construit en 1619.[1]

---

1 Belfort a donné naissance, au dernier siècle, à un ecclésiastique dont le nom mérite d'être transmis à la postérité. François-Félix Pierron y naquit le 17 mai 1725. Il reçut les ordres sacrés sous le titre de bénéfice, comme ayant été nommé chapelain de Notre-Dame de Lorette, chapelle située autrefois sur la route de Giromagny, au faubourg de Brasse, nommé aujourd'hui faubourg de la Porte de France. L'archevêque de Besançon le désigna, peu de temps après son ordination, pour être l'un des directeurs de son séminaire. Il en remplit les fonctions pendant deux ans. Il fut ensuite appelé au vicariat de Belfort, qu'il exerça aussi pendant deux ans, après lesquels il fut nommé curé de Réchésy, canton de Delle, alors du diocèse de Bâle. On le tira de Réchésy, et il fut promu à un canonicat et à la cure de Belfort où il est mort en odeur de sainteté, le 11 décembre 1780, à l'âge de cinquante-cinq ans. Ce digne pasteur était le père et le modèle de son troupeau. Ennemi déclaré du péché, mais ami du pécheur, il reprit avec une sainte liberté ceux qui troublaient l'ordre de sa paroisse et scandalisaient les fidèles par des mœurs

22 SEPTEMBRE.

S. LANDELIN, MARTYR.

(Voyez MARTINUS STEPHAN, *in Historia de vita et martyrio Landelini, anno* 1621 *edita;* l'ancien Martyrologe d'USNARD; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg; le Propre du diocèse de Strasbourg.)

7.ᵉ SIÈCLE.

S. Landelin naquit en Écosse ou en Irlande, îles devenues célèbres par le grand nombre de pieux personnages qui passèrent sur le continent pour annoncer aux peuples la foi de Jésus-Christ ou chercher des endroits pour s'y sanctifier. Ses parents y tenaient un rang distingué, puisque,

---

dissolues. Son zèle lui attira la haine d'un scélérat, dont il avait traversé la vie criminelle en arrachant à ses fureurs l'objet de sa passion. Ce malheureux s'en vengea d'une manière atroce, en lui assénant plusieurs coups violents. Pierron ne voulut jamais nommer son ennemi, et imitant l'exemple de son divin maître, il lui pardonna généreusement. Ce saint prêtre fut enterré au milieu d'un concours immense de fidèles, dans le cimetière du village de Valdoye, dont il avait fait construire l'église.

Jean-Baptiste Durosoy naquit à Belfort le 10 février 1726, entra chez les jésuites, et devint docteur et professeur de théologie, conseiller ecclésiastique de S. A. M.gr le prince-évêque de Bâle. Nous avons de lui un ouvrage intitulé : *Philosophie sociale*, qui a été imprimé à Paris en 1783. Cet estimable ecclésiastique joignit à une immense érudition une grande humilité. Il mourut à Belfort le 22 avril 1804.

Schuler, prêtre très-instruit, et auteur d'un poëme sur Tobie et de plusieurs autres productions littéraires, avait de même vu le jour à Belfort: il mourut bibliothécaire du séminaire de Heidelberg en 1812.

d'après l'histoire et la tradition d'Ettenheim-munster, ils tiraient leur origine des anciens rois du pays. Entraîné par un saint zèle, Landelin vint en Alsace, puis, passant le Rhin, il alla se fixer dans cette partie du diocèse de Strasbourg qui était alors située sur les confins du Brisgau, appelée *Ortenau,* et qui appartient de nos jours au diocèse de Fribourg. Cette contrée n'était alors qu'un affreux désert, habité par des voleurs et des assassins.

Landelin s'arrêta quelque temps chez un homme pauvre nommé Édulphe, qui s'était établi dans ce malheureux pays et défrichait quelques terres incultes. Le désir de vivre dans une retraite plus profonde, lui inspira le dessein d'aller plus loin, et il s'enfonça de plus en plus dans les forêts; il trouva enfin un petit vallon, arrosé par une rivière, et il s'y établit pour y louer le Seigneur. L'histoire ne nous dit pas pendant combien de temps il habita ce désert, ni les vertus qu'il y pratiqua; il paraît cependant que sa vie fut bien sainte, puisque Dieu, qui en fut le seul témoin, glorifia lui-même par la suite son digne serviteur.

Landelin fut découvert par le chasseur d'un seigneur des environs : celui-ci le prit pour un des malfaiteurs qui infestaient alors la contrée, et, sans être touché de la candeur et de l'innocence qui étaient peintes dans les traits du saint homme, il l'assassina lâchement et laissa son corps sans lui donner la sépulture.

La femme d'Édulphe, inquiète du sort du

bienheureux serviteur de Dieu, se mit à le chercher dans la forêt, et quelle ne fut pas sa surprise de ne trouver que son cadavre inanimé! Elle l'enterra à une demi-lieue de l'endroit où avait été commis le meurtre. Près de cet endroit se forma depuis le village de Munchweiler, où l'on voit encore de nos jours le sépulcre de S. Landelin, derrière le grand autel de l'église paroissiale. Le lieu de la retraite et du martyre du saint est devenu un pèlerinage, où l'on a construit une église. Dieu illustra le tombeau de Landelin par des miracles, et dès lors une foule de peuples y accourut pour demander des grâces au Seigneur par l'intercession de son serviteur. Plusieurs solitaires s'établirent aux environs, et cette contrée, jadis si redoutée par les crimes qui s'y commettaient, devint un asile où la religion répandit ses plus douces faveurs. Pour favoriser ces heureux commencements, l'évêque Widegerne fonda près du tombeau de S. Landelin un petit monastère qu'il soumit à l'ordre de Saint-Benoît, et auquel il assigna des revenus sur les biens de sa cathédrale. Ce monastère, dont l'église était dédiée en l'honneur de la sainte Vierge, de S. Jean-Baptiste et de l'apôtre S. Pierre, prit le nom de *Cella monachorum,* qu'il communiqua au village; mais ayant été négligé par les successeurs de Widegerne, il fut rétabli par l'évêque Heddon, qui lui donna le nom d'Ettenheimmunster et le transféra depuis Munchweiler dans l'endroit où il a subsisté jusqu'au moment de sa suppression. Ce

monastère faisait partie du territoire de la principauté des évêques de Strasbourg.

Nous ne pouvons pas passer sous silence plusieurs autres abbayes, situées autrefois dans le diocèse de Strasbourg, et dont voici les principales : l'abbaye de Schutteren, fondée, selon l'opinion commune, en 603, en l'honneur de la sainte Vierge, par un prince anglais nommé Offon, de qui elle prit d'abord le nom d'Offonweiler, fut appelée plus tard Schutteren, parce qu'elle était construite sur le ruisseau de ce nom. Dagobert II donna, à la persuasion de S. Arbogaste, vers l'an 674, à cette abbaye la cour seigneuriale de Herlisheim, située dans la haute Alsace, à une lieue de Colmar. Ce monastère en jouit jusqu'en 1414, qu'il la vendit à l'abbaye de Marbach; celle-ci l'échangea contre d'autres biens avec les seigneurs de Hattstadt, et de ceux-ci elle parvint aux barons de Schauenburg. Schutteren devint, par suite des temps, une abbaye riche et puissante. Ses bâtiments, ayant été brûlés en 937, furent rebâtis vers l'an 958; l'église fut consacrée par le célèbre Erchambaud, évêque de Strasbourg. L'empereur S. Henri y séjourna en venant de Bâle, en confirma les priviléges, en fit renouveler les bâtiments et la donna à l'évêché de Bamberg.

L'abbaye de Gengenbach, située près de la rivière de Kintzig, fut fondée vers l'an 730 en l'honneur de la sainte Vierge, par le comte Ruthard, à la sollicitation de S. Firmin. L'empereur S. Henri la donna en 1007 à l'évêché de Bamberg;

elle fut sécularisée en 1523 par le pape Clément VII ; mais la sécularisation n'eut aucun effet, par l'opposition qu'y mirent l'évêque de Strasbourg, Guillaume de Honstein, et le comte de Furstemberg, son avoué.

L'abbaye de Schwartzach, située dans son origine en Alsace, dans une île du Rhin, entre Drusenheim et le Fort-Louis, fut fondée vers l'an 740 par le même comte Ruthard, déjà fondateur de Gengenbach; elle portait d'abord le nom d'*Arnulfoauga*. Son premier abbé fut Saroarde, disciple de S. Pirmin. L'évêque Heddon lui accorda tous les priviléges et exemptions qu'il avait accordés à l'abbaye de Murbach, à l'exception cependant que Heddon défendit à l'évêque d'exiger aucun présent, lorsqu'il serait invité par les religieux de Murbach de conférer les ordres sacrés chez eux, au lieu qu'il ordonna à l'abbé de Schwartzach de donner une crosse et des sandales à l'évêque, pour marque de sa dépendance.

Les premiers moines de Schwartzach étaient des étrangers recommandables par leur ferveur. Cette abbaye fut réduite en cendres en 825; sa situation l'exposait aux ravages du Rhin et aux vexations du comte Ruthelin, dans le territoire duquel elle était située; les paysans des environs, jaloux de ses richesses, ne cessaient de la troubler. L'abbé Widon demanda à l'évêque Bernold la permission de la transférer de l'autre côté du Rhin, et l'empereur Louis le Débonnaire y consentit aussi : cette translation eut lieu en 825;

elle subsista dans ce nouvel emplacement jusqu'en 1224, qu'ayant été de nouveau réduite en cendres, elle fut rebâtie à trois quarts de lieue de là, dans l'endroit où elle existait encore au moment de sa suppression.

L'abbaye de la Toussaint, de l'ordre de Prémontré, fut fondée sous l'évêque Henri II. Elle donna son nom au prieuré situé dans un des faubourgs de la ville de Strasbourg et qui en a dépendu pendant quelque temps.

3 OCTOBRE.

S. LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN ET MARTYR.

(Voyez Mabillon, *Acta bened.*; *tom.* 3; Bouquet, Histoire française, t. 2; une ancienne Charte du 9.e siècle, et tirée des archives de Murbach; Duchêsne, *Histor. Franc. coetanei*; Kœnigshofen, *Observat. Schilter., pag.* 508, 511; Laguille, Histoire d'Alsace, tom. 1.er, pag. 75.)

L'AN 678.

S. Léger, nommé aussi Ludger et Leutgar, naquit vers l'an 616. Il était fils d'un seigneur français et de la vertueuse Sigrade, qui mourut en odeur de sainteté dans le monastère de Notre-Dame de Soissons, et qui avait pour sœur Béreswinde, mère de S.e Odile. Léger fut conduit fort jeune encore à la cour de Clotaire II, qui avait réuni en 614 toute la monarchie française sous sa domination; mais comme ce prince désirait que le jeune homme reçût une éducation conforme à sa naissance, il permit à ses parents de le confier à Didon, évêque de Poitiers, son

oncle maternel, qui le fit élever dans son palais par un vertueux prêtre. Léger fit des progrès rapides et étonnants dans toutes les sciences, mais particulièrement dans celle des saints, et son oncle, frappé de son mérite extraordinaire, sonda sa vocation, et l'ayant connue, il l'éleva aux ordres sacrés et lui conféra le diaconat, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Le jeune diacre se conduisit dans ces fonctions avec une telle prudence et une telle sagesse, qu'il fit l'admiration de tout le monde et que son oncle crut pouvoir se décharger sur lui d'une partie de l'administration de son diocèse.

Léger répondit à la confiance de Didon et gagna en peu de temps l'amour et l'estime des diocésains au point que l'abbé du monastère de Saint-Maixent étant venu à mourir, il fut nommé pour le remplacer. Le saint fit paraître dans l'administration de cette maison de grandes qualités, et l'on prévit dès lors le zèle et le courage qu'il devait déployer plus tard dans le gouvernement d'un diocèse. En effet, à peine avait-il été pendant six ans abbé de Saint-Maixent, que S.e Bathilde, qui venait d'être nommée régente du royaume au nom de son fils Clotaire III, l'appela, avec S. Éloi de Noyon et S. Ouen de Rouen, pour l'assister dans le gouvernement. Léger augmenta ainsi encore la haute réputation qu'il avait déjà acquise, et en 659 on le nomma évêque d'Autun.

Le diocèse d'Autun était, depuis plusieurs années, sans pasteur et déchiré cruellement par les

fureurs de plusieurs factions. Léger n'en eut pas plus tôt pris en main l'administration, qu'en faisant d'heureux efforts joints à des sacrifices de toute espèce, il parvint à éteindre les haines, à faire cesser les divisions et à ramener la paix. Pour consolider l'œuvre de cette union, il adressa souvent la parole à son clergé et aux fidèles, versa d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, décora les églises, leur procura les vases et les ornements nécessaires. Il fit transférer dans sa cathédrale les reliques de S. Symphorien, martyrisé à Autun vers l'an 178, et y répara avec une grande magnificence le baptistère. Il assembla en 670 un synode dans cette ville, et on y fit plusieurs canons concernant la discipline monastique. Il ordonna aux religieux de vivre selon la règle de S. Benoît, d'exercer l'hospitalité, de travailler en commun pour s'édifier mutuellement par la pratique des vertus, et de ne jamais quitter leurs monastères sans la permission expresse de leur supérieur. Les soins qu'il donna à son diocèse ne l'empêchaient pas de prendre encore part aux affaires de l'État. Ayant appris la mort de Clotaire III, il se rendit promptement à la cour et se déclara pour Childeric, second fils de Clovis II, qui était alors déjà roi d'Austrasie. Une partie de la noblesse, à la tête de laquelle se trouvait Ébroïn, se déclara pour Thierry, frère de Childeric, et Ébroïn le fit proclamer roi; mais Ébroïn, au lieu de chercher à gagner les Français et à les

attacher à Thierry, tint une conduite si odieuse, que l'on se souleva contre lui pour reconnaître Childeric. Ébroïn allait recevoir le châtiment qu'il s'était attiré par ses crimes, mais S. Léger et plusieurs autres prélats intercédèrent pour lui, et le roi se contenta de l'envoyer au monastère de Luxeuil, où il fut rasé; quant à Thierry, on l'enferma dans l'abbaye de Saint-Denys.

Childeric gouverna ses États avec sagesse, et fit le bonheur de ses sujets, tant qu'il suivit les conseils du saint évêque d'Autun; mais sa jeunesse et la fougue de ses passions l'entraînèrent bientôt à de graves désordres. Il s'abandonna aux plaisirs et alla jusqu'à épouser sa propre nièce : comme un autre Jean-Baptiste, Léger lui reprocha cette union, condamnée par les lois de l'Église, et voyant que ses avertissements ne produisaient aucun effet, il condamna publiquement sa conduite; Childeric en fut offensé, et les courtisans profitèrent de cette occasion pour perdre le prélat : Léger fut exilé à Luxeuil, où il trouva Ébroïn, qui lui jura une amitié constante. Après cette action si coupable, Childeric ne garda plus de mesure, et s'étant attiré la haine d'un de ses sujets, qu'il avait fait fouetter publiquement, celui-ci forma une vaste conspiration contre toute la famille royale, et assassina Childeric avec son épouse et son jeune fils Dagobert.

Les seigneurs de la cour rappelèrent alors Dagobert, fils de S. Sigebert, qui avait été exilé en Irlande et élevé par les soins de S. Wilfrid,

évêque d'York. Ce changement subit rendit la liberté à Léger et à Ébroïn : Léger retourna à Autun, où il fut reçu avec les plus grandes marques d'honneur et de joie; Ébroïn, de son côté, irrité de voir Leudèse à la tête des affaires, lui fit ôter la vie par trahison et proclama roi un prétendu fils de Clotaire III, nommé Clovis. Oubliant les serments qu'il avait faits à Léger, de lui être constamment attaché, il envoya une armée en Bourgogne, avec ordre de marcher sur Autun.

Léger prévit l'orage qui allait fondre sur lui; mais comme il ne craignait point la mort et qu'il jugeait sa présence nécessaire à Autun, il se prépara à tout événement, distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et fit son testament; monument de son zèle pastoral et de sa générosité envers les églises. Ayant ordonné un jeûne de trois jours, il fit avec son clergé et les habitants d'Autun une procession générale, dans laquelle on porta la croix et les reliques des saints autour des murailles de la ville : Léger y assista en habit de pénitent et se prosterna à chacune des portes, priant Dieu avec larmes de faire grâce à son troupeau et de décharger sa colère sur le pasteur seul. A l'issue de cette cérémonie, il assembla le peuple dans sa cathédrale et demanda pardon à ceux qu'il pouvait avoir offensés par trop de sévérité, puis leur inspira une vive confiance en Dieu.

Waimer, duc de Champagne, parut bientôt

à la tête d'une nombreuse armée devant Autun, et en commença le siége. Léger, instruit que les ennemis ne cernaient la ville que pour le punir lui-même de son attachement au roi légitime Thierry, leur fit néanmoins demander quelles étaient leurs prétentions. On répondit que la ville eût à se soumettre au roi Clovis III et livrer S. Léger, sans quoi Autun serait détruit de fond en comble. En apprenant cette disposition, le saint prélat déclara publiquement qu'il souffrirait plutôt la mort que de manquer de fidélité à son souverain; ensuite il prit congé de son peuple, reçut la sainte communion et alla se présenter à ses ennemis qui lui crevèrent aussitôt les yeux. Léger récita des prières et des psaumes pendant cette terrible exécution, et donna dans cette occasion l'exemple d'une telle patience, que ses ennemis même furent obligés de l'admirer. Le duc de Champagne emmena le saint prélat avec lui.

Ébroïn commença alors à jouir de son triomphe; mais craignant toujours que l'innocence de Léger ne fût découverte, il le fit conduire secrètement dans un bois pour l'y laisser mourir de faim, faisant publier qu'il s'était noyé en tombant dans un marais. Waimer eut pitié du saint et le fit transporter dans sa maison. Ce seigneur fut si touché de ses discours et de ses exemples, qu'il lui rendit l'argent qu'il avait enlevé de l'église d'Autun et que S. Léger renvoya dans cette ville, pour être distribué aux pauvres; mais le sanguinaire Ébroïn, irrité des ménagements qu'on avait pour Léger,

et jaloux d'ailleurs du trop grand crédit de Waimer, fit mettre à mort ce dernier; alors on traîna le saint évêque à travers des ronces et des épines, par des chemins rudes et difficiles, de sorte qu'il en eut les pieds meurtris; on porta la cruauté jusqu'à lui couper une partie de la langue et les lèvres, et on le remit, ainsi mutilé, entre les mains du comte Vaneng, qui fut obligé de le garder. Vaneng fut extrêmement touché de l'état pitoyable dans lequel il voyait ce vénérable prélat; et, connaissant la cause qui lui avait attiré ces traitements barbares, il le regarda comme un martyr, eut soin de lui, et chercha par tous les moyens possibles d'alléger le poids de ses souffrances. Léger passa trois ans dans le monastère de Fécamp au pays de Caux, où Vaneng l'avait placé. Ses plaies se guérirent et il recouvra l'usage de la parole, ce qui fut regardé comme un miracle par toute la communauté de Fécamp.

Ébroïn était alors parvenu au faîte des grandeurs: Thierry venait de se l'attacher de nouveau et lui avait même conféré la dignité de maire du palais. Feignant de vouloir venger la mort de Childeric, qu'il attribuait faussement à S. Léger et à son frère Guérin, il fit paraître ces deux vertueux frères devant le roi et les seigneurs du royaume, et leur adressa les reproches les plus amers: Léger répondit avec la modestie d'un chrétien et la fermeté d'un évêque, et fit entendre à Ébroïn que son triomphe allait expirer et que l'autorité qu'il avait usurpée touchait

à sa fin. Ébroïn ne fit aucune attention à cet avertissement, dont il aurait dû profiter, et ordonna d'attacher Guérin à un poteau et de l'assommer à coups de pierres : pendant l'exécution, ce fervent chrétien, digne frère de S. Léger, recommanda humblement son âme à Dieu et pria pour ses bourreaux. Quant à Léger, avant de l'envoyer au supplice, on voulut lui faire subir l'humiliation d'être déposé dans un synode. Le vénérable prélat profita de ce temps pour écrire à sa mère, qui s'était retirée au monastère de Notre-Dame de Soissons. Cette lettre est pleine des plus nobles sentiments et respire la grandeur d'âme, l'élévation des sentiments et la sainte intrépidité d'un martyr de la justice; elle est l'effusion d'un cœur brûlant d'amour pour Dieu et de charité envers le prochain; en un mot, elle est digne d'un évêque prêt à subir la mort, et nous fait regretter la perte des discours prononcés par le saint pendant le temps de son épiscopat.

Enfin Léger fut conduit dans le palais pour y être jugé par quelques évêques qu'Ébroïn avait gagnés. C'est en vain qu'on eut recours à tous les artifices, afin de lui faire avouer sa complicité à la mort de Childeric; le saint homme ne cessa de protester de son innocence, et menaça des jugements de Dieu les lâches prélats qui, en dépit de toutes les lois divines et humaines, lui imputaient un crime qu'il n'avait jamais commis. Après tous les efforts tentés inutilement pour lui arracher des aveux et couvrir par là l'ini-

quité de leur sentence, les juges apostés lui déchirèrent sa tunique de haut en bas, pour marquer qu'ils le déposaient, et il fut ensuite livré au bras séculier pour être mis à mort. Chrodebert, comte du palais, eut ordre de le mettre à mort: on le conduisit dans un bois pour y être exécuté et enterré en secret; mais Chrodebert fut si touché de la conduite du saint, qu'il ne put se résoudre à être spectateur de son supplice: la femme de ce seigneur pleura amèrement; mais Léger la consola et la pria d'avoir soin de sa sépulture, lui promettant des récompenses de la part de Dieu pour cet acte de charité. Alors quatre soldats l'emmenèrent dans une forêt; cependant trois d'entre eux eurent une telle horreur de faire mourir un innocent, qu'ils se jetèrent à ses pieds et le conjurèrent de leur pardonner: Léger pria pour eux et pour lui-même, puis, se tournant vers le quatrième, il lui dit qu'il était prêt, et il eut aussitôt la tête tranchée. Son martyre arriva en 678, dans la forêt d'Iveline, qui prit aussitôt son nom, et est située au diocèse d'Arras, sur les confins de celui de Cambrai. Sa dépouille mortelle fut enterrée par les soins de l'épouse du comte Chrodebert; mais ce qu'Ébroïn avait voulu empêcher, arriva par une permission spéciale de la Providence; car, craignant que Léger ne fût honoré comme un saint après sa mort, Ébroïn avait donné ordre de l'enterrer dans le lieu le plus secret, afin qu'on ne pût découvrir ses reliques: à peine le bruit de la mort

27

du saint homme se fut-il répandu, que les évêques d'Arras, d'Autun et de Poitiers se disputèrent son corps précieux : il échut à l'évêque de Poitiers, qui le fit transporter dans le monastère de Saint-Maixent. Il s'est opéré plusieurs miracles par son intercession ; son chef fut transféré plus tard dans la célèbre abbaye de Murbach. S. Léger est honoré de temps immémorial d'un culte public dans la haute Alsace ; il est le patron d'un grand nombre d'églises, particulièrement de celles qui furent fondées ou soumises à Murbach par la famille du duc Adalric. Sa fête est remise au troisième jour d'octobre, à cause de celle des anges gardiens, qui tombe au second.

5 OCTOBRE.

S.e FOI, VIERGE ET MARTYRE. (*Fides.*)

(Voyez SURIUS et surtout GHESQUIÈRE, un des continuateurs de Bollandus, tom. 3, oct., pag. 263 ; LABBE, *Biblioth. nova, tom.* 2, *pag.* 531 ; BEATUS RHENANUS, *rerum Germ., pag.* 296 ; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, liv. 16 ; *Ann. Colm. apud Urstisium* ; HERZOG, *Chronic. Als., lib.* 7 ; SCHŒPFLIN, *Alsatia illustrata, tom.* 2, *pag.* 380.)

A LA FIN DU 3.e SIÈCLE.

S.e Foi naquit à Agen, d'une famille illustre, et eut dès son enfance le bonheur de connaître Jésus-Christ et de le servir avec une grande fidélité. La prière et les bonnes œuvres occupèrent tous ses moments : quoiqu'elle eût pu prétendre aux honneurs et aux plaisirs de ce monde, elle ferma cependant son cœur aux charmes péris-

sables de la terre pour ne songer qu'aux biens de l'éternité. L'empire romain était alors gouverné par Dioclétien et Maximien; les Gaules étaient administrées par Dacien, homme dont le nom est marqué en caractères de sang dans l'histoire des persécutions contre l'Église chrétienne: étant arrivé à Agen, il fit faire le dénombrement des fidèles qui se trouvaient alors dans cette ville; il entendit parler de la beauté, des richesses et de la vertu de Foi, et la fit conduire devant son tribunal.

Foi comparut devant son juge avec tout le courage d'une épouse de Jésus-Christ, et adressa à son Sauveur cette prière : « Seigneur Jésus, qui « assistez toujours ceux qui vous invoquent, ve« nez à mon secours, prêtez-moi la force et la « grâce de répondre d'une manière digne de « vous. »

Dacien, la voyant en sa présence, lui parla avec un ton de douceur et tâcha de la gagner : « Quel est votre nom? » lui demanda-t-il. Foi lui répondit : « Je me nomme Foi, et je m'efforce d'accomplir en moi la signification d'un si beau nom. » Dacien: « Quelle religion professez-vous? » « Dès mon enfance, fut sa réponse, je sers notre Seigneur Jésus-Christ et lui consacre mon âme et toutes mes actions. »

Dacien : « Croyez-moi, ma fille, considérez votre jeunesse et votre beauté, abandonnez la religion que vous professez, et sacrifiez à Diane, la protectrice de votre sexe: elle vous comblera de

toutes sortes de faveurs. » Foi : « Comment pourrais-je adorer des dieux qui sont des démons, et comment pouvez-vous me conseiller d'offrir des sacrifices à des êtres qui n'existent pas? »

Dacien, irrité : « Comment, vous osez appeler nos dieux des démons! et vous prétendez qu'ils n'existent pas? Il faut qu'à l'heure même vous leur offriez des sacrifices, ou je vous ferai périr dans les plus affreux tourments. »

A ces mots la jeune vierge fit éclater hautement sa joie; elle se rappela la prière qu'elle avait adressée à Jésus-Christ, et se sentit animée d'un nouveau courage; enflammée du désir de verser son sang pour son Dieu, elle s'écria : « Non-seulement je suis prête à souffrir toutes sortes de tourments pour mon époux, mais je brûle de mourir pour lui et de sceller de mon sang l'amour que je lui porte. »

Dacien, furieux, fit apporter un lit d'airain, sur lequel on lia la sainte avec une chaîne de fer; ensuite il fit allumer un grand feu sous elle, et pour en augmenter encore l'ardeur, il ordonna d'y jeter de l'huile et d'autres matières grasses. Tous ceux qui furent présents à ce spectacle, saisis de compassion et d'horreur, murmurèrent hautement contre la cruauté de Dacien, qui faisait tourmenter d'une manière si atroce une jeune vierge, dont tout le crime était d'adorer un seul Dieu et de croire en un Sauveur qui a racheté le genre humain. Alors le gouverneur, couvert de honte et ne voulant pas passer pour bar-

bare aux yeux du peuple, fit écarter la foule et arrêter tous ceux qui désapprouvaient sa conduite, et voyant qu'ils ne voulaient point sacrifier aux idoles, il les fit décapiter en secret avec S.^e Foi.

On recueillit les corps des saints martyrs, et on les cacha dans un endroit où ils restèrent jusqu'à la fin du quatrième siècle, que S. Dulcidius, évêque d'Agen, transféra les reliques de S.^e Foi dans une église qu'il venait de faire bâtir.

Vers l'an 886 les reliques de S. Vincent, martyr d'Agen, et celles de S.^e Foi, furent portées à l'abbaye de Conques dans le Rouergue. Le culte de S.^e Foi est très-répandu en France, où un grand nombre d'Églises portent son nom. Notre Alsace en compte aussi une qui fut dédiée sous son invocation.

Hildegarde, mère du premier duc d'Alsace et de Souabe de la maison de Hohenstauffen, fonda vers l'an 1044 un prieuré en l'honneur de S.^e Foi à Sélestat, et le soumit au monastère de Conques. Dans la charte de donation elle assure que l'église de Sainte-Foi est construite sur le modèle de celle du saint sépulcre de Jérusalem, et qu'elle a été secondée dans cette fondation par son fils Othon, évêque de Strasbourg, qui la consacra lui-même. Cette église a la forme ordinaire de la croix latine, et est fort élégante. La pieuse fondatrice lui donna des biens considérables, et les ducs d'Alsace ses descendants lui accordèrent de beaux priviléges; l'empereur Rodolphe Ier donna

au prieur du monastère le droit de nommer le magistrat de la ville.

Au commencement du seizième siècle l'évêque Albert réunit à la mense épiscopale plusieurs biens de ce prieuré, que la ville de Sélestat acheta plus tard. En 1616 les biens non aliénés furent employés à la fondation d'un collége de jésuites contigu à l'église de Sainte-Foi. Les bâtiments de ce collége, reconstruits en 1754, servent de nos jours de pavillon militaire, et l'église est la seconde paroisse de la ville.

L'église de Saint-George dans la même ville, rebâtie au quatorzième siècle, est une des plus grandes de la province; on y voit plusieurs épitaphes intéressantes: le chœur en est fort beau; la chaire est de même remarquable.

En 1265 fut établi à Sélestat un préceptorat de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, auquel on soumit la maison des templiers près de Bergheim: ce préceptorat dépendait de la commanderie du même ordre à Strasbourg.

Le couvent des dominicains fut construit en 1284: cette maison a produit plusieurs bons prédicateurs.

Les frères mineurs de Saint-François s'y établirent en 1280.

Les capucins y vinrent en 1654.

Les premières religieuses s'y fixèrent en 1245: elles suivaient d'abord la règle de S. Augustin; mais le pape Innocent IV les soumit plus tard à celle de S. Dominique.

Les Annales de Colmar parlent aussi d'une léproserie fondée en 1260.[1]

---

1 Sélestat a produit vers la fin du 15.e siècle et au commencement du 16.e, plusieurs grands hommes qui ont fait honneur à l'Alsace par leur érudition. Jacques Wimpheling y naquit le 24 juillet 1449. Formé d'abord à l'école de cette ville, il se rendit célèbre dans l'histoire, l'éloquence et la poésie. Il prêcha en 1494 avec réputation à Spire, se retira ensuite à Heidelberg, où il expliqua l'Écriture sainte et instruisit des jeunes clercs. Appelé à Strasbourg, il y brilla par l'étendue de son savoir. Son livre, *De integritate*, publié dans cette ville en 1505, l'exposa à tous les traits de l'indignation des moines dont il avait eu le courage de reprendre librement les défauts. Cet ouvrage souleva surtout contre lui les religieux augustins, parce qu'il y avait prouvé que S. Augustin n'avait jamais été moine. On le cita à Rome, et le pape Jules II le soutint contre ses adversaires. Ce grand homme mourut dans sa patrie le 17 novembre 1528. On a voulu élever des doutes sur son orthodoxie, et prétendre qu'il fut partisan des doctrines de Luther; mais il est constant qu'il est mort sincèrement attaché à la foi de l'Église catholique. On lui doit beaucoup d'ouvrages, entre autres : *De laudibus eccles. Spirens.*; *De episc. Argent.*; *Vita Dietheri arch. Mogunt.*; un poëme sur la sainte Vierge, etc.

Jean Hugues devint chapelain de Maximilien I.er Son *Quadruvium ecclesiæ* parut en 1498.

Jacques Spiegel, neveu de Wimpheling, homme très-érudit, fut secrétaire particulier de Maximilien I.er, de Charles-Quint et de Ferdinand I.er

Beatus Arnoaldus, qui fut de même secrétaire particulier de Maximilien I.er et de Charles-Quint.

Beatus Rhenanus, ainsi nommé parce que son père était originaire de Rhinau. On lui doit des commentaires sur plusieurs auteurs; un ouvrage sur les antiquités et la géographie de la Germanie, et un grand nombre d'inscriptions latines. A sa mort, arrivée en 1547, il légua sa magnifique bibliothèque

11 OCTOBRE.

S. GERMAIN, ÉVÊQUE DE BESANÇON ET MARTYR.
(*Germanus.*)

En ce jour l'Église de Strasbourg fait commémoraison de S. Germain, évêque de Besançon, dont les actes ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il souffrit, d'après la leçon de son office, le martyre pour la foi de Jésus-Christ et fut percé de flèches par ordre du préfet de la province. Son martyre arriva pendant le quatrième siècle à Grand-Fontaine, village situé à quelques lieues de Besançon. Son corps fut conservé religieusement au monastère de Baumes-les-Nones, où fut élevée S.e Odile; c'est peut-être là le motif pour lequel on en fait commémoraison dans ce diocèse.

à sa ville natale. On la conserve encore dans une salle joignant l'église paroissiale.

Jacques OEchsel (*Taurellus*), secrétaire particulier de Ferdinand I.er, Maximilien II et Rodolphe II; Jean Majus, Jean Villinger, Martin Bucer, un des plus ardents propagateurs des erreurs du 16.e siècle, virent de même le jour à Sélestat.

La ville de Sélestat a donné l'exemple d'un attachement imperturbable à la vraie foi. Un gentilhomme fanatique, nommé Sébastien-Guillaume Link, s'érigea en propagateur des nouvelles erreurs en 1574. La bourgeoisie s'ameuta et chassa de la ville le prédicant cuirassé, et par là Sélestat fut préservé du poison de l'hérésie et de la fureur des guerres religieuses, qui causèrent tant de maux dans plusieurs autres villes gagnées par les prétendus bienfaits de la réforme de Luther.

12 OCTOBRE.

S.e WALBURGE, VIERGE. (*Walburga.*)

(Voyez HENSCHENIUS, qui a publié six différentes vies de cette sainte; RADERUS, *Bavaria sanct.*, *t.* 3, *p.* 4; GRETSER, *De sanctis Aichstadiensibus*; LAGUILLE, Hist. d'Alsace, liv. 16, pag. 176, tom. 1.er)

L'AN 779.

S.e Walburge était fille de saint Richard, roi des Saxons occidentaux qui s'étaient établis en Angleterre, et sœur des saints prêtres Guillebaud et Gombaud, qui eurent une part si glorieuse aux travaux et aux prédications de S. Boniface, apôtre de la Frise et du nord de l'Allemagne. Elle appartenait à une famille dans laquelle les sentiments religieux étaient héréditaires, et qui donnait alors sur le trône l'exemple des plus austères vertus du christianisme, ainsi que du plus profond mépris des vanités de ce monde. Elle fut élevée dans le monastère de Winburn, où elle fit profession. Les sacrifices généreux auxquels elle fut obligée pour renoncer à toutes les espérances du monde, lui attirèrent les bénédictions célestes de la part du Seigneur et la préparèrent aux vues de Dieu sur elle : car Walburge fut une de ces ferventes religieuses qui, à la demande de S. Boniface, quittèrent l'Angleterre pour être transportées dans une terre étrangère et y répandre la bonne odeur de Jésus-Christ : elle vécut d'abord pendant deux ans dans le monastère de Bischofs-

heim au diocèse de Mayence. Ses deux frères, qui venaient de fonder un couvent de religieuses à Heidenheim, la choisirent pour en prendre la direction.

Heidenheim appartenait à cette époque au diocèse d'Eichstædt, dont S. Guillebaud fut sacré évêque par S. Boniface. La conduite de Walburge dans le gouvernement de son monastère, fut au-dessus de tout éloge; car la sainte était à la fois la règle vivante de la communauté et l'institutrice de ses filles. On ne saurait concevoir les peines qu'elle fut obligée de se donner pour former à la pratique des vertus monastiques de jeunes personnes qui venaient d'être converties à la foi de Jésus-Christ, et qui n'étaient pas encore capables de s'élever à la hauteur des préceptes du christianisme : mais que ne peut une charité tendre et active? que ne peut une âme dans laquelle règne le divin auteur de notre religion? Aussi contemplait-on avec admiration les rares succès que Walburge obtenait dans sa communauté, et l'idée qu'on avait de son talent à manier les esprits alla si loin, qu'après la mort de son frère S. Gombaud, arrivée en 760, on la força de prendre l'inspection du monastère d'hommes de Heidenheim, dont ce saint avait eu l'administration; malgré toute la répugnance qu'elle sentait d'abord de se charger de fonctions qui semblaient incompatibles avec la délicatesse et les réserves de son sexe, elle obéit néanmoins et conserva jusqu'à sa mort l'inspection de cette

maison. C'est alors qu'on reconnut le pouvoir qu'exerce la vertu sur le cœur de l'homme. La seule présence de Walburge portait à la vertu, et il ne fallait que la voir ou l'entendre, pour se sentir embrasé de l'amour de Dieu. Toutes ses vertus reposaient sur un fonds d'humilité qui donnait du prix à toutes ses actions. Elle ne visitait le monastère des religieux que rarement et toujours avec la plus grande circonspection : elle savait mettre dans toute sa conduite une rare prudence, en suivant l'avis de S. Paul « que bien « des choses nous seraient permises, mais qu'il « est quelquefois avantageux de les omettre. »

Walburge fut pendant vingt-cinq ans la mère et l'amie de ses religieuses. Elle assista à la translation solennelle des reliques de son bienheureux frère, que S. Guillebaud fit apporter du monastère de Heidenheim dans sa cathédrale d'Eichstædt. Elle mourut le 25 février 779. Son corps fut de même transféré à Eichstædt en 870 et déposé dans l'église de Sainte-Croix, qui a pris depuis le nom de Walburge. Plusieurs villes d'Allemagne et de Flandre ont obtenu des reliques de cette illustre vierge, dont le culte s'est répandu dans les dixième et onzième siècles.

S.^e Walburge est particulièrement honorée dans la basse Alsace, depuis que le comte Thierry fit construire un monastère dans la forêt de Haguenau, auquel il donna le nom de cette bienheureuse. Les fidèles l'invoquent dans diverses maladies et ressentent les effets de son intercession auprès de Dieu.

13 OCTOBRE.

S. SIMBERT, ABBÉ DE MURBACH ET ÉVÊQUE D'AUGSBOURG. (*Simbertus.*)

(Voyez BERNARD PEZ dans son *Thesaurus monumentorum antiquis.*, *tom.* 2, *part.* 3, *pag.* 35; les Leçons de la fête du saint et le Martyrologe de Murbach.)

L'AN 807.

Il est des auteurs qui prétendent que S. Simbert était neveu de Charlemagne : nous n'en trouvons cependant aucune mention, ni dans l'histoire de cet empereur, ni dans celle de Pépin, et cette opinion nous semble d'autant plus hasardée, que le prélat dont nous parlons ici était à peu près du même âge que Charlemagne. Ses parents, qui étaient très-recommandables par leurs vertus et leur piété, cherchant à lui procurer une éducation chrétienne, le confièrent aux religieux de la fameuse abbaye de Murbach, située autrefois à six lieues de Colmar, dans le voisinage de Guebwiller. Ce monastère jouissait alors d'une réputation bien méritée : les sciences y florissaient avec la discipline ecclésiastique, et elle fut une pépinière de pieux et savants évêques, qui illustrèrent les siéges sur lesquels ils furent élevés.

Simbert répondit aux vœux de ses parents et obtint en peu de temps des succès distingués dans les études; mais il ne négligea pas de former en même temps son cœur à la vertu, et devint un saint et fervent religieux. Après la mort de S.

Thosson, évêque d'Augsbourg, arrivée en 778, Charlemagne, qui connaissait tous les grands hommes de son vaste empire, jeta ses vues sur Simbert, qui coulait ses jours paisiblement dans l'abbaye de Murbach, sans songer à en jamais sortir. Le monarque cherchait un homme dont le zèle et les lumières pussent relever l'Église d'Augsbourg et réparer les maux que lui avaient causés les guerres précédentes, et cet homme, il avait cru le trouver dans le vertueux Simbert. Celui-ci prit possession de son siége en 778; et cependant on le trouve encore inscrit en qualité d'abbé dans les chartes de Murbach, ce qui ferait croire qu'il continua la direction de cette abbaye, même après sa promotion à l'épiscopat. Il paraît n'avoir cependant conservé cette charge que jusqu'en 793, car à cette époque nous trouvons un certain Wighilmar à la tête des religieux de Murbach. Le vertueux prélat avait pris de si sages mesures, que pendant qu'il gouvernait son diocèse et son abbaye, on ne s'aperçut jamais qu'il donnât plus de soin à l'un qu'à l'autre : tous deux crurent le posséder sans partage. Il paraît qu'il a toujours continué d'exercer quelque influence sur l'abbaye, à laquelle il avait donné, en 791, des statuts qui respirent le zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu, et les vues les plus profondes pour le maintien de la discipline et l'avancement des religieux dans la perfection chrétienne et les sciences.

Simbert ne montra pas moins de zèle pour

réparer les maux qui pesaient sur son diocèse. Il commença par son clergé, auquel il donna des règlements et des avis sages, afin de réveiller son ardeur assoupie et l'engager à travailler sans relâche à rappeler les mœurs parmi le peuple : ensuite il s'appliqua à faire disparaître les dernières traces des désordres causés par les guerres, surtout par l'irruption des Huns, qui avaient brûlé en 788 les faubourgs d'Augsbourg.

Quoique tout entier aux soins spirituels de son troupeau, le saint homme ne laissa pas de s'occuper aussi du temporel de son Église. Charlemagne lui abandonna plusieurs riches domaines, dont le prélat employa les revenus soit à rétablir dans toute sa splendeur l'église de Sainte-Afre, que les ennemis avaient incendiée, soit à fonder des institutions pour le soulagement des pauvres. Le monastère de Füessen et plusieurs autres se ressentirent aussi de ses libéralités. Plusieurs historiens nous apprennent que Simbert assista à quelques synodes tenus à Worms, à Ratisbonne et dans d'autres villes d'Allemagne. Il y donna des preuves de son zèle pour la pureté de la foi et le rétablissement de la discipline, et mourut en 807 : on déposa son corps dans l'église de Sainte-Afre. On l'invoqua aussitôt, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. Il fut canonisé solennellement par Nicolas V en 1450, et sa fête fixée au 13 octobre.

La célèbre abbaye de Murbach fut fondée en 727 par S. Pirmin.

Le comte Éberhard, fils d'Adelbert, duc d'Alsace, avait accueilli avec bonté ce saint homme, obligé de se réfugier dans cette province, parce que Théobald, duc d'Allemagne, le supposait trop dévoué aux Français. Éberhard faisait alors son séjour à Égisheim[1] près de Colmar; il permit à Pirmin de choisir dans ses terres un endroit propre à bâtir un monastère, et en demanda la confirmation à Thierry. Pirmin s'établit d'abord avec ses disciples sur une colline à deux lieues de Murbach, au-dessus de l'endroit où se forma plus tard le village de Bergholzzell; mais il descendit peu après dans la vallée opposée et se fixa non loin du village de Bühl, près d'un étang, ce qui fit donner à son établissement le nom de *Vivarius peregrinorum*; enfin, s'enfonçant de plus en plus dans la vallée, il s'établit près du ruisseau de Murbach, qui donna son nom au monastère.

Éberhard, devenu aveugle et n'ayant point d'enfants, légua aux pieux religieux de Murbach tout le domaine propre qu'il possédait en Alsace; ce qui est spécifié dans la charte de donation, datée du monastère de Remiremont de l'an 728.

---

1 Le château qu'Éberhard avait fait construire et qu'il habitait à Égisheim, ne doit pas être confondu avec les tours dont on voit encore les majestueuses ruines sur la montagne voisine, et qui ne furent bâties qu'au dixième siècle. Le château seigneurial d'Égisheim était situé au milieu du bourg de ce nom. Il en reste encore des murailles et une espèce de fossé qui en défendait l'entrée du côté du nord, et qui sert de nos jours d'abreuvoir.

Widegerne, alors évêque de Strasbourg, voulut aussi confirmer cette fondation et ajouter quelques grâces en faveur de cette maison, qui était, à cette époque, de son diocèse; il convoqua à cet effet un synode dans sa ville épiscopale, où furent appelés les chanoines, les archidiacres, les abbés et les prêtres de son clergé, avec Luitfride, duc d'Alsace. Il confirma les donations qu'Éberhard avait faites à Murbach, et ordonna aux moines de vivre selon les règles de S. Benoît et de S. Colomban; il les exempta de toutes les redevances à payer à son église, leur permit de prendre les ordres et le saint chrême où il leur plairait; de faire consacrer leurs églises et chapelles, bénir leurs autels, ou par les évêques tirés de leur communauté, ou par tout autre évêque qu'ils jugeraient à propos de choisir. Cet acte est daté du jour de l'Ascension de notre Seigneur, 13 mai 728: il est le plus ancien qui nous reste des évêques de Strasbourg.

Murbach fut donc dès son origine une abbaye riche et puissante; mais les richesses qu'elle possédait furent encore considérablement augmentées par la suite : plusieurs bourgs, un grand nombre de villages de la haute Alsace lui furent soumis et restèrent pendant plusieurs siècles sous sa domination; la ville de Lucerne en Suisse lui fut concédée, en 844, avec sa célèbre abbaye fondée par le duc Wikard : cette donation a été faite par Louis, roi de Germanie; l'église primitive, que Widegerne avait lui-même consacrée, était

dédiée à la sainte Vierge, à S. Michel, aux apôtres S. Pierre et S. Paul et au martyr S. Léger, dont le chef y fut transporté. Le comte Éberhard avait obtenu cette précieuse relique de l'évêque de Poitiers.

Les religieux de Murbach n'abusaient point des exemptions et des richesses qui leur étaient accordées. Leur humilité et leur ferveur édifiaient tout le pays, et l'abbaye devint aussi célèbre par les vertus que par la noblesse des solitaires qui l'habitaient; elle compta dès le dixième siècle parmi ses abbés des personnages issus des premières familles d'Allemagne : Baldebert en fut tiré pour être placé sur le siége épiscopal de Bâle, Géroche sur celui d'Eichstædt; d'après un ancien cartulaire, Charlemagne figure lui-même au nombre des abbés, et il paraît qu'il en a touché les revenus après Simbert.

Les Hongrois vinrent à Murbach en 925, après avoir ravagé une partie de l'Alsace : l'abbé Wambert avait pris la fuite avec la plupart de ses religieux; sept moines y étaient restés, espérant trouver grâce devant les barbares; mais ceux-ci, voyant que les richesses du monastère avaient disparu, mirent le feu aux bâtiments claustraux, emmenèrent avec eux les sept religieux et, après les avoir traînés à travers les montagnes, ils les assassinèrent au pied du Balon, dans l'endroit appelé depuis le *Mordfeld* (Champ du meurtre). On transporta leurs corps à l'église de l'abbaye et on les plaça à côté du grand-autel, avec cette

inscription, qui a été renouvelée au dernier siècle :

Nostrorum fratrum jacet hic funus tumulatum :
Vim rosei finis pertulit ille cinis
Hinc benè migrabant, quos Huni mortificabant :
Hos, Deus, in cœlis beatificare velis.

Bucelin, dans son Ménologe bénédictin, place le jour du martyre au 4 juillet. On inscrivit les noms de ces religieux dans le calendrier de l'abbaye.

Murbach se releva de ses désastres et reprit une nouvelle splendeur sous l'abbé Bérenger : tous ses biens et priviléges furent confirmés par le pape S. Léon IX, qui, pendant son séjour en Alsace, visita plusieurs fois ce monastère, fondé par ses ancêtres. La nouvelle église fut consacrée en 1139 sous l'abbé Bertolf, et les richesses augmentèrent avec la considération de l'abbaye. La vallée de Saint-Amarin lui échut, et les chanoines de cette petite ville se soumirent à l'abbé, dont la puissance s'accrut à un tel point, qu'en 1260 Berthold de Steinbronn entretenait cinq cents cavaliers montés et équipés. Il paraît que le titre de prince d'Empire et l'immédiateté furent conférés aux abbés vers ce temps : car ceux-ci jouaient à cette époque un grand rôle dans les affaires, même séculières, et on vit l'abbé Hugues de Rothenbourg suivre l'empereur Fréderic II dans la Terre sainte à la tête du contingent que

l'abbaye avait fourni à l'armée de ce prince.[1]

Cette abbaye a souvent été accordée à des cardinaux et à des évêques[2]. Elle ne conserva point la ville de Lucerne, qui fut échangée contre d'autres possessions avec l'empereur Albert; Saint-Amarin fit de même défection au temps du concile de Bâle. Pendant la tenue de ce concile, Murbach eut un fameux démêlé avec l'évêque de Bâle, du diocèse duquel l'abbaye dépendait alors : ce prélat attaqua l'exemption que Widegerne lui avait accordée lors de sa fondation; il obtint même du concile, en 1447, un décret qui soumit Murbach à sa juridiction spirituelle. La cause fut portée à Rome; on nomma de part et d'autre des arbitres, et ceux-ci décidèrent en 1450, que Murbach serait rendu à son état pri-

1 A son retour cet abbé bâtit le château de Hugstein, entre Guebwiller et Murbach.

2 André Cardinal d'Autriche, évêque de Constance et de Brixen, en fut abbé depuis 1587 jusqu'en 1600, Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg, depuis 1616 jusqu'en 1626, Léopold-Guillaume d'Autriche, évêque de Strasbourg, depuis 1626 jusqu'en 1662, Joseph d'Autriche depuis 1662 jusqu'en 1663, François-Égon de Furstemberg, évêque de Strasbourg, depuis 1665 jusqu'en 1682, Félix-Égon de Furstemberg depuis 1682 jusqu'en 1686, Philippe-Éberhard de Löwenstein depuis 1686 jusqu'en 1720 (cet abbé fit bâtir le magnifique château de Wæsserling dans la vallée de Saint-Amarin), François-Armand, cardinal de Rohan-Soubise, depuis 1738 jusqu'en 1756. Les familles d'Andlau, de Rathsamhausen, de Schauenburg, et Haffner de Wasselonne, fournirent aussi plusieurs abbés. L'opulente abbaye, pour contenir ses nombreux vassaux, avait fait construire dans son vaste territoire une quantité de châteaux, dont les ruines couvraient encore nos montagnes au dernier siècle.

mitif. L'abbaye de Lure élut en 1458 pour son chef, Jean Stœrr de Stœrenbourg, doyen de Murbach, et cinquante ans après les deux abbayes furent de nouveau réunies sous le même abbé, George de Massevaux; elles le furent encore en 1555 sous Rodolphe de Stœrr, et le pape Pie IV les réunit à jamais en 1560 : les deux monastères ainsi réunis furent sécularisés en 1764, par Clément XIII, et changés en chapitre noble. Il fallait, pour y entrer, non-seulement seize quartiers de noblesse, mais la réception d'un chanoine était entourée d'un grand appareil : sept chevaliers juraient sur les saints Évangiles que le nouveau religieux avait les qualités requises.

Murbach a été de tout temps l'asile de la science : le savant Beatus Rhenanus y découvrit en 1515 le manuscrit de l'historien romain Velleius Paterculus, qu'il eut soin de copier et dont il enrichit depuis la littérature. Bernard de Ferrette, prévôt de Murbach, composa en 1705 un catalogue des abbés, mais qui est fort inexact. Cette abbaye eut beaucoup à souffrir des ravages des Suédois, et après sa sécularisation elle fut transférée à Guebwiller.

La ville de Guebwiller doit au chapitre de Murbach sa magnifique église, qui est un des plus beaux monuments d'architecture moderne et digne de l'illustre maison qui la fit construire. On jeta les fondements de ce bâtiment somptueux sous le pieux et charitable prince Léger de Rathsamhausen, alors chef du noble chapitre. Il est

pénible de voir que les deux tours n'aient pas été achevées selon le plan primitif. Le portail est orné de quatre colonnes d'un très-bel effet; une seconde rangée de colonnes supporte un fronton d'une forme élégante, et des statues sont placées entre ces colonnes. Mais en entrant dans l'intérieur de ce superbe temple, on est frappé de la magnificence, du goût et de l'harmonie qui y règnent : les colonnes qui soutiennent la voûte ont des chapiteaux corinthiens; la voûte elle-même est ornée de médaillons. Dans la croisée et dans le chœur les colonnes sont engagées et cannelées; de jolies guirlandes s'étendent au-dessus de l'entablement, et une riche balustrade est supportée par des corbeaux. Une coupole magnifiquement ciselée s'élève entre le chœur et la nef, et produit le plus bel effet. Le maître-autel, en marbre rouge, est très-curieux; il est construit en forme de tombe antique, et au lieu de tabernacle on y a placé une arche d'alliance surmontée de la croix, entourée du serpent à l'imitation des Hébreux, et à côté de la croix deux chérubins; à côté de l'arche on voit deux candélabres à trois branches : le tout est très-bien exécuté. Derrière l'autel est représenté un sarcophage en marbre noir; un ange en soulève le couvercle, et au-dessus du couvercle une statue de la sainte Vierge qui semble s'élancer vers les cieux, entourée d'un groupe d'anges. Les autres autels, au nombre de quatre, sont tous très-bien travaillés, ainsi que la chaire; l'orgue est un des plus cu-

rieux qu'on puisse voir. Tout, enfin, dans cette église, forme un ensemble d'un aspect magique et fait une vive impression sur les spectateurs.

On voit encore à Guebwiller l'ancienne église paroissiale, construite, selon toutes les apparences, pendant les douzième et treizième siècles : elle est dédiée à S. Léger, et se distingue par trois tours, dont aucune ne ressemble tout à fait à l'autre.

Le couvent des dominicains, qui y existait autrefois, a été fondé en 1294. Cette maison a renfermé à différentes époques des hommes savants, dont l'un a rédigé une chronique de Guebwiller, malheureusement remplie de fables.

Le préceptorat de l'ordre teutonique dépendait de celui de Rouffach.

Le couvent des religieuses dominicaines y fut transféré en 1294 de Cernay, et appelé *Engelspforte* (porte des Anges).[1]

Au commencement du neuvième siècle Béatus, abbé de Honau, fonda, en l'honneur de l'archange S. Michel, un monastère à Lutenbach, dans la vallée et à une lieue et demie de Gueb-

---

1 Cette ville est la patrie du célèbre Jérôme Guebwiller, savant prêtre qui brilla par ses connaissances au 16.e siècle. On lui doit une Vie de S.e Odile, un panégyrique de l'empereur Charles-Quint, etc. Jean Creutzer, né à Guebwiller, fut chanoine de Bâle, enseigna avec succès la théologie et rédigea un traité sur les hommes célèbres de son ordre. Au 17.e siècle, Beatus Papa, après avoir parcouru plusieurs pays, publia de savantes recherches sur l'origine des monastères de l'ordre de Citeaux et sur celle des monastères de la Suisse, de la Souabe et de la Bavière.

willer. Cet établissement fut formé par dix-huit religieux écossais, que son fondateur y envoya de son abbaye, à laquelle il soumit ce nouveau monastère : telle fut l'origine de la confraternité qui subsista entre Lutenbach et le chapitre de Saint-Pierre le vieux de Strasbourg, qui avait succédé à l'abbaye de Honau.

On ne cônnaît point l'époque de la sécularisation de Lutenbach : il paraît qu'elle eut lieu au onzième siècle, puisque Mangold, fondateur de Marbach en 1094, était chanoine de Lutenbach. Le chapitre de Lutenbach, composé en 1405 de seize canonicats et de treize prébendes, fut réduit en 1464 par Robert de Bavière, évêque de Strasbourg, à huit canonicats et quatre prébendes, et tel était son état lors de sa suppression. Ce chapitre, quoique enclavé dans le diocèse de Bâle, dépendait de celui de Strasbourg.

A quelque distance de Lutenbach on voit la chapelle du martyr S. Gengoul, qui est un pèlerinage très-fréquenté.

La ville de Soultz a une église paroissiale dont la construction paraît remonter jusqu'au quatorzième siècle : sa tour octogone, dont la flèche effilée est d'une forme élégante, fait un très-bon effet.

Les chevaliers de Malte possédaient une commanderie dans cette ville, de laquelle ressortissaient les préceptorats de Colmar et de Mulhouse.

Le couvent des capucins, qui était situé près de la ville, fut construit en 1639.

Le village de Wuenheim ou Wunnenheim renfermait un couvent de récollets, qui n'y a pas subsisté longtemps.

A une petite distance de Wuenheim on voit dans un vallon retiré l'ancien monastère et la belle église de Thierbach. Fondé en 1135 par les habitants de Soultz, ce prieuré était de l'ordre de Cluny et consistait en deux bâtiments différents, dont l'un était habité par des moines et l'autre par des religieuses : le dernier a été supprimé. En 1138 les habitants de Soultz firent vœu d'y aller tous les ans en procession le 3 mai, pour demander au Ciel la conservation des biens de la terre. Un semblable vœu fut émis en 1142 par les habitants de Rouffach. L'église de Thierbach et les bâtiments qu'on y voit de nos jours datent de 1710.

On voit encore à Isenheim les restes de l'ancienne église et la commanderie des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Antoine de Vienne dits Antonins, dont il est pour la première fois question dans l'histoire en 1298. De cette commanderie dépendaient les prieurés de Froideval près Belfort, des Trois-Épis près Turkheim, et la maison des chanoines qui desservaient l'église de Saint-Étienne de Strasbourg.

Après la mort du célèbre solitaire S. Antoine, on enterra son corps dans un lieu secret, comme le serviteur de Dieu l'avait ordonné. Ce corps fut découvert en 561 et transféré à Alexandrie; lorsque en 635 les Sarrasins se furent emparés de

l'Égypte, on le porta à Constantinople, et de cette ville il fut transféré dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, vers l'an 980. L'empereur de Constantinople en avait fait présent à un seigneur français, qui le déposa dans l'église priorale de la Motte-Saint-Didier, qui devint plus tard le chef-lieu de l'ordre de Saint-Antoine.

Un érysipèle contagieux, appelé le feu sacré, causait pendant le onzième siècle de terribles ravages dans plusieurs provinces de France. Grand nombre de personnes se rendirent près des reliques de S. Antoine et par leurs prières obtinrent leur guérison. Un seigneur des environs de Vienne, nommé Gaston, voyant son fils délivré de cette horrible maladie, fonda, par reconnaissance, un hôpital auprès dudit prieuré de la Motte, dans l'intention de servir les pauvres qui en seraient attaqués. D'autres pieuses personnes se joignirent à lui, et ainsi se forma la congrégation de Saint-Antoine, dont les membres se dévouèrent au service des malades. Le pape Boniface VIII érigea le prieuré de la Motte en abbaye et la donna à ces frères hospitaliers. Leur congrégation fut érigée de même en ordre religieux, l'abbé en fut nommé général, et le pape leur prescrivit la règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin; de là ils furent nommés chanoines réguliers de Saint-Antoine. Cet ordre fut incorporé à celui de Malte en 1777. Leurs maisons portaient le nom de commanderies et les supérieurs de ces maisons celui de commandeurs.

15 OCTOBRE.

S.e AURÉLIE, VIERGE, A STRASBOURG. (*Aurelia.*)

(Voyez le *Proprium Argentinense*; l'Histoire de l'Église de Strasbourg, par GRANDIDIER, tom. 1.er, pag. 146.)

4.e SIÈCLE.

S.e Aurélie est regardée par nos anciens auteurs[1] comme une des vierges qui accompagnèrent S.e Ursule lorsqu'elle quitta la Grande-Bretagne. Étant tombée malade à Bâle, elle descendit le Rhin avec trois de ses compagnes, Einbette, Worbette et Wilbette[2], et mourut à Strasbourg le 15 octobre. On ne s'accorde pas sur l'époque du martyre de S.e Ursule, qui doit avoir eu lieu six jours après la mort de S.e Aurélie; on ne saurait donc non plus préciser l'époque de la mort de cette dernière vierge. Et d'ailleurs rien ne prouve d'une manière certaine qu'Aurélie fut une des compagnes de S.e Ursule : mais ce qui est certain, c'est l'ancienneté de son culte, puisque au commencement du neuvième siècle on lisait déjà son nom et sa fête marqués dans le Martyrologe de ce temps. Son tombeau y fut longtemps célèbre par la dévotion des fidèles et par les miracles qui s'y opérèrent.

1 Kœnigshoven, Hertzog, Urstisius et Crombach.

2 Le chapitre de Saint-Pierre le vieux prétendait autrefois posséder le corps de S.e Einbette, et Henri de Kirchberg, chanoine de cette collégiale, y fit construire en 1489 une chapelle en son honneur.

L'évêque Ruthard, de retour de l'abbaye de Corbie, où il avait été envoyé en exil par l'empereur Othon I.er pour avoir pris contre lui le parti de Louis d'outre-mer, roi de France, fit bâtir près de Strasbourg une église en l'honneur de notre sainte. Cette église devint la paroisse de tous les habitants qui demeuraient en dehors de la ville du côté de Kœnigshoven. Le patronage et les dîmes de cette église furent donnés en 940 au chapitre de Saint-Thomas. Ruthard ordonna aux chanoines de cette collégiale de s'y rendre tous les ans processionnellement la veille de la fête de la patronne, et d'y chanter les premières vêpres. Cet usage a duré jusqu'à la réforme. A cette époque quelques jardiniers de cette paroisse, excités par les discours de Bucer et de Symphorien Pollion, entreprirent en 1524 d'ouvrir le tombeau de la sainte: ils y trouvèrent ses reliques, que mille années avaient respectées; ils les réduisirent en cendres et se félicitèrent de cette action comme d'un triomphe remporté sur l'idolâtrie prétendue de l'Église romaine. Depuis cette époque l'église de Sainte-Aurélie est convertie en temple protestant; mais le culte de la sainte subsiste toujours dans le diocèse de Strasbourg.

Un des caractères d'impiété qui ont distingué les hérésiarques du seizième siècle, c'était la fureur avec laquelle ils renversaient les monuments qui contenaient les cendres des héros de la vraie foi. Il est curieux de voir que depuis le milieu du dernier siècle, plusieurs protestants distingués

soient revenus de leur erreur sur le point de la doctrine catholique qui autorise le culte des saints, et n'y voient plus, comme leurs pères, un culte d'idolâtrie; ils se rapprochent de nous et avouent que les saints peuvent quelque chose au ciel par leur intercession auprès de Dieu. Si cet ouvrage tombait un jour entre les mains de quelqu'un de nos frères égarés, nous le prierions de lire avec attention le passage suivant, tiré d'un des panégyriques que S. Bernard prononça autrefois en l'honneur de S. Victor d'Arcis-sur-Aube en Champagne : « Victor est heureux; placé « dans le ciel, il contemple Dieu dans toute sa « splendeur. Il nage dans un océan de délices; « mais il s'occupe encore de nous, qui errons sur « la terre : la terre des saints qu'il habite n'est « point une terre d'oubli. Le ciel ne refroidit « point les cœurs; il les rend au contraire plus « tendres et plus compatissants; il communique « une nouvelle activité aux affections pures. Les « anges, pour voir sans cesse la face du père cé- « leste, n'en volent pas moins à notre secours, et « comment donc serions-nous oubliés de ceux « qui ont été nos semblables sur la terre et qui « ont porté le poids des mêmes misères sous les- « quelles nous gémissons. Non, non, je sais que « les justes m'attendent (*me expectant justi do- « nec retribuas mihi*[1]). Victor n'est point comme « l'échanson de Pharaon, qui ne pensa plus à Jo-

---

1 Psaume 141, v. 8.

« seph lorsqu'il fut sorti de prison. Il n'a point « pris la couronne de gloire pour fermer ses en- « trailles à nos maux; il pense à nous, il prie pour « nous, etc. »

16 OCTOBRE.

S. GAL, ABBÉ.

(Voyez MABILLON, *Acta Bened.*, *tom.* 2, *pag.* 230; et Ann., liv. 11 et 13; ILDEFONSE D'AUX, dans son Histoire du canton de Saint-Gal, tom. Ier; VITTIKIND, *Vita S. Othmari apud Goldast; Chronicon Constantiense apud Pistorium, p.* 671.)

VERS L'AN 646.

Ce grand homme, l'un des plus célèbres disciples de S. Colomban, était né en Irlande après le milieu du sixième siècle. Il sortait d'une famille aussi illustre par son origine que par sa vertu et sa piété, et fut consacré à Dieu dès sa naissance. Après avoir été formé dans les connaissances humaines, ses parents le placèrent dans le monastère de Bangor (dans le pays de Galles en Angleterre), où le jeune homme fut élevé dans la science de la religion et de la piété. Il puisa dans cette maison le véritable esprit de l'Évangile et le détachement le plus parfait de toutes les choses créées. Quoique sa famille eût pu un jour lui laisser de grandes richesses, Gal n'y fut jamais sensible : il savait que les biens de ce monde sont un don de Dieu, qu'il faut les recevoir avec reconnaissance; mais il savait aussi qu'il est difficile de les posséder sans s'y attacher et n'en pas abuser : il aima donc mieux suivre

l'exemple de tant de chrétiens qui s'étaient dépouillés de tous les soins terrestres pour s'occuper exclusivement des intérêts célestes.

Le monastère de Bangor était alors un des plus florissants de l'Angleterre : un grand nombre de religieux s'y distinguaient par leurs vertus et leur savoir, et Gal n'y fut pas longtemps sans profiter des leçons et des exemples qu'il recevait; car il se rendit lui-même fort habile dans la grammaire, la poésie et l'Écriture sainte. Il était tendrement attaché à S. Colomban, qui, de son côté, le chérissait comme un fils, et lorsque ce dernier quitta l'Irlande pour aller prêcher sur le continent la foi catholique, Gal s'adjoignit à lui et vint en France : ils se fixèrent d'abord à Anegray dans les Vosges et plus tard à Luxeuil. Colomban ayant été chassé de ce dernier monastère pour avoir repris le roi Thierry de ses désordres, Gal sortit aussi de Luxeuil, et ils se retirèrent ensemble dans les États de Théodebert, roi d'Austrasie; ils s'établirent ensuite près du lac de Zurich et y servirent Dieu avec ferveur : mais cette contrée ne leur convint pas et ils se rendirent dans le voisinage du lac de Constance, où un pieux curé leur offrit des terres assez considérables pour s'y fixer. Ils construisirent des cellules [1] et se dévouèrent à prêcher l'Évangile dans un pays où

---

1 Les cellules que S. Colomban et ses disciples construisirent, donnèrent naissance à une riche abbaye nommée *Mehrerau*, qui devint une des plus célèbres de la contrée.

le paganisme avait encore de nombreux adhérents. Ils eurent la consolation de ramener un grand nombre d'idolâtres de leurs erreurs et de voir fleurir le christianisme dans ces contrées encore barbares : mais ceux d'entre les païens qui restèrent attachés à leurs erreurs, vexèrent les religieux et en mirent deux à mort.

A cette première disgrâce se joignit encore une autre : le roi Thierry venait de tuer dans un combat Théodebert, roi d'Austrasie, et Colomban, ne se croyant plus en sûreté dans les nouveaux États de Thierry, se retira en Italie. Gal voulut le suivre, mais il en fut empêché par une grave maladie : s'étant fait transporter chez le curé d'Arbon, il y attendit sa guérison. Après son rétablissement, il chercha dans les environs un endroit propre à fonder une maison religieuse : il remonta le lac et alla s'établir dans une vallée couverte d'épaisses forêts, et jeta ainsi les fondements de la fameuse abbaye qui fut connue depuis sous le nom de Saint-Gal; là il travailla avec ardeur à la propagation de la vraie foi.

Le zèle pour la gloire de Dieu est la perfection de la charité. Cette vertu doit caractériser tout chrétien et surtout les pasteurs de l'Église. Et quelles grâces le Seigneur ne prépare-t-il pas à ceux qui cherchent à le faire connaître sur la terre! Ce vrai zèle embrasait l'âme de Gal, qui opéra des conversions éclatantes. Ses miracles et ses exemples convertirent les païens les plus opi-

niâtres; il délivra du démon la fille de Gungou, gouverneur du pays, et parla à cette jeune personne avec tant de force de l'excellence de la virginité et du bonheur de se consacrer à Dieu, qu'elle refusa la main d'un prince d'Austrasie et alla s'enfermer dans le monastère de Saint-Pierre de Metz.

Sur ces entrefaites le siége épiscopal de Constance vint à vaquer. Tous les regards se portèrent sur Gal, et chacun parut y avoir trouvé l'homme de Dieu propre à édifier et à gouverner un vaste diocèse : mais l'humilité du saint s'alarma à une pareille proposition; il refusa une dignité qu'il croyait au-dessus de ses forces: le clergé et le peuple de Constance redoublèrent leurs instances, mais tout fut inutile. Alors, pour se délivrer des poursuites dirigées contre lui, Gal proposa d'élire le diacre Jean, son disciple, ce qui eut lieu. Le jour du sacre du nouvel évêque étant arrivé, notre saint prononça un discours remarquable par la force des pensées et l'onction qui y régnaient. Ce sermon est le seul écrit que nous ayons de ce vertueux abbé, et il nous fait regretter vivement d'être privés de tous les discours qu'il a prononcés si souvent. Dès ce moment la vie de S. Gal ne fut plus qu'une suite de travaux apostoliques. Il ne sortait de sa cellule que pour annoncer la foi aux peuples, instruire les ignorants, confondre les pécheurs et les réconcilier avec Dieu : puis, retournant dans sa solitude, il allait s'anéantir devant le

Seigneur, le remercier de ses bienfaits, lui demander de nouvelles grâces pour lui, pour sa communauté et pour les chrétiens qu'il venait de convertir à Jésus-Christ. Aux prières il joignait les austérités de la pénitence et toutes sortes de mortifications. C'est ainsi qu'il cherchait à enrichir son âme de mérites devant Dieu et à amasser des vertus. Ce n'est que la vertu qui peut rendre l'homme véritablement grand et heureux. Cette grandeur et ce bonheur qu'elle procure élèvent l'homme au-dessus de lui-même. On trouve dans tous les états les moyens de la pratiquer; il faut seulement y être fidèle à Dieu, remplir les devoirs que prescrit la piété chrétienne et ceux que notre état respectif nous impose. Combien d'occasions de faire éclater, comme S. Gal, la patience, l'humilité, la douceur, la résignation à la volonté de Dieu, la confiance en sa bonté! Sans doute ce ne sont pas les occasions de combattre qui nous manquent; c'est notre lâcheté et notre indifférence qui nous font tomber les armes des mains; nous voudrions être couronnés sans faire d'efforts.

Depuis longtemps le monde n'était plus rien pour Gal, ou pour mieux dire, cet humble prêtre ne l'avait jamais aimé. Plein de mépris pour des biens fragiles et périssables, il ne soupirait que pour les biens éternels, et son cœur repoussa toujours l'appât des vanités et des grandeurs de la terre. Son humilité venait d'être mise à l'épreuve par l'offre d'un évêché : Gal avait triomphé; car le fardeau de l'épiscopat lui parut au-dessus de

ses forces. Une nouvelle occasion se présente: Gal va-t-il encore en sortir victorieux? Les religieux de Luxeuil pleurent la perte de leur abbé S. Eustase, que la mort venait de leur enlever. Ils députent aussitôt vers Gal et le conjurent de se mettre à la tête de leur communauté; mais le monastère de Luxeuil était déjà devenu célèbre par ses richesses, et ce qui aurait peut-être engagé tout autre à accepter, devint, aux yeux de notre saint, une cause de refus. Gal avait fait vœu de pauvreté; il craignit que les richesses d'une opulente abbaye n'eussent déjà altéré l'esprit de S. Colomban dans cette maison, et cette considération, jointe à l'aversion qu'il avait déjà pour toute espèce de gouvernement, le détermina à ne pas accepter la proposition des religieux et à préférer son humble cellule à l'éclat d'une florissante abbaye. C'est ainsi que les saints se possèdent toujours. Le Seigneur récompensa tous ces sacrifices par la multitude et le nombre des grâces qu'il leur accorda.

On peut dire que vers la fin de son exil ici-bas, la vie de S. Gal n'était plus celle d'un homme, mais plutôt celle d'un ange, qui n'avait conservé de la nature humaine que les liens grossiers d'un corps destiné à la destruction. Il continua néanmoins à gouverner, jusqu'à un âge très-avancé, sa fervente communauté. Sentant approcher sa dernière heure, il demanda les sacrements de l'Église, et les reçut avec une foi vive et une grande humilité, en présence de ses religieux; il s'endormit

peu après du sommeil des justes, le 16 octobre vers l'an 646. Le jour de sa mort fut aussi le premier de son culte, car on commença presque aussitôt à l'invoquer. Il est regardé comme un des patrons de la Suisse, et son tombeau est devenu célèbre.

Le monastère qu'il a fondé suivit la règle de S. Colomban jusque vers la fin du huitième siècle, et adopta alors celle de S. Benoît. Plusieurs monarques et seigneurs lui firent de grandes largesses, entre autres Charles-Martel, Charlemagne, Louis le Débonnaire et Louis le Gros. Henri I.er l'érigea en principauté et lui accorda plusieurs droits régaliens. Les immenses richesses dont il jouit en firent une des abbayes les plus célèbres et les plus puissantes de l'Empire; c'est aussi une de celles qui ont produit, aux différentes époques de son existence, le plus de grands hommes; un grand nombre de ses abbés furent élevés sur les siéges épiscopaux des pays voisins, et l'histoire parle d'une foule d'érudits qui lui firent honneur par leurs connaissances et leurs ouvrages, entre autres, les Notker, car il y en eut plusieurs de ce nom. Sa riche bibliothèque contenait les manuscrits les plus rares et les plus curieux de l'antiquité.

Quoique la ville de Saint-Gal, qui s'est formée autour de l'abbaye, ait embrassé en grande partie le calvinisme, elle forme, de nos jours, un diocèse avec son canton et celui de Coire. L'évêque est obligé de résider alternativement dans l'une et l'autre partie.

23 OCTOBRE.

LA RESTITUTION DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG, ET LE RÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CATHOLIQUE DANS CETTE VILLE SOUS LOUIS XIV.

EN 1681.

(Cet article a été rédigé d'après les renseignements que nous avons trouvés sur cette magnifique basilique dans Kœnigshoven, Schadée, Laguille, Silbermann, Grandidier, etc.)

Comme il est question de célébrer dans cet article les bienfaits d'un des plus grands monarques dont la France s'enorgueillît, et de rappeler à la postérité comment la religion catholique rentra dans ses droits et fut rétablie dans la capitale de l'Alsace, nous pensons que nos lecteurs ne verront pas sans intérêt quelques détails sur la magnifique cathédrale de Strasbourg, dont Bossuet n'a pas dédaigné de parler dans son immortel *Discours sur l'unité de l'Église.*

L'histoire rapporte que la ville de Strasbourg, appelée dans son origine *Argentorat,* fut habitée par les Triboques et renfermait une petite forêt consacrée à Ésus, divinité tutélaire de ce peuple. Le sang humain coula souvent dans ce bois sacré : car, d'après Tacite, les Germains n'avaient point de temples et immolaient des victimes humaines dans les forêts : ils auraient cru déshonorer la divinité en l'enfermant dans l'enceinte des murs.

Après la conquête d'Argentorat par les Romains, ceux-ci détruisirent ce bois sacré et con-

struisirent à sa place un temple dédié au dieu Mars. Les Triboques y adoraient aussi Hercule, qu'ils appelaient *Kruzmanna* (guerrier), et dont la statue avait été conservée jusqu'en 1525 dans une chapelle près de la cathédrale. Lorsque le christianisme s'établit petit à petit sur les bords du Rhin, le culte d'Hercule disparut, mais son temple ne fut détruit que plus tard. La première église chrétienne construite dans l'enceinte de la ville, tomba avec Argentorat sous les coups des Barbares en 406 ou 407, lors de leur irruption dans les Gaules.

Après la célèbre victoire que Clovis remporta en 496 sur les Allemands, dans les plaines de Tolbiac, le paganisme reçut un coup mortel dans les contrées du Rhin. Ce prince n'embrassa pas seulement le christianisme; mais il fit bâtir plusieurs églises dans ses États, et c'est à lui que toute l'antiquité a attribué la fondation de notre première cathédrale. Par la construction de cette église-mère, Clovis voulut sans doute prouver son attachement sincère à la foi qu'il avait embrassée, et procurer à l'ancien Argentorat des Triboques l'occasion de sortir de ses ruines; car on commença aussitôt à bâtir des maisons autour de cette église, à la place des misérables huttes qui avaient été construites après la destruction totale de la ville, occasionnée par les ravages des Vandales.

C'est à cette époque que les savants croient devoir rapporter l'origine du nom de *Strasbourg* (c'est-à-dire, ville bâtie à l'embranchement de

plusieurs routes), sans doute à cause des routes qui venaient y aboutir de toutes parts. L'église que Clovis avait fait construire était en bois : on scia des troncs d'arbres par le milieu, on les enfonça en terre l'un à côté de l'autre, de sorte que le côté coupé servait de mur dans l'intérieur, et on remplit de mortier la partie extérieure; cette église n'était couverte que de chaume. Voilà ce que les chroniques d'Alsace rapportent de la fondation de notre plus ancienne cathédrale. Les premiers chrétiens avaient trouvé, dans le temple d'Hercule, un puits dont l'eau servait aux purifications des sacrifices. Une vieille tradition rapporte que S. Remi avait autrefois béni ce puits, et on en destina l'eau au baptême des fidèles. Les curés de la ville, qui dépendaient de l'archiprêtre de Saint-Laurent, s'en servirent jusqu'au seizième siècle pour les baptêmes; mais en 1696, un militaire de la garnison y étant tombé, l'administration de l'église le fit nettoyer, et en 1766 il disparut, ayant été couvert au niveau du pavé; les eaux furent conduites hors du temple par des canaux souterrains, qu'on peut encore voir de nos jours dans la petite cour à côté de l'atelier où travaillent les tailleurs de pierres sans cesse employés à ce qui regarde l'entretien de l'édifice.

Les successeurs de Clovis se sont toujours montrés fort généreux envers l'église de Strasbourg: Dagobert II lui fit présent de plusieurs châsses fort riches, d'un calice en or, d'un livre d'Évangiles enrichi d'or et de pierres précieuses. S. Ar-

bogaste reçut de ce prince le domaine de Rouffach, en reconnaissance du miracle qu'il avait opéré en faveur de son fils rappelé à la vie.

Pepin entreprit au huitième siècle de construire une nouvelle église en place de celle de Clovis, qui avait été embellie et agrandie par ses successeurs; mais la mort le surprit en 768, et son projet fut enseveli avec lui. Charlemagne parut à plusieurs reprises dans les murs de Strasbourg, et ordonna de bâtir une église qui fût dans les temps un monument de son zèle pour la religion et de son affection pour l'Alsace. Kœnigshoven nous apprend dans sa Chronique, que le chœur qui subsiste encore de nos jours, est le même que Charlemagne fit construire: au moins est-il hors de doute que ce chœur n'est nullement en rapport avec l'architecture qui règne dans le reste du bâtiment. A son retour de Rome, ce monarque donna à la cathédrale la belle châsse qu'il avait reçue du pape Adrien, avec une croix en or qui pesait deux cent quatre-vingts livres, poids de Strasbourg, et un psautier en langue teutonique et transcrit de sa propre main. Pendant le règne de ce prince, l'évêque Heddon introduisit parmi ses chânoines la règle de S. Chrodegand, évêque de Metz: ceux-ci vivaient dès lors en commun et portaient le nom de *frères de Marie*.

Vers l'an 831 Louis le Débonnaire mit la ville de Strasbourg sous la protection de la sainte Vierge, qui a été de tout temps la patronne de la cathédrale. Depuis cette époque l'image de Ma-

rie fut gravée dans les armes de la ville, peinte sur ses étendards, et on la voyait quelquefois sur les monnaies que la ville faisait frapper. Nous apprenons par le poëme d'Ermoldus Nigellus, que la cathédrale renfermait à cette époque cinq autels : le grand-autel était consacré en l'honneur de la sainte Vierge; au bas du chœur était l'autel de Saint-Paul, à gauche celui de Saint-Pierre, au milieu de la nef celui de Saint-Michel et dans le fond celui de Saint-Jean-Baptiste.

L'église fut dévastée par plusieurs incendies, surtout par celui de l'an 873, qui consuma une partie des archives. Ce malheur ne fut cependant pas si grand que celui qui fondit sur la ville sous S. Henri, duc de Bavière, appelé à succéder sur le trône d'Allemagne à Othon III : mais Hermann, duc de Souabe et d'Alsace, éleva des réclamations et se déclara son compétiteur. L'évêque de Strasbourg ayant embrassé le parti de Henri, Hermann résolut de s'en venger; il parut à la tête d'une nombreuse armée devant Strasbourg, en fit le siége et l'emporta d'assaut le 4 avril 1002, le samedi de Pâques. Ses troupes abusèrent de la victoire, se jetèrent sur les églises, pillèrent les vases sacrés, maltraitèrent les ministres des autels et exercèrent jusque dans le lieu saint toutes sortes d'abominations. Hermann, pour arrêter la licence du soldat, fit punir quelques-uns des plus coupables; mais les autres continuèrent leurs dévastations et allèrent jusqu'à mettre le feu à la cathédrale le jour même de

Pâques : le chœur, qui était alors construit en pierres, résista à la violence des flammes, mais la nef fut presque réduite en cendres.

Hermann, contraint néanmoins de se soumettre à Henri, se vit même condamné de réparer le dommage qu'il avait causé à Strasbourg. Il abandonna alors à la cathédrale tous les droits qu'il avait sur l'abbaye de Saint-Étienne, et l'évêque Werner s'occupa aussitôt du rétablissement de son église. Lorsque le pieux empereur eut appris le triste état de la cathédrale de Strasbourg, il envoya une forte somme d'argent à l'évêque et lui permit de tout employer pour la rebâtir.

Werner s'adressa au clergé régulier et séculier de son diocèse, publia des indulgences, s'empara des revenus de l'abbaye de Saint-Étienne et s'imposa de grands sacrifices pour se procurer de l'argent. Ayant appelé quelques architectes célèbres et fait amasser pendant plusieurs années les matériaux nécessaires, on posa enfin les fondements de cet édifice somptueux en 1015 : ces fondements ont plus de trente pieds de profondeur et reposent sur des pilotis cimentés entre eux par un mortier composé de chaux vive, de briques et de charbons pilés.

Après avoir ainsi pris toutes les précautions possibles pour assurer à ce bâtiment une solidité à toute épreuve, on posa les fondements : les premières pierres furent conduites par corvées à Strasbourg et tirées de la vallée située entre Marlenheim et Wasselonne. On travailla au bâtiment

avec une telle ardeur, que, dans l'espace de treize années, la nef fut portée jusqu'à la toiture. Ceci ne paraîtra pas étonnant, quand on saura que, pendant cet intervalle, on y a vu travailler près de cent mille personnes. Quant aux sommes immenses qu'il a fallu pour faire face à de si fortes dépenses, il est facile de s'en rendre raison. Tout le monde connaît l'empire qu'exerçait alors la religion sur les cœurs des fidèles, et on voyait souvent des familles aisées instituer l'église héritière de leurs biens. D'un autre côté, on sait aussi que les ouvriers ne recevaient qu'un fort modique salaire, et que beaucoup d'entre eux ne demandaient que la nourriture.

S. Henri vint plusieurs fois à Strasbourg pendant que l'on était occupé de la construction de la cathédrale; sa présence encouragea les ouvriers, et il leur accorda des gratifications. Son exemple fut suivi par les grands de l'Empire. Le zélé Werner n'eut point la satisfaction de voir son église entièrement achevée : il mourut le 28 octobre 1028 à Constantinople, chargé d'une mission par l'empereur Conrad II.

En 1050 le pape S. Léon IX visita la nouvelle cathédrale, se fit présenter le plan de l'édifice, accorda des indulgences aux ouvriers et donna plusieurs sommes d'argent à cette église.

L'ouvrage n'avança cependant que très-lentement : des incendies, des guerres et divers accidents arrêtèrent souvent les ouvriers. Il est à remarquer qu'en 1145 le célèbre S. Bernard, abbé

de Clairvaux, vint à Strasbourg, dit la messe au grand-chœur de la cathédrale, le 23 décembre, guérit une fille paralytique et rendit l'usage des jambes à un boiteux.

L'hérésie des Vaudois, proscrite en France et dans les contrées voisines, se propagea en Alsace dans les premières années du treizième siècle; on se saisit de plusieurs de ces hérétiques à Strasbourg, et ceux qui ne voulurent pas abjurer leurs erreurs, furent brûlés publiquement en 1212 sur le marché aux chevaux.

Le premier orgue fut placé à la cathédrale en 1260; le second, en 1326; le troisième, en 1489, et celui qu'on voit encore de nos jours date de 1716.

La nef de la cathédrale fut achevée en 1275, et deux ans après on jeta les fondements de la tour, le jour de la Purification de la sainte Vierge, après une procession solennelle, à laquelle assistèrent le clergé, le magistrat et toute la bourgeoisie. Les travaux, poussés d'abord avec assez de vigueur, furent plusieurs fois interrompus, mais principalement en 1349, lors de la terrible peste qui dépeuplait alors l'Allemagne et l'Alsace. La ville de Strasbourg perdit à cette époque jusqu'à seize mille de ses habitants. Cet horrible fléau inspira aux peuples des sentiments de pénitence extraordinaires; deux cents hommes, sous le nom de *flagellans*, sortis de la Souabe, passèrent le Rhin à la mi-juin et se rendirent d'abord à Spire et de là à Strasbourg; ils se rassem-

blaient à la vue de tout le peuple, se découvraient jusqu'à la ceinture et se meurtrissaient le corps à coups de fouets armés de pointes de fer. Tantôt ils chantaient l'Oraison dominicale et d'autres cantiques; tantôt, prosternés contre terre, ils écoutaient leurs chefs, qui les exhortaient à implorer la miséricorde de Dieu et à prier pour le peuple, pour leurs ennemis, leurs bienfaiteurs et les âmes du purgatoire. Il y avait parmi eux des prêtres, des savants, des nobles, des riches et des pauvres. L'un d'eux lut à haute voix une lettre qu'il disait avoir été apportée par un ange dans l'église de Saint-Pierre de Jérusalem; cette lettre faisait un long détail des crimes qui se commettaient dans le monde, après quoi elle ajoutait que Jésus-Christ avait répondu à la sainte Vierge et aux anges, qui demandaient pardon pour les hommes, qu'il ne pardonnerait qu'à ceux qui, pendant trente-quatre jours, étant sortis de leur pays, macéreraient leur corps à coups de fouet. La conduite de ces flagellans était d'ailleurs régulière : ils ne parlaient à aucune femme, couchaient sur la dure, ne mendiaient point; car on n'en admettait aucun qui n'eût de quoi se nourrir pendant tout le temps prescrit pour sa pénitence. Ils marchaient en procession, ayant à leur tête une riche bannière; enfin, nul n'était reçu parmi eux qu'il n'eût assuré les chefs de s'être confessé, d'avoir pardonné à ses ennemis et obtenu le consentement de sa femme. Pour répandre plus au loin leur institut, ils ne passaient qu'une nuit dans

chaque paroisse. L'empereur Charles IV, qui se trouvait alors à Strasbourg, ordonna aux prêtres et aux religieux qui avaient pris part à cette confraternité, de s'en séparer; une bulle de Clément VI la condamna de même en 1349. Ces mesures furent prises à cause des doctrines superstitieuses que mêlaient ces faux dévôts à celles qu'ils répandaient.

Dès que la peste eut entièrement cessé, les évêques firent continuer l'ouvrage de la tour. Ces prélats, qui étaient tous tirés des premières familles de l'Empire, employaient, outre les revenus de leur évêché, encore souvent tout leur patrimoine, pour subvenir aux frais immenses de cette construction; d'autres membres du chapitre et des ecclésiastiques aisés abandonnaient de même une grande partie de leurs prébendes à l'œuvre de Notre-Dame, et c'est ainsi que la belle tour, ce chef-d'œuvre de l'art, qui fait l'admiration de toute l'Europe, fut enfin achevée en 1439.

L'Église de Strasbourg subsista quelque temps dans toute sa splendeur, lorsqu'une querelle scandaleuse vint la troubler. Un vil intérêt excita cette espèce de guerre, où les parties ne combattaient qu'à force de déclamations et d'invectives toujours indignes de leur caractère. Il s'était établi, depuis le treizième siècle, plusieurs ordres religieux mendiants à Strasbourg. Ces religieux prétendaient, en 1452, avoir le droit d'enterrer les morts dans leurs églises et chapelles : les curés voulaient que ce droit leur fût uniquement réservé. Les chanoines de la

cathédrale et des collégiales appuyaient les prétentions des curés; les magistrats, au contraire, soutenaient les religieux de leur autorité, disant que c'était une injustice que de priver les fidèles de la liberté de choisir leur sépulture dans les chapelles fondées par leurs ancêtres. Les curés portèrent leurs plaintes par-devant l'archevêque de Mayence, leur métropolitain; les religieux se pourvurent à Rome. Pendant qu'on examinait l'affaire, les curés se crurent suffisamment autorisés de faire défense, sous peine d'excommunication, d'enterrer les corps morts hors de leur paroisse avant qu'on ne leur eût payé l'*ultimum vale*, c'est-à-dire, le droit de sépulture. A en croire les chroniques du temps, ce droit s'élevait quelquefois à trente, quarante et cinquante florins, somme taxée d'après les biens que laissait le défunt. Les curés demandaient de plus le quart de tous les legs faits aux églises où le mort devait être enterré.

Les magistrats firent publier un ordre, par lequel il était défendu aux curés de demander, pour droit mortuaire, plus de trente pfennings, taxe générale pour toutes les fortunes : mais cet ordre n'ébranla pas les curés; ils continuèrent à soutenir leurs prétentions, et le scandale s'accrut.

Alors les magistrats, lassés de ces débats et pressés par les murmures du peuple, envoyèrent à Rome un député pour appuyer auprès du pape Calixte III la cause des religieux. Le pape nomma trois commissaires : Jean, cardinal de Saint-Sixte; Nicolas, évêque de Rose, et Marc, évêque de Chri-

sopolis. L'évêque de Rose fut ensuite chargé seul de l'affaire; il vint à Strasbourg, et après avoir entendu les parties, il porta contre les curés une sentence par laquelle il leur défendait d'exiger pour le droit de sépulture plus que ce qui est prescrit par les canons de l'Église et les statuts du diocèse.

Jean Creutzer, de Guebwiller, curé de Saint-Laurent, qui, par la régularité de ses mœurs, avait acquis une grande réputation, ayant refusé de se soumettre, fut nommément excommunié et en appela au pape de la sentence du commissaire. Les magistrats envoyèrent une seconde fois à Rome, et la sentence portée contre les curés fut confirmée : mais l'évêque, Robert de Bavière, ayant pris fait et cause pour ses curés, déclara Jean Creutzer injustement excommunié. De là naquirent de nouveaux troubles, et les magistrats bannirent pour toujours de la ville le curé de Saint-Laurent : celui-ci se rendit à Rome, mais n'y obtint rien; alors les curés de Strasbourg, voyant qu'il n'y avait plus de ressource pour eux, se soumirent et se réconcilièrent avec les magistrats et les religieux. Cette malheureuse querelle, jointe à plusieurs autres causes, surtout au relâchement des mœurs du clergé, aliénèrent l'esprit des fidèles, refroidirent le zèle pour la religion et préparèrent les voies aux funestes divisions qui éclatèrent lorsque la doctrine de Luther fut prêchée plus tard en Alsace.

Quelques années après cette affaire, en 1458, on brûla publiquent à Strasbourg Frédéric Reis-

ser avec plusieurs de ses adhérents, qui s'étaient permis de répandre les erreurs de Jean Huss. Les mémoires du temps nous apprennent que Strasbourg était alors divisé en neuf paroisses.

Strasbourg fut la première des villes impériales qui se déclara pour les opinions du moine apostat Luther. Déjà en 1518, plusieurs bourgeois de la ville affichèrent à la grande porte de la cathédrale ses propositions. Le clergé s'opposa d'abord à la propagation des nouvelles doctrines; mais il eut la douleur de voir les novateurs protégés par le magistrat de la ville et par le comte de Hohenlohe, grand-doyen du chapitre, et de cette manière le poison de l'hérésie se glissa insensiblement dans l'héritage de Jésus-Christ.

En 1520 Pierre Philippi prêcha publiquement la réforme dans l'église de Saint-Pierre le vieux, et quelque temps après, plusieurs autres ecclésiastiques, tels que Mathias Zell, Pierre Wickgram, Symphorien Pollion, Caspar Hedion, Wolfgang Capiton et Martin Bucer, se déclarèrent contre l'enseignement de l'antique Église. Séduits par l'amour de la nouveauté et entraînés par les mauvais penchants de leur cœur, ils marchèrent sur les traces de leur digne maître Luther et épousèrent, l'un, sa servante, qu'il avoua avoir été depuis plusieurs années sa concubine, l'autre séduisit une religieuse, etc.; Antoine Firn, curé de Saint-Thomas, eut le front de publier lui-même ses bans. Cet attentat souleva contre lui le chapitre de son église.

L'évêque Guillaume, voulant arrêter ces scan-

dales et punir des prêtres qui déshonoraient ainsi leur état et violaient les promesses qu'ils avaient faites à Dieu, les fit citer à Saverne, le 20 janvier 1524; mais ces prêtres infidèles à leurs serments déclinèrent un tribunal dont ils craignaient la religion et la justice, et implorèrent la protection du sénat, en lui représentant qu'ils étaient prêts à se soumettre à la sentence de l'évêque, si on leur prouvait que la loi de Dieu défendait le mariage aux prêtres[1]. Le sénat écrivit à l'évêque en faveur des ecclésiastiques accusés, et lui fit entendre qu'avant de procéder ultérieurement, il fallait attendre les décisions de la diète de Nuremberg sur une matière qui intéressait plusieurs villes d'Allemagne. Cette réponse arrêta les poursuites de l'évêque.

La diète de Nuremberg s'était assemblée, au mois de décembre 1523, par les ordres de l'archiduc Ferdinand, que Charles-Quint avait nommé son vicaire dans tout l'Empire pendant

1 Cette prétention singulière aurait dû révolter le sénat; car doit-il y avoir moins de police dans une république ou un État que dans l'Église? Un coupable serait-il reçu à dire, qu'avant de le punir il faut lui prouver que la loi qu'il a violée est dans l'Écriture sainte? Ne suffit-il pas que cette loi ait été de tout temps reçue, que l'accusé s'y soit soumis librement et volontairement, et qu'il s'y soit engagé par vœu, pour mériter des punitions s'il venait à la transgresser? La loi de Dieu ne veut-elle pas que le fidèle s'acquitte des vœux qu'il a faits, et ne serait-ce pas renverser l'ordre public, que de permettre à chacun de contester sur ce qui lui est ordonné, et de se soustraire à ce qui peut le gêner et contrarier ses penchants?

son absence. Le cardinal Campège y assista en qualité de légat du pape Clément VIII, et l'évêque de Strasbourg y envoya Thomas Murner, célèbre cordelier, avec ordre de presser l'affaire des prêtres mariés : mais le sénat de Strasbourg y traversa les desseins de l'évêque, prétendant que ce prélat n'avait pas le droit de punir des prêtres qui jouissaient du droit de bourgeoisie dans cette ville, et que d'ailleurs, le mariage ne leur étant pas interdit par la loi de Dieu, ils n'étaient pas coupables. En vain le légat employa-t-il toutes les voies possibles pour ramener les députés de Strasbourg au parti de l'évêque, il ne put y parvenir. Alors l'évêque publia un mandement par lequel il était ordonné à tous les ecclésiastiques qui entretenaient chez eux des femmes suspectes, de les renvoyer de leurs maisons dans l'intervalle de neuf jours, sous peine d'être privés de leurs bénéfices. Plusieurs prêtres obéirent; mais ceux qui s'étaient mariés publiquement s'obstinèrent dans leur révolte: l'évêque, dans l'impossibilité de souffrir plus longtemps un pareil scandale, lança contre eux une sentence d'excommunication, datée du 14 mars 1524. De pareils anathèmes n'intimidèrent pas des gens qui avaient rejeté toute pudeur, et le 5 avril ces prêtres apostats en appelèrent de la sentence de leur évêque au futur concile.[1]

---

1 L'acte de leur appel ne fut souscrit que par Zell, curé de Saint-Laurent, Firn, Schultheiss, communément appelé Scultet, Luc Hackfurt, Niebling, Spatzinger et Alexandre de Villin-

Depuis ce moment la religion catholique tomba sensiblement à Strasbourg : le magistrat ne se contenta pas de protéger les prêtres excommuniés; il disposa des cures de la ville et n'y nomma que des hommes qui donnaient dans l'erreur. Zell introduisit, la même année, la messe en langue vulgaire, baptisa de même en allemand, distribua la communion sous les deux espèces et changea petit à petit le rit catholique. On employa tous les genres de séduction pour gagner le peuple, tantôt en invectivant contre les cérémonies majestueuses de l'Église romaine, tantôt en déclamant contre des abus qu'elle tolérait, tantôt en flattant la multitude par des promesses fallacieuses : mais ce qui eut surtout son effet, ce fut l'abolition des jeûnes et des abstinences commandés par l'Église; plus tard on y comprit celle de la confession, qu'on ne dépeignait au

gen. Ils y traitèrent d'impie et d'insensée l'excommunication de leur évêque; mais ce qui les couvre d'une honte éternelle, c'est qu'ils ont osé avancer qu'ils avaient passé leur vie dans les plus infâmes débauches, et qu'ayant foulé depuis longtemps aux pieds la sainteté de leurs vœux, tantôt ils se livraient à des femmes publiques, tantôt ils retenaient dans leurs maisons les complices de leurs désordres, et que, malgré cette vie abominable, ils approchaient des autels du Dieu vivant, tombant petit à petit dans l'infidélité et l'oubli total de Dieu. Ils s'imaginaient qu'une conduite si déréglée était un titre légitime pour autoriser leur mariage. Ils ajoutaient que le respect humain les ayant d'abord empêchés de prendre ce parti, ils reconnaissaient maintenant qu'il était de leur devoir de se déclarer et de mépriser les lois de l'antechrist. Nous nous abstenons de toute réflexion. De tels hommes étaient dignes d'être les apôtres de la prétendue réforme.

peuple que comme une institution établie pour connaître les secrets des familles.

Les maisons religieuses fixèrent à cette même époque les regards hostiles des réformateurs. Les cordeliers quittèrent leur habit le dimanche de *Lætare* de 1524, et abandonnèrent leur couvent au magistrat; les dominicains résistèrent plus longtemps, mais, réduits à une extrême indigence, ils cédèrent en 1525. Les chanoines des chapitres de la ville montrèrent plus de religion et plus de fidélité: malgré les dangers auxquels ils étaient exposés en disant la vérité, ils élevèrent une voix courageuse et se plaignirent des cruelles vexations qu'on leur faisait souffrir; à cet effet ils signèrent une protestation énergique, qui est venue jusqu'à nous et que nos lecteurs pourront lire à la note I. Ils y exposent qu'étant à toute heure insultés et maltraités par une populace fanatisée, qui les menaçait de la mort, ils se sont vus forcés de faire sortir de Strasbourg quelques-uns de leurs confrères, à qui ils ont confié leurs titres, les sceaux de leurs chapitres et les ornements précieux de leurs églises, pour les porter ailleurs et les mettre en lieu de sûreté. Néanmoins, en agissant ainsi, ils n'entendaient nullement renoncer à leurs bénéfices et leurs droits, ni transférer ailleurs leurs chapitres; mais qu'ils cherchaient seulement à mettre leur vie en sûreté et leurs biens à couvert de la spoliation des novateurs. Cet acte, publié à Molsheim le 6 janvier 1525, par-devant notaire, fut imprimé et distribué dans tout le diocèse.

Une protestation si éclatante, et surtout l'enlèvement des titres, des sceaux et des ornements d'église, offensèrent vivement les magistrats, qui, croyant leur autorité blessée par toutes ces précautions, se saisirent d'abord des maisons et des effets des chanoines absents, et firent arrêter sur les grands chemins et conduire dans les prisons de la ville, quelques-uns de ces chanoines qui se rendaient de Haguenau à Fribourg, pour y implorer la protection des archiducs d'Autriche.

Sur ces entrefaites, les ecclésiastiques catholiques portèrent leurs plaintes à la chambre impériale, qui tenait alors ses séances à Esslingen. Frédéric, comte palatin, et Philippe, margrave de Bade, qui en étaient les présidents, mandèrent au sénat de Strasbourg de se désister de ses entreprises contre l'ancienne religion; mais le sénat n'y fit d'abord nulle attention : enfin, par égard pour les princes qui s'intéressaient aux chapitres de Strasbourg, le sénat permit de dire tous les jours une messe dans quatre églises, savoir : la cathédrale, Saint-Thomas, Saint-Pierre le vieux et Saint-Pierre le jeune; mais il défendit qu'on conservât le saint sacrement dans le tabernacle. Il fit enlever peu de temps après l'image de la sainte Vierge, et en 1526 on démolit les autels, pour y substituer des tables plus conformes, disait-on, à la simplicité de la religion, dont cependant on rendait le culte méconnaissable. Les images de Jésus-Christ et des saints furent retirées comme des restes d'idolâtrie, les cérémonies de la semaine

sainte sévèrement proscrites, et enfin, en 1528, il y eut défense aux prêtres catholiques de dire la messe en ville et de prêcher. L'évêque écrivit au sénat plusieurs lettres fortes et pressantes, pour arrêter, s'il était possible, la fureur de la réforme, et ramener la ville à la vraie foi : ce prélat n'omit rien pour y réussir; il entama des négociations particulières à ce sujet. Ces négociations suspendirent pour quelque temps la décision du sénat; mais les prédicants, ne cessant de déclamer contre la messe, échauffaient toujours davantage le peuple, et le grand-conseil de la république, composé de trois cents bourgeois tirés de toutes les tribus des métiers, décida enfin solennellement, le 10 février 1529, que la messe serait abolie, jusqu'à ce qu'on eût prouvé qu'elle était un culte agréable à Dieu.

Tel était à peu près l'état de l'Église catholique à Strasbourg, lorsque parut en 1548 l'*interim* de Charles-Quint[1]. Les protestants de Strasbourg refusèrent de s'y soumettre et formèrent opposition. Cependant Charles-Quint pressait les villes impériales de l'accepter, et comme il faisait mine de vouloir assiéger Strasbourg, le sénat se rendit

---

1 On appelle *interim*, un règlement de croyance et de discipline que Charles-Quint avait fait rédiger par trois habiles docteurs, qui passaient pour très-modérés et agréables autant aux catholiques qu'aux protestants. Ces docteurs étaient Jules Pflug, évêque de Naumbourg; Michel Heldius, évêque de Sion, suffragant de Mayence, et Jean Agricola, chapelain de l'électeur de Brandebourg. Une copie de ce règlement fut envoyée au pape, et communiquée aux évêques et aux ministres protestants; il devait être suivi jusqu'à la tenue d'un concile général.

enfin et lui promit d'exécuter ses ordres. Il fut donc réglé en 1549, que les prévôts, doyens, chanoines, vicaires et prébendés de la cathédrale, de Saint-Thomas, de Saint-Pierre le vieux et de Saint-Pierre le jeune, et de l'église de la Toussaint, demeureraient sous la protection de la ville pendant dix ans, et qu'ils payeraient chaque année au magistrat une redevance en argent; que les chapitres de ces églises pourraient ériger des autels pour y célébrer les saints mystères et exercer toutes les fonctions de leur ministère. Cet accord ramena le clergé catholique à Strasbourg, et on reprit possession des églises. Mais lorsque les dix années stipulées furent écoulées, les persécutions contre les catholiques recommencèrent. Les magistrats firent signifier au mois de septembre 1559, aux chapitres des diverses églises, de cesser de célébrer les saints mystères, déclarant qu'ils ne leur avaient accordé leur protection que pour dix ans. L'évêque et son clergé ne s'attendaient point à cette nouvelle violence et ne furent pas peu surpris, lorsqu'on leur intima l'ordre de quitter la ville le 2 février 1560, jour auquel le service catholique y avait commencé dix ans auparavant.

Cependant le peuple, informé des résolutions du sénat et animé par ses ministres, n'attendit pas le terme fixé par les magistrats; mais le 19 novembre 1559 une troupe de fanatiques se jeta dans la cathédrale pendant qu'on y célébrait la grand'messe, et plusieurs de ces perturbateurs, s'étant précipités sur l'autel, insultèrent le prêtre

et maltraitèrent les servants : aussitôt le clergé s'échappa précipitamment de la cathédrale, mais s'y s'assembla de nouveau après midi pour chanter vêpres. Jean Delphio, suffragant de l'évêque, étant monté en chaire pour prêcher, les hérétiques reparurent, et entourant la chaire, ils lancèrent des boules de neige contre le vénérable prélat et le forcèrent de descendre de la chaire. Les prébendés se réfugièrent dans le chœur et fermèrent le grillage qui l'environnait; mais il ne leur fut pas possible de continuer l'office divin, les pierres, les boules de neige et les cris affreux que poussait la foule, les en empêchèrent. Alors Sébastien Hambach, roi du chœur, eut le courage de se présenter à cette multitude, et lui parla comme un confesseur qui s'offre au martyre.

Un si indigne traitement arracha des plaintes à l'évêque : ce prélat écrivit à l'empereur, pour l'informer de ce qui venait de se passer. L'empereur envoya des commissaires à Strasbourg pour tâcher d'amener les magistrats à des sentiments plus doux envers les catholiques; mais ils n'y réussirent pas, et le sénat fit recommencer le service luthérien dans la cathédrale et les églises de Saint-Pierre le vieux et de Saint-Pierre le jeune, le 17 mai 1560. Le nombre des catholiques diminua de plus en plus dans Strasbourg, et plusieurs chanoines, qui préféraient une vie plus douce à la gêne qu'impose l'état ecclésiastique, abjurèrent la religion de leurs pères et se marièrent.

Le nouvel évêque, Jean de Manderscheidt, qui

avait succédé en 1569 à Érasme, profita d'un moment de tranquillité pour bâtir, du consentement du magistrat, une vaste maison, connue sous le nom de *Bruderhoff*, et qui devait servir de demeure aux chanoines qui feraient par occasion quelque séjour à Strasbourg. Ce bâtiment fut commencé en 1571.

En 1574 la cathédrale fut enrichie de la belle horloge, qui y fut placée par l'habile Isaac Habrecht: le dessin en était dû à Conrad Dasypodius, savant professeur de mathématiques. Il semblait alors que les dispositions du magistrat et l'extrême prudence que mit l'évêque dans toutes ses relations avec la ville, devaient procurer quelque changement favorable au parti catholique; mais l'hérésie n'est point patiente : car les prédicants, peu contents d'avoir fait proscrire la messe des collégiales et paroisses, pressèrent le magistrat de la défendre de même dans les monastères de Saint-Jean, de Sainte-Marguerite, de Sainte-Magdeleine et de Saint-Nicolas, où on la disait encore et où les catholiques se rendaient en foule. Déjà en 1572 le fameux docteur Marbach avait présenté un long écrit au sénat, dans lequel il s'était efforcé de prouver qu'il fallait aussi réformer ces monastères et en arracher les personnes qui y vivaient fidèles à leur règle et à leurs vœux : le sénat résista longtemps; mais en 1574 il se détermina à faire examiner cette affaire par trois avocats de la ville. Ces avocats conclurent qu'on ne pouvait, sans violer la foi des traités de paix,

s'emparer de ces quatre couvents et les réformer par des voies de fait; mais qu'il était libre au magistrat d'user d'adresse et d'employer les moyens que la modération et la prudence lui suggéreraient pour faire consentir les religieux et religieuses à ce que le sénat désirait. Ils réfutèrent victorieusement les frivoles raisons que Marbach avait alléguées, et prouvèrent qu'il était de la sagesse du magistrat de ne pas réveiller une affaire qui exposerait le protestantisme à de fâcheux revers, tout en le couvrant de honte. Ainsi fut apaisé le mouvement que Marbach avait cherché à exciter, et les monastères jouirent pendant quelques années d'un calme, qui devait bientôt disparaître: il n'y eut que les religieuses de Sainte-Marguerite et de Sainte-Magdeleine, qui persévérèrent dans leurs engagements envers Dieu et la vraie religion, et résistèrent aux ordres du magistrat. Il y eut de même un assez bon nombre de familles que rien ne put jamais ébranler dans leur attachement à l'antique foi, comme si le Seigneur eût voulu conserver toujours quelques témoins de la vérité, qui rappelassent aux autres leur honte et leur apostasie, tout comme autrefois quelques familles isolées continuaient d'observer la loi de Moïse, tandis que la plupart des Israélites offrirent un encens idolâtre aux divinités étrangères, que leurs pères n'avaient point connues. Le mariage scandaleux que Gebhard, électeur de Cologne et grand-doyen du chapitre de Strasbourg, venait de contracter avec une religieuse chanoinesse,

devint un nouveau sujet de trouble dans cette dernière ville. Les comtes de Wittgenstein et le baron de Vinnenberg, chanoines de Strasbourg aussi bien que de Cologne, ayant été excommuniés pour avoir favorisé le mariage de leur archevêque, se présentèrent à Strasbourg, demandant à jouir des bénéfices qu'ils possédaient dans cette dernière ville. Le prévôt de la cathédrale et les chanoines catholiques, ayant pris conseil de l'évêque, déclarèrent qu'il ne leur était pas libre de leur accorder ce qu'ils désiraient, et les engagèrent à obéir à la sentence portée contre eux par ce prélat. Les deux chanoines vendus aux protestants appelèrent de ce refus à l'empereur, et sans attendre que le terme de leur appel fût expiré, ils firent ouvrir les greniers du chapitre et en tirèrent les grains qu'ils prétendaient leur appartenir. Enfin arriva la réponse de l'empereur, qui n'arrêta nullement les violences des deux chanoines. Ceux-ci persistant toujours à exercer leurs prétendus droits, les chanoines catholiques leur répondirent par notaire qu'un ancien statut, qui ne leur était pas inconnu, portait qu'on ne reconnaissait plus comme membres du chapitre ceux qui avaient été excommuniés. Cette conduite des chanoines fidèles irrita vivement le sénat de Strasbourg, qui était aussi ardent à détruire les restes du catholicisme que celui de Cologne était zélé à maintenir la vraie foi.

Sur ces entrefaites le comte Ernest de Mansfeld se joignit aux protestants, et Hermann-Adolphe

de Solms, étant venu à Strasbourg, agit avec plus de violence que n'avaient fait d'abord les deux chanoines : il s'empara du Bruderhoff, fit briser les portes du chapitre, força les greniers et vendit les blés qui s'y trouvaient. L'évêque réclama contre cette injustice; l'empereur écrivit au sénat de restituer le Bruderhoff aux catholiques, et de ne pas permettre que trois chanoines des plus jeunes continuassent à porter le trouble dans le domaine de vingt-quatre : le sénat éluda la question, et les chanoines protestants se maintinrent dans leurs usurpations. Pour donner plus de poids à leur parti, ils y incorporèrent plusieurs jeunes seigneurs des principales familles nobles de l'Allemagne, et pour augmenter leurs revenus, ils s'emparèrent aussi du Gürtlerhoff, qui appartenait aux prébendiers du grand-choeur et où étaient conservés les grains et les vins de ce corps. Le comte de Nellenbourg, grand-prévôt du chapitre, dressa un long manifeste, dans lequel il exposa les mauvais traitements, les spoliations et les vexations de toute espèce qu'on faisait souffrir aux catholiques; mais cet écrit n'amena aucun changement dans les affaires.

L'évêque de Strasbourg venait de mourir subitement à Saverne, le 2 mai 1592 : alors les chanoines catholiques et protestants firent chacuns de leur côté tous leurs efforts pour se rendre maîtres de l'élection du nouvel évêque. Ces derniers, s'étant assurés de l'autorité du sénat, prétendaient que l'élection devait se faire à Stras-

bourg; les catholiques, au contraire, prévoyant qu'ils n'auraient point la faculté de voter librement, s'assemblèrent à Saverne, pour faire l'élection selon les canons de l'Église et selon leur conscience. Tandis qu'on contestait de part et d'autre, les chanoines catholiques firent part de la mort de leur évêque, ainsi que de l'embarras où ils se trouvaient, à l'empereur Rodolphe. Ce monarque écrivit une lettre au sénat de Strasbourg, pour l'exhorter à ne donner aucun secours aux chanoines protestants, et à ne point troubler l'élection du nouvel évêque; mais les magistrats n'y eurent aucun égard, et les chanoines dissidents ayant, de leur propre autorité, conféré auparavant la dignité de prévôt à Charles, duc de Brunswick, furent convoqués par celui-ci le 28 mai 1592, et élurent pour évêque Jean-George, margrave de Brandebourg, fils de l'électeur Joachim-Frédéric, qu'ils postulèrent, n'étant pas du corps du chapitre. Ce jeune prince n'avait alors que seize ans, et on avait jeté les yeux sur lui, parce que les protestants sentaient la nécessité de soutenir leur parti par un prince puissant; les catholiques, de leur côté, élurent Charles, cardinal de Lorraine, déjà évêque de Metz, prince vertueux et puissant.

Dès que cette nomination fut connue à Strasbourg, la faction du chapitre protestant se mit en mesure de soutenir son élection par les armes. Il fallait de l'argent; les vins et les denrées étaient vendus, le trésor était vide; il ne restait plus

que la belle bibliothèque du chapitre, qui était conservée au-dessus de la chambre capitulaire, où les chanoines s'assemblaient. C'était un dépôt des plus rares et des plus anciens manuscrits, dont un grand nombre, des neuvième et dixième siècles, provenaient de dons que les évêques Uthon, Erchembaud et Werner avaient faits à leur cathédrale. Sans avoir égard au prix de ces objets si curieux, les chanoines protestants, plus avides d'argent que de livres, s'empressèrent de s'en défaire : ils se flattaient sans doute, dans ces moments de délire, que la religion catholique serait pour jamais bannie de Strasbourg, et que l'erreur tiendrait toujours la place de la vérité. Jacques Bongars, ambassadeur de Henri IV auprès des princes d'Allemagne, qui était alors à Strasbourg fit l'acquisition de la plupart de ces manuscrits. Ce savant étant mort à Paris en 1612, il légua par testament tous ses livres et manuscrits à son ami Gravisset, bourgeois de Strasbourg : celui-ci laissa un fils, qui, s'étant établi en Suisse, fit présent, vers l'an 1628, de sa bibliothèque et de celle de Bongars à la ville de Berne. C'est ainsi que la plupart des anciens manuscrits de notre cathédrale passèrent à la bibliothèque d'une ville protestante. Il s'en trouve aussi quelques-uns dans celle du Vatican, à Rome, où ils furent transportés de Heidelberg en 1623, ayant été achetés précédemment par l'électeur palatin.

Les catholiques continuaient à gémir dans l'oppression à Strasbourg, ou, pour mieux dire, ils

étaient en si petit nombre, en comparaison des familles que l'hérésie avait entraînées, qu'on ne fit plus attention à eux. Alors les chanoines fidèles, voyant qu'il n'y avait plus moyen de remédier à tant de maux et de rentrer en possession de la cathédrale, s'assemblèrent en 1605 le 28 septembre, à Molsheim, pour y recommencer les offices capitulaires[1] : mais le génie persécuteur vint encore les troubler dans cette ville; car Gustave Horn, s'étant emparé à la tête de l'armée suédoise de la plupart des villes d'Alsace, vint à Molsheim en 1632, en chassa les chanoines et distribua à ses officiers les biens de l'Église de Strasbourg. Quoique Gustave-Adolphe, roi de Suède, eût à plusieurs reprises déclaré qu'il n'en voulait point à la religion catholique, et qu'il n'avait pris les armes que pour rendre à l'Empire son ancienne liberté, il disposa cependant en souverain de biens qui ne lui appartenaient à aucun titre. Strasbourg profita de la donation que ce prince lui fit des biens ecclésiastiques, et le magistrat s'empara généralement des revenus de tous les monastères, à la réserve d'une petite partie qu'il laissa par grâce à des ecclésiastiques qui étaient alors en ville. Le 26 janvier 1633 on publia dans cette ville la donation susdite du roi de Suède; les chevaliers de Malte, le commandeur de l'ordre

1 L'édit de l'empereur Ferdinand, publié à Vienne en 1629, n'apporta aucun changement dans Strasbourg; car le sénat trouva toujours moyen de l'éluder par de mauvaises chicanes.

teutonique et les religieuses de Sainte-Marguerite furent expulsés de leurs maisons. On assigna aux chevaliers de Malte pour logement la prévôté de Saint-Pierre le jeune, et aux filles de Sainte-Marguerite le couvent des augustins. Le magistrat s'empara du Bruderhoff, du palais épiscopal, de l'hôtel des chanoines de Neuwiller, ainsi que de toutes les maisons appartenant aux chanoines-comtes du grand-chapitre. Le 26 mai, jour de la Fête-Dieu, le prévôt de Saint-Pierre le vieux fut mis en prison, trois chevaliers de Malte et plusieurs chanoines eurent le même sort quelques jours après. Le 4 juin, le magistrat s'empara des archives et des titres de Saint-Pierre le jeune et de Saint-Pierre le vieux, et nomma trois administrateurs séculiers pour régir les biens de ces collégiales. On défendit alors aux prêtres catholiques qui étaient restés en ville, quoique le glaive de la persécution fût toujours suspendu sur leurs têtes, d'administrer le sacrement de mariage, ni en public, ni en particulier; les fidèles étaient obligés d'aller se marier dans les temples des luthériens. On ne souffrait plus qu'on portât le viatique aux malades, qu'on baptisât les enfants selon les cérémonies du rit romain; mais les parents se voyaient forcés de faire baptiser leurs enfants par les prédicants. A la mort des chanoines catholiques, le sénat s'empara des biens qu'ils avaient laissés, comme si ces biens leur appartenaient, sans avoir égard aux réclamations des familles. Outre les impositions dont on chargeait les eccle-

siastiques fidèles, on les obligeait encore à loger des soldats, à payer des pensions aux curés protestants, aux maîtres d'école, aux chantres même, ce qui les réduisait à une telle indigence, qu'ils avaient à peine de quoi fournir à leur subsistance personnelle. Toutes ces vexations n'étaient imaginées que pour les contraindre à abandonner la ville et à laisser leurs prébendes à la disposition du sénat. Ils tinrent cependant ferme, et les manuscrits des archives de Saint-Pierre le jeune, auxquels nous empruntons la plupart de ces détails, nous apprennent que quatre chanoines de cette collégiale jurèrent de concert qu'ils souffriraient plutôt les dernières violences que de quitter leurs maisons. On doit moins s'en prendre de tous ces excès aux magistrats qu'aux déclamations furibondes des prédicants, qui attisaient sans cesse le feu de la persécution par des discours dictés par l'esprit de parti et par la haine qu'un aveugle fanatisme peut inspirer : car il est constant que le peuple ne se serait jamais porté à ce délire pitoyable de vexer sans cesse des citoyens qui, pour tout crime, se montraient attachés à leur antique foi, si les ministres des nouvelles doctrines eussent fait entendre le langage de la raison et de cette tolérance qu'ils avaient tant invoquée eux-mêmes, lorsqu'on proscrivait leurs erreurs dans le principe même de la réforme : mais tel est le propre de l'esprit de parti : il ne connaît plus de mesure, il n'écoute plus rien, pourvu qu'il puisse parvenir à ses fins.

Nos lecteurs auront sans doute fait ici une réflexion qui naît d'elle-même et qui deviendrait pénible, si on ne connaissait pas toute l'astuce que cet esprit de parti manifeste partout. En effet, que penser de cette indifférence, pour ne pas dire de ce mépris formel, que le sénat de Strasbourg fit sans cesse paraître pour les ordres des empereurs, qui lui avaient enjoint si souvent de ne pas molester les catholiques dans l'exercice de leur religion et dans la jouissance de leurs bénéfices? que penser de cette activité, de cette hardiesse que les protestants firent paraître dans l'exécution de leurs plans de destruction et de spoliation, tandis que les catholiques se montrèrent quelquefois si timides pour le maintien de leurs droits et le triomphe de la vérité? C'est que d'abord le magistrat savait qu'il était appuyé par un grand nombre de princes de l'empire germanique, qui avaient de même introduit chez eux la réforme comme une religion plus commode, qui s'allie mieux avec les penchants du cœur, en permettant le divorce ou même la pluralité des femmes, comme Luther et ses collaborateurs en réformation ont cru devoir en user à l'égard du landgrave de Hesse. Cette nouvelle religion, en déclarant nuls les vœux des religieux, en ouvrant les portes des cloîtres à ceux qui les habitaient, mettait à la disposition de ces mêmes princes d'immenses richesses, dont quelques-uns profitèrent pour agrandir leurs domaines : dès lors ces princes sentaient le besoin

de soutenir cet ordre de choses et de se déclarer pour une ville puissante et en état de faire poids dans la balance des affaires du moment. D'ailleurs les empereurs d'Allemagne, privés du secours de quelques vassaux gagnés à l'erreur, n'étaient plus redoutables pour Strasbourg : ils se virent obligés de défendre leurs États héréditaires contre la ligue protestante, et leurs menaces n'effrayaient pas une ville qui avait de si nombreuses ressources et qui espérait trouver des moyens de salut dans la division des esprits. Quant aux manœuvres basses, aux intrigues, aux cabales et à cette espèce de fureur qu'on remarqua parmi le peuple, et surtout parmi les prédicants, il est facile de s'en rendre raison. Tout le monde connaît l'empire qu'exercent sur la multitude des hommes qui, sous prétexte de faire la guerre aux abus, attaquent les institutions même les plus saintes et les plus utiles. Les grandes richesses, jointes au crédit dont jouissait le clergé dans Strasbourg, avaient été dans tous les temps un objet de jalousie et de discorde pour le magistrat et le peuple. L'impartialité de l'histoire nous fait aussi un devoir de dire que le déréglement des mœurs de quelques prêtres avait donné, dans le principe, quelque apparence de fondement aux prétentions des réformateurs : mais ces abus, quelque graves qu'ils pussent être; mais ces désordres, quelque scandaleux qu'ils pussent paraître, n'autorisaient jamais qui que ce fût à déchirer le sein de l'Église, à toucher à l'arche sainte elle-

même, à changer le culte à sa fantaisie et au gré de ses passions : c'était à l'autorité ecclésiastique à guérir ces plaies; elle l'aurait fait; nous en donnons pour preuve les mesures employées par plusieurs vertueux évêques, dont nous avons parlé dans le cours de cet ouvrage. Ils étaient donc bien coupables, ceux qui, les premiers, sont entrés dans l'arène pour attaquer et renverser une antique religion, sous prétexte de n'en retrancher que des abus ou de ne réformer que des choses incohérentes : mais une fois lancés dans la carrière de l'innovation, ils ne purent plus s'arrêter, et alors ils employèrent tous les moyens pour se maintenir. L'esprit d'indépendance, qui fermentait depuis tant de siècles dans les têtes des Strasbourgeois, fut aiguillonné par les promesses des réformateurs; il n'est donc pas étonnant qu'il se soit développé et maintenu d'une manière si terrible contre les catholiques. Ces derniers se fiaient d'ailleurs un peu trop à la justice et à la bonté de leur cause, et regardaient comme indigne d'eux et de la religion qu'ils professaient, d'avoir recours à des moyens que condamnent le véritable esprit de l'Évangile et les lois de l'humanité et de la loyauté; ils se bornaient, pour la plupart, à faire imprimer des protestations contre les violences dont ils étaient les victimes, sans penser que dans les discordes civiles et religieuses les faits décident des événements, et non les discours ou les doctrines, quelque fondés en raison qu'ils soient. On a généralement retrouvé

dans la conduite des novateurs du seizième siècle, les mêmes ruses et les mêmes perfidies que l'histoire reproche aux ariens du quatrième, ainsi que du côté des catholiques la même sécurité au milieu des périls qui les environnaient, la même bonne foi, et nous dirions presque la même simplicité.

Mais enfin l'aurore d'un nouveau bonheur va briller pour les catholiques de Strasbourg. Les armes victorieuses de Louis XIV venaient de soumettre toute l'Alsace, et la prise de la ville de Strasbourg devait couronner ces brillantes conquêtes : la capitulation de cette importante cité fut signée à Illkirch, le 30 septembre 1681. Un des premiers articles de ce traité, fut la restitution de la cathédrale et le rétablissement de la religion catholique dans tous ses droits et priviléges. La ville ayant été occupée par les troupes françaises, le prince Égon de Furstemberg, son évêque, s'y rendit le 20 octobre de la même année, accompagné de six chanoines du grand-chapitre, de dix prébendiers du grand-chœur, des abbés de Maurmoûtier, d'Ébersmunster, d'Altorf, de Neubourg; du prévôt de Neuvillers; d'un nombreux clergé, des autorités supérieures de la province, des officiers de l'état-major de la garnison et d'une immense multitude de peuple accourue de toutes parts. Il reprit aussitôt la cathédrale, la fit nettoyer, et après l'avoir réconciliée et fait à Dieu amende honorable de toutes les profanations et impiétés qui y avaient été commises, il y fut célébré une grand'messe so-

lennelle, et tout fut préparé pour la réception de Louis XIV. Ce monarque arriva en effet à Strasbourg le 23 du même mois, et se rendit le lendemain à la cathédrale, sur les onze heures du matin, accompagné de la reine, du dauphin, de la dauphine, et suivi des seigneurs de la cour. Il fut reçu à la grande porte de l'église par le prince-évêque, en habits pontificaux, ayant à ses côtés l'évêque de Tripoli, son suffragant, et le prévôt de Neuvillers, son vicaire-général, également crossés et mitrés. Le prélat présenta le crucifix à baiser et l'eau bénite à LL. MM.; il adressa ensuite au roi un discours très-pathétique; en répandant des larmes de joie et pénétré des sentiments qui avaient animé autrefois le vieillard Siméon, il s'écria, comme lui, qu'il mourait content, puisqu'il voyait le Sauveur du monde recevoir dans son saint temple, par la piété du plus grand monarque de l'univers, le culte qui lui était dû.

Louis XIV lui répondit avec bonté et lui promit de prendre sous sa protection spéciale l'Église de Strasbourg dans son chef et ses membres. Après ces compliments, LL. MM. furent conduites au chœur et se mirent à genoux sur un prie-dieu couvert d'un riche tapis et de coussins de velours cramoisi. Le dauphin, la dauphine, monsieur et madame, se placèrent derrière LL. MM.; à la droite du roi se tenait à genoux le cardinal de Bouillon et les seigneurs de la cour; à gauche se trouvaient les dames et les confes-

seurs de LL. MM. L'évêque monta sur son trône et entonna le *Te Deum*, qui fut continué par trois chœurs de musique et pendant lequel on célébra une messe basse. L'évêque monta ensuite à l'autel et donna la bénédiction à toute l'assemblée; il reconduisit le roi et la reine dans le même ordre jusqu'à la grande porte, où LL. MM. se mirent à genoux pour lui demander encore en particulier sa dernière bénédiction.

La soumission de Strasbourg et la restitution de son église cathédrale furent célébrées par une médaille, sur laquelle on représenta le Rhin appuyé sur son urne, tenant une corne d'abondance, et, dans l'éloignement, le profil de Strasbourg et de sa tour, avec ces mots dans l'exergue au-dessus : « *Sacra restituta* » et au-dessous « *Argentoratum receptum.* MDCLXXXI. »

Le pape Innocent XI adressa dans le même temps un bref de félicitation à l'évêque Égon. On recommença dès lors l'office canonial à la cathédrale et dans les deux collégiales de Saint-Pierre le jeune et de Saint-Pierre le vieux, et la religion catholique rentra peu à peu dans ses droits. Il y eut encore par suite quelques contestations au sujet des canonicats du grand-chapitre, possédés par des candidats protestants. Les maisons de Lunebourg et de Brunswick réclamèrent vivement et prétendirent avoir conservé le droit de siéger dans l'illustre chapitre, quoiqu'elles ne fussent pas catholiques; mais la puissance de Louis XIV imposa silence à ces réclamations déplacées, et les

canonicats ne furent désormais accordés qu'à des catholiques. Ce monarque signala son zèle par des largesses envers la cathédrale : car, outre de fortes sommes d'argent qu'il lui envoya, il lui fit encore don de magnifiques ornements, de chandeliers de la plus grande beauté et d'une richesse incomparable. Depuis cette époque la religion catholique a fait de nombreuses conquêtes dans Strasbourg, et on y rétablit plusieurs des anciennes paroisses que les luthériens avaient envahies. Les monastères de Sainte-Marguerite et de Sainte-Magdeleine et, plus tard, celui de Saint-Étienne, reçurent de même des preuves de la générosité du grand roi.

Pour perpétuer le souvenir de ce retour à la vraie foi et du bienfait de la restitution de la cathédrale, le doyen du grand-chapitre assembla le 4 octobre 1698 ce corps et lui exposa qu'il serait juste et convenable d'instituer une fête annuelle pour célébrer la mémoire de l'heureux événement qui avait rétabli la religion catholique dans l'antique cité de Strasbourg, afin d'en rendre d'éternelles actions de grâces au Seigneur, qui s'était servi du bras d'un puissant monarque pour faire éclater sa miséricorde. Le grand-chapitre conclut à l'unanimité d'en faire la demande au prince-évêque, et signa l'acte de sa déclaration au registre de ses délibérations ordinaires. Cet acte fut envoyé au prélat, qui publia, le 18 décembre de la même année, un mandement pour instituer sous le rit de double de

seconde classe, une fête annuelle qui serait célébrée le 23 octobre, jour auquel Louis XIV fut reçu dans la cathédrale. L'évêque ordonna de célébrer les saints mystères, ce jour-là, dans les riches ornements donnés par la munificence royale, d'ajouter à l'oraison du jour celle pour le roi, et de terminer la fête par un *Te Deum* solennel. Cette fête se célèbre encore de nos jours.

Les plaies de l'Église catholique furent insensiblement guéries par la sagesse du roi et le zèle des vertueux prélats qui furent successivement élevés sur le siége de Strasbourg, et pendant plus d'un demi-siècle aucun événement ne vint attrister cette bonne mère : cependant en 1758, le samedi 28 octobre, un soldat luthérien de la garnison, traversant la cathédrale, se permit, à l'heure de midi, de monter sur l'autel de la sainte Vierge de la chapelle de Saint-Laurent, d'éteindre les cierges et de porter plusieurs coups à la statue de Marie, de la jeter au bas de l'autel et de la fouler aux pieds, en proférant mille blasphèmes contre l'auguste reine des cieux. Le bruit qu'occasionna cet attentat, attira plusieurs personnes, qui se saisirent du soldat et le livrèrent à la justice : on lui infligea la punition méritée; mais, pour réparer l'injure faite à la mère de Dieu, le prince Camille de Lorraine, grand-doyen du chapitre, ordonna une procession qui sortit du grand-chœur et se rendit audit autel de la sainte Vierge, et là, après avoir béni de nouveau la statue de Marie et fait une amende honorable,

il la replaça sur l'autel. Il se forma alors une association de trois cents pieuses demoiselles de la ville, qui font célébrer tous les samedis à midi une messe sur le même autel où le crime a été commis : elles chantent, pendant la messe, des cantiques en l'honneur de la sainte Vierge, et chaque année, le samedi avant la Toussaint, elles célèbrent la fête de la réparation de l'honneur de Marie et font de nouveau amende honorable à leur auguste patronne.

Depuis cette époque la cathédrale de Strasbourg a subsisté dans sa nouvelle splendeur jusqu'aux jours de terreur de 1793 qu'elle subit le sort de toutes les églises du royaume et devint le temple où le délire révolutionnaire célébra ses fêtes impies et impures. Elle perdit une partie de sa beauté, car les magnifiques statues qui la décoraient furent brisées ou horriblement mutilées; mais depuis le rétablissement du culte en France, on s'est occupé avec succès de réparer les dégâts que les Vandales modernes y avaient faits.

26 OCTOBRE.

S. AMAND, PREMIER ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

(*Amandus.*)

S. Amand, dont aucun historien des premiers siècles ne nous a transmis la vie et que toute l'antiquité a néanmoins regardé comme le premier évêque de Strasbourg, a été l'objet des recherches, des conjectures et des critiques de

différents auteurs. Les uns, s'appuyant sur le témoignage et les canons du concile de Cologne et sur la tradition constante de l'Église de Strasbourg, placent notre saint évêque à la tête des prélats qui ont gouverné notre diocèse, et fixent son épiscopat au commencement du quatrième siècle; d'autres, rejetant et les actes du concile de Cologne et la tradition de l'Église de Strasbourg, prétendent que toute la basse Alsace a fait partie du diocèse de Metz jusqu'au septième siècle, que Strasbourg n'eut d'évêque particulier que sous Dagobert I.er, et que le premier fut le même Amand, transféré plus tard sur le siége de Maëstricht [1]. Il s'agit donc de savoir sur quelle autorité reposent et les canons du concile de Cologne et la tradition conservée si religieusement dans l'Église de Strasbourg et appuyée sur les plus graves témoignages. Or cette autorité nous paraît incontestable, et nous allons en établir ici les preuves.

La paix dont jouissait l'empire romain sous le

---

1 Ce qui a pu donner lieu à cette erreur de confondre notre Amand de Strasbourg avec celui de Maëstricht, qui a vécu au 7.e siècle, nous paraît provenir du fait ici indiqué. La qualité de premier évêque de Strasbourg, un épiscopat glorieux, une réputation éclatante de sainteté, enfin la défense de la foi, tous ces titres réunis dans la personne de S. Amand offraient aux historiens une vaste matière pour composer sa vie. Cette vie a existé, et Uthon III l'avait rédigée pendant le 10.e siècle; mais comme elle a été perdue depuis, les historiens ont voulu réparer cette perte et ont composé une vie dans laquelle ils ont fait entrer des faits qui ne peuvent être attribués qu'à S. Amand de Maëstricht.

règne de Constantin le Grand, fut très-favorable à la propagation de la religion catholique dans les provinces éloignées de ce vaste empire. Le saint-siége envoya alors dans tous les pays connus des hommes zélés, qui établirent, au péril même de leur vie, l'Église de Jésus-Christ. Pour rendre plus stable l'œuvre de leurs travaux, ils fondèrent des siéges épiscopaux dans les principales villes de l'Empire. L'ancien Argentorat des Celtes et des Triboques était alors une ville considérable : elle avait existé longtemps avant la conquête des Gaules par Jules-César, et Ptolémée, qui écrivait au second siècle de l'ère chrétienne et qui ne parle que des cités les plus importantes, nous apprend qu'Argentorat était alors le séjour de la huitième légion, nommée *Augusta*. Il n'y a pas lieu de douter que cette ville ne fixât l'attention des prédicateurs de l'Évangile. Aussi une tradition constante et par là même respectable, nous a-t-elle transmis que S. Materne y fonda la première église chrétienne, et que S. Amand en devint le premier évêque. Cette tradition non-seulement n'a rien d'invraisemblable, mais elle est basée sur des faits qu'il est difficile de révoquer en doute.

Pendant que l'Occident recevait avec reconnaissance le don précieux de la vraie foi, l'Orient fut en proie aux ravages d'une secte impie et détestable : Arius, prêtre d'Alexandrie, osa attaquer la divinité de Jésus-Christ, qui venait de triompher de l'idolâtrie et qui était attestée par le sang encore

fumant des martyrs. Le concile de Nicée avait vengé la divinité du Verbe éternel, et pour faire cesser les désordres qu'avaient causés les défenseurs de l'hérésie d'Arius, Constantin relégua dans les Gaules plusieurs des plus opiniâtres ariens. Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée profitèrent de leur exil et répandirent leurs erreurs dans les contrées du Rhin. Euphratas était alors évêque de Cologne et avait succédé sur ce siége à S. Materne: séduit par les principes des ariens, il osa prêcher que le Fils de Dieu n'était qu'une créature privilégiée, mais nullement divine et éternelle.

Alarmés à la vue d'un pareil scandale, plusieurs prélats voisins s'efforcèrent de ramener Euphratas de ses opinions hétérodoxes; mais s'étant convaincus que cet évêque demeurait opiniâtrément attaché à ses erreurs, ils résolurent de mettre fin à ces désordres par des voies canoniques. Le clergé et le peuple de Cologne se joignirent à eux, et Euphratas, convaincu d'arianisme, fut condamné à être déposé : néanmoins cette sentence ne fut point exécutée. Alors Euphratas ne garda plus aucune mesure et déclara hautement qu'il professait la doctrine proscrite par le concile de Nicée. Il soutint encore ses erreurs devant Martin, évêque de Mayence, et Jessé de Spire. L'illustre S. Athanase, évêque d'Alexandrie, était à cette époque à Trèves, où il avait été exilé pour la vraie foi et sur les calomnies que les ariens avaient inventées contre lui. Ayant été instruit

des principes funestes qu'Euphratas répandait, il se rendit auprès de lui, mais n'en obtint rien. Voyant alors qu'il était temps d'opposer une digue à un fléau qui pouvait tout envahir, les évêques convinrent de s'assembler en synode pour proscrire solennellement la doctrine d'Euphratas. A cet effet, S. Maximin, évêque de Trèves, convoqua un concile qui s'assembla à Cologne le 12 mai 346 et fut composé de quatorze évêques qui y donnèrent leurs voix : ce furent Maximin de Trèves, Valentin d'Arles, Séverin de Sens, Donatien de Châlons-sur-Saône, Optatien de Troyes, Jessé de Spire, Victor de Worms, Valérien d'Auxerre, Simplice d'Autun, *Amand de Strasbourg*, Justinien des Rauraques[1], Euloge d'Amiens, Servais de Tongres et Dyscole de Rheims.

Les évêques Martin de Mayence, Victor de Metz, Didier de Langres, Panchaire de Besançon, Saintin de Verdun, Victorin de Paris, supérieur des Nerviens[2], Mercure de Soissons et Eusèbe de Rouen, n'ayant pu y assister, envoyèrent leur adhésion par des députés.

Le concile s'ouvrit par l'invocation du Saint-Esprit; après la prière, S. Maximin de Trèves donna lecture d'une lettre que le clergé et les fidèles de Cologne avaient signée, et dans laquelle ils exposaient leurs plaintes contre la doctrine

---

1 Les Rauraques étaient les habitants des environs de Bâle.

2 Ces peuples habitaient les contrées voisines de la mer, entre Cambrai et Tournai.

d'Euphratas. Maximin, qui présidait l'assemblée, ouvrit son sentiment et déclara qu'Euphratas, soutenant une doctrine impie et flétrie par l'Église, méritait d'être déposé de sa charge. Les évêques d'Amiens, d'Augst, chef-lieu des Rauraques, et de Châlons prétendirent qu'il suffisait de condamner sa doctrine, et que, s'il voulait en faire pénitence, on pouvait le laisser en place: mais les autres prélats furent d'avis de le déposer solennellement; Valentin d'Arles et Diopète d'Orléans opinèrent même à excommunier Euphratas et à le priver de la communion laïque. Les pères du concile prononcèrent donc anathème contre Euphratas et tous ceux qui suivaient sa doctrine, et après l'avoir juridiquement déposé, ils souscrivirent l'acte qu'on dressa de ce synode : on y lit le nom d'*Amandus Argentinensium*.

Les actes de ce concile portent tous les caractères d'authenticité et de vérité qu'on peut désirer : ils sont cités par des auteurs très-anciens; l'auteur de la plus ancienne Vie de S. Séverin, évêque de Cologne, écrite avant la fin du huitième siècle, en parle et rapporte la condamnation d'Euphratas; Loup de Ferrières, qui écrivait vers l'an 836, en fait de même mention dans la Vie de S. Maximin; enfin, les auteurs qui ont recueilli avec beaucoup de soin les actes des anciens conciles[1], ont compris dans leurs collections ceux du concile de Cologne. La plupart des auteurs

1 Sirmond, Mansi, Labbe, etc.

modernes[1] les ont adoptés et en ont même démontré l'existence d'une manière incontestable. Cependant un point a embarrassé les historiens: ceux d'entre eux qui prétendent que les actes du concile de Cologne sont supposés, se fondent sur les raisons suivantes : Comment, disent-ils, peut-on croire que ce même Euphratas, qui a été déposé en 346 à Cologne, pour avoir nié la divinité de Jésus-Christ, se soit trouvé en 347 au concile de Sardique, non-seulement placé au rang des évêques orthodoxes, mais que le concile l'ait même chargé d'une mission importante, en le députant en Orient avec Vincent, évêque de Capoue, pour aller solliciter, auprès de l'empereur Constance, le rétablissement de S. Athanase et des autres prélats catholiques chassés de leurs siéges par les ariens? Cette difficulté est victorieusement réfutée par plusieurs auteurs. Les uns allèguent, avec assez de fondement, que l'Euphratas condamné à Cologne n'est pas le même que celui qui assista au concile de Sardique, et qu'il y eut deux évêques de Cologne qui ont porté le même nom et qui se sont immédiatement succédé; les autres disent que la chronologie des actes du concile de Cologne a été falsifiée et que ce concile a été tenu après celui de Sardique : mais il est une autre réponse qui ne laisse pas d'avoir du

---

1 Denys Pétau, Pierre Pithou, Henschenius, Pierre de Marca, Brower, Blondel, Pagi, Obrecht, Laguille, Longueval, Calmet, Bébel, etc.

poids et qui répond pleinement à toutes les difficultés. Qui nous empêche de croire qu'Euphratas, déposé d'abord au concile de sa propre ville épiscopale, ait reconnu ses erreurs, et qu'après les avoir rétractées il ait été admis à celui de Sardique? Il est vrai que l'histoire ne dit pas en termes formels que ce prélat ait rétracté sa doctrine; mais il n'y a pas d'apparence que les pères du concile de Sardique eussent confié la cause de l'Église catholique à un évêque dont les principes n'auraient pas été orthodoxes; tandis que la conduite du concile prouve, au contraire, qu'on était pleinement revenu sur le compte d'Euphratas, et que celui-ci avait donné toutes les garanties nécessaires pour mériter la confiance du concile. En admettant cette dernière raison, on peut concilier les époques, maintenir l'authenticité du concile de Cologne, appuyée sur le suffrage de toute l'antiquité, sur le plus grand nombre des auteurs modernes, et nous établissons ainsi l'existence de S. Amand, évêque de Strasbourg, au quatrième siècle.

Le concile de Sardique, que les critiques invoquent pour infirmer l'authenticité de celui de Cologne, compte parmi ses souscripteurs les mêmes évêques qui ont assisté à ce dernier synode; on y retrouve le nom grec d'un Ἄμαντος, qui ne peut être que celui de Strasbourg : car, parmi les cent soixante-dix évêques qui souscrivirent au concile de Sardique, on lit les noms de trente-quatre prélats des Gaules, et, parmi

eux, on voit les mêmes vingt-quatre évêques qui avaient condamné Euphratas, avec la seule différence que, dans les actes du synode de Cologne, les siéges des évêques sont désignés, tandis que dans ceux du concile de Sardique on ne trouve que leurs noms.

Réunissons maintenant les souscriptions du concile de Sardique, que personne ne révoque en doute, avec celles du synode de Cologne; joignons-y les témoignages de la tradition de l'Église de Strasbourg, des anciens martyrologes, du catalogue des évêques, rédigé par Erchembaud, et de la légende des plus anciens bréviaires, et il nous sera facile de décider que, l'an 346 et 347, il y avait un évêque à Strasbourg qui portait le nom d'Amand : voilà tout ce que nous savons de certain sur ce glorieux pontife; nous ignorons combien de temps il gouverna son Église, et quelles actions particulières le rendirent recommandable et lui valurent le titre de saint. Le succès de sa mission, la défense de la foi catholique et le culte que lui a toujours rendu son peuple, sont la meilleure preuve de sa sainteté. On lit dans quelques anciens manuscrits qui se trouvaient autrefois dans les archives de la collégiale de Saint-Pierre le vieux, que S. Amand eut beaucoup à souffrir pendant la persécution de l'empereur Julien l'Apostat, et qu'ayant quitté son évêché, il se retira avec quelques prêtres dans l'île de Honau, où il construisit une petite chapelle en l'honneur de l'archange S. Michel. On

a cru reconnaître dans Honau la retraite dont parle S. Jérôme, quand il décrit la sainteté des chrétiens qui habitaient les rives à demi barbares du Rhin; mais l'histoire ne fait aucune mention de Honau avant le huitième siècle. Il est vrai que l'empereur Constance ayant donné en 355 le titre de césar à Julien, celui-ci vint en Alsace en 357 et livra près de Strasbourg une sanglante bataille aux Germains, qu'il défit; mais alors Julien n'était pas encore persécuteur, et la haine qu'il voua plus tard au christianisme se fit sentir peu ou point du tout en Alsace.

Il est impossible à l'historien de préciser la date et l'époque de la mort de S. Amand; car l'antiquité nous laisse dans une parfaite ignorance à cet égard. Les anciens martyrologes et bréviaires placent sa mort au 26 octobre, jour auquel on a toujours célébré sa fête. L'année de cette mort peut être placée après le milieu du quatrième siècle. Nous ignorons de même le lieu où furent déposées les reliques de S. Amand : quelques auteurs disent que ce fut à Honau, d'autres à Rhinau. Ce qui est plus sûr, c'est qu'après la translation de la collégiale de Honau à Rhinau, il se fit plusieurs miracles auprès du tombeau de S. Amand, et on en fit l'ouverture le 3 novembre 1371 : sa tête y fut trouvée entière et sans fracture, et on la mit dans une châsse séparée. Lorsque, en 1398, les chanoines de Rhinau furent transférés à Strasbourg pour faire leurs offices dans l'église de Saint-Pierre le vieux, ils appor-

tèrent avec eux les reliques de S. Amand et les déposèrent d'abord au couvent de Sainte-Catherine, situé à l'emplacement où est de nos jours la maison des orphelins, et le 26 octobre, jour de la fête de S. Amand, on les transféra dans l'église de Saint-Pierre le vieux. L'évêque Guillaume de Dietsch publia à cette occasion un mandement; il ordonna à tout le clergé séculier et régulier de sa ville épiscopale d'assister à la procession de cette translation, et accorda des indulgences à tous ceux qui accompagneraient ce sacré dépôt.

Le mandement de cet évêque a été conservé et atteste que le corps de S. Amand fut reconnu comme véritable. Depuis 1398 ce corps resta dans l'église de Saint-Pierre le vieux, enfermé dans une belle châsse de bois doré, sur laquelle on lisait les vers suivants :

Accipe sarcophagum, devote viator, Amandi
Urbis hujus primi Præsulis eximii.

Pendant les troubles du luthéranisme, les reliques de S. Amand furent conservées sur le maître-autel de la collégiale de Saint-Pierre le vieux. Plusieurs des chanoines de cette église ayant trouvé moyen de rester à Strasbourg, en eurent soin, et après le rétablissement du culte catholique dans cette ville, on replaça ces reliques dans la niche où elles étaient auparavant : elles furent ouvertes et reconnues véritables en 1697 et 1700, et le culte de S. Amand fut confirmé par les bulles des souverains pontifes Benoît XIII

et Benoît XIV, des années 1762 et 1748. On expose encore tous les ans le chef de ce saint le jour de sa fête.

Nous sommes appelés à vivre un jour au ciel dans la compagnie de S. Amand : il est arrivé au port de l'éternité bienheureuse et nous invite à aller le rejoindre. A l'exemple de ce grand prélat, qui a fondé le siége épiscopal de notre diocèse, élevons sans cesse vers le ciel nos esprits et nos pensées; contemplons le bonheur et la gloire dont il jouit depuis tant de siècles. Il a été autrefois l'instrument de la Providence, pour faire jaillir dans nos contrées la lumière de l'Évangile et les édifier par ses exemples. Quel bonheur pour nous que d'appartenir à cette société chrétienne, qui, seule, remonte, par une succession de quatorze siècles, jusqu'à ce saint pontife, et peut, avec un juste orgueil, le nommer son père dans la foi! Mais cette religion auguste, dont nous reconnaissons la divinité, ne nous sauvera un jour qu'autant que notre conduite aura répondu aux préceptes qu'elle nous donne. Montrons donc par l'innocence de notre vie l'estime que nous faisons de la foi catholique. Nous en avons pris l'engagement sacré au jour où elle nous adopta comme ses enfants : si des ennemis puissants s'élèvent contre nous et cherchent à arrêter notre marche, souvenons-nous alors que la vie du chrétien doit être un combat continuel, et cette considération nous aidera à amortir en nous l'ardeur de nos passions et à triompher du

monde et de ses convoitises. Si la chair se révolte, que l'esprit la subjugue.

3 NOVEMBRE.

S. PIRMIN, ABBÉ, FONDATEUR DE MURBACH ET ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE. (*Pirminius.*)

(Voyez BROWER, *Vitæ illustrium sanct. German.*; MABILLON, *Acta sanctor. ordinis S. Benedicti, sæc.* 3, *parte* 2, *p.* 136; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, t. 1.er, p. 251.)

VERS L'AN 758.

Nous ignorons l'époque de la naissance du grand S. Pirmin, dont nous allons relater ici la vie intéressante. Le moine Warmann, qui a écrit son histoire vers l'an 1025, déplore de même de n'avoir pu apprendre ni l'année de sa naissance, ni aucun détail sur sa jeunesse. Raban Maur et Walafrid Strabon, qui ont composé en vers la Vie de ce grand évêque, ne disent pas un mot de sa patrie; ils nous apprennent seulement qu'il quitta de bonne heure ses parents, pour se vouer à la prédication et aux fonctions du saint ministère. Il paraît cependant qu'il était d'origine française, puisque l'Austrasie et l'Alsace ont particulièrement hérité de son zèle et de ses travaux apostoliques. La plupart des monastères de ces deux pays doivent à Pirmin leur retour à la discipline, quelques-uns même leur fondation. Dans un diplôme de l'année 727, Thierry IV le nomme évêque et Hermann Contract chorévêque. L'auteur de sa Vie nous dit qu'il avait établi son siége au château de Meltis : de là quelques historiens ont conclu qu'il était évêque de

Metz ou de Meaux, ce qui n'est pas vraisemblable; car son nom ne figure nulle part dans le catalogue des évêques de ces deux villes. Grandidier prétend, avec plus de fondement, que ce Meltis n'est autre chose que le village de Médelsheim, situé dans le pays de Deux-Ponts au diocèse de Spire; car ce n'est qu'à deux lieues de là qu'était située la fameuse abbaye de Hornbach, que S. Pirmin a fondée vers l'an 740 et qui devint une de ses plus florissantes colonies. C'est de Meltis que notre Saint partit pour entreprendre ses courses apostoliques.

Vers l'an 723 un seigneur allemand, nommé Syntlaz, l'appela pour prêcher la religion chrétienne dans une partie des provinces du Rhin. Pirmin se rendit d'abord à Rome pour y recevoir la mission. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté et lui accorda tout ce qu'il demandait. Arrivé en Suisse, Pirmin y annonça avec succès la parole de Dieu, et Syntlaz le pria de fonder un monastère dans une de ses terres. Pirmin choisit une île que le Rhin forme près de Constance et y fonda l'abbaye de Reichenau, devenue si célèbre par ses richesses.

La réputation de Pirmin s'étendit en peu de temps partout, et Charles-Martel rechercha lui-même son amitié et le soutint dans ses pieuses entreprises. C'est ce qui excita contre Pirmin la jalousie des ducs d'Allemagne, qui, sous le spécieux prétexte de son grand attachement au duc français, l'obligèrent à quitter son abbaye et à

se retirer en Alsace. Avant d'abandonner ses religieux, Pirmin nomma pour successeur Heddon, homme d'un mérite supérieur, qui gouverna pendant sept ans son monastère et fut élevé en 734 sur le siége épiscopal de Strasbourg. Pirmin resta toujours en relation avec son ancienne abbaye; son esprit continua à diriger la maison, et, quoique absent, il la gouverna toujours.

Pirmin, soutenu d'une part par l'autorité, et de l'autre par les libéralités de Charles-Martel, répandit de plus en plus les bienfaits de son zèle sur les nombreuses maisons religieuses des provinces rhénanes. Schutteren, Gengenbach, Schwarzach, Maurmoutier et Neuwiller lui durent le rétablissement de la discipline.

Le comte Éberhard, fils du duc d'Alsace, habitait ordinairement un château construit à Égisheim, à une petite lieue de Colmar. La renommée de Pirmin étant parvenue jusqu'à lui, il l'appela et lui offrit de choisir dans l'étendue de ses vastes domaines un endroit propre à y établir un monastère. Pirmin se rendit aux vœux du duc et fonda la fameuse abbaye de Murbach, dont il a déjà été question. Il passa un an dans cette maison, afin d'y établir la vie et l'esprit religieux, puis il en partit pour visiter divers monastères et y rétablir la discipline.

Il est difficile de décrire ici les fatigues qu'a essuyées et les travaux auxquels se livra notre Saint dans ses courses apostoliques. Son zèle ne connaissait point de bornes; il semblait se mul-

tiplier, afin de porter partout du secours et répandre les bienfaits d'une sage réforme dont les règles étaient chez lui le fruit d'une longue expérience acquise souvent au péril de sa santé et même de sa vie. Ennemi déclaré du vice et du relâchement, il attaqua sans ménagement ces deux fléaux, et ne cessa de les poursuivre jusqu'à ce qu'il les eût bannis des monastères. La sainteté de sa vie, jointe aux sages remontrances qu'il adressa aux religieux, ramenèrent petit à petit les esprits, dissipèrent les préventions; la piété refleurit et avec elle le véritable esprit de la vie monastique. Lorsque Pirmin éprouvait de la résistance, il avait recours aux armes spirituelles : il priait, jeûnait et versait des larmes si abondantes sur les déréglements des religieux, que ceux-ci s'en aperçurent souvent, rentrèrent en eux-mêmes et prêtèrent la main à l'œuvre de la réforme. Mais pour perpétuer les bienfaits de cet heureux retour à l'ordre, il eut soin de préposer à ces maisons des supérieurs pieux, instruits et zélés pour la gloire de Dieu et l'honneur de la vie monastique. Il entretint avec eux des relations suivies, se fit rendre compte de temps en temps de la situation de leurs monastères, leur prescrivit les changements à faire, les abus à corriger. Avait-il la consolation de voir ses travaux couronnés d'un heureux succès, apprenait-il que les religieux pratiquaient avec ferveur les vertus de leur état; alors, semblable au père du prodigue dont parle l'Évangile, il le reçut avec tant de

confirmation de tous ces biens. Le diplôme en est daté de Strasbourg, du 15 octobre 859.

Achéric édifia longtemps sa communauté par ses vertus et mourut, comme Guillaume, en odeur de sainteté. Son nom passa au monastère qu'il avait gouverné avec tant de sagesse, ainsi qu'au village qui s'est formé tout auprès et qui s'appelle encore Eschery. Ce saint abbé fut enterré au milieu du chœur de son église, par Hesson, son disciple et son successeur, et l'on voyait encore son tombeau du temps de Richer, qui écrivait au milieu du treizième siècle. Hesson fut remplacé dans la conduite du monastère par Blidulfe, d'abord princier et premier archidiacre de la cathédrale de Metz, puis religieux de l'abbaye de Gorze, qui ne se retira dans la solitude d'Eschery que vers l'an 960 avec Gondelach, profès de Fulde. Ce Blidulfe, que plusieurs auteurs modernes ont regardé comme le fondateur de l'église et du monastère d'Eschery, n'en a été que le restaurateur; à la vérité, il a réparé et agrandi les bâtiments, mais il ne les a pas construits, comme le prouve très-bien l'auteur de la Vie de S. Jean, abbé de Gorze; il augmenta le nombre des religieux et les revenus du monastère. Cet humble solitaire y vécut pendant dix ans et fut enterré dans le petit oratoire qu'il avait fait bâtir près de sa cellule. Le tombeau de S. Achéric devint de plus en plus célèbre par les miracles qui s'y opérèrent, et les fidèles y accoururent de toutes parts pour implorer sa protection. Le monastère

fut érigé en prieuré de l'ordre de S. Benoît, sous la dépendance de l'abbaye de Moyenmoutier. A la fin du treizième siècle, l'église du prieuré fut convertie en paroisse, et alors cessèrent les pèlerinages qui avaient lieu au tombeau de S. Achéric; les biens du monastère furent insensiblement perdus, de sorte que l'abbaye de Moyenmoutier n'en retira presque plus rien.

Les premiers solitaires d'Eschery découvrirent aux environs, peu de temps après sa fondation, des mines d'argent fort riches, dont ils tirèrent de grands produits. Les religieux leurs successeurs donnèrent ces mines en fief aux seigneurs d'Eschery, qui ne sont connus dans l'histoire que depuis le treizième siècle. Les exploitations de ces mines donnèrent occasion aux fidèles de construire plusieurs chapelles, et c'est à une de ces chapelles, bâtie en l'honneur de S.e Marie-Magdeleine, que la ville de Sainte-Marie-aux-mines doit son origine.

Cette ville, séparée par la rivière de Lièvre, formait autrefois deux parties, qui avaient leurs mœurs, leurs langages et leurs religions différents. La partie septentrionale appartenait à la Lorraine et était catholique, et la partie méridionale, située en Alsace, dépendait des comtes de Ribeaupierre et était pour la majeure partie protestante. L'église paroissiale actuelle de la paroisse lorraine a été construite en 1757, sur l'emplacement d'un ancien château, qu'y avaient autrefois les ducs de Lorraine. Les cordeliers y

avaient aussi un couvent, fondé en 1617 par Henri de Lorraine, à la sollicitation d'Adam Petz, évêque de Tripoli et suffragant de l'évêché de Strasbourg, dont a toujours dépendu Sainte-Marie-aux-mines : ce couvent et son église furent réduits en cendres le 13 mars 1777; mais on les rebâtit peu après. On voit encore près de la ville deux chapelles, dont l'une est dédiée à S. Mathieu, et l'autre est située dans l'emplacement du cimetière.

Lors de l'établissement de la réforme dans cette vallée, la religion catholique fut entièrement abolie à Sainte-Marie-Alsace en 1563, par Égélolphe III, comte de Ribeaupierre; mais depuis que l'Alsace est réunie à la France, les catholiques y rentrèrent. Avant le luthéranisme, cette partie de la ville appartenait à la paroisse de Saint-Guillaume, dite aujourd'hui Saint-Blaise, village situé à une demi-lieue de là. Son église, dédiée à S. Guillaume, dont nous avons parlé au commencement de cet article, était autrefois un pèlerinage très-fréquenté, et appartenait à l'abbaye de Baumgarten, située aux environs d'Andlau. Lorsque Louis XIV passa en 1673 par Sainte-Marie-aux-mines pour se rendre à Brisach, il fit construire, dans la partie Alsace, une église catholique sous l'invocation de S. Louis, et lui donna un très-beau calice avec une somme de cinq mille cinq cents livres. La paroisse de Saint-Guillaume fut alors transférée à Saint-Louis, où elle est encore de nos jours.

6 NOVEMBRE.

S. LÉONARD, ERMITE EN LIMOUSIN. (*Leonardus.*)

(Voyez Martène, *Collect. ampl., tom.* 1, *col.* 635; Vincent de Beauvais, *Spec. hist., l.* 21, *c.* 11; le Propre du diocèse de Strasbourg; Laguille, Histoire d'Alsace, tom. 2, liv. 2, pag. 13.)

6.ᵉ SIÈCLE.

S. Léonard était un des seigneurs les plus distingués de la cour du grand Clovis. Sa valeur lui avait attiré une grande réputation, et il paraît qu'il assista à la bataille que Clovis livra aux Allemands dans les plaines de Tolbiac et qu'il fut un des seigneurs français qui reçurent le baptême après cette mémorable journée. Connaissant les devoirs que le christianisme impose à ceux qui le professent, et redoutant les obstacles qui s'opposent si souvent dans le monde à leur accomplissement, Léonard résolut de quitter la cour, de renoncer à ses charges et de vivre selon les maximes de la religion qu'il venait d'embrasser. Cette résolution si hardie provenait en lui du désir qu'il avait de parvenir à la perfection évangélique, car il savait que, pour atteindre ce but, il faut mourir à soi-même et s'unir à Dieu de la manière la plus intime. Or, cette tendance à la perfection et par conséquent cette nécessité de mourir à tous les penchants de la nature corrompue et à toutes les cupidités de l'amour-propre, obligent indistinctement tous les

chrétiens, les religieux dans les cloîtres et les gens du monde dans le tumulte des affaires. La seule différence qui existe entre les uns et les autres, c'est qu'ils ne prennent pas la même route; les uns et les autres doivent néanmoins se proposer le même terme. Heureux ceux qui comprennent ces sublimes maximes et cherchent à y conformer leur conduite! Mais comment se fait-il que de tant de personnes qui paraissent tendre à la perfection, il y en ait si peu qui y parviennent? La raison en est que la plupart ne la font consister que dans certaines pratiques de dévotion, qui peuvent se trouver et se trouvent en effet dans un grand nombre avec beaucoup de défauts. Que S. Léonard avait de la perfection une idée différente! Pour devenir parfait, il travailla sans relâche à bannir de son cœur toute affection terrestre et à acquérir un entier détachement de tout ce qui n'était pas Dieu. Comme la charité est le complément de la justice, il consacra tous ses moments à soulager les malheureux, surtout les prisonniers, dont il rendit plusieurs à la vertu ainsi qu'à la liberté. Le roi lui accorda même le privilége de délivrer lui-même quelquefois des infortunés qui gémissaient sous le poids de leurs chaînes et qui promettaient de redevenir des membres utiles à la société.

On venait de fonder à deux lieues d'Orléans le monastère de Micy, que dirigeait alors S. Maximin : Léonard s'y rendit et chercha à imiter les personnages vertueux qui y vivaient. Le séjour

de ce monastère fut très-utile à notre saint; il y passa plusieurs années, après lesquelles il quitta Micy, passa dans le Berri, où il convertit plusieurs idolâtres. Il s'établit ensuite dans le Limousin, à quatre lieues de Limoges, dans la forêt de Paurin, où il construisit un petit oratoire dans un endroit appelé Noblac. Il y vécut dans les plus grandes austérités, ne mangeant que des fruits sauvages et des herbes, couchant sur la dure et passant même souvent des nuits entières en prières. Son zèle le porta à annoncer la parole de Dieu aux peuples des environs. Il toucha un grand nombre de ses auditeurs, dont quelques-uns résolurent même d'imiter son genre de vie : ils s'établirent en effet autour de sa cellule, et donnèrent naissance à un monastère qui devint célèbre par la suite. Le roi, pénétré de vénération pour lui, accorda à son monastère une partie considérable de la forêt dans laquelle il s'était fixé. Le Seigneur ajouta de même à la gloire de son serviteur et lui accorda le don des miracles. Léonard continua pendant plusieurs années à servir Dieu dans sa retraite et à édifier toute la contrée par la sainteté de sa vie. L'histoire ne nous a transmis ni son âge ni l'année de sa mort; mais il paraît qu'il entra dans la possession du royaume céleste vers le milieu du sixième siècle.

Plusieurs historiens ont prétendu qu'il avait été élevé à la prêtrise, parce qu'il est quelquefois question de ses prédications; mais il paraît qu'il

ne fut que diacre, car on le voit ordinairement représenté en dalmatique. Son corps fut enterré à Noblac. On l'invoque particulièrement en faveur des prisonniers et des femmes en travail d'enfant. Son nom est inscrit dans le martyrologe romain et dans plusieurs autres. Son culte fut établi en Alsace vers le onzième siècle, surtout depuis qu'on fonda en son honneur, en 1109, une abbaye de bénédictins près d'Obernai : ce monastère fut sécularisé en 1215 par Sigefroi II, archevêque de Mayence et légat du pape Innocent IV, sous la condition expresse que les chanoines de cette collégiale seraient sous la dépendance du grand-prévôt de la cathédrale de Strasbourg, ce qui a été observé jusqu'au moment de sa suppression par la révolution, car le grand-prévôt nommait toujours aux bénéfices de Saint-Léonard.

7 NOVEMBRE.

S. FLORENT, VINGTIÈME ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

(*Florentius.*)

(Voyez Bucelin, *Germania sacra, part.* 1 ; Guillimann et Wimpheling, *de episc. Argent.;* Bérain, Mémoire sur les trois Dagobert, part. 4, pag. 72 ; Louis, Vie de S. Florent ; Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, liv. 2, pag. 227 et suiv.)

VERS L'AN 693.

Après la mort de S. Arbogaste, Dagobert II offrit le siége de Strasbourg à S. Wilfrid, évêque d'York, qui eut la générosité de le refuser; alors le pieux monarque jeta les yeux sur S. Florent,

dont la réputation était déjà étendue dans toute la basse Alsace. Celui-ci naquit en Écosse, ou plutôt en Irlande, cette île si féconde en saints, qui a fourni à la Gaule tant d'hommes apostoliques.

Issu d'une des plus illustres familles du pays, il avait reçu en naissant tout ce qui peut flatter l'ambition : mais la Providence ne lui avait départi les avantages de la nature, que pour rendre plus glorieux le triomphe de la grâce. Ses historiens nous le représentent dès sa naissance comme un enfant de bénédictions. Entouré des exemples édifiants de ses pieux parents, Florent, peu sensible aux espérances qui l'attendaient dans le monde, et frappé des dangers qui l'y menaçaient, choisit le Seigneur pour son partage et renonça généreusement à tous les avantages de la terre. Mais pour rendre son sacrifice plus parfait encore, il quitta ses parents et sa patrie même, et chercha dans la solitude les véritables moyens de se sanctifier. La Providence le conduisit en Alsace, et il vint s'établir dans une petite vallée au pied d'une montagne dite Ringelberg, sur le ruisseau de Hasel. Il y bâtit une petite cellule et y mena une vie très-mortifiée.[1]

Plusieurs historiens donnent à Florent pour

---

1 Cette cellule est à une demi-lieue de la collégiale de Haslach, et à quelques pas d'Oberhaslach où l'oratoire de S. Florent subsista longtemps. Rodolphe de Kagon, prévôt de Haslach, y fit construire une chapelle en 1315, qui fut renouvelée à différentes reprises.

compagnon, un saint prêtre, nommé Fidèle, qui devint dans la suite archidiacre de son église. Notre saint ne sortait de sa cellule que pour aller de temps en temps travailler au salut des âmes. Son zèle fut couronné d'un succès complet, et le roi Dagobert II, qui habitait alors son palais de Kirchheim, l'appela à la cour et le combla de faveurs.

Ce prince avait une fille aveugle et muette, à laquelle le saint rendit la vue et l'usage de la parole. Ce miracle, rapporté dans les leçons du saint, mérite qu'on y ajoute foi, plutôt qu'à certains faits qu'on regarde, avec raison, comme suspects : c'est ainsi qu'au rapport de certains légendaires, les bêtes féroces venaient manger les légumes d'un petit champ que Florent cultivait: le saint enfonça quatre baguettes en terre pour marquer les limites de son champ, et les animaux les respectèrent. Appelé à la cour de Dagobert, Florent y vient sur un âne, et entrant dans les appartements du roi, il veut quitter son manteau, et ne trouvant point d'endroit pour le placer, il le jette sur un rayon du soleil qui devient solide, prend la forme d'un bâton lumineux, et reste immobile. Dagobert, voulant récompenser le zèle de Florent, lui dit que toutes les terres dont il pourrait faire le tour sur son âne, pendant qu'il serait dans le bain, appartiendraient à son église de Haslach. Florent se met en route et parcourt sur son humble monture toutes les limites du territoire voisin du palais de Kirchheim; de retour

au palais, il arrive au moment où Dagobert achevait de s'habiller, de sorte que Florent lui présente ses gants, et le monarque lui fait généreusement l'abandon de toutes les terres de son domaine royal. Voilà ce que des écrivains d'ailleurs estimables nous rapportent de la vie de notre saint solitaire : mais ces hommes, emportés par l'attrait du merveilleux, n'ont pas pensé, dans les siècles où ils écrivaient, que la postérité ne leur tiendrait un jour aucun compte de leur prétendu zèle à louer les saints, et qu'en embellissant leurs relations de faits qui tiennent plutôt du roman que de la gravité de l'histoire, ils ont nui à la religion, tout en croyant la servir. Ceux qui sont animés de l'esprit de la véritable piété, publieront les vertus des saints pour les faire imiter, et engageront les fidèles à recourir à leur puissante intercession, pour obtenir des grâces et des secours de Dieu; mais ils se déclareront en même temps contre les abus et les superstitions, qui sont aussi contraires à la pureté de la religion qu'à sa dignité.

La vertu de Florent brilla d'un éclat bien vif dans son désert, puisqu'il lui survint de toutes parts des chrétiens pour se mettre sous sa conduite. Florent, muni des libéralités de Dagobert, fonda, à une demi-lieue de sa cellule, le monastère de Haslach et y rassembla ses disciples. L'histoire ne nous dit pas combien d'années il passa ainsi à la tête de sa communauté; mais après la mort de S. Arbogaste et le refus de S.

Wilfrid d'accepter l'évêché de Strasbourg, le roi nomma à ces importantes fonctions Florent, dont il avait appris à connaître la sainteté. Le clergé et le peuple applaudirent à ce choix : mais Florent, effrayé du poids d'une responsabilité qui lui paraissait au-dessus de ses forces, refusa d'accepter; il fallut toute l'autorité du roi et les instances du clergé pour triompher de son opiniâtreté et vaincre sa modestie.

On eut lieu de se féliciter de cet heureux choix : car Florent se montra le digne successeur des Amand et des Arbogaste, en conduisant les fidèles dans le sentier de la vraie foi et en formant un clergé religieux et savant. Ses travaux lui méritèrent le nom de nouvel apôtre de l'Alsace. Il combattit avec force l'idolâtrie, mal domptée ou renaissant de ses cendres, déracina les abus accrédités, réforma les désordres et réprima la licence des mœurs. Les peuples, touchés de ses exemples et entraînés par la force de son éloquence, se convertissaient; le vice n'osait plus se montrer et devenait odieux, parce que Florent savait rendre la vertu aimable. Ainsi, comme le remarque Erchambaud, le *florissant* Florent fit *fleurir* la piété dans la *florissante* Église de Strasbourg.

Florens florigeram fecit Florentius aram.

(Ce jeu de mots est pardonnable au poëte d'un siècle où le faux brillant et le mauvais goût dominaient encore dans la littérature.)

La renommée publia bientôt partout les merveilles qu'opérait en Alsace le saint évêque de

Strasbourg, et attira de nouveaux anachorètes du fond de l'Écosse et de l'Irlande, qui accoururent pour jouir de la présence et des exemples de leur ancien compatriote. L'évêque, pour les fixer près de lui, leur fit bâtir hors de l'enceinte des murs de Strasbourg, un hospice auquel il ajouta une église, qu'il dédia à l'apôtre S. Thomas. Cet hospice, converti d'abord en monastère, devint plus tard un chapitre de chanoines, qui fut longtemps célèbre par le grand nombre de nobles Alsaciens qui y entrèrent, et dont plusieurs furent élevés sur le siége épiscopal de Strasbourg.

Il paraît que S. Florent connut par une révélation particulière le moment de sa mort : il fit alors assembler son clergé et lui annonça que sa fin était proche. Comme un tendre père, il réitéra à ses disciples de Haslach et de Saint-Thomas les leçons qu'il leur avait données, et les exhorta à être fidèles à leur vocation. Alors, adressant la parole au clergé de sa cathédrale, il lui recommanda de même de remplir scrupuleusement les obligations qu'impose l'état ecclésiastique. Le saint pontife mourut, selon les anciens martyrologes, bréviaires et calendriers, le 7 novembre; mais l'année de son décès est incertaine. Grandidier la place à l'année 693, se fondant sur la chronique de Munster, qui fait mention cette année de l'élection de l'abbé Walagion, lequel remplaça dans l'administration de l'abbaye Ansoalde, successeur de S. Florent sur le siége épiscopal de Strasbourg. La durée de

l'épiscopat de S. Florent fut à peu près de quinze ans. Son corps fut enterré d'abord dans l'église de Saint-Thomas. Les hommages publics accompagnèrent le bienheureux prélat au tombeau, et le jour de sa pompe funèbre devint presque aussitôt le premier jour de son culte. On célébrait sa fête dans tout le diocèse de Strasbourg au commencement du neuvième siècle, et c'est alors que l'évêque Rachion transféra son corps de l'église de Saint-Thomas dans celle de Haslach. Il s'opéra plusieurs miracles lors de cette translation.

Les religieux de Saint-Thomas furent singulièrement affligés de se voir privés de cette relique, et pour s'en dédommager et attirer de nouveau la foule, qui ne visitait plus leur église depuis cette translation, ils eurent recours à une fraude, que la religion réprouve aussi bien que la morale. Ils firent courir le bruit que l'évêque Rachion avait à la vérité tenté d'enlever le corps de S. Florent, mais qu'on avait trouvé moyen de le cacher à Saint-Thomas, et qu'ainsi il était toujours conservé dans leur église. Cette prétention, malgré sa fausseté, trouva crédit près du peuple, et l'évêque Burcard, voulant mettre un terme à la supercherie et faire triompher la vérité, se rendit à Haslach avec Berthold, custos de la cathédrale et prévôt de Haslach, Meinhard, abbé de Marmoutier, et Offon, abbé d'Altorf. On ouvrit en leur présence le tombeau de S. Florent, le 26 octobre 1143, et on y trouva le corps entier, avec une lame de plomb, sur

laquelle étaient inscrits ces mots : « *Ego Rachio, « Dei gratia Argentinensis Episcopus, Florentium Episcopum septimo Idus novembris in Avellanum*[1], *transtuli, et hunc diem solemnem banno « constitui. Amen.* »

Burcard fit dresser acte public de tout ce qui s'était passé et imposa silence aux prétentions des chanoines de Saint-Thomas; mais ceux-ci, bien loin d'y renoncer, soutinrent qu'ils en avaient conservé seulement le chef et l'exposaient même à la vénération publique. L'évêque Berthold de Bucheck, afin de réprimer ces abus, publia deux mandements, du 22 novembre 1350 et du 5 mars 1353 : il fallut l'autorité impériale pour maintenir la collégiale de Haslach dans la possession du corps entier de S. Florent.

L'empereur Charles IV se trouvait à cette époque en Alsace; étant venu à Molsheim le 6 novembre 1353, et ayant appris qu'on célébrait le lendemain la fête de S. Florent à Haslach, il s'y rendit, accompagné de Gerlach, archevêque de Mayence, d'Albert, évêque de Wurtzbourg, et de Jean de Lichtemberg, son secrétaire, prévôt de la cathédrale de Strasbourg. Il fit ouvrir la châsse de S. Florent, qui était enrichie d'or et d'argent : on y trouva le corps entier du saint; les titres les plus authentiques décidèrent en faveur de la tradition, et le monarque, après avoir

1 Haslach porte dans la plupart des diplômes des dixième et onzième siècles le nom d'*Avellana* ou *Avellanum*.

fait dresser acte de cette visite, attesta que le corps de S. Florent existait à Haslach et nulle part ailleurs, menaçant de son indignation royale ceux qui prétendraient le contraire.

Les chanoines de Haslach, par reconnaissance, lui firent présent du bras droit du bienheureux pontife, et l'empereur emporta cette relique à Prague. Cinq ans après, l'archiduc Rodolphe, landgrave d'Alsace, obtint la moitié du bras gauche du saint évêque.

La châsse de S. Florent fut enlevée de Haslach en 1525, par George Schulteiss, de Rosheim, qui s'était mis à la tête des rustauds révoltés. Après en avoir jeté les ossements vénérables, il la transporta à la commanderie de Saint-Jean près de Dorlisheim, où il partagea avec ses soldats l'or, l'argent et les pierreries dont elle était enrichie. Le corps de S. Florent fut depuis retrouvé et replacé; il a été préservé des désastres de la révolution, et est encore de nos jours dans l'église de Haslach l'objet de la vénération des peuples.

L'abbaye de Haslach suivit, après la mort de son fondateur, la règle de S. Benoît, et persista longtemps dans sa première ferveur. On ignore l'époque de sa sécularisation, qu'il faut toutefois placer avant l'an 1096, puisque alors Werner, camérier de la cathédrale de Strasbourg, est nommé prévôt de la collégiale de Haslach, et l'on a depuis 1143 les noms de ceux qui y ont joui de cette dignité dans cette dernière église. Ces prévôts ont joué un grand rôle dans l'histoire

de l'Église de Strasbourg. Leur naissance, jointe au mérite personnel d'un très-grand nombre d'entre eux, les appela souvent au conseil des évêques, qui leur confièrent mainte fois les affaires les plus importantes. Ces prévôts, en vertu de leur ancienne fondation et d'une bulle du pape Innocent VIII, datée du 19 juin 1487, avaient le droit de porter la mitre et la crosse. Ils étaient redevables de cette faveur à Burckard de Strasbourg, prévôt de leur collégiale et doyen de Saint-Thomas, qui devint référendaire apostolique et maître de cérémonies du fameux pape Alexandre VI, et mourut, en 1506, évêque d'Orta en Italie. Il composa un journal des actions publiques et secrètes de ce pontife. Le savant Bérain, qui nous a laissé une dissertation fort estimée sur le règne des trois Dagobert, a de même fait beaucoup d'honneur à ce chapitre.

Il avait été plusieurs fois question de transférer la collégiale de Haslach à Molsheim : quelques évêques s'y intéressèrent; mais le magistrat de cette ville refusa d'y consentir, de sorte que les chanoines restèrent à Haslach jusqu'à l'époque de la révolution.

L'église de Haslach, fondée par S. Florent, tombait en ruines pendant le onzième siècle, et on en commença la reconstruction en 1274. Ce travail fut interrompu en 1287 et repris en 1294. On en confia la direction à un des fils du célèbre Erwin de Steinbach, architecte du portail de la cathédrale de Strasbourg, et elle ne fut

achevée qu'en 1385. La façade occidentale, surmontée d'une flèche élégante, fut privée de cet ornement par les Suédois qui mirent le feu à cette église en 1633, et détruisirent en même temps les bâtiments des chanoines.

L'église, construite dans le style gothique, a trois nefs. Le chœur, qui est très-profond, est divisé en deux parties. A l'entrée du sanctuaire on voit le tombeau de S. Florent, et, au-dessous, celui de l'évêque Rachion, qui avait fait transférer les reliques du saint à Haslach. Les connaisseurs admirent les vitraux du chœur, qui sont d'une grande beauté et peints avec beaucoup de délicatesse.

On voyait autrefois, près de Mutzig, le couvent des récollets de Hermolsheim, l'une des plus belles de cet ordre en Alsace.

La ville de Molsheim, cet antique domaine des évêques de Strasbourg, devint, au seizième siècle, le siége du grand-chapitre de Strasbourg. L'évêque Jean de Manderscheidt y fonda en 1580 un collége de jésuites, qui fut dans la suite un des plus florissants de l'Alsace. Ce collége reçut le titre d'université par Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg, et produisit un grand nombre d'hommes zélés, qui travaillèrent avec succès à ramener à la religion catholique ceux que l'hérésie de Luther en avait séparés. L'église construite pour cet établissement est une des plus imposantes et des plus magnifiques du pays : on y a marié, avec beaucoup de goût, le style gothique avec l'architecture moderne.

Les chartreux, obligés d'abandonner leur monastère près de Strasbourg, se retirèrent à Molsheim vers la fin du seizième siècle[1]. Ils firent construire une église assez remarquable : les beaux vitraux peints qu'on y voyait se trouvent de nos jours au musée de la ville de Strasbourg.

Près de Dorlisheim on voyait une belle commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Kœnigshoven, qui en parle le premier, ne dit pas à quelle époque elle a été construite. Cette maison fut incendiée pendant la guerre des Armagnacs. Specklin prétend qu'il y avait aussi dans ce village une maison de templiers.

Une tradition constante nous a appris que l'église appelée Dom-Peter, située entre Molsheim et le village d'Avolsheim, est une des plus anciennes de l'Alsace. Du temps de Specklin on y voyait encore des inscriptions latines fort anciennes, qui ont disparu, ainsi qu'une haute

1 L'ordre des chartreux, ainsi nommé du désert de la grande Chartreuse, situé à quatre lieues de Grenoble, fut fondé en 1084 par S. Bruno. Ses premiers disciples menaient une vie fort austère, s'abstenant de viande et ne faisant qu'un repas par jour, excepté pendant les octaves de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques et de la Pentecôte. Ils n'avaient d'abord point de règle écrite, et ce n'est qu'en 1228 que Guigues, cinquième prieur de la grande chartreuse, mit par écrit un abrégé de leurs usages. Plusieurs chapitres généraux de l'ordre y ajoutèrent des statuts, et il s'en forma enfin un corps complet en 1581, qu'Innocent XI approuva en 1688. C'est le seul de tous les ordres religieux qui n'ait jamais été réformé. Il a produit plusieurs saints, quatre cardinaux, beaucoup d'évêques et un grand nombre d'hommes illustres.

tour, renversée par la foudre en 1762. Cette église a trois nefs et n'est point voûtée : la nef centrale offre tous les caractères d'une très-haute antiquité; l'architecture de cette église est en général très-simple, et quelques pierres qu'on voit encore dans les murs semblent provenir d'un édifice plus élégant. On conserva longtemps dans cette église une ancienne tombe, qu'on croyait être celle de S.^e Pétronille, prétendue fille de l'apôtre S. Pierre, et morte, on ne sait par quel hasard, dans ce lieu : ceux qui étaient atteints de la fièvre s'y couchaient, espérant par là obtenir leur guérison. On a enfin découvert que c'était le sarcophage d'une dame romaine, nommée *Terentia Augustula;* le cardinal de Rohan en fit présent à Schœpflin, et alors les pèlerinages cessèrent.

L'église du village d'Avolsheim remonte de même à une très-haute antiquité, et paraît le disputer au moins à celle de Dom-Peter. Elle ne consistait d'abord que dans une espèce de croix grecque, et en 1774 on y a ajouté une nef et un chœur. Silbermann prétend que cet édifice était un temple païen; d'autres auteurs pensent que c'était un baptistère des premiers temps du christianisme. Cet édifice était unique dans son genre en Alsace.

Jean de Lichtemberg, évêque de Strasbourg, fit construire à Dachstein, pendant le quatorzième siècle, un monastère pour des chanoines réguliers de Saint-Augustin : son successeur, Lam-

bert, voyant qu'ils ne répondaient pas à la sainteté de leur vocation, les envoya dans différents couvents et en appela d'autres d'Obersteigen, qui édifièrent la contrée par leur zèle et leur piété.

Dangolsheim, autrefois village impérial, présente une église bâtie sur une hauteur, environnée de murs crénelés; c'est un ancien établissement de templiers.

Balbronn possède une église fort ancienne. Les habitants de ce village disent qu'il y avait autrefois près de cette église quatre petits couvents, qui communiquaient entre eux et cette église par des galeries souterraines; l'histoire n'en parle cependant nulle part.

L'église de Westhoffen date de 1250; celle de Wangen de 1214; celle de Kirchheim paraît remonter à l'époque où ce village fut habité par des rois austrasiens.

La jolie petite église d'Obersteigen fut construite au treizième siècle, pour un monastère de chanoines de l'ordre de Saint-Augustin, soit par l'abbesse d'Andlau, soit par les comtes de Linange, héritiers du comté de Dagsbourg, en français *Dabo*. Ce monastère, qui fut transféré à Saverne en 1308, a fourni des chanoines aux collégiales de Landau, de Lahr et à plusieurs autres. Un couvent de religieuses, qui avait été construit tout auprès, fut donné en 1508, par Guillaume, évêque de Strasbourg, aux chanoines d'Ittenwiller près d'Andlau, et les religieuses transférées dans la vallée dite *Gnadenthal*, au grand-duché de Bade.

12 NOVEMBRE.

S. IMIER, CONFESSEUR.

(Voyez le Bréviaire de Besançon au 28 juillet; Bâle au 12 novembre; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, tom. 1.er, p. 390; le Martyrologe de Chatelain.)

7.e SIÈCLE.

S. Imier (*Himerius* et *Himitherius*) naquit, au commencement du septième siècle, d'une famille noble qui habitait le village de Lugne dans le pays de Porrentruy, et qui appartenait alors au duché d'Alsace et au diocèse de Bâle. Formé dès son enfance dans la piété et la vertu, il fit ses études dans un monastère voisin, que l'histoire ne désigne pas, mais que l'on suppose, avec assez de vraisemblance, être Luxeuil, cette école si féconde en saints et en grands hommes. Il puisa dans cette retraite le goût de la méditation des choses célestes et de la fuite du monde. Après avoir légué aux pauvres une très-belle fortune, il choisit Dieu pour son partage et renonça au siècle.

Dagobert II, roi d'Austrasie, venait de fonder vers l'an 676, en l'honneur du martyr S. Sigismond, une abbaye située entre Rouffach et Geberschwir: le premier abbé de ce monastère porta le nom d'Imier et est regardé comme saint. Cet abbé est connu par son voyage dans la terre sainte et l'histoire fabuleuse d'un prétendu griffon, qu'il fit périr par l'effet de ses prières. On

pourrait être tenté de croire que ces deux saints sont un seul et même personnage, d'autant plus que l'époque à laquelle ils ont vécu est la même, et que tous les deux firent le voyage de Jérusalem.

De retour de la terre sainte, S. Imier s'établit dans une vallée des montagnes connues sous le nom de Jura, y construisit une petite cellule et une église en l'honneur de S. Martin. La vallée prit son nom, et il s'y forma, par suite des temps, un bourg appelé Saint-Imier, qui dépendait de cette partie de l'archevêché de Besançon qui embrassa le calvinisme, et appartient de nos jours aux cantons suisses. Imier mena une vie pénitente, couchant pendant neuf ans sur un rocher, ne mangeant pendant trois jours de la semaine qu'un peu de pain d'orge, jeûnant le reste du temps et pratiquant ainsi toutes les austérités possibles.

Une vie si extraordinaire ne manqua pas d'attirer de nombreux disciples autour de lui, et il se vit obligé de former une petite communauté, qui devint très-fervente et lui donna bien des consolations. Le Seigneur le combla de même des plus grandes faveurs spirituelles et lui accorda les dons des miracles et de contemplation. Il mourut à la fin du septième siècle, s'étant fait porter à l'église de Saint-Martin, entouré de ses disciples et récitant avec eux des psaumes et des hymnes. On en fait de temps immémorial la fête dans le diocèse de Bâle, le 12 novembre, et

dans celui de Besançon, le 28 juillet. La reine Berthe, épouse de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fonda une collégiale à Saint-Imier : le corps de ce bienheureux solitaire fut en grande vénération jusqu'au moment de l'établissement du calvinisme dans ces montagnes : il y a cessé à cette époque.

17 NOVEMBRE.

S. COLOMBAN, ABBÉ.

(Voyez sa Vie, écrite par Jonas, abbé de Luxeuil, pendant le 7.e siècle; HÉLYOT, Histoire des ordres religieux; CELLIER, t. 27, p. 462; Dom RIVET, Hist. littéraire de la France, t. 3.)

L'AN 615.

S. Colomban, l'un des principaux patriarches de la vie monastique, surtout en France, naquit vers le milieu du sixième siècle dans la province de Leinster en Irlande. Pénétré de bonne heure de mépris pour le monde et les vaines promesses qu'il fait à ses esclaves, Colomban se retira dans le monastère de Beucor et y prit l'habit. Ce monastère, fondé vers l'an 530 par S. Congel, renfermait alors un grand nombre de pieux religieux, qui, oubliant la terre, menaient une vie angélique. Les uns s'étaient consacrés aux travaux de l'esprit et cultivaient les sciences, les autres labouraient la terre et alliaient aux occupations d'une vie laborieuse les douceurs de la vie spirituelle; tous enfin se livraient aux mortifications et aux austérités de la pénitence.

Sous de tels maîtres, Colomban ne put manquer de faire des progrès dans la science des saints, tout en cultivant son esprit par l'étude des connaissances nécessaires aux ministres de la religion. Les talents dont la nature l'avait doué, le firent avancer rapidement dans la carrière des lettres, et il obtint des succès si brillants, qu'il fut regardé comme un prodige. Il composa, fort jeune encore, un commentaire sur les psaumes : dans le but d'éclaircir les difficultés et les passages obscurs de ces cantiques sacrés, afin de les réciter avec plus de ferveur. Colomban se rendit ainsi utile à sa communauté, en y répandant de plus en plus le goût de la science et en l'édifiant par sa vertu. Mais Dieu allait l'arracher à cette solitude et en faire l'instrument de ses miséricordes dans des régions lointaines.

Il lui inspira le désir d'abandonner la terre qui l'avait vu naître, et de passer, comme Abraham, dans une contrée étrangère pour y engendrer au ciel des enfants nombreux et y devenir l'objet des faveurs spéciales du Très-Haut. Après avoir médité, dans le silence et le recueillement, ce projet si noble, il en fit part à S. Congel, son abbé, en le priant de lui donner sa bénédiction et la permission de partir pour les Gaules.

L'idée de perdre un trésor si précieux, empêcha d'abord S. Congel d'y consentir; mais, songeant au bien que le Seigneur allait opérer par un religieux si fervent, il lui accorda sa demande, et, l'embrassant tendrement, il l'envoya dans les

pays où le Ciel l'appelait et se recommanda lui-même et toute sa communauté aux prières de cet homme de Dieu. Colomban, parvenu alors à peu près à sa trentième année, partit avec douze autres religieux, et après avoir traversé la Grande-Bretagne, il s'embarqua pour les Gaules, vers l'an 585.

Le saint homme marqua son passage en faisant partout toute sorte de bien. Il prêcha dans tous les lieux par où il passa : son zèle ravit tous ceux qui l'entendaient, et sa sainteté les ramena à Dieu. Il était difficile de résister aux charmes de l'éloquence douce et persuasive d'un homme qui instruisait encore plus par sa conduite et dont l'humilité allait jusqu'à se mettre au-dessous de ses compagnons et à se regarder comme le plus grand des pécheurs. Les religieux qui l'avaient suivi, étaient tous des hommes d'une vertu éprouvée. Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'un esprit, et on admirait en eux une modestie surprenante; leur douceur, leur détachement du monde, et leur inépuisable charité, les rendaient surtout recommandables. Ils s'animaient mutuellement au bien et portaient de même les autres à la vertu. La France retentit bientôt des louanges que chacun payait à Colomban et à ses fervents disciples, et le roi de Bourgogne leur permit de se fixer dans son royaume et de construire un monastère dans l'endroit qu'il leur plairait de choisir.

Colomban soupirait depuis longtemps après

une solitude où il pût se consacrer de nouveau à Dieu et se livrer sans distraction à la méditation des vérités éternelles : la permission du roi Sigebert lui parut une faveur signalée du Ciel, et il résolut d'en profiter. Il obtint le château d'Anegrai, situé dans les Vosges, et qui n'offrait alors plus que des ruines. Ce lieu devint le berceau de la règle de S. Colomban en France; mais depuis longtemps il n'existe plus. Après avoir fait réparer cet antique manoir, Colomban s'y logea avec ses disciples, dont le nombre s'accrut bientôt à un tel point, qu'il fut obligé de fonder, à quelques lieues de là, un second monastère, qui devint la célèbre abbaye de Luxeuil. Peu d'années après, Colomban en fit construire un troisième, appelé Fontaine, parce qu'il fut bâti dans un endroit où jaillissaient beaucoup de sources.

Ces monastères remplirent de joie le cœur du saint fondateur : afin d'y entretenir toujours la ferveur et l'esprit de la vie religieuse, il les visitait souvent et adressait aux nombreux religieux des instructions sur les devoirs de leur état. Ces instructions, dont nous trouvons seize dans la Bibliothèque des pères[1], respirent une tendre piété et une connaissance profonde des choses spirituelles; elles sont écrites avec une onction touchante et renferment souvent des mouvements sublimes : l'Écriture sainte y est très-heureusement appliquée; on voit que l'auteur avait cultivé

1 Tom. 12, pag. 921 et suiv.

dans un haut degré les sciences profanes, et qu'il connaissait bien l'histoire et la mythologie.

Dans les commencements de l'institut, les religieux de Colomban ne vivaient que d'herbes et de fruits sauvages : plusieurs fois ils furent réduits à la plus dure nécessité, et Dieu vint alors à leur secours d'une manière miraculeuse. Notre saint avait l'habitude de se préparer à la célébration des grandes fêtes par un redoublement de ferveur et d'austérité; il se retirait pour cet effet dans le creux d'un rocher, à quelques lieues du monastère, et y passait des moments délicieux dans de pieux entretiens avec Dieu. C'est dans ces temps de retraite qu'il reçut du Seigneur les plus grandes faveurs, comme il l'avoua lui-même, et qu'il apprit les peines et les consolations que Dieu lui réservait encore dans ce monde. Comme il célébrait la Pâque le 14 de la lune après l'équinoxe du printemps, quoique ce jour-là tombât le dimanche, il en fut repris par les évêques de France. Colomban écrivit deux lettres au pape S. Grégoire le Grand, pour le consulter à ce sujet; mais il paraît qu'elles ne parvinrent pas à ce saint pontife, car il n'y fit aucune réponse. Vers la même époque, Colomban en adressa une nouvelle aux évêques de France, alors assemblés en concile, pour les consulter sur le temps de la célébration de la Pâque, les priant de permettre que chacun s'en tînt à sa propre coutume ou à celle du pays où il avait été élevé : le bienheureux abbé se fondait surtout sur l'autorité de

S. Anatole, évêque de Laodicée, et sur l'usage suivi en Irlande.

L'autorité dont jouissait Colomban dans presque toute la Gaule, la vénération dont son nom était généralement entouré, le firent regarder comme un oracle et donnèrent un grand poids à toutes ses actions comme à ses paroles. Le roi Childebert, qui mourut en 596, avait laissé deux fils, Théodebert et Thierry, dont le premier fut roi d'Austrasie, et le second roi de Bourgogne. Brunehaut, leur aïeule, s'était emparée des rênes du gouvernement et dirigeait les affaires publiques. Le jeune Thierry avait beaucoup de vénération pour S. Colomban et allait le visiter souvent. Le saint abbé profita d'une de ces occasions pour reprocher à ce monarque son libertinage, et l'engager à contracter un mariage digne d'un grand prince. Ces réprimandes, fruits d'un zèle si louable, firent impression sur le cœur volage de Thierry; il promit de se corriger et de réparer les scandales qu'il avait donnés à son peuple: mais à peine fut-il de retour dans son palais pour faire part à son aïeule des résolutions qu'il venait de prendre, que celle-ci, craignant de perdre le crédit qu'elle avait sur son petit-fils, s'il venait à se marier, en détourna Thierry et préféra de le voir continuer sa vie dissolue. Brunehaut résolut dès lors de tirer une vengeance éclatante de S. Colomban, et ayant appris qu'il avait refusé de donner sa bénédiction aux enfants naturels de Thierry, ajoutant à ce refus « que ces enfants ne

« pourraient jamais succéder à leur père dans le « gouvernement de ses États, parce qu'ils étaient « le fruit de ses débauches, » elle entra dans une étrange colère et alla se présenter au monastère de Colomban pour lui reprocher la liberté avec laquelle il s'était permis de donner des avis semblables. Mais elle trouva dans ce vénérable patriarche un homme dont la fermeté était capable de résister à ses menaces et de braver toutes les rigueurs de son courroux : comme il ne tenait pas à la terre, et qu'il était dans l'intime conviction que les hommes ne pourraient rien lui donner ni lui ravir dans ce monde, il ne crut pas devoir user de tous les ménagements suggérés par la prudence humaine, et il eut le courage de refuser l'entrée du monastère à Brunehaut, lui faisant observer qu'il s'était fait une loi de ne la permettre à aucune femme.

Qui pourrait dépeindre la fureur de cette femme hautaine, qui se voyait ainsi humiliée par un misérable moine dans les propres États de son petit-fils? Mais n'aurait-elle pas pu, dans un moment de colère, nouvelle Hérodiade, demander à un prince faible la tête de cet autre Jean-Baptiste? Elle se contenta cependant de le faire envoyer en exil à Besançon. Colomban partit pour cette dernière ville et trouva dans S. Nicet, qui en était alors évêque, un ami généreux, qui lui offrit l'hospitalité.

Cependant Besançon était trop voisin de Luxeuil, pour ne pas provoquer de la part de Brunehaut

des dispositions plus rigoureuses, et empêcher par là Colomban de recevoir des consolations des monastères qu'il avait fondés. D'ailleurs le saint abbé, persistant dans les sentiments qui avaient dicté toutes ses démarches, avait osé écrire une lettre à Thierry et le menacer de l'excommunication, s'il ne changeait de conduite. Depuis ce moment Brunehaut lui voua une haine implacable, et Thierry, étouffant les cris de sa conscience, céda aux importunités de son aïeule, et ordonna à deux de ses officiers d'aller s'emparer de Colomban et de le conduire à Nantes pour, de là, le renvoyer en Irlande. Ceci arriva en 610; mais des vents contraires forcèrent le vaisseau de rentrer dans le port.

Colomban revint donc en France et se retira à la cour de Clotaire II, qui régnait dans la Neustrie, et à qui il prédit qu'il serait, en moins de trois ans, maître de toute la monarchie française. De là il se rendit à la cour de Théodebert, qui le reçut avec bonté et lui permit de s'établir dans ses États. Colomban partit donc pour l'Helvétie avec quelques-uns de ses disciples, qui étaient allés le rejoindre. Ils se fixèrent d'abord près du lac de Zurich, et annoncèrent aux païens de ces contrées la foi de Jésus-Christ.

Un jour Colomban apprit que ces peuples se préparaient à faire un sacrifice extraordinaire à leur dieu Wodan. Il se rendit au milieu d'eux, et ayant aperçu une cuve pleine de bière, destinée à être offerte au dieu, il s'approcha du vase,

souffla dessus, le vase se brisa et la bière fut répandue tout autour. Ce spectacle surprit singulièrement les assistants, et Colomban, profitant de leur étonnement, parla avec tant de force sur les superstitions du paganisme et la sublimité des mystères de la religion chrétienne, qu'il ramena plusieurs de ces idolâtres de leurs erreurs: alors S. Gal, disciple de Colomban, et qui l'accompagnait, profitant de ces heureuses dispositions, mit le feu au temple de Wodan et jeta dans le lac tout ce qui devait servir au sacrifice; mais cette action, inspirée par un zèle plus vif que prudent, irrita tellement les autres païens, qui persistèrent dans leur idolâtrie, qu'ils résolurent d'ôter la vie à Gal et de chasser Colomban du pays. Pour se mettre à l'abri de l'orage qui s'était élevé contre eux, les saints religieux quittèrent cette contrée, et s'enfonçant davantage dans les forêts du côté du nord, ils se retirèrent à Arbon, où un vertueux prêtre, nommé Wilmar, les reçut et leur procura des terres pour s'y établir. Ils jetèrent là les fondements de la célèbre abbaye de *Mehrerau*, qui devint très-florissante par la suite.

Colomban passa près de trois ans dans ce nouveau monastère, lorsqu'il apprit la mort de Théodebert, que Thierry avait vaincu dans une bataille. Craignant que ce monarque, qui venait de s'emparer des États de l'autre, ne renouvelât les persécutions dont il avait déjà été l'objet, il passa en Italie avec plusieurs de ses disciples, et fut reçu avec joie par Aigulfe, roi des Lombards.

Ce prince lui accorda sa protection et lui permit de fonder le célèbre monastère de Bobio, au milieu des montagnes de l'Apennin. Conservant toujours son goût pour la vie cénobitique, Colomban se retira seul dans le creux d'une caverne, où il passa presque tout son temps, ne retournant au monastère que les jours de dimanche et de fêtes. Il fit bâtir auprès de cette retraite un petit oratoire sous l'invocation de la sainte Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une grande dévotion.

A son arrivée en Italie, Colomban trouva ce pays agité par les discussions sur l'affaire des trois chapitres : on appelle ainsi trois écrits, que le cinquième concile général de Constantinople et le pape Vigile avaient condamnés, comme favorisant le nestorianisme. Les évêques d'Istrie et plusieurs prélats d'Afrique défendirent ces écrits avec beaucoup de chaleur et causèrent même un schisme dans l'Église. Ceux de la Lombardie se déclarèrent de même pour ces écrits, induits en erreur par des interprétations infidèles qu'on leur en avait données. Colomban fut entraîné à son tour par ces derniers, et jugea mal dans une affaire qu'il ne connaissait que par des relations fausses; parce que, ignorant la langue dans laquelle ces écrits étaient rédigés, il lui était facile d'être trompé. Engagé par le roi Aigulfe, il écrivit au pape Boniface IV une lettre qui prouve qu'il agissait de bonne foi dans une affaire dont il ne connaissait pas bien le fond.

Les craintes que Colomban avait conçues en

apprenant que Thierry avait vaincu son frère Théodebert, furent bientôt dissipées par la mort de ce prince. Alors Clotaire s'empara de toute la monarchie française, et fit mourir cruellement Brunehaut, comme Colomban l'avait prédit quelque temps auparavant. Se rappelant cette prédiction du saint, Clotaire lui écrivit et lui proposa de revenir en France, où il lui promit de le combler d'honneurs et de bienfaits : mais Colomban, peu sensible à tous les avantages de ce monde, remercia le monarque de sa bonne volonté, sans songer à en profiter; il prit même de là occasion d'écrire à Clotaire et de l'exhorter à mener une vie plus chrétienne. Le prince ne fut pas choqué de cette liberté, et pour donner à Colomban une marque de son estime, il accorda au monastère de Luxeuil sa protection royale et en augmenta considérablement les biens.

Colomban vit arriver son dernier moment avec la tranquillité et la joie du vrai chrétien : il ne cessa jusqu'à la fin de ses jours de s'occuper de travaux utiles, et composa un savant ouvrage contre les hérétiques, mais dont le temps nous a privés. Il mourut à Bobio, le 21 novembre 615. Il dit, dans son poëme sur Fedolius, qu'il paraît avoir composé peu de temps avant sa mort, qu'il était alors dans sa dix-huitième olympiade.

Quelle différence entre la mort de ce juste et celle des malheureux qui l'ont persécuté! Avec quel calme Colomban ne vit-il pas arriver le jour de sa délivrance, qui allait le mettre en posses-

sion d'une éternité bienheureuse! Mais de quelle horreur le pécheur n'est-il pas saisi, quand la vengeance divine éclate sur lui! S'il examine sa vie passée, il n'y trouve que des égarements à déplorer, des fautes à réparer; s'il songe à l'avenir, il ne lui reste qu'un juge inexorable, qui va le livrer à toute la rigueur de sa justice. Il se flattait, dans des moments de délire, d'être toujours heureux, de commander à la fortune et de passer ses jours dans la joie et le bonheur; il traitait de chimères la crainte que manifestaient les autres sur leur sort futur, il se riait de leurs efforts pour pratiquer la vertu. Le Seigneur a supporté ses prévarications, il a montré de la patience, parce qu'il est éternel, et que rien ne peut lui échapper. Mais enfin le jour des vengeances est arrivé, et l'infortuné pécheur est livré à un juge dont il avait trop longtemps bravé la puissance. La mort devient, pour le vrai chrétien, l'occasion du plus beau triomphe, tandis qu'elle n'est pour le pécheur que le moment de la confusion et le commencement d'un désespoir éternel. L'un s'abandonne sans crainte à l'espérance de l'avenir; l'autre en redoute au contraire les approches. L'un invoque son Dieu; l'autre le blasphème. L'un gagne tout par la mort; l'autre a tout à regretter. Chrétiens! choisissez : laquelle des deux morts vous paraît préférable[1]?

---

1 Il nous reste de S. Colomban plusieurs poëmes sur divers sujets de morale et de piété; mais le plus estimé de ses ouvrages

3 DÉCEMBRE.

S.e ATTALE, PREMIÈRE ABBESSE DU MONASTÈRE DE SAINT-ÉTIENNE A STRASBOURG.

(Voyez les divers auteurs qui ont écrit sur l'Alsace et Strasbourg, et le Propre de ce diocèse.)

L'AN 741.

L'abbaye de Saint-Étienne est la plus ancienne de toutes les maisons religieuses de Strasbourg : elle fut fondée vers l'an 717, sous le règne de Chilpéric II, roi d'Austrasie, par Adelbert, duc d'Alsace et frère de S.e Odile. Cet Adelbert venait de succéder dans le gouvernement de la province

---

c'est sa Règle. Cette Règle est divisée en dix chapitres, en y comprenant le pénitentiel.

Le premier chapitre traite de l'obéissance. Il roule en partie sur le passage de l'épître de S. Paul aux Philippiens, c. 2 : *Hoc sentite in vobis*, etc. Le saint y propose à ses religieux Jésus-Christ pour modèle d'obéissance.

Le deuxième parle du silence, d'après les passages des proverbes, c. 10 : *In multiloquio non deerit peccatum*, et de S. Mathieu, c. 12 : *Ex verbis tuis justificaberis et ex verbis tuis condemnaberis*.

Le troisième regarde les repas, l'heure de les prendre aux différentes saisons de l'année, etc.

Le quatrième recommande la pratique de la pauvreté, et comment il faut vaincre la cupidité. S. Colomban compare très-bien ce dernier vice à une lèpre qui gagne insensiblement le cœur de l'homme, etc.

Le cinquième parle de la vanité, de l'amour-propre qu'il faut combattre en nous. L'auteur cite à l'appui l'exemple du pharisien se justifiant dans le temple, S. Luc, c. 18.

Le sixième traite de la chasteté. Le religieux doit particuliè-

par droit d'aînesse à son père. On lit dans les diplômes originaux, que le monastère de Saint-Étienne avait été construit dans l'enceinte du vieux mur de l'ancien Argentorat, détruit par les Barbares, et dont les ruines subsistaient encore. L'emplacement que le duc affecta à la construction de cette maison, était alors une solitude et faisait partie du territoire de l'évêque.

Adelbert lui accorda plusieurs des domaines qu'il venait d'hériter de son père, et des revenus suffisants pour l'entretien de trente religieuses et de quatre prêtres, parmi lesquels il y en avait un destiné à servir d'économe. Il obtint du roi une immunité pleine et entière pour ce monas-

---

rement faire la guerre aux mauvaises pensées qui viennent assaillir son imagination. Le saint demande : *Quid prodest virgo corpore si non mente?*

Le septième regarde la manière de réciter les psaumes pendant le jour et la nuit, et dans toutes les saisons de l'année.

Le huitième recommande aux religieux beaucoup de discrétion et de prudence. Ils ne doivent jamais rien entreprendre qu'après de mûres réflexions.

Le neuvième parle de la mortification, qui est en quelque sorte l'âme de la vie des religieux.

Le pénitentiel forme le dixième chapitre, et comprend les diverses pénitences qu'on imposait aux moines pour les différentes fautes qu'ils commettaient.

La Règle de S. Colomban était autrefois suivie dans plusieurs grands monastères, surtout de France, et ce ne fut que vers le huitième siècle que celle de S. Benoit fut généralement adoptée pour établir l'uniformité. S. Colomban a été un des plus grands hommes qui soient sortis de l'Irlande, et une des plus grandes lumières de l'Église de Jésus-Christ dans le septième siècle.

tère, qui ne devait être sous la dépendance d'aucun juge public : l'avoué de la maison était au choix de l'abbesse; il devait être agréé par le roi, et exerçait une pleine autorité sur les biens de l'abbaye, sauf en tout les droits de l'évêque.

Dès que les bâtiments du monastère furent achevés, le duc choisit pour le gouverner Attale sa fille, qu'il avait eue de Gerlinde, sa première épouse, et qui avait été formée par les soins de S.e Odile, sa tante. Attale introduisit dans sa communauté la règle canonique suivie alors à Hohenbourg, comme étant plus proportionnée à la délicatesse de son sexe que celle de S. Benoît. Elle marcha sur les traces de sa bienheureuse tante, et donna à Strasbourg les beaux exemples de vertu que celle-ci donnait à Hohenbourg. Elle sut allier avec la plus tendre piété une douceur inaltérable qui lui gagna tous les cœurs; car cette piété n'avait rien de farouche ni de repoussant. Aimable dans toutes ses démarches, prévenante envers les autres, Attale fut toujours sévère pour elle-même, accordant à ses religieuses ce qu'elle se refusait, et remplissant à leur égard, avec une attention recherchée, les devoirs d'une bonne mère qui chérit tendrement ses enfants.

Qu'il était beau de voir la fille du gouverneur de la province donner à toute une ville l'exemple d'un entier détachement du monde et devenir la mère des pauvres et le refuge des malheureux! Que le christianisme est sublime dans les sacrifices qu'il inspire! Qu'il prouve bien la divinité

de son origine, en élevant ainsi l'homme au-dessus de lui-même et des affections terrestres, en inspirant à un sexe faible une grandeur d'âme capable de mépriser les plaisirs, les honneurs et les jouissances de la terre, pour rechercher l'humilité et les rigueurs de la croix!

Dans les premiers siècles de l'Église, les vierges qui se consacraient à Dieu mettaient leur tête sur l'autel pour l'offrir au Seigneur; elles portaient toute leur vie des cheveux longs, comme faisaient anciennement les Nazaréens. La virginité a été en considération du temps des prophètes comme du temps de l'Évangile : aussi voyons-nous que tous les pères, depuis les premiers temps des apôtres, se sont réunis pour exalter son excellence. Cette vertu, disent-ils, fait de l'homme un ange, en bannissant de son esprit et de son cœur toutes les pensées et toutes les affections mondaines. C'est par cette vertu, plus que par toutes les autres, que l'homme s'approche de la Divinité; c'est pour cela que, selon l'Apocalypse, les vierges suivent l'agneau et l'accompagnent partout où il va. Rien n'est plus précieux que cette vertu, et celui qui s'appelle l'époux des vierges, la récompense en Dieu. « La joie des vierges, s'écrie S. Augustin [1], sera de se réjouir par « Jésus-Christ et en Jésus-Christ : cette joie sera « d'une espèce particulière et n'aura rien de semblable à celle des autres saints qui ne seront

1 *Lib. de sancta virgin.*, c. 27, t. 6.

« pas vierges. Ayez donc soin, continue le même « saint, de conserver votre virginité; c'est un tré- « sor qui ne peut se retrouver lorsque une fois « il a été perdu. »

Attale fit l'objet de l'édification de sa communauté jusqu'à la fin de ses jours, arrivée vers l'an 741. La ville de Strasbourg la regardait comme un ange tutélaire et avait pour elle la plus haute vénération. Pour répondre à la dévotion des fidèles, on fut obligé de laisser son corps exposé pendant cinq semaines; l'idée qu'on avait de sa sainteté était si grande, qu'on accourait de toutes parts se recommander à son intercession. On raconte que Wérentrude, abbesse de Hohenbourg et amie particulière d'Attale, brûlant du désir d'avoir de ses reliques, eut recours à un moyen qu'autorisait alors le vif empressement qu'on avait de posséder des reliques de saints. Ayant découvert son dessein à un prêtre, nommé Werner, elle l'envoya dans l'église de Saint-Étienne, sous prétexte d'y faire des prières près du corps de la sainte qui y était exposé, mais en effet avec la commission secrète de s'emparer de sa main droite en la coupant. Werner s'y rendit et trouva moyen d'exécuter fidèlement l'ordre de Wérentrude. Il était sur le point de s'en retourner à Hohenbourg pour remettre à l'abbesse la relique qu'il avait enlevée, lorsqu'il fut découvert : cette main fut renfermée dans un cristal et conservée dans l'église de Saint-Étienne, ainsi qu'un manteau de laine noire, qu'on prétend avoir appartenu à S.^e Attale,

et que chaque abbesse était obligée de mettre sur ses épaules à son avénement. Cette main est conservée de nos jours dans l'église de Sainte-Magdeleine, où on l'expose tous les ans à la vénération des fidèles, le 3 décembre.

Le culte de S.^e Attale était déjà autorisé à la fin du huitième siècle, et son nom se lit dans l'ancien Martyrologe de ce diocèse et dans le vieux calendrier de l'abbaye de Munster. L'empereur Lothaire confirma par des lettres, datées de 845, les biens de l'abbaye de Saint-Étienne. Nous apprenons par ces lettres, que les chanoinesses de ce monastère avaient pour directeurs des chanoines, et non des religieux. L'empereur y nomme Attale *sacratissimam virginem abbatissam*. Son culte s'est maintenu en Alsace depuis cette époque, et quoique le temps et différentes révolutions aient détruit le monument élevé par la piété de son père, ils n'ont pu détruire le souvenir de ses vertus.

12 DÉCEMBRE.

S.^e ADÉLAÏDE, IMPÉRATRICE.

(Voyez sa Vie, par S. ODILON DE CLUNY; FRODOARDI *Chronicon*, *apud* PITHÆUM, etc.; BOUQUET, tom. 8, pag. 206 et 207; SIGONIUS, *de regno Italiæ*, *lib.* 6, *pag.* 262; SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.*, *tom.* 2; GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, tom. 2, liv. 6, pag. 327.)

L'AN 999.

Il est peu de personnages, dans l'histoire des saints, qui aient essuyé autant de travers que

la pieuse et vertueuse Adélaïde ; mais il en est peu aussi qui aient déployé plus d'héroïsme et de courage à les supporter. Cette princesse était fille de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane ou du royaume d'Arles [1], et de Berthe, fille de Conrad, duc de Souabe, et naquit l'an 931. Elle reçut de la nature les plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit. Sa mère lui donna une éducation digne d'une princesse chrétienne, et lui enseigna à pratiquer de bonne heure les vertus qui rendirent plus tard son nom si célèbre par toute l'Europe. Elle eut le malheur de perdre son père à l'âge de six ans, et à peine eut-elle atteint sa seizième année, qu'on la maria à Lothaire, roi d'Italie. De ce mariage sortit une fille, nommée Emma, qui épousa depuis Lothaire, roi de France. Les deux époux vécurent ensemble dans la plus parfaite union; mais leur bonheur ne fut pas de longue durée, car Lothaire mourut de poison en 950. On accusa de ce crime Bérenger III, marquis d'Ivrée, qui s'empara aussitôt des États de Lothaire.

Adélaïde se soumit à cette épreuve du Ciel et s'attacha de plus en plus aux pratiques de la religion, dans laquelle elle espéra trouver des consolations : et elle ne fut pas trompée dans son attente. Après avoir rendu à son époux les

---

1 Charles le Chauve, empereur et roi de France, avait donné en 879, avec le titre de roi, la Bourgogne, la Bresse et le Dauphiné, à Boson, son beau-frère, qui descendait par sa mère de Louis le Débonnaire.

derniers devoirs, elle se retira à Pavie, mettant toute sa confiance en celui qui est le protecteur des veuves et des orphelins.

Alors Bérenger, qui s'était assis sur le trône de Lothaire, vint trouver Adélaïde et demanda sa main pour son fils : mais cette démarche fut mal accueillie, car la princesse ne put jamais se résoudre à épouser le fils de celui qu'on accusait d'être le meurtrier de son époux.

Bérenger, indigné de ce refus, fit éprouver à Adélaïde les plus affreux traitements. Elle s'était enfermée dans Pavie, et Bérenger alla assiéger cette ville, la prit par famine, se saisit d'Adélaïde, et trouvant sa résistance à l'épreuve de tous les outrages, il la confina dans une tour du château de Garde, situé au milieu du lac de ce nom. Il lui ôta tous ses joyaux, la priva des femmes de sa suite, et poussa la barbarie jusqu'à la traiter comme une vile esclave en la laissant presque mourir de faim.

Adélaïde ne se plaignit jamais des violences de son lâche persécuteur; mais elle les supporta en héroïne chrétienne, sachant bien que le temps des épreuves finirait tôt ou tard pour elle et que le Seigneur ne l'abandonnerait jamais. Sa vive confiance dans cette aimable Providence lui donna le courage de s'élever au-dessus des peines du moment.

Adélaïde se soumit donc avec une admirable grandeur d'âme : son chapelain, touché de tous les maux qu'elle souffrait, trouva moyen de la

délivrer de sa prison. Il découvrit une ouverture qui était pratiquée dans le mur du château, et à l'aide d'un déguisement il parvint à la tirer de son cachot. Adélaïde se déroba pendant l'obscurité de la nuit à la vigilance de ses gardes, franchit les fossés du château et se trouva en liberté; mais elle se trompa de chemin et tomba dans un marais, où elle aurait infailliblement péri, si un pêcheur ne l'en eût retirée et n'eût eu soin d'elle.

Adélaïde remercia vivement le Seigneur, qui avait daigné abréger le cours de ses peines, et lui promit de le servir à l'avenir avec une nouvelle fidélité.

Lorsque, au point du jour, on se fut aperçu de sa fuite, le gouverneur du château ordonna les plus exactes recherches; mais ce fut en vain: Adélaïde s'était cachée dans un bois, où son chapelain lui fournit en secret la nourriture pour elle et sa femme de chambre, qui ne l'avait jamais abandonnée. Elle trouva moyen, par l'entremise de l'évêque de Reggio, de se retirer chez le comte Othon, qui lui donna un asile dans la forteresse de Canossa. Bérenger, en ayant eu connaissance, assiégea cette place. La longueur du siége, qui dura plus d'un an, donna le temps à Adélaïde d'implorer le secours de l'empereur Othon I.er Le pape Agapet, qui craignait d'être opprimé par Bérenger, seconda les prières d'Adélaïde. Othon passa les Alpes avec une puissante armée, et après avoir pris Vérone, il hâta sa marche pour forcer Bérenger à abandonner le siége de

Canossa. Celui-ci n'avait pas attendu l'arrivée de l'empereur; mais au seul bruit de l'approche de ce prince, il prit la fuite.

Adélaïde, ayant recouvré la liberté, vint, le 20 août 951, se jeter aux pieds de son libérateur, et Othon, qui était alors veuf de sa première épouse Edgide, fille du roi d'Angleterre, épris de ses grandes qualités, contracta avec elle un nouveau mariage. Les noces furent célébrées avec magnificence à Pavie, et après cette cérémonie, Othon retourna en Allemagne, pour travailler au bien de la religion. Il convoqua un concile à Augsbourg, en 952 : Frédéric, archevêque de Mayence, y siégea à la tête de vingt-trois évêques, tant Lombards que Germains. Uthon, évêque de Strasbourg, y tint le douzième rang. La plupart des canons qui y furent faits, regardent la discipline ecclésiastique.

Othon vint en Alsace au commencement de l'année 953, avec Adélaïde son épouse et Berthe sa belle-mère. Cette dernière reçut dans cette province, de la libéralité de son gendre, l'abbaye d'Erstein, qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Dès ce moment, Adélaïde employa tout son crédit en faveur des églises et des maisons religieuses, qu'elle affectionnait singulièrement. Son époux la rendit mère de plusieurs enfants, parmi lesquels l'histoire remarque particulièrement Othon II, qui succéda à son père sur le trône d'Allemagne, et Mathilde, qui devint abbesse du monastère de Quedlinbourg en Saxe et gouverna l'Empire pen-

dant l'absence de son neveu Othon III. C'est en 962 qu'Othon et son épouse reçurent enfin à Rome, des mains du pape Jean XII, la couronne impériale, que l'empereur avait demandée plusieurs années auparavant, mais que le souverain pontife n'avait pas cru pouvoir lui conférer plus tôt, parce qu'Albéric, comte de Toscane, s'était opposé à voir un prince allemand porter le titre de roi des Romains.

Bérenger, cet oppresseur d'Adélaïde, s'était dérobé, par une prompte fuite, aux châtiments qu'il avait mérités, et comptant sur la clémence d'Othon, il s'était enfermé dans un château fort, que celui-ci fit assiéger et prit facilement. L'impératrice, craignant que son époux ne songeât à tirer une vengeance éclatante de Bérenger, demanda la grâce de son ennemi et poussa la générosité jusqu'à faire venir à sa cour Giselle et Gerberge, les deux filles de Bérenger, pour leur servir de mère. A l'exemple du Sauveur des hommes, cette généreuse princesse ne pardonna pas seulement à ses ennemis, mais elle chercha encore l'occasion de leur faire du bien. La conduite noble et chrétienne qu'elle tint à l'égard des enfants de Bérenger lui gagna tous les cœurs et éleva son nom jusqu'au ciel.

Adélaïde avait choisi pour son directeur S. Adelbert, abbé de Wissembourg en Alsace, nommé plus tard à l'archevêché de Magdebourg, et auquel elle donna une entière confiance. Toute l'Allemagne avait les yeux fixés sur cette grande

princesse, et admirait en elle l'assemblage de toutes les vertus. Elle vécut dans une parfaite union avec son époux, qui lui accorda en 968 la jouissance de plusieurs villages d'Alsace[1], dont elle employa les revenus à de saintes œuvres. Mais au milieu de cette prospérité, elle conserva toujours cette humilité profonde et ce détachement parfait du monde, qu'elle avait fait paraître dans toutes les circonstances de sa vie. Elle regarda l'humilité comme la base et l'essence de la perfection évangélique. Cette vertu lui apprit à fuir les applaudissements et les louanges comme un poison subtil dont les atteintes sont toujours si dangereuses. Loin de se préférer aux autres, elle s'estimait inférieure à toutes les créatures. On ne l'entendit jamais parler d'elle-même. Toujours occupée du sentiment de sa bassesse, elle rapportait à Dieu la gloire qui lui est due, et ne se glorifiait que dans ses infirmités.

A peine crut-elle son bonheur un peu affermi, que le Seigneur la plongea dans le deuil en lui enlevant son époux, le 7 mai 973. La pieuse princesse fut très-sensible à cette perte, et fit alors vœu de n'avoir plus d'autre époux le reste de ses jours que le Seigneur.

A Othon Ier succéda Othon II, son fils[2] : ce

---

1 Hochfelden, Sermersheim, Schweighausen, Merzwiller, Seltz, etc.

2 Othon Ier avait eu un fils de sa première épouse. Ce jeune prince, nommé Ludolph, jaloux de voir son père épouser Adélaïde, et craignant que les enfants de cette princesse ne

jeune prince avait été couronné du vivant même de son père et confié à la surveillance du bienheureux Bruno, archevêque de Cologne, son oncle, et de Guillaume, archevêque de Mayence, fils naturel d'Othon : mais celui qui eut le plus de part à son éducation, était un prêtre français, nommé Gerbert, né en Auvergne, auquel on donna, pour récompense, l'abbaye de Bobio en Italie, et qui monta sur la chaire de S. Pierre en 999, sous le nom de Sylvestre II. On lui attribue l'invention de l'horloge à balancier.

Adélaïde perdit dans Othon un époux, un ami et un bienfaiteur généreux. Les jours de son union avec lui avaient été des jours de bonheur pour elle; car rien n'avait jamais troublé l'harmonie et la paix entre eux. Elle craignit donc, avec raison, que l'avenir ne lui engendrât quelque nouveau revers, et ce qu'elle avait prévu se réalisa : car son fils prêta l'oreille aux suggestions de quelques flatteurs, qui le corrompirent et étouffèrent dans son cœur les sentiments de l'amour maternel. Ce prince épousa en secondes noces la jeune Théophanie, fille de Romain, empereur de Constantinople, et cette femme ne contribua pas peu, par sa hauteur, à éloigner le cœur d'Othon et à achever ce que les flatteurs avaient déjà tenté avec tant de succès. Othon eut

---

vinssent un jour à lui disputer le trône, leva l'étendard de la révolte contre son père. Othon le vainquit, lui pardonna ainsi qu'aux grands qui avaient pris son parti. Ludolph se retira en Italie, et mourut de chagrin le 6 septembre 957.

la faiblesse de suivre les conseils de ces hommes pervers, et renvoya de la cour sa sainte mère. Sans être abattue par cette disgrâce, Adélaïde se rendit en Italie, où son frère la reçut avec toutes les démonstrations de la joie et de l'estime.

Au départ de cette sainte femme, l'Allemagne poussa un cri d'indignation et de douleur; car avec elle s'enfuirent et le bonheur de cette nation et la tranquillité qui avait régné jusqu'alors à la cour. A la place de l'union, qu'Adélaïde avait maintenue par tout ce qui était en son pouvoir, on vit succéder la discorde avec toutes ses fureurs. La justice fut bannie, les cabales, les intrigues et l'arbitraire prirent la place des lois; l'autel et le trône furent ébranlés jusque dans leurs fondements : chacun gémit; mais personne n'osa réclamer ouvertement contre l'injustice exercée envers une innocente princesse.

Quoique Adélaïde fût à la cour de son frère l'objet des soins les plus empressés, elle ne put cependant goûter de véritable bonheur. Son âme sensible la ramena sans cesse dans le sein d'une famille qu'elle avait été obligée d'abandonner et qui était alors en proie à tant de maux. Comme une autre Monique, elle pleura les égarements d'un fils chéri si tendrement, et elle ne cessa de recommander aux pieds des autels un prince victime de la perfidie des autres. Le Ciel exauça ses vœux : Othon ouvrit enfin les yeux sur le triste état de son empire; il reconnut son injustice envers sa sainte mère, et attribua à son

éloignement les malheurs qui pesaient sur lui et sur ses États. Après un exil de deux ans, Adélaïde fut rappelée, et à son retour l'Allemagne déposa ses habits de deuil. Sa présence dissipa les sombres nuages qui avaient plané si longtemps sur ce pays; le bonheur et la tranquillité reparurent : mais cette consolation ne fut pas de longue durée. Othon avait déclaré la guerre aux Grecs qui habitaient alors la Calabre. Adélaïde connut par inspiration divine l'issue malheureuse de cette campagne : elle fit de vains efforts pour en détourner son fils; mais il ne voulut pas suivre ses conseils. Ayant été défait par ces peuples, Othon vint mourir à Rome, en 983, des suites d'une dyssenterie.

Le cœur d'une bonne mère est cruellement blessé par la perte d'un fils : Adélaïde versa un torrent de larmes en apprenant la mort d'Othon. Pendant qu'elle cherchait dans la religion quelques adoucissements à sa douleur, la Providence lui ménageait une nouvelle occasion de souffrir. Sa fille Emma était montée sur le trône : devenue veuve, elle fut de même maltraitée par son jeune fils, et accusée d'un commerce criminel avec l'évêque de Laon. Adélaïde prit la défense de sa fille et la réconcilia avec le jeune monarque français; mais Emma suivit bientôt son époux dans le tombeau.

Othon III fut proclamé empereur d'Allemagne, et Théophanie déclarée régente. Adélaïde se vit de nouveau exposée aux mauvais traitements de

sa belle-fille; mais elle souffrit sans se plaindre, et une mort subite ayant enlevé Théophanie, on l'obligea de se charger de la régence. On connut alors, plus que jamais, jusqu'où elle portait le mépris du monde et d'elle-même. Elle regarda la puissance comme un fardeau pesant. Pénétrée des obligations qu'elle avait contractées, en prenant en main les rênes de l'État, elle se livra avec un soin infatigable à l'administration des affaires publiques. Loin de se venger de ceux qui avaient été les auteurs de ses maux, elle les accabla de bontés et de prévenances. Malgré son application aux affaires de l'État, elle n'interrompit point ses exercices de piété et de mortification; car elle avait ses heures marquées pour prier dans son oratoire et gémir sur les désordres auxquels il n'était pas possible de remédier. Lorsque la justice l'obligeait à montrer de la sévérité, elle cherchait à la tempérer par la douceur. La régularité de sa maison offrait l'image édifiante d'un monastère. Son zèle pour la religion s'étendit encore hors des limites de son empire, car elle eut une grande part à la conversion des peuples idolâtres du nord de l'Allemagne, auxquels elle envoya des secours en argent, des ornements d'église, des tableaux et d'autres objets qui pouvaient les attacher à la religion de Jésus-Christ. Elle fonda plusieurs établissements religieux, et surtout à Magdebourg. En 977 elle montra sa générosité envers le prieuré de Saint-Pierre de Colmar, dont elle augmenta considérablement

les revenus. Elle soumit cette maison à l'abbaye de Payerne, située dans le pays de Vaud. Lorsque, en 1536, la ville de Berne eut embrassé la réforme, elle s'empara des biens et des droits de Payerne, et supprima ce monastère. Le prieuré de Saint-Pierre, étant trop éloigné de la Suisse, fut cédé en 1575 par les Bernois à la ville de Colmar, moyennant la somme de 27,000 florins. L'église du prieuré fut affectée au culte protestant depuis 1658 jusqu'en 1678 : Louis XIV donna en 1714 les revenus de ce prieuré aux chanoines du grand-chapitre de la cathédrale de Strasbourg, et la ville de Colmar reçut en échange les biens de la seigneurie de Hohen-Landsberg.

Mais la pieuse impératrice laissa à l'Alsace un monument beaucoup plus distingué de sa munificence : elle fonda, en 987, pour des religieux de l'ordre de S. Benoît, le monastère de Seltz, dont l'abbé devint plus tard prince du saint-empire.

Si les bons souverains sont un présent que le Ciel fait à la terre, on peut dire que le Seigneur avait accordé une grande faveur à l'Allemagne, en lui donnant pour la gouverner la bienheureuse Adélaïde. Mais les peuples de ce vaste empire, tout en goûtant les douceurs d'une administration juste et sage, ne pouvaient penser sans frémir au moment qui allait leur enlever leur mère. Les afflictions, qui étaient venues si souvent tourmenter Adélaïde, et les mortifications qu'elle pratiquait, avaient miné sa santé et hâté le jour de sa mort.

Depuis longtemps Adélaïde avait désiré voir, avant de mourir, S. Odilon, abbé de Cluny.[1] Dans un voyage qu'elle fit en Bourgogne, pour réconcilier le roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets, elle eut la consolation de jouir des entretiens de ce célèbre serviteur de Dieu. Elle en pleura de joie, et, lui baisant la robe, elle dit qu'elle mourrait bientôt. Odilon chercha à la faire revenir de ce pressentiment, en lui disant que l'État avait encore trop besoin d'une princesse aussi accomplie et qui faisait le bonheur d'un vaste empire : mais Adélaïde persista dans sa pensée. Elle quitta le château d'Orbe en Suisse, où avait eu lieu l'entrevue avec Odilon, et reprit le chemin de l'Allemagne. Arrivée en Alsace, elle visita les bénédictins du prieuré de Colmar et se rendit à Seltz, pour y célébrer l'anniversaire de la mort de l'empereur Othon II, son fils : elle mourut dans cette abbaye, dans la nuit du 16 au 17 décembre de l'année 999. On la regarda par tout l'Empire comme une sainte, et le jour de son trépas fut un jour de deuil pour tous ses sujets.

Son nom n'est point inscrit dans le Martyrologe romain; mais on le trouve dans la plupart des calendriers d'Allemagne. Une partie de son corps fut conservée à Seltz, et l'autre fut portée

---

1 Ce saint abbé fut le premier qui institua dans toutes les maisons de son ordre *la commémoration des fidèles trépassés.* Le pape Urbain VI établit depuis cette fête par toute la chrétienté.

à Hanovre, où elle resta dans le trésor des reliques. Le tombeau de la sainte est devenu célèbre par un grand nombre de miracles.

Adélaïde est nommée dans la Lipsanographie du palais électoral de Brunswick-Lunebourg, imprimée en 1713.

13 DÉCEMBRE.

S.^{e} ODILE, PREMIÈRE ABBESSE DE HOHENBOURG, PATRONNE DE L'ALSACE.

(Voyez GUEBWILLER, *Leben von Sct. Odilien;* DE RUYR, Antiquités de la Vosge, p. 149; HUGUES PELTRE, Vie de S.^{e} Odile, écrite en français en 1699; DENYS ALBRECHT, qui composa une Histoire de Hohenbourg en 1751 : ce dernier ouvrage est très-recommandable par ses recherches; voyez aussi LAGUILLE, Hist. d'Alsace, et GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, liv. 4.)

AU COMMENCEMENT DU 8.e SIÈCLE.

Odile, la gloire de l'Alsace et l'ornement de son siècle, était fille d'Adalric, Athic ou Etticon, duc d'Alsace, et de Béreswinde, tante maternelle de S. Léger, évêque d'Autun. Elle fut, après une longue stérilité, le fruit des prières de sa pieuse mère. La grâce, qui voulait l'élever à une haute sainteté, lui ménagea des contradictions dès sa naissance : les hommes l'ont rejetée, mais Dieu l'a adoptée. Son père, qui, pendant la grossesse de Béreswinde, avait conçu l'espoir de voir naître un fils auquel il pût transmettre son nom et ses biens, entra dans une étrange colère, lorsqu'il apprit que son épouse venait de mettre au monde

une fille, et une fille aveugle. Dans sa première fureur, il ordonna qu'on mît à mort cette pauvre enfant; mais bientôt après, revenu à lui-même, il déclara qu'elle n'était point sa fille, s'imaginant qu'une telle disgrâce de la nature ne pouvait que déshonorer une famille comme la sienne, et il ne voulut jamais s'en reconnaître le père.

Cette dureté de la part d'un père tenait alors aux préjugés et aux mœurs du siècle; mais Béreswinde ne les partageait pas; elle crut, au contraire, qu'un enfant disgracié par la nature n'en méritait que plus d'affection, et elle confia sa fille aux soins d'une nourrice qui lui était très-attachée. Il fut convenu qu'on l'élèverait à Scherweiler dans les environs d'Obernai, où résidait alors le duc; mais on eut beau cacher sa naissance aux yeux du peuple, on en pénétrait pourtant le secret: alors la duchesse, craignant que son époux ne vînt à apprendre que sa fille était si près de lui, et redoutant ses emportements, prit le parti d'éloigner cet enfant et de l'envoyer au monastère de Beaume-les-Nones en Franche-Comté, à six lieues de Besançon. L'abbesse de ce monastère, alliée à la famille de Béreswinde, prit soin de sa jeune parente. La Providence y conduisit, quelque temps après, S. Hidulphe et S. Érard, deux frères, dont le premier avait quitté le siége de Trèves, et le second était évêque régionnaire; l'un baptisa la fille d'Adalric, l'autre la tint sur les fonts et lui servit de parrain.

36

Avec la grâce du baptême, l'enfant recouvra aussi la vue.

Belhomme, historien de l'abbaye de Moyenmoutier, fondée par S. Hidulphe, prétend que ce miracle arriva dans ce dernier monastère, situé à une journée de marche d'Obernai; qu'Adalric y vint, avec son épouse, recommander sa fille aux prières de ces deux serviteurs de Dieu, et qu'elle y fut baptisée en sa présence. Il cite, pour appuyer son opinion, d'anciennes tablettes en argent, sur lesquelles cet événement était représenté; une église dépendant de Moyenmoutier, située au bas d'un rocher appelé *Palma,* et dédiée à S. Jean-Baptiste, pour lequel S.e Odile avait toujours eu une grande vénération; enfin, des donations faites à Moyenmoutier par Adalric. Mais cette opinion de Belhomme, ainsi que celle de plusieurs autres historiens, qui ont assigné d'autres endroits relatifs au baptême de S.e Odile, n'ont pu détruire l'autorité de ceux qui ont prouvé qu'il n'a eu lieu qu'à Beaume-les-Nones.

La jeune Odile apprécia la grandeur du bienfait que le Ciel venait de lui accorder, et résolut d'en témoigner au Seigneur toute sa reconnaissance : renonçant au siècle et à ses pompes, elle resta à Beaume, trouvant dans les exercices de la religion des consolations sublimes et y joignant tout ce qu'une charité tendre et compatissante peut inventer. Elle fit en peu de temps de rapides progrès dans la voie de la perfection

et donna à la communauté les plus beaux exemples. La Providence la formait ainsi aux desseins qu'elle avait sur elle.

Béreswinde eut encore plusieurs enfants, qui consolèrent Adalric du chagrin que lui avait causé son aînée; mais celle-ci n'en resta pas moins l'objet de la disgrâce du père, et quoiqu'elle eût depuis longtemps recouvré la vue, aucune voix n'osa entreprendre de demander son rappel dans la maison paternelle. Odile s'en consola : elle avait trouvé un autre père qui l'avait adoptée, et auquel elle s'attacha par des liens indissolubles. Le comte Hugues, un des fils d'Adalric, essaya néanmoins un jour de fléchir le cœur dur et barbare du père; mais il n'en obtint que des refus : il ne se rebuta cependant pas; l'amitié qu'il avait conçue pour Odile, lui fit espérer que son père prendrait des sentiments plus dignes de lui, s'il voyait celle qu'il persécutait. Hugues fit donc venir secrètement Odile au palais paternel. Déjà cette jeune personne s'approchait du château de Hohenbourg, où Adalric faisait sa résidence, lorsque ce duc découvrit confusément une troupe qui s'avançait sur la montagne. Il demanda ce que ce pouvait être, et Hugues, qui ne l'ignorait pas, lui apprit que c'était Odile qui arrivait, et que lui-même avait provoqué le retour de sa sœur.

Tout autre que le cruel Adalric se serait empressé de serrer dans ses bras une fille chérie, l'enfant du miracle; mais ce barbare, furieux de

la témérité de son fils, se livra à toute la fougue de son humeur, et le frappa si rudement, que, selon plusieurs auteurs, le jeune comte mourut quelque temps après des suites de sa blessure, laissant trois enfants en bas âge.

Cet accident fit sentir au duc l'excès de sa violence et de son injustice; il revint à des sentiments plus humains, détesta les fautes que sa brutalité lui avait fait commettre, et reçut sa fille avec tous les transports de la joie. Odile fit les délices de la maison paternelle par son amabilité et ses autres belles qualités, et son père, qui était tout à fait revenu de ses préventions contre elle, lui proposa un établissement très-avantageux avec un seigneur du pays; mais Odile lui déclara la résolution qu'elle avait formée, de se consacrer à Dieu par les vœux de religion, et Adalric ne s'opposa point à l'exécution de sa volonté.

Cependant, à en croire les légendaires, Odile, de retour dans la maison paternelle, aurait continué d'être l'objet des persécutions de son père, qui ne lui accorda d'abord que la permission de vivre parmi les servantes.

Ayant, plus tard, voulu la marier contre son gré, Odile se sauva du palais paternel, passa le Rhin, et continuant de fuir, assise, fatiguée, au pied d'un rocher près de Fribourg, elle voit venir le duc, qui la poursuit. Sur sa prière, le rocher s'ouvre et cache la sainte tant que dura le danger de la rencontre. Lorsqu'enfin le duc eut publié qu'il ne contrarierait plus ses vœux,

elle revint et exécuta son projet. Mais, sans avoir recours à des détails de cette nature, il suffit de remarquer qu'Adalric, pressé par sa conscience, se hâta de réparer ses injustices passées et céda à sa fille son château de Hohenbourg, où la pieuse Odile établit une communauté de vierges nobles, engagées par son exemple et ses vertus à renoncer au monde. Cet établissement, le premier formé en Alsace pour les personnes du sexe, fut dédié à la sainte Vierge : Adalric le combla de ses bienfaits et lui abandonna, outre le château de Hohenbourg, encore tous les revenus et toutes les terres qui en dépendaient. Après avoir partagé plus tard tous ses biens, il nomma Odile héritière de tous ceux dont il s'était réservé la jouissance pendant sa vie, et qui étaient encore considérables[1]. Il se retira sur la fin de ses jours dans le monastère, avec son épouse, et y mourut, le 20 février vers l'an 690. L'auteur contemporain de la Vie de S.[e] Odile, rapporte que le Ciel fit connaître à la vertueuse abbesse que son père expiait dans le purgatoire les duretés qu'il avait eues à se reprocher à son égard, et que cette pieuse fille obtint

---

1 D'après un diplôme daté du 9 mars 837 et attribué à Louis le Débonnaire, ces biens étaient Obernai, Rosheim, Brunstatt, Illfurt, Heimersdorf, Luemschwiller, Hirsingen, Karsbach, Reiningen, Kuenheim, Gundelsheim, Réguisheim, Ruelisheim, Baldersheim et Gertwiller.

L'abbaye de Hohenbourg perdit par la suite toutes ces possessions. Rosheim et Obernai devinrent villes libres et impériales

sa délivrance par ses larmes et ses prières. On va même jusqu'à faire un saint d'Adalric, et ce titre lui est donné dans plusieurs anciens documents.

Odile, placée à la tête d'une nombreuse communauté, soutint par ses exemples les jeunes vierges qui vivaient sous sa direction. On ne suivait pas d'abord dans cette maison de règle écrite; car ces saintes filles s'exerçaient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, en imitant la conduite de leur abbesse. Odile voulut cependant donner à son monastère toute la perfection possible: elle assembla ses sœurs, et délibéra avec elles sur la règle qu'il convenait d'adopter, la canonique ou la monastique. Leur ferveur se prononça d'abord pour les rigueurs de la vie monastique, parce qu'elles s'imaginaient que la plus austère était aussi la plus parfaite : mais Odile, tout en louant leur zèle, voulut user de ménagement envers ses filles, et leur dit : « Je sais, mes très-« chères sœurs, que nous ne pouvons trop faire « pour Jésus-Christ, et que les plus grandes aus-« térités ne doivent jamais effrayer les disciples « d'un Dieu crucifié. Mais allons au-devant des « reproches de celles qui nous suivront : la situa-« tion de notre monastère demande un travail « qu'elles ne pourraient soutenir; car à peine « pouvons-nous nous procurer un peu d'eau sans « de grandes fatigues. Mettons donc des bornes « à des austérités qui accablent le corps sans « consoler toujours l'âme; mais n'en mettons ja-« mais à des pratiques qui purifient le cœur et

« le sanctifient. La vie canonique me paraît donc « plus convenable aux circonstances où nous nous « trouvons.[1] » Toutes se rendirent au sentiment de leur sainte mère et embrassèrent la règle canonique : mais elles n'étaient pas des chanoinesses séculières, comme plus tard celles d'Andlau ou de Masevaux; car à Hohenbourg on renonçait au monde pour toujours et se vouait irrévocablement à Dieu. On les appela chanoinesses, pour les distinguer des autres religieuses qui suivaient la règle de S. Benoît.

Quelques auteurs ont cependant prétendu qu'on suivait à Hohenbourg, du temps de S.e Odile, la règle de S. Benoît. Ils appuient leur sentiment sur les chroniques d'Ébersmunster et de Senones, composées l'une et l'autre pendant le treizième siècle : mais ces deux chroniques sont fort suspectes pour les faits des temps anciens et ne méritent pas toute la croyance qu'on leur donne. Nous ne sommes pas non plus de l'opinion de Mabillon, qui a soutenu que l'institut des chanoinesses n'a été connu en France que vers la fin du huitième siècle.

Le concile de Vernon, tenu en 755, distingue déjà la règle que les religieux devaient suivre de celle qui devait être observée par les chanoines; le douzième canon dit formellement : « que dans « les monastères on suive l'ordre régulier ou l'or- « dre canonique, et que les servantes du Seigneur

---

1 Laguille, Histoire d'Alsace, liv. 7, pag. 83.

« qui ont pris le voile, observent le même genre « de vie. » Il y avait donc, dès le milieu du huitième siècle, des monastères de femmes qui suivaient la règle des chanoines; et on a vu de tout temps les filles imiter le genre de vie que les hommes avaient embrassé. A peine S. Pacôme, S. Benoît et les autres fondateurs d'ordres avaient-ils donné une règle à leurs disciples, qu'on vit aussitôt des filles demander à les imiter. Déjà du temps de S. Léger, évêque d'Autun, cousin germain de S.e Odile, il y avait des chanoines, comme nous l'apprenons par le quinzième canon du concile d'Autun, tenu en 670. Pourquoi ne pourrait-on pas supposer qu'il y avait alors aussi des chanoinesses? et d'ailleurs il y a eu de tout temps dans l'Église des sociétés de personnes du sexe, qui s'étaient consacrées au Seigneur sans faire profession de la vie cénobitique. S. Basile les appelait déjà chanoinesses, nom qu'il donne à Théodora, dans une lettre qu'il lui écrivit. Il y avait, au commencement du huitième siècle, des religieuses et des communautés de filles qui ne suivaient pas la règle monastique.

Pour revenir au monastère de Hohenbourg, il est constant que la règle de S. Benoît n'y a jamais été introduite : les bulles des papes, les diplômes des empereurs, l'ancien nécrologe d'Étival, les bréviaires de Strasbourg, l'habit blanc que portaient les religieuses, des monuments qu'on y voit encore de nos jours, enfin, une tradition non interrompue, confirment notre assertion.

Odile eut la consolation de voir en peu de temps fleurir son monastère et se distinguer par sa régularité et sa ferveur. La naissance de ses religieuses relevait encore l'éclat de leurs vertus, leur nombre s'accrut jusqu'à cent trente. On ne vit jamais mieux que dans Odile combien la sainteté est aimable; car sa dévotion était tendre, agissante, humble et courageuse. Pénétrée de ce véritable esprit du christianisme, Odile songeait plutôt aux autres qu'à elle-même, et, formée à l'école de la divine charité, elle méditait le projet de faire construire un vaste bâtiment pour y recevoir et soigner les pauvres et les malades.

Il était réservé à une religion que le Ciel a communiquée lui-même à la terre, de faire naître dans le cœur de ses enfants cette vive commisération envers l'infortune et de procurer du soulagement au malheur. Le christianisme pénètre l'esprit de la douce influence de ses préceptes : en réunissant tous les hommes sous l'arbre de la croix, cette source de toute charité, il leur a appris à se regarder tous comme frères, comme membres d'une seule et même famille. A ses yeux il n'y a plus ni Grec, ni Barbare, ni Romain, ni Scythe; le sang de Jésus-Christ a ennobli tous les hommes et leur a départi les mêmes droits aux grâces du salut et à l'héritage du royaume céleste. C'est le sentiment de cette union morale de tous les mortels, de cette origine et de cette destinée communes, qui a fait naître dans les premiers temps du christianisme cet esprit de fraternité que les

païens eux-mêmes ont été contraints d'admirer.

Odile consacra une partie de ses biens à fonder un hôpital, qui fut dédié à S. Nicolas et qui était situé au bas de la montagne, du côté du midi : elle avait choisi cet emplacement pour éviter aux pauvres la peine de monter jusqu'au monastère, et elle s'y rendait tous les jours pour les y soigner. Ses compagnes, édifiées par de si beaux exemples et voulant, à leur tour, avoir quelque part au bien qu'opérait Odile, lui proposèrent de bâtir un second monastère près de l'hôpital, qu'elles pourraient habiter afin d'être plus à portée de secourir l'humanité souffrante. Odile se prêta aux demandes de ses sœurs et exécuta ce que son père lui avait déjà recommandé. Ce nouveau monastère, appelé Niedermunster, fut fondé vers l'an 700. En formant ainsi deux communautés, la sainte abbesse se réserva le soin de les gouverner seule l'une et l'autre jusqu'à sa mort : mais pour éviter toute espèce de contestation, elle partagea également entre elles tous ses biens, sauf la cour ducale d'Obernai, qui resta indivise et commune entre les deux monastères, pour marquer leur union et leur égalité. Ce partage fut l'objet d'une espèce de testament que fit la sainte, vers l'an 708, et que nous donnons à nos lecteurs dans la note K.

Une vie si méritoire valut à Odile des grâces extraordinaires. Quoique sa santé lui causât souvent de vives douleurs, elle ne fit entendre aucune plainte. Jamais il ne sortit de sa bouche une

parole qui prêtât à la censure; jamais une excuse, un murmure ne vint faire suspecter sa vertu. Les louanges du Seigneur étaient son occupation continuelle, et en cherchant à se sanctifier dans l'exercice d'une charité active, elle sanctifia en même temps les autres. La réputation de ses vertus lui attirait tous les jours de nombreux malheureux, qui trouvaient auprès de cette bonne mère des soulagements de toute espèce. L'histoire rapporte que, visitant un jour le monastère de Niedermunster, elle rencontra sur son chemin un lépreux exténué de fatigue et de soif : pensant alors au miracle de Moïse, elle frappa de son bâton le rocher contre lequel était appuyé le malheureux, et il en jaillit aussitôt une source abondante, qui porte encore aujourd'hui le nom de la sainte et dans les eaux de laquelle les fidèles cherchent un remède contre les maux d'yeux.

Comblée de jours et de bonnes œuvres, Odile alla enfin recevoir dans le ciel les récompenses que ses vertus lui avaient méritées. La faiblesse de son corps lui ayant annoncé une mort prochaine, elle se fit porter dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, qu'elle avait fait construire. Là elle assembla toutes les religieuses et les exhorta à pratiquer les vertus que la religion et leur état exigeaient d'elles. Sentant que sa dernière heure approchait, elle demanda à recevoir les sacrements de l'Église. On dit qu'un ange descendit du ciel et vint lui présenter le calice, dans lequel elle but le sang adorable de Jésus-Christ.

Comme ce fait ne se trouve dans aucun ancien auteur, il est plus naturel de croire au récit de l'historien de sa Vie, qui dit qu'Odile se fit apporter un calice qui renfermait le sang de Jésus-Christ, et que, l'ayant pris entre ses mains, elle se communia elle-même. Ce fait a été représenté sur plusieurs anciens tableaux, et Hugues Peltre, ainsi que Denys Albrecht, prétendent que le calice qui y avait servi, fut conservé à Hohenbourg jusqu'en 1546, qu'on le transporta à Saverne, où il se perdit pendant la guerre des Suédois.

Il est difficile de préciser l'époque de la mort de S.[e] Odile : il paraît qu'elle arriva vers l'an 720. La bienheureuse abbesse fut enterrée à Hohenbourg, dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Son corps s'y est conservé et a échappé aux incendies, aux guerres et aux attentats sacriléges des Suédois du dix-septième siècle et des révolutionnaires de nos derniers temps.

Le culte d'Odile remonte presque au moment de son décès; car l'auteur contemporain de sa Vie lui donne déjà le titre de bienheureuse, et l'ancien Martyrologe du huitième siècle place le jour de sa mort au nombre des fêtes solennelles qu'on célébrait à cette époque dans le diocèse de Strasbourg. L'idée qu'on avait de sa sainteté fut bientôt confirmée par les nombreux miracles qui s'y opérèrent en tout temps. Ce culte a été autorisé depuis par les bulles des papes, les mandements des évêques, et attesté par la dévotion constante des fidèles de tous les siècles.

S.^e Odile est la patronne de l'Alsace et reconnue en cette qualité par toute la province.

L'abbaye de Hohenbourg continua d'être le séjour de la piété et des plus hautes vertus sous les abbesses qui succédèrent à Odile. Celle-ci avait nourri son âme par la lecture des divines Écritures. L'étude des sciences profanes lui servit à développer ses talents, et son testament prouve qu'elle possédait la langue latine. Son exemple ne fut pas perdu pour ses chanoinesses; car elles apprenaient le latin pendant leur noviciat, et cet usage s'est conservé dans un grand nombre de couvents de France et d'Allemagne, jusqu'au quatorzième siècle.

Hohenbourg fut ravagé par deux incendies, avant le milieu du onzième siècle. L'église fut détruite dans celui de 1045 : on la rétablit, et le pape S. Léon IX, qui descendait de la famille d'Adalric, voulut lui-même la consacrer. Le duc d'Alsace, Frédéric II, s'appropria les biens de l'abbaye; mais son fils, l'empereur du même nom, les rendit à leur destination primitive. La discipline s'y étant un peu relâchée, ce monarque y envoya du monastère de Bergen l'abbesse Relinde sa nièce, à laquelle il donna le titre de princesse de l'Empire. Relinde y gouverna, avec un zèle digne des plus grands éloges, trente-trois dames nobles, et se distingua par des ouvrages de littérature, dont il ne nous reste cependant que quelques vers latins.

Herrade de Landsberg, qui lui succéda en 1167,

s'acquit encore plus de célébrité dans la même carrière. La peinture, la musique et la poésie charmèrent ses loisirs. On a d'elle un recueil de poésies latines, intitulé *Hortus deliciarum*, dont l'original se trouve de nos jours à la bibliothèque publique de Strasbourg : nous en donnons quelques extraits à nos lecteurs dans la note L[1]. Le style de Herrade a un caractère de douceur qui le rend très-agréable. Le texte joint aux récits historiques, des explications allégoriques, des exhortations morales et des digressions scientifiques. C'est Herrade qui fonda, en 1181, le monastère de Truttenhausen, situé à une petite lieue de Hohenbourg, au nord de Barr, au bas de la montagne de Sainte-Odile. Secondée par Günther de Jugenhege, qui paraît avoir été son frère, elle établit à Truttenhausen douze chanoines de l'ordre de Saint-Augustin : ce monastère fut fort maltraité par les Anglais pendant le quatorzième siècle, et par les Armagnacs au quinzième; réduit à un simple prieuré, par suite de ces désastres, il fut rebâti vers la fin du quinzième siècle; car l'église, dont on voit encore les ruines, porte la date de 1490. La guerre des rustauds lui devint encore funeste, car ayant encore été réduit en cendres en 1555, on ne le rétablit plus.

---

1 Maurice Engelhard a publié ce recueil avec des notes fort intéressantes, et une partie des peintures de Herrade. Ce recueil curieux répand un grand jour sur l'histoire, les mœurs et les usages du 12.e siècle. Il a été imprimé à Tubingue, et se trouve à la librairie de Cotta.

L'abbesse Édelinde, qui succéda à Herrade, était aussi de la famille de Landsberg et se distingua de même par des compositions littéraires. Le prieuré de Saint-Gorgon, situé sur le penchant de la vallée de Saint-Nabor, paraît avoir été construit ou par Herrade ou par Édelinde, pour des prémontrés, qui y vinrent d'Étival et qui desservirent le monastère de Hohenbourg. Il n'en reste plus de nos jours qu'une ferme et un petit oratoire, près duquel on voit encore les restes d'un pavé romain.

Divers incendies et d'autres désastres, causés par les Anglais et les Armagnacs, portèrent le ravage dans le monastère de Hohenbourg. Le dernier incendie arriva en 1546 et éclata dans la maison des bains, où se trouvait l'abbesse, qui eut de la peine à échapper. Après cet accident, les religieuses retournèrent chez leurs parents; plusieurs embrassèrent les erreurs de Luther et se marièrent. Érasme de Limbourg, évêque de Strasbourg, et Jean de Manderscheidt, son successeur, gémissaient longtemps sur les ruines de ce monastère, ainsi que de celui de Niedermunster, réduit de même en cendres en 1342 et abandonné depuis cette époque. Ils firent de vains efforts pour y ramener les chanoinesses; de sorte que Jean de Manderscheidt, ne voulant pas laisser ces deux maisons en proie à l'avidité des protestants, qui s'emparaient de tous les biens ecclésiastiques, obtint du pape Grégoire XIII la réunion de Hohenbourg et de Niedermunster à la mense épiscopale, ce qui fut

confirmé en 1594 par Clément VIII. Ces désastres ne nuisirent pas à la fréquence des pèlerins; car il en vint toujours de toutes les parties de l'Alsace. La chapelle dans laquelle S.e Odile avait été enterrée, resta intacte lorsque l'abbaye et le reste de l'église furent consumés par les flammes, ce que les historiens attribuent à un miracle de la Providence.

Charles de Lorraine, cardinal et évêque de Strasbourg, fit réparer les bâtiments et l'église de Hohenbourg en 1605; Léopold d'Autriche, son successeur, s'en occupa de même avec ardeur, mais l'ouvrage n'était pas encore entièrement achevé lorsque parurent les Suédois, qui réduisirent tout en cendres en 1632. Les travaux furent cependant repris quelques années après ce désastre, et en 1661 les religieux de l'ordre des prémontrés vinrent d'Étival fixer leur séjour à Hohenbourg: ces religieux, secondés par les libéralités des évêques, s'occupèrent successivement de la reconstruction de tous les bâtiments. L'église actuelle fut construite entre les années 1687 et 1692. Denys Albrecht, prieur de cette maison en 1750, composa une histoire de Hohenbourg, estimée pour les recherches auxquelles il s'est livré.

On voit sur la droite de la chapelle de la Croix, le cercueil où furent déposés les restes d'Adalric et de son épouse. On conserve de même, dans la sacristie attenante, une statue en bois, formant une châsse et renfermant quelques ossements de

ce duc : cette statue était autrefois dans l'église d'Ébersmunster.

Le sanctuaire de la chapelle de Sainte-Odile a été renouvelé à plusieurs reprises, mais on y reconnaît cependant une extrême simplicité, caractère d'une haute antiquité. Le cercueil de la sainte est recouvert d'une enveloppe de maçonnerie, sur laquelle on voit sa statue à genoux. Le devant était autrefois orné d'une sculpture représentant l'empereur Charles IV, qui en 1354 avait fait ouvrir la tombe de S.^e Odile et en avait pris le bras droit, qu'il transporta à Prague. Cette sculpture est remplacée par une inscription attestant que les os de S.^e Odile, enlevés de cette tombe en 1793, y ont été replacés en 1799.

La chapelle des *Larmes* et celle des *Anges* paraissent de même remonter à une haute antiquité; mais on ne peut assigner l'époque de leur fondation, à cause du genre simple d'architecture qui les distingue : on voit dans celle des Larmes le cercueil de S.^e Eugénie, nièce de S.^e Odile et première abbesse de Hohenbourg après elle.

De Hohenbourg on aperçoit à ses pieds les magnifiques ruines de Niedermunster. L'église, dont les restes ornent si bien cette vallée, a été consacrée en 1180 : elle était d'une très-belle architecture et construite dans le style byzantin. Ce monastère fut démoli au commencement du dix-septième siècle, et les pierres employées en partie à la reconstruction de Hohenbourg et en partie à fortifier Benfeld. A quelque distance

de là, on voit la chapelle de l'ancien hôpital qui est encore assez bien conservée, et dont l'architecture est semblable à celle de l'église de Niedermunster.

A la droite du chemin de Truttenhausen sont la fontaine de Sainte-Odile et les ruines d'une ancienne chapelle, que l'on prétend avoir été bâtie par cinq chevaliers qui escortèrent, en 803, une croix miraculeusement apportée dans l'abbaye de Niedermunster.

La tradition de cette croix est trop accréditée pour être dénuée de fondement. Elle porte que Charlemagne avait fait don à un certain Hugues, duc de Bourgogne, faussement accusé de trahison, de reliques précieuses apportées de la terre sainte. Hugues, se croyant indigne de posséder ce trésor, les promet à un monastère quelconque et s'en remet au Ciel de le lui désigner. Il fait faire une croix de bois de chêne, revêtue de lames d'argent doré et enrichie de pierres précieuses, dans laquelle il enchâsse ses reliques. Il charge cette croix sur le dos d'un chameau, et son épouse y joint un livre d'Évangile richement garni. Cinq cavaliers suivent le chameau, qui traverse, sans conducteur, des campagnes, des forêts, des régions entières et arrive enfin en Alsace auprès du village de Saint-Nabor, où il se repose quelque temps; il prend alors la route de Niedermunster, et va heurter à la porte de l'abbaye. Les religieuses sont étonnées à la vue d'un animal inconnu; mais, instruites par les

cavaliers, elles reçoivent avec plaisir le don si riche et si précieux qu'il leur apporte.... Il peut bien y avoir dans tout ce récit des détails qui ne sont pas également avérés; mais, après tout, ce qui paraît en résulter comme certain, c'est: que le comte Hugues avait reçu de Charlemagne quelques-unes des reliques dont Aaron, roi de Perse, avait fait présent à ce monarque; qu'il en gratifia le monastère de Niedermunster, parce qu'il était allié à la famille de S.^e Odile, et qu'il fit transporter la croix avec ces reliques par un chameau à l'abbaye en question. C'est ce qui fut cause que les abbesses de Niedermunster firent représenter dans leurs armoiries un chameau chargé d'une croix et d'un livre d'Évangile, tel que cela se voit dans un des vitraux très-bien conservé, au presbytère d'Obernai, avec cette inscription en lettres gothiques: *Rozina zum Stein Æbtissin zu Niedermünster*. Cette Rosine était la dernière abbesse de ce monastère; c'est aussi à cette histoire que se rapporte un arc en pierre de taille, construit à l'entrée du village de Saint-Nabor, en mémoire de cet événement et parce que le chameau s'était reposé à cet endroit.

Cette croix fut révérée pendant plusieurs siècles à Niedermunster, et, après l'incendie du monastère, Jean de Manderscheidt, évêque de Strasbourg, en fit don, l'an 1580, aux jésuites de Molsheim qui la conservèrent et l'exposèrent à la vénération publique dans l'église de leur collége, devenue depuis église paroissiale, et d'où elle dis-

parut lors de la révolution de 1789, après la suppression du collége, qui avait été maintenu après la sortie des jésuites.

Le père Lyra, jésuite, raconte, dans une relation imprimée à Molsheim en 1691 et rédigée d'après un ancien manuscrit de l'année 1434, que les cinq cavaliers qui servirent d'escorte à la croix, finirent leur vie dans un ermitage qu'ils construisirent à un quart de lieue de Niedermunster, qu'ils méritèrent après leur mort d'être mis au nombre des saints, et que leurs reliques, après avoir été conservées dans cette abbaye jusqu'en 1596, furent de là transférées à Notre-Dame-des-Ermites.

La ville d'Obernai, donnée autrefois par le duc Athic à l'abbaye de Hohenbourg, est la ville natale de S.e Odile. On y voit encore, sur l'emplacement de l'ancienne résidence du duc Athic, un grand tableau qui porte : *Stammhaus der heiligen Odilia* (berceau de S.e Odile et des maisons souveraines de France, d'Autriche, de Lorraine et de Bade). L'église primitive, qui avait servi d'oratoire à S.e Odile, à son père et à toute sa famille, fut remplacée par une autre, bâtie au treizième siècle, qui existe dans l'enceinte de la ville; celle-ci se trouvant encore trop étroite, on construisit hors de l'enceinte des murs celle qui sert aujourd'hui de paroisse et porte le millésime de 1456.

Un prieuré de religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, dont le pape Innocent IV avait confirmé

les possessions par un acte daté de Lyon en 1245, fut réuni plus tard au monastère de Sainte-Marguerite de Strasbourg. L'emplacement où il était situé porte encore aujourd'hui le nom d'*Agnesen-Hoff.*

L'hôpital civil de Saint-Erhard, construit d'abord en 1314, fut transféré sur une place plus vaste et plus solide, vers la fin du dernier siècle. Une léproserie (*Gutleut-Haus*), avec un béguinage considérable, située hors de la ville, démolie en 1629 et rebâtie, fut enfin supprimée au commencement du dernier siècle. Ses revenus furent, par ordonnance du roi, affectés à la mense dudit hospice de Saint-Erhard.

A une petite distance de cette ville on voit aussi en ruines une église que l'on nomma *Oberkirch*, pour la distinguer d'une autre, appelée *Feldkirch.* Cette église a donné son nom à une famille noble et à un château qui y est attenant.

Sur une petite montagne entre Obernai et Rosheim, on voit un monastère dit *Bischenberg* (*Bischoffsheimer-Berg*, lequel reçut son nom du village voisin de Bischoffsheim), où est un pèlerinage très-fréquenté. Son origine est ancienne. Une image de Notre-Dame des sept douleurs, y attira longtemps la dévotion des fidèles, et donna lieu en 1590 à la construction d'une église et de stations de la Passion. Cette église fut depuis agrandie, et en 1663 on y établit un monastère de récollets. Plus tard, les prêtres de la congrégation du Saint-Rédempteur, dits Liguoristes, en

firent l'acquisition, réparèrent et agrandirent les bâtiments, et ornèrent les niches des stations des beaux tableaux de M. Melling, excellent peintre de Strasbourg. Ces pères se sont toujours livrés avec un zèle fort louable aux exercices du saint ministère.

La ville de Rosheim renferme une des plus anciennes églises de la province; elle est située dans la partie inférieure de la ville. Elle remonte à la plus haute antiquité; son architecture a beaucoup de rapport avec la façade occidentale de l'église de Maurmoutier, qui doit son origine à Drogon, évêque de Metz, pendant le huitième siècle. L'église paroissiale, située au centre de la ville, fut construite, vers le milieu du siècle passé, sur un plan fort élégant.

SUPPLÉMENT A LA VIE DE S.e ODILE.

Notice sur son tombeau et les saintes reliques.

Après la première ouverture du tombeau, qui se fit en 1354, en présence de l'empereur Charles IV, des évêques de Strasbourg et d'Olmutz, des abbesses de Hohenbourg et de Niedermunster, on ne toucha plus à ce saint dépôt. La piété des pèlerins aurait bien désiré qu'on exposât publiquement à la vénération les précieuses reliques de notre sainte patronne; mais on ne le fit pas, comme remarque Albrecht dans son Histoire de Hohenbourg, dans la crainte qu'aussitôt qu'on aurait tiré du tombeau le corps de la sainte, l'abbaye de Niedermunster, celle d'Ébersmunster, de Saint-Étienne à Strasbourg, Massevaux et autres, fondées par le duc Athic et ses fils, ne vinssent à en revendiquer une partie. Afin de prévenir ce morcellement, on préféra de laisser le corps entier dans le tombeau. Dans cet état il traversa quatre siècles depuis sa première ouverture, échappant comme par miracle aux ravages des Anglais, des Mansfeldiens, des Suédois, et aux fréquents incendies qui mirent l'abbaye en cendres, notamment à celui de 1546.

Arrive la désastreuse époque de 1792. Alors M. Louis Rumpler, chanoine de Saint-Pierre le jeune à Strasbourg, occupant les monastères de Hohenbourg et de Niedermunster à titre de bail, dans l'intention de soustraire les saintes reliques aux outrages des terroristes, convia les autorités du village d'Ottrott, situé au bas de la montagne, d'ouvrir, conjointement avec lui, le tombeau et de transporter le corps saint en lieu de sûreté; opération qui eut lieu le 4 mai 1794. Emportées dans deux serviettes, cachetées et ficelées, les saintes reliques furent déposées dans une caisse de fer et gardées dans une armoire de la sacristie dudit Ottrott. L'événement fit bientôt voir combien cette précaution était nécessaire. Le 14 août suivant, l'agent national de Rosheim, George Lehn et son consort,

Michel Rapp de Saint-Nabor, se rendirent à la montagne. Le tombeau fut brisé de vive force et fouillé sans succès. Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1798. Les temps étaient alors plus calmes, et M. Rumpler étant devenu propriétaire de la montagne, il manifesta le désir de ravoir les saintes reliques. Il s'adressa à cet effet à son éminence le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, résidant alors à Ettenheim. Celui-ci, rendant justice aux pieux désirs de M. Rumpler, ordonna aux curés Fettet d'Ottrott, et Kitzelmann du Klingenthal, sous date du 8 septembre 1800, de reporter les saintes reliques à la montagne et d'en faire remise à M. Rumpler, ce qui fut effectué le 6 octobre 1800. De tout quoi il fut dressé procès-verbal, tant de la part de M. Rumpler, que desdits curés Fettet et Kitzelmann.

Depuis cette époque, malgré les différents propriétaires, même acatholiques, qui occupaient successivement la montagne, le tombeau resta constamment fermé jusqu'à ce que, au commencement de l'année 1836, le propriétaire actuel, M. l'abbé L'Huillier, jaloux de procurer un nouvel éclat à la montagne et de seconder la piété des fidèles envers la sainte patronne de l'Alsace, supplia monseigneur Le Pappe de Trévern, évêque de Strasbourg, de permettre l'ouverture du tombeau, afin de vérifier l'existence et l'état des saintes reliques qui s'y trouveraient. Monseigneur chargea de cette honorable commission M. Oberlé, curé de la ville d'Obernai; lequel, assisté de M. Räss, curé de Rosheim, M. Rebmeister, curé d'Ottrott, M. Sultzer, médecin cantonal de Barr, de MM. les abbés Illis et Oberlé, vicaires d'Obernai et de Rosheim, procéda à ladite vérification, le 4 mai 1836. On y trouva une caisse portant sur le couvercle, en gros caractères gravés dans le bois : *Ossa S. Odiliæ.* Tous les indices portent à croire que c'est la même dans laquelle les saintes reliques furent placées par M. Rumpler, le 6 octobre 1800.

Le couvercle levé, on y vit les saints ossements, couchés pêle-mêle, couverts de moisi et rongés de pourriture. Extraits par pièces, ils furent rangés sur une table, et le savant anatomiste M. Sultzer, ancien prosecteur à l'école de médecine de Strasbourg, assigna à chacun le nom et la place qu'il occupe

dans le squelette du corps humain. Il résulte de toutes les recherches et de tous les rapprochements, qu'on ne peut élever le moindre doute sur l'identité des saintes reliques; tel qu'il a été prouvé dans un rapport bien détaillé, adressé à monseigneur l'évêque par son commissaire, sous la date du 11 juin 1836.

Sur l'affirmation faite par M. le docteur Sultzer, que l'humidité du tombeau ne manquerait pas de réduire sous peu en poussière les saintes reliques, il fut convenu de les renfermer dans le tiroir d'une commode, hermétiquement fermé et scellé d'un double cachet, en attendant qu'une châsse dressée sur un plan ingénieux pût les recevoir, pour être exposées convenablement à la dévotion des fidèles.

Le curé d'Obernai, commissaire épiscopal, sollicita et obtint, sauf la ratification épiscopale, de M. L'Huillier, propriétaire de la montagne, pour la paroisse d'Obernai, ville natale de S.e Odile, une relique notable, faisant partie de celles qui venaient d'être découvertes. De même qu'à la première ouverture il fut accordé à l'empereur Charles IV une partie de l'avant-bras droit, la paroisse d'Obernai eut en partage une partie du même bras, les deux ossements faisant l'articulation du coude.

La nouvelle de cette découverte et de ce don fut reçue avec la plus grande joie par les fidèles Alsaciens, surtout par les habitants d'Obernai, dont le cœur tressaillit au seul nom de S.e Odile, leur sainte compatriote.

On s'attendait qu'ensuite du rapport fait à monseigneur l'évêque par son commissaire, sa grandeur ne tarderait pas d'approuver les saintes reliques et d'en permettre l'exposition solennelle. On en fit déjà les préparatifs à la montagne. Mais monseigneur, pour des raisons relatives à la propriété des saintes reliques, a jugé à propos d'ajourner cette exposition à la montagne. Ces raisons se trouvant étrangères à la ville d'Obernai, le curé se transporta auprès de monseigneur à sa résidence de Marlenheim, et demanda comme une grâce spéciale, la permission d'exposer les saintes reliques qui lui étaient échues, le jour de la fête même de la sainte patronne, 13 décembre; permission que sa grandeur accorda gracieusement le 9 novembre 1836.

Dès ce moment tout fut en émoi pour ordonner les préparatifs d'une fête, digne à la fois de la sainte patronne et de sa ville natale. Au milieu d'une châsse, longue de trois pieds et haute de deux pieds et demi, furent placées sur le velours cramoisi les deux pièces de reliques, enveloppées d'une gaze de soie, traversées par des bandes d'or, d'argent et de pierreries; tout à l'entour dans une grande dimension se trouve une guirlande composée de bouquets d'or et de perles; au bas des saintes reliques, en dedans de la guirlande, on voit d'un côté la crosse, comme abbesse, de l'autre un livre ouvert avec deux yeux peints au milieu, faisant allusion à ce que S.[e] Odile, étant née aveugle, a recouvré la vue en recevant le saint baptême; en haut, entrelacé par la guirlande, est le calice, principal attribut et anciennes armoiries de l'abbaye de Hohenbourg : faisant allusion au calice dans lequel, d'après la tradition avérée par les historiens, un ange apporta le saint viatique à S.[e] Odile mourante; calice soigneusement conservé à la montagne jusqu'à l'abandon de l'abbaye par les chanoinesses après le grand incendie de 1546, et transporté ensuite aux archives de l'évêché à Saverne : tous ces objets ouvrage de ciselure dorée au feu.

Tout fut employé pour seconder la piété des fidèles et rendre la translation solennelle aussi touchante que possible. La châsse renfermant les saintes reliques fut transportée à l'ancienne résidence du duc Athic, père de S.[e] Odile. Là, au milieu de la cour, fut dressé un reposoir richement orné : les avenues des deux côtés furent pavoisées de draperies et de guirlandes tombant en festons; la porte cochère était surmontée d'un grand tableau également entouré de guirlandes de fleurs, portant en gros caractères : *Berceau de S.[e] Odile. — Stammhaus der heiligen Odilia.* Tous les cœurs étaient émus du rapprochement que la sainte allait de son berceau être transportée sur l'autel.

A l'heure indiquée, un nombreux clergé de la ville et des environs, suivi des autorités civiles, militaires et judiciaires de la ville, se rendit processionnellement au lieu où reposaient les saintes reliques. M. Liebermann, vicaire général du diocèse de Strasbourg, voulut bien prêter son ministère et

officier à la sainte cérémonie. Arrivé devant le reposoir, il encensa les saintes reliques; puis, après avoir chanté verset et oraison de la sainte, il entonna pour la procession l'hymne : *Jesu Corona virginum*, laquelle fut chantée en alternant avec des chœurs de musique. La châsse fut placée sur un brancard doré et porté par quatre lévites en dalmatiques. Le plus beau soleil éclairait la fête; ses rayons, tombant sur la châsse placée en pente sur le brancard, firent ressortir d'une manière ravissante tout ce qu'elle renfermait de riche et de précieux. Arrivé à l'église, le brancard s'arrêta devant l'autel de Sainte-Odile; les lévites détachèrent la châsse et la placèrent sur l'autel, au bas du tableau de la sainte. Le sermon instructif et touchant, analogue à la cérémonie, fut prononcé par M. Leybach, curé de Valf. Pendant la grand'messe, une particule des saintes reliques, enchâssée séparément, fut présentée au baiser d'abord du clergé, puis des autorités et des fidèles. La cérémonie fut terminée par l'hymne *Te Deum* en actions de grâces.

Il serait impossible de décrire les transports de la sainte allégresse qui animait toute la population d'Obernai et l'immense concours de toutes les communes qui venaient de près et de loin pour participer à la fête. On se félicitait mutuellement du bonheur de posséder ce trésor, qui serait, comme autrefois l'arche d'alliance pour le peuple d'Israël, dans la suite des siècles le gage de la bénédiction divine pour la ville natale de S.^e Odile et toute la province dont elle est la patronne.

---

16 DÉCEMBRE.

S. URSICIN, CONFESSEUR.

(Voyez les Bollandistes; le Bréviaire de Besançon au 23 juillet, et celui de Bâle au 16 décembre.)

7.e SIÈCLE.

S. Ursicin, vulgairement appelé S. Ursanne, était un des disciples de S. Colomban, et habitait avec ce grand homme le monastère de Luxeuil. Formé sous les yeux et par les exemples de ce saint abbé, Ursicin fit de rapides progrès dans les voies de la perfection évangélique, et lia une amitié fort étroite avec lui. Lorsque S. Colomban fut obligé de quitter son abbaye, par suite des intrigues de la reine Brunehaut, Ursicin, qui lui était si tendrement attaché, ne put se résoudre à l'abandonner. Il sacrifia son repos, sa santé, et, s'il eût fallu, il aurait même fait le sacrifice de sa vie pour suivre son saint ami; mais la perfide Brunehaut, n'ayant pas même voulu laisser à Colomban la jouissance d'avoir un ami avec lui, engagea le roi Thierry II à faire conduire Colomban sous escorte à Nantes, pour de là le renvoyer en Irlande. Ursicin n'eut pas le courage de retourner à Luxeuil; mais à l'exemple de S. Dèle, qui avait choisi une solitude où fut construit plus tard le monastère de Lure, il se retira dans les montagnes de la Suisse et prêcha la foi aux peuples de cette contrée. Cependant bientôt, dominé par son penchant pour la re-

traite, il alla s'établir dans une affreuse solitude sur les bords du Doubs, dans cette partie du pays qui appartenait alors au duché d'Alsace. Il y mena une vie très-mortifiée : son lit était le creux d'un rocher; sa nourriture, quelques fruits sauvages ou des racines, et sa boisson, l'eau de la rivière près de laquelle il s'était fixé. Il cherchait, autant qu'il était en lui, à remplacer la règle de Colomban, et il alla même bien au delà des austérités qu'elle prescrit. Suivant les leçons qu'il avait reçues à Luxeuil, il s'appliqua à crucifier sa chair, à réprimer ses désirs désordonnés et à soumettre ses passions. Réglant ainsi son intérieur, il établit la paix dans son cœur et y excita de vifs sentiments d'humilité, de douceur et de toutes les vertus chrétiennes. Il eut soin d'animer tous ses exercices et toutes ses actions de cet esprit intérieur, qui donnait du prix à toutes ses entreprises : cet esprit intérieur est la base de la véritable vertu; car sans lui on ne construit que sur le sable : les austérités les plus rigoureuses deviennent quelquefois pernicieuses, si elles ne sont pas dirigées par ce principe.

Ursicin avait renoncé au monde, et il avait trouvé le ciel dans sa solitude. Son amour extraordinaire pour la retraite lui mérita le don de la prière et de la contemplation au plus haut degré. Les exercices de la pénitence avaient tant de charmes pour lui, qu'il y consacrait souvent des nuits entières. Une union si intime avec Dieu l'avait amené à une mortification absolue des sens et de

toutes les facultés de l'âme: de là cette inaltérable tranquillité, qui annonçait un homme accoutumé à maîtriser ses passions. La paix de son âme brillait sur son visage par une douce sérénité et une grâce merveilleuse. Ceux qui l'avaient découvert furent frappés d'admiration de trouver dans une solitude aussi affreuse un homme qui ressemblait plutôt à un ange qu'à un mortel. Mais tel est l'ascendant de la vertu sur les cœurs même les plus farouches, qu'à peine Ursicin s'était fait connaître, qu'il se vit entouré de disciples prêts à marcher sur ses traces. Quoique notre saint eût désiré vivre seul et sans témoin, il consentit cependant, par amour pour son prochain, à la demande des fidèles, et en reçut plusieurs dans sa cellule. Lorsque plus tard le bruit de sa sainteté se fut répandu dans le pays, il se présenta un grand nombre de chrétiens qui sollicitèrent comme une grâce de vivre sous sa direction. Ursicin les reçut, et soutenu par les dons qu'on lui fit, il construisit une église qu'il dédia au prince des apôtres, et un petit monastère. Cette église donna plus tard naissance à une petite ville, qui prit le nom de Saint-Ursanne: elle était du domaine temporel des évêques de Bâle, et leur fut donnée par Rodolphe III, roi de Bourgogne.

Ursicin vivait comme un père au milieu de ses fervents anachorètes. Il les chérissait comme ses enfants et les portait tous dans son cœur; il dirigeait leurs pas chancelants et leur apprit à

porter le joug du Seigneur. Dans leurs besoins et dans leurs tentations, ils s'adressaient à lui comme à l'oracle du ciel, et le bienheureux abbé les conduisait comme par la main vers la céleste patrie. Il remarquait avec un sensible plaisir les progrès qu'ils faisaient dans le bien, et les y encourageait sans cesse. Une des vertus qui caractérisaient le plus notre saint, c'était une heureuse simplicité de cœur, marque essentielle d'un disciple de Jésus-Christ. Le Sauveur nous assure que personne ne peut entrer dans le royaume du ciel, s'il ne devient semblable à un enfant et s'il ne déracine toutes les affections déréglées de son cœur, pour parvenir à la simplicité naturelle au premier âge.

C'est le défaut de cette simplicité qui a été la cause des déplorables égarements dans lesquels sont tombés les hérétiques et tous les ennemis de la religion. C'est de la même source que proviennent ces affreux systèmes enfantés par les beaux esprits du dernier siècle, et qui produisent de nos jours des fruits si amers. Étaient-ils donc des ignorants, ces grands hommes dont l'Église s'honore, qui firent marcher de front le génie et la foi, et qui ont cru avec une admirable docilité des mystères contre lesquels s'élève un siècle frivole et dédaigneux? Qu'on parcoure leurs ouvrages, qu'on examine leur doctrine, et qu'on prononce! Ils savaient, ces hommes supérieurs, que Dieu ne se communique qu'aux humbles, qu'il ne converse qu'avec les âmes simples, qu'il

fait ses délices d'habiter en ceux qui marchent dans la simplicité de leur cœur, et qu'il rejette tous ceux qui s'approchent de lui avec un cœur double. La simplicité d'Ursicin est mille fois préférable à tout le faste du philosophe, qui saura discourir savamment sur la vertu sans se mettre en peine de la pratiquer.

L'histoire nous rapporte que le Seigneur récompensa les vertus de son serviteur par des grâces extraordinaires et lui donna le don des miracles. Le saint homme fut regardé comme le bienfaiteur de toute la contrée et mérita ce nom à plus d'un titre. Il connut par révélation le jour de sa mort, et s'y prépara par un redoublement de ferveur. Ayant rassemblé ses disciples, il leur adressa un discours très-pathétique et leur recommanda de s'entr'aimer, de se porter mutuellement au bien par la pratique des vertus évangéliques. Il les conjura d'être toujours fidèles à leur vocation et de ne jamais permettre au démon de porter le ravage dans leur communauté : les pieux anachorètes le lui promirent, fondant en larmes. Ursicin demanda alors à recevoir les derniers sacrements, qui lui furent administrés au milieu des cantiques et des prières qu'adressait au Ciel toute la communauté. Ainsi muni des secours de l'Église, Ursicin recommanda son âme à Dieu et fit de tendres adieux à ses enfants, leur disant qu'il espérait les revoir un jour tous dans l'éternité bienheureuse. A ces mots ses disciples poussèrent des cris lamentables et

allaient accuser le Ciel de leur ravir un si bon maître au moment où ils en avaient encore tant besoin. Le mourant les consola, et voyant le calme un peu rétabli parmi eux, il se mit à réciter divers psaumes, et enfin ferma à jamais les yeux à la lumière, le 16 décembre. L'année de sa mort est incertaine; mais on peut la placer, avec quelque fondement, après le milieu du septième siècle. Ursicin était parvenu à un âge fort avancé. On enterra son corps dans l'église de Saint-Pierre, où il attira presque aussitôt la foule par diverses grâces que les fidèles obtinrent par son intercession. L'église où reposa ce corps vénérable reçut plus tard le nom de Saint-Ursanne, et on vit longtemps le tombeau du bienheureux placé près du maître-autel. Le culte de ce saint abbé fut approuvé par plusieurs souverains pontifes, ce qui engagea les évêques de Bâle à en insérer la fête dans le Propre des saints de leur diocèse.

La petite communauté de Saint-Ursanne s'augmenta considérablement après la mort de son fondateur : on y introduisit la règle de S. Benoît, et elle se distingua longtemps par sa ferveur. Plusieurs de ses religieux ont annoncé avec succès l'Évangile dans cette partie de l'Helvétie, qui a appartenu successivement à divers maîtres. Les évêques de Bâle l'ont réunie à leurs domaines et conservée jusqu'au moment des derniers troubles de notre patrie : aujourd'hui elle fait partie du canton de Berne.

17 DÉCEMBRE.

En ce jour, l'Église de Strasbourg fait commémoraison de S. Lazare, rappelé à la vie par notre Seigneur Jésus-Christ.

D'après une ancienne tradition de l'abbaye d'Andlau et une Vie anonyme de S.e Richarde, cette impératrice doit avoir obtenu, pendant un voyage, le corps de S. Lazare, qu'elle apporta en Alsace et dont elle fit présent à son abbaye d'Andlau, le 17 décembre. La même Vie ajoute que ce saint corps lui fut donné par l'empereur Léon VI, surnommé le Sage, qui l'avait conservé à Constantinople. Pour perpétuer le souvenir de cette translation, les dames d'Andlau récitaient en ce jour l'office de S. Lazare, faisaient sonner la veille au soir toutes les cloches, comme aux grandes solennités, et distribuaient d'abondantes aumônes. Il paraît que c'est là l'origine de la commémoraison qu'en fait le Propre du diocèse de Strasbourg; au moins n'avons-nous rien trouvé autre chose à ce sujet dans l'histoire.

Mais tout cela ne s'accorde ni avec les prétentions de l'Église de Marseille, qui se glorifie de posséder le chef du même S. Lazare, ni avec celles de l'Église d'Autun, qui croit posséder le reste de ses reliques : le bréviaire romain, dans les leçons de la fête de sainte Marthe, le 29 juillet, dit en termes formels que S. Lazare, disciple de notre Sauveur, a été le premier évêque de Marseille, ce qui ne se concilie pas non plus avec

l'histoire de ce saint, dont le corps fut transporté à Andlau, et qui doit avoir été évêque dans l'île de Chypre. Nous n'entreprendrons pas de décider cette question.

23 DÉCEMBRE.

S. DAGOBERT, ROI D'AUSTRASIE, MARTYR.

(Voyez HENSCHENIUS, *de tribus Dagobertis;* BÉRAIN, sur les trois Dagobert; PAPEBROCHIUS, *tom.* 2, *april.;* MABILLON, *Acta S. ord. S. Bened., Sæcul.* 3; EKHART, *Francia orient.*, *tom.* 1; GRANDIDIER, Histoire de l'Église de Strasbourg, t. 1.er, liv. 2, pag. 200; LAGUILLE, Hist. d'Alsace.)

L'AN 679.

S'il était un état qui pût prétendre à faire exception à la vocation générale de tous les chrétiens de parvenir à la sainteté, ce serait sans doute le premier état de la société, celui des monarques de la terre. Nulle part on rencontre des obstacles plus puissants, nulle part les distractions sont plus nombreuses, et nulle part le cœur de l'homme est plus en proie à mille agitations diverses. Mais la grâce de Dieu, plus forte que tous les obstacles de ce monde, prodigue les richesses de sa puissance dans le cœur de ceux-là même qu'environnent les pompes de la terre, le faste et l'opulence des grandeurs. L'illustre S. Dagobert va nous en fournir une preuve éclatante.

Dagobert II, un des plus grands monarques d'Austrasie, était fils du roi S. Sigebert et de la reine Himnehilde. Dès la plus tendre enfance

il perdit son père, auquel il succéda d'abord sans aucune contradiction; mais à peine eut-il essayé d'occuper le trône, qu'il en fut précipité par la trahison de Grimoald, fils du bienheureux Pépin de Landen et maire du palais du défunt Sigebert. Ce dernier monarque avait cru pouvoir confier l'éducation de son fils à ce seigneur, espérant que les bienfaits dont il l'avait comblé seraient un motif suffisant pour l'attacher à son enfant; mais il ignorait que l'ambition efface le souvenir des bienfaits reçus, et que l'ingratitude la suit de près : car ce ministre, que les intrigues et les cabales avaient rendu tout-puissant, gagna en peu de temps une partie des officiers de l'armée, et prétendant que Sigebert, n'ayant point encore d'enfant, avait promis le trône à son fils Childebert, il porta par des promesses les seigneurs de la cour à reconnaître ce dernier pour leur roi; ainsi, après avoir fait raser le jeune Dagobert comme pour le dévouer à l'Église, il l'envoya en Irlande, où ce prince fut obligé de vivre longtemps ignoré. Didon, évêque de Poitiers et parent de Dagobert, eut la lâcheté de se prêter à une manœuvre si odieuse et de conduire lui-même le jeune prince dans son exil.

Mais le Ciel veilla sur cet enfant et lui donna un père dans la personne de S. Wilfrid, évêque d'York, qui le fit élever selon les préceptes de l'Évangile. Dagobert acquit dans son exil les qualités nécessaires pour gouverner un jour avec

sagesse. Cet exil fut une bonne école pour lui : il y apprit à mépriser l'éclat d'un trône périssable pour s'occuper de l'éternité. A mesure qu'il avançait en âge, il étudia les préceptes de notre sainte religion, et fit de l'Évangile le sujet de ses fréquentes méditations. Il connut de la sorte en quoi consiste la véritable grandeur, et ces considérations le portèrent à marcher avec courage dans le sentier de la vertu. « Heureux, se dit-il, « le prince qui, avant de commander aux autres, « sait se gouverner soi-même et exercer sur son « propre cœur un empire sévère. Et à quoi lui « servirait-il de se faire obéir par des milliers « de sujets, s'il était lui-même un esclave de ses « passions, si ses mauvais penchants le domi- « naient? Et quel avantage lui reviendrait-il de « voir son nom célèbre dans l'histoire des rois et « des conquérants de la terre, si le Père céleste « l'effaçait du livre de l'immortalité? »

Telles étaient les graves pensées qui occupaient le jeune monarque sur la terre du malheur. S'il soupirait, comme autrefois les Israélites, après le moment de retourner dans une patrie chérie, ce n'était point pour y briller sur un trône éclatant et y recevoir les hommages de ses sujets; c'était dans le désir d'y travailler au bien de son peuple, y faire fleurir la religion et y gouverner en roi chrétien. Il appréciait trop bien le poids d'une couronne, pour ambitionner de la porter sans remplir les devoirs que lui imposait la royauté. Sa tendresse pour ses peuples se réveilla surtout

lorsqu'il apprit ce que le beau pays de France souffrait par les vexations et les abus de quelques grands, qui, sous prétexte du bien public, déchiraient le sein de leur patrie et ne cherchaient qu'à assouvir leurs haines personnelles et à satisfaire leur ambition. Plus d'une fois il fut sur le point d'abandonner la terre hospitalière et de retourner dans sa patrie, pour annoncer aux peuples qu'il vivait encore et faire valoir ses droits : mais alors, modérant sa noble ardeur, il renonça à son projet, en attendant que la Providence lui fournît l'occasion d'aller reconquérir l'héritage de ses pères, et il se contenta d'adresser au Ciel des vœux pour sa patrie.

A peine ce jeune prince eut-il disparu, qu'on répandit partout le bruit de sa mort. Grimoald poussa l'infamie au point de lui faire faire de magnifiques funérailles, afin de tromper plus sûrement les peuples et couvrir par là l'odieux de son usurpation : car il fit presque aussitôt proclamer roi son propre fils, prétendant que Sigebert l'avait adopté. Les peuples furent trompés et ne reconnurent point cette indigne supercherie : mais la reine Himnehilde protesta contre cette infâme trahison, et ne pouvant, dans le moment même, instruire les peuples de la vérité, elle prit le Ciel à témoin qu'elle n'entendait nullement voir les siens exclus du trône, et se réfugia à Paris auprès de Clovis II, son beau-frère. Les grands d'Austrasie ne furent pas longtemps sans revenir de leur enthousiasme pour l'usurpateur.

Car les violences de Grimoald aliénèrent petit à petit les esprits, et après un règne de sept mois, ils détrônèrent Childebert, et placèrent sur le trône Clovis II, frère de Sigebert, qui réunit ainsi tout le royaume de France sous son sceptre : mais celui-ci mourut en 656 et laissa la monarchie à Clotaire III, son fils aîné, qui avait à peine cinq ans. Clotaire III posséda l'Austrasie jusqu'en 660, qu'elle en fut démembrée en faveur de Childeric, le second des fils de Clovis, lequel gouverna ce royaume sous la régence de Himnehilde et épousa sa fille, sœur de Dagobert.

Ce jeune prince continuait à vivre inconnu dans son exil, attendant que le Ciel se déclarât enfin en sa faveur. Il épousa, par l'entremise de S. Wilfrid, une princesse saxonne, dont il eut un fils qu'il nomma Sigebert, et quatre filles, Irmine, Adèle, Rathilde et Ragnétrude. Pendant que Dagobert s'appliquait à donner une éducation chrétienne à ses enfants, quelques seigneurs austrasiens, attachés à Himnehilde et pleins de vénération pour la mémoire de Sigebert, songèrent à le rappeler. Ils écrivirent à cet effet à S. Wilfrid et le prièrent de leur renvoyer leur roi légitime, pour le placer sur le trône de son père. Le saint prélat ramassa dans le pays une forte somme d'argent et engagea les princes anglais à lui donner du secours pour repasser en Austrasie : Dagobert partit aussitôt, mais ne put d'abord reconquérir ses droits; alors Himnehilde demanda à Childeric l'Alsace et quelques cantons situés au

delà du Rhin, où Dagobert vint régner plutôt comme lieutenant de Childeric que comme véritable souverain. Ce dernier ayant été assassiné en 673, Dagobert recouvra tout le royaume d'Austrasie.

Les peuples avaient enfin entendu parler des vertus que ce prince avait pratiquées dans une terre étrangère; ils s'attendaient à un règne heureux, et ils ne furent point trompés dans leur espoir. Jamais monarque ne veilla avec plus de soins sur les intérêts de ses sujets. Il leur rendit dans toutes les occasions une rigoureuse justice, et se fit chérir par la douceur de son gouvernement. La piété était le fondement de ses vertus et l'âme de toutes ses entreprises. On voyait se réaliser en lui ce que l'apôtre avait dit autrefois « que la « piété était utile à tout; que non-seulement elle « promettait des récompenses dans ce monde à « ceux qui mettent en pratique ce qu'elle ensei- « gne; mais qu'elle leur assure encore des dons bien « plus grands au delà du tombeau. » La vie de Dagobert est une réponse énergique et irréfragable à ces détracteurs de la religion, qui osent prétendre que la vraie piété rétrécit le génie, énerve le courage et empêche l'homme de concevoir et d'exécuter rien de grand. Qu'on interroge l'histoire, qu'on examine les faits, et on verra ce prince lutter avec avantage contre la barbarie de son siècle, s'efforcer à effacer jusqu'aux dernières traces de la fureur destructrice des Vandales et des Huns, qui avaient fait des plus belles provinces

un affreux désert. Dagobert, persuadé que la religion pouvait seule adoucir le sort des peuples et guérir les plaies profondes que deux invasions de barbares avaient faites partout, appela à son secours la puissance bienfaisante de cette religion et arrêta par elle le cours des maux publics. Non content de remplir avec une exactitude scrupuleuse les devoirs que le christianisme lui imposait, il chercha encore à faire participer ses peuples à l'influence salutaire des grâces qu'il procure, en fondant diverses maisons religieuses. C'est à sa générosité que les monastères de Surbourg, de Haslach et de Saint-Sigismond durent leur existence. Il trouva dans une sage administration des revenus de l'État les moyens d'enrichir ses provinces d'établissements aussi importants qu'utiles à cette époque. Son palais offrait toute la régularité d'un monastère; il était ouvert au dernier des sujets, qui pouvait en toute liberté aborder son roi et lui exposer sa situation. Jamais le pieux roi n'écouta les suggestions des flatteurs; il bannit de sa cour ces hommes fourbes et scélérats, qui se jouent si indignement de la confiance des monarques et les trompent. Il aimait la vérité et la disait de même avec une franchise vraiment royale.

C'est à son zèle pour la religion que le diocèse de Strasbourg fut redevable de deux de ses plus illustres pontifes, S. Arbogaste et S. Florent, qui jouirent de sa plus intime confiance. Le premier de ces prélats obtint pour sa cathédrale le

domaine de Rouffach et le château d'Isenbourg, en reconnaissance de l'insigne bienfait que le Seigneur avait accordé à Dagobert en lui rendant un fils chéri, blessé à mort par une chute de cheval. Schadée rapporte que Dagobert fit en outre à la même église de magnifiques présents, consistant en plusieurs reliquaires, un calice d'or et un livre d'Évangiles garni d'or et de pierres précieuses. Réunissant ainsi toutes les vertus chrétiennes et royales, le monarque d'Austrasie était grand devant Dieu et devant les hommes, et cette grandeur, il la devait tout entière à la religion : loin d'en rougir, il s'en faisait même une gloire. Il menait une vie fort austère et pratiquait rigoureusement les jeûnes prescrits par l'Église. Sa table prêchait toujours la sobriété, même aux étrangers : il aimait mieux répandre en aumônes les sommes qu'il aurait pu dépenser en repas somptueux et en mets délicats.

Dagobert avait pris l'habitude de s'approcher souvent de la divine Eucharistie. Il se préparait toujours avec une admirable ferveur à la réception de cet auguste sacrement. Le Seigneur le comblait chaque fois de grâces particulières : de là ses progrès dans la perfection. Que sa conduite différait de celle d'un grand nombre de chrétiens, qui sont si indifférents envers Jésus-Christ et ne sentent nullement le besoin de recourir souvent à ce médecin charitable de leurs âmes, pour lesquelles a coulé si généreusement son sang! L'Eucharistie a toujours fait et fait encore de

nos jours les délices des saints : elle les a fortifiés dans leur faiblesse, et est devenue pour eux une source de consolations dans cette vallée de larmes.

Pendant que Dagobert donnait à son royaume l'exemple des plus hautes vertus, il eut la consolation de voir en Alsace le bienfaiteur auquel il devait tout. S. Wilfrid, devenu à son tour l'objet des persécutions de ses ennemis, quitta son diocèse pour aller à Rome chercher auprès du saint-siége quelques secours contre des agressions injustes. Dagobert, désirant s'attacher un homme d'un si grand mérite et lui témoigner en même temps sa vive reconnaissance des bons offices qu'il en avait reçus, lui offrit l'évêché de Strasbourg, qui venait de vaquer par la mort de S. Arbogaste : mais Wilfrid était trop attaché à son troupeau pour l'abandonner si facilement; il savait que les persécutions sont le propre des disciples d'un Dieu mort sur la croix, et loin d'abattre son courage, elles ne faisaient que l'augmenter. Il refusa donc l'offre du monarque austrasien, et continua sa route vers Rome.

Pour montrer son humble confiance en la sainte Vierge, Dagobert se voua lui-même comme serf de la cathédrale de Strasbourg. Son exemple porta la plupart des seigneurs de sa cour à l'imiter. Ces seigneurs, malgré leur titre de serfs, conservaient cependant toujours leur liberté. Lorsque l'évêque pouvait les convaincre de félonie ou d'avoir trahi les intérêts de son église, soit par

conseils, soit de fait, ils étaient condamnés à une forte amende. La consécration des serfs de l'église de Strasbourg se renouvelait tous les ans, le 27 février.

Dagobert avait perdu dans son enfance le trône de ses pères par l'ambition d'un maire du palais; il va perdre la vie par les intrigues d'un autre. Ébroïn, homme cruel et sanguinaire, le même qui a trempé ses mains dans le sang de S. Léger, évêque d'Autun, abusait alors de la confiance de Thierry III et cherchait à démembrer le royaume d'Austrasie, pour augmenter sa domination et diminuer celle de Dagobert. Ce dernier, après avoir appris la conduite d'Ébroïn, s'adressa à Thierry et lui exposa ses sujets de plainte contre les entreprises injustes de cet ambitieux maire du palais. Pour mettre de son côté toute la justice, Dagobert fixa un délai, dans lequel on devait lui restituer les provinces qu'on avait détachées de l'Austrasie: mais ce délai expiré, Thierry ne se mit nullement en peine de satisfaire à la demande de Dagobert. Quoique ce pieux prince sût que le plus grand fléau par lequel le Seigneur puisse punir un empire, c'est de lui envoyer la guerre, il crut cependant devoir la déclarer à Thierry, afin de se maintenir dans la possession de ses États et obtenir en même temps la restitution des provinces que Thierry retenait si injustement. Dagobert recommanda toute cette affaire à Dieu, et le prit à témoin de la pureté de ses intentions. Il convoqua les grands de son royaume

et les instruisit des motifs qui avaient dicté sa résolution. Tous furent d'avis de repousser par les armes les prétentions de Thierry et de lui arracher par la force les provinces qu'il ne voulait pas céder au bon droit.

Dagobert se prépara à la guerre en roi chrétien. Pendant que l'armée s'assemblait avec ses chefs, le pieux roi, couvert d'un rude cilice, pratiquait des jeûnes et des austérités, afin de se rendre le Ciel propice. Mettant ensuite toute sa confiance en Dieu, il s'avança à la tête de son armée. A l'exemple de David, il pouvait dire : « Ceux-là espèrent dans le nombre de leurs chars « et la vitesse de leurs coursiers; mais nous au« tres, nous invoquerons le nom du Seigneur notre « Dieu.[1] » Cette armée, qui était animée des mêmes sentiments que son roi, se faisait remarquer par la sévérité de sa discipline. Ce n'était point un corps que rassemblait l'espoir d'un riche butin; il ne s'était armé que pour soutenir les droits légitimes de son prince. Les deux armées, arrivées sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne, attendaient d'un moment à l'autre le signal du combat. Dagobert s'y préparait de nouveau par une prière fervente, lorsqu'il vit arriver dans son camp des envoyés qui l'invitèrent à une conférence, afin, disait-on, de terminer cette querelle amicalement et empêcher par là l'effusion du sang français. Le sage mo-

1 Ps. 19.

narque témoigna aux envoyés combien il se félicitait de pouvoir finir cette affaire d'une manière également honorable et chrétienne, et après avoir donné ses ordres aux chefs de l'armée, il partit avec les envoyés, sans escorte; se confiant à l'honneur de ces guerriers, il traversa avec eux la forêt de Voivre, pour se rendre au lieu désigné. Mais faut-il donc que les saints deviennent victimes de la perfidie d'un lâche scélérat? A peine Dagobert était-il assez enfoncé dans la forêt pour ne plus être vu des siens, qu'il tomba dans une embuscade que lui avait dressée Ébroïn, et fut impitoyablement massacré par la main de Grimoald son filleul, le 23 décembre de l'an 679. C'est ainsi qu'un prince magnanime, qui avait fait le bonheur de ses sujets, termina sa carrière, lâchement assassiné par un vil mercenaire, au moment où, sans gardes, il s'était transporté, sur la foi jurée, au lieu où devait se terminer cette querelle.

On chercha d'abord à cacher cette mort, afin d'en dérober la honte, qui réjaillissait sur Thierry et ses conseillers criminels. Mais lorsque l'armée de Dagobert l'eut apprise, elle entra dans une fureur extraordinaire et voulut à l'instant même venger son chef malheureux. Les officiers eurent de la peine à réprimer ce noble courroux; mais ils exposèrent que ce prince étant victime d'une infâme trahison, il jouissait déjà au ciel du fruit de ses vertus, et qu'il ne fallait pas conséquemment ensanglanter la victoire qu'il venait de rem-

porter; que d'ailleurs la religion, que le roi avait professée avec tant de courage, défendait une effusion de sang qui n'aboutissait à aucun avantage. Ces considérations calmèrent l'effervescence des soldats; les cris de fureur et les plaintes firent place à l'admiration. Chacun se plaisait à raconter les belles qualités d'un prince digne d'un meilleur sort, et à faire l'éloge de ses vertus. La voix publique plaça Dagobert au nombre des saints, et le genre de sa mort le fit regarder comme martyr. S. Ouen, archevêque de Rouen, obtint avec peine le corps du saint monarque et le fit transporter dans son église. Ébroïn chercha à s'excuser du meurtre qu'on lui imputait, et devint furieux en apprenant le culte qu'on rendait à Dagobert; mais il n'était pas en son pouvoir d'empêcher cet élan général, ni d'arrêter les louanges que publiaient les peuples en l'honneur de leur monarque chéri. Le corps de S. Dagobert fut transféré plus tard dans l'église de Saint-Remi de Stenay, où il attira les fidèles, qui venaient de l'Austrasie et de la Belgique implorer la protection de leur monarque bien-aimé. Il est déjà fait mention de Dagobert, roi et martyr, dans l'ancien calendrier qui se trouve à la tête du psautier de la reine Emma, épouse de Lothaire; son nom se lit de même dans le Martyrologe d'Adon. Il paraît qu'on en faisait autrefois la fête dans l'abbaye de Haslach; car l'abbé Louis, dans sa Vie de S. Florent, nous parle d'un ancien manuscrit, conservé de son temps

dans les archives de ce chapitre, et qui contenait un abrégé de la vie de S. Dagobert, dans la forme des leçons qu'on récite à l'office de matines. On célébrait aussi à Stenay le jour de sa translation, fixé au 2 septembre. Cette fête attirait toujours un concours immense de peuple, et plusieurs prélats des villes voisines s'y rendaient tous les ans pour recommander leur troupeau au bienheureux roi, qui était le patron de plusieurs provinces.

24 DÉCEMBRE.

S.^e IRMINE, ABBESSE DU MONASTÈRE DE HORREN, A TRÈVES.

(La Vie de cette sainte a été écrite pendant le onzième siècle, par THÉOFROI, religieux d'Echternach; voy. TRITHÈME, *Annal.*, *pag.* 53, *edit.* 1601; HENSCHENIUS, *de tribus Dagobertis Franc. reg.*; les Bollandistes, *die* 1 *feb.*, *in Vita S. Sigeberti, et in genealogia S. Sigeberti*, *t.* 3, *mart. præmissa*; PAPEBROCHIUS, *in propilæo antiquario*; LE MIRE, *Opp. diplom.*, *t.* 1, *p.* 243; MARTÈNE, *Collectio amplific.*, *t.* 1, *p.* 9 *et* 10; HONTHEIM, *Historia Trevirensis diplomat.*, *t.* 1, *p.* 86 *et seq.*)

AU COMMENCEMENT DU 8.e SIÈCLE.

S.^e Irmine était fille de S. Dagobert II, roi d'Austrasie, dont il vient d'être question dans l'article précédent. On peut placer sa naissance à l'année 662. Sans doute que les beaux exemples de son vertueux père ne furent pas perdus pour elle : car la cour de ce monarque offrait alors un spectacle bien différent de celui des autres cours de la même époque. On y vit paraître les Arbogaste, les Florent, les Wilfrid, ces vé-

nérables pontifes qui retraçaient alors les vertus des Ambroise et des Martin, qui furent les amis du monarque sans être ses flatteurs et ses courtisans, qui surent le rendre attentif aux véritables intérêts de ses peuples et ne lui cachèrent jamais la situation des affaires du royaume.

Irmine, élevée sous les yeux de parents si chrétiens et de si saints prélats, goûta fort jeune encore les charmes de la vertu et les délices de la piété. Ses précieuses qualités se développèrent avec son âge, et elle fixa bientôt les regards de la cour. On remarqua en elle quelque chose de sérieux et de grave; un vrai amour de Dieu la guidait dans toutes ses actions, elle accomplissait avec joie tous les devoirs du christianisme. Il est vrai que ces devoirs lui paraissaient pénibles au commencement; mais le désir qu'elle avait de plaire au Seigneur, aplanit petit à petit toutes les difficultés, et elle se porta avec ardeur à la pratique du bien. L'Écriture sainte représente cette joie qui accompagne la pratique de la vertu comme le caractère distinctif de la perfection. « Les voies « de la sagesse sont belles, et tous ses sentiers sont « des sentiers de paix.[1] » Aussi les commandements de Dieu ne sont point pénibles à celui qui l'aime, et l'homme de bien fait ses délices de la loi du Seigneur; il la médite nuit et jour: non-seulement il la médite, il travaille encore à y conformer sa vie.

1 Prov., c. 3, v. 17.

Irmine faisait l'ornement et les délices de la cour par sa piété, sa modestie, sa douceur et sa rare prudence. Quoique fille aînée d'un puissant monarque, elle ne chercha cependant jamais à faire valoir les prérogatives de sa naissance; on la vit au contraire fuir les assemblées nombreuses et toutes les occasions où elle aurait pu se produire : elle évita les regards des hommes et ne parut en public que quand ses parents le lui ordonnèrent. Malgré ses soins à se dérober au monde, elle fut néanmoins regardée comme le modèle des vierges chrétiennes, et un jeune seigneur français la demanda en mariage. Irmine n'avait jamais senti d'attraits pour cet état; mais soumise en tout à la volonté de ses parents, elle ne s'y refusa pas, espérant servir Dieu avec la même ferveur que dans le palais de son père. Elle se prépara en silence à orner de plus en plus son cœur de toutes les vertus, et à apporter ainsi à son époux la sagesse comme la plus précieuse de toutes les dots : déjà tout s'apprêtait, et chacun félicitait l'heureux jeune homme qui allait posséder dans son épouse un trésor inestimable. Mais que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes! On eût dit que le Seigneur, jaloux de posséder seul le chaste cœur d'Irmine, ne voulût pas permettre qu'un autre amour y régnât; car au moment où allait être formée l'union projetée, on vint annoncer à Dagobert la mort de son futur gendre.

On vit dans cette occasion quel empire la

religion exerçait sur le cœur d'Irmine. Toute la cour se précipita autour d'elle pour calmer la douleur que devait lui causer une nouvelle si accablante; mais la jeune vierge montra un front serein et tranquille, et fit à Dieu le sacrifice le plus généreux, en se résignant à la perte d'un époux dont elle aurait fait le bonheur. Combien de jeunes personnes auraient ici accusé le Ciel de trop de rigueur, de leur enlever ainsi une félicité qui paraissait assurée! Mais Irmine se soumit avec une vraie grandeur d'âme à la volonté du Seigneur; elle alla plus loin, car, après avoir remercié son Dieu d'en avoir agi ainsi à son égard, elle forma le projet de n'avoir plus d'autre époux que Jésus-Christ.

Dès ce moment elle rompit tout à fait avec le monde et s'attacha plus que jamais aux seules délices qui avaient la religion pour principe. Le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, fit alors de sa servante l'objet de ses plus douces complaisances. Dagobert, convaincu de la sincérité de sa résolution, lui permit de suivre sa vocation, et cette jeune princesse qui faisait l'orgueil de toute sa famille, l'admiration générale, alla s'ensevelir à la fleur de l'âge dans un monastère : elle remporta ainsi la victoire la plus complète sur un monde inconstant et perfide, dont elle aurait eu tôt ou tard à éprouver les infidélités et à redouter les caprices. Son père lui donna l'ancien château dit *Horreum*, situé à Trèves, où elle fonda une communauté reli-

gieuse, qu'elle soumit à la règle de S. Benoît. La charte de donation que Dagobert expédia pour cette maison, est de l'année 675, ce qui fit accroire à quelques auteurs que le monastère de Horren existait déjà avant que la princesse Irmine y entrât, et qu'elle n'en est nommée fondatrice que parce qu'elle lui fit plusieurs belles donations, ainsi que le rapporte l'auteur de la Vie de S.[e] Gertrude de Nivelle.

La résolution généreuse d'Irmine fit une profonde impression sur l'esprit des jeunes Austrasiennes, et plusieurs filles de qualité qui avaient jusqu'alors suivi les vanités du monde, firent de sérieuses réflexions et se convertirent à Dieu. Ainsi la pieuse princesse devint encore l'instrument dont se servit la Providence pour opérer le salut des autres. Irmine fit l'admiration de sa communauté, comme elle avait fait celle de la cour, par sa ferveur angélique, sa modestie, son humilité, et surtout son entière soumission à la règle de l'ordre. Elle oublia en peu de temps les prérogatives de sa naissance, ou si elle y pensait, c'était pour employer son crédit à faire du bien. Sa communauté devint de plus en plus fervente et fut bientôt une des plus régulières du royaume, entraînée en quelque sorte à la vertu par la sainteté de son abbesse : il est sans doute bien glorieux pour la religion de Jésus-Christ, de voir ce noble dévouement de la part des grands de la terre, qui déposent ainsi humblement devant elle leurs diadèmes pour venir apprendre l'humilité et le

néant des choses pompeuses de ce monde. Si le sacrifice qu'ont fait ces âmes généreuses a été grand, le Seigneur ne les en a-t-il pas amplement dédommagées? Si Irmine a oublié avec tant de grandeur d'âme un époux, que la mort lui aurait cependant enlevé tôt ou tard, c'est qu'elle allait se jeter dans les bras du véritable époux de son âme, de cet époux immortel dont rien n'a jamais pu la priver et qui fait maintenant son bonheur et sa félicité dans tous les siècles. Si, au milieu de la solitude du cloître, elle n'a jamais regretté les jouissances et les fêtes auxquelles le monde aurait pu l'inviter, c'est qu'elle a retrouvé dans sa retraite des jouissances d'un nouveau genre, dont rien n'a pu troubler la durée ni empoisonner la douceur. Si bien des chrétiens connaissaient combien est aimable le joug du Seigneur et de quelles délices jouissent les âmes fidèles qui le portent, ils ne se montreraient pas si ardents à courir après les plaisirs frivoles de la terre, et leurs cœurs ne seraient pas si souvent amollis par l'attrait du vice. Combien seront malheureux un jour ceux sur lesquels ces vérités font peu d'impression! et combien ne sont-ils pas à plaindre même dès ce monde! Ils espèrent faire leur salut en menant une vie commode et agréable, en accordant à leur cœur corrompu tout ce qu'ils désirent, et ils semblent méconnaître l'obligation de ce crucifiement des passions qui est un des caractères essentiels du christianisme : ils se persuadent quelquefois de ne pas

appartenir au monde, parce qu'ils ne suivent peut-être pas la voie large de la perdition que suivent tant d'autres; mais ils ne marchent pas non plus dans ce sentier étroit et couvert d'épines qui mène seul à la véritable patrie.

C'est la fréquente méditation de ces grandes vérités qui a produit dans Irmine ce noble renoncement aux vanités du siècle et cette profonde abnégation d'elle-même. Elle était heureuse dans son monastère, et remerciait le Ciel des grâces qu'il daignait répandre sur sa communauté : mais ce bonheur devait être traversé par des épreuves, et la pieuse abbesse vit, vers la fin du septième siècle, une cruelle maladie ravager sa maison. Soumise en toutes choses à la volonté du Seigneur, elle adora les décrets de la Providence et adressa au Ciel des vœux ardents pour obtenir la cessation de ce fléau. Déjà plusieurs religieuses avaient succombé, et rien n'annonçait que la maladie dût bientôt cesser. Alors la sainte abbesse redoubla ses austérités, répandit d'abondantes aumônes parmi le peuple, passa des nuits entières en oraison. Le Seigneur voulut donner à sa communauté une marque signalée de sa protection par l'entremise de S. Willibrod, apôtre de la Frise. Irmine pria ce vénérable serviteur de Dieu de se rendre au monastère, et avec cette ferme confiance dans les paroles de celui qui avait dit autrefois à ses disciples : « Vous imposerez les mains aux ma-« lades, et ils reviendront à la santé, » elle le conjura de donner la bénédiction à ses malades :

le saint homme se rendit à cette prière, offrit le saint sacrifice de la messe pour les religieuses souffrantes, les aspergea d'eau bénite et leur en donna à boire; aussitôt elles guérirent toutes, et le mal disparut entièrement. Par reconnaissance pour un bienfait si marquant, la sainte abbesse fit en 698 au vénérable Willibrod un don considérable de plusieurs riches domaines, au moyen desquels fut fondée, à quatre lieues de Trèves, l'abbaye d'Echternach pour l'ordre de Saint-Benoît. Elle lui accorda de même, en 699, le village de Bergen, dont cette abbaye a joui jusqu'au moment de sa suppression.

Irmine conserva pendant toute sa vie le souvenir du miracle que le Seigneur venait d'opérer en faveur de sa communauté, et en parla souvent avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Sa vie continua d'être consacrée à Dieu et à son prochain : elle avait toujours présente à l'esprit sa dernière fin, et elle regardait comme perdus tous les moments dans lesquels elle ne s'approchait pas de l'éternité bienheureuse par la pratique de quelque vertu. Elle se regardait toujours comme la servante de celles dont la conduite lui avait été confiée, et elle était prête à faire tous les sacrifices lorsqu'il s'agissait de procurer leur bien spirituel. Elle ne connut jamais cette hauteur impérieuse, qui aliène les esprits et n'arrache ordinairement qu'une obéissance forcée. Ses ordres étaient plutôt des prières, et si quelquefois elle était obligée de faire usage de son autorité, elle

ne le faisait qu'avec une secrète répugnance et pour ne pas manquer à son devoir. Elle n'usait des droits de sa charge que pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Ses grandes austérités, ses veilles et ses jeûnes avaient altéré sa santé auparavant si robuste. De fréquentes infirmités lui annonçaient qu'elle prendrait bientôt la voie de toute chair, et elle se réjouit dans le Seigneur de voir approcher cet heureux moment. Elle fit alors son testament, qui respire la plus tendre piété. La pieuse fille n'y est occupée que de Dieu : elle légua à son monastère de grandes richesses, mais avec une générosité admirable. Après avoir ainsi mis ordre à ses affaires temporelles, elle annonça à ses religieuses qu'elle allait bientôt les quitter. Cette nouvelle jeta la consternation dans la communauté et répandit le deuil parmi ses pieuses filles : chacune pleurait une mère, une amie, une consolatrice. Irmine seule ne fut point affectée : elle attendit avec résignation le coup de la mort, bien convaincue qu'elle trouverait grâce devant le Seigneur; elle reçut avec une ferveur angélique les derniers sacrements, et s'endormit paisiblement du sommeil des justes, le 24 décembre. L'année de sa mort est incertaine : la plupart des auteurs la placent au commencement du huitième siècle. Son corps fut exposé pendant plusieurs jours, puis inhumé dans l'église de son monastère. Le peuple lui rendit presque aussitôt un culte public. Ses reliques furent transférées plus tard

dans l'église abbatiale de Wissembourg, où on les déposa dans un magnifique tombeau, sur lequel on lisait cette inscription : « *Hic reconditum* « *est integrum corpus beatæ Irminæ virginis,* « *filiæ Dagoberti Regis Francorum, fundatoris* « *hujus monasterii;* » ce qui porterait à croire que cette abbaye a été fondée par Dagobert II, tandis qu'il est constant qu'elle existait déjà avant le règne de ce prince.

Le nom de S.[e] Irmine se trouve dans le Martyrologe gallican, ainsi que dans plusieurs anciens calendriers; mais il ne paraît pas qu'on lui ait jamais rendu de culte public en Alsace.

Le même jour, l'Église célèbre aussi la mémoire de S.[e] Adèle, sœur de la précédente et, comme elle, fille de S. Dagobert. Élevée comme Irmine, selon les préceptes de l'Évangile, Adèle montra dès son enfance beaucoup d'éloignement pour le monde et contracta de bonne heure l'habitude de la prière et de la méditation. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, ses parents lui firent épouser un riche seigneur, nommé Albéric, qui la rendit mère d'un fils qu'elle nomma de même Albéric. Pénétrée de l'importance du devoir d'élever cet enfant selon les maximes de la religion, elle ne négligea rien pour imprimer dans son tendre cœur un vif amour de Dieu : pour mieux y réussir, elle mena toujours une vie irréprochable, et apprit par ses exemples à son fils à pratiquer ce qu'elle lui enseignait. Elle eut la consolation de voir ses leçons fructifier, et bénit

le Seigneur de lui avoir donné un fils fidèle à l'aimer et le servir.

Étant devenue veuve quelques années après son mariage, Adèle résolut de passer le reste de sa vie dans la continence et renonça pour jamais à contracter de nouveaux liens, quoique sa naissance, son âge et sa beauté lui eussent procuré des établissements splendides : mais elle préféra de se consacrer à Dieu et demanda la permission d'entrer en religion. L'exemple de sa sœur lui avait appris à mépriser le monde et à se dévouer aux exercices de la piété. Elle fonda à quelques lieues de Trèves le monastère de Palatiole, dont elle devint la première abbesse; elle marcha sur les traces d'Irmine et fit l'admiration de sa communauté par sa ferveur, son entière abnégation et son ardent désir de plaire au Seigneur. Il est bien déplorable de n'avoir pas d'histoire qui nous ait transmis des détails sur sa vie. Cette pieuse femme eut la consolation de voir son petit-fils se consacrer au Seigneur et se sanctifier dans un monastère d'Utrecht. Celui-ci alla visiter sa sainte aïeule au monastère de Palatiole, et ne fut pas moins édifié de sa vie que de celle de sa bienheureuse tante Irmine.

Il paraît que S.^e Adèle mourut vers l'an 740. Plusieurs martyrologes en parlent et réunissent sa fête avec celle de sa sainte sœur, quoiqu'il ne soit pas prouvé qu'elle mourut comme Irmine le 24 décembre.

S.^e Adèle est le modèle des mères qui veulent

élever chrétiennement leurs enfants. Rien de plus intéressant pour la religion, le bonheur de l'État et des familles, que l'éducation de la jeunesse. Et comment se fait-il cependant qu'elle soit la chose la plus négligée? C'est qu'on confond ordinairement deux choses bien distinctes, l'instruction et l'éducation : la première regarde le développement des facultés intellectuelles; la seconde celle des qualités du cœur. La première tend à faire des hommes distingués par l'étendue de leurs connaissances; la seconde, à faire des hommes vertueux, des citoyens paisibles et des membres utiles à la société. Malheureusement on s'occupe presque exclusivement de procurer aux enfants toute l'instruction dont ils sont susceptibles, sans songer à veiller sur leurs penchants naissants, à leur inspirer l'amour de la vertu, à éloigner d'eux les mauvais exemples et à leur faire contracter de bonnes habitudes. Cette éducation ne peut fructifier qu'autant qu'elle est basée sur la religion. Les parents chrétiens devraient donc s'attacher davantage à former le cœur de leurs enfants et à les rendre vertueux. Sans doute les connaissances sont d'une grande utilité à l'homme, puisqu'elles lui ouvrent en quelque sorte le chemin de la vie; mais les vertus sont un trésor bien plus précieux, qui lui procure des jouissances dans ce monde et le fait parvenir à sa dernière fin. Et quelles garanties n'offre pas à la société et aux familles un homme qui a été élevé selon les maximes de l'Évangile? quelle fidélité ne

déploiera-t-il pas dans toutes les circonstances? quelle probité dans les occasions les plus délicates? Guidé toujours par le cri de sa conscience, il n'entreprendra jamais rien qui puisse lui faire craindre les rigueurs de la justice divine; la loi du Seigneur sera la règle de sa conduite, et il se fera un devoir d'y rester toujours sincèrement attaché. Soumis à tous les événements qui viendront fondre sur lui, il opposera, comme Job, un front calme et serein aux coups de la tempête, son âme n'en sera pas ébranlée, parce qu'elle espère dans le Seigneur. Telle fut la conduite que menèrent les saints et bienheureux personnages dont nous venons de retracer les vertus dans cet ouvrage. Puissent ceux qui parcourront un jour ces pages, profiter des leçons qui y sont contenues et se souvenir dans leurs prières de celui qui a écrit cette histoire pour la gloire de Dieu et celle de ses élus et fidèles serviteurs.

NOTAMINA.

A. Notice sur les Œuvres de Gayler.

1. *Das Buch Granat-Apfel; geistliche Bedeutung des Ausgangs der Kinder Israel von Egypto.*
2. *Die geistliche Spinnerin, nach dem Beispiel der heiligen Wittwe Elisabeth, wie sie an einer geistlichen Kunkel Flachs und Wolle gesponnen.*
3. *Die christenlich Königin; von Unterschied tödtlich und täglicher Sünd.*
4. *Der dreieckigte Spiegel der Gebot, der Beicht und Wohlsterbens; der Eschengrüdel, Anfang der Menschen in dem Dienste Gottes.*
5. *Das Klappermaul. Sagt von der Hinterred.*
6. *Der Trostspiegel.*
7. *Berg des schauenden Lebens, enthaltend* 7 *Theile :* 1) *Von dem Berge der Schauung;* 2) *von der Pilgerschaft;* 3) *von den bösen Gelüsten und von neun Früchten eines wahren Klosterlebens;* 4) *Eselheften;* 5) *von dreierlei Bildnern;* 6) *von Uebung der Tugend;* 7) *von dem Baum Zachei.*
8. *Von dem Baum der Seligkeit.*
9. *Von sieben Peinen der geistlichen Hölle auf diesem Erdreich.*
10. *Von fünf Stücken die sich verlaufen, wenn einem Menschen Heil widerfahrt.*
11. ***Von den drei Marien, wie sie unsern Herrn Jesum Christum wollten salben, und von den Mucken die uns die Salben verderben; vom Senfkörnlein und den Früchten des Wohlsterbens.***
12. ***Das Buch von dem menschlichen Baume.***
13. ***Vom Absterben den bösen Lüsten.***
14. ***Von der Kenntniss seiner selbst.***

15. ***Das Narrenschif, aus dem Lateinischen ins Deutsche gebracht.***
16. *Ein Sendbrief an die würdigen Frauen zu den Reuerinnen in Freiburg im Breisgau.*
17. *Die sieben Schwerde und sieben Scheiden.*
18. *Christliche Pilgerschaft zum ewigen Vaterlande.*
19. *Das irrige Schaaf.*
20. *Der Haas im Pfeffer.*
21. *Das schöne Buch, genannt der Seelen Paradies.*
22. *Das Evangelibuch gepredigt in seinen vier letzten Jahren, nebst Postill über die Quadragesimal-Sontage und etliche Heiligen.*
23. *Das Buch der Sünden des Munds, die er Blattern am Munde nennt.*
24. *Die Brösamlein, aufgelesen von frater Jos. Paulin, Barfüsser Ordens.*
25. *Das Schif des Heils, der Reue, der Penitenz.*
26. *Herr der König ich diente gern, nebst Emeis, das heisst von Ameissen, Hexen, Gespenstern, u. s. w.*
27. *Der höllische Löwe.* (*Zu diesem Buche gab Ursache ein Löwe, der* 1507 *in der Strassburger Messe gezeigt wurde.*)
28. *Von dem Wannenkrämer und der Kaufleute Hantierung.*
29. *Der Passion des Lebkuchen, das heisst, Abhandlung des Leidens unsers Heilandes, davon jeden Tag etwas zu lesen; wie man von einem süssen Kuchen isst.*
30. *Von den* 15 *Staffeln und Graden die man aufsteigt zu Gott.*
31. *Auslegung über das Gebet des Herrn.*
32. *Predigten über die Empfängniss und Himmelfart Mariä, Predigten von den Stufen-Psalmen.*

B. Tiré du poëme de Thomas Kessler, édition de Colmar, 1520.

Vix ubi contigerant inculta cunabula Bethlæ,
En, sine labe nitens penitus sinceraque virgo
Molliter hic solem vitalibus indidit auris;
Edidit, et multam nobis tulit ipsa salutem.
Conjugis ergo suæ ut vidit grandævus Joseph

Expositum luci nullo sine semine partum,
Gestit ovans illic, vultumque animumque serenat,
Lætitia dulces sentiscens pectore motus,
Et subito in tales converterat ora loquelas :
O lux christiadum, spes ô mihi, certa salusque,
Quæ tantæ tenuere moræ, queis dulcis arboris
Expectate venis Jesu? Ut post multa tuorum
Funera, post varios casus patrumque meorum
Interitus, te conspicio, mea sera voluptas!
Oscula nunc figit, geminis nunc præstat in ultris,
Complexus pueri plorantia leniter artus.
Multa licet vero conjux in pectore volvat
Gaudia : Cœlicolum regem, columenqne salutis
Enixum. Tamen huic tristi præcordia motu
Turbantur, sobolisque suæ miseratur iniquam
Pauperiem, sortemque inopem et penetrabile frigus.

En parlant des trois mages, il dit :

. . . . Prono prosapia vultu
Queis puer hìc superum de sede recumbit, adorant,
Agnoscuntque novum regem dominumque salutis :
Salve, aiunt, Divum proles, puer inclyte salve!
O quam te sobolem memoremus! nam tibi vultus
Haud est mortalis, nec vox hominem sonat ipsa.
Sis felix nostrumque leves quæcumque dolorem.
Munera protendunt palmis, quæ veste latebant,
Aurum, thus, myrrham regique hominique Deoque.
Hic etenim rex ille fuit cui sidera parent.

L'ange ordonne à Joseph de s'enfuir avec l'enfant.

O Joseph, potes hoc sub casu ducere somnos
Tranquillos?
An nescis zephyros jam non spirare secundos?
Ille dolos dirumque nefas in pectore vertat
Herodes; feret interitum natoque tibique,
Si te his attigerit terris aurora morantem.
Eia, age, rumpe moras, teque his celer effer ab oris!
Talia fatus erat, nocti se immiscuit atræ.

Voici comment le même a paraphrasé le *Magnificat :*

Qui regit immensum facili moderamine mundum,
   Sidereique tenet regna beata poli,
Illum perpetuis super omnia laudibus unum,
   Efferat et clara mens mea voce colat;
Inque Deo meus exultans auctore salutis
   Spiritus æternum gaudia lætus agat.
Namque suam placido respexit lumine servam,
   Contemptamque humili sustulit ecce loco.
Hinc me quotquot erunt venturi tempora post hæc,
   Felicem dicent et sine fine canent.
Præstitit ille etenim miseræ mihi funera servæ
   Maxima, et æternum nomen habere dedit.
Ille, inquam, qui cuncta potest cunctaque gubernat,
   Nomina perpetuo cujus honore cluent :
Omniaque illius bonitas per sæcula durat,
   Omni fine caret, tempus in omne manet.
Atque isthac fruitur quisquis venerabile nomen
   Haud falsa et ficta religione colit.
Virtutem monstrant sua brachia sæpe potentem
   Illis queis fastu corda superba tument;
Dissipat elatos, expertes reddit honoris,
   Conatusque animi nil facit esse sui;
Deturbatque viros alta de sede potentes,
   Sub spurco et miseros pulvere vertit humi.
Ast humiles, tremulo Dominum qui corde verentur,
   Evehit, extollit, clara sub astra locat;
Et gravis oppressos misere quos vexat egestas
   Ditat adusque bonis, implet adusque cibis.
At qui divitiis et cunctis rebus abundant
   Negligit, et vacuas curat habere domos.
Ipse suæ memorem bonitatis maximus omni
   Tempore (ceu clarum est) mentem animumque tenet.
Erigit et genitos ex Israële nepotes
   Extollit, placidas fert adhibetque manus;
Patribus ut quondam fuerat persæpe locutus,
   Atque Abrahæ imprimis seminibusque suis.

C. La Prière dominicale paraphrasée par Ottfried.

Fater unser guato,	*Unser guter Vater,*
Bist Druthin thu ginuato,	*Du bist der gnädige Herr*
In himilon jo hoher;	*In den hohen Himmeln.*
Unih si namo thiner;	*Heilig sey dein Name.*
Biqueme uns thinaz richi,	*Es komme zu uns dein Reich,*
Thaz hoha himelrichi,	*Das hohe Himmelreich;*
Thara wir zua jo gingen,	*Dass wir zu ihm gehen,*
Ioh emmizigen thingen.	*Und das emsiger Weise.*
Si willo thin hiar nidare	*Es sey dein Willen hier nieden*
So s'er ist uf an himile.	*So wie er ist in den Himmeln.*
In erdu hilff uns hiare,	*Auf Erden hilf uns hier,*
So thu engilon duist nu thare.	*So wie du dort thust den Engeln.*
Thia dagalichen guhti	*Die tägliche Nahrung*
Gib hiut uns mit genuhti;	*Gib heute uns zur Genüge,*
Joh follon auh, the ist mera,	*Und füll' uns auch, was mehr ist,*
Thines selber lera.	*Mit deiner eigenen Lehre.*
Sculd hilaz uns allen,	*Die Schuld erlass uns allen,*
So wir ouh duan wollen.	*So wie auch wir thun wollen*
Sunta thia wir thenken	*Die Sünde die wir denken*
Joh emmizigen wirken.	*Und öfters vollbringen.*
Ni firlaze unsih thin wara	*Dein Schutz verlasse uns nicht*
In thes widarwerten fara,	*In des Widerwärtigen Versuchung,*
Thaz wir in missigangen,	*Dass wir nicht irre gehen,*
Thara ana ni gefallen.	*Und dabei nicht fallen.*
Losi unsih jo thanana,	*Erlöse uns von dannen,*
Thaz wir sin thine thegana,	*Dass wir deine Diener seyen,*
Joh mit ginaden thinen	*Und mit deiner Gnaden*
Then wewon io bimiden.	*Das Wehe ja meiden.*

D. Description de l'ancienne cathédrale de Strasbourg, tirée du poëme d'Ernoldus Nigellus. (*Ex* Bouquet *Rerum Gallicor. et Franc. scriptores, T. VI, p.* 64.)

Hæc quoque dum canerem, Strazburc custode tuebar,
Delicti proprii conscius atque reus.
Virgo Maria, tibi quo templa dicata nitescunt,
Quo sunt in terris rite veretur honor.

Sæpius has equidem dicuntur visere sedes
Cœlicolæ, et cœtus has colere angelicas.
Plurima mira quidem referunt, sed pauca renarrans
Sume, Thalia, favet si tibi virgo pia.
Ecclesiæ custos Thentramus nomine quondam
Præfatæ fuerat, nomine dignus eo.
Pervigil hic solitus noctu dieque sacratam
Virginis ante aram sæpe rogare Deum.
Idcirco meruit, cœlesti numine fretus,
Angelicos cives cernere sæpe sacer.
Nocte quidem quadam, psalmis hymnisque peractis,
Cum cuperet membra fessa locare thoro,
Templum namque videt subita clarescere luce
Ut sol, et accendi sole serena dies.
Surgit abusque thoro, causam cognoscere mavult
Lumine quo tanto fulgeat alma domus.
Forte aquilæ similis pennis prætexerat aram;
Non tamen in terris gignitur hæc volucris.
Rostrum erat ex auro, gemma pretiosior unguis,
Et color in terris æthere fusus adest.
Ast oculis lux ipsa micat. Stupet ipse sacerdos,
Nec valet obtutus tendere contra suos.
Miratur volucrem, pariter miratur et alas,
Lumina præcipue corpus et omne simul.
Tamque diu residet, cum galli garrula terna
Vox resonat, fratres excitat officia.

. . . .

Ecce repente sonus, tonitrus ventusque perurgens
Concutit instanter ardua tecta domus.
Discipuli cecidere solo, trepidique per aulam
Corpora prosternunt, mensque timore fugit.
Intrepidusque sacer, palmis ad sidera pansis,
Scire cupit causæ quid sonus ille ferat.
Aspicit alma aperire domus mox tecta sacratæ,
Intrantesque videt tres quoque honore viros,
Lumine perfusos, vestitos vestibus almis,
Candidiora nive corpora, lacte caput.
Tertius in medio senior; namque ipse duobus
Fultus abit famulis, ingrediturque pie.

Ut pedibus tenuere solum, mox Virginis aram
Religione petunt, et prece vota canunt.
Tramite more hominis, nam culmina cætera poscunt,
Ore sonant verba, ordine dantque preces.
Dextra pars ædis Pauli nam munere gaudet;
Fulcitur læva nomine quippe Petri.
Egregius doctor hinc, claviger inde polorum;
Inter utrosque micat mater opima Dei;
Michaël mediam sibi, seu crux vindicat aulam;
Ultima Johannis unguis læta nitet.
Hos quoque cœlicolæ terris petiere precatu
Quorum animas cernunt sæpius ante Deum.
Quis nam idiota ferat demens non corpora Patrum
Sanctorum merito rare colenda fore,
Cum Deus in famulis merito veneretur amatis,
Quorum nos precibus scandimus alta poli?
Non Deus est Petrus; sed Petri credo precatu
Noxa delicti posse carere mei.

Ernoldus témoigna sa confiance en Marie par les vers suivants :

Hic properans cœlos socio comitante gemello,
Virgo Maria, tua visere templa volet.
Magna tibi virtus cœlo, terraque potestas,
Quæ Patrem mundi progenerasse vales.
Tu mihi confer opem immerito, conferque medelam
Exilio, cujus limina sæpe colo.
Et si præsentis fugit effera gloria sæcli,
Te duce, Virgo pia, cœlica regna petam.
Hoc tibi, Cæsar, opus, stolida crocitante cicuta,
Porrigit Ernoldus exul, egenus, inops.

E. *Carmen primum Baldrami argentinensis episcopi ad Salomonem Constantiensem.* (*Ex* Grandidier, T. II, pièces justificatives.)

Planctum Rachaëlis[1] plebs mecum lugeat omnis,
Sicut pro Joseph Israël ipse dolet.[2]

1 Jerem., cap. XXXI, vers. 15.
2 Genes., cap. XXXVII, vers. 34.

In campo Magedon [1] fuerat ceu luctus Adremmon.
Cum Josias migrat [2], sic modo flere juvat.
Convenit ecce mihi mœrenti voce præfari,
Cui dolor, anxietas, mœror et intus erat.
Carmina qui quondam studio florente peregi,
Flebilis, heu! mœstos cogor inire modos.
Ecce mihi laceræ dictant scribenda camœnæ,
Et veris elegi fletibus ora rigant.
Quis, rogo, non luget? quis se plorare coërcet,
Cum qui lætitiam multiplicabat, abest.
Quis faciem placidam reminisci quiverit illam,
Non lacrymas fundens, velque dolore madens?
Nobilis, ingenuus, primas, mediocris, egenus
Luctu communi hunc flet ab orbe rapi.
Vera manent certe quæ scribit Naso poeta,
Qui, cum perspexit tristia mortis, ait:
Aspera conditio et irrevocabilis horæ,
Quam generi humano tristis origo tulit.
En hoc triste nefas nostri gemuere parentes!
Cœperat unde prius, corruit omne genus.
Prius Abel cecidit miserando vulnere cæsus,
Ac nece fraternâ terra recens maduit.
Post quem Seth obiit, mortis quoque funere raptus,
Et, quamvis Sanctus, non sine morte fuit.
Quid Noë memorem laudatum voce tonantis,
Quem gravis arca tulit, nunc gravis arca premit.
Sic quoque Sem, Cham et Japhet, justissima proles,
Quæ pia progenies tale cucurrit iter.
Quid patriarcham Abraham, vel Isac, Jacob quoque dicam?
Cum de lege necis nemo solutus adest.
Melchisedech etiam Domini sacer ore sacerdos,
Job quoque cum natis sic abiere suis.
Legifer ipse jacet Moses, Aaronque sacerdos,
Alloquioque Dei dignus amicus obit.
Successorque suus populi Dux clarus Iesus,
Et reliqui fatis occubuere duces,

1 Zachar., cap. XII, vers. 11.
2 II Paralipom., cap. XXXV, vers. 22.

Et Gedeon, Samson, et quisquis in ordine judex:
Mortem sub Domino judice nemo fugit.
Jessæus vates, David rex atque propheta,
Est situs in tumulo cum Salomone suo,
Esaias, Daniel, Samuel obiere, Jonasque
Vivens sub pelago stat modo pressus humo.
Princeps clave Petrus, primusque dogmate Paulus,
Quamvis celsæ animæ, corpora terra tegit.
Semine ab humano cui nullus major habetur,
Vir Baptista potens, ipse Johannes obit.
Enoch, Heliasque necem nunc sperat uterque.
Qui satus ex homine est, hic moriturus erit.
Ipse Deus diris cito surgit Christus ab umbris:
Sed quia natus homo est, carne sepultus humo.
Quis, rogo, non moritur, moriente auctore salutis,
Dum pro me voluit vel mea vita mori?
Ergo, quid hic flemus quod declinare nequimus,
Cum nihil auxilii possumus esse rei?
Ploramus, geminis, sed nec prodesse volemus:
Luctus adest oculis, est neque somnus eis.
Viscera torquentur, lacerantur corda tumultu.
Sed mox extincti flendo cadent oculi.
Ecce vocatur amor, nec non revocatur amator.
Quis ecce jam repetet quem petra mœsta tegit?
Ibimus ergo omnes illa regione locandi;
Ibimus ad patriam nos peregrina cohors.
Ne, reverende Pater, fratris casu esto dolenter:
Non hunc flere decet quem paradisus habet.
Cum jubet Omnipotens, non possumus esse rebelles;
Forte Deum contra est, qui illius acta dolet.
Illius ecce sumus figmentum et spiritus inde est:
Cum jubet hinc imus, qui sumus ejus opus.
Accipe solamen, quod scis spondere creantem:
In me qui credit, non morietur, ait.[1]
Spondet adhuc etiam, nullus cui detrahat unquam
Quæ duo deposcant, ut sibi danda sciant.

1 Joh., cap. VIII, vers. 51.

Si duo de vobis votis concordibus, aiens,
Implorant aliquid, hoc Pater ipse dabit.[1]
Si bini possunt, Domino præstante, mereri
Quæ precibus poscunt, quid numerosa queunt?
Turba sacerdotum, monachorum corpus inerme,
Nonnæ cum viduis, pauper inopsque phalanx,
Clerus cum vulgo, vilis cum divite summo,
Cum majore minor, cum puero senior,
Commendant animam Jesu cum quæstibus ipsam
Fratris Germani, Domne beate, tui.

Carmen secundum ad eundem Præsulem.

Ergo vir esto, tuos patienter vince dolores:
Cum non vitatur, tunc toleratur onus.
Talis erit populus, qualem te viderit esse,
Deque tuâ facie plebs sua vota metit.
Denique Job natos septem uno triste sub ictu
Amittens, laudes rettulit ore Deo.
Fœmina bis felix, pia mater Maccabeorum
Raptos septem uno funere læta tulit.
David Psalmigraphus, cum natum amisit amatum,
Ut tumulo posuit, grandia festa dedit.
Hæc girata manu, nec non percensita censu
Fors mœrore tuum, Domne, levent animum.

F. *Vita S. Arbogasti, Episcopi Argentinensis, scripta sæculo decimo ab Uthone III, ejusdem urbis Episcopo.* (*Ex* Grandidier, Hist. de l'Église de Strasbourg, t. I.er, pièces justificatives.)

1. *Sanctissimi sacerdotis Christi Arbogasti exortum, vel conversationem ejus a puero ad provectionem usque pontificatus, seu tempus seu antiquitas oblitteraverit, vel scriptorum raritas non declaraverit, quia quod scriptio non docet, incertum habetur. At vero tanti Patris insignia, quibus in diebus suis miraculis coruscantibus claruit, non ex toto sunt silentio oppressa;*

1 Math., cap. XVIII, vers. 19.

que per aures fidelium transeundo, posteris narrantibus, auribus nostris sunt infusa. Tradunt namque eum temporibus Dagoberti Regis, cum sancta Ecclesia longe lateque flores doctrine catholice suave redolentes diffunderet, et verbum Dei usquequaque prospere curreret, de Aquitania progressum, divino nutu (quod postea signis testantibus patuit), Argentinensis Ecclesie cathedram consedisse, susceptumque culmen regiminis felici gubernatione diu rexisse. Sic beatus Christi sacerdos prefato Regi amica familiaritate adeo est innexus, ut, eo intra regalem aulam ascito, illius alloquio delectaretur, et consilio uteretur.

2. *Qua jocunditate cum uterque, suo Rex in regno, Episcopus in Episcopio prospere se agerent, hostis humani generis invidia res læta vertitur in contraria. Nam, cum quadam die venatores regis more solito aprum insequerentur in saltu, regis etiam filius qui erat ei unicus, pariter cum eis in eodem discursu festinavit. Dum autem illi per devia queque et diversos anfractus cum canibus aberrarent, solus relictus, singulari incurrit incautus*[1]*; quo viso sonipes, in quo sedit, patefactus, cursum retorquens, in fugam vertitur. Puer vero cum eum freno retinere vellet et in alteram partem habenam strictus traheret, heu! nimium pronus à sella est prolapsus : adhuc autem habene, quam in manu tenebat inherens, per terram tractus, calcibus equi miserabiliter est protritus. Quem sui pedissequi diu quæsitum, et ita invenientes attritum, non sine maximo mærore tollentes, et in equis levantes, funere lugubri domum sunt reversi.*

3. *Quod cum in palatio Regis personaret, quantus undique concursus virorum ac mulierum, quantus ejulatus regales edes, vicos, campos, ubicumque auditum est, impleverit, nemo valet explicare : nam non solum in vicinis, sed in omnibus usquequaque provinciis, ubi casus tantus est auditus, omnes dolor, stuporque maximus invasit. Primates dignitates regni omnes eodem perculsi dolore, exanimati regis desperatione, ipsi desperati, qui faciant, aut in quo spem regni constare confidant? quippe quia heres regni et spes tota fuisset extincta. Interea puer in lecto collocatus, altera die vita est præsenti exutus. Quid igitur hujusmodi concussionis facto opus sit, et quomodo regis dolorem mitigarent,*

1 *Singulari incurrit*, i. e. *apro*.

cum secum quererent, tandem consilio invento, ut Episcopus invitetur, Regi suggerunt; quod ille devotissime amplectens, mox sine dilatione, legatis directis, ut ad se Episcopus omni festinantia fatigare se dignetur, exposcit.

4. *Nec mora, faciunt jussa; Episcopum adeunt, causam invitationis non sine luctu exponunt. Ille vero, audito casu amici, totus spiritu conturbatus, flens multumque gemens, vocato comitatu, statim properare non distulit. Nec minus interea rex, ad adventum pontificis impatiens, egressus, senem eminus festinantem conspicatus, fusis lacrymis, velato capite, comitantibus multis atque lacrymantibus stipatus, occurrit. Qui cum se invicem solito salutare pararent, pre nimio dolore corde vox hesit in gutture. Quantum lacrymarum ex utraque parte flueret, nulli cognitum esse poterit. Tandem luctu satiati, transacto longo spatio, tersis luminibus, ruunt in oscula amicis salutantibus. Ad orationem procedit Episcopus; Rex cum suis a longe est secutus. Nec minus Regina, comperto Sancti Viri adventu, ut Martha vel Maria pro fratre, fusa lacrymis, singultu pectus quatiente, sed verecundo pudore vultu summisso ad Episcopi flectitur genua pro filio rogatura. Quam ille summissus manu erigens, quid velit non rogat, pie admodum intelligens, quid singultus implorat.*

5. *Denique jejunus mox ecclesiam ingressus, in oratione pernoctavit, Dominum pro puero deprecaturus. Quomodo, aut quibus verbis oraverit, non patet; quid autem impetraverit non latet. Nam, finita oratione, diei advenientis crepusculo, cum sopor gravissimus mortales solet occupare, lento pede ad puerum ingressus, ejectis omnibus ad exequias vigilantibus, flexis genibus, committit se Beate Marie patrociniis, ut illa, quæ vitam genuit, vitam puero impetraret a filio; nam aliter non est ausus aliquid tentare, nisi illa pro se Dominum dignaretur invocare. Quid enim ageret? inter spem metumque trepidus, optatum instanti oratione expectat auxilium. Nec suspendit diutius pius Archiater famulum suum, qui ita sperantibus in se solitum confert remedium. Inter orandum enim puer, quasi de gravi somno excitatus, caput extulit. Somniet, an vigilet, stupefactus. Sanctus ergo cum spei fixe in Deum cognovit eventum, letus accessit; puerum vivum erexit, vocatis officialibus, illum indumentis*

exui jubet funebribus, et quibus antea usus est, indumentis indui regalibus.

6. *Igitur qui huic officio aderant, clamorem gaudii diutius cohibere non poterant; quin libere eruptum atrium, omnemque aulam Regis vociferatu maximo implebant. Quo omnes a somno excussi, huc illucque discurrebant, causam tanti sonitus ignorantes. Nec non ipse Rex, qui tunc primum parum somni carpebat, exterritus (nam nimium tristis tota nocte jacebat insomnis) cubiculum, ubi tantus fragor exortus est, festinus incurrit. Quanta lætitia cor ejus pulsaverit, fuse pre gaudio lacryme tèstantur, cum reviviscere vidit pro qúo, si eum reciperet, ipse mori concupivit. Vocata mater ad Sancti Viri pedes festinat, quia cor ejus triste filius vivus mulcebat; nec non omnes qui ad funus deflendum confluxerant, e gaudio repleti ad admirationem resurgentis pueri quique pre aliis ire festinabant.*

7. *Rex ergo, ne moram faceret Episcopo, domum, ne laudaretur à populo festinanti, consilium cum Regina duxit, quomodo Sanctum remuneraret, qui eis tanta beneficia a Deo prestaret. Aurum, argentum, quecunque concupiscibilia et Regis dona honorabiliora in thesauris invenire poterant, gratissime precepit offerri, humiliter deprecans, ut accipere dignaretur. Que Sanctus Vir accipere devitans, ait: « si aliquid pro gratiarum actione Deo offerre te delectet, ad augendum Dei officium in ecclesia Beate Matris Christi, cujus meritis filium vivum recepisti, terminos ejus, qui angusti sunt, ad tantum servitium dilatare aliqua parte regni tui; ut sic in usufructuario ibi servientibus Domino, si ita Regie Majestati placet, poteris; quia firmius hoc ac stabilius est ad beatitudinem tuam, tuorumque precedentium patrum et sequentium posterorum promerendam, quam aurum, quod oculos, cum videtur, delectat, et cor, cum perditum fuerit, contristat. »*

8. *Quam propositionem Pontificis rex gratulanter amplectens: « Ubi, inquit, invenire poterimus locum talem, qui congruat ad serviendum Matri celestis Regis, cujus sunt universa in cœlis et in terris ?» Cumque hec secum volveret, mentemque per omnem Alsatiam spargeret, sicubi talis forte locus inveniretur, qui tante donationi aptus haberetur, occurrit animo Rubiacham, oppidum cunctis usibus, id est, agris amenis, campis,*

sylvis, aquis, edificiis, populis opulentissimum, summe Regine in dotem convenire. Nec distulit Rex. Voto tandem invento, coram optimatibus suis, assensum tam bono consilio prebentibus testamentum facit; ut Rubiacha cum omnibus appendiciis suis confinibusque ad se pertinentibus, etiam cum villis, totum et integrum amodo et deinceps sit sub dominio sancte Argentinensis ecclesie, servientibus Dei Genitrici Marie, stabili et inextricabili stipulatione subnixum. Hoc nobili donativo ditatus, valedicens Regi, ad propria remeavit Episcopus; convocatoque clero, militumque cetu, populique conventu, cunctis astantibus ac aspicientibus, testamentum acceptum posuit super altare consecratum in honore Sancte Marie. Ipse quoque Rex, Dei gratia instructus, ad Argentinensem ecclesiam se Dei Genitrici serviturum contradidit, et plurima predia eidem ecclesie in proprietatem dedit: plurimi quoque, qui liberi erant, et beneficia ab eodem Rege habebant, exemplo ejus accensi, se ipsos Argentinensi ecclesie contradiderunt.

9. *Postea vero multis vixit annis, pollens virtutibus sanctis, e quibus unum miraculum fidelibus valde proficuum huic operi dignum duximus inserendum. Fertur namque eum citra flumen, quod de saltu Vosagi, nomine Briuscha mixtum cum Alsa fluvio, qui alveo per Alsatiam eo usque decurrit, oratorium ligneum parvum sibi fieri jussisse, quo nocturno silentio fluvium transiens, veniret, ut ibi se secretius in oratione mactaret, mentem quoque in divina contemplatione letius extenderet. Subinde vero cum navigium non invenit, siccis pedibus fluvium transivit, completaque oratione, rursus super undam ambulans repedavit. Ita ergo religiosam vitam ducens, diversis morbis oppressos curavit, dæmones ab obsessis corporibus fugavit, discordantes concordare fecit, quibusque secundum modum necessitatibus commodus extitit moderator.*

10. *Cum autem sentiret imminere sibi diem extremum, in monticulo urbi vicino extra civitatem, ubi sancti Michaëlis est ecclesia constituta, sepulturam sibi fieri precepit, et eo se ferri ac sepeliri; imitans Salvatorem Christum, qui extra portam elegit sibi sepulchrum. At vero post multos annos inde translatus et ad cœnobium Surburge deportatus, ibi est honorifice reconditus: ubi et nunc famulantibus Deo et hymnis et laudibus multa beneficia patronus* (*confert*), *comitante gratia Christi, cui est honor et gloria per omnia secula seculorum. Amen.*

G. Catalogue des Évêques de Strasbourg, par ERCHEMBAUD, d'après KOENIGSHOVEN.

1. Alpha nitet dignus pater hujus sedis, AMANDUS.
2. JUSTUS, justitiæ post aditur assecta summæ.
3. Hinc MAXIMINUS baculatus in ordine trinus.
4. Est VALENTINUS pastoribus his bene junctus.
5. SOLARIUS tandem cathedram possedit eandem.
6. Laus ARBOGASTI jam crevit in arte regendi.
7. Florens florigeram fecit FLORENTIUS aram.
8. Commeruit talem sic ANSOALDUS honorem.
9. Tantis præsulibus sociatur jure BIULFUS.
10. MAGNUS magnorum dominatur germine natus.
11. Cura LAOU [1] subito post hunc subjungitur ALDO.
12. Utile jam tempus complevit in hoc GAROEMUS.
13. Tumque scholare jugum cœpit LANDBERTUS ad usum.
14. Ex gladio baculum dux fert ROTHARIUS istum
15. Præsul sic aula cluet hinc RODOBALDUS in ista.
16. MAGNEBERTUS item successit sedibus isdem.
17. Post quem LABIOLUS tenet aram pontificatus.
18. Non dispar meritis GONDOALDUS jungitur istis.
19. Clarus in ingenio subit exin nomine GAUDO.
20. Culmen WITGERNUS regit aulæ comiter hujus.
21. His WANDELFRIDUM sociat Deitas venerandum.
22. Præfuit hinc populo meritis vivacibus HEDDO.
23. Dogmate præclarus post hæc extitit AILIDULPHUS.
24. Non virtutis egens tenuit REMIGIUS has res.
25. RACHO dehinc sedem possedit pontificalem.
26. Cui fit successor UTHO, virtutis amator.
27. Hinc ERLEHARDI probitas non cessit honori.
28. Illustris jus hoc probus decorabat ADOLNOCH.
29. Instituit populum BERNOLD bene providus istum.
30. Alter in hoc numero fuit trigesimus UTHO.
31. Diversis opibus loca complerat ista RATALDUS
   Cautus. Honorandum, lector, venerare Rataldum.
      Præsulis ossa latent, sed sua facta patent.
   Ecce locis istis subvenit rebus opimis,
      Menteque præsagi mira jubebat agi.

---

1 *Id est populi gen.: vocabuli græci* λαος, λαϰ.

Gemma sacerdotum, gemmas hic auxit et aurum.
Sunt ut adhuc quales cernere fecit opes.
Actibus, exemplis, doctrinis et prece sanctis,
Subdidit ipse sui corda Deo populi.
Undenis ejus calendis carne decembris
Sumptum est spiramen; pace quiescat. Amen.

32. Grimoldus. . . . .

33. Radoldus . . . .

34. Reginhard :

Reginhardo,
Venerando imitationis Episcopo,
Pace Sanctæ Mariæ,
Ad exaudibiles Sanctos, Cosmam et Damianum,
Martyres, confugienti;
Posteris exemplum, quo deprecentur, præbenti.
Diem obitus ejus VI idus Maji,
Et locum suffugii veneremur.

35. Baldramus :

Sanctæ Sanctorum Argentinensis Ecclesiæ Antistitum
Successor,
Noricus vir,
Magnificæ sanctitatis,
Ut fertur,
XVIII annos
Officium suum, munus, inquam, Dei lautissime administrans,
Cui devote servivit,
Secundo idus Aprilis,
Ad Deum Baldramus perrexit.

36. Otbertus :

Quis, quis non doleat, quod patrem grex abigebat?
Otbertum dico, qui periit gladio.
Est Christo junctus pastoris nomine functus;
Martyrisatorum mors pretiosa fuit.
Ratburg, quem sanctis occisum junxerat istis,
Sit tutus claustro, Sancta Maria, tuo.
Terna calendarum Septembris carne redemtum
Obtulerat Domino vivere perpetuo.

37. **Gotfridus** :

Hic
Majorum natu oriundus,
Imperatoris utique Karoli sororis filius,
Quo etiam, ut Deo jussit,
Dante tum virtute, tum opere,
Paucitate dierum,
Octo septimanis episcopatum gubernans,
Sexto idus Novembris
Vocatus cœlum convolavit
Gotfridus.

38. **Richwinus** :

Nobilitate præcellentem,
Profunditate litterarum ampliorem,
Virtutis illustrem,
Genere Lothariensem,
In juventute vividum,
In senecta spiritalem,
Decimo nono et dimidio episcopatus sui anno,
Morte sibi votiva, suis luctuosa præventum,
Sancta Maria intercedente,
Cœlum rapientem,
Sanctus Argentinensis Ecclesiæ Clerus,
Tertio calendas Septembris, deposuit
Richwinum.

39. **Ruthardus** :

Præsulis egregii quod cernis pausat humati
Corpus Ruthardi, præsulis egregii.
Suevia quem docuit, flens Argentina dolebit;
Francia rure tegit, Suevia quem docuit.
Non fuerat potior divinæ legis amator,
Aut quisquam doctor non fuerat potior.
Hunc obiisse scias, cum septem dena calendas
Extiterat maïas, hunc obiisse scias.
Posce sibi veniam, tu lector, ab æthere dandam;
Dum cernis tumbam, posce sibi veniam.

40. **Uthon III.** (*Nous avons déjà parlé de lui dans la note sur les grands hommes de l'Église de Strasbourg.*)

41. **Erchembaldus.**

Voici ce que cet auteur dit de lui-même :

Erchembaldus ego Davidis carmina promo :
In Domino perpes hæc mea sit requies.
Non me nobilitas, meritum, nec amica sophia
In numero procerum fecit habere locum.
Ab grege scecpto, morti terræque subacto,
Est largita mihi hunc pietas Domini.
In me te cernens casus perpende futuros,
Pro me funde preces qui leges hos apices.
Pontificis nomen, sed opus cum non habuissem,
Fratres dilexi post quibus indigui,
Ad quos confugi velut ob peccata patronos.
Successor habeas id tibi consilii.
Tu qui te Patri supplex in morte dedisti,
Do tibi quos dederas, nos pie Christe tegas.
Qui post me maneas venientes adde kalendas;
Prosa metrumne pedes tunc mihi consimiles.

H. Statuts de l'abbaye d'Andlau, rédigés par l'Impératrice sainte Richarde, et adressés vers l'an 882 au souverain Pontife. (*Ex* Grandidier, Hist. de l'Église de Strasbourg, T. II, pièces justificatives, p. cccIV.)

In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis. Incipiunt capitula, quomodo Eleonica abbatissa sit eligenda, summopere ea roborantibus evangelicis testimoniis, ita, qui vult venire post me, abneget se ipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me, et si quis mihi ministraverit, me sequatur; et ubi sum ego, illic et minister meus erit, et item, qui non renuntiaverit omnibus quæ possidet, non potest esse meus discipulus.

Cap. 1. Ut nihil agere debeat, nisi quod Evangelium doceat, et Instituta Sanctorum Patrum demonstrent.

2. Ut in nullo propriam sequi debeat voluntatem, sed communem Monasterii utilitatem.

3. Ut nihil privati habeat, sed eâdem communitate, qua cœteræ ipsa vivat.

4. Ut nullam sequestrationem a cœteris in alimentis, aut

in vestitu, vel familiaritate alicujus, nisi quæ sit sanctæ et optimæ conversationis, habere præsumat.

5. *Ut nullam propinquorum, vel quamlibet virilem personam claustrum, aut claustralia officina ingredi permittat, vel cum ea loquatur, nisi in loco ad hoc deputato, et hoc non sine reverendissimis boni testimonii tribus, aut quatuor sanctimonialibus.*

6. *Ut limen monasterii supergredi non præsumat, vel ulli sibi commissarum permittat.*

7. *Ut exemplum et speculum bonis moribus, actibus et gestu se præbeat in cunctis.*

8. *Ut nullam confidentiam nisi in Deo, habeat et omne consilium cum Deum timentibus agere studeat.*

9. *Ut nullo modo ad sacrosanctum accedere audeat, nisi Deo et Sancto Evangelio, regulæque Sancti Benedicti pura confessione promittat summi Pastoris pastorale in omnibus sequi vestigium, exclusa omni ipocrisi et cordis duplicitate.*

10. *Ut vera unanimitas congregationis licentiam, præsente Episcopo ejusdem diocesis, habeat sine mora eam deponendi, si aliquid horum Capitulorum transgressa fuerit. Insuper etiam, si humanum non veretur, divinum in corpore suo præferat judicium, sole anni circulum finiente, quatenus anima coram Deo sit absoluta et salva.*

11. *De defensore et advocato ejusdem monasterii, qualis debeat esse et quomodo constituatur. De qualitate quidem, ut talis sit et ita coram Deo comprobatus, quatenus pro nulla alia re ipsum patrocinium suscipiat, nisi solummodo pro remedio salutis suæ et omnium ibidem Deo famulantium animarum et pro æterna retribucione.*

12. *Inter tres, qui sint propinquissimi, ex paterna progenie semper unus eligatur, qui jus ejusdem regiminis justissime procurandum suscipiat, et sic de manu obeuntis ad manum superstitis transeat, donec aliquis ex his tribus supervivat, et de cœteris tribus congrua successionis vicissitudine deinceps fieri statuimus.*

13. *Ut si in cognatione, sive extra cognationem fidelis et Deum timens inveniatur ad custodiam et defensionem ipsius cœnobii procurandum, id est, monasterium præsentibus probatissimis testibus illi commendetur, ita duntaxat, ut ad nullius*

hereditatem aliquomodo redigatur, nisi Deo et sancto Petro et omnibus Sanctis ejus, cui publice illud oblatum et contraditum esse constat.

14. *Quid et quantum omni anno, qiucunque illud providerit, ad suum servitium accipere debeat, hoc est, tantum et tantum.*

15. *Si legitima agnatio discesserit, aut si nullus in ipsa paterna progenie extiterit, qui hoc pro Dei amore suscipere velit aut possit, apostolica auctoritate et trium Archiepiscoporum et optimorum Suffraganeorum eorum ipsa Abbatissa et Sanctimoniales licentiam et potestatem habeant eligendi quemcumque in sancta Ecclesia ad hoc idoneum et coram Deo probatissimum invenerint, ea scilicet observantia, sicut prædictum est, firmiter perseverante, ut hæreditas Christi nulla occasione in ullam partem flectetur, nisi ad hoc ad quod dedita esse monstratur.*

16. *Ut omnia ministeria in eodem cœnobiali more canonice et regulariter intus et foris prœordinentur et firmissime stabiliantur.*

17. *Ut primum de ecclesiasticis rebus, id est, quod ad Sacratorium pertinet, sub omni cautela decernatur; hoc est, ut tot et tanti mansus ad hoc deputentur, de quibus possit exire, unde possit ipsa, quæ illud ministerium providet, satis habere de optimo vino ad sacrificium Deo libandum, et de cera comparanda, et de porcis pinguissimis cum pinguedine ad luminaria concinanda, de servitoribus, eorumque alimentis et vestimentis ad idem ministerium die, noctuque inservientibus.*

18. *Deinde de vestiario, quid et quantum illa, quæ illud ministerium providet, de mansis habere debeat, unde lanam et linum singulis annis pro tota familia fœminis operantibus dispensandum, ad vestiendas ipsas Sanctimoniales et totam familiam earum, ut omnes absque digna et justa murmuratione sint.*

19. *Ut Cellaria plenam stipem et annonam secundum institutionem Sancti Benedicti, congruo tempore, singulis mensibus ante horam accipiant, et insuper de armentis et porcis tantum sub sua providentia habeat, ut nihil infirmantibus et debilibus, quod necessarium sit, deesse possit, semper provisa ante omnia et super omnia infantum et infirmorum cura.*

20. *Ad portam deputetur locus acceptabilis.*

21. *Ospites supervenientes semper recipiendos cum omnibus*

ustensilibus ad idem ministerium, ut omnes absque ulla ambiguitate pro certo sciant et recognoscant, quod nullam personam, Abbatissam videlicet, vel advocatum licentiam aut facultatem habere liceat, duas scilicet villas, Endelingam et Chenzingam a beatæ memoriæ Domino Carolo Imperatore Augusto, coram summis Primatibus publice ad altare Sancti Salvatoris solummodo ad opus, et ad victum, et vestitum sanctimonialium firmissime contraditas, ulli homini in beneficium, vel ulla occasione ab earum necessitatibus avelli vel amoveri, sed perpetualiter ad totum et ad integrum servitium illarum pertineant, atque sine ulla contradictione, vel imminucione perseverent. Quod si ulla persona temerario ausu irrumpere, vel infringere præsumserit, timeat se iram Dei incurrere, et omne debitum, si propter hoc aliquod Dei servitii in eodem ministerio neglectum, vel imminutum fuerit, coram Deo justo examine persolvere formidando non dubitet, sciens scriptum, qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris.

Omnipotentis Dei clementissimam misericordiam subplici prece deposcimus, ut qui nobis suo instinctu initium largire dignatus est, bonum ad construendum suo nomini monasterium, ipse finem largiatur optimum, ut inspirante gratia Dei ante discessum nostrum mereamur rationabiliter de profectu monasterii Eleon tractare, ac primitus Dei servitium indeficiens rite ordinare, et modum inibi Deo famulantibus secundum regulæ præceptum, prout Dominus nobis sua clementia posse et nosse dederit, victum vestitumque præferre, et singula ministeria rationabiliter ordinare atque disponere. Ad hoc enim nos non esse idoneos scimus, sed in illum, qui usque in finem sæculi se esse nobiscum pollicitus est, totam spem nostram figentes, ut quod inde ratum et obtimum sit, ac magis proficuum, nostris dignetur inspirare mentibus, atque in hoc omnium Deo fidelium obnixe precamur suffragium, a quo nos initium, instantiam, perfectionem boni operis humili devocione precamur largiri, nihil nostris meritis, sed ipsius gratiæ tribuentes, qui dixit ubi duo vel tres congregati fuerint in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

Senior igitur meus beatæ memoriæ Carolus pro sui et suorum, patris videlicet ac matris, fratrum sive propinquorum

elemosina, ad altare et ecclesiam Sancti Salvatoris propria manu, firmissima tradicione, largitus est quendam locum Andaloia nominatum, cum omnibus illic rite pertinentibus, confirmationem regiam faciendo. Rogatu autem nostro tradidit ad prædictum altar^e patrimonium nostrum, illud quod ad Zinvila (Zellenveiler) *est, et ad Walterscett, atque Wasagon* (les Vosges), *ut de prædictis locis Ecclesia Sancti Salvatoris et altare in ipsius nomine consecratum per omnia procuretur et provideatur extrinsecus et intrinsecus, intrinsecus denique in altaribus, capsis, crucibus, velis, fanonibus, palleonis, tapetiis, in calicibus et patenis, coronis aureis et argenteis, et omnibus ecclesiasticis vasis, in luminaribus cereis, seu aliorum liquorum, in cœteris quoque, quæ offeruntur ac consecrantur, et ut de omnibus simul includamus, quicquid interius ad ornatum, et de foris ad restaurationem pertinet, inde procuretur et adquiratur; censum quoque Sancto Petro debitum de præscriptis locis providеatur, id est Glizze due*[1], *Camisilia duo* (aube), *stola una, cum mapula* (manipule), *et cingulo.*

Tradidit etiam præscriptus Senior noster ad eundem sanctum locum curtem quamdam, nomine Cunigesheim (Kinsheim), *cum omnibus adjacentiis, quæ et antea felicis memoriæ genitor noster Herchangarius apud Dominum suum Luntharium seniorem servitio suo promeruit; et in Prisigewia* (Brisgau) *curtem vestitam cum cœteris illuc servientibus in villa Chenzinga singulari dono dedit illud Sancto Salvatori; dotem etiam, quam nobis beatæ memoriæ Dominus Ludovicus sub confirmatione regia et legitima secundum Francorum morem firmissione pro sui bonitate dedit. Nosque postea adientes Seniorem nostrum impetravimus ab eo, ut ipse easdem villas præscriptas Sancto Salvatori traderet, sicut pro sua bonitate et facere dignatus est, hoc est Enndinga, Beriga* (Bergen), *seu Baldinga, et in Secchesowa* (Sexau) *in quodam saltu ecclesiam Sancto Salvatori dedicatam, cum curte vestita et cœteris appendiciis. Hæc autem præscripta loca ad hoc noster Senior felicis memoriæ Karolus, hoc est, in Cunigisheim, Chenzinga; et in Beriga, Endinga, et seu Baldinga, et*

1 On ne s'accorde point sur la signification de ce mot. Les savants croient qu'il signifiait l'amict ou ornement dont les prêtres se couvrent le cou, quand ils veulent célébrer la messe.

Secchesowa in hoc Andeloense monasterium Sancto Salvatori tradidit, ut ibidem Deo servientes inde stipendia, victus et vestitum habeant, utque provideat Abbatissa, qualiscunque tunc temporis sit, ne omnino sororibus penuria in victu, vel in vestiario, aut in diversis humanis necessitatibus noceat, sed semper bono et casto animo servitio Dei insistant, ut inibi Dei servitium et Sanctæ Mariæ, matris Domini Nostri Jesu Christi, omniumque Sanctorum nullatenus minuatur, sed pro laude Dei et elemosyna illorum, qui illum locum sublimaverunt de die in diem, Deo annuente, augeatur semper et crescat. Illud vero, quod Senior noster in Eloensi valle et in Stozzesheim, sive in Valaba (Valf), *traditione regia Sancto Salvatori tradidit, disperciendum est ad Hospitale monasterii, ad portam et cameram sororum, et ut memoria nostri Senioris, ac patris illius et matris, fratrum quoque et omnium propinquorum, nostri etiam et nostrorum, atque omnium christianorum fidelium defunctorum decem vicibus per singulos annos agatur.*

Sacratissimis autem plantis vestris prostrati precamur venerandam celsitudinem vestram, Serenissime Papą, qui in vice Sancti Petri, Principis Apostolorum noster estis defensor et patronus, quatenus illum præfatum locum simul cum omnibus ad illum traditis sic firmare dignemini, ut sub anathematis excommunicatione sit, qui illo sacro loco et aliis adjacentibus aliquam vim, vel rapinam fecerit, sive aliquid de præscriptis locis subtraxerit. Retribuetur enim vobis, quia nos non valemus, retributione æterna, si taliter erga sacrum locum caritas vestra per hoc fieri præciperet unam Sancto Salvatori destinandam, aliam vero ad sanctum Petrum relinquendam; eodemque tenore venerabilem Arnolfum (l'empereur Arnoul) *amonere dignemini, ut et ipse inde suam confirmationem jubeat patrare pro sua elemosyna et patrum ejus, ut illi recompensetur in vita æterna. Baldramum etiam magne veneratione dignum Episcopum de supramemorato Sancti Salvatoris loco, in cujus parochia consistimus, ut de nobis curam gerat, sicut et pro sua bonitate laudabiliter agere studet, epistolari allocutione ammonere non dedignetur pietas vestra.*

I. *Protestatio Canonicorum Ecclesiarum S. Thomæ, S. Petri junioris et S. Petri senioris, anno* 1525. (*Ex* Laguille, Preuves de l'hist. d'Alsace, Troisième partie, p. III.)

In nomine Domini. Amen.

Cunctis hujus instrumenti publici seriem audientibus innotescat atque notum sit. Quod sub anno millesimo quingentesimo vigesimo quinto, indictione tredecima, pontificatus sanctissimi in Christo Patris et Domini nostri Clementis divina providentia Papæ septimi anno secundo. Coram me Notario publico subscripto Testibusque infra scriptis tunc pro testimonio specialiter rogatis et vocatis constituti personaliter venerabiles, egregii atque honorandi viri Domini, Nicolaus Wurmser, Decretorum Doctor Decanus, Jacobus Munthart, Joannes Hoffmeister, Magister Jacobus Bopp, Bernardus Wölfflin utriusque juris Doctor, Magister Sebastianus Wormbser Canonici; Petrus Wickgram, sacræ Paginæ Doctor Camerarius; Theobaldus Balchener, Jacobus Sculteti Summissarii; Joannes Schachtel, Nicolaus Geilfüs, Stephanus Lorber, Philippus Heiligensteiner, Christmanus Usinger Vicarii Sancti Thomæ, Wolffgangus Böcklin, utriusque juris Doctor Præpositus, Laurentius Hell decretorum Licentiàtus Decanus, Jacobus Riccker, Paulus Eratzheimer, Joannes Andreas Wolff, Jacobus Schmidhiser, Cantor; Wolffgangus Uober, Martinus Uolmar, Laurentius de Duntzenheim Canonici Sancti Petri junioris, Joannes Wetzel de Marsilien Decanus, Wolffgangus Heüch, Christopherus de Kropffsberg, Sixtus Herman Canonici, et Jacobus Stammler Vicarius Sancti Petri senioris trium Ecclesiarum Collegiatarum Argentinensium, principaliter pro se ipsis dictisque Collegiis et nomine hujusmodi Collegiorum, nec non omnium et singularum personarum in dictis Collegiis respective præbendatarum tam Canonicorum quam Vicariorum et Altaristarum, Plebanorum, Curatorum seu et Capellanorum huic protestationi adhærentium et adhærere volentium. Asserentes se ad hoc capitulariter esse congregatos majoremque et saniorem partem Capituli repræsentare ac animo et intentione protestandi protestationemquè solennem emittendi: gravi cum querela proposuerunt; quod licet ipsi et eorundem adhærentes ratione dictante et merito in dictis suis

præbendis dictarum ecclesiarum Collegiatarum residere : et Deo laudabiliter juxta ritum et observantiam ipsarum Ecclesiarum in horis Canonicis cantandis et legendis, Missarumque solenniis aliisque inibi ceremoniis observandis servire : et officia quemlibet concernentia adimplere summo desiderio desiderent, neque se aut sua, nec predictarum Ecclesiarum suarum bona, Clenodia, jura, privilegia, seu et ornamenta a dictis Ecclesiis et extra Civitatem Argentinam ammovere et seu alienare; quin potius ædes suas cum rebus et bonis a quibus non absque jactura homines revocari solent conservare et manutenere summopere desiderent : prout parati semper esse velint : quemadmodum jure disponente nec ab aliquo in his præmissis exequendis perturbari, inquietari, aut molestari deberent. Attamen, quod dolenter referunt, Lutherana rabies quæ de præsente in Civitate Argentinensi admodum invaluit et in dies magis ac magis increbescit : immo hujusmodi Sectæ assectatores eos in personis et rebus suis ac dictarum Ecclesiarum suarum, et pottissime in Cultu Divino dum et quando in Ecclesiis suis horas Canonicas ac Missarum solennia peragere habent, adeo molestant, interrumpunt, præpediunt, et tumultuant : atque ut ab horis canonicis cantandis, missarumque sacrificio tanquam actu fœtido reprobo seu sacrilego desistant : nec amplius perficiant, sub mortis comminatione cohibent, nec non in dictis Ecclesiis plura enormia sacrilegia, atque nefanda quotidie perpetrare non verentur, contra sacrorum Conciliorum atque Canonum constituta : aliasque modernorum tam summi Pontificis quam Cæsareæ Majestatis adversus tales sectatores mandata dudum edita et promulgata, et quod pejus est : imagines Sanctorum evertunt : Sacramentis abutuntur : vasa salis et aquæ benedictæ, in Ecclesiis et locis Consecratis prophanant, destruunt et contumeliose dirimunt : reliquias sanctorum evertunt, quorum Pseudo-Concionatores (ipsis invitis ad Ecclesias suas posuerunt) qui quotidie acclamant : Missarum Sacrificia nec non horas Canonicas penitus abrogari debere, et quod suffragia pro mortuis facta ipsis in nullo prosint; qui neque Sanctorum festivitates : neque jejunia ab Ecclesia indicta observare curant : quin potius his temere resistunt, etiam alias omnem ritem Ecclesiasticum ac divinum Cultum in Ecclesiis eorum hactenus observatum adeo inquietarunt, perturbarunt et molestarunt : ac quotidie molestant

ac perturbant, sic quod insidias ac pericula vitæ et bonorum suorum indubie expectare haberent; quatenus in Civitate predicta Argentinensi diutius proponerent commorari. Hinc est quod in primis et ante omnia protestantur solemniter: se non aliter fuisse neque hodie esse a dictis suis Ecclesiis absentes nisi quatenus vi compulsi: et per justum metum: qui etiam in viros constantissimos cadere possit, ideo neque intendunt præbendas et dictas Ecclesias suas per hujusmodi coactam absentiam deserere: aut pro derelictis habere: quin potius quantum in ipsis est animi conatu insistere: ac jura et privilegia sua dictarumque Ecclesiarum manutenere ac reservare: beneficiisque suis inherere, ...protestati deniquefuerunt, quatinus jura aliqua, privilegia, res, et ornata dictarum suarum Ecclesiarum a dictis suis Ecclesiis alienaverint; imo verius in securiorem locum reposuerint, quod in hoc justissimam habuerint causam: potissime ex eo quod notius noto existit qualiter præsertim in dicta Civitate Argentinensi, ipsius Lutheranæ Sectæ Assectatores in dictis Collegiatis tribus Ecclesiis et earumdem Parochiis omnem ritum et observantiam a Sancta Matre Ecclesia salubriter institutis: tam in Sacramentis ministrandis quam Missarum solenniis celebrandis non solum evertere conati sunt imo revera subverterunt, prout supra notatum est; et quod pejus est, nuper in Ecclesia Parochiali Sanctæ Aureliæ quæ pleno jure dictis Dominis de Capitulo Sancti Thomæ subjecta existit: ossa Sanctæ Aureliæ Virginis in eadem Ecclesia recondita sacrilego more exhumarunt: Tumbam temere concusserunt: ubi nihil exspectat quisque sanæ mentis neque exspectare habet, nisi ut et alia Ecclesiarum dictarum bona et ornata in subversionem hujusmodi crudeles homines quatinus subessent convertantur; cæterum proposuerunt se veredica relatione didicisse qualiter proximis supra transactis diebus Consulatus Argentinensis dicitur inter alia edictum fecisse et decrevisse qualiter Clerici ipsius Civitatis debeant deinceps jurare ac juramentum solitum quemadmodum alii laici et Cives Argentinenses prestare et facere. Verum quia hujusmodi statuta seu edicta generali libertati Ecclesiasticæ omnino contrariantur: sic iterum ac eque solenniter protestati sunt in hujusmodi edictum non velle neque posse consentire, et quatinus aliqui sive Canonici sive Vicarii dictarum Ecclesiarum hujusmodi edictum

in se assumpserint et se his contra sacrorum Canonum instituta submiserint, protestantur, se nunquam velle inherere aut consentire, sic neque ratum aut gratum habere: quin potius se et dictas Ecclesias suas in suis juribus quantum valent conservare, et si qui fuerint atque subsint dictarum Ecclesiarum atque ipsorum protestantium procuratores seu fructuum ac proventuum sublevatores, qui fuerint aut sint per Consulatum, ne dictis Protestantibus de fructibus, quemadmodum deberent et observatum est respondeant inhibiti, eosdem omnes et singulos revocant et ipsorum gesta, facta et procurata cassant et irritant; sic pariter ipsorum plebanos vice-plebanos et Organistas hactenus ab ipsis stipendia recipientes revocant et pro revocatis habere volunt. Protestantur præterea si qui sint in eorundem Ecclesiis Collegiatis qui ausu temerario invicem Capitula inducere et tractatus Ecclesiarum in detrimentum dictorum Protestantium habere attemptarent; cum late capitulum seu potius conventiculum dici mereatur, quod in eundem eventum non velint nec intendunt in hujusmodi conventiones, imo conventicula tanquam schismatica consentire: neque talium tractatus in aliquo approbare aut ratum habere; quin potius his obsistere, et quantum de jure vel statuto aut consuetudine possunt et valent. Omnes et singulos prædictarum Ecclesiarum Canonicos seu et vicarios præsentis protestationis vigore vocant et requirunt, ut ipsis simul et unanimiter adhæreant, et pro defensione jurium et libertatum dictarum Ecclesiarum quam personarum assistentiam et adhæsionem faciant, et in hoc etiam fraterne exhortantur, ut evitentur schismata. Insuper et similiter protestantur, quod per presentem protestationem non intendunt neque velint a quibusvis aliis prioribus protestationibus factis recedere: aut tales cassasse, sed potius tales salvas et illesas perseverare et ipsis instanter inherere. Super quibus omnibus et singulis premissis, prænominati Domini trium Ecclesiarum Collegiatarum Argentinensium sibi unum vel plura publicum seu publica fieri et confici petierunt instrumentum et instrumenta. Quæ acta sunt quidem ad saniorem seu majorem partem prædictarum personarum in Mollesheim, Argentin. Diœcesis: in Stuba superiori hospitalis ibidem: sexta die mensis Januarii: hora ante meridiem decima vel quasi: sub anno Domini, indictione et pontificatu præscriptis. Præsentibus ibidem honora-

bilibus Dominis, Nicolao Wolf Capellano hospitalis in Mollesheim, et Sigiberto Degenhart Capellano Ossorii Zabernicum testibus ad præmissa rogatis et specialiter requisitis.

K. Testament de S.te Odile, écrit vers 780. (*Ex* GRANDIDIER, Hist. de l'Église de Strasbourg, T. I.er, pièces justificatives, n.° 25.)

In nomine sancte et individue Trinitatis, Amen. Cum ea que liquido sepius aguntur apud homines a memoria tamen eorum sint caduca, nisi testimonio privilegiorum confirmentur, Ego, Odilia Dei gratia superioris et inferioris monasterii Abbatissa in Hohenburc omnibus posteris meis litterarum testimonio perstringere curavi, quod cum pater meus, Dux Adalricus vocatus ab hoc seculo migrasset, meque legitimam hæredem omnium suarum possessionum, mancipiorum, ministerialium quoque esse contigisset, atque gubernatricem; ego ad remedium anime patris mei, et matris mee, meorumque dilectorum fratrum, omnia ea que sub jurisdictione et potestate patris mei, meaque tunc fuerunt ad usum horum duorum Monasteriorum in honore beate Virginis Marie cum aliis Sanctis dedicatorum, omni jure contradidi, patre meo similiter hoc ante obitum suum imperante et ordinante, statuique ut hec due Abbatie in tam equali essent conversatione, ut neutra alteram divitiis, vel honore preiret. Postea habito consilio imperatoris et aliorum prudentum, magnum nobis inde provenire commodum, si utrique Æcclesie sui reditus divisim assignarentur. Accersiti sunt omnes nostri ministeriales, qui constricti juramento, omnes ecclesie reditus quanto equalius poterant, in duo sunt partiti, preter curiam unam in Ehenheim sitam, ob cujus curie dignitatem et memoriale, quia curia pupplica Ducis dicebatur, et sedes judicialis Ducis inibi erat ab antiquitate, volui ut hec eadem curia sine scissura amodo spectaret ad usum utriusque Abbatisse, et ut in diebus statutis ad prebenda beneficia, vel ad cetera negocia, tam pupplica quam privata disponenda in eadem curia vice judicaria simul presiderent; atque hic esset inter eas quidam pulcherrimus modus amicicia, per quam etiam omnibus esset manifestum indicium duas duarum congregationum matres unius per omnia esse debere paritatis tam dignitate quam con-

versatione. Sed quia talis particio de Ministerialibus nostris sine detrimento œcclesie fieri non potuit, quia talem de ipsis habuimus conjecturam, quod vel bellis si dissolverentur, contra se insurgerent, vel morte, vel paupertate, vel ignobili conjugio, vel aliquo similium contingente pars altera deprimi, pars altera posset extolli, sicque alteram œcclesiam alteri dispariatam posse inhonestari. Ideo statuimus, ut omni jure, omni servicio, omni obedientia rite ministerialium tam uni quam alteri Abbatisse essent obligati. Preterea scire debet omnis hominum posteritas, quod omnes donationes mearum proprietatum hiis œcclesiis collatarum eisdem eciam ecclesiis cum omni integritate decimas suas persolvere tenentur. Inferiori autem Monasterio hos assignamus reditus, quorum nomina sunt hec: Curia in Buezensheim (Botzheim), cum omnibus suis appendiciis; Gertenwilre, cum omnibus suis appendiciis; curia in Cagenheim (Kogenheim) cum omnibus suis appendiciis; curia in Sermersheim cum omnibus suis appendiciis; curia in Arlesheim cum suis appendiciis, scilicet Heimersdorf, Brunstatt, Hirsunge; curia in Blienswilere cum suis appendiciis; Sulze cum suis appendiciis; predium ad Sanctum Naborem cum suis appendiciis.

Et ne unquam aliquis inde in perpetuum ulla possit moveri ambiguitate, aut nostrum permutare presumat institutum, signum mere veritatis has presentium apices hujus nostri sigilli roboravimus impressione. In nomine Domini, Amen.

L. *Herradis Rythmus de Monte Hohenburc.*

Hoc in monte
Vivo fonte
Potantur oviculæ;
Esum vitæ
Sine lite,
Congestant apiculæ.

Nectar clarum
Scripturarum
Potant liberaliter:
Bibant, bibant,
Vivant, vivant,
Omnes æternaliter.

Vultus harum,
Lumen carum
Habent datum cœlitus;
Reginarum
Has sanctarum,
Credas esse penitus.

Genus tale
Speciale
Genus Christo proximum;
Est commune
Tibi une
Fructum portans maximum.

Nævum nescit,
Nam ignescit
Cœlibatus gloria;
Semper mentem
Gemiscentem
Dat sponsi memoria.

Illum spectat
Vix exspectat
Ut remoto speculo;
Bonæ spei
Faciei,
Contempletur oculo.

Cœtus iste
Nihil triste
Nihil lævum doleat;
Rectitudo,
Sanctitudo
Semper hinc redoleat.

Aula Dei
Virginei
Chori sunt et thalamus;
Dictat namque
Sic utrumque
Cito scribens calamus.

Verus sponsus,
Nunc absconsus
In cœli palatio;
Servet, regat,
Has protegat
Sæculorum spatio.

Ut sodales
Virginales
Vivant sine crimine;
Sub Messia
Cum Mariâ,
Virgines cum Virgine.

O vos, nivei flores, dantes virtutis odores,
Semper divina pausantes in theoria,
Pulvere terreno contempto, currite cœlo,
Quo nunc absconsum valeatis cernere sponsum.

Dans la bouche de Jésus-Christ elle met les vers suivants :

Vos quos includit, frangit, gravat, atterit, urit
Hic carcer mœstus, labor, exilium dolor, æstus,
Me lucem, requiem, patriam, medicamen et umbram
Quærite, sperate, scitote, tenete, vocate.

TABLE.

FIN.

